Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arioste

ROLAND FURIEUX

TOME I

1532

Traduction de Francisque Reynard
Paris Alphonse Lemerre, 1880

Table des matières

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR

Si *Arioste ne nous avait laissé que ses comédies et son livre de satires, quel que soit le mérite de ces ouvrages, de quelque renommée qu'ils aient joui jadis, il est certain que le nom de leur auteur serait depuis longtemps sinon, oublié, du moins confondu dans la foule des écrivains de son époque : les Berni, les Trissin, les Bembo, les Molza, les Sadolet, les Alamani, les Rucellaï, et* tutti quanti. *Heureusement pour Arioste et pour nous, son poème de* Roland furieux, *l'a mis hors rang, à ce point que Voltaire, après l'avoir tout d'abord proclamé l'égal de Virgile, finit par le placer au-dessus d'Homère. Ne va-t-il pas jusqu'à dire, dans son* Essai sur le poème épique, *à l'article Tasse : « Si on lit Homère par une espèce de devoir, on lit et on relit Arioste pour son plaisir. » Le blasphème est manifeste. Homère est le poète souverain auquel nul ne saurait être égalé. Il s'avance en tête de tous les autres « comme un Sire, » pour employer l'expression si belle et si juste de Dante. Mais si l'auteur de* Roland *doit s'incliner devant le créateur de l'*Iliade *et de l'*Odyssée, « *cette source qui épanche un si large fleuve*[1], » *il peut marcher de pair avec les plus grands et les meilleurs.*

Le Roland furieux *est, en effet, un des joyaux de la pensée humaine. Il a l'éclat et la solidité du diamant, comme il en a la pureté et la rare valeur. C'est une de ces œuvres charmantes et fortes qui ont le privilège de traverser les âges sans prendre une ride, toujours plus jeunes, plus éblouissantes de fraîcheur*

---

[1] *Divine Comédie,* de l'Enfer, chap. I, verset 27.

et de vie à mesure que les années s'accumulent sur leur tête. Elles sont immortelles de naissance, ayant reçu dans leur berceau ce don de vérité éternelle que le génie seul possède.

Le sujet en est multiple. Arioste nous le dit lui-même dès le premier vers : « Les dames, les chevaliers, les armes, les amours, les courtoisies, les entreprises audacieuses, voilà ce que je chante. » Et durant quarante-six chants, qui ne comptent pas moins de quarante mille vers, il poursuit imperturbablement le programme annoncé, sans la moindre fatigue pour lui, et au perpétuel enchantement de ses lecteurs, « avec une grâce égale, en vers pleins et faciles, riants comme les campagnes d'Italie, chauds et brillants comme les rayons du jour qui l'éclaire, et plus durables que les monuments qui l'embellissent[2] *». Soit qu'il nous entraîne à la poursuite d'Angélique qui fuit le paladin Renaud à travers les forêts pleines d'épouvante ; soit qu'il nous raconte la folie furieuse de Roland, semant sur son passage la terreur et la mort ; soit qu'il décrive les batailles homériques des Sarrasins et des soldats de Charlemagne sous les murs de Paris ; soit qu'il s'égare en quelque digression plaisante et joyeuse, comme l'histoire de Joconde, il nous tient sous le charme de sa belle humeur, de sa langue nombreuse et imagée, de son éloquence indignée ou railleuse, sans cesse maître de lui-même, et « conservant toujours un ordre admirable dans un désordre apparent*[3] *».*

*« Il y a dans l'*Orlando furioso, *dit Voltaire, un mérite inconnu à toute l'antiquité, c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté, dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale ou de la gaieté, ou de la galanterie, et toujours du naturel et de la vérité*[4] *».*

---

[2] M.-J. Chénier. *Cours de lecture.*

[3] M.-J. Chénier. *Cours de lecture.*

[4] Voltaire. *Dictionnaire philosophique, article Épopée.*

Rien déplus vrai que cette observation ; mais si, dès le vestibule, l'architecte a déployé ses plus rares merveilles, l'intérieur du palais n'est pas moins séduisant ni moins fécond en surprises de tous genres.

Où trouver plus de grâce et de charme que dans ces strophes si connues, où la jeune vierge est comparée à la rose sur son buisson :

La jeune vierge est semblable à la rose qui, dans un beau jardin, repose solitaire et en sûreté sur le buisson natal, alors que le troupeau ni le pasteur n'est proche. La brise suave et l'aube rougissante, l'eau, la terre lui prodiguent leurs faveurs ; les jeunes amants et les dames énamourées aiment à s'en parer le sein et les tempes.

Mais elle n'est pas plutôt séparée de la branche maternelle et de sa tige verdoyante, que tout ce que des hommes et du ciel elle avait reçu de faveurs, de grâce et de beauté, elle le perd. La vierge qui laisse cueillir la fleur dont elle doit avoir plus de souci que de ses beaux yeux et de sa propre vie, perd dans le cœur de tous ses autres amants le prix qu'auparavant elle avait.

Qu'elle soit méprisée des autres, et de celui-là seul aimée à qui elle a fait de soi-même un si large abandon…[5]

Quel plus touchant, quel plus saisissant tableau que celui d'Angélique perdue sur le rivage d'une île déserte, à l'heure où la nuit tombe :

---

[5] *Roland furieux,* chant I.

Quand elle se vit seule, en ce désert dont la vue seule la mettait en peur, à l'heure où Phébus, couche dans la mer, laissait l'air et la terre dans une obscurité profonde, elle s'arrêta dans une attitude qui aurait fait douter quiconque aurait vu sa figure, si elle était une femme véritable et douée de vie, ou bien un rocher ayant cette forme.

Stupide et les yeux fixés sur le sable mouvant, les cheveux dénoués et en désordre, les mains jointes et les lèvres immobiles, elle tenait ses regards languissants levés vers le ciel, comme si elle accusait le grand Moteur d'avoir déchaîné tous les destins à sa perte. Elle resta un moment immobile et comme attérée, puis elle délia sa langue à la plainte et ses yeux aux pleurs.

Elle disait « Fortune, que te reste-t-il encore à faire pour avoir rassasié sur moi tes fureurs et assouvi ta vengeance ?…[6] ».

Arioste n'est pas seulement le poète de la grâce et de l'émotion douce. Il a, quand il le faut, des accents âpres et mâles pour dépeindre les sanglantes mêlées, les assauts vertigineux, les cités croulant sous la flamme. Ses guerriers, même les moins intéressants, sont dessinés avec une vigueur, avec une maestria superbe. Écoutez-le parler de Rodomont escaladant les murs de Paris :

Rodomont, non moins indompté, superbe et colère, que le fut jadis Nemrod, n'aurait pas hésité à escalader le ciel, même de nuit, s'il en avait trouvé le chemin en ce monde. Il ne s arrête pas à regarder si les murailles sont entières ou si la brèche est praticable, ou s'il y a de l'eau dans le fossé. Il traverse le fossé à la course et vole à travers l'eau bourbeuse où il est plongé jusqu'à la bouche.

[6] *Roland furieux,* chant VIII.

Souillé de fange, ruisselant d'eau, il va à travers le feu, les rochers, les traits et les balistes, comme le sanglier qui se fraye à travers les roseaux des marécages de Mallea un ample passage avec son poitrail, ses griffes et ses défenses. Le Sarrasin, l'écu haut, méprise le ciel tout autant que les remparts.

À peine Rodomont s'est-il élancé à l'assaut, qu'il parvient sur une de ces plates-formes qui, en dedans des murailles, forment une espèce de pont vaste et large, où se tiennent les soldats français. On le voit alors fracasser plus d'un front, pratiquer des tonsures plus larges que celles des moines, faire voler les bras et les têtes, et pleuvoir, du haut des remparts dans le fossé, un fleuve de sang…

… Pendant que la foule des barbares descend, ou plutôt se précipite dans le fossé hérissé de périls, et de là, par toutes sortes de moyens, s'efforce de monter sur la seconde enceinte, le roi de Sarse, comme s'il avait eu des ailes à chacun de ses membres, malgré le poids de son corps gigantesque et son armure si lourde, bondit de l'autre côté du fossé.

Ce fossé n'avait pas moins de trente pieds de large. Il le franchit avec la légèreté d'un lévrier, et ne fait, en retombant, pas plus de bruit que s'il avait eu du feutre sous les pieds. Il frappe sur les uns et sur les autres, et, sous ses coups, les armures semblent non pas de fer, mais de peau ou d'écorce, tant est bonne la trempe de son épée et si grande est sa force[7].

Si maintenant on veut avoir la mesure complète de la souplesse du talent d'Arioste, qu'on mette en regard de ce portrait du guerrier sarrasin le passage où Angélique est exposée nue, sur une plage lointaine, aux entreprises d'un vieil ermite magi-

[7] *Roland furieux,* chant XIV.

cien. Je me hâte de le dire, il serait difficile d'imaginer une situation plus risquée, d'entrer dans des détails plus précis et plus scabreux ; mais il serait impossible aussi de s'en tirer avec plus de finesse, de malicieuse habileté, de rouerie naïve. Qu'on en juge :

Il (l'ermite) avait à son côté une poche ; il l'ouvre et il en tire une fiole pleine de liqueur. Sur ces yeux puissants où Amour a allumé sa plus cuisante flamme, il en jette légèrement une goutte qui suffit à endormir Angélique. La voilà gisant, renversée sur le sable, livrée à tous les désirs du lubrique vieillard.

Il l'embrasse et la palpe à plaisir, et elle dort et ne peut faire résistance. Il lui baise tantôt le sein, tantôt la bouche ; personne ne peut le voir en ce lieu âpre et désert. Mais, dans cette rencontre, son destrier trébuche, et le corps débile ne répond point au désir. Il avait peu de vigueur, ayant trop d'années, et il peut d'autant moins qu'il s'essouffle davantage.

Il tente toutes les voies, tous les moyens, mais son roussin paresseux se refuse à sauter ; en vain il lui secoue le frein, en vain il le tourmente, il ne peut lui faire tenir la tête haute. Enfin, il s'endort auprès de la dame qu'un nouveau danger menace encore[8].

Quelle richesse de palette, quelle variété de tons, quelle finesse, quelle grâce, quelle force, quelle puissance de peinture ! Comme c'est bien la maîtresse qualité qu'Horace réclame chez un poète : ut pictura poesis.

On a voulu voir dans Roland furieux *une critique de la chevalerie. Ces grands coups d'épée qui fendent du haut en bas*

---

[8] *Roland furieux,* chant VIII.

chevaux et cavaliers bardés de fer ; ces lances magiques au bout desquelles Roland emporte à bras tendu et au galop de son coursier jusqu'à dix Sarrasins, enfilés les uns après les autres comme une brochette de mauviettes ou de grenouilles ; ces castels enchantés qui apparaissent et s'évanouissent à la cime des monts chenus sur un signe, sur une parole du premier magicien qui passe ; ces guerriers qui, après avoir terrassé en champ clos leurs plus robustes adversaires, se reposent en triomphant la nuit suivante de dix pucelles ; tous ces moyens, tous ces exploits hors nature ont été pris pour une parodie volontaire des mœurs chevaleresques déjà fort en désuétude au temps d'Arioste. On a comparé Roland *à* Don Quichotte, *et Arioste à Cervantès. C'est, je crois, une erreur. Au commencement du* XVI[e] *siècle, la mode était toujours aux romans de chevalerie. Le* Morgante maggiore *de Pulci, et le* Roland amoureux *de Boïardo, publiés dans les dernières années du siècle précédent*[9]*, étaient encore en pleine possession de la vogue immense qui les avait accueillis lors de leur apparition. Arioste a voulu, à son tour, écrire une œuvre qui répondît au goût du public. Il a simplement suivi les traces de ses devanciers, et cela est si vrai, qu'il ne s'est même pas donné la peine de chercher une fable nouvelle. Il a pris celle de* Roland amoureux *qui était resté inachevé, et dont* Roland furieux *n'est en réalité que la continuation. Ce sont les mêmes personnages et quasi les mêmes aventures, qui ont un même cadre : la guerre des Chrétiens et des Sarrasins. Seulement, sous la plume d'un écrivain de génie, le cadre s'est agrandi, les personnages ont pris un relief inattendu, et ce qui n'était en principe qu'un roman de chevalerie, s'est élevé aux proportions d'un poème épique. La teinte de raillerie jetée sur l'ensemble de l'œuvre ne provient pas d'une idée préconçue, n'est pas la résultante d'une pensée philosophique ou sociale, elle est l'expression naturelle, et pour ainsi dire inconsciente, de la société incrédule et superstitieuse, ignorante*

9 Le *Roland amoureux,* de Boïardo, parut en 1495.

et lettrée, raffinée et barbare, au milieu de laquelle vivait Arioste, et dont il fut lui-même un très curieux spécimen.

Esprit léger et sérieux tout à la fois, ambitieux et désintéressé, prodigue par tempérament et économe par nécessité, Ludovic Arioste est une figure à part au milieu de ces gentilshommes courtisans qui donnaient aux petites cours italiennes de la Renaissance, et surtout à la cour du duc de Ferrare, une si brillante physionomie. Il naquit en 1474, à Reggio, province de Modène. Sa famille était originaire de Bologne, ainsi qu'il nous le dit dans la sixième de ses satires. Son père et ses oncles, hommes d'un certain mérite, occupaient des emplois assez élevés dans la cité de Ferrare. Sa mère appartenait à la très ancienne famille des Malaguzzi, ce qui le faisait cousin-germain d'Annibal Malaguzzi, auquel il a dédié la première de ses satires, et qu'il cite une fois ou deux avec éloge dans son poème. Il était l'aîné de dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Nous savons, par sa satire IV, le nom de ses frères :

De cinq que nous sommes, Charles est dans le royaume d'où les Turcs ont chassé mon Cléandre, et il a le dessein d'y rester quelque temps.

Galas sollicite, dans la cité d'Évandre, la permission de porter la chemise sur la simarre ; et toi, tu es allé vers le Seigneur, ô Alexandre.

Voici Gabriel ; mais que veux-tu qu'il fasse, étant, depuis l'enfance, resté, par malechance, estropié des jambes et des bras ?

Il ne fut jamais en place ni en cour.

Le patrimoine était mince pour élever toute cette nombreuse famille. Les ancêtres d'Arioste ne s'étaient point enrichis dans le négoce ou par les trafics :

Jamais Mercure n'a été trop ami des miens[10].

Aussi lui advint-il, comme jadis à Ovide, et à tant d'autres depuis, d'avoir à lutter contre la volonté paternelle pour se livrer à l'étude des belles-lettres où le poussaient ses goûts et comme la prescience de son génie. C'est ce dont il se plaint en ces termes à son ami Bembo :

Hélas ! quand j'eus l'âge convenable pour goûter au miel Pégaséen, alors que mes joues fraîches ne se voyaient pas encore fleuries d'un seul poil,

Mon père me chassa avec les épieux et les lances, et non pas seulement avec les éperons, à compulser textes et gloses, et m'occupa cinq ans à ces sottises[11].

Après cinq ans d'essais infructueux et de luttes incessantes, son père finit par s'apercevoir qu'il perdait son temps à vouloir faire de son fils un homme de loi. Il lui rendit sa liberté. Arioste avait déjà dépassé l'âge de vingt ans. Il lui fallut réparer le temps perdu. Sa bonne fortune le fit tomber entre les mains du célèbre Grégoire de Spolète, savant helléniste et latiniste, sous la direction duquel il fit de rapides progrès dans la langue de Virgile et d'Horace. Il venait à peine d'entreprendre l'étude du grec quand il perdit son professeur. Sur les instances

---

[10] Satire III.

[11] Satire IV.

d'Isabelle, femme de Jean Galéas, Grégoire avait consenti à accompagner en France le jeune Ludovic Sforza, prisonnier de Louis XII. Peu de temps après, le père d'Arioste mourut, et tous les soins de la famille retombèrent à la charge de ce dernier, de sorte qu'il dut faire marcher de front ses études et ses démarches pour établir ses sœurs et ses frères. Il s'acquitta de cette double tâche avec un courage admirable.

Entre temps, il s'était fait connaître par quelques pièces de vers, sonnets, madrigaux, canzones. Sa réputation naissante lui valut la protection d'Hippolyte, cardinal d'Este, qui se l'attacha en qualité de poète. Mais, bien qu'Arioste fut déjà fort estimé pour ses talents d'écrivain, le cardinal se servit plus souvent de lui comme messager d'État que comme poète attitré. Il l'envoya à diverses reprises auprès du pape ; une première fois quand les Vénitiens déclarèrent la guerre au duc Alphonse, pour lui réclamer une somme importante que lui devait Jules II ; une seconde fois, après la victoire des Français à Ravenne.

C'est au milieu de ces allées et venues qu'Arioste composa son poème de Roland, *qu'il dédia au cardinal Hippolyte, lequel ne paraît guère en avoir compris la valeur. Un jour, après avoir entendu la lecture de plusieurs chants que le poète venait de terminer, il lui dit en riant : « Hé ! maître Ludovic, où diable avez-vous pris toutes ces… sottises ? » Le mot, en italien, est autrement expressif, mais il ne saurait être traduit en français*[12]*. Je dois ajouter que si le cardinal faisait assez peu de cas du talent de poète d'Arioste, il le payait fort mal.*

Mais il fallait vivre ; il fallait surtout pourvoir aux besoins de la nombreuse couvée dont il était l'unique soutien. Arioste resta dix-sept ans auprès d'Hippolyte. À la mort du cardinal, il passa au service du duc Alphonse qui le traita avec plus de

[12] Messer Ludovico, dove avete pigliato tante coglionerie ?

considération, sinon avec plus de largesse. Mais le désir de ne pas s'éloigner de Ferrare lui fit accepter cette nouvelle servitude :

Ce n'est pas que le service du duc soit bon de tous points ; ce qui me plaît surtout en lui, c'est que je m'éloigne rarement du nid natal, ce qui jette peu de trouble dans mes travaux[13].

Arioste s'était bâti à Ferrare une maison entourée d'un jardin. C'est là qu'il écrivit la plupart de ses ouvrages, et qu'il mit la dernière main à son poème de Roland. *À son vif regret, à la mort de Léon X, il dut quitter sa chère retraite pour aller prendre le gouvernement de la province de Garfagnana, en plein Apennin. On raconte à ce sujet l'aventure suivante : Il se rendait à sa résidence, et était sur le point d'arriver à Castelnuovo, quand il fut arrêté par des brigands, lesquels, aussitôt qu'ils eurent appris quel était leur prisonnier, le comblèrent de marques de respect et l'escortèrent jusqu'à ce qu'il eût franchi le passage dangereux. Peut-être n'est-ce là qu'une légende ; mais l'aventure n'a rien d'invraisemblable. Elle est bien dans les mœurs de l'époque, et s'accorde parfaitement avec l'admiration que les contemporains d'Arioste avaient pour le poète de* Roland.

Il resta trois ans à Castelnuovo. Rentré à la fin de sa mission à Ferrare, il ne s'y occupa plus que de ses travaux littéraires, retouchant sans cesse son poème de Roland. *Il venait d'en donner une édition définitive, lorsqu'il mourut, le 8 juillet 1533, à l'âge de cinquante-neuf ans.*

Outre Roland furieux, *Arioste a écrit cinq comédies et des satires au nombre de sept. Voici comment s'exprime, au sujet*

---

13 Satire IV.

de ces dernières, un des maîtres de la critique italienne : « Dans le genre de la satire, comme dans le genre épique et dans celui de la comédie, Arioste excelle comme se rapprochant le plus d'Horace, lequel a su, plus que les autres auteurs latins, conserver à la satire l'allure de la comédie[14]*. » Pour nous, les satires d'Arioste ont surtout le mérite de nous retracer dans ses détails intimes la vie du poète.*

Des cinq comédies, la plus célèbre, la meilleure aussi, est celle qui a pour titre : I Suppositi. *Puis viennent* la Cassaria, il Negromante, la Lena, *et* la Scolastica. *Cette dernière, laissée inachevée par Arioste, fut terminée par son frère Gabriel. Ces cinq pièces, où se retrouvent à un haut degré les principales qualités de l'auteur de* Roland, *l'abondance, la verve, la clarté, l'esprit d'observation, eurent toutes, sauf la dernière qui ne fut pas jouée, du moins du vivant d'Arioste, un grand succès et le placèrent au premier rang des auteurs comiques en Italie. Mais encore une fois, son vrai titre aux yeux de la postérité n'est ni dans ses comédies, ni dans ses satires, ni dans les poésies lyriques qu'il a composées en l'honneur de divers personnages de la maison d'Este et, en particulier, du cardinal Hippolyte ; c'est dans* Roland *qu'il faut le chercher. Les satires et les comédies d'Arioste ne sont plus guère lues que des érudits, tandis que* Roland *est dans toutes les mains, a été traduit dans toutes les langues. Bien qu'âgé de près de quatre siècles, il est, comme dit le poète :*

Jeune encore de gloire et d'immortalité.

Roland furieux *fut publié pour la première fois à Ferrare, en 1515 ou 1516. Depuis cette époque, il en a été fait de nombreuses traductions françaises en prose et en vers. Voltaire disait à ce propos : « Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce*

---

[14] Gravina. *Trattato della Ragion poetica.*

poème dans nos traductions[15]*. »* Si *Voltaire vivait encore, il tiendrait certainement le même langage. Les traductions de* Roland *faites après lui ne valent guère mieux que celles qui existaient de son temps. Si les dernières ont été parfois un peu plus scrupuleuses sous le rapport de l'exactitude, elles sont toutes d'un terre à terre désespérant. Aucune n'a cherché à rendre le coloris étincelant, la naïveté savante, l'enjouement, le brio qu'Arioste a répandus à pleines mains sur son œuvre. À les lire, on ressent la même impression que ferait éprouver la vue d'un papillon dont les ailes, prises entre les doigts d'un rustre, y auraient laissé leurs couleurs.*

Cependant, je ne crois pas qu'il soit impossible de donner de nos jours une bonne traduction du chef-d'œuvre d'Arioste. La langue française du XIXe *siècle, telle que nous l'ont faite J.-J. Rousseau, Chateaubriand, George Sand, Victor Hugo, est un instrument assez souple, assez sonore, assez complet pour prendre tous les tons, pour rendre toutes les nuances d'un idiome étranger, surtout de l'italien avec lequel elle a tant d'affinités d'origine. Aussi, n'ai-je pas hésité à traduire* Roland furieux *après tant d'autres. Ai-je réussi à faire mieux que mes devanciers ? Il ne m'appartient pas d'en juger. Ce que je puis dire, c'est que je me suis efforcé de mieux faire. En tout cas, la façon si bienveillante avec laquelle le public a accueilli mes traductions de la* Divine Comédie *et du* Décaméron, *me fait espérer qu'il me tiendra compte, cette fois encore, des efforts que j'ai faits pour lui offrir, dans toute sa vérité, un des chefs-d'œuvre et, suivant quelques-uns, parmi lesquels Voltaire, le chef-d'œuvre de la poésie italienne.*

Francisque REYNARD.

Paris, 30 octobre 1879.

---

[15] *Dictionnaire philosophique,* mot *Épopée.*

Chant I

ARGUMENT. – Angélique, s'étant enfuie de la tente du duc de Bavière, rencontre Renaud qui est à la recherche de son cheval. Elle fuit de tout son pouvoir cet amant qu'elle hait, et trouve sur la rive d'un fleuve le païen Ferragus. Renaud, pour savoir à qui appartiendra Angélique, en vient aux mains avec le Sarrasin ; mais les deux rivaux s'étant aperçus de la disparition de la donzelle, cessent leur combat. – Pendant que Ferragus s'efforce de ravoir son casque qu'il a laissé tomber dans le fleuve, Angélique rencontre par hasard Sacripant qui saisit cette occasion pour s'emparer du cheval de Renaud. Celui-ci survient en menaçant.

Je chante les dames, les chevaliers, les armes, les amours, les courtoisies, les audacieuses entreprises qui furent au temps où les Maures passèrent la mer d'Afrique et firent tant de ravages en France, suivant la colère et les juvéniles fureurs d'Agramant leur roi, qui s'était vanté de venger la mort de Trojan[16] sur le roi Charles, empereur romain.

---

[16] Trojan était le père d'Agramant. Roland lui avait donné la mort (Voir le premier chant du livre Ier du poème de *Roland amoureux*, par Boïardo).

Je dirai de Roland[17], par la même occasion, des choses qui n'ont jamais été dites en prose ni en rime ; comment, par amour, il devint furieux et fou, d'homme qui auparavant avait été tenu pour si sage. Je le dirai, si, par celle qui en a fait quasi autant de moi[18] en m'enlevant par moments le peu d'esprit que j'ai, il m'en est pourtant assez laissé pour qu'il me suffise à achever tout ce que j'ai promis.

Qu'il vous plaise, race généreuse d'Hercule[19], ornement et splendeur de notre siècle, ô Hippolyte, d'agréer ce que veut et peut seulement vous donner votre humble serviteur. Ce que je vous dois, je puis le payer partie en paroles, partie en écrits. Et qu'on ne me reproche pas de vous donner peu, car tout autant que je puis donner, je vous donne.

Vous entendrez, parmi les plus dignes héros que je m'apprête à nommer avec louange, citer ce Roger qui fut, de vous et de vos aïeux illustres, l'antique cep. Je vous ferai entendre sa haute valeur et ses faits éclatants, si vous me prêtez

---

[17] Le Roland du poème d'Arioste est celui que la légende a immortalisé sans qu'on ait encore pu savoir s'il a vraiment existé un personnage de ce nom. D'après cette légende, Roland était fils de Milon, comte d'Anglante (Angers), et de Bertha, l'une des filles de Charlemagne. Il reçut de l'empereur la sénatorerie de Rome, le marquisat de Brava (peut-être Bourges, que les Latins appelaient *Bravium*) et le comté d'Anglante, qui lui venait de son père.

[18] On croit que le poète a fait ici allusion à Alessandra Benucci, dame florentine, veuve de Tito Strozzi, et qui habitait à la cour du duc de Ferrare. Arioste l'avait connue à Florence lorsqu'il s'y arrêta, à son retour de Rome en 1513, pour les fêtes de la Saint-Jean. Il l'épousa secrètement, probablement en 1527. Elle lui survécut dix neuf ans, étant morte en septembre de l'année 1552.

[19] Arioste a dédié son poème au cardinal Hippolyte d'Este, fils d'Hercule Ier, deuxième duc de Ferrare, à la cour duquel le poète vécut quelque temps.

l'oreille et si vos hautes pensées s'abaissent un peu, de façon que jusqu'à elles mes vers puissent arriver.

Roland, qui longtemps fut énamouré de la belle Angélique et pour elle avait dans l'Inde, en Médie, en Tartarie, laissé d'infinis et d'immortels trophées[20], était revenu avec elle dans le Ponant, où, sous les grands monts Pyrénéens, avec les gens de France et d'Allemagne, le roi Charles tenait campagne.

Pour faire repentir encore le roi Marsille et le roi Agramant[21] de la folle hardiesse qu'ils avaient eue, l'un de conduire d'Afrique autant de gens qui étaient en état de porter l'épée et la lance, l'autre d'avoir soulevé l'Espagne, dans l'intention de détruire le beau royaume de France. Ainsi Roland arriva fort à point ; mais il se repentit vite d'y être venu ;

Car peu après sa dame lui fut ravie. – Voilà comme le jugement humain se trompe si souvent ! – Celle que, des rivages d'Occident à ceux d'Orient, il avait défendue dans une si longue guerre, maintenant lui est enlevée au milieu de tous ses amis, sans qu'il puisse tirer l'épée, dans son propre pays. Le sage empereur, qui voulut éteindre un grave incendie, fut celui qui la lui enleva.

---

[20] Voir, au sujet des amours de Roland pour Angélique, et de ses exploits en Asie, le poème de Boïardo. Angélique et son frère Argail, tous deux enfants de Galafron, roi du Cathay (province du nord de la Chine), avaient été envoyés par leur père en France, afin de s'emparer par force ou par ruse des paladins de Charles, et de les lui amener prisonniers. Angélique avait pour arme son éclatante beauté. Son frère possédait une lance d'or qui était fée et qui renversait quiconque en était touché ; le cheval Rabican, plus rapide que le vent et qui se nourrissait d'air ; enfin un anneau qui rendait invisible dès qu'on le mettait dans la bouche et qui, porté au doigt, rompait tous les enchantements. Toutes ces choses sont longuement racontées par Boïardo.

[21] Marsile était roi d'Espagne et Agramant roi d'Afrique. Ce sont deux personnages fictifs.

Peu de jours avant, était née une querelle entre le comte Roland et son cousin Renaud[22], tous les deux ayant pour cette rare beauté l'âme allumée d'amoureux désirs. Charles qui n'avait pas un tel conflit pour agréable, car il lui rendait leur concours moins entier, enleva cette donzelle qui en était la cause et la remit aux mains du duc de Bavière,

La promettant en récompense à celui des deux qui, dans cette bataille, en cette grande journée, aurait occis une plus grande masse d'infidèles, et de son bras lui aurait le plus prêté l'appui. Mais le succès fut contraire à ses vœux, car en fuite s'en alla la gent baptisée, et, avec beaucoup d'autres, le duc fut fait prisonnier, laissant abandonné le pavillon.

Où était demeurée la donzelle qui devait être la récompense du vainqueur. En présence du danger, elle était sautée en selle, et dès qu'il fallut, elle avait tourné les épaules, prévoyant qu'en ce jour la fortune devait être rebelle à la foi chrétienne. Elle entra dans un bois, et, sur le sentier étroit, elle rencontra un chevalier qui s'en venait à pied.

La cuirasse au dos, le casque en tête, l'épée au flanc, l'écu au bras, il courait par la forêt, plus léger que le vilain à demi nu, vers le pallio rouge. La timide pastourelle ne se détourne pas si prestement devant un serpent cruel, qu'Angélique ne fut prompte à tourner bride dès qu'elle aperçut le guerrier qui s'en venait à pied.

Celui-ci était ce vaillant paladin, fils d'Aymon, seigneur de Montauban, auquel peu auparavant son destrier Bayard était, par cas étrange, sorti des mains. Sitôt qu'il eut levé les regards

---

[22] D'après les romans héroïques, Renaud, un des paladins de Charles, était cousin de Roland. Il était fils d'Aymon de Darbena et de Béatrice, fille de Naymes, duc de Bavière. Tous deux étaient de la maison de Clermont et de la famille des rois de France.

vers la dame, il reconnut, bien que de loin, l'angélique semblance et le beau visage qui, dans leurs rets amoureux, le tenaient enlacé.

La dame tourne en arrière le palefroi, et, à travers la forêt, le chasse à toute bride. Par les clairières ou les taillis touffus, elle ne cherche pas la plus sûre et la meilleure voie ; mais pâle, tremblante et hors d'elle-même, elle laisse au destrier le soin de choisir sa route. En haut, en bas, dans la forêt profonde et sauvage, elle tourne jusqu'à ce qu'elle arrive à une rivière.

Au bord de la rivière se trouvait Ferragus[23], plein de sueur et tout poudreux. Hors de la bataille, l'avait poussé un grand désir de boire et de se reposer. Puis, malgré lui, il s'était arrêté là, parce qu'avide et pressé de goûter à l'eau, il avait laissé tomber son casque dans le fleuve et n'avait pas encore pu le ravoir.

Aussi fort qu'elle pouvait, la donzelle épouvantée s'en venait criant. À cette voix le Sarrasin saute sur la rive et la regarde au visage ; et aussitôt qu'elle arrive il la reconnaît, bien que pâle et troublée de crainte, et que depuis de longs jours il n'en eût pas eu de nouvelles, pour être sans doute la belle Angélique.

Et comme il était courtois, et qu'il n'en avait peut-être pas moins le cœur allumé que les deux cousins, il lui donna toute l'aide qu'il pouvait. Aussi courageux et hardi que s'il eût eu son casque, il tira l'épée, et, menaçant, courut sur Renaud qui l'attendait sans peur. Plusieurs fois déjà, ils s'étaient non pas seulement vus, mais reconnus à l'épreuve de leurs armes.

Là, ils commencèrent une cruelle bataille, à pied comme ils étaient, avec leurs glaives nus. Non seulement les plaques et les

---

23 Ferragus était fils de Marsile, Boïardo en parle, dans le XXXIe chant du livre Ier, comme étant un des plus redoutables guerriers d'Espagne.

mailles de leurs armures, mais même des enclumes n'auraient pas résisté à leurs coups. Or, pendant qu'ainsi l'un contre l'autre travaille, le palefroi poursuit son chemin, car Angélique, autant qu'elle peut donner de l'éperon, le chasse à travers le bois et la campagne.

Après que les deux guerriers se furent longtemps fatigués en vain pour s'abattre réciproquement, tous les deux étant de forces égales les armes en mains et non moins habiles l'un que l'autre, le seigneur de Montauban[24] fut le premier qui parla au chevalier d'Espagne, comme quelqu'un qui a dans le cœur tant de feu qu'il en brûle tout entier, et ne trouve pas le temps de l'exhaler.

Il dit au païen : « Tu auras cru nuire à moi seul, et pourtant tu te seras nui à toi-même avec moi. Si tout cela arrive parce que les rayons fulgurants du nouveau soleil t'ont allumé la poitrine, quel bénéfice auras-tu de me retarder ici ? Quand bien même tu m'aurais mort ou prisonnier, la belle dame n'en serait pas plus à toi, car pendant que nous nous attardons, elle va son chemin.

» Combien mieux vaudrait-il, si tu l'aimes aussi, de te mettre au travers de sa route pour la retenir et l'arrêter, avant que plus loin elle ne s'en aille ! Quand nous l'aurons en notre pouvoir, alors nous verrons avec l'épée à qui elle doit appartenir. Autrement, je ne vois pas, après une longue fatigue, qu'il puisse en résulter pour nous autre chose que du désagrément. »

La proposition ne déplaît pas au païen. Leur querelle est ainsi différée, et entre eux naît subitement une telle trêve, la haine et la colère s'en vont en tel oubli, que le païen, en s'éloignant des fraîches eaux, ne laisse pas à pied le brave fils d'Aymon. Avec prière il l'invite, puis le prend en croupe et, sur les traces d'Angélique, il galope.

---

[24] La famille de Renaud possédait le château de Montauban.

Ô grande bonté des chevaliers antiques ! Ils étaient rivaux, ils étaient de croyance opposée et ils sentaient toute leur personne encore endolorie d'âpres coups ; pourtant, par les forêts obscures et les sentiers de traverse, ils vont ensemble, sans que le soupçon les détourne. De quatre éperons stimulé, le destrier arrive à un endroit où la route en deux se partageait.

Et comme ils ne savaient si la donzelle avait suivi l'une ou l'autre voie, – car sans différence aucune apparaissaient sur toutes deux les traces nouvelles – ils s'en remirent à l'arbitrage de la fortune, Renaud prenant l'une et le Sarrasin l'autre. Par le bois, Ferragus s'avança longtemps et, à la fin, se retrouva juste à l'endroit d'où il venait.

Il se retrouve encore au bord de la rivière, là où son casque était tombé dans l'eau. Puisqu'il n'espère plus retrouver la dame, pour avoir le casque que le fleuve lui cache, à l'endroit même où il était tombé, il descend sur l'extrême bord humide. Mais le casque était tellement enfoncé dans le sable, qu'il aura fort à faire avant de l'avoir.

Avec un grand rameau d'arbre émondé, dont il avait fait une longue perche, il sonde le fleuve et cherche jusqu'au fond, ne laissant pas un endroit sans le battre et le fouiller. Pendant qu'à sa plus grande colère son retard ainsi se prolonge, il voit du milieu du fleuve surgir jusqu'à la poitrine un chevalier à l'aspect hautain.

Il était, sauf la tête, complètement armé, et tenait un casque dans la main droite ; c'était précisément le casque que Ferragus avait longtemps cherché en vain. S'adressant avec colère à Ferragus, il dit : « Ah ! parjure à ta foi, maudit, pourquoi regrettes-tu encore de me laisser le casque que depuis longtemps tu devais me rendre ?

» Souviens-toi, païen, du jour où tu occis le frère d'Angélique. Ce frère, c'est moi. Avec le reste de mes armes, tu me promis de jeter, au bout de quelques jours, le casque dans la rivière. Or, si la fortune – ce que toi tu n'as pas voulu faire – a réalisé mon désir, ne t'en fâche pas ; et si tu dois te fâcher, que ce soit d'avoir manqué à ta parole.

» Mais si pourtant tu as envie d'un casque fin, trouves-en un autre et conquiers-le avec plus d'honneur. Le paladin Roland en porte un semblable ; un semblable, et peut-être encore meilleur, en porte Renaud. L'un appartint à Almont et l'autre à Mambrin[25]. Acquiers l'un d'eux par ta valeur ; quant à celui-ci, que tu avais jadis promis de me laisser, tu feras bien de me le laisser en effet. »

À l'apparition que l'ombre fit à l'improviste hors de l'eau, tout le poil du Sarrasin se hérissa, et son visage pâlit. Sa voix qui était prête à sortir, s'arrêta. Puis, s'entendant ainsi reprocher par Argail qu'il avait tué jadis, – il se nommait Argail – son manque de parole, il se sentit brûler au dedans et au dehors de honte et de colère.

N'ayant pas le temps de chercher une autre excuse et reconnaissant bien qu'on lui disait la vérité, il resta sans réponse et la bouche close. Mais la vergogne lui traversa tellement le cœur, qu'il jura par la vie de Lanfuse[26] ne vouloir jamais plus

---

[25] Dans un poème intitulé *Aspramonte*, et publié pour la première fois à Florence, en 1504, on lit que, pour venger la mort de son père tué par Almont, Roland tua ce dernier en combat singulier, et lui prit son casque, son armure enchantée, ainsi que son cheval *Bride d'or* et l'épée *Durandal*. Un autre roman, qui a pour titre : *Les Amours de Renaud*, parle d'un païen nommé Mambrin, venu à la tête d'une armée contre Charles, et tué, dans une bataille, par Renaud, qui s'appropria son casque.

[26] Lanfuse était la mère de Ferragus.

qu'un autre casque le couvrît, sinon celui si célèbre que jadis, dans Aspromonte, Roland arracha de la tête du fier Almont.

Et il observa mieux ce serment qu'il n'avait fait du premier. Puis, il s'en va si mécontent que, pendant plusieurs jours, il s'en ronge et s'en consume l'esprit, n'ayant d'autre préoccupation que de chercher le paladin, de çà[27] de là, où il pense le trouver. Une aventure d'un autre genre arrive au brave Renaud qui avait pris des chemins opposés.

Renaud ne va pas loin, sans voir sauter devant lui son généreux destrier : « Arrête, mon Bayard ; arrête tes pas ; car être sans toi m'est trop nuisible. » À cet appel, le destrier reste sourd et ne vient pas à lui. Au contraire il s'en va plus rapide. Renaud le suit et se consume de colère. Mais suivons Angélique qui fuit.

Elle fuit à travers les forêts obscures et pleines d'épouvante, par des lieux inhabités, déserts et sauvages. Le mouvement des feuilles et de la verdure, s'agitant aux branches des chênes, des ormes et des hêtres, lui avait fait, par des peurs soudaines, tracer de çà de là d'étranges détours, car à toute ombre aperçue sur la montagne et dans la vallée, elle craint toujours d'avoir Renaud derrière les épaules.

Telle la jeune biche ou la jeune chèvre qui, à travers les feuilles du bois natal, a vu le léopard égorger sa mère, et lui ouvrir le flanc et la poitrine, de forêt en forêt, loin de la bête cruelle, s'échappe, tremblant de peur et de défiance. À chaque buisson qu'elle frôle en passant, elle croit être saisie par la gueule de la bête féroce.

Ce jour-là, et la nuit suivante et la moitié de l'autre jour, Angélique s'en va, tournant et ne sachant où. Elle se trouve à la

---

[27] Les orthographes *deçà*, *delà*, et *de çà*, *de là*, se retrouvent également dans le texte. *(Note du correcteur – ELG.)*

fin dans un charmant petit bois, que doucement caresse une fraîche brise. Deux clairs ruisseaux murmurant tout autour, y tiennent les herbes toujours tendres et nouvelles, et font un doux concert à l'oreille, en se brisant et en courant lentement à travers de petites roches.

Là, pensant être en sûreté et à mille milles de Renaud, fatiguée de la route et brûlée par la chaleur, elle se décide à se reposer un peu. Elle descend de cheval parmi les fleurs, et laisse aller à la pâture le palefroi débarrassé de sa bride. Celui-ci s'en va errer autour des claires ondes dont les bords étaient remplis d'une herbe fraîche.

Non loin de là, Angélique voit un beau buisson d'épines fleuries et de roses vermeilles, qui se penche sur le miroir des eaux limpides, garanti du soleil par les grands chênes ombreux. Au milieu est un espace vide, de sorte qu'il forme comme une chambre fraîche parmi des ombres plus épaisses. Et les feuilles s'entremêlent aux rameaux, de façon que le soleil, ni le moindre regard, n'y peuvent pénétrer.

Au dedans, les herbes tendres y font un lit invitant à s'y reposer quiconque s'en approche. La belle dame se place tout au milieu. Là, elle se couche et s'endort. Mais elle ne reste pas longtemps ainsi, car il lui semble qu'un bruit de pas vient jusqu'à elle. Inquiète, elle se lève et, près de la rivière, elle voit qu'un chevalier armé est venu.

S'il est ami ou ennemi, elle l'ignore. La crainte, l'espérance, le doute lui secouent le cœur. Elle attend la fin de cette aventure, et d'un seul soupir se garde de frapper l'air. Le chevalier descend sur la rive du fleuve ; sur l'un de ses bras il laisse reposer sa joue, et il se plonge dans une si profonde rêverie, qu'il paraît changé en une pierre insensible.

Pensif, il resta plus d'une heure la tête basse, le dolent chevalier. Puis il commença, d'un ton affligé et bas, à se lamenter d'une si suave façon, qu'il aurait de pitié attendri un rocher et rendu clément un tigre cruel. Soupirant, il pleurait tellement que ses joues semblaient un ruisseau et sa poitrine un Mont-Gibel[28].

« Ô pensée, – disait-il – qui me glaces et me brûles le cœur, et causes la douleur qui sans cesse me ronge et me consume ! Que dois-je faire, puisque je suis arrivé trop tard, et qu'un autre, pour cueillir le fruit, est arrivé avant moi ? À peine en ai-je eu quelques paroles et quelques regards, et d'autres en ont toutes les dépouilles opimes. S'il ne m'en revient ni fruit, ni fleur, pourquoi mon cœur veut-il encore s'affliger pour elle ?

» La jeune vierge est semblable à la rose qui, dans un beau jardin, sur le buisson natal, pendant qu'elle est seule, repose en sûreté, alors que le troupeau ni le pasteur n'est proche. La brise suave et l'aube rougissante, l'eau, la terre, lui prodiguent leurs faveurs ; les jeunes amants et les dames énamourées aiment à s'en parer le sein et les tempes.

» Mais elle n'est pas plus tôt séparée de la branche maternelle et de sa tige verdoyante, que tout ce que des hommes et du ciel elle avait reçu de faveurs, de grâce et de beauté, elle le perd. La vierge qui laisse cueillir par un seul la fleur dont elle doit avoir plus de souci que de ses beaux yeux et de sa propre vie, perd dans le cœur de tous ses autres amants le prix qu'auparavant elle avait.

» Qu'elle soit méprisée des autres, et de celui-là seul aimée à qui d'elle-même elle a fait un si large abandon. Ah ! fortune cruelle, fortune ingrate ! Ils triomphent, les autres, et moi je meurs d'abandon. Mais peut-il donc arriver qu'elle ne me soit

---

[28] C'est ainsi que les Italiens appellent l'Etna.

plus chère ? Puis-je donc abandonner ma propre vie ? Ah ! que plutôt manquent mes jours ; que je ne vive plus, si je ne dois plus l'aimer. »

Si quelqu'un me demande quel est celui qui verse tant de larmes sur le ruisseau, je dirai que c'est le roi de Circassie, Sacripant, qui est ainsi d'amour travaillé. Je dirai encore que de sa peine la seule et première cause était d'aimer Angélique et d'être un de ses amants ; et il fut bien reconnu par elle.

Aux pays où le soleil se couche, à cause de son amour il était venu du bout de l'Orient, car il apprit dans l'Inde avec une grande douleur comment elle suivit Roland dans le Ponant. Puis il sut en France que l'empereur l'avait séquestrée de ses autres prétendants et promise en récompense à celui d'entre eux qui, en ce jour, aiderait le plus les lis d'or.

Il avait été au camp et avait vu la défaite que subit le roi Charles. Il chercha les traces d'Angélique la belle et il n'avait pas encore pu les retrouver. C'était donc là la triste et fâcheuse nouvelle qui, d'amoureuse plainte, le faisait gémir, s'affliger, se lamenter et dire des paroles qui, de pitié, auraient pu arrêter le soleil.

Pendant qu'il s'afflige et se lamente ainsi, qu'il fait de ses yeux une tiède fontaine, et dit ces paroles et beaucoup d'autres qu'il ne me paraît pas nécessaire de répéter, sa fortune aventureuse voulut qu'aux oreilles d'Angélique elles fussent portées ; et c'est ainsi qu'il en vint, en une heure, à un point qu'en mille années et plus on ne saurait atteindre.

La belle dame prête une grande attention aux pleurs, aux paroles, aux gestes de celui qui ne veut pas cesser de l'aimer. Ce n'est pas le premier jour qu'elle l'entend ; mais plus dure et plus froide qu'une colonne de marbre, elle ne s'abaisse pourtant pas

à en avoir pitié, semblable à celle qui a tout le monde en dédain et n'estime pas que personne soit digne d'elle.

Pourtant, l'idée de se trouver seule dans ces bois lui fait songer à prendre celui-ci pour guide. Celui qui est plongé dans l'eau jusqu'à la bouche est en effet bien obstiné s'il ne crie merci. Si elle laisse envoler cette occasion, elle ne retrouvera jamais escorte aussi sûre, car elle a jadis, par une longue épreuve, reconnu que ce roi était le plus fidèle des amants.

Elle ne forme cependant pas le projet de soulager celui qui l'aime de l'affliction qui le tue, et de récompenser le chagrin passé par ce plaisir que tout amoureux désire le plus. Mais elle ourdit et trame quelque fiction, quelque tromperie pour le tenir en espérance jusqu'à ce que, s'en étant servie suivant son besoin, elle redevienne ensuite pour lui dure et hautaine.

Hors du buisson obscur et impénétrable à l'œil elle se montre à l'improviste, belle comme Diane ou comme Cythérée sortant d'un bois ou d'une caverne ombreuse. Et elle dit en apparaissant : « La paix soit avec toi ; que par toi Dieu défende notre renommée. Il ne faut pas que, contre toute raison, tu aies de moi une opinion fausse. »

Avec moins de joie et de stupeur une mère lève les yeux sur son fils, après l'avoir pleuré mort, ayant vu les escadrons revenir sans lui, que le Sarrasin ne montre de stupeur et de joie en voyant apparaître à l'improviste devant lui cette noble attitude, ces manières charmantes et cette physionomie vraiment angélique.

Plein d'un doux et amoureux émoi, à sa dame, à sa déesse il court ; celle-ci, les bras autour du col, le tient étroitement serré, ce qu'au Cathay elle n'aurait sans doute jamais fait. Au royaume paternel, à son palais natal, l'ayant désormais avec elle, elle re-

porte son esprit. Soudain en elle s'avive l'espérance de revoir bientôt sa riche demeure.

Elle lui rend pleinement compte de ce qui lui est advenu à partir du jour où elle l'envoya demander du secours en Orient[29], au roi des Séricans, Nabathès ; et comment Roland la garda souvent de la mort, du déshonneur, de tous les mauvais cas ; et qu'elle avait ainsi sauvé sa fleur virginale, telle qu'elle la reçut du sein maternel.

Peut-être était-ce vrai ; pourtant, ce n'était pas croyable à qui de ses sens eût été le maître. Mais cela lui parut facilement possible, à lui qui était perdu dans une plus grande erreur. Ce que l'homme voit, Amour le lui rend invisible, et ce qui est invisible, Amour le lui fait voir. Cela fut donc cru, car le malheureux a coutume de donner facile créance à ce qu'il désire.

« Si, par sa sottise, le chevalier d'Anglante sut si mal prendre le bon temps, il en supportera le dommage ; car, d'ici à longtemps, la fortune ne l'appellera à si grand bien. – Ainsi, à part soi, parlait Sacripant. – Mais moi, je me garderai de l'imiter, en laissant un tel bien qui m'est advenu, car ensuite je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même.

» Je cueillerai la rose fraîche et matutinale, car en tardant, je pourrais perdre l'occasion. Je sais bien qu'à une dame on ne peut faire chose qui lui soit plus douce et plus plaisante, encore qu'elle s'en montre dédaigneuse et, sur le moment, en paraisse triste et tout en pleurs. Je ne me laisserai pas arrêter par une résistance ou un dédain simulés, que je n'aie déclaré et accompli mon dessein. »

---

[29] Voir dans le *Roland amoureux* de Berni, chant XXIVe, stances 67 et suivantes, comment et pourquoi Angélique envoya Sacripant auprès de Gradasse, pour lui demander secours.

Ainsi dit-il, et pendant qu'il s'apprête au doux assaut, une grande rumeur qui résonne du bois voisin lui étourdit tellement l'oreille que, malgré lui, il abandonne son entreprise. Il prend son casque, car il avait la vieille habitude d'être toujours armé, il va à son destrier, lui remet la bride, remonte en selle et saisit sa lance.

Voici, par le bois, venir un chevalier dont la physionomie est celle d'un homme vaillant et fier. Blanc comme neige est son vêtement ; il a pour cimier un blanc panache. Le roi Sacripant, qui ne peut lui pardonner d'avoir, par sa venue importune, interrompu le grand plaisir qu'il avait, le regarde d'un air dédaigneux et courroucé.

Dès que le nouveau venu est plus près, il le défie au combat, car il croit bien lui faire vider l'arçon. Celui-ci, qui ne s'estime pas inférieur à lui d'un grain, en donne la preuve en coupant court à ses orgueilleuses menaces. Il éperonne rapidement son cheval et met la lance en arrêt. Sacripant se retourne avec l'impétuosité de la tempête, et ils courent l'un contre l'autre pour se frapper, tête contre tête.

Les lions et les taureaux, à se heurter de la poitrine et à s'étreindre, ne sont pas si féroces que les deux guerriers à s'assaillir ; du coup, ils se transpercent mutuellement leurs écus. La rencontre fit trembler, du bas en haut, les vallées herbeuses jusqu'aux collines dénudées. Et fort heureux il fut que leurs hauberts fussent bons et parfaits, pour préserver leurs poitrines.

De leur côté, les chevaux ne se détournèrent pas de la ligne droite, mais ils se cossèrent comme des moutons. Celui du guerrier païen fut tué du coup, et il était de son vivant au nombre des bons. L'autre tomba aussi, mais il se releva dès qu'il sentit au flanc les éperons. Celui du roi Sarrasin resta étendu, pesant sur son maître de tout son poids.

Le champion inconnu qui était resté debout, voyant l'autre à terre avec le cheval, et estimant en avoir assez de cette rencontre, ne daigna point recommencer le combat ; mais, par l'endroit de la forêt où le chemin est ouvert, courant à toute bride, il s'éloigne. Et avant que le païen soit sorti de son embarras, il est déjà à la distance d'un mille ou à peu près.

Comme le laboureur étourdi et stupéfié, après que l'éclair est passé, se relève de l'endroit où le feu du ciel l'avait étendu près de ses bœufs morts, et aperçoit sans feuillage et déshonoré le pin que de loin il avait coutume de voir, tel se leva le païen ; remis sur pieds, Angélique étant témoin de sa rude aventure.

Il soupire et gémit, non qu'il se soucie d'avoir les pieds et les bras brisés et rompus, mais seulement par vergogne. Durant toute sa vie, ni avant, ni après, il n'eut le visage si rouge. En outre de sa chute, ce qui le fâchait, c'est que ce fut sa dame qui lui enleva ce grand poids de dessus les épaules. Il serait resté muet, je crois, si celle-ci ne lui avait rendu la voix et la langue.

« Eh ! – dit-elle – seigneur, ne vous tourmentez pas ; de votre chute, la faute n'est pas à vous, mais à votre cheval, auquel repos et nourriture convenaient mieux que joute nouvelle. Quant à ce guerrier, sa gloire n'en sera pas accrue, car il a donné la preuve qu'il est le perdant. Cela me semble en effet résulter, selon ce que je sais, de ce qu'il a été le premier à abandonner le champ de bataille. »

Pendant qu'elle réconforte le Sarrasin, voici venir, le cor et le havre-sac au flanc, et galopant sur un roussin, un messager qui paraît affligé et las. Dès qu'il fut près de Sacripant, il lui demanda s'il n'avait pas vu passer par la forêt un guerrier à l'écu blanc, avec un blanc panache sur la tête.

Sacripant répondit : « Comme tu vois, il m'a ici abattu, et il vient de partir tout à l'heure ; et pour que je sache qui m'a mis à

pied, fais que par son nom je le connaisse encore. » Et le messager à lui : « Je te donnerai sans retard satisfaction sur ce que tu me demandes. Il faut que tu saches que c'est la haute valeur d'une gente damoiselle qui t'a enlevé de selle.

» Elle est vaillante et plus belle de beaucoup, et je ne te cacherai pas son nom fameux : c'est Bradamante[30], celle qui t'a ravi autant d'honneur que tu en as jamais gagné au monde. » Après qu'il eut ainsi parlé, il partit à bride abattue, laissant le Sarrasin peu joyeux, et ne sachant plus que dire ou que faire, la face tout allumée de vergogne.

Longtemps il réfléchit en vain sur le cas advenu, et finalement, songeant qu'il avait été battu par une femme, plus il y pensait, plus il ressentait de douleur. Il monta sur l'autre destrier, silencieux et muet, et prit Angélique en croupe, la réservant à plus doux usage en un lieu plus tranquille.

Ils n'eurent pas marché deux milles, qu'ils entendirent la forêt dont ils étaient entourés, résonner d'une telle rumeur, d'un tel vacarme, qu'il sembla que de toutes parts le pays désert tremblait. Et peu après, un grand destrier apparut, couvert d'or et richement harnaché, qui sautait buissons et ruisseaux, et faisait grand fracas à travers les arbres et tout ce qui arrêtait son passage.

« Si les rameaux entremêlés et l'air obscur – dit la dame, – à mes yeux ne font pas obstacle, c'est Bayard, ce destrier qui, au beau milieu du bois, avec une telle rumeur se fraye un chemin. C'est certainement Bayard ; je le reconnais. Eh ! comme il a bien compris notre embarras. Un seul cheval pour deux ne serait pas suffisant, et il vient juste à point pour nous satisfaire. »

---

[30] Bradamante était sœur de Renaud, et fille naturelle du duc Aymon.

Le Circassien descend de cheval et s'approche du destrier, pensant mettre la main sur le frein. De la croupe, le destrier lui fait riposte, prompt comme un éclair à se retourner, mais sans pouvoir l'atteindre avec les pieds. Malheur au chevalier si le cheval l'avait touché en plein, car il avait une telle force dans les jambes, qu'il aurait brisé une montagne de métal.

Cependant, il va, radouci, vers la donzelle, avec une humble contenance et un geste humain, comme le chien qui saute autour de son maître resté deux ou trois jours absent. Bayard se souvenait encore que c'était elle qui, dans Albracca, le servait jadis de sa main[31], au temps où elle avait tant aimé Renaud alors cruel, alors ingrat.

De la main gauche elle prend la bride, de l'autre elle touche et palpe le col et la poitrine, et ce destrier qui avait une intelligence étonnante, se soumet à elle comme un agneau. Pendant ce temps, Sacripant saisit le moment, saute sur Bayard et le tient serré de l'éperon. La donzelle abandonne la croupe du roussin allégé et se replace en selle.

Alors, jetant les yeux autour d'elle, elle voit venir, faisant résonner ses armes, un piéton de haute taille. Elle devient toute rouge de dépit et de colère, car elle reconnaît le fils du duc Aymon. Plus que sa vie, celui-ci l'aime et la désire ; elle le hait et le fuit plus que la grue ne fuit le faucon. Jadis, c'était lui qui la haïssait plus que la mort et elle qui l'aimait. Maintenant, ils ont changé de rôle.

Et ceci a été causé par deux fontaines dont les eaux ont un effet contraire ; toutes deux sont dans l'Ardenne et non loin l'une de l'autre. D'amoureux désirs l'une emplit le cœur ; qui

---

[31] Voir dans Boïardo, livre 1er, chant XXIX, et dans le Berni, chants XXVI et XXVIII, de quelle façon Bayard avait été laissé par Roland à Angélique, qui l'avait ensuite envoyé à Renaud.

boit à l'autre, reste sans amour et change complètement en glace sa première ardeur. Renaud a goûté à l'une, et l'amour le ronge ; Angélique a bu à l'autre, et elle le hait et le fuit.

Cette eau, d'un secret venin mélangée, qui change en haine l'amoureux souci, fait que la dame que Renaud a devant les yeux subitement obscurcit ses regards sereins. D'une voix tremblante et le visage triste, elle supplie Sacripant et le conjure de ne pas attendre que ce guerrier soit plus proche, mais qu'il prenne la fuite avec elle.

« Je suis donc, – dit le Sarrasin – je suis donc en si petit crédit près de vous, que vous me regardiez comme inutile et incapable de vous défendre contre celui-ci ? Les batailles d'Albracca vous sont donc déjà sorties de la mémoire[32], ainsi que la nuit où je sus, pour votre salut, vous défendre, seul et nu, contre Agrican et toute son armée ? »

Elle ne répond pas et ne sait plus ce qu'elle fait, car Renaud est désormais trop près d'elle. De loin, il menace le Sarrasin, dès qu'il voit le cheval et le reconnaît. Il reconnaît aussi l'angélique visage qui lui a mis au cœur l'amoureux incendie. Ce qui se passa ensuite entre ces deux chevaliers hautains, je veux que pour l'autre chant cela soit réservé.

---

[32] Sacripant fait ici allusion au fait d'armes suivant : Bien que blessé et à la tête de trois cents hommes seulement, il avait arraché d'Albracca Angélique que le roi Agrican y tenait assiégée.

Chant II

ARGUMENT. – Pendant que Renaud et Sacripant combattent pour la possession de Bayard, Angélique, fuyant toujours, trouve dans la forêt un ermite qui, par son art magique, fait cesser le combat entre les deux guerriers. Renaud monte sur Bayard et va à Paris, d'où Charles l'envoie en Angleterre. – Bradamante, allant à la recherche de Roger, rencontre Pinabel de Mayence, lequel, par un récit en partie mensonger et dans l'intention de lui donner la mort, la fait tomber au fond d'une caverne.

Très injuste Amour, pourquoi si rarement fais-tu se correspondre nos désirs ? D'où vient, perfide, qu'il t'est si cher de voir la discorde régner entre deux cœurs ? Tu ne me laisses point aller au gué facile et clair, et tu m'entraînes à l'endroit le plus sombre et le plus profond. De qui désire mon amour, tu m'éloignes, et tu veux que j'adore et que j'aime qui m'a en haine.

Tu fais qu'à Renaud Angélique paraît belle, quand il lui paraît, à elle, laid et déplaisant. Lorsqu'elle le trouvait beau et qu'elle l'aimait, lui la haïssait autant qu'on peut haïr. Maintenant, il s'afflige et se tourmente en vain ; ainsi la pareille lui est bien rendue. Elle l'a en haine, et cette haine est si forte, que, plutôt que d'être à lui, elle choisirait la mort.

Renaud crie au Sarrasin avec beaucoup de hauteur : « Descends, larron, de mon cheval. Je ne puis souffrir que ce qui m'appartient me soit enlevé ; mais je fais de façon qu'à celui qui le convoite, cela coûte cher. Et je veux encore t'enlever cette dame, car il serait grand dommage de te la laisser. Si parfait

destrier, dame si digne, à un voleur ne me paraissent point convenir. »

« Tu as menti, en disant que je suis un voleur, – répond le Sarrasin, non moins altier. – Qui t'appellerait voleur toi-même, autant que j'en appris par la renommée, parlerait avec plus de vérité. On verra tout à l'heure, à l'épreuve, qui de nous deux est le plus digne de la dame et du destrier ; bien que, quant à celle-ci, je convienne avec toi qu'il n'est chose si digne au monde. »

Comme font d'habitude deux chiens hargneux qui, excités par l'envie ou tout autre motif de haine, se joignent en grinçant des dents, les yeux tors et plus rouges que braise, puis en viennent à se mordre, furieux de rage, la gueule horrible et le dos hérissé, ainsi aux épées, avec des cris et des insultes, en viennent le Circassien et le seigneur de Clermont.

À pied est l'un, l'autre à cheval. Or, quel avantage croyez-vous qu'ait le Sarrasin ? Il n'en a, à vrai dire, aucun ; même, dans cette circonstance, il vaut peut-être moins qu'un page inexpérimenté, car le destrier, par instinct naturel, ne voulait pas faire de mal à son maître. Pas plus avec la main qu'avec l'éperon, le Circassien ne peut lui faire faire un pas à sa volonté.

Quand il croit le faire avancer, le cheval s'arrête ; et s'il veut le retenir, il galope ou trotte. Puis, sous son poitrail il se cache la tête, joue de l'échine et lance force ruades. Le Sarrasin voyant qu'il perd son temps à dompter cette bête rebelle, pose la main sur le pommeau de l'arçon, s'enlève et, du côté gauche, sur pieds saute à terre.

Dès que, par ce léger saut, le païen fut débarrassé de la furie obstinée de Bayard, on vit commencer un assaut bien digne d'un si vaillant couple de chevaliers. L'épée de chacun d'eux résonne, s'abaisse ou s'élève. Le marteau de Vulcain était plus lent

à frapper dans la caverne enfumée où il forgeait, sur les enclumes, les foudres de Jupiter.

Ils font voir, par des coups tantôt multipliés, tantôt feints et rares, qu'ils sont maîtres à ce jeu. On les voit se dresser fièrement ou s'accroupir, se couvrir ou se montrer un peu, avancer ou reculer, esquiver les coups ou les affronter, tourner autour de l'adversaire, et là où l'un cède, l'autre poser aussitôt le pied.

Voici que Renaud, avec l'épée, s'abandonne tout entier sur Sacripant. Celui-ci pare avec l'écu qui était en os recouvert d'une plaque d'acier trempé et solide. Flamberge le fend[33], quoiqu'il soit très épais. La forêt en gémit et en résonne. L'os et l'acier sont brisés comme glace, et le bras du Sarrasin en reste engourdi.

La timide donzelle qui voit le coup terrible produire un si déplorable effet, par grand'peur change de visage. Tel le coupable qui marche au supplice. Il lui semble qu'elle ne doit pas tarder un seul instant à fuir si elle ne veut pas être la proie de Renaud, de ce Renaud qu'elle hait autant que lui l'aime misérablement.

Elle fait faire volte-face à son cheval et, dans la forêt épaisse, elle le chasse par un âpre et étroit sentier. Parfois elle tourne en arrière son visage défait, car il lui semble avoir Renaud aux épaules. Elle n'avait pas, en fuyant, fait beaucoup de chemin, qu'elle rencontra un ermite dans une vallée. Il avait une longue barbe qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, et était d'un aspect pieux et vénérable.

Exténué par les ans et le jeûne, il s'en venait lentement sur un âne et paraissait, plus qu'aucun autre, être d'une conscience

---

33 *Flamberge* était le nom de l'épée de Renaud, de même que l'épée de Roland s'appelait *Durandal* et celle de Roger *Balisarde*.

scrupuleuse et sévère. Des qu'il vit le visage délicat de la donzelle qui arrivait à sa rencontre, quelque débile et peu robuste qu'il fût, il se sentit tout ému de pitié.

La dame s'informe auprès du frère d'un chemin qui la conduise à un port de mer, car elle voudrait quitter la France, pour ne plus entendre parler de Renaud. Le frère, qui connaît la nécromancie, s'empresse de rassurer la donzelle, lui promettant de la tirer bientôt de tout péril. Puis il porte la main à une de ses poches.

Il en tire un livre au moyen duquel il produit un grand effet, car il n'a pas fini d'en lire la première page, qu'il fait surgir un esprit sous la forme d'un valet, et lui commande selon ce qu'il veut qu'il fasse. Celui-ci s'en va, esclave de ce qui est écrit, à l'endroit où les deux chevaliers étaient face à face dans le bois et ne restaient pas oisifs. Entre eux il se jette avec une grande audace.

« Par grâce, – dit-il – qu'un de vous me montre, quand il aura occis l'autre, ce qui lui en reviendra. Quel prix aurez-vous de vos fatigues, lorsqu'entre vous sera terminée la bataille, alors que le comte Roland, sans joute et sans combat, et sans avoir une maille de son armure rompue, mène vers Paris la donzelle qui vous a poussés à cette lutte insensée ?

» À un mille d'ici, j'ai rencontré Roland qui s'en va avec Angélique à Paris, tous les deux riant de vous, et trouvant plaisant que vous vous battiez sans profit aucun. Vous feriez mieux peut-être, pendant qu'ils ne sont pas encore plus loin, de suivre leurs traces. Car si Roland peut la tenir dans Paris, il ne vous la laissera jamais plus revoir. »

Vous auriez vu les chevaliers se troubler à cette nouvelle. Tristes et découragés, sans regard et sans pensée, ils apprennent que leur rival les a raillés de la sorte. Soudain, le bon Re-

naud se dirige vers son cheval avec des soupirs qui paraissent sortir du feu, et, soit fureur, soit indignation, il jure, s'il joint Roland, de lui arracher le cœur.

Et comme son Bayard passe à l'endroit où il attend, il se lance dessus et part au galop, sans plus dire adieu au chevalier qu'il laisse à pied dans le bois, et sans l'inviter à monter en croupe. Excité par son maître, le fougueux cheval heurte et fracasse tout ce qui lui fait obstacle : fossés, fleuves, rochers ou broussailles, rien ne peut d'un tel coureur modérer l'allure.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paraisse étrange si Renaud s'est saisi si promptement de son destrier, car déjà depuis plusieurs jours il l'a suivi en vain et n'a pu même lui toucher la bride. Le destrier, qui avait intelligence d'homme, agit ainsi non pour se faire suivre par malice pendant tant de milles, mais pour guider son maître là où était la dame après laquelle il l'entendait soupirer.

Quand elle s'enfuit de la tente, il la vit et la suivit des yeux, le bon destrier qui se trouvait avoir l'arçon vide – le chevalier en étant descendu pour combattre à armes égales avec un baron qui, non moins que lui, était fier sous les armes. – Puis, il suivit de loin ses traces, désireux de la porter aux mains de son maître.

Désireux de la ramener de l'endroit où elle serait, il se montrait par la grande forêt devant son maître, et ne voulait pas le laisser monter en selle, de peur que ce dernier ne l'engageât par un autre chemin. Grâce à lui, Renaud trouva la donzelle une et deux fois, mais sans succès. La première fois, il fut arrêté par Ferragus, puis par le Circassien, comme vous avez entendu.

Maintenant, au démon qui montre à Renaud les fausses apparences de la donzelle, Bayard croit, lui aussi, et se montre ferme et soumis à ses services habituels. Renaud, de colère et

d'amour échauffé, le pousse à toute bride, et toujours vers Paris. Et il vole avec un tel désir, que non seulement un destrier, mais le vent lui paraîtrait lent.

C'est à peine s'il s'arrête la nuit dans sa poursuite, tant il brûle d'affronter le seigneur d'Anglante, et tant il a cru aux paroles vaines du messager du rusé nécromancien. Il ne cesse de chevaucher du matin au soir, qu'il n'ait vu apparaître la ville où le roi Charles, vaincu et fort maltraité, s'était réfugié avec les restes de son armée.

Et parce que du roi d'Afrique il y attend bataille et assaut, il a grand souci de rassembler des gens braves et des approvisionnements, de creuser les fossés et de réparer les murailles. Tout ce qu'il pense pouvoir servir à la défense, sans le moindre retard il se le procure. Il songe à envoyer un message en Angleterre et à en tirer des troupes avec lesquelles il puisse former un nouveau camp.

Car il veut sortir de nouveau pour tenir la campagne et tenter encore le sort des armes. Il dépêche en toute hâte Renaud en Bretagne, en Bretagne qui fut depuis appelée Angleterre. Le paladin se plaint fort de cette mission, non qu'il ait ce pays en haine, mais parce que Charles veut qu'il parte sur l'heure et ne lui laisse pas un jour de répit.

Renaud ne fit jamais chose aussi peu volontiers, car cela le détournait de rechercher le visage serein qui, du fond de la poitrine, lui avait enlevé le cœur. Mais néanmoins, pour obéir à Charles, il se mit sur-le-champ en chemin et, en peu d'heures, il se trouva à Calais. À peine arrivé, il s'embarqua le même jour.

Contre l'avis de tout pilote, à cause du grand désir qu'il avait de presser son retour, il prit la mer qui était troublée et furieuse et semblait menacer d'une grande tempête. Le vent s'indigne de se voir méprisé de ce hautain ; par une épouvanta-

ble tempête, il soulève la mer avec une telle rage autour du navire, qu'il l'envoie baigner la pointe des huniers.

Les marins expérimentés carguent aussitôt les grandes voiles, et pensent à virer de bord et à retourner dans le port d'où, par une mauvaise inspiration, ils ont fait sortir le navire. « Il ne me convient pas – dit le vent – de permettre une telle licence, car vous vous l'êtes vous-mêmes enlevée. » Et il souffle, et il crie, et il les menace de naufrage, s'ils vont ailleurs que là où il les chasse.

Tantôt à bâbord, tantôt à tribord, ils ont le cruel qui jamais ne cesse et revient toujours plus violent. De çà, de là, avec les petites voiles, ils vont tournant et parcourant la haute mer. Mais parce que j'ai besoin de fils variés pour les diverses voiles que je prétends ourdir, je laisse Renaud et sa nef agitée, et je reviens à parler de sa sœur Bradamante.

Je parle de cette remarquable damoiselle par qui le roi Sacripant fut jeté à terre et qui, digne sœur de ce seigneur, naquit du duc Aymon et de Béatrice. Sa grande valeur, son ardeur entraînante, dont elle fit voir plus d'une preuve solide, ne plaisaient pas moins à Charles et à toute la France, que la valeur si prisée du bon Renaud.

La dame était aimée par un chevalier qui vint d'Afrique avec le roi Agramant, et que la malheureuse fille d'Agolante[34] avait engendré de la semence de Roger. Et celle-ci, qui n'était issue ni d'un ours ni d'un lion cruel, ne dédaigna point un tel amant. Cependant, hormis une seule fois, la fortune ne leur a point permis de se voir et de se parler.

---

[34] Galacielle, dont on lira l'histoire dans le chant XXXVI. Boïardo, dans le XXVII[e] chant de son livre I[er], raconte que le père de Galacielle, nomme Agolante, fut tué par Roland. Elle avait eu d'un chevalier, appelé Roger de Risa, un fils nomme aussi Roger, le principal héros du poème d'Arioste, et qu'aimait Bradamante.

Bradamante s'en allait à la recherche de son amant, qui portait le même nom que son père, aussi en sûreté sans escorte, que si elle avait eu mille escadrons pour sa garde. Après qu'elle eut fait baiser au roi de Circassie le visage de l'antique mère, elle traversa un bois, et, après le bois, une montagne, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une belle fontaine.

La fontaine courait au milieu d'un pré orné d'arbres antiques et de beaux ombrages, et, par un murmure agréable, invitait les passants à boire et à y faire séjour. Un petit coteau cultivé la défend à main gauche de la chaleur du midi. Là, aussitôt qu'elle y eut porté ses beaux yeux, la jeune fille aperçut un chevalier.

Un chevalier qui, à l'ombre d'un bosquet, sur la rive à la fois verte, blanche, rouge et jaune, se tenait pensif, silencieux et solitaire, sur le clair et limpide cristal. Non loin de lui, son écu et son casque étaient suspendus à un hêtre, auquel était attaché son cheval. Il avait les yeux humides et le visage incliné, et paraissait chagrin et las.

Ce désir que tous ont dans le cœur de s'informer des affaires des autres, fit demander à ce chevalier, par la damoiselle, la cause de sa douleur. Il la lui découvrit tout entière, touché par sa courtoisie et sa fière prestance qui, au premier aspect, lui parut être celle d'un chevalier très vaillant.

Et il commença : « Seigneur, je conduisais des piétons et des cavaliers, et j'allais au camp où le roi Charles attend Marsile pour s'opposer à sa descente des montagnes. Et j'avais avec moi une belle jeune fille, pour laquelle mon cœur brûle de fervent amour, lorsque je rencontrai près de Rodonne, un chevalier armé qui montait un grand destrier ailé.

» Aussitôt que ce voleur – qu'il soit un mortel, ou l'une des âmes abominables de l'enfer, – voit ma belle et chère dame, comme un faucon qui pour frapper descend, il fond et remonte en un clin d'œil, après l'avoir saisie tout éperdue en ses mains. Je ne m'étais pas encore aperçu de l'attaque, que j'entendis en l'air le cri de la dame.

» Ainsi le milan rapace a coutume de ravir le malheureux poussin à côté de sa mère, qui se plaint ensuite de son inadvertance et, derrière le ravisseur, en vain crie, en vain se courrouce. Je ne puis suivre un homme qui vole et qui va se réfugier au milieu des montagnes, au pied d'un rocher à pic. J'ai lassé mon destrier qui, à grand'peine, a porté partout ses pas dans les fatigants sentiers de ces âpres rochers ;

» Mais, comme j'aurais eu moins d'ennui de me voir arracher le cœur du fond de la poitrine, je laissai mes autres compagnons suivre leur chemin, sans plus leur servir de guide et sans aucune direction. Par des coteaux escarpés et non moins affreux, je pris la voie qu'Amour me montrait, et j'allai là où il me parut que ce ravisseur emportait mon confort et ma paix.

» Six jours j'allai, matin et soir, à travers des précipices et des ravins horribles et ignorés, où n'était ni chemin, ni sentier, où l'on ne voyait trace de vestiges humains. Puis j'arrivai dans une vallée inculte et sauvage, entourée de berges et de cavernes effroyables. Au milieu, sur un rocher, était un château fort et bien assis, et merveilleusement beau.

» De loin il projetait de flamboyantes lueurs et ne paraissait être ni de briques, ni de marbre. Plus j'approchai de ses murs splendides, et plus la construction m'en parut belle et admirable. J'ai su depuis comment les démons industrieux, évoqués par des enchantements et des chants magiques, avaient entièrement entouré cette belle demeure d'un acier trempé dans les ondes et les feux de l'enfer.

» Chaque tour reluit d'un acier si poli, que la rouille ni aucune souillure ne peut le ternir. Nuit et jour, l'infâme voleur parcourt les environs, et puis il vient se cacher dans le château. Impossible de mettre à l'abri ce qu'il veut enlever. On ne peut que blasphémer en vain contre lui et maudire. C'est là qu'il tient ma dame, ou plutôt mon cœur, et de la recouvrer jamais, j'ai perdu tout espoir.

» Hélas ! que puis-je autre chose que contempler de loin la roche où mon bien est enfermé ? Ainsi le renard, qui d'en bas entend son petit crier dans le nid de l'aigle, tourne tout autour et ne sait que faire, n'ayant pas des ailes pour s'élever en l'air. Ce rocher est tellement à pic, ainsi que le château, qu'on ne peut y atteindre, à moins d'être oiseau.

» Pendant qu'ici je m'attardais, voici venir deux chevaliers qui avaient pour guide un nain, et pleins d'espérance et de volonté. Mais vaine fut l'espérance et vaine la volonté. Tous deux étaient guerriers de grande audace. L'un était Gradasse, roi de Séricane ; et l'autre était Roger, vaillant jeune homme, fort estimé à la cour africaine.

» "Ils viennent – me dit le nain – pour éprouver leur courage contre le seigneur de ce château, qui, par voie étrange, inusitée et nouvelle, chevauche tout armé sur un quadrupède ailé. – Eh ! seigneurs, – leur dis-je alors, – que ma malheureuse et cruelle destinée de pitié vous émeuve. Lorsque, comme j'en ai l'espoir, vous aurez vaincu, je vous prie de me rendre ma dame."

» Et je leur racontai comment elle me fut enlevée, confirmant ma douleur par mes larmes. Ceux-ci me promirent fortement leur aide et descendirent la côte abrupte et raide. De loin je regardai la bataille, priant Dieu pour leur victoire. Il y avait, au-dessous du château, une plaine tout juste grande comme

l'espace qu'on pourrait atteindre en deux fois avec une pierre lancée à la main.

» Dès qu'ils furent arrivés au pied de la roche élevée, l'un et l'autre voulaient combattre le premier. Cependant, soit que le sort l'eût désigné, soit que Roger n'y tînt pas davantage, ce fut Gradasse qui commença. Le Sérican porte son cor à la bouche. Le rocher en retentit, ainsi que la forteresse, jusqu'au sommet. Voici qu'apparaît en dehors de la porte, le chevalier armé, sur le cheval ailé.

» Il commença à s'élever petit à petit, comme fait d'habitude la grue voyageuse qui tout d'abord rase la terre, et qu'on voit ensuite s'élever d'une brassée ou deux, puis, quand elles sont toutes déployées au vent, montrer la rapidité de ses ailes. Ainsi le nécromant bat des ailes pour monter, et c'est à peine si l'aigle parvient à une telle hauteur.

» Quand il pense être assez haut, il tourne son destrier, qui ferme ses ailes et descend à terre en droite ligne, comme fond du ciel le faucon bien dressé à la vue du canard ou de la colombe qui s'envole. La lance en arrêt, le chevalier fendant l'air, arrive avec un bruit horrible. Gradasse s'est à peine aperçu de sa descente, qu'il le sent sur son dos et en est atteint.

» Sur Gradasse le magicien rompt sa lance. Gradasse frappe le vent et l'air impalpable. Pendant ce temps, le chevalier volant n'interrompt pas son battement d'ailes et s'éloigne. Le rude choc fait incliner la croupe sur le pré vert à la vaillante jument. Gradasse avait une jument, la plus belle et la meilleure qui eût jamais porté selle.

» Jusqu'aux étoiles, le chevalier volant remonte. De là, il se retourne et revient en toute hâte en bas. Il frappe Roger qui ne s'y attend pas, Roger qui était tout attentif à Gradasse. Roger sous le rude coup plie, et son destrier recule de plusieurs pas ; et

quand il se retourne pour frapper son adversaire, il le voit loin de lui monter au ciel.

» Et il frappe tantôt Gradasse, tantôt Roger, au front, à la poitrine, au dos, et il rend les coups de ceux-ci toujours inutiles, car il est si preste qu'on le voit à peine. Il va, décrivant de vastes cercles, et quand il semble menacer l'un des deux guerriers, il frappe l'autre. À tous les deux il éblouit tellement les yeux, qu'ils ne peuvent plus voir d'où il les attaque.

» Entre les deux guerriers à terre et celui qui était en l'air, la bataille dura jusqu'à cette heure qui, déployant sur le monde un voile obscur, décolore toutes les belles choses. Cela fut comme je dis, et je n'y ajoute pas un poil. Je l'ai vu, je le sais, et je n'ose pas encore le raconter à autrui, car cette merveille ressemble plutôt à une fable qu'à la vérité.

» Le chevalier aérien avait au bras un écu recouvert d'une belle étoffe de soie. Je ne sais pourquoi il avait tant persisté à le tenir caché sous cette étoffe, car aussitôt qu'il le montre à découvert, force est à qui le regarde de rester ébloui, de tomber comme un corps mort tombe, et de rester ainsi au pouvoir du nécromant.

» L'écu brille comme un rubis, et aucune autre lumière n'est si resplendissante. Devant son éclat, les deux guerriers furent forcés de tomber à terre, les yeux éblouis et sans connaissance. Je perdis longuement mes sens, moi aussi, et après un grand espace de temps, je revins enfin à moi. Je ne vis plus ni les guerriers, ni le nain, mais le champ de bataille vide, et le mont et la plaine plongés dans l'obscurité.

» Je pensai alors que l'enchanteur les avait tous les deux surpris par la puissance de son fulgurant écu, et leur avait enlevé la liberté et à moi l'espérance. Aussi, à ce lieu qui renfermait mon cœur, je dis en partant un suprême adieu. Maintenant, ju-

gez si les autres peines amères dont Amour est cause peuvent se comparer à la mienne. »

Le chevalier retomba dans sa première douleur, dès qu'il en eut raconté la cause. C'était le comte Pinabel, fils d'Anselme d'Hauterive, de Mayence. Parmi sa scélérate famille, il ne voulut pas être seul loyal ni courtois ; au contraire, en vices abominables et grossiers non seulement il égala, mais il passa tous les siens.

La belle dame avec diverses marques d'attention écouta le Mayençais. Lorsqu'il fut pour la première fois parlé de Roger, elle se montra sur son visage plus que jamais joyeuse. Mais, quand ensuite elle apprit qu'il était prisonnier, elle fut toute troublée d'amoureuse pitié. Elle ne put même se retenir de lui faire répéter une ou deux fois ses explications.

Et lorsqu'à la fin elles lui parurent assez claires, elle dit : « Chevalier, tranquillise-toi, car ma venue peut-être pourra t'être chère, et ce jour te paraître heureux. Mais allons vite vers cette demeure avare qui tient caché si riche trésor. Et cette fatigue ne sera pas vaine, si la fortune ne m'est pas trop ennemie. »

Le chevalier répondit : « Tu veux que je passe de nouveau les monts et que je te montre le chemin. Il ne m'en coûte pas beaucoup de perdre mes pas, ayant perdu ce qui faisait tout mon bien. Mais toi, à travers les précipices et les rochers écroulés, tu cherches à entrer en prison ! qu'il en soit ainsi. Tu n'auras pas à t'en prendre à moi, puisque je te le prédis, et que cependant tu veux y aller. »

Ainsi dit-il, et il retourne à son destrier, et se fait le guide de cette guerrière pleine d'ardeur à affronter les périls pour Roger, et qui ne pense qu'à être à son tour faite prisonnière par le magicien, ou à le tuer. Sur ces entrefaites, voici derrière ses épaules un messager qui, à toute voix, lui crie : Attends, at-

tends ! Ce messager, c'était celui duquel le Circassien apprit le nom de celle qui l'avait étendu sur l'herbe.

À Bradamante il apporte la nouvelle que Montpellier et Narbonne ont levé les étendards de Castille, ainsi que tout le littoral d'Aigues-Mortes, et que Marseille, privée de celle qui devait la défendre, s'inquiète et, par ce message, lui demande conseil et secours, et se recommande à elle.

Cette cité, et le pays tout autour à plusieurs milles, c'est-à-dire celui qui est compris entre le Var, le Rhône et la mer, l'empereur les avait donnés à la fille du duc Aymon, dans laquelle il avait espoir et confiance, car il avait coutume de s'émerveiller de sa bravoure, quand il la voyait combattre dans les joutes. Or, comme j'ai dit, pour demander aide, ce message lui est venu de Marseille.

Entre le oui et le non, la jeune fille est en suspens. À retourner elle hésite un peu ; d'un côté l'honneur et le devoir la pressent, de l'autre le feu de l'amour l'excite. Elle se décide enfin à poursuivre son premier projet et à tirer Roger de ce lieu enchanté, et, si son courage ne peut accomplir une telle entreprise, à rester au moins prisonnière avec lui.

Et elle fait au messager de telles excuses, qu'il en demeure tranquillisé et content. Puis elle tourne la bride et reprend son voyage avec Pinabel qui n'en semble pas joyeux, car il sait maintenant que celle-ci appartient à cette race qu'il hait tant en public et en secret. Et déjà il prévoit pour lui de futures angoisses, si elle le reconnaît pour un Mayençais.

Entre la maison de Mayence et celle de Clermont, existaient une haine antique et une inimitié intense. Plusieurs fois elles s'étaient heurtées du front et avaient répandu leur sang à grands flots. C'est pourquoi le perfide comte songe en son cœur

à trahir l'imprudente jeune fille, ou, à la première occasion qui s'offrira, à la laisser seule et à prendre une autre route.

Et il a l'esprit si occupé par la haine natale, le doute et la peur, que, sans s'en apercevoir, il sort de son chemin et se retrouve dans une forêt obscure, au milieu de laquelle se dressait une montagne dont la cime dénudée était terminée par un dur rocher ; et la fille du duc de Dordogne est toujours sur ses pas et ne le quitte point.

Dès que le Mayençais se voit dans le bois, il pense à se débarrasser de la dame. Il dit : « Avant que le ciel devienne plus sombre, il vaut mieux nous diriger vers un logement ; par delà cette montagne, si je la reconnais bien, s'élève un riche château au fond de la vallée. Toi, attends ici ; du haut du rocher nu, je veux m'en assurer de mes yeux. »

Ainsi disant, vers la plus haute cime du mont solitaire il pousse son destrier, regardant s'il n'aperçoit aucun chemin qui puisse le soustraire aux recherches de Bradamante. Tout à coup il trouve dans le rocher une caverne de plus de trente brasses de profondeur. Le rocher, taillé à coups de ciseau, descend jusqu'au fond à droite, et une porte est au bas.

Dans le fond, il y avait une porte ample et vaste qui, dans une cavité plus grande, donnait entrée. Au dehors s'en échappait une splendeur, comme si un flambeau eût brûlé au milieu de la montagne creuse. Pendant que le félon surpris se tient en cet endroit sans dire mot, la dame qui de loin le suivait, – car elle craignait de perdre ses traces, – le rejoint à la caverne.

Quand il voit arriver celle que d'abord il avait en vain résolu d'abandonner ou de faire périr, il imagine un autre projet. Il se porte à sa rencontre et la fait monter à l'endroit où la montagne était percée et venait à manquer. Et il lui dit qu'il avait vu au fond une damoiselle au visage agréable,

Qui, par sa belle prestance et par ses riches vêtements, semblait ne pas être de basse condition ; mais elle montrait, par son trouble et son chagrin, autant qu'elle le pouvait, qu'elle était enfermée contre son gré. Pour savoir à quoi s'en tenir sur sa situation, il avait déjà commencé à entrer dans la caverne, lorsque quelqu'un, sorti de la grotte intérieure, l'y avait fait rentrer avec fureur.

Bradamante, aussi imprudente que généreuse, ajoute foi à Pinabel, et désireuse d'aider la dame, elle cherche comment elle pourra descendre là-dedans. Voici qu'en tournant les yeux, elle voit une longue branche à la cime feuillue d'un orme. Avec son épée, elle la coupe prestement et l'incline sur le bord de la caverne.

Du côté où elle est taillée, elle la remet aux mains de Pinabel, puis elle s'y accroche. Après avoir d'abord introduit ses pieds dans la caverne, elle s'y suspend tout entière par les bras. Pinabel sourit alors, lui demande comment elle saute, et il ouvre les mains toutes larges, disant : « Qu'ici tous les tiens ne sont-ils réunis, pour que j'en détruise la semence ! »

Il n'advint pas du sort de l'innocente jeune fille comme le désirait Pinabel. Dans sa chute précipitée, la branche solide et forte vint frapper la première le fond. Elle se brisa, mais elle garantit si bien Bradamante, qu'elle la préserva de mort. La damoiselle resta quelque temps étourdie, comme je le dirai ensuite dans l'autre chant.

Chant III

ARGUMENT. – La caverne où Bradamante est tombée communique avec une grotte qui contient le tombeau de l'enchanteur Merlin. Là, la magicienne Mélisse révèle à Bradamante que c'est d'elle et de Roger que sortira la race d'Este. Elle lui montre les figures de ses descendants et lui prédit leur gloire future. Au moment de quitter la grotte, Bradamante apprend de Mélisse que Roger est retenu dans le palais enchanté d'Atlante, et se fait enseigner le moyen de le délivrer. Rencontre de Bradamante et de Brunel.

Qui me donnera la voix et les paroles qui conviennent à un si noble sujet ? Qui prêtera des ailes à mon vers, pour qu'il vole jusqu'à ce qu'il atteigne à la hauteur de mon entreprise ? Il me faut maintenant, pour m'échauffer le cœur, beaucoup plus que l'ardeur ordinaire, car elle est due à mon seigneur, cette partie de mon œuvre qui chante les aïeux dont il tira son origine.

Parmi tous les illustres seigneurs sortis du ciel pour gouverner la terre, tu ne vois pas, ô Phébus qui éclaires le grand univers, race plus glorieuse, soit dans la paix, soit dans la guerre, ni qui ait conservé plus d'éclat sur sa noblesse ; et, si en moi n'erre pas cette prophétique lumière qui m'inspire, elle le conservera tout le temps qu'autour du pôle le ciel tournera.

Et comme je veux en raconter pleinement les honneurs, j'ai besoin, au lieu de la mienne, de cette lyre avec laquelle toi-même, après les fureurs de la guerre des géants, tu rendis grâce au roi de l'éther. Que ne m'as-tu donné de meilleurs instruments, propres à sculpter, sur une pierre digne d'elles, ces grandes figures ! j'y consacrerais tous mes efforts et tout mon talent.

En attendant, je vais, de mon ciseau malhabile, enlever les premiers et rugueux éclats. Peut-être qu'encore, grâce à une étude plus soignée, je rendrai par la suite ce travail parfait. Mais retournons à celui dont ni écu ni haubert ne pourrait rassurer le cœur ; je parle de Pinabel de Mayence qui espérait avoir tué Bradamante.

Le traître croit la damoiselle morte au fond du précipice ; le visage pâle, il quitte cette sombre caverne par lui déshonorée et s'empresse de remonter en selle. Et en homme qui avait l'âme assez perverse pour accumuler faute sur faute, crime sur crime, il emmène le cheval de Bradamante.

Laissons ce misérable, – pendant qu'il attente à la vie d'autrui, il travaille à sa propre mort, – et retournons à la dame qui, trahie par lui, a failli trouver du même coup mort et sépulture. Après qu'elle se fut relevée tout étourdie, car elle avait frappé contre la rude pierre, elle s'avança vers la porte qui donnait entrée dans la seconde et beaucoup plus large caverne.

L'emplacement, carré et spacieux, semble une chapelle vénérable et consacrée, soutenue par des colonnes d'un albâtre rare et d'une belle architecture. Au milieu s'élevait un autel bien ordonné, devant lequel était une lampe allumée, dont la flamme brillante et claire rendait une vive lumière dans l'une et l'autre caverne.

Saisie d'une pieuse humilité, la dame, aussitôt qu'elle se voit dans un lieu saint et consacré, s'agenouille, et du cœur et de la bouche commence à adresser ses prières à Dieu. Pendant ce temps une petite porte, placée en face d'elle, s'ouvre et crie ; il en sort une femme sans ceinture, les pieds nus et les cheveux épars, qui salue la damoiselle par son nom,

Et dit : « Ô généreuse Bradamante, tu n'es pas venue ici sans un vouloir divin. Depuis plusieurs jours l'esprit prophétique de Merlin m'a prédit ta venue, et que tu devais, par un chemin inusité, venir visiter ses saintes reliques. Et je suis restée ici, afin de te révéler ce que de toi les cieux ont déjà statué.

» C'est ici l'antique et mémorable grotte qu'édifia Merlin, le savant magicien – dont peut-être tu as parfois entendu rappeler le souvenir – alors qu'il fut trompé par la Dame du Lac[35]. C'est ici qu'est le sépulcre où gît sa chair corrompue ; c'est là que, pour satisfaire celle qui le lui demanda, il se coucha vivant et resta mort.

» Avec son corps mort, son esprit vivant y est enfermé, jusqu'à ce qu'il entende le son de l'angélique trompette qui le bannisse du ciel ou l'y admette, selon qu'il sera corbeau ou colombe. Sa parole vit, et tu pourras entendre comme elle sort claire du tombeau de marbre ; car les choses passées et futures, à qui les lui demande, il les révèle toujours.

» Il y a quelque temps que, de pays très éloignés, je suis venue dans ce lieu sépulcral, pour que Merlin me rendît plus clairs les profonds mystères de ma science. Et parce que j'avais le désir de te voir, je suis ensuite restée un mois de plus que je n'en avais l'intention, car Merlin, qui m'a toujours prédit la vérité, avait marqué ce jour pour terme à ton arrivée. »

---

35 Les romans de chevalerie racontent que Merlin, enchanteur anglais, s'était épris de la Dame du Lac. Ayant préparé pour elle et pour lui un superbe tombeau, il lui apprit certaines paroles, lesquelles étant prononcées sur le couvercle du tombeau, en rendaient l'ouverture impossible. La dame, qui haïssait tout bas Merlin, lui demanda de se coucher dans le tombeau pour en expérimenter la capacité, et, quand il y fut, elle rabattit le couvercle et prononça les paroles fatales. Merlin mort, son esprit était resté dans le tombeau, d'où il répondait à ceux qui l'interrogeaient.

Muette, étonnée, la fille d'Aymon se tient attentive aux paroles de cette dame ; et elle a le cœur si rempli d'admiration, qu'elle ne sait si elle dort, ou si elle est éveillée. Les yeux baissés et confus, tant elle était modeste, elle répond : « Quel mérite ai-je donc, pour que les prophètes prédisent ma venue ? »

Et, joyeuse de l'insolite aventure, elle suivit sur-le-champ la magicienne qui la conduisit au sépulcre renfermant l'âme et les os de Merlin. Ce monument était en pierre dure, brillante et polie, et rouge comme flamme ; de telle sorte que, bien qu'elle fût privée de soleil, la caverne resplendissait de la lumière qui s'en échappait.

Soit qu'elle fût produite par des marbres qui faisaient se mouvoir les ombres à la façon des torches, ou par la seule force d'enchantements, d'évocations, ou de signes empruntés aux étoiles observées, cette splendeur découvrait les nombreuses beautés sculptées et peintes dont, tout autour, le vénérable lieu était orné.

À peine Bradamante a-t-elle mis le pied sur le seuil de la demeure secrète que, du sein de la dépouille mortelle, l'esprit vivant lui parle d'une voix très distincte : « Que la fortune favorise tous tes désirs, ô chaste et très noble damoiselle, du ventre de laquelle sortira la semence féconde qui doit honorer l'Italie et le monde entier !

» L'antique sang issu de Troie[36], en toi mêlé par ses deux meilleures sources, produira l'ornement, la fleur, la joie de la plus éclatante lignée qu'ait jamais vu le soleil entre l'Inde et le Tage, le Nil et le Danube, entre le pôle antarctique et l'Ours. Parmi ta postérité parvenue aux honneurs suprêmes, on comptera des marquis, des ducs et des empereurs.

---

[36] Boïardo, dans le chant XVIe du livre Ier et dans le chant V^e^ du livre III, prétend que la famille de Roger descendait d'un neveu de Priam.

» Les capitaines et les chevaliers robustes qui en sortiront, feront, par le fer ou le génie, recouvrer à leur chère Italie l'antique honneur de ses armes invincibles. De là aussi tireront leur sceptre, les justes princes qui, comme le sage Auguste et Numa, sous leur bon et doux règne feront revenir le primitif âge d'or.

» C'est donc pour cela que la volonté du ciel, qui t'a dès le principe choisie pour être la femme de Roger, t'ordonne de suivre courageusement ton chemin ; car nulle chose ne pourra t'arrêter ni te détourner de cette pensée que tu dois terrasser à la première rencontre ce larron maudit qui te détient tout ton bien. »

Merlin se tut, ayant ainsi parlé, et laissa agir la magicienne qui se préparait à montrer à Bradamante l'aspect de chacun de ses descendants. Elle avait évoqué un grand nombre d'esprits – je ne sais si c'était de l'enfer ou de quel autre séjour – et tous étaient rassemblés en un seul lieu, sous des vêtements variés et des physionomies diverses.

Puis elle ramène avec elle la damoiselle dans la chapelle où elle avait tout d'abord tracé un cercle, qui pouvait la contenir tout entière et la dépassait encore d'une palme. Et pour qu'elle ne soit pas maltraitée par les esprits, elle la recouvre d'un grand pentacule[37] et lui dit de se taire et de se contenter de regarder. Ensuite elle prend son livre et parle avec les démons.

Voici, hors de la première caverne, qu'une foule d'esprits s'accroît autour du cercle magique. Mais dès qu'ils veulent y entrer, la voie leur est interdite, comme si un mur et un fossé

---

[37] Sorte de pentagone, sur lequel étaient peints des points, des signes et des caractères magiques, en usage aux nécromanciens, et destinés à protéger ceux qui en étaient recouverts des effets des enchantements.

l'entouraient. Dans la cavité où le beau mausolée renferme les ossements du grand prophète, les ombres rentraient, après avoir trois fois tourné autour du cercle.

« Si je voulais – dit l'enchanteuse à Bradamante – te dire les noms et les actes de tous les esprits qui, avant d'être nés, viennent d'être évoqués par les incantations, je ne saurais quand je pourrais te rendre la liberté, car une seule nuit ne suffirait pas à une telle besogne. C'est pourquoi je vais en choisir quelques-uns, selon l'époque et selon qu'il sera opportun.

» Vois ce premier qui te ressemble par sa belle physionomie et son air aimable : il sera en Italie le chef de ta famille, et en toi conçu de la semence de Roger. Je vois, par ses mains, la terre rougie du sang des Poitiers[38] ; ainsi de leur trahison et du tort qu'ils lui auront fait, il se vengera contre ceux qui lui auront tué son père.

» La chute du roi des Lombards, Didier, sera son ouvrage. Pour ce fait méritoire, il obtiendra du souverain empire le beau domaine d'Este et de Calaon. Celui qui vient derrière lui est ton petit-fils Uberto, honneur des armes et des pays occidentaux. Par celui-ci, la sainte Église sera plus d'une fois défendue contre les Barbares.

» Vois ici Alberto, capitaine invaincu, qui de trophées ornera tant de temples ; son fils Ugo est avec lui, qui de Milan fera l'acquisition et déploiera les couleuvres. Cet autre est Azzo, auquel, après son frère, restera en mains le royaume des Insu-

---

[38] Allusion au massacre des Mayençais, par le fils de Roger et de Bradamante, lequel vengea ainsi la mort de son père, tué par trahison dans le château de Ponthieu, en Picardie. Il va sans dire que les renseignements généalogiques sur la maison d'Este relatés ici par Arioste sont, pour la plupart, de pure imagination. La généalogie vraie des princes d'Este se trouve dans un remarquable ouvrage publié de nos jours par le comte Pompée Litta sur les familles illustres d'Italie.

briens. Voici Albertazzo, dont la sage politique chassera d'Italie Béranger et son fils.

» Et il méritera que l'empereur Othon l'unisse en mariage avec sa fille Alda. Vois un autre Ugo. Ô belle succession, en qui la valeur paternelle ne s'amoindrit pas ! Celui-ci, avec juste raison, aux Romains superbes rabat l'orgueil ; il leur enlève des mains le troisième Othon et le pontife, et leur fait lever le dur siège.

» Vois Folco qui, après avoir donné à son frère tout ce qu'il avait en Italie, s'en va bien loin de là, au milieu des États allemands, prendre possession d'un grand-duché. Il donne la main à la maison de Saxe, qui, d'un côté, sera complètement éteinte. Il en hérite du chef de sa mère, et par sa postérité il la remettra sur pied.

» Celui qui maintenant vient à nous est le second Azzo, de paix plus que de guerre ami ; il s'avance, entre ses deux fils Bertoldo et Albertazzo. Par l'un, Henri II sera vaincu, et du sang tudesque Parme verra un horrible cloaque sur toute sa campagne découverte. Par l'autre sera épousée la glorieuse, sage et chaste comtesse Mathilde.

» Sa vertu le fera digne d'un tel hymen ; car à cette époque j'estime que ce n'est pas une petite gloire que d'avoir presque la moitié de l'Italie en dot et la nièce d'Henri I. Voici de ce Bertoldo le cher fils, ton Renaud, qui aura l'honneur insigne d'arracher l'Église des mains de l'impie Frédéric Barberousse.

» Voici un autre Azzo, et c'est celui qui aura en son pouvoir Vérone et son beau territoire ; et il sera appelé marquis d'Ancône par Othon IV et Honoré II. Il serait trop long de te montrer toutes les personnes de ton sang qui auront le gonfalon du consistoire, et de te raconter toutes les entreprises surmontées par eux pour l'Église romaine.

» Vois Obizzo et Folco, d'autres Azzo, d'autres Ugo, les deux Henri, le fils à côté du père ; tous deux guelfes, dont l'un subjugue l'Ombrie et revêt le manteau ducal de Spolète. Voici celui qui essuie le sang et les grandes plaies de l'Italie affligée, et change sa plainte en rire ; je parle de celui – et elle lui montre Azzo V – par lequel Ezelin sera vaincu, pris, anéanti.

» Ezelin, tyran très inhumain, qui sera réputé fils du démon, fera, égorgeant ses sujets et détruisant le beau pays d'Ausonie, un tel ravage, qu'auprès de lui passeront pour accessibles à la pitié, Marius, Sylla, Néron, Caius et Antoine. Et l'empereur Frédéric second sera, par cet Azzo, vaincu et mis à bas.

» Celui-ci, sous le règne le plus heureux, tiendra la belle terre qui est assise sur le fleuve où Phébus[39], de sa lyre plaintive, appelait le fils qui avait mal dirigé le char de la lumière, alors que fut pleuré l'ambre dont parle la fable, et que le Cygne se revêtit de plumes blanches. Et elle lui sera donnée par le Siège apostolique en récompense de mille services.

» Dois-je passer sous silence son frère Aldobrandino ? Voulant venir au secours du Pontife contre Othon IV et le camp gibelin, – qui étaient parvenus presque au Capitole et s'étaient emparés de tout le pays voisin, portant leurs ravages chez les Ombriens et les Pisantins, – et ne pouvant lui donner son aide sans avoir beaucoup d'argent, il en demandera à Florence.

» Et, n'ayant pas de bijoux ou d'autre gage précieux, il lui donnera son frère en garantie. Il déploiera ses étendards victorieux, et taillera en pièces l'armée allemande. Il replacera

39 Par cette périphrase, Arioste veut désigner Ferrare et son territoire situés sur le Pô, fleuve dans lequel, selon la Fable, fut précipité Phaéton.

l'Église sur son siège, et livrera à de justes supplices les comtes de Celano. Et, au service du souverain Pasteur, il terminera ses jours dans leur plus belle fleur.

» Et il laissera son frère Azzo héritier du domaine d'Ancône et de Pise, de toutes les villes situées entre le Tronto, la mer et l'Apennin, jusqu'à l'Isauro, en même temps que de sa grandeur d'âme, de sa foi et de sa vertu, préférables à la pierre précieuse et à l'or ; car la fortune, qui donne et enlève tous les autres biens, sur la vertu seule n'a pas de pouvoir.

» Vois Renaud, dont la valeur ne brillera pas d'un moindre rayon. En présence d'une telle grandeur acquise par cette race, comment la Mort ou la Fortune n'en aurait-elle pas été jalouse et ennemie ? La douleur causée par la fin malheureuse de Renaud sera ressentie jusqu'à Naples, où son père est retenu comme otage. Voici maintenant venir Obizzo, qui, tout jeune, sera élu pour succéder à son aïeul.

» À ce beau domaine, il ajoutera celui de Reggio, la joyeuse, et de Modène, la sauvage. Telle sera sa valeur, que, d'une voix unanime, les peuples le demanderont pour seigneur. Vois Azzo VI, un de ses fils, gonfalonier de la croix chrétienne ; il aura le duché d'Andria, avec la fille du roi Charles II de Sicile.

» Vois, dans, un beau et aimable groupe, la fleur des princes illustres, Obizzo, Aldobrandino, Nicolas le Boiteux, Alberto rempli d'amour et de clémence. Je tairai, pour ne pas trop te retenir, comment, au beau royaume, ils ajouteront Faïence et, par une énergie plus grande encore, Adria, qui a l'honneur de donner son nom à la mer aux eaux indomptées.

» De même qu'en Grèce, la terre qui produit des roses[40] en a reçu un nom plaisant, ainsi a été nommée la cité qui, au milieu

---

[40] Rhodes.

des marais poissonneux, tremble entre les deux embouchures du Pô, et dont les habitants sont sans cesse désireux de voir la mer se troubler, et souffler les vents furieux. Je ne parle pas d'Argenta, de Lugo et de mille autres châteaux et villes populeuses.

» Vois Nicolo, qui, tendre enfant, est acclamé, par le peuple, seigneur de son domaine. Il rend vaines et nulles les espérances de Tideo, qui suscite contre lui la guerre civile. Les jeux de son enfance consisteront à suer sous les armes et à se fatiguer à la guerre ; et, grâce à ce travail des premières années, il deviendra la fleur des guerriers.

» Il fera avorter et tourner à leur désavantage tous les projets de ses sujets rebelles. Et il sera si au courant de tout stratagème, qu'il sera difficile de pouvoir le tromper. De cela s'apercevra trop tard Othon III, de Reggio et de Parme affreux tyran, car d'un seul coup Nicolo lui arrachera son domaine et sa coupable existence.

» Ce beau royaume s'augmentera toujours par la suite, sans que ses princes mettent jamais le pied hors du droit chemin, ni qu'aucun d'eux fasse jamais tort à autrui, à moins qu'il n'ait tout d'abord reçu quelque injure. Satisfait de cette sagesse, le grand Moteur ne leur posera aucune limite ; mais ils iront prospérant toujours de plus en plus, tant que le ciel tournera autour de son axe.

» Vois Léonello, et vois le premier duc, gloire de son époque, l'illustre Borso, qui, régnant en paix, obtiendra plus de triomphes qu'il n'en aurait recueilli sur les terres d'autrui. Il enfermera Mars dans un endroit où il ne puisse voir le jour, et liera à la Fureur guerrière les mains derrière le dos. L'unique pensée de ce prince remarquable sera de faire vivre son peuple heureux.

» Vient maintenant Hercule, avec son pied à demi brûlé et ses pas débiles, qui reproche à son voisin, dont à Budrio il a protégé et rallié l'armée en fuite, de lui avoir ensuite, pour récompense, fait la guerre et de l'avoir chassé jusqu'aux frontières de Barco. Celui-ci est le prince à propos duquel je ne saurais décider s'il y a plus de gloire à acquérir dans la paix que dans la guerre.

» Les habitants de la Pouille, des Calabres et de la Lucanie garderont de ses faits une longue mémoire ; il tirera une gloire sans égale de son combat singulier avec le roi des Catalans, et, par plus d'une victoire, se fera un nom parmi les capitaines invincibles. Sa valeur lui vaudra le trône plus de trente années avant qu'il lui soit dû.

» Et autant qu'on peut avoir d'obligation à un prince, sa cité lui en aura. Et ce ne sera pas pour avoir changé ses marais en champs d'une grande fertilité ; ce ne sera pas pour l'avoir entourée de murs et de fossés qui la rendront plus spacieuse à ses habitants, ni pour l'avoir ornée de temples et de palais, de places, de théâtres et de mille embellissements ;

» Ce ne sera pas pour l'avoir défendue des griffes et de la fureur du lion ailé, ni pour l'avoir seule maintenue en paix, ainsi que tout l'État, alors que la torche française aura incendié la belle Italie tout entière, et l'avoir préservée de toute crainte et de tout tribut ; ce ne sera pas pour de tels services, ou pour d'autres du même genre, que ses sujets seront reconnaissants à Hercule ;

» Mais pour ce que leur rapportera son illustre descendance, Alphonse le Juste et Hippolyte le Bienfaisant, qui réaliseront ce que l'antique renommée rapporte des fils du cygne de Tyndare, lesquels se privaient alternativement de la lumière du soleil pour se soustraire l'un l'autre à l'air malin. Chacun d'eux

sera fort et toujours prêt à sauver l'autre en consentant à mourir.

» La grande affection de ce digne couple donnera plus de sécurité à leur cité que si, par l'œuvre de Vulcain, ils avaient entouré ses murailles d'une double ceinture de fer. Alphonse est celui qui au savoir joint une telle bonté, qu'au siècle suivant le peuple croira qu'Astrée est revenue du ciel, d'où elle peut faire le chaud et le froid.

» Ce lui sera grand besoin d'être prudent et de ressembler à son père par la valeur, car, n'ayant que peu de gens avec lui, il aura affaire d'un côté aux escadres vénitiennes, de l'autre à celle dont je ne sais si l'on devra plus justement dire qu'elle fut pour lui une marâtre ou une mère. Mais si elle fut sa mère, elle n'eut pas plus pitié de lui que Médée et Progné n'eurent pitié de leurs fils.

» Et autant de fois que, de jour ou de nuit, il sortira de sa ville avec son peuple fidèle, autant de fois il infligera à ses ennemis, sur mer ou sur terre, des désastres et des défaites mémorables. Les gens de la Romagne, malencontreusement soulevés contre leurs voisins, jadis leurs amis, s'en apercevront dans la guerre où ils couvriront de leur sang le sol compris entre le Pô, le Santerno et le Zanniolo.

» Dans ces mêmes régions s'en apercevra aussi l'Espagnol mercenaire du grand Pasteur, peu de temps après lui avoir enlevé Bastia, et en avoir mis à mort le châtelain, une fois la ville prise. En châtiment d'un tel dommage, il ne restera personne, du moindre fantassin au capitaine, qui, de la reprise de la ville et de la garnison égorgée, puisse porter la nouvelle à Rome.

» Ce sera lui qui, par sa prudence et son épée, aura l'honneur, dans les champs de la Romagne, de donner à l'armée de France la grande victoire contre Jules et l'Espagne. Par toute

la campagne, les chevaux nageront jusqu'au poitrail dans le sang humain, et les bras manqueront pour ensevelir les morts allemands, espagnols, grecs, italiens et français.

» Celui qui, revêtu de l'habit pontifical, couvre du chapeau de pourpre sa chevelure sacrée, est le libéral, le magnanime, le sublime, le grand cardinal de l'Église de Rome, Hippolyte ; lequel sera éternellement célébré en prose et en vers dans toutes les langues. Le Ciel juste veuille que son époque florissante ait un Maron, comme Auguste eut le sien.

» Il resplendira sur sa belle postérité, comme le soleil qui illumine la machine du monde beaucoup plus que la lune et toutes les étoiles, car toute autre lumière est inférieure à la sienne. Je vois celui-ci avec un petit nombre de fantassins et encore moins de cavaliers, partir chagrin et revenir joyeux, car il ramène sur ses rivages quinze galères captives, en sus de mille autres navires.

» Vois ensuite l'un et l'autre Sigismond ; vois Alphonse et ses cinq fils bien-aimés ; les monts et les mers ne pourront faire obstacle à leur renommée, qui remplit le monde. Gendre du roi de France, Hercule II est l'un d'eux. Cet autre, – afin que tu les connaisses tous, – est Hippolyte, qui ne jettera pas moins d'éclat sur sa race que son oncle.

» François est le troisième ; les deux autres portent tous deux le nom d'Alphonse. Or, comme je t'ai dit d'abord, si je devais te montrer tous ceux de tes descendants dont la valeur élèvera si haut la race, il faudrait que le ciel s'éclairât et s'obscurcît plusieurs fois avant que je te l'eusse exprimé. Il est temps désormais, si cela te plaît, de rendre la liberté aux ombres et de me taire. »

Ainsi, avec l'assentiment de la damoiselle, la docte enchanteresse ferme le livre. Alors tous les esprits disparurent en toute

hâte dans la grotte où les ossements étaient renfermés. Bradamante, dès qu'il lui fut permis de parler, ouvrit la bouche et demanda : « Quels sont les deux que nous avons vus si tristes[41] entre Hippolyte et Alphonse ?

» Ils venaient en soupirant, et paraissaient tenir les yeux baissés et complètement privés de hardiesse ; et, loin d'eux, je voyais leurs frères s'écarter comme avec répugnance. » Il sembla que la magicienne changeât de visage à cette demande et fît de ses yeux deux ruisseaux. Et elle s'écria : « Infortunés, à quelle peine vous ont conduits les longues instigations d'hommes méchants !

» Ô bonne et digne race du bon Hercule, que votre bonté ne leur fasse pas défaut ; les malheureux, ils sont en effet de votre sang. Que la justice cède ici à la pitié ! » Puis elle ajoute plus bas : « Il ne convient pas que je t'en dise plus sur ce sujet. Reste avec tes douces pensées, et ne te plains pas de ce que je ne veux pas te les rendre amères.

» Dès qu'au ciel pointera la première lueur, tu prendras avec moi le chemin qui conduit le plus directement au resplendissant château d'acier, où Roger vit sous la dépendance d'autrui. Je serai ta compagne et ton guide, jusqu'à ce que tu sois hors de la forêt âpre et dangereuse. Puis, quand nous serons sur les bords de la mer, je t'enseignerai si bien la route, que tu ne pourras t'égarer. »

L'audacieuse jeune fille reste là toute la nuit, s'entretenant longuement avec Merlin, qui la persuade d'aller promptement au secours de son Roger. Puis, dès que l'air s'est embrasé d'une splendeur nouvelle, elle abandonne les chambres souterraines,

---

41 Jules et Ferdinand d'Este, frères d'Alphonse Ier. Ayant conspiré contre ce dernier, ils furent condamnés à Mort. Mais leur peine fut commuée en prison perpétuelle. Ferdinand mourut en prison en 1540, et Jules, rendu à la liberté par Alphonse II, mourut en 1561.

à travers un long chemin obscur et sombre, ayant la magicienne avec elle.

Et elles débouchèrent dans un précipice caché entre des montagnes inaccessibles aux gens ; et tout le jour, sans prendre de repos, elles gravirent les rochers et franchirent les torrents. Pour que la marche fût moins ennuyeuse, elles tenaient de plaisants et beaux raisonnements, et, s'entretenant de ce qui leur était le plus doux, l'âpre chemin leur paraissait moins rude.

De ces entretiens la plus grande partie fut consacrée par la docte magicienne à montrer à Bradamante avec quelle ruse, avec quel artifice elle devait procéder si elle voulait délivrer Roger. « Quand tu serais – disait-elle – Pallas ou Mars, et quand tu aurais à ta solde plus de gens que n'en ont le roi Charles et le roi Agramant, tu ne résisterais pas au nécromant.

» Car, outre que la forteresse inexpugnable est entourée d'acier et si haute ; outre que son coursier s'ouvre un chemin au milieu des airs, où il galope et bondit, il possède l'écu mortel dont, aussitôt qu'il le découvre, la splendeur éblouit tellement les yeux, qu'elle aveugle et qu'elle s'empare des sens de telle sorte qu'il faut rester comme mort.

» Et si peut-être tu penses qu'il te suffira de combattre en tenant les yeux fermés, comment, dans la bataille, pourras-tu savoir quand il faudra t'esquiver ou frapper ton adversaire ? Mais pour éviter la lumière qui éblouit, et rendre vains les autres enchantements de ce magicien, je te montrerai un moyen, une voie toute prête. Et il n'en est pas d'autre au monde que celle-ci :

» Le roi Agramant d'Afrique a donné à un de ses barons, nommé Brunel, un anneau qui fut dérobé dans l'Inde à une

reine[42]. Brunel chemine à peu de milles devant nous. L'anneau est doué d'une vertu telle, que celui qui l'a au doigt possède un remède contre le mal des enchantements. Brunel en sait autant, en fait de ruses et de fourberies, que celui qui détient Roger en sait en fait d'enchantements.

» Ce Brunel, si adroit et si rusé, comme je te dis, est envoyé par son roi afin que, grâce à son génie et avec l'aide de cet anneau dans de tels cas éprouvé, il tire Roger de ce château où il est détenu. Il s'est vanté de réussir, et a promis à son seigneur de lui ramener Roger, qui lui tient plus que tout autre à cœur.

» Mais pour que ton Roger, à toi seule et non au roi Agramant, ait l'obligation d'avoir été délivré de sa prison enchantée, je t'enseignerai le moyen dont tu dois te servir. Tu t'en iras pendant trois jours le long des sables de la mer qui va bientôt se montrer à ta vue. Le troisième jour, dans la même auberge que toi, arrivera celui qui a l'anneau avec lui.

» Sa taille, afin que tu le reconnaisses, n'atteint pas six palmes. Il a la tête crépue, les cheveux noirs et la peau brune. Sa figure est pâle et plus barbue qu'elle ne devrait. Il a les yeux enflés, le regard louche, le nez écrasé et les sourcils hérissés. Son vêtement, pour que je le dépeigne entièrement, est étroit et court, et ressemble à celui d'un courrier.

» Tu auras sujet de lui parler de ces enchantements étranges. Montre-lui ton désir – et tu l'auras en effet – d'en venir aux mains avec le magicien ; mais ne lui laisse pas voir qu'on t'a dit que son anneau rend les enchantements inutiles. Il t'offrira de te montrer le chemin jusqu'au château, et de te tenir compagnie.

---

[42] Voir Boïardo, chant V du livre II, et Berni, chant XXXIV, stances 30 et suivantes.

» Suis-le, et lorsque tu seras assez près de cette roche pour qu'elle se découvre à tes regards, donne-lui la mort. Que la pitié ne te détourne pas de mettre mon conseil à exécution. Fais en sorte qu'il ne devine pas ton dessein, car il disparaîtrait à tes yeux, dès qu'il aurait mis l'anneau magique dans sa bouche. »

Ainsi parlant, elles arrivèrent sur le bord de la mer, près de Bordeaux, à l'endroit où se jette la Garonne. Là, non sans quelques larmes, les deux femmes se quittèrent. La fille d'Aymon, qui, pour délivrer son amant de prison, ne s'endort pas, chemine tant, qu'en une soirée elle arrive à l'auberge où Brunel était déjà.

Elle reconnaît Brunel dès qu'elle le voit, car elle avait son portrait sculpté dans la mémoire. Elle lui demande d'où il vient et où il va. Celui-ci lui répond et lui ment sur toute chose. La dame, prévenue, ne lui cède point en mensonges et dissimule également sa patrie, sa famille, sa religion, son nom et son sexe ; et elle tient constamment les yeux fixés sur les mains de Brunel.

Sur ses mains, elle va fixant constamment les yeux, craignant toujours d'être volée par lui ; et elle ne le laisse pas trop s'approcher d'elle, bien informée qu'elle est de ce dont il est capable. Ils se tenaient tous les deux dans cette attitude, quand leur oreille fut frappée par une rumeur. Je vous dirai, seigneur, quelle en fut la cause, après que j'aurai pris un repos qui m'est bien dû.

Chant IV

ARGUMENT. – Bradamante arrache à Brunel son anneau enchanté, grâce auquel elle détruit le pouvoir d'Atlante et délivre Roger. Celui-ci laisse son cheval à Bradamante et monte sur l'hippogriffe, qui l'emporte dans les airs. – Renaud arrive en Écosse, où il apprend que Ginevra, fille du roi, est sur le point d'être mise à mort, victime d'une calomnie. S'étant mis en chemin pour aller la délivrer, il rencontre une jouvencelle qui lui raconte le fait pour lequel Ginevra a été condamnée à périr.

Bien que la dissimulation soit le plus souvent répréhensible, et l'indice d'un méchant esprit, il arrive cependant qu'en beaucoup de cas elle a produit d'évidents bienfaits, en faisant éviter un dommage, le blâme et même la mort. Car nous n'avons pas toujours affaire à des amis, dans cette vie mortelle, beaucoup plus obscure que sereine et toute pleine d'envie.

Si, seulement après une longue épreuve, on peut trouver à grand'peine un ami véritable à qui, sans aucune défiance, on parle et on montre à découvert sa pensée, que devait faire la belle amie de Roger avec ce Brunel faux et pervers, dissimulé et cauteleux dans toute sa personne, ainsi que la magicienne l'avait dépeint ?

Elle dissimule, elle aussi, et il lui faut bien agir ainsi avec ce maître en fourberies. Et, comme je l'ai dit, constamment elle a les yeux sur ses mains, qui étaient rapaces et voleuses. Mais voici qu'à leur oreille une grande rumeur arrive. La dame dit : « Ô glorieuse Mère, ô Roi du ciel, qu'est cela ? » Et elle se précipite à l'endroit d'où provenait la rumeur.

Et elle voit l'hôte et toute sa famille qui, en dehors du chemin, tenaient les yeux levés au ciel, comme s'il y eût eu une éclipse ou une comète. La dame aperçoit alors une grande merveille qui ne serait pas facilement crue : elle voit passer un grand destrier ailé qui porte dans l'air un chevalier armé.

Grandes étaient ses ailes et de couleurs variées. Au beau milieu se tenait un chevalier dont l'armure était de fer lumineux et étincelant. Il avait dirigé sa course vers le ponant. Il s'éloigna et disparut à travers les montagnes. C'était, comme dit l'hôte, – et il disait la vérité, – un nécromancien ; et il faisait souvent ce voyage plus ou moins long.

Dans son vol, il s'élevait parfois jusqu'aux étoiles et parfois rasait presque la terre, emportant avec lui toutes les belles dames qu'il trouvait dans ces contrées ; à tel point que les malheureuses donzelles qui étaient ou qui se croyaient belles – comme effectivement toutes se croient – ne sortaient plus tant que le soleil se faisait voir.

« Il possède sur les Pyrénées – racontait l'hôte – un château bâti par enchantement, tout en acier et si brillant et si beau, qu'aucun autre au monde n'est si merveilleux. Déjà beaucoup de chevaliers y sont allés, et aucun n'a pu se vanter d'en être revenu. C'est pourquoi je pense, seigneur, et je crains fort, ou qu'ils soient prisonniers, ou qu'ils aient été mis à mort. »

La dame écoute tout cela et s'en réjouit, espérant faire – comme elle fera certainement – une telle épreuve avec l'anneau magique, que le magicien et son château en soient vaincus. Et elle dit à l'hôte : « Trouve-moi un de tes gens qui, plus que moi, connaisse le chemin, car je ne puis attendre, tant le cœur me brûle de livrer bataille à ce magicien. »

« Tu ne manqueras pas de guide – lui répond alors Brunel – et j'irai avec toi. J'ai la route toute tracée par écrit, et d'autres choses encore qui te rendront ma compagnie agréable. » Il veut parler de l'anneau, mais il ne le dit pas plus clairement, de peur d'en payer la peine. « Ta présence – dit-elle – m'est agréable. » Voulant dire que, par là, l'anneau deviendra sien.

Elle dit ce qu'il était utile de dire, et cache tout ce qui pouvait lui nuire auprès du Sarrasin. L'hôte avait un destrier qui lui plut, et qui était bon pour la bataille et pour la marche. Elle l'acheta et partit à la pointe du jour suivant, par une belle matinée. Elle prit son chemin par une vallée étroite, avec Brunel, qui allait tantôt devant, tantôt derrière elle.

De montagne en montagne, de bois en bois, ils arrivèrent à l'endroit où l'altitude des Pyrénées permet de voir, si l'air n'est pas obscurci, la France et l'Espagne et les rives des deux mers. Ainsi, dans l'Apennin, on découvre la mer Adriatique et la mer Toscane, du col par lequel on va à Camaldoli. De là, par une descente raide et fatigante, on descendait dans la profonde vallée.

Au milieu surgit un rocher dont la cime, entièrement entourée d'un mur d'acier, s'élève tellement vers le ciel, qu'elle domine tout ce qui est à l'entour. À moins de voler, on ne peut songer à y atteindre. Tout effort y serait dépensé en vain. Brunel dit : « C'est là que le magicien tient captifs les dames et les chevaliers. »

Le rocher était taillé aux quatre coins, et si droit qu'il paraissait tiré au cordeau. D'aucun côté n'existait sentier ni escalier qui donnât facilité d'y monter ; et l'on voyait bien qu'un animal possédant des ailes pouvait seul avoir cette demeure pour nid ou pour tanière.Là, la dame comprit que l'heure était venue de s'emparer de l'anneau et de faire mourir Brunel.

Mais se couvrir du sang d'un homme sans armes et d'une si basse condition lui parut être une vilaine action ; aussi bien elle pourra s'emparer du riche anneau sans le mettre à mort. Brunel ne pensait pas à la regarder, de sorte qu'elle se saisit de lui et le lia fortement à un sapin à la cime élevée. Mais auparavant elle lui arracha l'anneau du doigt.

Et, malgré les larmes, les gémissements, les lamentations de Brunel, elle ne veut pas le délier. Elle descend de la montagne à pas lents, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée dans la plaine, au pied de la tour. Et, pour qu'à la bataille se présente le nécromant, elle a recours à son cor. Après en avoir sonné, elle l'appelle au champ d'une voix menaçante et le défie au combat.

L'enchanteur ne tarda pas à paraître en dehors de la porte, dès qu'il eut entendu le son et la voix. Le coureur ailé le porte dans l'air à l'encontre de Bradamante qui semble un guerrier terrible. La dame tout d'abord se rassure en voyant que son adversaire est peu à craindre, car il ne porte ni lance, ni épée, ni masse d'armes qui puisse percer ou rompre la cuirasse.

Il avait seulement au bras gauche l'écu tout recouvert de soie rouge, et, dans sa main droite, un livre avec lequel il produisait en y lisant de grandes merveilles. Ainsi, tantôt il paraissait courir la lance au poing, et il avait fait baisser les yeux à plus d'un ; tantôt il semblait frapper avec la masse ou l'estoc, tandis qu'il était loin et n'avait porté aucun coup.

Le destrier n'est pas un être imaginaire, mais bien naturel, car une jument l'engendra d'un griffon. De son père, il avait la plume et les ailes, les pieds de devant, la tête et les griffes. Dans tous ses autres membres, il était semblable à sa mère, et il s'appelait Hippogriffe. Ils proviennent, mais ils sont rares, des monts Ryphées, bien au delà des mers glaciales.

C’est de là que le nécromancien l’avait tiré par la force de ses enchantements. Dès qu’il l’eut en sa possession, il ne chercha point à en avoir d’autres, mais il opéra si bien qu’il l’accoutuma à la selle et à la bride, au bout d’un mois de soins et de fatigues. C’est ainsi qu’à terre et dans les airs, et en tous lieux, il le faisait manœuvrer sans résistance. Ce n’était donc pas un être fictif, produit, comme le reste, par enchantement, mais un animal naturel et véritable.

Toutes les autres choses provenant du magicien étaient une illusion ; il aurait fait paraître jaune ce qui était rouge. Mais il n’en fut pas de même avec la dame, qui, grâce à l’anneau, ne pouvait être abusée. Cependant elle prodigue au vent ses coups, et deçà delà pousse son cheval, et se débat et s’agite, ainsi qu’avant de venir elle avait été prévenue de le faire.

Puis, après qu’elle s’est escrimée quelque temps sur son coursier, elle met pied à terre afin de pouvoir mieux accomplir jusqu’au bout les instructions que la prudente magicienne lui a données. Le magicien vient pour essayer son suprême enchantement, à l’effet duquel il ne croit pas que rien puisse s’opposer. Il découvre l’écu, certain de renverser son adversaire avec la lumière enchantée.

Il pouvait le découvrir tout d’abord sans amuser plus longtemps les chevaliers, mais il lui plaisait de voir fournir quelque beau coup de lance ou d’épée. Ainsi on voit le chat rusé s’amuser avec la souris tant que cela lui plaît ; puis, quand ce jeu vient à l’ennuyer, lui donner un coup de dent et finalement la tuer.

Je dis que, dans les précédentes batailles, le magicien avait ressemblé au chat et les autres à la souris ; mais la ressemblance ne demeura pas la même, quand la dame se présenta munie de l’anneau. Attentive, elle observait, autant qu’il était besoin pour que le magicien ne prît aucun avantage sur elle. Dès qu’elle vit

qu'il découvrait l'écu, elle ferma les yeux et se laissa tomber à terre.

Non pas que l'éclat du brillant métal lui eût causé du mal, ainsi qu'il avait coutume de le faire aux autres ; mais elle agit ainsi pour que l'enchanteur descendît de cheval et s'approchât d'elle. Son désir ne fut pas trompé, car aussitôt que sa tête eut touché la terre, le cheval volant, accélérant son vol, vint se poser à terre en décrivant de larges cercles.

Le magicien laisse à l'arçon l'écu qu'il avait déjà remis sous sa couverture, et descend à pied vers la dame, qui attend, comme le loup dans le buisson, à l'affût du chevreau. Sans plus de retard, elle se lève aussitôt qu'il est près d'elle et le saisit étroitement. Le malheureux avait laissé à terre le livre qui faisait toute sa force.

Et elle le lie avec une chaîne qu'il avait coutume de porter à la ceinture pour un pareil usage, car il ne croyait pas moins l'en lier qu'il avait jusque-là lié les autres. La dame l'avait déjà reposé à terre. S'il ne se défendit pas, je l'excuse volontiers, car il y avait trop de différence entre un vieillard débile et elle si robuste.

S'apprêtant à lui couper la tête, elle lève en toute hâte sa main victorieuse ; mais, après avoir vu son visage, elle arrête le coup, comme dédaigneuse d'une si basse vengeance. Un vénérable vieillard à la figure triste, tel lui apparaît celui qu'elle a vaincu. À son visage ridé, à son poil blanc, il paraît avoir soixante ans ou très peu moins.

« Ôte-moi la vie, jeune homme, au nom de Dieu, » dit le vieillard plein de colère et de dépit. Mais elle avait le cœur aussi peu disposé à lui enlever la vie, que lui était désireux de la quitter. La dame voulut savoir qui était le nécromant, et dans quel

but il avait édifié ce château dans ce lieu sauvage et fait outrage à tout le monde.

« Ce ne fut point par mauvaise intention, hélas ! – dit en pleurant le vieil enchanteur, – que j'ai fait ce beau château à la cime de ce rocher ; ce n'est pas non plus par cupidité que je suis devenu ravisseur ; c'est uniquement pour arracher au danger suprême un gentil chevalier, que mon affection me poussa à faire tout cela ; car, ainsi que le ciel me l'a montré, il doit mourir par trahison, peu de temps après s'être fait chrétien.

» Le soleil ne voit pas entre ce pôle et le pôle austral un jeune homme si beau et de telle prestance. Il a nom Roger, et dès son jeune âge il fut élevé par moi, car je suis Atlante. Le désir d'acquérir de l'honneur et sa cruelle destinée l'ont amené en France à la suite du roi Agramant ; et moi qui l'aimai toujours plus qu'un fils, je cherche à le tirer de France et du péril.

» J'ai édifié ce beau château dans le seul but d'y tenir Roger en sûreté, car il fut pris par moi comme j'ai espéré te prendre toi-même aujourd'hui. J'y ai enfermé des dames et des chevaliers et d'autres nobles gens que tu verras, afin que, puisqu'il ne peut sortir à sa volonté, ayant compagnie, il ne s'ennuie pas.

» Pour que ceux qui sont là-haut ne demandent pas à en sortir, j'ai soin de leur procurer toutes sortes de plaisirs ; autant qu'il peut en exister dans le monde, sont réunis dans ce château : concerts, chant, parures, jeux, bonne table, tout ce que le cœur peut désirer, tout ce que la bouche peut demander. J'avais bien semé et je cueillais un bon fruit ; mais tu es venu détruire tout mon ouvrage.

» Ah ! si tu n'as pas le cœur moins beau que le visage, ne m'empêche pas d'accomplir mon honnête dessein. Prends l'écu, je te le donne, ainsi que ce destrier qui va si prestement par les airs. Ne te préoccupe pas davantage du château, ou bien fais-en

sortir un ou deux de tes amis et laisse le reste ; ou bien encore tires-en tous les autres, et je ne te réclamerai plus rien, sinon que tu me laisses mon Roger.

» Et si tu es résolu à me l'enlever, eh bien ! avant de le ramener en France, qu'il te plaise d'arracher cette âme désolée de son enveloppe désormais flétrie et desséchée. » La damoiselle lui répond : « Je veux le mettre en liberté. Quant à toi, saches que tes lamentations sont de vaines sornettes, et ne m'offre plus en don l'écu et le coursier, qui sont à moi et non plus à toi.

» Mais s'il t'appartenait encore de les garder ou de les donner, l'échange ne me paraîtrait pas suffisant. Tu dis que tu détiens Roger pour le protéger contre la mauvaise influence de son étoile. Tu ne peux savoir ce que le Ciel a résolu de lui, ou, le sachant, tu ne peux l'empêcher. Mais si tu n'as pas pu prévoir ton propre malheur qui était si proche, à plus forte raison tu ne saurais prévoir l'avenir d'autrui.

» Ne me prie pas de te tuer, car tes prières seraient vaines. Et si tu désires la mort, encore que le monde entier la refuse, de soi-même peut toujours l'avoir une âme forte. À tous tes prisonniers ouvre les portes. » Ainsi dit la dame, et sans tarder elle entraîne le magicien vers la roche.

Lié avec sa proche chaîne, Atlante allait, suivi par la damoiselle, qui s'y fiait encore à peine, bien qu'il parût tout à fait résigné. Il ne la mène pas longtemps derrière lui, sans qu'ils aient retrouvé, au pied de la montagne, l'ouverture et les escaliers par où l'on monte au château, à la porte duquel ils arrivent enfin.

Sur le seuil, Atlante soulève une pierre où sont gravés des caractères et des signes étranges. Deux vases sont dessous en forme de marmites, qui jettent constamment de la fumée, ayant dans leur intérieur un feu caché. L'enchanteur les brise, et soudain la colline redevient déserte, inhabitée et inculte ; on ne voit

plus d'aucun côté ni mur ni tour, comme si jamais un château n'eût existé en cet endroit.

Alors le magicien se délivre de la dame comme fait souvent la grive qui s'échappe du filet ; et avec lui disparaît subitement le château, laissant en liberté la compagnie qu'il contenait. Les dames et les chevaliers se trouvèrent hors des superbes appartements, en pleine campagne, et beaucoup d'eux en furent fâchés, car cette mise en liberté les privait de grands plaisirs.

Là est Gradasse, là est Sacripant, là est Prasilde, le noble chevalier qui vint du levant avec Renaud ; avec lui est Iroldo, et tous deux font une vraie paire d'amis. Enfin, la belle Bradamante y retrouve son Roger si désiré, lequel, après l'avoir reconnue, lui fait un bon et très reconnaissant accueil.

Plus que ses yeux, plus que son cœur, plus que sa propre vie, Roger l'aima du jour où, ayant levé son casque pour lui, elle fut blessée grâce à cette circonstance. Il serait trop long de dire comment et par qui, et combien longtemps, par la forêt sauvage et déserte, ils se cherchèrent ensuite nuit et jour, sans avoir pu jamais se retrouver, sinon ici.

Maintenant qu'il la voit près de lui, et qu'il apprend qu'elle seule a été sa libératrice, son cœur est plein d'une telle joie, qu'il se déclare le plus fortuné des hommes. Ils descendent de la montagne dans ce vallon où la dame avait été victorieuse, et où ils trouvent encore l'hippogriffe, ayant au flanc l'écu, mais recouvert.

La dame va pour le prendre par la bride, et lui l'attend jusqu'à ce qu'elle soit à ses côtés. Puis, il déploie les ailes par l'air serein, et se repose non loin de là à mi-côte. Elle le poursuit, et lui, ni plus ni moins que la première fois, s'élève dans les airs et ne se laisse pas trop approcher. Ainsi fait la corneille sur le sable aride, qui, derrière les chiens, deçà delà voltige.

Roger, Gradasse, Sacripant et tous ces chevaliers qui étaient descendus ensemble, en haut, en bas, se sont postés aux endroits où ils espèrent que le cheval volant reviendra. Celui-ci, après qu'il a entraîné tous les autres à plusieurs reprises sur les plus hautes cimes et dans les bas-fonds humides, à travers les rochers, s'arrête à la fin près de Roger.

Et cela fut l'œuvre du vieux Atlante, qui n'abandonne pas le pieux désir de soustraire Roger au grand péril qui le menace. À cela seul il pense, et de cela seul il se tourmente. C'est pourquoi, afin de l'enlever d'Europe par cet artifice, il lui envoie l'hippogriffe. Roger le saisit et pense le tirer après lui ; mais celui-ci s'arrête et ne veut pas le suivre.

Ce vaillant descend alors de Frontin – son destrier se nommait Frontin[43] – et monte sur celui qui s'en va par les airs, et avec les éperons excite son impétueuse ardeur. Celui-ci galope un moment ; puis, s'appuyant fortement sur ses pieds, il prend son élan vers le ciel, plus léger que le gerfaut auquel son maître lève à temps le chaperon et montre l'oiseau.

La belle dame, qui voit son Roger si haut et dans un tel péril, reste tellement interdite, qu'elle ne peut de longtemps revenir au sentiment de la réalité. Ce qu'elle a autrefois entendu raconter de Ganymède, qui, de l'empire paternel, fut enlevé au ciel, lui fait craindre que pareille chose n'arrive à Roger, non moins aimable et non moins beau que Ganymède.

Les yeux fixes, elle le suit dans le ciel tant qu'elle peut le voir ; mais comme il s'éloigne tellement que la vue ne peut aller si loin, elle laisse toujours son âme le suivre. Cependant elle

---

[43] Frontin avait primitivement appartenu à Sacripant auquel il avait été volé par Brunel, qui le donna ensuite à Roger. Voir Berni, chant XXXIV, stance 43.

soupire, gémit et pleure, et n'a et ne veut avoir paix ni trêve à son chagrin. Quand Roger s'est tout à fait dérobé à sa vue, elle tourne les yeux vers le bon destrier Frontin.

Et elle se décide à ne pas l'abandonner, car il pourrait devenir la proie du premier venu ; mais elle l'emmène avec elle pour le rendre à son maître, qu'elle espère revoir encore. Le cheval-oiseau s'élève toujours, et Roger ne peut le refréner. Il voit au-dessous de lui les hautes cimes s'abaisser de telle sorte qu'il ne reconnaît plus où est la plaine et où est la montagne.

Il monte si haut, qu'il paraît comme un petit point à qui le regarde de la terre. Il dirige sa course vers le point où le soleil tombe quand il tourne avec l'Écrevisse ; et par les airs il va, comme le navire léger pousse sur mer par un vent propice. Laissons-le aller, car il fera un bon chemin, et retournons au paladin Renaud.

Renaud, deux jours durant, parcourt sur mer un long espace, tantôt au couchant, tantôt vers l'Ourse, chassé par le vent, qui, nuit et jour, ne cesse de souffler. Il est en dernier lieu poussé sur l'Écosse, où apparaît la forêt calédonienne, dont on entend souvent les vieux chênes ombreux retentir du bruit des combats.

Elle est fréquentée par les chevaliers errants les plus illustres sous les armes, de toute la Bretagne et de pays voisins ou éloignés, de France, de Norwège et d'Allemagne. Quiconque ne possède pas une grande valeur ne doit pas s'y aventurer ; car, en cherchant l'honneur, il trouverait la mort. De grandes choses y furent jadis accomplies par Tristan, Lancelot, Galasse, Artus et Gauvain,

Et d'autres chevaliers fameux de la nouvelle et de l'ancienne Table ronde. Comme preuve de leur valeur, existent encore les monuments et les trophées pompeux qu'ils y élevè-

rent. Renaud prend ses armes et son cheval Bayard, et se fait aussitôt déposer sur les rivages ombreux, après avoir recommandé au pilote de s'éloigner et d'aller l'attendre à Berwick.

Sans écuyer et sans escorte, le chevalier s'en va par cette forêt immense, suivant tantôt une voie, tantôt une autre, du côté où il pense trouver les aventures les plus étranges. Il arrive le premier jour à une abbaye, qui consacre une bonne partie de ses revenus à recevoir avec honneur, dans son riche monastère, les dames et les chevaliers qui passent alentour.

Les moines et l'abbé font un bel accueil à Renaud, qui leur demande – après s'être amplement restauré l'estomac à une table grassement servie – comment les chevaliers trouvent sur ce territoire des aventures où un homme de cœur puisse, par quelque fait éclatant, montrer s'il mérite blâme ou éloge.

Ils lui répondent qu'en errant dans ces bois, il pourra trouver des aventures extraordinaires et nombreuses ; mais, comme les lieux mêmes, les faits qui s'y passent restent dans l'obscurité, car le plus souvent on n'en a aucune nouvelle. « Cherche – disent-ils – des contrées où tes œuvres ne restent pas ensevelies, afin que la renommée suive le péril et la peine, et qu'il en soit parlé comme elles le méritent.

» Et si tu tiens à faire preuve de ta valeur, il se présente à toi la plus digne entreprise qui, dans les temps anciens et modernes, se soit jamais offerte à un chevalier. La fille de notre roi se trouve avoir présentement besoin d'aide et de défense contre un baron nommé Lurcanio, qui cherche à lui enlever la vie et l'honneur.

» Ce Lurcanio l'a accusée auprès de son père – peut-être par haine plutôt qu'avec raison – comme l'ayant vue à minuit attirant chez elle un sien amant sur son balcon. D'après les lois du royaume, elle doit être condamnée au feu, si, dans le délai

d'un mois aujourd'hui près de finir, elle ne trouve pas un champion qui convainque de mensonge l'inique accusateur.

» La dure loi d'Écosse, inhumaine et sévère, veut que toute dame, de quelque condition qu'elle soit, qui a des relations avec un homme sans être sa femme, et qui en est accusée, reçoive la mort. Elle ne peut échapper au supplice que s'il se présente pour elle un guerrier courageux qui prenne sa défense, et soutienne qu'elle est innocente et ne mérite pas de mourir.

» Le roi, tremblant pour la belle Ginevra, – c'est ainsi que se nomme sa fille, – a fait publier par les cités et les châteaux que celui qui prendra sa défense et fera tomber l'indigne calomnie, pourvu qu'il soit issu de famille noble, l'aura pour femme, avec un apanage digne de servir de dot à une telle dame.

» Mais si, dans un mois, personne ne se présente pour cela, ou si celui qui se présentera n'est pas vainqueur, elle sera mise à mort. Il te convient mieux de tenter une semblable entreprise que d'aller par les bois, errant de cette façon. Outre l'honneur et la renommée qui peuvent en advenir et qui s'attacheront éternellement à ton nom, tu peux acquérir la fleur des belles dames qui se voient de l'Inde aux colonnes atlantiques.

» Tu posséderas enfin la richesse, un rang qui te fera pour toujours une vie heureuse, et les faveurs du roi auquel tu auras rendu l'honneur qu'il a quasi perdu. Et puis, n'es-tu pas obligé, par chevalerie, à venger d'une telle perfidie celle qui, d'une commune voix, est un modèle de pudeur et de vertu ? »

Renaud resta un instant pensif, et puis il répondit : « Il faut donc qu'une damoiselle meure, parce qu'elle aura laissé son amant satisfaire son désir suprême entre ses bras amoureux ? Maudit soit qui a établi une telle loi, et maudit qui peut la subir ! Bien plus justement doit mourir la cruelle qui refuse la vie à son fidèle amant.

» Qu'il soit vrai ou faux que Ginevra ait reçu son amant, cela ne me regarde pas. De l'avoir fait, je la louerais très fort, pourvu qu'elle eût pu le cacher. Mon unique pensée est de la défendre. Donnez-moi donc quelqu'un qui me guide et me mène promptement là où est l'accusateur. J'espère, avec l'aide de Dieu, tirer Ginevra de peine.

» Non que je veuille dire qu'elle n'a pas fait ce dont on l'accuse, car, ne le sachant pas, je pourrais me tromper ; mais je dirai que, pour un pareil acte, aucune punition ne doit l'atteindre. Je dirai encore que ce fut un homme injuste ou un fou, celui qui le premier vous fit de si coupables lois, et qu'elles doivent être révoquées comme iniques, et remplacées par une nouvelle loi conçue dans un meilleur esprit.

» Si une même ardeur, si un désir pareil incline et entraîne, avec une force irrésistible, l'un et l'autre sexe à ce suave dénouement d'amour que le vulgaire ignorant regarde comme une faute grave, pourquoi punirait-on ou blâmerait-on une dame d'avoir commis une ou plusieurs fautes de ce genre, alors que l'homme s'y livre autant de fois qu'il en a appétit, et qu'on l'en glorifie, loin de l'en punir ?

» Dans ces lois peu équitables, il est fait de véritables torts aux dames ; et j'espère, avec l'aide de Dieu, montrer qu'il serait très malheureux de les conserver plus longtemps. » D'un consentement unanime, on convint avec Renaud que les anciens législateurs furent injustes et discourtois en autorisant une loi si inique, et que le roi faisait mal, le pouvant, de ne pas la corriger.

Dès que la pure et vermeille clarté du jour suivant a ouvert l'hémisphère, Renaud revêt ses armes et monte Bayard. Il prend à l'abbaye un écuyer qui va avec lui pendant plusieurs lieues, toujours à travers le bois horrible et sauvage, vers la ville où doit

prochainement être tentée l'épreuve dans le jugement de la damoiselle.

Ils avaient, cherchant à abréger la route, laissé le grand chemin pour prendre un sentier, lorsqu'ils entendirent retentir près d'eux de grandes plaintes qui remplissaient la forêt tout alentour. Renaud pousse Bayard, son compagnon pousse son roussin vers un vallon d'où partaient ces cris, et, entre deux misérables, ils voient une donzelle qui, de loin, paraissait très belle,

Mais qui, fondant en pleurs, semble plus désolée que ne le fut jamais dame ou damoiselle. Les deux bandits se préparent à la frapper de leur épée nue et à rougir l'herbe de son sang. Elle les supplie de différer un peu sa mort, mais sans émouvoir leur pitié. Renaud arrive, et, à ce spectacle, se précipite avec de grands cris et de grandes menaces.

Les malandrins tournent les épaules, du plus loin qu'ils voient que l'on vient au secours de leur victime, et se dérobent dans la vallée profonde. Le paladin n'a nul souci de les poursuivre ; il va droit à la dame et s'informe pour quelle grande faute elle a mérité une telle punition. Et, pour gagner du temps, il la fait prendre en croupe par son écuyer ; puis il regagne le sentier.

Tout en chevauchant, il la regarde plus attentivement ; elle était très belle et de manières accortes, bien qu'elle fût tout épouvantée de la peur qu'elle avait eue de mourir. Après qu'on lui eut demandé une seconde fois ce qui l'avait réduite à un si malheureux sort, elle commença d'une voix humble à raconter ce que je veux réserver pour l'autre chant.

Chant V

ARGUMENT. – Dalinda dévoile à Renaud la trame ourdie par son amant Polinesso contre Ginevra, laquelle est condamnée à mourir, s'il ne se présente personne pour la défendre contre Lurcanio, qui l'a accusée d'impudicité. Renaud arrive au champ clos, juste au moment où Lurcanio vient de commencer le combat avec un chevalier inconnu qui s'était présenté pour défendre la princesse. Il fait suspendre le combat, dénonce le calomniateur et lui fait confesser son crime.

Tous les autres êtres animés qui sont sur terre, ou bien vivent tranquilles et en paix, ou bien, s'ils viennent à se quereller et à se faire la guerre, le mâle ne la fait point à la femelle. L'ourse avec l'ours erre en sécurité dans le bois ; la lionne repose auprès du lion ; avec le loup, la louve vit en sûreté, et la génisse n'a pas peur du taureau.

Quelle abominable peste, quelle Mégère est venue porter le trouble dans les poitrines humaines, que l'on voit si souvent le mari et la femme s'injurier en termes grossiers, se déchirer la figure et se la rendre blanche ou noire de coups, baigner de pleurs le lit nuptial, et parfois non seulement de pleurs, mais de sang, dans un accès de rage folle ?

Il me semble non seulement qu'il commet un grand crime, mais encore qu'il agit contre la nature et se rébellionne contre Dieu, l'homme qui se laisse aller à frapper le visage d'une belle dame, ou même à lui arracher un cheveu. Quant à celui qui lui verse le poison, ou qui lui chasse l'âme du corps avec le lacet ou

le couteau, je ne croirai jamais que ce soit un homme, mais bien, sous figure humaine, un esprit de l'enfer.

Tels devaient être les deux bandits que Renaud chassa loin de la donzelle par eux conduite dans ces obscurs vallons, afin qu'on n'en eût plus de nouvelles. J'en suis resté au moment où elle s'apprêtait à expliquer la cause de sa malheureuse aventure au paladin qui l'avait si généreusement secourue. Or, poursuivant mon histoire, c'est ce que je vais dire.

La dame commença : « Tu vas entendre raconter la plus grande, la plus horrible cruauté qui, à Thèbes, à Argos, à Mycènes ou dans un lieu plus barbare encore, ait jamais été commise. Et si, projetant tout autour de lui ses clairs rayons, le soleil s'approche moins d'ici que d'autres contrées, je crois qu'il arrive peu volontiers jusqu'à nous afin d'éviter de voir de si cruelles gens.

» Qu'à leurs ennemis les hommes soient cruels, en tout temps on en a vu des exemples. Mais donner la mort à qui vous fait et n'a souci que de vous faire constamment du bien, cela est trop injuste et inhumain. Et afin que je te fasse mieux connaître la vérité, je te dirai, depuis le commencement, les raisons pour lesquelles ceux-ci, contre toute justice, voulaient faucher mes vertes années.

» Je veux que tu saches, mon seigneur, qu'étant encore toute jeune, j'entrai au service de la fille du roi, et que, grandissant avec elle, je tins à la cour un bon et honorable rang. Le cruel Amour, jaloux de ma tranquillité, me soumit, hélas ! à sa loi. Il fit que, de tous les chevaliers, de tous les damoiseaux, le duc d'Albanie me parut le plus beau.

» Parce qu'il parut m'aimer outre mesure, je me mis à l'aimer de toute mon âme. On entend bien les doux propos, on voit bien le visage, mais on peut mal savoir ce qui se passe au

fond du cœur. Je le croyais, je l'aimais, et je n'eus de cesse qu'après l'avoir mis dans mon lit. Je ne pris pas garde que, de tous les appartements royaux, j'habitais le plus secret, celui de la belle Ginevra,

» Où elle renfermait ses objets les plus précieux et où elle couchait le plus souvent. On peut y pénétrer par un balcon qui s'avance à découvert en dehors du mur. C'est par là que je faisais monter mon amant, et je lui jetais moi-même du balcon l'échelle de corde par laquelle il montait, toutes les fois que je désirais l'avoir avec moi.

» Je le fis venir autant de fois que Ginevra m'en laissa l'occasion, car elle avait coutume de changer souvent de lit, pour fuir tantôt la grande chaleur, tantôt les brumes hivernales. Nul ne le vit jamais monter, car cette partie du palais donne sur quelques maisons en ruine, où jamais personne ne passe, ni de jour ni de nuit.

» Pendant de longs jours et de longs mois, nous continuâmes en secret ce jeu amoureux. Mon amour croissait toujours, et je m'enflammai tellement, qu'au dedans de moi-même je me sentais toute de feu. Et je devins aveugle au point de ne pas voir qu'il feignait de m'aimer beaucoup, quand en réalité il m'aimait fort peu. Cependant ses tromperies auraient pu se découvrir à mille signes certains.

» Au bout de quelque temps, il se montra soudain amoureux de la belle Ginevra. Je ne sais vraiment si cet amour commençait alors seulement, ou s'il en avait déjà le cœur atteint avant de m'aimer moi-même. Vois s'il était devenu arrogant avec moi, et quel empire il avait pris sur mon cœur ! Ce fut lui qui me découvrit tout, et qui ne rougit pas de me demander de l'aider dans son nouvel amour.

» Il me disait bien qu'il n'égalait pas celui qu'il avait pour moi, et que ce n'était pas un véritable amour qu'il avait pour Ginevra ; mais, en feignant d'en être épris, il espérait célébrer avec elle un légitime hymen. L'obtenir du roi serait chose facile, si elle y consentait, car dans tout le royaume, après le roi, il n'y avait personne, par sa naissance et son rang, qui en fût plus digne que lui.

» Il me persuada que si, par mon concours, il devenait le gendre du roi, – ce qui, comme je pouvais voir, l'élèverait aussi près du roi qu'un homme puisse s'élever, – il m'en récompenserait généreusement et n'oublierait jamais un si grand bienfait ; ajoutant que, de préférence à sa femme et à toute autre, il serait toujours mon amant.

» Moi, qui étais toute portée à le satisfaire, je ne sus ou je ne voulus pas le contredire, et je n'eus de contentement que le jour où je l'eus satisfait. Je saisis la première occasion qui se présenta de parler de lui et d'en faire un grand éloge ; et j'appliquai tout mon savoir, tous mes soins, à rendre Ginevra amoureuse de mon amant.

» Je fis consciencieusement tout ce qui se pouvait faire, Dieu le sait ; mais je ne pus jamais obtenir de Ginevra qu'elle prît mon duc en faveur ; et cela, parce qu'elle avait appliqué toutes ses pensées, tous ses désirs, à aimer un gentil chevalier, beau et courtois, venu de lointains pays en Écosse.

» Il était venu d'Italie, avec son jeune frère, s'établir à cette cour. Il devint depuis si parfait dans le métier des armes, que la Bretagne n'avait pas de chevalier plus accompli. Le roi l'aimait et le montra effectivement en lui donnant en abondance des châteaux, des villes et des dignités qui le firent l'égal des grands barons.

» Cher au roi, plus cher encore à sa fille était ce chevalier, nommé Ariodant, parce qu'il était merveilleusement courageux, mais surtout parce qu'elle savait qu'elle en était aimée. Elle savait que ni le Vésuve, ni le volcan de Sicile, ni Troie ne brûlèrent jamais d'autant de flammes qu'Ariodant en nourrissait pour elle dans tout son cœur.

» L'amour donc qu'elle portait à ce dernier, avec un cœur sincère et une foi profonde, fit qu'en faveur du duc je fus mal écoutée, et que jamais elle ne me donna une réponse qui permît d'espérer. Bien plus, quand je priais pour lui et que je m'étudiais à l'attendrir, elle, le blâmant et le dépréciant toujours, lui devenait de plus en plus ennemie.

» Souvent j'engageai mon amant à abandonner sa vaine entreprise, l'assurant qu'il n'avait pas à espérer de changer l'esprit de Ginevra, trop occupée d'un autre amour ; et je lui fis clairement connaître qu'elle était si embrasée pour Ariodant, que toute l'eau de la mer n'éteindrait pas une parcelle de son immense flamme.

» Polinesso, – c'est le nom du duc, – m'ayant entendu plusieurs fois tenir ce langage, et ayant bien vu et bien compris par lui-même que son amour était très mal accueilli, non seulement renonça à un tel amour, mais, plein de superbe, et souffrant mal de voir qu'un autre lui était préféré, changea son amour en colère et en haine.

» Et il songea à élever entre Ginevra et son amant un tel désaccord et une telle brouille, à faire naître entre eux une telle inimitié, qu'ils ne pussent plus ensuite jamais se rapprocher. Enfin, il résolut de jeter sur Ginevra une telle ignominie, que, morte ou vive, elle ne pût s'en laver. Et il se garda bien de parler à moi ni à d'autres de son inique dessein, mais il le garda pour lui seul.

» Sa résolution prise : “Ma Dalinda, – me dit-il, – c’est ainsi que je me nomme, – il faut que tu saches que, de même que de la racine d’un arbre coupé on voit souvent pousser quatre ou six rejetons, mon obstination malheureuse, bien que tranchée par des échecs successifs, ne cesse pas de germer et voudrait arriver à la satisfaction de son désir.

» ”Et je le désire non pas tant pour le plaisir même que parce que je voudrais surmonter cette épreuve ; et, ne pouvant le faire en réalité, ce me sera encore une joie si je le fais en imagination. Je veux que, quand tu me reçois, alors que Ginevra est couchée nue dans son lit, tu prennes les vêtements qu’elle a coutume de porter, et que tu t’en revêtes.

» ”Étudie-toi à l’imiter dans sa manière d’orner et de disposer ses cheveux ; cherche le plus que tu sauras à lui ressembler, et puis tu viendras sur le balcon jeter l’échelle. J’irai à toi, m’imaginant que tu es celle dont tu auras pris les habits. Et ainsi j’espère, me trompant moi-même, voir en peu de temps mon désir s’éteindre.”

» Ainsi dit-il. Pour moi, qui étais séparée de ma raison et loin de moi-même, il ne me vint pas à l’esprit que ce qu’il me demandait avec une persistante prière était une ruse par trop évidente. Du haut du balcon, sous les habits de Ginevra, je lui jetai l’échelle par laquelle il montait souvent, et je ne m’aperçus de la fourberie que lorsque tout le dommage en fut advenu.

» Pendant ce temps, le duc avait eu l’entretien suivant, ou à peu près, avec Ariodant : – De grands amis qu’ils étaient auparavant, ils étaient devenus ennemis à cause de leur rivalité pour Ginevra – “Je m’étonne – commença mon amant – qu’ayant, entre tous mes compagnons, toujours eu des égards et de l’amitié pour toi, tu m’en aies si mal récompensé.

» ”Je suis certain que tu sais l’amour qui existe depuis longtemps entre Ginevra et moi, et que tu connais mon espoir de l’obtenir de mon seigneur comme légitime épouse. Pourquoi viens-tu me troubler ? Pourquoi t’en viens-tu, sans résultat, lui offrir ton cœur ? Par Dieu ! j’aurais pour toi plus d’égards, si j’étais à ta place et si tu étais à la mienne.”

» “Et moi – lui répondit Ariodant – je m’étonne bien plus encore à ton sujet, car j’en suis devenu amoureux avant que tu l’aies seulement vue. Et je sais que tu n’ignores pas combien est grand notre amour à tous deux, et qu’il ne peut être plus ardent qu’il n’est. Son intention, son seul désir est d’être ma femme, et je tiens pour certain que tu sais qu’elle ne t’aime pas.

» ”Pourquoi donc n’as-tu pas pour moi, pour notre amitié, les mêmes égards que tu prétends que je devrais avoir pour toi, et que j’aurais, en effet, si tu étais plus avant que moi dans son affection ? N’espère pas davantage l’avoir pour femme, bien que tu sois le plus riche dans cette cour. Je ne suis pas moins que toi cher au roi, mais, plus que toi, je suis aimé de sa fille.”

» “Oh ! – lui dit le duc – grande est l’erreur qui t’a conduit à un fol amour. Tu crois être plus aimé ; je crois la même chose. Mais on peut en juger par le résultat. Dis-moi franchement ce que tu as dans le cœur, et moi, je te dirai mon secret en entier ; et celui de nous qui paraîtra le moins favorisé, cédera au vainqueur et cherchera à se pourvoir ailleurs.

» ”Et je n’hésite pas à te jurer que jamais je ne dirai mot de ce que tu m’auras révélé ; de même, je désire que tu me donnes ta parole que tu tiendras toujours secret ce que je t’aurai dit.” Ils en vinrent donc à un serment commun, la main posée sur les Évangiles. Et après qu’ils se furent juré de se taire, Ariodant commença le premier,

» Et dit, loyalement et droitement, comment entre Ginevra et lui les choses s'étaient passées ; qu'elle lui avait juré, de vive voix et par écrit, qu'elle ne serait jamais la femme d'un autre, mais bien la sienne, et que, si le roi venait à s'y opposer, elle refuserait constamment toutes les autres propositions de mariage, et vivrait seule pendant tout le reste de ses jours ;

» Et que lui, Ariodant, grâce à la valeur qu'il avait montrée à plus d'une reprise dans les combats, et qui avait tourné à la gloire, à l'honneur et au bénéfice du roi et du royaume, avait l'espoir de s'être assez avancé dans la bonne grâce de son seigneur, pour qu'il fût jugé digne par lui d'avoir sa fille pour femme, puisque cela plaisait à celle-ci.

» Puis il dit : “J'en suis à ce point, et je ne crois pas que personne ne me vienne supplanter. Je n'en cherche pas davantage, et je ne désire pas avoir de témoignage plus marquant de son amour. Et je ne voudrais plus rien, sinon ce qui par Dieu est permis en légitime mariage. Du reste, demander plus serait vain, car je sais qu'en sagesse elle surpasse tout le monde.”

» Après qu'Ariodant eut exposé avec sincérité ce qu'il attendait comme prix de ses soins, Polinesso, qui déjà s'était proposé de rendre Ginevra odieuse à son amant, commença ainsi : “Tu es de beaucoup distancé par moi, et je veux que tu l'avoues toi-même, et qu'après avoir vu la source de mon bonheur, tu confesses que moi seul suis heureux.

» ”Elle dissimule avec toi ; elle ne t'aime ni ne t'estime, et tu te repais d'espérance et de paroles. En outre, elle ne manque pas de se railler de ton amour toutes les fois qu'elle s'entretient avec moi. J'ai de sa tendresse pour moi une bien autre preuve que des promesses ou de simples bagatelles. Et je te la dirai sous la foi du secret, bien que je fisse mieux de me taire.

» ”Il ne se passe pas de mois, sans que trois, quatre, six et quelquefois dix nuits, je ne me trouve nu dans ses bras, partageant avec elle ce plaisir qu'on goûte dans une amoureuse ardeur. Par là, tu peux voir si à mon bonheur doivent se comparer les babioles que tu donnes comme des preuves. Cède-moi donc la place et pourvois-toi ailleurs, puisque tu vois que tu m'es si inférieur.”

» “En cela je ne veux pas te croire – lui répondit Ariodant – et je suis certain que tu mens. Tu as imaginé en toi-même tous ces mensonges, afin de m'effrayer et de me détourner de mon entreprise. Mais comme ils sont par trop injurieux pour Ginevra, il faut que tu soutiennes ce que tu as dit. Et je veux te montrer sur l'heure que non seulement tu es un menteur, mais encore un traître.”

» Le duc repartit : “Il ne serait pas juste que nous en vinssions à bataille pour une chose que je puis, quand il te plaira, te faire voir de tes propres yeux.” À ces mots, Ariodant reste éperdu ; un frisson lui parcourt tout le corps ; il tremble, et s'il eût cru complètement à ce qu'on lui avait dit, il en serait mort sur-le-champ.

» Le cœur brisé, le visage pâle, la voix tremblante et l'amertume à la bouche, il répondit : “Quand tu m'auras fait voir une si étonnante aventure, je te promets de renoncer à celle qui t'est si libérale et à moi si avare. Mais je ne veux pas te croire avant de l'avoir vu de mes yeux.”

» “Quand il en sera temps, je t'avertirai – répliqua Polinesso.” Et ils se séparèrent. Je crois qu'il ne se passa pas plus de deux nuits sans que j'ordonnasse au duc de venir me voir. Afin donc de déployer les lacs qu'il avait si secrètement préparés, il alla trouver son rival, et lui dit de se cacher la nuit suivante parmi les maisons en ruine, où jamais personne ne venait.

» Et il lui indiqua un endroit juste en face du balcon par lequel il avait l'habitude de monter. Ariodant le soupçonnait de chercher à l'attirer en un lieu où il aurait facilité de lui tendre un guet-apens et de le faire tuer, sous prétexte de lui montrer ce qui, de la part de Ginevra, lui paraissait impossible.

» Il résolut toutefois d'y aller, mais de façon à être aussi fort que son rival, et, dans le cas où il serait assailli, de n'avoir pas à craindre la mort. Il avait un frère prudent et courageux, le plus renommé de toute la cour pour son adresse aux armes et nommé Lurcanio. L'ayant avec lui, il était plus rassuré que s'il avait eu dix autres compagnons.

» Il l'appelle, lui dit de prendre ses armes, et l'emmène avec lui, sans lui avoir confié son secret, car il ne l'avait dit ni à lui ni à aucun autre. Il le place à un jet de pierre loin de lui : “Si tu m'entends appeler – lui dit-il – accours ; mais si tu ne m'entends pas t'appeler, ne bouge pas de là si tu m'aimes.”

» “Va toujours et ne crains rien – dit son frère.” Rassuré, Ariodant s'en vient alors et se cache dans une maison solitaire, située en face de mon balcon secret. D'un autre côté s'avance le trompeur, le traître, tout joyeux de couvrir Ginevra d'infamie. Il me fait le signe entre nous convenu d'avance, à moi qui de sa fourberie étais tout à fait ignorante.

» Et moi, avec une robe blanche ornée tout autour de la taille de bandes d'or, ayant sur la tête un filet d'or surmonté de belles fleurs vermeilles, – à la façon dont Ginevra seule avait coutume d'en porter, – dès que j'eus entendu le signal, je parus sur le balcon qui était placé de façon qu'on me découvrait en face et de tous côtés.

» Lurcanio, sur ces entrefaites, craignant que son frère ne soit en péril, ou poussé par ce désir commun à tous, de chercher à savoir les affaires d'autrui, l'avait suivi tout doucement, se te-

nant dans l'ombre et le chemin le plus obscur, et s'était caché à moins de dix pas de lui, dans la même maison.

» Moi, qui ne savais rien de toutes ces choses, je vins au balcon, sous les habits que j'ai déjà dits, ainsi que j'y étais déjà venue une ou deux fois sans qu'il en fût rien résulté de fâcheux. Mes vêtements se voyaient distinctement à la clarté de la lune, et comme je suis d'aspect à peu près semblable à Ginevra, on pouvait facilement nous prendre l'une pour l'autre ;

» D'autant plus qu'il y avait un grand espace entre l'endroit où j'étais et les maisons en ruine. Il fut ainsi facile au duc de tromper les deux frères qui se tenaient dans l'ombre. Or, tu penses dans quel désespoir, dans quelle douleur tomba Ariodant. Polinesso s'avance, s'approche de l'échelle que je lui lance, et monte sur le balcon.

» À peine est-il arrivé, je lui jette les bras au cou, car je ne pensais pas être vue ; je l'embrasse sur la bouche et sur toute la figure, comme j'avais coutume de le faire à chacune de ses visites. Lui, plus que d'habitude, affecte de me combler de caresses, afin d'aider à sa fraude. L'autre malheureux, conduit à un si douloureux spectacle, voit tout de loin.

» Il tombe dans une telle douleur, qu'il veut s'arracher la vie. Il pose à terre le pommeau de son épée, et va se jeter sur la pointe. Lurcanio, qui avait vu avec un grand étonnement le duc monter jusqu'à moi, mais sans reconnaître qui c'était, s'apercevant du dessein de son frère, se précipite,

» Et l'empêche de se percer le cœur de sa propre main. S'il avait tardé, ou s'il s'était trouvé un peu plus éloigné, il ne serait pas arrivé à temps et n'aurait pu l'arrêter. "Ah ! malheureux frère, frère insensé, – s'écrie-t-il, – as-tu perdu l'esprit que, pour une femme, tu songes à te tuer ? Qu'elles puissent toutes disparaître comme neige au vent !

» ”Songe à la faire mourir, elle, et réserve ta mort pour une occasion qui te fasse plus d'honneur. Tu as pu l'aimer, tant que sa fourberie ne t'était point révélée ; maintenant elle doit t'être odieuse, puisque tu as vu de tes yeux combien elle est coupable et de quelle manière. Cette arme que tu tournais contre toi-même, conserve-la pour rendre devant le roi un tel crime manifeste à tous.”

» Quand Ariodant voit son frère près de lui, il abandonne son sinistre dessein ; mais la résolution qu'il a prise de mourir n'en est que peu écartée. Il s'éloigne, le cœur non pas blessé, mais déchiré d'une suprême angoisse. Pourtant, devant son frère, il feint de ne plus avoir au cœur la colère qu'il avait témoignée tout d'abord.

» Le lendemain matin, sans rien dire à son frère ni à personne, il partit, conduit par un mortel désespoir, et de lui, pendant plusieurs jours, on n'eut pas de nouvelles. Hormis le duc et son frère, tout le monde ignorait la cause de son départ. Dans le palais du roi et par toute l'Écosse, on tint à ce sujet les propos les plus divers.

» Au bout de huit jours ou à peu près, un voyageur se présente à la cour devant Ginevra, et lui apporte une nouvelle d'une triste nature. Ariodant s'était volontairement jeté à la mer pour y chercher la mort, et n'y avait point été poussé par le vent ou la tempête. Du haut d'un rocher qui faisait saillie sur la mer, il s'était précipité la tête la première dans les flots.

» Ce voyageur ajoutait : “Avant d'en venir là, il m'avait rencontré par hasard sur son chemin et m'avait dit : ‘Viens avec moi, afin que Ginevra connaisse par toi ce qui m'est advenu. Dis-lui que la cause de ce que tu vas voir m'arriver tout à l'heure consiste en ce que j'ai trop vu. Heureux si j'eusse été privé de mes yeux !’

» ”Nous étions alors près de Capobasso, qui, du côté de l’Irlande, s’avance quelque peu dans la mer. Après qu’il m’eut ainsi parlé, je le vis se précipiter tête baissée dans les ondes. Je l’ai laissé dans la mer, et je suis venu en toute hâte t’apporter la nouvelle.” À ce récit, Ginevra, épouvantée, le visage couvert d’une pâleur livide, resta à moitié morte.

» Ô Dieu ! que ne dit-elle pas, que ne fit-elle pas, quand elle se retrouva seule sur sa couche fidèle ! Elle se frappe le sein, elle déchire ses vêtements, elle dévaste sa belle chevelure d’or, répétant à chaque instant les paroles qu’Ariodant avait dites à son heure dernière : La cause de sa mort cruelle et douloureuse venait de ce qu’il avait trop vu !

» La rumeur courut que c’était par désespoir qu’Ariodant s’était donné la mort. Le roi ne put s’empêcher d’en verser des larmes, ainsi que les chevaliers et les dames de la cour. Son frère se montra le plus affligé de tous et s’abîma dans une douleur si forte, qu’à l’exemple d’Ariodant, il fut sur le point de tourner sa main contre lui-même pour le rejoindre.

» Et, se répétant toujours, à part soi, que c’était Ginevra qui était cause de la perte de son frère, et que ce n’était pas autre chose que l’action coupable dont il avait été témoin qui l’avait poussé à mourir, il en vint à un tel désir de vengeance, que, vaincu par la colère et la douleur, il ne craignit pas de perdre la bonne grâce du roi et de lui devenir odieux, ainsi qu’à tout le pays.

» Et, devant le roi, choisissant le moment où le salon royal était le plus rempli de courtisans, il s’en vint et dit : “Sache, seigneur, que de la folie qui a poussé mon frère à mourir, ta fille seule est coupable, car il a eu l’âme traversée d’une douleur telle, pour l’avoir vue oublier toute pudeur, que, plus que la vie, la mort lui fut chère.

» ”Il en était amoureux ; et comme ses intentions n’étaient point déshonnêtes, je ne veux pas le cacher. Il espérait, par son mérite, et grâce à ses fidèles services, l’obtenir de toi pour femme. Mais pendant que le malheureux en respirait respectueusement de loin le parfum, il a vu un autre monter sur l’arbre objet de son culte, et cueillir le fruit si ardemment désiré.”

» Et il continua, disant comment il avait vu Ginevra venir sur le balcon, et comment elle jeta l’échelle par laquelle était monté jusqu’à elle un amant dont il ne savait pas le nom, et qui avait, pour ne pas être reconnu, changé ses vêtements et caché ses cheveux. Il ajouta qu’il était résolu à prouver, par les armes, que tout ce qu’il avait dit était vrai.

» Tu peux penser si le père de Ginevra fut atterré de douleur, quand il entendit accuser sa fille. Il s’afflige non seulement d’avoir appris d’elle ce qu’il n’aurait jamais soupçonné, et ce qui l’étonne étrangement, mais aussi parce qu’il se voit dans la nécessité, si aucun guerrier ne prend sa défense et ne convainc Lurcanio de mensonge, de la condamner et de la faire mourir.

» Je ne pense pas, seigneur, que tu ignores que notre loi condamne à mort toute dame ou damoiselle convaincue de s’être livrée à un autre que son époux. Elle est mise à mort, si, au bout d’un mois, il ne se trouve pas un chevalier assez vaillant pour soutenir son innocence contre l’accusateur, et prouver qu’elle ne mérite pas de mourir.

» Le roi, dans l’espoir de la sauver, a fait publier – car il croit que sa fille est accusée à tort – que son intention est de la donner pour femme, avec une grande dot, à qui la tirera de l’infamie dont elle est victime. Mais on ne dit pas qu’aucun guerrier se soit encore présenté pour elle. Tous se regardent les

uns les autres, car ce Lurcanio est tellement fort aux armes, qu'il semble que tout guerrier ait peur de lui.

» Le sort cruel veut que Zerbin, frère de Ginevra, soit hors du royaume. Depuis plusieurs mois déjà, il voyage, donnant de la valeur de ses armes des preuves éclatantes. Si ce vaillant chevalier se trouvait moins loin, et dans un lieu où il pût savoir à temps la nouvelle, il ne manquerait pas de venir au secours de sa sœur.

» Entre-temps, le roi, qui cherche à savoir, au moyen d'autres preuves que les armes, si ces accusations sont fausses ou vraies, si sa fille est restée pure ou est devenue coupable, a fait arrêter quelques-unes de ses suivantes, lesquelles, si la chose est vraie, doivent le savoir. J'ai compris par là que si j'étais aussi arrêtée, trop de périls en résulteraient pour le duc et pour moi.

» Et la nuit même je m'échappai de la cour et j'allai trouver le duc. Je lui fis sentir combien il serait dangereux pour tous les deux que je fusse arrêtée. Il m'approuva et me dit de ne rien craindre. Par ses conseils, il m'engagea à me retirer dans une place forte qui lui appartient près d'ici, et il me donna deux hommes à lui, pour me servir d'escorte.

» Tu as vu, seigneur, quelles preuves de mon amour j'avais données à Polinesso, et tu peux juger si je méritais ou non de lui être chère. Or, écoute quelle récompense j'en ai reçue ; vois le prix dont il a payé ma grande affection ; vois si, parce qu'elle aime passionnément, une femme peut jamais espérer être aimée !

» Cet ingrat, ce perfide, ce cruel a fini par douter de ma foi ; il en est venu à craindre que je révèle ses coupables ruses ourdies de si loin. Il a feint, pour attendre que la colère du roi se

soit apaisée, de vouloir m'éloigner et me cacher dans une de ses places fortes, et il avait résolu de m'envoyer droit à la mort.

» Car, en secret, il avait ordonné à mes guides, pour digne prix de ma fidélité, de me tuer dans cette forêt où tu m'as soustraite à leurs coups. Et son projet se fût accompli, si tu n'étais accouru à mes cris. Vois comme Amour traite ceux qui lui sont soumis ! » Voilà ce que Dalinda raconta au paladin, pendant qu'ils poursuivaient leur route.

Renaud fut charmé par-dessus tout d'avoir trouvé la donzelle qui lui avait raconté toute l'histoire de l'innocence de la belle Ginevra. Et s'il avait espéré la sauver quand elle paraissait accusée avec raison, il se sentit une bien plus grande force en ayant la preuve évidente qu'elle avait été calomniée.

Et vers la ville de Saint-André, où étaient le roi et toute sa famille, et où devait se livrer le combat singulier pour la querelle de sa fille, Renaud se dirigea aussi rapidement qu'il put, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé à quelques milles. Aux environs de la ville, il trouva un écuyer qui lui apprit les plus fraîches nouvelles,

Et qu'un chevalier étranger était venu, qui s'était présenté pour défendre Ginevra. Ce chevalier portait des insignes inaccoutumés, et l'on n'avait pu le reconnaître, attendu qu'il se tenait le plus souvent caché ; que, depuis son arrivée, personne n'avait encore vu son visage à découvert, et que l'écuyer qui le servait disait en jurant : « Je ne sais pas qui c'est. »

Ils ne chevauchèrent pas longtemps sans arriver sous les murs de la ville, près de la porte. Dalinda avait peur d'aller plus avant ; pourtant elle continue son chemin, réconfortée par Renaud. La porte est fermée. À celui qui en avait la garde, Renaud demanda ce que cela signifiait, et il lui fut répondu que c'était parce que toute la population était sortie pour voir la bataille

Qui, entre Lurcanio et un chevalier étranger, se livrait de l'autre côté de la ville, dans un pré spacieux et uni, et que déjà le combat était commencé. La porte est ouverte au seigneur de Montauban, et le portier la ferme aussitôt sur lui. Renaud traverse la cité vide, après avoir tout d'abord laissé la donzelle dans une hôtellerie,

Et lui avoir dit de rester là en sûreté jusqu'à ce qu'il revienne vers elle, ce qui ne tardera pas. Puis il se dirige rapidement vers le champ de bataille, où les deux guerriers avaient déjà échangé de nombreux coups et s'en portaient encore. Lurcanio avait le cœur mal disposé contre Ginevra, et l'autre, pour sa défense, soutenait vaillamment son entreprise volontaire.

Six chevaliers à pied, armés de cuirasses, se tenaient avec eux dans la lice, ainsi que le duc d'Albanie, monté sur un puissant coursier de bonne race. Comme grand connétable, la garde du camp et de la place lui avait été confiée ; et de voir Ginevra en un si grand danger, il avait le cœur joyeux et le regard plein d'orgueil.

Renaud s'avance à travers la foule, où le bon destrier Bayard se fait ouvrir un large passage. Quiconque l'entend venir comme une tempête n'est ni long ni boiteux à lui faire place. Renaud se présente, dominant tout le monde et portant au visage la fleur de toute vaillance. Puis il va s'arrêter devant la place où siège le roi. Chacun s'approche pour entendre ce qu'il demande.

Renaud dit au roi : « Grand prince, ne laisse pas la bataille se poursuivre, car quel que soit celui de ces deux chevaliers qui meure, sache que tu l'auras laissé mourir à tort. L'un croit avoir raison et est induit en erreur ; il soutient le faux et ne sait pas qu'il ment. Cette même erreur, qui a poussé son frère à la mort, lui met les armes aux mains.

» L'autre ne sait s'il a tort ou raison ; mais il s'est exposé au péril uniquement par courtoisie et par bonté, et pour ne pas laisser périr tant de beauté. Moi, j'apporte le salut à celle qui est innocente et le châtiment à qui a usé de fausseté. Mais, pour Dieu, arrête d'abord ce combat ; puis donne-moi audience pour entendre ce que je vais te raconter. »

Le roi fut si ému du ton d'autorité d'un homme aussi digne que lui paraissait être Renaud, qu'il fit un signe pour que le combat ne fût pas poussé plus loin. Alors, en présence des barons du royaume, des chevaliers et des autres spectateurs, Renaud dévoila toute la fourberie que Polinesso avait ourdie contre Ginevra ;

Et il s'offrit à prouver par les armes que ce qu'il avait dit était vrai. Il appela Polinesso, et celui-ci parut, mais le visage tout troublé. Pourtant il commença à nier avec audace. Renaud dit : « Nous allons voir à l'épreuve. » L'un et l'autre étaient armés, le champ tout préparé, de telle sorte que sans retard ils en viennent aux mains.

Oh ! comme le roi, comme son peuple font des vœux pour qu'il soit prouvé que Ginevra est innocente ! Tous ont l'espérance que Dieu montrera clairement qu'elle a été accusée injustement d'impudicité. Polinesso avait la réputation d'un homme cruel, orgueilleux, inique et trompeur, si bien qu'à personne il ne paraît extraordinaire qu'une semblable fourberie ait été ourdie par lui.

L'air consterné, le cœur tremblant, le visage pâle, Polinesso attend, et au troisième son de la trompette, il met sa lance en arrêt. De son côté, Renaud se lance contre lui, et, désireux d'en finir, il le vise de façon à lui transpercer le cœur avec sa lance. L'effet suit de près le désir, car il lui plonge la moitié du fer dans la poitrine.

La lance fixée dans le corps, Polinesso est jeté à plus de six brasses loin de son destrier. Renaud saute promptement à terre, et, avant qu'il puisse se relever, lui saisit le casque et le délace. Mais celui-ci, qui ne peut plus continuer le combat, lui demande merci d'un air humble, et confesse, devant le roi et la cour qui l'entendent, la fraude qui l'a conduit à la mort.

Il n'achève pas ; au milieu de ses aveux, la voix et la vie l'abandonnent. Le roi, qui voit sa fille sauvée de la mort et de l'infamie, joyeux et consolé, est plus heureux que si, après avoir perdu sa couronne, il se la voyait rendre. Il glorifie uniquement Renaud.

Puis, après l'avoir reconnu dès que celui-ci a ôté son casque – car il l'avait vu plusieurs fois déjà – il lève les mains au ciel, et remercie Dieu de lui avoir envoyé ainsi à temps un tel défenseur. Quant à l'autre chevalier inconnu qui avait secouru Ginevra dans sa triste situation, et avait combattu pour elle, il se tenait à l'écart, attentif à tout ce qui venait de se passer.

Le roi le pria de dire son nom ou de se laisser voir au moins à découvert, afin qu'il pût le remercier et lui offrir la récompense que méritait sa bonne intention. Celui-ci, après qu'on l'eut prié longuement, ôta son casque et se montra en plein jour. Je vous dirai qui il était dans le chant qui va suivre, s'il vous est agréable de l'entendre.

Chant VI

ARGUMENT. – On reconnaît que le chevalier inconnu est Ariodant, l'amant de Ginevra. Le roi la lui donne pour femme et pardonne à Dalinda. – Roger est porté par l'hippogriffe dans l'île d'Alcine, où Astolphe, cousin de Bradamante, changé en myrte, lui conseille de ne pas aller plus avant. Roger veut s'éloigner de l'île ; divers monstres s'opposent en vain à sa fuite ; mais surviennent plusieurs nymphes qui le font changer de résolution.

Malheur à celui qui, faisant le mal, s'imagine que son crime restera toujours caché ! Alors que tous le tairaient, l'air et la terre elle-même où est ensevelie sa victime le crieraient tout autour de lui. Et Dieu fait souvent que le péché pousse le pécheur à le rendre lui-même fortuitement manifeste, sans qu'il en soit accusé par personne, ou après qu'il en a été absous.

Le misérable Polinesso avait cru cacher à tout jamais son crime en faisant disparaître Dalinda qui le connaissait et pouvait seule le dénoncer. En ajoutant un second crime au premier, il avança le châtiment qu'il pouvait différer et éviter peut-être. Mais sa propre précipitation le fit courir à la mort.

Et il perdit d'un seul coup ses amis, sa vie, son rang et, ce qui fut bien pis encore, l'honneur. J'ai dit plus haut que le chevalier dont on ne sait pas encore le nom fut longtemps prié de se faire connaître. Il ôte enfin son casque, et montre aux yeux des assistants un visage aimé et qu'ils ont vu plus d'une fois ; et il fit voir qu'il était Ariodant, que l'Écosse entière pleurait ;

Ariodant, que Ginevra avait pleuré comme mort, que son frère avait également pleuré, ainsi que le roi, la cour et tout le peuple, et qui venait de faire éclater tant de bonté et de valeur. On vit alors que le voyageur n'avait pas dit vrai dans ce qu'il avait raconté à son sujet. Et pourtant il l'avait véritablement vu se jeter tête baissée dans la mer du haut du rocher.

Mais – comme il arrive souvent au désespéré qui, de loin, appelle et désire la mort, et la repousse quand il la voit près de lui, tant elle lui paraît amère et cruelle – à peine Ariodant s'est-il précipité dans la mer, qu'il se repent d'avoir voulu mourir. Et comme il était fort, adroit et plus audacieux que n'importe qui, il se mit à nager et regagna le rivage.

Et, traitant de folie le désir qu'il avait eu d'abandonner la vie, il se mit en route, les vêtements imprégnés et amollis par l'eau, et arriva à la demeure d'un ermite. Il y demeura secrètement, attendant de savoir quel effet la nouvelle de sa mort avait fait sur Ginevra ; si elle s'en était réjouie, ou si elle en avait été triste et affligée.

Il apprit d'abord que, dans sa grande douleur, elle avait failli mourir – le bruit s'en était répandu rapidement dans toute l'île – résultat tout à fait contraire à ce qu'il attendait, d'après ce que, à son extrême chagrin, il croyait avoir vu. Il sut ensuite comment Lurcanio avait accusé Ginevra auprès de son père.

Il ressentit autant de colère contre son frère, qu'il avait eu jadis d'amour pour Ginevra. Cette action lui paraît trop impie et trop cruelle, encore qu'elle ait été faite pour lui. Enfin il fut informé qu'aucun chevalier ne s'était présenté pour défendre Ginevra, car Lurcanio était si fort et si vaillant, que personne n'avait garde de se mesurer à lui.

Et puis il était connu pour un homme discret, et si sage et si avisé que, si ce qu'il avait raconté n'eût pas été vrai, il ne se

serait pas exposé à la mort pour le soutenir. C'est pourquoi la plupart hésitaient à défendre une cause peut-être mauvaise. Ayant appris cela, Ariodant, après s'être tenu à lui-même de grands discours, se résolut à relever l'accusation de son frère.

« Hélas ! je ne pourrais – disait-il en lui-même – la laisser périr à cause de moi. Ma mort serait trop amère et trop misérable si, avant moi, je la voyais mourir. Elle est toujours ma dame, ma déesse ; elle est la lumière même de mes yeux. Je dois, qu'elle soit innocente ou coupable, entreprendre de la délivrer et mourir sur le champ du combat.

» Si j'entreprends une cause mauvaise, c'est à elle qu'en sera la faute, et moi j'en mourrai ; et cela ne me décourage pas, car je sais que ma mort entraînera la mort d'une si belle dame. Une seule pensée me consolera en mourant, c'est qu'elle aura pu voir que ce Polinesso, à qui elle a donné son amour, ne s'est pas même présenté pour la défendre.

» Et moi qu'elle a si grandement offensé, elle m'aura vu courir à la mort pour la sauver. Je me serai aussi par là vengé de mon frère qui a allumé un tel feu. Et je le ferai gémir sur le résultat de sa cruelle entreprise, quand il saura qu'en croyant venger son frère, il lui a donné la mort de sa propre main. »

Dès qu'il eut arrêté cela dans son esprit, il se procura de nouvelles armes, un nouveau cheval, choisit une cotte de mailles et un écu noirs, bordés de vert et de jaune. Et, ayant par aventure trouvé un écuyer étranger au pays, il l'emmena avec lui. C'est alors que, sans être connu, il se présenta, comme je l'ai déjà dit, contre son frère qui attendait tout armé.

Je vous ai raconté l'issue du combat, et comment Ariodant fut reconnu. Le roi n'en eut pas une moindre joie que lorsqu'il avait vu sa fille délivrée. Il pensa en lui-même qu'elle ne pourrait jamais trouver un plus fidèle, un plus sincère amant, puis-

qu'il l'avait défendue contre son propre frère, après en avoir reçu une si grande offense.

Et autant de sa propre inclination, car il l'aimait beaucoup, que sur les prières de toute la cour et de Renaud, qui insistait plus que les autres, il en fit l'époux de sa charmante fille. La duché d'Albanie, qui retournait au roi après la mort de Polinesso, ne pouvait pas se trouver vacante en meilleure circonstance ; c'est pourquoi il la donna en dot à sa fille.

Renaud obtint la grâce de Dalinda qui, délivrée de sa funeste erreur, rassasiée du monde, tourna son esprit vers Dieu et se consacra à lui. Elle alla se faire religieuse en Dace, et quitta immédiatement l'Écosse. Mais il est temps désormais de retrouver Roger qui parcourt le ciel sur son léger cheval.

Bien que Roger soit d'un courage indomptable, et qu'il n'ait pas changé de couleur, je ne puis croire que, dans sa poitrine, son cœur ne tremble pas plus que la feuille. Il avait dépassé de beaucoup l'Europe, et était parvenu bien au delà des bornes qu'Hercule avait jadis imposées aux navigateurs.

L'hippogriffe, grand et étrange oiseau, l'emporte avec une telle rapidité d'ailes, qu'il aurait laissé bien loin derrière lui le prompt agent de la foudre. De tous les oiseaux qui vont, légers, par les airs, aucun ne lui serait égal en vitesse. Je crois que c'est à peine si le tonnerre et la flèche arrivent du ciel sur terre avec plus de promptitude.

Après que le cheval-oiseau eut parcouru un grand espace en ligne droite et sans jamais se détourner, fatigué d'aller dans les airs, il commença à décrire de larges cercles et s'abattit sur une île. Elle était semblable à celle où, pour éviter la longue

poursuite de son amant et se dérober à lui, la vierge Aréthuse[44] se fraya en vain sous la mer un chemin sombre et étrange.

Le chevalier n'avait rien vu d'aussi beau ni d'aussi agréable dans tout son voyage à travers les airs ; et, s'il avait cherché par le monde entier, il n'aurait pas vu de plus joli pays que celui où, après avoir plané un grand moment, le grand oiseau descendit avec Roger. Ce n'était partout que plaines cultivées, collines charmantes, eaux claires, rives ombreuses et prés moelleux.

De ravissants bosquets de lauriers odorants, de palmiers, de myrtes gracieux, de cèdres et d'orangers qui portaient des fruits et des fleurs et entrelaçaient leurs formes belles et variées, faisaient un rempart contre les chaleurs ardentes des jours d'été, avec leurs épaisses ramures en forme d'ombrelles. Et dans leurs rameaux voltigeaient en sûreté et chantaient les rossignols.

Parmi les roses pourprées et les lis blancs, qu'une tiède brise conserve toujours frais, on voyait les lièvres et les lapins courir sans crainte, et les cerfs au front élevé et superbe, sans redouter d'être pris et tués, paître l'herbe et ruminer en repos. Les daims et les chèvres, agiles et pleins d'adresse, bondissaient en foule sous ces bosquets champêtres.

Dès que l'hippogriffe est assez près de terre pour que l'on puisse sauter sans trop de danger, Roger s'enlève rapidement de l'arçon et se retrouve sur le gazon émaillé. Il serre toutefois les rênes dans sa main, car il ne veut pas que le destrier s'envole de nouveau. Il l'attache sur le rivage à un myrte verdoyant, entre un laurier et un pin.

---

[44] La nymphe Aréthuse, poursuivie par le fleuve Alphée, fut convertie en fontaine, et conduite par des voies sous-marines dans l'île d'Ortigie, toujours suivie par son indiscret amant, qui l'y rejoignit.

Puis, dans un endroit où jaillissait une fontaine couronnée de cèdres et de palmiers touffus, il pose son écu, ôte son casque du front, et se désarme les deux mains. Et, tourné tantôt vers la mer, tantôt vers la montagne, il livre son visage aux brises fraîches et suaves qui, avec de doux murmures, font trembler les hautes cimes des hêtres et des sapins.

Il baigne dans l'onde claire et fraîche ses lèvres desséchées ; il l'agite avec les mains, pour apaiser la chaleur qu'a allumée dans ses veines le poids de sa cuirasse. Et il ne faut point s'étonner que cette chaleur soit devenue si grande, car il a été loin de se tenir en une même place ; au contraire, sans jamais se reposer et couvert de ses armes, il est allé toujours courant pendant trois mille milles.

Pendant qu'il se repose en cet endroit, le destrier qu'il avait laissé au plus épais du feuillage sous l'ombre fraîche, se cabre tout à coup, comme s'il voulait fuir, épouvanté qu'il est par je ne sais quoi de caché dans les branches. Et il secoue tellement le myrte auquel il est attaché, qu'il encombre tout autour la terre de ses rameaux. Il secoue le myrte au point d'en faire tomber les feuilles, mais sans réussir à s'en détacher.

Comme fait parfois un tronc d'arbre à la moelle rare ou absente, quand il est mis au feu, et que la grande chaleur consume l'air humide qui le remplit et le fait résonner en dedans, jusqu'à ce qu'elle se fraye un chemin au dehors avec un bouillonnement strident, ainsi murmure, crie et se courrouce ce myrte blessé, et enfin ouvre son écorce,

D'où, avec une voix triste et plaintive, sortent, distinctes et claires, ces paroles : « Si tu es courtois et accessible à la pitié, comme le montre ta belle physionomie, éloigne cet animal de mon arbre. Il suffit que je sois affligé de mon propre mal, sans qu'une autre peine, sans qu'une autre douleur vienne encore du dehors pour me tourmenter. »

Au premier son de cette voix, Roger tourne les yeux et se lève subitement. Et quand il s'aperçoit qu'elle sort de l'arbre, il reste plus stupéfait que jamais. Il s'empresse d'écarter le destrier, et, la rougeur sur les joues : « Qui que tu sois – dit-il – pardonne-moi, esprit humain ou déesse des bocages.

» Je ne savais pas que, sous ta rude écorce, se cachait un esprit humain ; c'est pourquoi j'ai laissé endommager ton beau feuillage et insulter à ton myrte vivace. Mais ne tarde pas à m'apprendre qui tu es, toi qui, en un corps grossier et rugueux, vis et parles comme un animal doué de raison. Que de l'orage le ciel te préserve toujours !

» Et si, maintenant ou jamais, je puis réparer par quelque service le mal que je viens de te causer, je te promets, par la belle dame qui possède la meilleure part de moi-même, de faire de telle sorte, par mes paroles et par mes actes, que tu aies une juste raison de te louer de moi. » À peine Roger eut-il fini de parler, que le myrte trembla de la tête au pied.

Puis on vit son écorce se couvrir de sueur, comme le bois fraîchement tiré de la forêt, qui sent la violence du feu après lui avoir en vain fait toute sorte de résistance. Et il commença : « Ta courtoisie me force à te découvrir en même temps qui j'ai d'abord été, et ce qui m'a changé en myrte sur cette charmante plage.

» Mon nom fut Astolphe, et j'étais un paladin de France très redouté dans les combats. J'étais cousin de Roland et de Renaud[45], dont la renommée n'a pas de bornes. Je devais, après mon père Othon, régner sur toute l'Angleterre. J'étais si beau et

---

45 Suivant les romans de chevalerie, Bernard de Clairval eut trois fils : Aymon, père de Renaud, Beuves d'Aigremont, père d'Aldigier, de Maugis et de Vivian, personnages dont il sera parlé plus loin, et Othon, roi d'Angleterre, père d'Astolphe.

si bien fait, que plus d’une dame s’enflamma pour moi. Seul je me suis perdu moi-même.

» Je revenais de ces îles lointaines qu’en Orient baigne la mer des Indes, où Renaud et quelques autres avec moi avions été retenus prisonniers dans un obscur et profond cachot, et d’où nous avait délivrés la suprême vaillance du chevalier de Brava ; me dirigeant vers le ponant, j’allais le long de la côte qui du vent du nord éprouve la rage.

» Et comme si le destin cruel et trompeur nous eût poussés sur ce chemin, nous arrivâmes un matin sur une belle plage où s’élève, sur le bord de la mer, un château appartenant à la puissante Alcine. Nous la trouvâmes sortie de son château, et qui se tenait sur le rivage, attirant sur le bord, sans filets et sans amorce, tous les poissons qu’elle voulait.

» Les dauphins rapides y accouraient, et les thons énormes à la bouche ouverte ; les baleines et les veaux marins, troublés dans leur lourd sommeil ; les mulets, les salpes, les saumons et les barbues nageaient en troupes le plus vite qu’ils pouvaient. Les physitères, les orques et les baleines montraient hors de la mer leurs monstrueuses échines.

» Nous aperçûmes une baleine, la plus grande qui se soit jamais vue sur toutes les mers. Onze pas et plus émergeaient hors des ondes ses larges épaules. Et nous tombâmes tous dans une grande erreur ; car, comme elle se tenait immobile et sans jamais bouger, nous la prîmes pour une petite île, tellement ses deux extrémités étaient distantes l’une de l’autre.

» Alcine faisait sortir les poissons de l’eau avec de simples paroles et de simples enchantements. Avec la fée Morgane elle reçut le jour ; mais je ne saurais dire si ce fut dans la même couche ou avant, ou après. Alcine me regarda, et soudain mon aspect lui plut, comme elle le montra sur son visage. Et il lui vint à

la pensée de m'enlever, par astuce et artifice, à mes compagnons. Son dessein réussit.

» Elle vint à notre rencontre l'air souriant, avec des gestes gracieux et prévenants, et dit : "Chevaliers, qu'il vous plaise de prendre aujourd'hui vos logements chez moi. Je vous ferai voir, dans ma pêche, toutes sortes de poissons différents, les uns recouverts d'écailles, les autres lisses, et d'autres tout poilus, et tous plus nombreux qu'il n'y a d'étoiles au ciel.

» "Et si nous voulons voir une sirène qui apaise la mer par son doux chant, passons d'ici sur cette autre plage, où, à cette heure, elle a toujours coutume de retourner." Et elle nous montra cette grande baleine qui, comme je l'ai dit, paraissait être une île. Moi, qui fus toujours trop entreprenant – et je m'en repens – j'allai sur ce poisson.

» Renaud me faisait signe, ainsi que Dudon, de ne pas y aller, mais cela servit peu. La fée Alcine, avec un visage riant, laissa les deux autres et s'élança derrière moi. La baleine, à lui obéir diligente, s'en alla, nageant à travers l'onde salée. Je ne tardai pas à me repentir de ma sottise, mais je me trouvais trop éloigné du rivage.

» Renaud se jeta à la nage pour m'aider et faillit être englouti, car un furieux vent du sud s'éleva, qui couvrit d'une ombre épaisse le ciel et la mer. J'ignore ce qui lui est ensuite arrivé. Alcine s'efforçait de me rassurer, et pendant tout ce jour et la nuit suivante elle me tint sur ce monstre au milieu de la mer,

» Jusqu'à ce que nous arrivâmes à cette belle île, dont Alcine possède une grande partie. Elle l'a usurpée sur une de ses sœurs, à qui leur père l'avait entièrement laissée en héritage parce qu'elle était sa seule enfant légitime. Les deux autres, à ce que m'a dit depuis quelqu'un qui en était pleinement instruit, sont nées d'un inceste.

» Et de même qu'elles sont iniques et pleines de scélératesse et de vices infâmes, leur sœur, qui vit chaste, a dans son cœur toutes les vertus. Les deux autres se sont liguées contre elle, et déjà plus d'une fois elles ont levé une armée pour la chasser de l'île, et lui ont, à diverses reprises, enlevé plus de cent châteaux.

» Et celle-ci, qui s'appelle Logistilla, ne posséderait plus un pan de terre, si elle n'avait pour frontières, d'un côté un golfe, de l'autre une montagne inhabitée, de même que l'Écosse et l'Angleterre sont séparées par une montagne et une rivière[46]. Cependant ni Alcine ni Morgane n'abandonnent l'espérance de lui enlever ce qui lui reste.

» Ce digne couple étant pétri de vices, la hait précisément parce qu'elle est chaste et sage. Mais, pour revenir à ce que je te disais, et t'apprendre comment, par la suite, je devins une plante, sache qu'Alcine me retenait dans de grandes délices, et brûlait tout entière d'amour pour moi. D'une flamme non moindre, j'avais le cœur embrasé en la voyant si belle et si avenante.

» Je jouissais de son corps si délicat. Il me semblait que là étaient rassemblés tous les biens qui sont d'ordinaire répartis aux mortels, à ceux-ci plus, à ceux-là moins, et pas du tout à beaucoup. De la France ni du reste, je n'avais plus souvenance. Sans cesse occupé à contempler ce beau visage, toutes mes pensées, tous mes désirs se concentraient en elle et ne voyaient pas au delà.

---

[46] Les monts Cheviot séparent l'Écosse de l'Angleterre, se ramifiant et s'étendant dans la partie septentrionale de l'une et dans la partie méridionale de l'autre. La *Tweed,* qui appartient à l'Écosse dans la partie inférieure de son cours, continue la démarcation, et se jette dans la mer du Nord.

» J'étais d'ailleurs tendrement aimé d'elle. Alcine ne prenait plus garde à personne, et avait abandonné tous les autres amants pour lesquels, avant moi, d'autres avaient été de même laissés. J'étais son conseiller, et nuit et jour elle m'avait à son côté. Elle m'avait donné plein pouvoir de commander aux autres ; elle ne croyait qu'à moi, ne s'en rapportait qu'à moi, et, de nuit comme de jour, ne parlait jamais qu'à moi.

» Hélas ! pourquoi vais-je irriter mes plaies sans espoir d'y porter remède ? Pourquoi me rappeler mon bonheur passé, maintenant que je souffre une peine extrême ? Au moment où je croyais être heureux, et où je m'imaginais qu'Alcine devait m'aimer le plus, elle reprit son cœur qu'elle m'avait donné, et le porta tout entier vers un nouvel amour.

» Je connus trop tard son esprit mobile, habitué à aimer et à détester en un moment. Mon règne n'avait pas duré plus de deux mois, qu'un nouvel amant prit ma place. La fée me repoussa loin d'elle avec dédain et m'enleva toutes ses faveurs. Et je sus depuis qu'à un traitement semblable elle avait soumis mille autres amants, et tous sans qu'ils l'eussent mérité.

» Et pour qu'ils n'aillent pas à travers le monde raconter sa vie lascive, elle les change çà et là sur cette terre féconde, les uns en sapins, les autres en oliviers, ceux-ci en palmiers, ceux-là en cèdres, d'autres enfin en myrtes, comme tu me vois, sur la verte rive. Plusieurs ont été transformés en fontaine limpide, quelques-uns en bêtes féroces, selon le caprice de cette fée altière.

» Et toi, qui es venu en cette île par un chemin inusité, tu seras cause que quelqu'un de ses amants sera changé en pierre, en fontaine ou en arbre. Tu recevras d'Alcine le sceptre et la puissance, et tu seras plus heureux que n'importe quel mortel. Mais sois assuré que tu ne tarderas pas à devenir bête, fontaine, arbre ou rocher.

» Je t'en donne volontiers avis ; non pas que je pense que cela te doive préserver du danger, mais il vaut mieux que tu n'y courres pas sans être prévenu, et que tu connaisses une partie des façons d'agir d'Alcine ; car peut-être, de même que le visage des hommes diffère, leur esprit et leur caractère sont différents. Tu sauras peut-être échapper au mal que mille autres n'ont pas su éviter. »

Roger, à qui la renommée avait appris qu'Astolphe était cousin de sa dame, s'affligea beaucoup de ce que sa forme véritable eût été changée en plante stérile et triste. Et, par amour pour celle qu'il aime tant, il lui aurait offert ses services, s'il avait su de quelle manière ; mais il ne pouvait lui venir en aide qu'en le consolant.

Il le fit du mieux qu'il sut. Puis il lui demanda s'il y avait un chemin qui conduisît au royaume de Logistilla soit par la plaine, soit à travers les collines, de façon qu'il évitât de passer par celui d'Alcine. L'arbre lui répondit qu'il y en avait bien un autre, mais tout rempli d'âpres rochers et qui, en inclinant un peu à main droite, s'élevait jusqu'au haut d'une montagne à la cime alpestre ;

Mais qu'il ne pensait pas qu'il pût aller longtemps par ce chemin, car il y rencontrerait une nombreuse et cruelle troupe de gens hardis qui lui opposeraient une rude résistance. Alcine les a placés autour des murs et des fossés de son domaine, pour y retenir ceux qui voudraient s'en échapper. Roger rend grâce au myrte de tous ses bons avis, puis il s'éloigne de lui, prévenu et instruit.

Il va à son cheval, le détache, le prend par les rênes, et le tire derrière lui. Il se garde de monter dessus comme la première fois, de peur que, malgré lui, il ne l'emporte. Il songeait en lui-même comment il ferait pour arriver sain et sauf au pays

de Logistilla. Il était en tout cas fermement résolu à user de tout moyen pour qu'Alcine ne prît pas empire sur lui.

Il pensa à remonter sur son cheval et à l'éperonner pour une nouvelle course à travers les airs, mais il craignit de tomber dans un danger pire, car le coursier obéissait trop mal au mors. « Je passerai par force, si je ne me trompe, » – disait-il, à part lui. Mais son espérance fut vaine. Il n'était pas éloigné de plus de deux milles du rivage, qu'il aperçut la belle cité d'Alcine.

On voit de loin une grande muraille qui tourne tout autour et enserre un grand espace. Sa hauteur est telle, qu'elle paraît se confondre avec le ciel, et elle semble être en or, du pied au faîte. Quelqu'un de mes lecteurs se séparera peut-être ici de moi et prétendra que c'était l'œuvre de l'alchimie. Peut-être fait-il erreur, peut-être voit-il plus juste que moi ; en tout cas, elle me paraît être d'or, tellement elle resplendit.

Dès qu'il fut près de la riche muraille, dont il n'est pas de pareille au monde, le courageux chevalier laissa la route qui, à travers la plaine, s'en allait large et droite vers les grandes portes, et prit à main droite celle beaucoup plus sûre, qui commençait déjà à monter. Mais soudain il se trouve au milieu de la troupe hideuse dont la fureur cherche à l'égarer et lui barre le passage.

Jamais on n'a vu plus étrange ramassis de monstrueux visages et de gens difformes. Les uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'aux pieds, avec des figures de singe ou de chat. Les autres laissent sur le sol les empreintes de pieds de bouc. D'autres sont des centaures agiles et pleins d'adresse. Les jeunes ont un air d'impudence, les vieux paraissent idiots ; ceux-ci sont nus, ceux-là couverts de peaux de bêtes étranges.

Celui-ci galope sur un destrier sans frein ; celui-là va lentement, monté sur un âne ou sur un bœuf. Cet autre grimpe sur

la croupe d'un centaure. Beaucoup ont sous eux des autruches, des aigles ou des grues. Quelques-uns ont une corne à la bouche, d'autres une coupe. Les uns sont femelles, les autres mâles ; d'autres sont des deux sexes. Celui-ci porte un croc et celui-là une échelle de corde ; un autre est armé d'un pal en fer, un quatrième tient une lime sourde.

Le capitaine de ces créatures avait le ventre gonflé et le visage gras. Il se tenait sur une tortue qui s'avançait à pas très lents. Il avait de chaque côté quelqu'un pour le soutenir, car il était ivre, et il tenait les yeux baissés. D'autres lui essuyaient le front et le menton ; d'autres enfin agitaient des plumes pour l'éventer.

Un d'eux, qui avait les pieds et le ventre de forme humaine, et le cou, les oreilles et la tête d'un chien, se mit à aboyer contre Roger, afin de le faire entrer dans la belle cité qu'il avait laissée derrière lui. Le chevalier répondit : « Je n'en ferai rien, tant que ma main aura la force de porter celle-ci », et il lui montra son épée, dont il avait dirigé la pointe aiguë contre son visage.

Ce monstre veut le frapper d'un coup de lance, mais Roger se précipite sur lui, et, d'un seul coup, lui traverse la panse et fait ressortir son épée d'une palme derrière son dos. L'écu au bras, il se jette de côté et d'autre, mais il a affaire à une troupe d'ennemis trop nombreuse. Par ici, l'un le pique ; par là, l'autre le saisit ; il se débat et il leur fait une rude guerre.

Il frappe sur cette race vile, fendant l'un jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la poitrine, car son épée ne rencontre ni casque, ni écu, ni ventrière, ni cuirasse. Mais de toutes parts il est tellement assailli, qu'il lui serait besoin, pour se faire faire place, et tenir à distance cette ignoble populace, d'avoir plus de bras et de mains que Briarée.

S'il se fût avisé de découvrir l'écu qui appartint autrefois au nécromant – je veux parler de celui qui éblouissait la vue, et qu'Atlante avait laissé à l'arçon – il aurait eu d'un seul coup raison de cette foule de brutes, et l'aurait fait tomber aveuglée devant lui. Peut-être méprisa-t-il ce moyen, ne voulant avoir recours qu'à son courage, et non à la fraude.

Advienne que pourra, il préfère mourir plutôt que de se rendre prisonnier à une si vile engeance. Tout à coup, voici que d'une des portes dont était percé le mur que j'ai dit être d'or brillant, sortent deux jouvencelles dont le maintien et les vêtements n'annoncent pas une humble naissance. On voit bien qu'elles n'ont pas été nourries par un berger, au milieu des privations, mais parmi les délices des palais royaux.

L'une et l'autre étaient montées sur une licorne plus blanche que l'hermine ; l'une et l'autre étaient belles, et leurs vêtements étaient si riches et si étranges à la fois, qu'au mortel qui les aurait regardées et contemplées, il aurait fallu un œil divin pour les apprécier dignement. Telle serait la Beauté, si elle pouvait avoir un corps, et telle aussi la Grâce.

L'une et l'autre s'avancèrent dans le pré où Roger était aux prises avec la foule ignoble. Toute cette tourbe disparut à leur aspect. Alors elles tendirent la main vers le chevalier qui, le visage coloré de rose, les remercia de leur humanité. Et ce fut avec un vif contentement que, pour leur complaire, il retourna vers la porte d'or.

L'ornementation qui court tout autour du fronton de la belle porte, et fait saillie, n'a pas une de ses parties qui ne soit couverte des pierres précieuses du levant les plus rares. Les quatre côtés reposent sur de grosses colonnes de pur diamant. Que ce diamant soit véritable, ou trompe simplement les yeux, il n'existe pas chose plus belle et plus riante.

Sur le seuil, hors des colonnes, couraient en jouant de lascives donzelles qui, si elles avaient conservé la modestie convenant aux dames, auraient encore été plus belles. Elles étaient toutes vêtues de robes vertes et couronnées de fleurs nouvelles. Par leurs offres répétées et leur air engageant, elles font entrer Roger dans ce paradis.

Car on peut bien nommer ainsi ce lieu où je crois qu'Amour a dû naître. On n'y voit que danses et que jeux, et les heures s'y dépensent en fête perpétuelle. Là, les pensées sérieuses ne sauraient, peu ou prou, s'emparer du cœur. Là n'entrent jamais le malheur et la pauvreté, et l'Abondance y a toujours sa corne pleine.

Là, parmi le gracieux Avril, au front joyeux et serein, et qui rit sans cesse, sont de jeunes hommes et de belles dames. Celui-ci, près d'une fontaine, chante d'un ton doux et mélodieux. Celui-là, à l'ombre d'un arbre, cet autre sur la colline, joue, danse, ou se livre à quelque noble amusement. Celui-ci, loin de tous les regards, découvre à sa fidèle amie ses amoureux tourments.

Par les cimes des pins et des lauriers, des hêtres élevés et des sapins agrestes, volent en se jouant de petits amours. Les uns sont tout joyeux de leurs victoires, les autres, cherchant à darder les cœurs avec leurs flèches, visent ou tendent leurs rets. Ceux-ci trempent leurs dards dans un petit ruisseau qui coule plus bas ; ceux-là les aiguisent sur les cailloux légers.

On donna alors à Roger un grand coursier fort et vaillant, au poil alezan, et dont le bel harnachement était tout enrichi de pierres précieuses et d'or fin. Et le cheval ailé, qui avait été dressé à l'obéissance par le vieux Maure, fut laissé en garde à un jeune garçon, et conduit à pas plus mesurés derrière le brave Roger.

Les deux belles jeunes filles amoureuses par lesquelles Roger avait été débarrassé de l'ignoble foule, de cette foule ignoble qui s'opposait à ce qu'il continuât le chemin qu'il avait pris à droite, lui dirent : « Seigneur, vos éclatants faits d'armes, dont nous avons déjà entendu parler, nous enhardissent à vous demander votre aide pour nous-mêmes.

» Nous trouverons bientôt sur notre route un marais qui sépare cette plaine en deux parties. Une créature féroce, appelée Éryphile, défend le pont, et, par la force ou par la ruse, arrête quiconque désire aller sur l'autre rive. Elle est d'une stature gigantesque. Elle a de longues dents et sa morsure est venimeuse. De ses ongles crochus, elle déchire comme un ours.

» Outre qu'elle barre toujours notre chemin, qui sans elle serait libre, elle court souvent par tout le jardin, détruisant une chose ou une autre. Sachez que, parmi la populace assassine qui vous a assailli hors de la belle porte, beaucoup sont ses fils ; tous lui sont soumis, et sont comme elle inhospitaliers et rapaces. »

Roger répondit : « Ce n'est pas une bataille, mais cent, que pour vous je suis prêt à livrer. De ma personne, en tant qu'elle vaille, disposez selon votre désir. Si j'ai revêtu le haubert et la cote de mailles, ce n'est pas pour acquérir fortune ou domaines, mais uniquement pour aider les autres, et surtout les dames aussi belles que vous. »

Les dames lui adressèrent force remerciements dignes d'un chevalier comme lui. Ainsi raisonnant, ils arrivèrent à l'endroit où étaient le marais et le pont, et ils y virent la fière géante sous une armure d'or ornée d'émeraudes et de saphirs. Mais je remets à l'autre chant pour dire comment Roger se risqua à l'attaquer.

Chant VII

ARGUMENT. – Roger, après avoir abattu une géante qui se tenait à la garde d'un pont, arrive au palais d'Alcine. Il en devient éperdument amoureux et reste dans l'île. Bradamante n'ayant aucune nouvelle de lui, va chercher Mélisse, et lui remet l'anneau enchanté qui doit servir à rompre les enchantements d'Alcine. Mélisse va avec cet anneau dans l'île, réveille la raison endormie de Roger qui se décide à quitter ce dangereux séjour.

Celui qui s'en va loin de sa patrie voit des choses fort différentes de ce qu'il avait cru jusque-là ; et lorsqu'ensuite il les raconte, on ne le croit pas, et il passe pour un menteur, car le sot vulgaire ne veut ajouter foi qu'aux choses qu'il voit et touche clairement et entièrement. Aussi, je sais parfaitement que l'inexpérience fera attacher peu de croyance à ce que je chante.

Qu'on m'en accorde peu ou beaucoup, je n'ai pas besoin de me creuser l'esprit pour le vulgaire sot et ignare. Je sais bien que vous ne m'accuserez pas de mensonge, vous qui avez une claire intelligence des discours, et c'est à vous seul que je désire rendre cher le fruit de mes labeurs. Je vous ai laissés au moment où nos personnages aperçurent le pont et le marais qui étaient gardés par l'altière Éryphile.

Celle-ci était armée du métal le plus fin, sur lequel on distinguait des pierreries de toutes couleurs : le rubis vermeil, la chrysolithe jaune, l'émeraude verte et la fauve hyacinthe. En place de cheval, elle avait pour monture un loup rayé. Sur ce loup rayé, à la selle extraordinairement riche, elle traverse le fleuve.

Je ne crois pas que la Pouille en possède un si monstrueux. Il était plus gros et plus grand qu'un bœuf ; aucun frein ne lui faisait écumer les lèvres, et je ne sais comment elle pouvait le diriger à sa volonté. La maudite peste avait sur ses armes une soubreveste couleur de sable et, hors la couleur, semblable à celle que les évêques et les prélats portent à la cour.

Sur son écu et sur son cimier, était un crapaud gonflé de venin. Les dames la montrèrent au chevalier, attendant en deçà du pont et disposée à combattre et à lui barrer le passage, ainsi qu'elle avait coutume de le faire à chacun. Elle crie à Roger de retourner en arrière. Mais celui-ci prend sa lance, et la menace et la défie.

Non moins prompte et hardie, la géante éperonne le grand loup, et s'affermit sur l'arçon. Au milieu de sa course, elle met sa lance en arrêt, et fait trembler la terre sur son passage. Mais sur le pré elle est arrêtée net par un choc terrible, car le brave Roger lui plante son fer droit sous le casque, et l'enlève des arçons avec une telle force, qu'il la jette à plus de six brasses en arrière.

Déjà il avait tiré l'épée qu'il portait au côté, et s'apprêtait à trancher l'orgueilleuse tête ; et il pouvait bien le faire, car Éryphile gisait comme morte parmi les fleurs sur l'herbe. Mais les dames crièrent : « Qu'il te suffise qu'elle soit vaincue, sans poursuivre une plus cruelle vengeance. » Le chevalier courtois remet son épée au fourreau. Passons le pont, et poursuivons notre route.

Ils suivirent pendant quelque temps un chemin difficile et rude, à travers un bois, et qui, outre qu'il était étroit et rempli de pierres, montait presque en ligne droite au haut de la colline. Mais, dès qu'ils eurent atteint le faîte, ils débouchèrent dans une prairie spacieuse, où ils aperçurent le plus beau et le plus ravissant palais qui se soit jamais vu au monde.

En dehors des portes extérieures, la belle Alcine s'avança de quelques pas au devant de Roger, et lui fit un accueil seigneurial, entourée de sa brillante cour d'honneur. Tous ses courtisans comblèrent le vaillant guerrier de tant d'hommages et de révérences, qu'ils n'en auraient pu faire plus, si Dieu était descendu parmi eux de sa demeure céleste.

Le palais n'était pas seulement remarquable parce qu'il surpassait tous les autres en richesse, mais parce qu'il renfermait les gens les plus aimables et les plus avenants qui fussent au monde. Ils différaient peu les uns des autres en fleur de jeunesse et de beauté ; mais Alcine était plus belle qu'eux tous, de même que le soleil est plus beau que toutes les étoiles.

Elle était si bien faite de sa personne, que les peintres industrieux ne sauraient en imaginer de plus parfaite. Sa longue chevelure retombait en boucles, et il n'est pas d'or plus resplendissant et plus chatoyant. Sur sa joue délicate étaient semés les roses et les lys ; son front, d'un pur ivoire, terminait un visage admirablement proportionné.

Sous deux sourcils noirs et d'un dessin plein de finesse, sont deux yeux noirs, ou plutôt deux clairs soleils, aux regards tendres, et lents à se mouvoir. Il semble qu'Amour, qui voltige se joue tout autour, vient y remplir son carquois de flèches dont il transperce les cœurs. De là, descend sur le milieu du visage un nez où l'envie ne trouverait rien à critiquer.

Au-dessous, comme entre deux sillons, se dessine une bouche où est répandu un cinabre naturel. Là, sont deux rangées de perles sur lesquelles se ferme et s'ouvre une lèvre belle et douce. C'est de là que sortent les paroles courtoises, capables d'amollir le cœur le plus rude et le plus rebelle. La, se forme ce rire suave qui ouvre à son gré le paradis sur terre.

Blanc comme neige est son beau col, et sa gorge blanche comme lait. Le col est arrondi et la gorge est relevée. Deux seins drus, comme s'ils étaient d'ivoire, vont et viennent, ainsi que l'onde sur le rivage, quand une fraîche brise soulève la mer. Argus lui-même ne pourrait voir le reste ; mais on peut juger que ce qui est caché sous le voile correspond à ce qui apparaît au dehors.

Les deux bras montrent un modelé parfait ; sa main blanche, un peu longue et effilée, ne laisse voir ni jointure ni veine saillante. Enfin, le pied de la ravissante créature apparaît petit, mince et potelé. Son angélique beauté, qui a pris naissance dans le ciel, ne se peut cacher sous aucun voile.

Sur toute sa personne un charme est répandu, qu'elle parle, qu'elle rie, qu'elle chante ou qu'elle marche. Il n'est pas étonnant que Roger en soit épris, tant il la trouve séduisante. Ce qu'il avait entendu dire d'elle par le myrte, au sujet de sa perfidie et de sa méchanceté, ne lui sert plus à rien, car il ne peut s'imaginer que la fourberie et la trahison puissent se cacher sous un si suave sourire.

Il aime mieux croire que si elle a métamorphosé Astolphe sur le rivage, c'est pour son ingratitude et sa conduite coupable, et qu'il mérite une semblable peine et plus encore. Il tient pour faux tout ce qu'il a entendu dire sur son compte, et il pense que la vengeance et l'envie ont poussé ce malheureux à médire d'elle, et qu'il a complètement menti.

La belle dame qu'il aimait tant est maintenant loin de son cœur ; car, par ses enchantements, Alcine l'a guéri de toutes ses anciennes blessures amoureuses, et d'elle seule, de son amour, elle le rend soucieux. Son image seule reste désormais gravée dans le cœur du bon Roger, et c'est là ce qui doit le faire excuser de son inconstance et de sa légèreté.

Les cithares, les harpes et les lyres faisaient, autour de la table du festin, résonner l'air d'une douce harmonie et de concerts mélodieux. Plus d'un convive savait, par ses chants, dépeindre les joies et les transports de l'amour, ou, par de poétiques fictions, représenter d'attachantes fantaisies.

La table magnifique et somptueuse de n'importe lequel des successeurs de Ninus, ou celle non moins célèbre et fameuse que Cléopâtre offrit au Romain vainqueur[47], pourrait-elle aller de pair avec celle devant laquelle l'amoureuse fée avait fait asseoir le paladin ? Je ne crois pas qu'on puisse même lui comparer la table où Ganymède sert Jupiter souverain.

Dès que les tables et les victuailles eurent été enlevées, les convives s'asseyant en cercle, se livrèrent à ce doux jeu où, la bouche près de l'oreille, on se demande à l'un l'autre, et selon sa fantaisie, quelque secret amoureux. C'est celui que les amants trouvent si commode pour se découvrir sans empêchement leur amour. Alcine et Roger finirent par convenir de se retrouver ensemble la nuit prochaine.

Ce jeu cessa vite, et beaucoup plus tôt qu'on n'en avait l'habitude en pareil cas, les pages entrèrent, armés de torches, et chassèrent les ténèbres avec de nombreuses lumières. Entouré d'une belle compagnie qui le précédait et le suivait, Roger alla retrouver son doux lit de plume, dans une chambre élégante et fraîche, choisie comme la meilleure de toutes.

Puis, quand on eut servi de nouveau les bons vins et les confetti, les autres se retirèrent en lui faisant la révérence, et regagnèrent tous leurs chambres. Roger s'introduit alors dans des draps de lin parfumés, qui paraissaient sortis de la main d'Arachnée. Cependant il écoute d'une oreille attentive s'il entend venir la belle dame.

---

[47] À César, vainqueur de Pompée.

Au plus petit bruit qui le frappe, espérant que c'est elle, il lève la tête. Il croit l'entendre, et voyant qu'il se trompe, il soupire de son erreur. Parfois il sort du lit, entr'ouvre la porte et guette au dehors ; mais il ne voit rien, et maudit mille fois l'heure si lente à s'écouler.

Il se dit souvent : « Maintenant elle part. » Et il commence à compter les pas qu'Alcine peut avoir à faire de sa chambre à celle où il l'attend. Ces préoccupations vaines, et bien d'autres, le tiennent en souci, jusqu'à ce que la belle dame soit arrivée. Parfois il craint que quelque obstacle ne vienne s'interposer entre le fruit et la main prête à le cueillir.

Alcine, après s'être longuement parfumée d'odeurs précieuses, voyant que le moment est venu de partir, et que dans le palais tout est tranquille, sort de sa chambre et, seule et silencieuse, s'en va, par un passage secret, rejoindre Roger dont le cœur est violemment combattu par la crainte et l'espoir.

À peine le successeur d'Astolphe a-t-il vu apparaître cette riante étoile, qu'il ne lui semble plus possible de supporter le souffle brûlant qui coule dans ses veines. Il plonge les yeux dans ce flot de délices et de beauté ; il s'élance du lit, saisit Alcine dans ses bras, et ne peut attendre qu'elle se soit dépouillée de ses vêtements,

Bien qu'elle n'ait ni robe ni panier, et qu'elle soit venue à peine couverte d'un léger manteau jeté sur une chemise blanche et fine au possible. Comme Roger la tient embrassée, le manteau tombe, et elle reste avec le voile subtil et transparent qui, devant et derrière, laisse apercevoir les roses et les lis mieux qu'un pur cristal.

Le lierre ne serre pas plus étroitement l'arbre autour duquel il s'est enroulé, que les deux amants ne s'enlacent l'un

l'autre, cueillant sur les lèvres la fleur suave de l'âme, que ne sauraient produire les plages odorantes de l'Inde ou du pays de Saba. Eux seuls pourraient dire le grand plaisir qu'ils éprouvent, car ils ont souvent plus d'une langue dans la bouche.

Ces choses furent tenues secrètes, ou du moins on n'y fit aucune allusion, car il est rare qu'on blâme quelqu'un de sa discrétion ; le plus souvent, au contraire, on l'en loue. Tous les hôtes du palais, en bons courtisans, prodiguent à Roger les offres de services et les prévenances cordiales. Chacun lui rend hommage et s'incline devant lui ; ainsi le veut l'amoureuse Alcine.

Il n'est pas de plaisir qu'on néglige ; tous ceux qu'on peut imaginer sont réunis dans l'amoureuse demeure. Deux ou trois fois par jour, on y change de vêtements, selon les divertissements auxquels on se livre et qui consistent le plus souvent en banquets. C'est une fête continuelle, où le temps s'écoule au jeu, au spectacle, au bain ou à la danse. Tantôt, près d'une fontaine, à l'ombre des coteaux, ils lisent les anciens récits d'amour ;

Tantôt, par les vallons ombreux et les collines riantes, ils chassent le lièvre timide ; tantôt, suivis de chiens bien dressés, ils font sortir avec un grand crépitement d'ailes les faisans affolés des guérets et des buissons. Tantôt ils prennent les grives au lacet, ou bien ils tendent leurs gluaux dans les genévriers odorants ; tantôt, avec les hameçons chargés d'amorces, ou les filets aux mailles serrées, ils troublent les poissons dans leurs plus sûres retraites.

Tels étaient les plaisirs et les fêtes auxquels se livrait Roger, pendant que Charles restait en butte aux attaques d'Agramant. Je ne dois point, pour de telles choses, oublier l'histoire de Charles, ni laisser de côté Bradamante. Dans sa peine extrême, celle-ci passe ses jours à pleurer l'amant si cher qu'elle a vu, par des routes étranges et inusitées, emporté elle ne sait où.

C’est d’elle que je veux parler tout d’abord avant les autres. Pendant de longs jours elle alla, cherchant en vain, par les bois ombreux et les champs cultivés, par les cités et les villages, par les monts et par la plaine. Elle ne put rien savoir au sujet du cher ami qui était si loin d’elle. Souvent elle se rendait au camp sarrasin, sans pour cela retrouver les traces de son Roger.

Chaque jour elle y demande de ses nouvelles à plus de cent personnes ; aucune ne peut lui en donner. Elle va, de quartier en quartier, fouillant les baraques et les tentes. Et elle peut le faire facilement, car, à travers les cavaliers et les fantassins, elle passe sans obstacles, grâce à l’anneau enchanté qui la rend invisible dès qu’elle le met dans sa bouche.

Elle ne peut pas, elle ne veut pas croire qu’il soit mort, parce que la chute d’un si grand homme de guerre aurait retenti des rives de l’Hydaspe aux lieux où le soleil se couche. Elle ne sait dire ni imaginer quelle route il a pu prendre, dans les airs ou sur la terre. L’infortunée s’en va, le cherchant toujours, et n’ayant d’autre compagnie que ses soupirs et ses larmes, et traînant partout après elle sa peine amère.

À la fin, elle songe à retourner à la caverne où étaient les ossements du prophète Merlin, et à pousser autour du sépulcre de tels gémissements, que le marbre froid s’en émeuve de pitié. Là, elle saura si Roger vit encore, ou si le destin inexorable a tranché sa vie heureuse. Puis elle se décidera selon le conseil qu’elle y aura reçu.

Dans cette intention, elle dirigea sa route vers les forêts voisines de Poitiers, où le tombeau parlant de Merlin se cachait dans un lieu âpre et sauvage. Mais cette magicienne qui avait toujours tenu sa pensée tournée vers Bradamante, – je veux parler de celle qui, dans la belle grotte, l’avait instruite des destinées de sa race, –

Cette sage et bienfaisante enchanteresse qui veille toujours sur elle, sachant qu'elle doit être la souche d'hommes invincibles, presque de demi-dieux, veut savoir chaque jour ce qu'elle fait, ce qu'elle dit. Chaque jour, elle interroge le sort à son sujet. Comment Roger a été délivré, puis perdu, et comment il est allé dans l'Inde, elle a tout su.

Elle l'avait vu, en effet, sur ce cheval qu'on ne peut diriger et qui ne supporte pas de frein, parcourir au loin d'immenses distances, par des chemins périlleux et inusités. Et elle savait bien qu'il était plongé dans les jeux et dans les fêtes, dans les plaisirs de la table et dans les molles délices de l'oisiveté ; et qu'il n'avait plus souvenir ni de son prince, ni de sa dame, ni de son honneur ;

Et qu'un aussi gentil chevalier risquait ainsi de consumer la fleur de ses plus belles années dans une longue inertie, et de perdre en même temps son corps et son âme. Elle voyait qu'en sa plus verte jeunesse allait être fauché et détruit son honneur, seule chose qui reste de nous après que tout le reste est mort, qui arrache l'homme à la tombe et le fasse revivre à toujours.

Mais la gente magicienne, qui avait plus souci de Roger qu'il n'en avait de lui-même, résolut de le ramener à la vertu par un chemin âpre et dur, et s'il le fallait malgré lui. Ainsi un médecin expérimenté soigne avec le fer, le feu et parfois le poison, le malade qui, tout d'abord, repousse ses remèdes et puis, s'en trouvant bien, finit par l'en remercier.

Elle était sévère pour lui, et n'était pas aveuglée par son affection au point de n'avoir, comme Atlante, d'autre préoccupation que de lui sauver la vie. Celui-ci préférait en effet le faire vivre longuement, sans renommée et sans honneur, à lui voir acquérir toute la gloire du monde, au prix d'une seule année de son existence heureuse.

C'est lui qui l'avait envoyé dans l'île d'Alcine, pour qu'il oubliât ses combats dans cette cour brillante ; et, en magicien souverainement expert et qui savait se servir d'enchantements de toute nature, il avait enserré le cœur de cette reine dans les lacs d'un amour si puissant, qu'elle n'aurait jamais pu s'en délivrer, quand bien même Roger fût devenu plus vieux que Nestor[48].

Maintenant, revenant à celle qui avait prédit tout ce qui devait arriver, je dirai qu'elle prit la route même où l'errante et vagabonde fille d'Aymon venait à sa rencontre. Bradamante, en voyant sa chère magicienne, sent sa peine première se changer en une vive espérance, et celle-ci lui apprend alors que son Roger a été conduit auprès d'Alcine.

La jeune fille reste comme morte, quand elle apprend que son amant est si loin, et que son amour même est en péril s'il ne lui arrive un grand et prompt secours. Mais la bienfaisante magicienne la réconforte et place aussitôt le baume sur la plaie. Elle lui promet, elle lui jure que, dans peu de jours, elle lui fera revoir Roger, revenu à elle.

« Femme, – disait-elle, – puisque tu as avec toi l'anneau qui détruit tout ce qui provient de source magique, je ne fais aucun doute que, si je l'apporte là où Alcine te dérobe ton bien, je ne renverse tous ces projets, et ne ramène avec moi celui qui cause ton doux souci. Je partirai ce soir, à la première heure, et je serai dans l'Inde à la naissance de l'aurore. »

Et, poursuivant, elle lui raconta le plan qu'elle avait formé pour arracher son cher amant à cette cour molle et efféminée, et le ramener en France. Bradamante tire l'anneau de son doigt. Non seulement elle aurait voulu le donner, mais donner aussi son cœur, donner sa vie, pour venir en aide à son Roger.

---

48 Suivant Homère, Nestor, roi de Pylos, dans le Péloponèse, vécut jusqu'à trois cents ans.

Elle lui donne l'anneau et le lui recommande. Elle lui recommande encore davantage son Roger, à qui elle envoie par elle mille souhaits ; puis elle prend son chemin vers la Provence. L'enchanteresse s'en va du côté opposé, et, pour accomplir son dessein, elle fait apparaître, le soir venu, un palefroi dont un pied est roux et tout le reste du corps noir.

Je crois que c'était un farfadet ou un esprit qu'elle avait, sous cette forme, évoqué de l'enfer. Sans ceinture et les pieds nus, elle s'élança dessus, les cheveux dénoués et en grand désordre, après s'être enlevé l'anneau du doigt, de peur qu'il ne s'opposât à ses propres enchantements. Puis elle voyagea avec une telle rapidité, qu'au matin elle se trouva dans l'île d'Alcine.

Là, elle se transforma complètement : sa stature s'accrut de plus d'une palme, les membres grossirent en proportion et atteignirent la taille qu'elle supposait au nécromant par lequel Roger avait été élevé avec un si grand soin. Elle couvrit son menton d'une longue barbe, et se rida le front et le reste du visage.

De figure, de parole et de physionomie elle sut si bien imiter Atlante, qu'elle pouvait être tout à fait prise pour l'enchanteur. Puis elle se cacha, et attendit jusqu'à ce qu'un beau jour Alcine eût permis à son amant de s'éloigner. Et ce fut grand hasard, car, soit au repos, soit à la promenade, elle ne pouvait rester une heure sans l'avoir près d'elle.

Elle le trouva seul, – ainsi qu'elle le désirait, – goûtant la fraîcheur et le calme du matin, le long d'un beau ruisseau qui descendait d'une colline et se dirigeait vers un lac limpide et paisible. Ses vêtements gracieux et lascifs annonçaient la mollesse et l'oisiveté ; la main même d'Alcine les avait entièrement tissés de soie et d'or, avec un art admirable.

Un splendide collier de riches pierreries lui descendait du cou jusque sur la poitrine ; autour de ses bras autrefois si virils s'enroulaient des bracelets brillants ; de ses deux oreilles percées sortait un mince fil d'or, en forme d'anneau, où étaient suspendues deux grandes perles, comme jamais n'en possédèrent les Arabes ni les Indiens.

Ses cheveux bouclés étaient humides des parfums les plus suaves et les plus précieux. Tous ses gestes respiraient l'amour, comme s'il avait été habitué dans Valence à servir les dames. Il n'y avait plus de sain en lui que le nom ; tout le reste était corrompu plus qu'à moitié. Ainsi fut retrouvé Roger, tant il avait été changé par enchantement.

Sous les traits d'Atlante, celle qui en avait pris la ressemblance lui apparaît avec le visage grave et vénérable que Roger avait toujours respecté ; avec ce regard plein de colère et de menace qu'il avait tant redouté jadis dans son enfance. Elle lui dit : « C'est donc là le fruit que je devais recueillir de mes longues peines ?

» T'ai-je, pour premiers aliments, nourri de la moelle des ours et des lions ; t'ai-je, tout enfant, habitué à étrangler les serpents dans les cavernes et les ravins horribles, à arracher les ongles des panthères et des tigres, et à briser les dents aux sangliers pleins de vie, pour qu'après une telle éducation tu devinsses l'Adonis ou l'Atis d'Alcine[49] ?

» Est-ce pour cela que l'observation des étoiles, les fibres sacrées consultées et entendues, les augures, les songes et tous les enchantements qui ont trop fait l'objet de mes études, m'avaient annoncé, quand tu étais encore à la mamelle, qu'arrivé à l'âge où te voilà, tu aurais accompli sous les armes de tels exploits qu'ils devaient être sans pareils ?

---

[49] Adonis fut l'amant de Vénus, et Atis l'amant de Cybèle.

» Voilà vraiment un beau commencement et qui puisse faire espérer que tu sois près d'égaler un Alexandre, un Jules, un Scipion ! Qui aurait pu, hélas ! croire jamais cela de toi, que tu te serais fait l'esclave d'Alcine ! Et pour qu'à chacun cela soit plus manifeste, au cou et aux bras tu portes sa chaîne par laquelle elle te mène après elle à sa fantaisie.

» Si tu es insensible à ta propre gloire et aux œuvres sublimes pour lesquelles le ciel t'a choisi, pourquoi priver ta postérité des biens que je t'ai mille fois prédits ? Hélas ! pourquoi tiens-tu éternellement fermé le sein que le ciel a désigné pour concevoir de toi la race glorieuse et surhumaine qui doit jeter sur le monde plus d'éclat que le soleil ?

» Ah ! n'empêche pas les plus nobles âmes, déjà formées dans la pensée éternelle, de venir en leur temps vivifier ces corps qui, de toi, doivent prendre leur racine ! Ah ! ne sois point un obstacle aux mille triomphes par lesquels, après d'âpres fatigues et de cruelles atteintes, tes fils, tes neveux et tes descendants rendront à l'Italie son antique honneur !

» Et pour t'amener à cela, il n'est pas besoin de rappeler que tant et tant d'âmes belles, remarquables, illustres, invincibles et saintes doivent fleurir sur ta tige féconde ; il devrait te suffire de songer à un seul couple, à Hippolyte et à son frère, car jusqu'à présent le monde en a vu peu de pareils, dans toutes les positions où l'on s'élève par la vertu.

» J'avais l'habitude de te parler d'eux plus que de tous les autres ensemble, parce que, plus que tous ceux de ta race, ils seront doués des vertus suprêmes, et qu'en te parlant d'eux, je voyais que tu leur donnais plus d'attention qu'aux autres, et que tu te réjouissais de ce que de si illustres héros devaient être tes neveux.

» Quels charmes a donc celle dont tu as fait ta reine, que n'aient pas mille autres courtisanes ? Tu sais bien que de tant d'autres amants dont elle a été la concubine, elle n'en a pas rendu un seul heureux. Mais pour que tu connaisses ce qu'est vraiment Alcine, débarrasse-toi de ses fraudes et de ses artifices. Prends cet anneau à ton doigt et retourne vers elle et tu pourras voir comment elle est belle. »

Roger se tenait honteux et muet, fixant la terre, et ne savait que dire. Sur quoi, la magicienne lui passe à l'instant l'anneau au doigt et lui fait recouvrer ses sens. Dès que Roger est revenu à lui, il est accablé de tant de honte, qu'il voudrait être à mille brasses sous terre, afin que personne ne pût voir son visage.

Au même instant, et tout en lui parlant, la magicienne reprend sa première forme, car elle n'avait plus besoin de celle d'Atlante, puisqu'elle avait atteint le but pour lequel elle était venue. Pour vous dire ce que je ne vous ai pas encore dit, elle lui apprend qu'elle se nomme Mélisse, se fait entièrement connaître à Roger et lui dit dans quel but elle est venue.

Elle lui dit qu'elle était envoyée par celle qui, remplie d'amour, le désire sans cesse et ne peut plus vivre sans lui, afin de le délivrer des chaînes dont une magique violence l'avait lié. Elle avait pris la figure d'Atlante de Carena[50], pour avoir plus d'autorité auprès de lui ; mais puisqu'elle l'a désormais rendu à la santé, elle veut tout lui découvrir et tout lui faire voir.

« Cette gente dame qui t'aime tant, et qui est si digne de ton amour ; celle à qui, si tu te le rappelles, tu dois ta délivrance opérée par elle, t'envoie cet anneau qui détruit tout enchante-

---

[50] Il y a deux villes du nom de Carena : l'une située en Syrie, l'autre en Médie. Il est probable qu'Arioste ne veut parler ici ni de l'une ni de l'autre, car, dans le chant V, il a précédemment appelé Atlante *le vieux Maure*. C'est d'une troisième ville de Carena, située probablement en Mauritanie, qu'il a entendu parler.

ment ; elle t'aurait de même envoyé son cœur, si elle avait cru que son cœur eût la même vertu que l'anneau pour te sauver. »

Et elle poursuit en l'entretenant de l'amour que Bradamante lui a jusqu'ici porté et lui porte encore. Entraînée par la vérité et l'affection, elle lui vante sa grande valeur ; enfin, avec l'adresse qui convient à une messagère adroite, elle rend Alcine aussi odieuse à Roger que le sont d'ordinaire les choses les plus horribles.

Elle la lui rend aussi odieuse qu'il l'avait aimée auparavant. Que cela ne vous paraisse pas étrange, puisque son amour, qui n'existait que par la force des enchantements, fut détruit par la présence de l'anneau. L'anneau lui fit voir encore que tout ce qu'Alcine avait de beauté était factice ; tout en elle était factice des pieds à la tête. Sa beauté disparut, et il ne resta que la lie.

Ainsi l'enfant cache un fruit mûr, et puis ne se souvient plus de l'endroit où il l'a mis ; plusieurs jours après, il y revient par hasard et retrouve son dépôt. Il s'étonne alors de le voir tout pourri et gâté, et non comme il était quand il l'a caché ; et autant il l'aimait et avait coutume de le trouver bon, autant il le hait, le méprise, le prend en dégoût et le rejette.

De même Roger, après que Mélisse l'eut renvoyé vers la fée avec l'anneau devant lequel, ainsi qu'elle lui a dit, aucun enchantement ne peut subsister, retrouva, à sa grande surprise, au lieu de la belle qu'il avait laissée auparavant, une femme si laide, qu'il n'y en avait pas une sur terre aussi vieille et aussi difforme.

Alcine avait le visage pâle, ridé, maigre ; les cheveux blancs et rares. Sa taille n'atteignait pas six palmes. Toutes les dents de sa bouche étaient tombées, car elle était plus vieille qu'Hécube, la Sibylle de Cumes et bien d'autres. Mais elle savait si bien se

servir d'un art inconnu de nos jours, qu'elle pouvait paraître belle et toute jeune.

Elle se fait jeune et belle par son art qui en a trompé beaucoup comme Roger. Mais l'anneau vient déchirer le voile qui depuis de nombreuses années déjà cachait la vérité. Ce n'est donc pas miracle si, dans l'esprit de Roger, toute pensée d'amour pour Alcine s'éteint, maintenant qu'il la trouve telle que ses artifices ne peuvent plus le tromper.

Mais, comme le lui avait conseillé Mélisse, il se garda de changer de manière d'être, jusqu'à ce que, des pieds à la tête, il se fût revêtu de ses armes trop longtemps négligées. Et, pour ne point éveiller les soupçons d'Alcine, il feignit de vouloir essayer ses forces, et de voir s'il avait grossi depuis le jour où il ne les avait plus endossées.

Il suspendit ensuite Balisarde à son côté, – c'est ainsi que s'appelait son épée, – et prit également l'écu merveilleux qui non seulement éblouissait les yeux, mais qui frappait l'âme d'un tel anéantissement, qu'elle semblait être exhalée du corps. Il le prit, et se le mit au cou, tout recouvert du voile de soie avec lequel il l'avait trouvé.

Puis il alla à l'écurie, et fit mettre la bride et la selle à un destrier plus noir que la poix. Mélisse l'avait prévenu d'agir ainsi, car elle connaissait ce cheval qui s'appelait Rabican, et elle savait combien il était rapide à la course. C'était le même qui avait été porté en ces lieux par la baleine, avec le malheureux chevalier, à cette heure jouet des vents sur le bord de la mer.

Il aurait pu aussi prendre l'hippogriffe qui était attaché à côté de Rabican, mais la magicienne lui avait dit : « N'oublie pas, tu le sais, combien il est indocile. » Et elle lui promit que le jour suivant elle le ferait sortir de ce pays et le lui amènerait

dans un endroit où elle lui apprendrait à le dompter et à le faire obéir en tout.

En le laissant, du reste, il ne donnerait aucun soupçon de la fuite qu'il préméditait. Roger fit comme le voulait Mélisse qui, toujours invisible, lui parlait à l'oreille. Ainsi dissimulant, il sortit du palais corrompu et efféminé de la vieille putain, et il arriva à une des portes de la ville où aboutissait la route qui conduit chez Logistilla.

Assailli à l'improviste par les gardes, il se jeta sur eux le fer à la main, laissant celui-ci blessé, celui-là mort, et, peu à peu, gagna le pont en dehors duquel il prit sa course. Avant qu'Alcine en eût été avisée, Roger avait franchi un grand espace. Je dirai dans l'autre chant quelle route il suivit, et comment il parvint chez Logistilla.

Chant VIII

ARGUMENT. – Après avoir surmonté divers obstacles, Roger s'enfuit de l'île d'Alcine. Mélisse rend sa forme première à Astolphe, lui fait retrouver ses armes et tous deux se rendent chez Logistilla où Roger arrive aussi peu après. – Renaud passe d'Écosse en Angleterre et obtient des secours pour Charles assiégé dans Paris. – Angélique est transportée dans l'île d'Ébude pour y être dévorée par un monstre marin. – Roland, trompé par un songe, sort déguisé de Paris, et va à la recherche d'Angélique.

Oh ! combien d'enchanteresses, combien d'enchanteurs sont parmi nous, que nous ne connaissons pas, et qui, par leur adresse à changer de visage, se sont fait aimer des hommes et des femmes ! Ce n'est pas en évoquant les esprits, ni en observant les étoiles, qu'ils font de tels enchantements ; c'est par la dissimulation, le mensonge et les ruses, qu'ils lient les cœurs d'indissolubles nœuds.

Celui qui posséderait le talisman d'Angélique, ou plutôt celui de la raison, pourrait voir le visage de chacun dépouillé de tout artifice et de toute fiction. Tel nous paraît beau et bon, qui, le masque tombé, nous semblerait peut-être laid et méchant. Ce fut un grand bonheur pour Roger d'avoir l'anneau qui lui découvrit la vérité.

Roger, comme je disais, armé et monté sur Rabican, était arrivé en dissimulant jusqu'à la porte. Il prit les gardes au dépourvu et quand il fut arrivé au milieu d'eux, il ne garda pas son épée au flanc. Laissant les uns morts, les autres fort maltraités, il franchit le pont, rompit la herse et prit le chemin de la forêt ;

mais il ne courut pas longtemps sans rencontrer un des serviteurs de la fée.

Ce serviteur avait au poing un gerfaut qu'il s'amusait à faire voler chaque jour, tantôt dans la plaine, tantôt sur un étang voisin, où il trouvait toujours une proie facile. Il avait pour compagnon son chien fidèle, et chevauchait un roussin assez mal équipé. Il pensa bien que Roger s'enfuyait, quand il le vit venir en si grande hâte :

Il se porta à sa rencontre, et, d'un ton hautain, lui demanda pourquoi il s'en allait si précipitamment. Le bon Roger ne voulut pas lui répondre. C'est pourquoi, de plus en plus certain qu'il s'enfuyait, le chasseur résolut de l'arrêter. Étendant le bras gauche, il dit : « Que dirais-tu, si je t'arrêtais subitement, et si contre cet oiseau tu ne pouvais te défendre ? »

Il lance son oiseau, et celui-ci bat si rapidement des ailes, que Rabican ne peut le devancer. Le chasseur saute à bas de son palefroi, en lui enlevant du même coup le mors, et le cheval part comme la flèche chassée de l'arc, mordant et lançant des ruades formidables. Le serviteur se met à courir après lui, aussi rapide que s'il était porté par le vent et la foudre.

Le chien ne veut pas paraître en retard ; il suit Rabican avec l'impétuosité du léopard qui poursuit un lièvre. Roger a honte de ne pas les attendre ; il se retourne vers celui qui arrive d'un pied si hardi, et, ne lui voyant d'autre arme qu'une baguette avec laquelle il dresse son chien à obéir, il dédaigne de tirer son épée.

Le chasseur s'approche et le frappe vigoureusement ; en même temps le chien le mord au pied gauche. Le destrier débridé secoue trois ou quatre fois sa croupe, et rue sur son flanc droit. L'oiseau tourbillonne, décrit mille cercles et le déchire

souvent avec ses ongles, de telle sorte que Rabican s'effraye de tout ce vacarme et n'obéit plus à la main ni à l'éperon.

Roger est enfin forcé de tirer le fer, et, pour se débarrasser de cette désagréable agression, il menace tantôt les bêtes, tantôt le vilain, de la pointe de son épée. Cette engeance importune ne l'en presse que davantage, et de çà de là se multiplie sur toute la route. Roger voit déshonneur et danger pour lui à ce qu'ils l'arrêtent plus longtemps.

Il sait que, s'il reste un peu plus en cette place, il aura sur les épaules Alcine et toute sa populace. Déjà une grande rumeur de trompettes, de tambours et de cloches se fait entendre par toute la vallée. Pourtant, contre un serviteur sans armes et contre un chien, il lui semble inutile de se servir de son épée. Le meilleur et le plus prompt est donc de découvrir l'écu, œuvre d'Atlante.

Il lève le drap rouge dont l'écu était resté pendant plusieurs jours couvert, et la lumière, dès qu'elle frappe les yeux, produit l'effet mille fois expérimenté. Le chasseur reste privé de ses sens ; le chien et le roussin tombent, et les ailes de l'oiseau ne peuvent plus le soutenir en l'air. Roger, joyeux, les laisse en proie au sommeil.

Alcine, qui pendant tout cela avait été prévenue que Roger avait forcé la porte et occis bon nombre des gardes, vaincue de douleur, resta comme morte. Elle déchire ses vêtements, se frappe le visage, et s'accuse de stupidité et de maladresse. Elle fait appeler sur-le-champ aux armes et rassemble autour d'elle tous ses gens.

Puis elle les divise en deux troupes : elle envoie l'une sur la route que suit Roger ; elle conduit l'autre en toute hâte au port, l'embarque et lui fait prendre la mer. Sous les voiles ouvertes, les flots s'assombrissent. Avec cette troupe s'en va la désespérée

Alcine, et le désir de retrouver Roger la ronge tellement, qu'elle laisse sa ville sans garde aucune.

Elle ne laisse personne à la garde du palais. Cela donne à Mélisse, qui se tenait prête, une grande commodité, une grande facilité pour arracher de ce royaume funeste les malheureux qui y étaient retenus. Elle va, cherchant à son aise de tous côtés, brûlant les images, rompant les charmes, détruisant les nœuds, les caractères magiques et tous les artifices.

Puis, accélérant ses pas à travers la campagne, elle fait revenir à leur forme première les anciens amants d'Alcine qui étaient, en foule nombreuse, changés en fontaines, en bêtes, en arbres, en rochers. Ceux-ci, dès qu'ils furent délivrés, suivirent tous les traces du bon Roger et se réfugièrent chez Logistilla. De là, ils retournèrent chez les Scythes, les Perses, les Grecs et les Indiens.

Mélisse les renvoya dans leur pays, après leur avoir fait promettre d'être désormais moins imprudents. Le duc des Anglais fut le premier qu'elle fit revenir à la forme humaine. Sa parenté avec Bradamante et les prières courtoises de Roger lui furent très utiles en cette occasion. Outre les prières que Roger avait adressées à Mélisse à ce sujet, il lui avait donné l'anneau pour qu'elle pût mieux lui venir en aide.

C'est donc grâce aux prières de Roger que le paladin fut remis en sa forme première. Mélisse ne crut son œuvre achevée que lorsqu'elle lui eut fait retrouver ses armes, et cette lance d'or qui, du premier coup, jette hors de selle tous ceux qu'elle touche. D'abord à l'Argail, elle appartint ensuite à Astolphe, et l'un et l'autre s'étaient acquis beaucoup d'honneur en France avec elle.

Mélisse retrouva cette lance d'or qu'Alcine avait remisée dans le palais, ainsi que toutes les autres armes qui avaient été

enlevées au duc dans cette maison maudite. Puis elle monta le destrier du nécromancien maure et prit en croupe Astolphe. De là, elle se dirigea vers la demeure de Logistilla, où elle arriva une heure avant Roger.

Entre temps, Roger s'achemine vers la sage Fée, à travers les durs rochers, les ronces touffues, de précipice en précipice, et par des chemins âpres, solitaires, inhospitaliers et sauvages. Enfin il arrive, à l'heure ardente de midi, sur une plage exposée au sud entre la montagne et la mer, aride, nue, stérile et déserte.

Le soleil ardent frappe la colline voisine, et sous la chaleur produite par la réflexion, l'air et le sable bouillent. Il n'en faudrait pas tant pour rendre le verre liquide. Tous les oiseaux se taisent sous l'ombre molle ; seule, la cigale, cachée dans les herbes touffues, assourdit de son chant monotone les montagnes et les vallées, la mer et le ciel.

La chaleur, la soif et la fatigue qu'il éprouvait à parcourir cette route de sable faisaient à Roger grave et ennuyeuse compagnie sur la plage déserte et exposée au soleil. Mais, comme je ne puis ni ne veux m'occuper toujours du même sujet, je laisserai Roger dans cette fournaise, et j'irai en Écosse retrouver Renaud.

Renaud était très bien vu du roi, de sa fille et de tout le pays. Le paladin exposa à loisir et clairement le motif de sa venue qui était de réclamer, au nom de son roi, l'appui des royaumes d'Écosse et d'Angleterre, et il crut devoir appuyer la demande de Charles des raisons les plus justes.

Le roi lui répondit sans retard qu'autant que ses forces le lui permettaient, il était disposé à agir pour le service et pour l'honneur de Charles et de l'empire. Dans peu de jours il aurait levé le plus de cavaliers qu'il pourrait, et s'il n'était pas au-

jourd'hui si vieux, il aurait pris lui-même le commandement de ses troupes.

Une semblable raison ne lui paraîtrait pas toutefois suffisante pour le faire rester chez lui, s'il n'avait son fils, à qui il donnerait le commandement, comme au plus digne pour la vigueur et l'habileté. Bien qu'il ne se trouvât pas alors dans le royaume, il espérait qu'il serait revenu avant que les troupes fussent réunies. Dans tous les cas, une fois l'armée prête, il saurait bien trouver son fils.

Puis il envoya dans tous ses États ses trésoriers pour lever des cavaliers et des gens de guerre, et fit approvisionner ses vaisseaux de munitions, de vivres, et d'argent. Pendant ce temps, Renaud passa en Angleterre, et le roi l'accompagna courtoisement à son départ jusqu'à Berwick, et on le vit pleurer quand il le quitta.

Ayant le vent favorable en poupe, Renaud s'embarqua après avoir dit adieu à tous. Le pilote démarra les câbles pour le voyage, et l'on fit voile jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'endroit où le beau fleuve de la Tamise voit ses eaux devenir amères au contact des flots salés. Poussés par le grand flux de la mer, les navigateurs s'avancèrent par un chemin sûr, à la voile et à la rame, jusqu'à Londres.

Renaud avait reçu de Charles et du roi Othon, assiégé avec Charles dans Paris, des lettres authentiques, contresignées du sceau de l'État, pour être remises au prince de Galles. Ces lettres portaient que tout ce qu'on pourrait lever dans le pays de fantassins et de cavaliers devait être dirigé sur Calais, pour porter secours à la France et à Charles.

Le prince dont je parle, et qui occupait, en l'absence d'Othon, le siège royal, rendit à Renaud fils d'Aymon de tels honneurs, qu'il n'en aurait pas fait autant pour son roi. Pour

satisfaire à sa demande, il ordonna à tous les gens de guerre de la Bretagne et des îles voisines de se trouver sur le rivage à jour fixe.

Seigneur, il convient que je fasse comme le virtuose habile qui, sur son instrument flexible, change souvent de corde et varie de ton, prenant tantôt le grave, tantôt l'aigu. Pendant que je suis occupé à parler de Renaud, je me suis souvenu de la gentille Angélique que j'ai laissée fuyant loin de lui, et qui venait de rencontrer un ermite.

Je vais poursuivre un instant son histoire. J'ai dit qu'elle avait demandé avec une vive anxiété comment elle pourrait rejoindre le rivage, car elle avait une telle peur de Renaud, qu'elle se croyait en danger de mort si elle ne mettait pas la mer entre elle et lui, et qu'elle ne pensait pas être en sûreté tant qu'elle serait en Europe. Mais l'ermite cherchait à l'amuser, parce qu'il avait du plaisir à rester avec elle.

Cette rare beauté lui a allumé le cœur et réchauffé les moelles engourdies. Mais, quand il voit que cela ne lui réussit pas, et qu'elle ne veut pas rester plus longtemps avec lui, il accable son âne de cent coups pour activer son pas tardif. Le plus souvent au pas, quelquefois au trot, il va sans permettre à sa bête de s'arrêter.

Et comme Angélique s'était tellement éloignée que, d'un peu plus, il aurait perdu sa trace, le moine retourne à sa grotte obscure et évoque une troupe de démons. Il en choisit un dans toute la bande, et, tout d'abord, l'informe de ce qu'il aura à faire ; puis il le fait entrer dans le corps du coursier qui emporte loin de lui sa dame et son cœur.

Souvent un chien bien dressé et habitué à chasser sur la montagne les renards et les lièvres, voyant la bête aller d'un côté, prend par un autre, et semble dédaigner de suivre la trace.

Mais à peine le voit-on arrivé au passage, qu'il l'a dans la gueule, lui ouvre le flanc et la dévore. Ainsi l'ermite, par une voie détournée, rejoindra la dame où qu'elle aille.

Ce que peut être son dessein, je le comprends fort bien, et je vous le dirai aussi, mais dans un autre moment. Angélique ne soupçonnant en rien ce danger, cheminait, faisant chaque jour une plus ou moins longue étape. Et déjà, le démon est caché dans son cheval. Ainsi, parfois, le feu couve, puis devient un si grave incendie, qu'on ne peut l'éteindre et qu'on y échappe avec peine.

Quand la dame fut arrivée près de la grande mer qui baigne les rivages gascons, elle fit marcher son destrier tout près de la vague, là où l'humidité rendait la voie plus ferme. Celui-ci fut soudain entraîné dans les flots par le démon féroce, au point d'être obligé de nager. La timide donzelle ne sait que faire, si ce n'est se tenir ferme sur la selle.

Elle a beau tirer la bride, elle ne peut le faire tourner, et de plus en plus il s'avance vers la haute mer. Elle tenait sa robe relevée pour ne pas la mouiller, et levait les pieds. Sur ses épaules, sa chevelure flottait toute défaite, caressée par la brise lascive. Les grands vents se taisaient, ainsi que la mer, comme pour contempler sans doute tant de beauté.

Elle tournait en vain vers la terre ses beaux yeux qui baignaient de pleurs son visage et sa poitrine. Et elle voyait le rivage s'enfuir toujours plus loin, décroître peu à peu et disparaître. Le destrier qui nageait sur la droite, après un grand détour, la porta sur un écueil parsemé de roches noires et de grottes effroyables. Et déjà la nuit commençait à obscurcir le ciel.

Quand elle se vit seule dans ce lieu désert, dont la seule vue lui faisait peur, à l'heure où Phébus couché dans la mer laissait l'air et la terre dans une obscurité profonde, elle resta immobile,

dans une attitude qui aurait fait douter quiconque aurait vu sa figure, si elle était une femme véritable et douée de vie, ou bien un rocher ayant cette forme.

Stupide et les yeux fixés sur le sable mouvant, les cheveux dénoués et en désordre, les mains jointes et les lèvres immobiles, elle tenait ses regards languissants levés vers le ciel, comme si elle accusait le grand Moteur d'avoir déchaîné tous les destins à sa perte. Elle resta un moment immobile et comme atterrée ; puis elle dénoua sa langue à la plainte, et ses yeux aux pleurs.

Elle disait : « Fortune, que te reste-t-il encore à faire pour avoir rassasié sur moi tes fureurs et assouvi ta soif de vengeance ? Que puis-je te donner de plus désormais, si ce n'est cette misérable vie ? Mais tu n'en veux pas. N'as-tu pas été prompte tout à l'heure à m'arracher à la mer, quand je pouvais y trouver la fin de mes tristes jours ! Pourquoi sembles-tu désirer me voir encore livrée à de nouveaux tourments, avant que je meure ?

» Mais je ne vois pas que tu puisses me nuire plus que tu ne m'as nui jusqu'ici. Par toi j'ai été chassée du royal séjour où je n'espère plus jamais retourner. J'ai perdu l'honneur, ce qui est pis ; car si je n'ai pas en réalité commis de faute, j'ai pourtant donné lieu, par mes courses vagabondes, à ce que chacun dise que je suis une impudique.

» Quel bien peut-il rester au monde à une femme qui a perdu sa réputation de chasteté ? Hélas ! mon malheur est d'être jeune et de passer pour belle, que ce soit vrai ou faux. Je ne saurais rendre grâce au ciel de ce don funeste, d'où provient aujourd'hui toute ma perte. C'est lui qui a causé la mort de mon frère Argail, auquel ses armes enchantées servirent peu.

» C'est à cause de lui que le roi de Tartarie Agrican a défait mon père Galafron qui, dans l'Inde, était grand khan du Ca-

thay ; et depuis j'en suis réduite à changer d'asile soir et matin. Puisque tu m'as ravi fortune, honneur, famille, et puisque tu m'as fait tout le mal que tu peux me faire, à quelles douleurs nouvelles veux-tu me réserver encore ?

» Si tu n'as pas jugé assez cruel de me faire périr dans la mer, je consens, pour te rassasier, à ce que tu m'envoies quelque bête qui me dévore, mais sans m'outrager davantage. Quel que soit le martyre que tu me destines, pourvu que j'en meure, je ne pourrai trop t'en rendre grâces. » Ainsi disait la dame, au milieu d'abondantes larmes, quand elle aperçut l'ermite à côté d'elle.

De la cime d'une roche élevée, l'ermite avait vu Angélique, au comble de l'affliction et de l'épouvante, aborder à l'extrémité de l'écueil. Il était lui-même arrivé six jours auparavant, car un démon l'y avait porté par un chemin peu fréquenté. Il vint à elle, avec un air plus dévot que n'eurent jamais Paul ou Hilarion.

À peine la dame l'a-t-elle aperçu, que, ne le reconnaissant pas, elle reprend courage ; peu à peu sa crainte s'apaise, bien qu'elle ait encore la pâleur au visage. Dès qu'il est près d'elle, elle dit : « Ayez pitié de moi, mon père, car je suis arrivée dans un mauvais port. » Et d'une voix interrompue par les sanglots, elle lui raconte ce qu'il savait parfaitement.

L'ermite commence par la rassurer par de belles et dévotes paroles, et, pendant qu'il parle, il promène des mains audacieuses tantôt sur son sein, tantôt sur ses joues humides. Puis, devenu plus hardi, il va pour l'embrasser. Mais elle, tout indignée, lui porte vivement la main à la poitrine et le repousse, et son visage se couvre tout entier d'une honnête rougeur.

Il avait à son côté une poche ; il l'ouvre et il en tire une fiole pleine de liqueur. Sur ces yeux puissants, où Amour a allumé sa plus brûlante flamme, il en jette légèrement une goutte qui suf-

fit à endormir Angélique. La voilà gisant, renversée sur le sable, livrée à tous les désirs du lubrique vieillard.

Il l'embrasse et la palpe à plaisir ; et elle dort et ne peut faire résistance. Il lui baise tantôt le sein, tantôt la bouche ; personne ne peut le voir en ce lieu âpre et désert. Mais, dans cette rencontre, son destrier trébuche, et le corps débile ne répond point au désir. Il avait peu de vigueur, ayant trop d'années, et il peut d'autant moins qu'il s'essouffle davantage.

Il tente toutes les voies, tous les moyens. Mais son roussin paresseux se refuse à sauter ; en vain il lui secoue le frein, en vain il le tourmente ; il ne peut lui faire tenir la tête haute. Enfin il s'endort près de la dame qu'un nouveau danger menace encore. La Fortune ne s'arrête pas pour si peu, quand elle a pris un mortel pour jouet.

Il faut d'abord que je vous parle d'une chose qui va me détourner un peu de mon droit chemin. Dans la mer du Nord, du côté de l'Occident et par delà l'Islande, s'étend une île nommée Ébude[51], dont la population a considérablement diminué, depuis qu'elle est détruite par une orque sauvage et d'autres monstres marins que Protée y a conduits pour se venger.

Les anciennes chroniques, vraies ou fausses, racontent que jadis un roi puissant régna sur cette île. Il eut une fille dont la grâce et la beauté, dès qu'elle se montra sur le rivage, enflammèrent Protée jusqu'au milieu des ondes. Celui-ci, un jour qu'il la trouva seule, lui fit violence et la laissa enceinte de lui.

Cet événement causa au père beaucoup de douleur et de souci, car il était plus que tout autre impitoyable et sévère. Ni les excuses, ni la pitié ne purent lui faire pardonner, tant son

[51] C'est une île du groupe des Hébrides appelée aujourd'hui *Mull* ; les Latins la nommaient *insula Ebudarum*.

courroux était grand. La grossesse de sa fille ne l'arrêta même pas dans l'accomplissement de son cruel dessein, et, dès qu'il fut né, il fit, avant elle, mourir son petit-fils, qui cependant n'avait point péché.

Le dieu marin Protée, pasteur des monstrueux troupeaux de Neptune roi des ondes, ressentit un grand chagrin de la mort de sa dame, et, dans sa grande colère, il rompit l'ordre et les lois de la nature. Il s'empressa d'envoyer sur l'île les orques et les phoques, et tout son troupeau marin, qui détruisirent non seulement les brebis et les bœufs, mais les villes et les bourgs avec leurs habitants.

Ils vinrent également assiéger la capitale qui était fortifiée ; les habitants furent obligés de se tenir nuit et jour sous les armes et dans des alarmes perpétuelles. Tous avaient abandonné les campagnes. Enfin, pour trouver remède à leurs maux, ils allèrent consulter l'oracle. Celui-ci répondit :

Qu'il leur fallait trouver une jeune fille qui n'eût pas sa pareille en beauté, et qu'ils devaient l'offrir sur le rivage à Protée, en échange de celle qu'on avait fait mourir. Si elle lui semblait suffisamment belle, il s'en contenterait et ne reviendrait plus les troubler ; mais, s'il ne s'en contentait pas, il faudrait lui en présenter tour à tour une nouvelle, jusqu'à ce qu'il fût satisfait.

C'est ainsi que commença une dure condition pour celles qui étaient les plus jolies, car chaque jour une d'elles était offerte à Protée, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une qui lui plût. La première et toutes les autres reçurent la mort, dévorées par une orque qui resta à demeure fixe sur le rivage, après que tout le reste du farouche troupeau se fut retiré.

Que l'histoire de Protée fût vraie ou fausse, je ne sais qui pourrait me l'affirmer ; toujours est-il que cette ancienne loi, si barbare envers les femmes, se perpétua sur cette île dans toute

sa rigueur. Chaque jour, une orque monstrueuse vient sur le rivage et se nourrit de leur chair. Si naître femme est, dans tout pays, un malheur, c'en était là un bien plus grand.

Malheureuses les jeunes filles, que leur mauvaise fortune poussait sur ce rivage funeste ! Les habitants se tenaient sur le bord de la mer, prêts à faire des étrangères un impitoyable holocauste ; car, plus on mettait d'étrangères à mort, moins le nombre de leurs jeunes filles diminuait. Mais, comme le vent ne leur amenait pas chaque jour une proie, ils allaient en chercher sur tous les rivages.

Ils parcouraient la mer sur des fustes, des brigantins et autres légers navires, cherchant au loin et dans leur voisinage un soulagement à leur martyre. Ils avaient pris de nombreuses femmes par force, par rapine, quelques-unes par ruse, d'autres à prix d'or, toutes provenant de régions diverses. Et ils en avaient rempli leurs tours et leurs prisons.

Une de leurs fustes étant venue à passer devant le rivage solitaire où, parmi les ronces et les herbes, dormait l'infortunée Angélique, quelques-uns des rameurs descendirent à terre pour en rapporter du bois et de l'eau, et ils trouvèrent cette fleur de grâce et de beauté endormie dans les bras du saint ermite.

Ô trop chère et trop précieuse proie pour des gens si barbares et si grossiers ! ô Fortune cruelle, qui pourra croire que ta puissance sur les choses humaines aille jusqu'à te permettre de livrer en pâture à un monstre la grande beauté qui, dans l'Inde, fit accourir le roi Agrican des confins du Caucase jusqu'au milieu de la Scythie, où il trouva la mort !

La grande beauté pour laquelle Sacripant exposa son honneur et son beau royaume ; la grande beauté qui ternit l'éclatante renommée et la haute intelligence du puissant seigneur d'Anglante ; la grande beauté qui bouleversa tout le Le-

vant et l'apaisa d'un signe, est maintenant si délaissée, qu'elle n'a personne qui puisse l'aider même d'une parole.

La belle dame, plongée dans un profond sommeil, fut enchaînée avant qu'elle se fût réveillée. On la porta, ainsi que l'ermite enchanteur, dans la fuste remplie d'une troupe affligée et chagrine. La voile, déployée au haut du mât, ramena le navire à l'île funeste où l'on enferma la dame dans une dure prison, jusqu'au jour où le sort l'aurait désignée.

Mais elle était si belle, qu'elle émut de pitié ce peuple cruel. Pendant plusieurs jours ils différèrent sa mort, la réservant pour un plus pressant besoin ; et tant qu'ils purent trouver au dehors quelque autre jeune fille, ils épargnèrent cette angélique beauté. Enfin elle fut conduite au monstre, toute la population pleurant derrière elle.

Qui racontera ses angoisses, ses pleurs, ses cris et les reproches qu'elle envoie jusqu'au ciel ? Je m'étonne que le rivage ne se soit pas entr'ouvert quand elle fut placée sur la froide pierre, où, couverte de chaînes, privée de tout secours, elle attendait une mort affreuse, horrible. Je n'entreprendrai pas de le dire, car la douleur m'émeut tellement, qu'elle me force à tourner mes rimes ailleurs,

Et à trouver des vers moins lugubres, jusqu'à ce que mon esprit se soit reposé. Les pâles couleuvres, le tigre aveuglé par la rage qui le consume, et tous les reptiles venimeux qui courent sur le sable brûlant des rivages de l'Atlas, n'auraient pu voir, ni s'imaginer, sans en avoir le cœur attendri, Angélique liée à l'écueil nu.

Oh ! si son Roland l'avait su, lui qui était allé à Paris pour la retrouver ! S'ils l'avaient su, les deux chevaliers que trompa le rusé vieillard, grâce au messager venu des rives infernales ! À travers mille morts, pour lui porter secours, ils auraient cherché

ses traces angéliques. Mais que feraient-ils, même s'ils le savaient, étant si loin !

Cependant Paris, assiégé par le fameux fils du roi Trojan, était arrivé à une extrémité si grande, qu'un jour il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Et si le ciel, touché par les prières des assiégés, n'avait pas inondé la plaine d'une pluie épaisse, le saint Empire et le grand nom de France succombaient ce jour-là sous la lance africaine.

Le souverain Créateur abaissa ses regards à la juste plainte du vieux Charles, et, par une pluie soudaine, il éteignit l'incendie qu'aucune force humaine n'aurait pu, ni su conjurer sans doute. Sage est celui qui se tourne toujours vers Dieu, car personne ne peut mieux lui venir en aide. Le pieux roi vit bien qu'il devait son salut à l'assistance divine.

La nuit, Roland confie à sa couche solitaire ses tumultueuses pensées. Il les porte tantôt ici, tantôt là, ou bien il les rassemble sur un seul point, sans pouvoir les fixer jamais. Ainsi la lumière tremblante de l'eau claire frappée par le soleil ou les rayons de la lune, court le long des toits avec un continuel scintillement, à droite, à gauche, en bas, en haut.

Sa dame qui lui revient à l'esprit – elle n'en était à vrai dire jamais sortie – lui rallume dans le cœur, et rend plus ardente la flamme qui, pendant le jour, semble assoupie. Elle était venue avec lui des confins du Cathay jusqu'en Occident, et là, il l'avait perdue, et il n'avait plus retrouvé trace d'elle, depuis la défaite de Charles à Bordeaux.

De cela, Roland avait grande douleur ; il se rappelait en vain à lui-même sa propre faiblesse : « Ô mon cœur – disait-il – comme je me suis conduit lâchement à ton égard ! Hélas ! combien il m'est cruel de penser que, pouvant t'avoir près de moi nuit et jour, puisque ta bonté ne me refusait pas cette faveur, je

t'ai laissé remettre aux mains de Naymes, et que je n'ai pas su m'opposer à une telle injure !

» Combien de raisons n'aurais-je pas eues pour excuser ma hardiesse ! Charles ne m'en aurait peut-être pas blâmé, ou, s'il m'avait blâmé, qui aurait pu me contraindre ? Quel est celui qui aurait voulu t'enlever à moi malgré moi ? Ne pouvais-je pas plutôt recourir aux armes, me laisser plutôt arracher le cœur de la poitrine ? Mais ni Charles, ni toute son armée n'auraient pas été assez puissants pour t'enlever à moi de force.

» Si du moins, je l'avais placée sons bonne garde, à Paris ou dans quelque château fort ! Qu'on l'ait donnée à Naymes, voilà ce qui me désole, car c'est ainsi que je l'ai perdue. Qui mieux que moi l'aurait gardée ? Personne ; car je devais me faire tuer pour elle, et la défendre plus que mon cœur, plus que mes yeux. Je devais et je pouvais le faire, et pourtant je ne l'ai pas fait.

» Où es-tu restée sans moi, ô ma douce vie, si jeune et si belle ! Telle, quand la lumière du jour a disparu, la brebis égarée reste dans les bois, et, dans l'espoir d'être entendue du berger, s'en va bêlant de côté et d'autre, jusqu'à ce que le loup l'ait entendue de loin ; alors, le malheureux berger pleure en vain sa perte.

» Ô mon espoir, où es-tu, où es-tu maintenant ? Peut-être vas-tu encore errante et seule. Peut-être les loups mauvais t'ont-ils trouvée, alors que tu n'avais plus ton fidèle Roland pour te garder. Et cette fleur qui pouvait me faire l'égal des dieux dans le ciel, la fleur que je conservais intacte de peur de troubler ton âme chaste, hélas ! ils l'auront cueillie de force et profanée !

» Infortuné, malheureux ! Quelle autre chose ai-je à désirer que de mourir, s'ils ont cueilli ma belle fleur ! Souverain Dieu, fais-moi souffrir tous les maux avant celui-là. Mais, si ce dernier malheur arrive, de mes propres mains je m'ôte la vie et je

damne mon âme désespérée. » Ainsi se parlait, en répandant de grosses larmes et poussant de grands soupirs, le douloureux Roland.

Déjà, de toutes parts, les êtres animés reposaient leurs esprits fatigués, les uns sur la plume, les autres sur les durs rochers, ceux-ci dans les herbes, ceux-là sur les hêtres ou les myrtes. Toi, Roland, à peine as-tu clos tes paupières, que tu es oppressé de pensers aigres et irritants. Tu ne peux pas même trouver le repos dans un court et fugitif sommeil.

Roland se voit transporté sur une verte rive, toute diaprée de fleurs odoriférantes. Il croit admirer le bel ivoire, la pourpre naturelle répandue par la main même de l'Amour, et les deux claires étoiles dans les lacs desquelles Amour retenait son âme captive. Je veux parler des beaux yeux et du beau visage qui lui ont ôté le cœur de la poitrine.

Il éprouve le plus grand plaisir, la plus grande joie que puisse jamais éprouver un amant heureux ; mais voici venir une tempête qui détruit soudain et abat fleurs et plantes. On n'en voit pas de semblable, même quand l'Aquilon, le vent du nord ou du levant luttent ensemble. Il semble à Roland qu'il erre en vain par un désert pour trouver quelque refuge.

Pendant ce temps, le malheureux – il ne sait comment – perd sa dame à travers l'air obscurci. De çà, de là, il fait retentir la campagne et les bois de ce doux nom, disant en vain : « Malheureux que je suis ! qui donc a changé en poison la douceur que je goûtais ? » Et il entend sa dame qui pleure, lui demande secours et se recommande à lui.

À l'endroit d'où paraît venir le cri, il va rapide, et s'épuise de fatigue à courir dans tous les sens. Oh ! combien sa douleur est amère et cruelle, quand il voit qu'il ne peut retrouver ses doux rayons. Tout à coup, voici que d'un autre endroit, il entend

une autre voix lui crier : « N'espère plus en jouir sur la terre ! » À cet horrible cri, il se réveille et se trouve tout baigné de pleurs.

Sans réfléchir que les images vues en songe sont fausses, et que c'est la crainte ou le désir qui produisent les rêves, il est dans une telle inquiétude au sujet de la donzelle, qu'il se persuade que sa vie ou son honneur sont en danger. Plein de fureur, il s'élance hors de son lit, endosse plastron et cotte de mailles, et selle Bride d'or. Il ne veut accepter le service d'aucun écuyer.

Et, pour lui permettre de pénétrer partout sans que sa dignité en soit compromise, il ne veut point prendre le célèbre bouclier aux armes écartelées d'argent et de gueules. Il en choisit un orné de noir, sans doute parce qu'il semble en rapport avec sa douleur. Il l'avait autrefois enlevé à un Amostan[52] qu'il occit de sa main, quelques années auparavant.

Au milieu de la nuit, il part en silence, sans aller saluer ni prévenir son oncle. Il ne dit pas même adieu à son fidèle compagnon Brandimart qu'il aimait tant. Mais, dès que le soleil, avec ses cheveux d'or épars, fut sorti de la riche demeure de Tithon, et eut fait s'enfuir la nuit humide et noire, le roi s'aperçut que le paladin n'était plus au camp.

À son grand déplaisir, Charles s'aperçut que son neveu était parti pendant la nuit, alors qu'il avait le plus besoin de lui et de son aide. Il ne put retenir sa colère. Il se répandit en plaintes, en reproches et en menaces à son égard, disant que, s'il ne revenait pas, il le ferait repentir d'une conduite si coupable.

Brandimart, qui aimait Roland comme soi-même, ne voulut pas rester après son départ, soit qu'il espérât le faire revenir,

---

[52] Le mot amostan est d'origine arabe ; c'est la désignation d'une dignité chez les musulmans.

soit qu'il lui eût déplu de l'entendre blâmer et menacer. À peine le jour se fut-il obscurci, que dédaignant de rester davantage, il sortit du camp sans rien dire à Fleur-de-Lys, de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein.

Celle-ci était une dame qu'il chérissait beaucoup, et dont on aurait difficilement trouvé la pareille ; charmante de manières, de grâce et de visage, elle était douée de prudence et de sagesse. S'il était parti sans son assentiment, c'est parce qu'il espérait revenir près d'elle le jour même. Mais il lui arriva des aventures qui le retardèrent dans ses projets.

Lorsque Fleur-de-Lys eut attendu en vain pendant un mois, et qu'elle ne l'eut pas vu revenir, elle fut tellement saisie du désir de le revoir, qu'elle partit sans escorte et sans guide. Elle le chercha dans beaucoup de pays, comme cette histoire le dira en son lieu. Sur tous les deux, je ne vous en dis pas maintenant davantage, car il m'importe beaucoup plus de m'occuper du chevalier d'Anglante.

Celui-ci, après qu'il eut changé les glorieux insignes d'Almont contre d'autres armes, alla vers la porte, et dit à l'oreille du capitaine qui commandait le poste de garde : « Je suis le comte. » Et s'étant fait abaisser le pont, par la route qui menait au camp des ennemis, il prit droit son chemin. Ce qui suivit est raconté dans l'autre chant.

Chant IX

ARGUMENT. – Roland ayant appris la coutume cruelle introduite dans l'île d'Ébude, soupçonne qu'Angélique y est en danger, et il se propose d'y aller ; mais auparavant, il secourt Olympie, comtesse de Hollande et femme du duc Birène, poursuivie par le roi Cimosque. Il défait complètement ce roi, et remet Olympie en possession de ses États et de son mari.

Que ne peut-il pas faire d'un cœur qui lui est assujetti, ce cruel et traître Amour, puisqu'il a pu enlever du cœur de Roland la grande fidélité qu'il devait à son prince ? Jusqu'ici, Roland s'est montré sage et tout à fait digne de respect, et défenseur de la Sainte Église. Maintenant, pour un vain amour, il a peu souci de son oncle et de lui-même, et encore moins de Dieu.

Mais moi je ne l'excuse que trop, et je me félicite d'avoir un tel compagnon de ma faiblesse ; car moi aussi, je suis languissant et débile pour le bien, et sain et vaillant pour le mal. Roland s'en va entièrement recouvert d'une armure noire, sans regret d'abandonner tant d'amis, et il arrive à l'endroit où les gens d'Afrique et d'Espagne, avaient leurs tentes dressées dans la campagne.

Quand je dis leurs tentes, je me trompe, car sous les arbres et sous des restants de toits, la pluie les a dispersés par groupes de dix, de vingt, de quatre, de six, ou de huit, les uns au loin, les autres plus près. Tous dorment, fatigués et rompus ; ceux-ci étendus à terre, ceux-là la tête appuyée sur leur main. Ils dorment, et le comte aurait pu en tuer un grand nombre ; pourtant il ne tira pas Durandal.

Le généreux Roland a le cœur si grand, qu'il dédaigne de frapper des gens qui dorment. Il parcourt ces lieux en tous sens, cherchant à retrouver les traces de sa dame. À chacun de ceux qu'il rencontre éveillés, il dépeint, en soupirant, ses vêtements et sa tournure, et les prie de lui apprendre, par courtoisie, de quel côté elle est allée.

Puis, quand vint le jour clair et brillant, il chercha dans toute l'armée mauresque ; et il pouvait le faire en toute sécurité, vêtu qu'il était de l'habit arabe. Il était en outre servi en cette occasion par sa connaissance des langues autres que la langue française ; il parlait en particulier la langue africaine de façon à faire croire qu'il était né à Tripoli et qu'il y avait été élevé.

Il chercha par tout le camp, où il demeura trois jours sans plus de résultat. Puis il parcourut non seulement les cités et les bourgs de France et de son territoire, mais jusqu'à la moindre bourgade d'Auvergne et de Gascogne. Il chercha partout, de la Provence à la Bretagne, et de la Picardie aux frontières d'Espagne.

Ce fut entre la fin d'octobre et le commencement de novembre, dans la saison où les arbres voient tomber leur robe feuillue jusqu'à ce que leurs branches restent entièrement nues, et où les oiseaux vont par bandes nombreuses, que Roland entreprit son amoureuse recherche. Et de tout l'hiver il ne l'abandonna point, non plus qu'au retour de la saison nouvelle.

Passant un jour, selon qu'il en avait coutume, d'un pays dans un autre, il arriva sur les bords d'un fleuve qui sépare les Normands des Bretons[53], et va se jeter dans la mer voisine. Ce

---

53 Probablement la petite rivière de *Couesnon*, qui se jette dans la baie Saint-Michel, près de Pontorson et qui sépare, en effet, la Bretagne de la Normandie.

fleuve était alors tout débordé et couvert d'écume blanche par la fonte des neiges et la pluie des montagnes, et l'impétuosité des eaux avait rompu et emporté le pont, de sorte qu'on ne pouvait plus passer.

Le paladin cherche des yeux d'un côté et d'autre le long des rives, pour voir, puisqu'il n'est ni poisson ni oiseau, comment il pourra mettre le pied sur l'autre bord. Et voici qu'il voit venir à lui un bateau, à la poupe duquel une damoiselle est assise. Il lui fait signe de venir à lui, mais elle ne laisse point arriver la barque jusqu'à terre.

Elle ne touche point terre de la proue, car elle craint qu'on ne monte contre son gré dans la barque. Roland la prie de le prendre avec elle et de le déposer de l'autre côté du fleuve. Et elle à lui : « Aucun chevalier ne passe par ici, sans avoir donné sa foi de livrer, à ma requête, la bataille la plus juste et la plus honorable qui soit au monde.

» C'est pourquoi, si vous avez le désir, chevalier, de porter vos pas sur l'autre rive, promettez-moi que vous irez, avant la fin du mois prochain, vous joindre au roi d'Irlande qui rassemble une grande armée pour détruire l'île d'Ébude, la plus barbare de toutes celles que la mer entoure.

» Vous devez savoir que par delà l'Irlande, et parmi beaucoup d'autres, est située une île nommée Ébude, dont les sauvages habitants, pour satisfaire à leur loi, pillent les environs, enlevant toutes les femmes qu'ils peuvent saisir, et qu'ils destinent à servir de proie à un animal vorace qui vient chaque jour sur leur rivage, où il trouve toujours une nouvelle dame ou damoiselle dont il se nourrit.

» Les marchands et les corsaires qui croisent dans ces parages, leur en livrent en quantité, et surtout les plus belles. Vous pouvez compter, à une par jour, combien ont déjà péri de dames

et de damoiselles. Mais, si la pitié trouve en vous asile, si vous n'êtes pas entièrement rebelle à l'amour, ayez pour agréable de faire partie de ceux qui vont combattre pour une si juste cause. »

Roland attend à peine d'avoir tout entendu, et, en homme qui ne peut souffrir un acte inique et barbare, ni en entendre parler sans que cela lui pèse, il jure d'être le premier à cette entreprise. Quelque chose lui fait penser, lui fait craindre, que ces gens ne se soient emparés d'Angélique, puisqu'il l'a cherchée par tant d'endroits sans pouvoir retrouver sa trace.

Cette pensée le trouble et lui fait abandonner son premier projet. Il se décide à s'embarquer le plus vite possible pour cette île inique. Avant que le soleil ne se soit plongé dans la mer, il trouve près de Saint-Malo un navire sur lequel il monte ; puis, ayant fait déployer les voiles, il dépasse le Mont-Saint-Michel pendant la nuit.

Il laisse Saint-Brieuc et Landriglier[54] à main gauche, et s'en va côtoyant les grandes falaises bretonnes. Puis, il se dirige droit sur les côtes blanches d'où l'Angleterre a pris le nom d'Albion. Mais le vent, qui était d'abord au midi, vient à manquer, et se met à souffler du ponant et du nord avec une telle force, qu'il faut abaisser toutes les voiles et tourner la poupe.

Tout le chemin qu'avait fait le navire en quatre jours, on le refait en arrière en un seul. L'habile pilote tient la haute mer et n'approche pas de terre, où son bâtiment se briserait comme un verre fragile. Le vent, après avoir soufflé en fureur pendant quatre jours, s'apaisa le cinquième et laissa le navire entrer paisiblement dans l'embouchure du fleuve d'Anvers.

---

54 Par Landriglier, Arioste entend la petite ville de Tréguier, le *Tricosium* des anciens.

Dès que le pilote, harassé de fatigue, eut fait entrer dans cette embouchure son vaisseau maltraité par la tempête, il longea une contrée qui s'étendait à droite du fleuve ; on vit aussitôt descendre sur la rive un vieillard d'un grand âge, ainsi que semblait l'indiquer sa chevelure blanche. D'un air tout à fait courtois, après avoir salué tout le monde, il se retourna vers le comte, qu'il jugea être le chef,

Et le pria, de la part d'une damoiselle, de venir au plus tôt lui parler, ajoutant qu'elle était belle, et plus douce et plus affable que toute autre au monde ; et que s'il préférait l'attendre, elle viendrait le trouver sur son navire, car elle mettait le plus grand empressement à s'aboucher avec tous les chevaliers errants qui passaient par là ;

Qu'aucun chevalier, venu par terre ou par mer dans l'embouchure du fleuve, n'avait refusé de s'entretenir avec la damoiselle et de la conseiller dans sa cruelle position. En entendant cela, Roland s'élance sans retard sur la rive, et comme il était humain et rempli de courtoisie, il va où le vieillard le mène.

Une fois à terre, le paladin fut conduit dans un palais, au haut de l'escalier duquel il trouva une dame en grand deuil, autant que l'indiquaient son visage et les tentures noires dont toutes les chambres et les salles étaient tendues. Après un accueil plein de grâce et de déférence, la dame le fit asseoir et lui dit d'une voix triste :

« Je veux que vous sachiez que je suis la fille du comte de Hollande. Bien que je ne fusse pas son seul enfant, et que j'eusse deux frères, je lui étais si chère, qu'à tout ce que je lui demandais, jamais il ne me répondit par un refus. Je vivais heureuse en cet état, lorsqu'arriva sur nos terres un jeune duc.

» Il était duc de Zélande et s'en allait vers la Biscaye, guerroyer contre les Maures. La jeunesse et la beauté qui fleuris-

saient en lui m'inspirèrent un profond amour, et il eut peu de peine à me captiver. Je croyais et je crois, et je pense ne point me tromper, qu'il m'aimait et qu'il m'aime encore d'un cœur sincère.

» Pendant les jours qu'il fut retenu chez nous par les vents contraires – contraires aux autres, mais à moi propices, car s'ils furent au nombre de quarante pour tout le monde, ils me parurent à moi durer un moment, tant à s'enfuir ils eurent les ailes promptes – nous eûmes ensemble de nombreux entretiens, où nous nous promîmes de nous unir solennellement en mariage, aussitôt qu'il serait de retour.

» À peine Birène nous eut-il quittés – c'est le nom de mon fidèle amant – que le roi de Frise, pays qui est séparé du nôtre par la largeur du fleuve, désirant me faire épouser son fils unique nommé Arbant, envoya en Hollande les plus dignes seigneurs de son royaume, pour me demander à mon père.

» Moi, qui ne pouvais pas manquer à la foi promise à mon amant, et qui n'aurais pas voulu y manquer, quand même Amour me l'eût permis, pour déjouer tous ces projets menés si vivement, et pressée de donner une réponse, je dis à mon père que, plutôt que prendre un mari en Frise, j'aimerais mieux être mise à mort.

» Mon bon père, dont le seul plaisir était de faire ce qui me plaisait, ne voulut pas me tourmenter plus longtemps, et pour me consoler, et faire cesser les pleurs que je répandais, il rompit la négociation. Le superbe roi de Frise en conçut tant d'irritation et de colère, qu'il entra en Hollande, et commença la guerre qui devait mettre en terre tous ceux de mon sang.

» Outre qu'il est si fort et si vigoureux que bien peu l'égalent de nos jours, il est si astucieux dans le mal, que la puissance, le courage et l'intelligence ne peuvent rien contre lui. Il

possède une arme que les anciens n'ont jamais vue, et que, parmi les modernes, lui seul connaît. C'est un tube de fer, long de deux brasses, dans lequel il met de la poudre et une balle.

» Dès qu'avec le feu il touche un petit soupirail qui se trouve à l'arrière de cette canne et qui se voit à peine – comme le médecin qui effleure la veine qu'il veut alléger – la balle est chassée avec le fracas du tonnerre et de l'éclair, et comme fait la foudre à l'endroit où elle a passé, elle brûle, abat, déchire et fracasse tout ce qu'elle touche.

» À l'aide de cette arme perfide, il mit deux fois notre armée en déroute, et occit mes frères. À la première rencontre, il tua le premier en lui mettant la balle au beau milieu du cœur, après avoir traversé le haubert ; dans le second combat, l'autre, qui fuyait, reçut la mort par une balle qui le frappa de loin entre les épaules et qui ressortit par la poitrine.

» Quelques jours après, mon père qui se défendait dans le dernier château qui lui restait, car il avait perdu tous les autres, fut tué d'un coup semblable ; pendant qu'il allait et venait, veillant à ceci et à cela, il fut frappé entre les deux yeux par le traître qui l'avait visé de loin.

» Mes frères et mon père morts, je restai l'unique héritière de l'île de Hollande. Le roi de Frise, qui avait l'intention bien arrêtée de prendre pied sur cet État, me fit savoir, ainsi qu'à mon peuple, qu'il m'accorderait la paix, si je voulais encore – ce que j'avais refusé auparavant – prendre pour mari son fils Arbant.

» Moi, tant à cause de la haine que j'avais conçue pour lui et pour toute sa race infâme qui avait tué mes deux frères et mon père, et qui m'avait vaincue et dépouillée, que parce que je ne voulais pas manquer à la promesse que j'avais faite à Birène

de ne pas en épouser un autre jusqu'à ce qu'il fût revenu d'Espagne,

» Je répondis que j'aimerais mieux souffrir mille maux, être mise à mort, brûlée vive et que ma cendre fût jetée au vent, avant de consentir à faire cela. Mes sujets essayèrent de me détourner de cette résolution ; ils me prièrent ; ils me menacèrent de me livrer, moi et mes domaines, plutôt que de se laisser opprimer à cause de mon obstination.

» Aussi, voyant que leurs protestations et leurs prières étaient vaines, et que je persistais dans mon refus, ils entrèrent en accord avec le Frison et, comme ils l'avaient dit, ils me livrèrent à lui, moi et ma ville. Le roi de Frise, sans me faire subir aucun mauvais traitement, m'assura qu'il me conserverait la vie, si je voulais consentir à ses anciens projets et devenir la femme de son fils Arbant.

» Me voyant ainsi forcée, je voulus, pour m'échapper de leurs mains, perdre la vie ; mais mourir sans me venger m'eût semblé plus douloureux que tous les maux que j'avais déjà soufferts. Après avoir beaucoup réfléchi, je compris que la dissimulation pouvait seule servir ma vengeance. Je feignis de désirer que le roi me pardonnât et fît de moi sa belle-fille.

» Parmi tous ceux qui avaient été jadis au service de mon père, je choisis deux frères doués d'une grande intelligence et d'un grand courage. Ils étaient encore plus fidèles, ayant grandi à la cour et ayant été élevés avec nous dès leur première jeunesse. Ils m'étaient si dévoués, que leur vie leur paraissait peu de chose pour me sauver.

» Je leur fis part de mon dessein, et ils me promirent de m'aider. L'un d'eux alla en Flandre pour y appareiller un navire ; l'autre resta en Hollande avec moi. Or, pendant que les étrangers et les habitants du royaume se préparaient à célébrer

mes noces, on apprit que Birène avait levé une armée en Biscaye, pour venir en Hollande.

» Après la première bataille, où un de mes frères fut tué, j'avais en effet envoyé un messager en Biscaye, pour en porter la triste nouvelle à Birène. Pendant que ce dernier était occupé à lever une armée, le roi de Frise conquit le reste de la Hollande. Birène, qui ne savait rien de tout cela, avait mis à la voile pour venir à notre secours.

» Le roi frison, avisé de ce fait, laisse à son fils le soin de continuer les préparatifs des noces, et prend la mer avec toute son armée. Il rencontre le duc, le défait, brûle et détruit sa flotte et – ainsi le veut la Fortune – le fait prisonnier. Mais la nouvelle de ces événements ne parvint pas encore jusqu'à nous. Pendant ce temps, le jeune prince m'épousa et voulut coucher avec moi, dès le soleil disparu.

» J'avais fait cacher, derrière les rideaux du lit, mon fidèle serviteur, qui ne bougea pas avant d'avoir vu mon époux venir à moi. Mais à peine celui-ci fut-il couché, qu'il leva une hache et lui porta un coup si vigoureux derrière la tête, qu'il lui ôta la parole et la vie. Moi, je sautai vivement à bas du lit et je lui coupai la gorge.

» Comme tombe le bœuf sous la masse, ainsi tomba le misérable jeune homme. Et cela fut un juste châtiment pour le roi Cimosque, plus que tout autre félon – l'impitoyable roi de Frise est ainsi nommé – qui m'avait tué mes deux frères et mon père ; et qui, pour mieux se rendre maître de mes États, me voulait pour bru, et m'aurait peut-être un jour tuée aussi.

» Avant que l'éveil soit donné, je prends ce que j'ai de plus précieux et de moins lourd ; mon compagnon me descend en toute hâte, par une corde suspendue à la fenêtre, vers la mer où son frère attendait sur le navire qu'il avait acheté en Flandre.

Nous livrons les voiles au vent, nous battons l’eau avec les rames, et nous nous sauvons tous, comme il plaît à Dieu.

» Je ne sais si le roi de Frise fut plus affligé de la mort de son fils, qu’enflammé de colère contre moi, lorsque, le jour suivant, il apprit à son retour combien il avait été outragé. Il s’en revenait, lui et son armée, orgueilleux de sa victoire et de la prise de Birène. Et croyant accourir à des noces et à une fête, il trouva tout le monde dans un deuil sombre et funeste.

» La douleur de la mort de son fils, la haine qu’il a contre moi, ne le laissent en repos ni jour ni nuit. Mais, comme les pleurs ne ressuscitent pas les morts, et que la vengeance seule assouvit la haine, il veut employer le temps qu’il devait passer dans les soupirs et dans les larmes, à chercher comment il pourra me prendre et me punir.

» Tous ceux qu’il savait, ou qu’on lui avait dit être mes amis ou m’avoir aidée dans mon entreprise, il les fit mettre à mort, et leurs domaines furent brûlés et ravagés. Il voulut aussi tuer Birène, pensant que je ne pourrais pas ressentir de plus grande douleur. Mais il pensa qu’en le gardant en vie il aurait en main le filet qu’il fallait pour me prendre.

» Toutefois il lui impose une cruelle et dure condition : il lui accorde une année, à la fin de laquelle il lui infligera une mort obscure, si, par la force ou par la ruse, Birène, avec l’aide de ses amis et de ses parents, par tous les moyens qu’il pourra, ne me livre à lui prisonnière. Ainsi sa seule voie de salut est ma mort.

» Tout ce qu’on peut faire pour le sauver, hors me perdre moi-même, je l’ai fait. J’avais six châteaux en Flandre ; je les ai vendus ; et le prix, petit ou grand, que j’en ai retiré, je l’ai employé partie à tenter, par l’intermédiaire de personnes adroites,

de corrompre ses gardiens, partie à soulever contre ce barbare, tantôt les Anglais, tantôt les Allemands.

» Mes émissaires, soit qu'ils n'aient rien pu, soit qu'ils n'aient pas rempli leur devoir, m'ont fait de belles promesses et ne m'ont point aidée. Ils me méprisent, maintenant qu'ils m'ont soutiré de l'or. Et le terme fatal approche, après lequel ni force ni trésor ne pourront arriver à temps pour arracher mon cher époux à une mort terrible.

» Mon père et mes frères sont morts à cause de lui ; c'est à cause de lui que mon royaume m'a été enlevé ; pour lui, pour le tirer de prison, j'ai sacrifié les quelques biens qui me restaient, et qui étaient ma seule ressource pour vivre. Il ne me reste plus maintenant qu'à aller me livrer moi-même aux mains d'un si cruel ennemi, afin de le délivrer.

» Si donc il ne me reste plus autre chose à faire, et si je n'ai plus d'autre moyen pour le sauver que d'aller offrir ma vie pour lui, offrir ma vie pour lui me sera cher encore. Mais une seule crainte m'arrête : sais-je si je pourrai conclure avec le tyran un pacte assez solide pour qu'une fois qu'il m'aura en son pouvoir, il ne me trompe pas ?

» Je crains, quand il me tiendra en cage, et qu'il m'aura fait subir tous les tourments, qu'il ne laisse point pour cela aller Birène, afin de m'ôter la satisfaction de l'avoir délivré. Je périrai, mais sa rage ne sera pas satisfaite s'il me fait périr seule, et, quelque vengeance qu'il ait tirée de moi, il n'en fera pas moins ce qu'il voudra du malheureux Birène.

» Or, la raison qui me porte à conférer avec vous au sujet de mes malheurs, et qui fait que je les expose à tous les seigneurs et à tous les chevaliers qui passent près de nous, est simplement pour que quelqu'un me donne l'assurance qu'après que je me serai livrée à mon cruel persécuteur, il ne retiendra pas

Birène prisonnier. Je ne veux pas, moi morte, qu'il soit ensuite mis à mort.

» J'ai prié chaque guerrier que j'ai vu, de m'accompagner quand j'irai me remettre entre les mains du roi de Frise. Mais auparavant j'ai exigé qu'il me promît, qu'il me donnât sa foi de faire exécuter l'échange, de façon que, moi livrée, Birène sera à l'instant mis en liberté. De la sorte, quand je serai conduite au supplice, je mourrai contente, certaine que ma mort aura donné la vie à mon époux.

» Jusqu'à ce jour, je n'ai trouvé personne qui veuille m'assurer sur sa foi qu'une fois que je serai au pouvoir du roi, celui-ci remettra Birène en échange, et que je ne me serai pas livrée en vain, tellement chacun redoute cette arme, cette arme contre laquelle il n'est pas, dit-on, de cuirasse qui puisse résister, si épaisse qu'elle soit.

» Mais si chez vous le courage répond à la fière prestance et à l'aspect herculéen, si vous croyez pouvoir m'arracher à Cimosque dans le cas ou il manquerait à sa promesse, consentez à m'accompagner lorsque j'irai me remettre en ses mains. Si vous êtes avec moi, je ne craindrai plus qu'une fois que je serai morte, mon seigneur meure aussi. »

Ici la damoiselle termina son récit qu'elle avait interrompu souvent par ses larmes et ses soupirs. Dès qu'elle eut fermé la bouche, Roland, qui n'hésita jamais à faire le bien, ne se répandit pas en vaines paroles, car, de sa nature, il n'en abusait pas. Mais il lui promit et lui donna sa foi qu'il ferait plus qu'elle ne lui avait demandé.

Son intention n'est pas qu'elle aille se remettre aux mains de son ennemi pour sauver Birène. Il les sauvera bien tous deux, si son épée et sa valeur habituelle ne lui font point défaut. Le jour même, ils se mettent en route, profitant du vent doux et

favorable. Le paladin presse le départ, car il désirait se rendre ensuite le plus tôt possible à l'île du monstre.

L'habile pilote dirige sa voile d'un côté et d'autre, à travers les étangs profonds ; il longe successivement toutes les îles de la Zélande, découvrant l'une à mesure qu'on dépasse l'autre. Le troisième jour, Roland descend en Hollande ; mais il ne laisse pas venir avec lui celle qui est en guerre avec le roi de Frise ; Roland veut qu'elle apprenne la mort de ce tyran avant de descendre.

Couvert de ses armes, le paladin s'avance le long du rivage, monté sur un coursier au pelage gris et noir, nourri en Flandre et né en Danemark, et fort et robuste encore plus que rapide. Car, avant de s'embarquer, il avait laissé en Bretagne son destrier, ce Bride d'or si beau et si vaillant, qui n'avait pas d'égal, si ce n'est Bayard.

Roland arrive à Dordrecht, et là il trouve la porte gardée par une nombreuse troupe de gens en armes, ainsi qu'on fait toujours pour maintenir une ville suspecte, et surtout quand elle est nouvellement conquise. On venait du reste de recevoir la nouvelle qu'un cousin du prisonnier accourait de Zélande avec une flotte et une armée.

Roland prie un des gardes d'aller dire au roi qu'un chevalier errant désire se mesurer avec lui à la lance et à l'épée ; mais qu'il veut qu'entre eux un pacte soit auparavant conclu : si le roi renverse celui qui l'a défié, on lui livrera la dame qui a tué Arbant, car le chevalier la tient à sa disposition dans un endroit peu éloigné, de manière à pouvoir la lui livrer.

En revanche, il veut que le roi promette, s'il est vaincu dans le combat, de mettre immédiatement Birène en liberté et de le laisser aller où il voudra. Le soldat remplit en toute hâte son ambassade, mais le roi, qui ne connut jamais ni courage ni cour-

toisie, songe aussitôt à employer la fraude, la tromperie et la trahison.

Il pense qu'en s'emparant du chevalier, il aura par-dessus le marché la dame qui l'a si fort outragé, si elle est véritablement à sa disposition et si le soldat a bien entendu. Par divers sentiers aboutissant à d'autres portes que celle où il était attendu, il fait sortir trente hommes, qui, après un long détour et en se cachant, vont s'embusquer derrière le paladin.

En attendant, le traître fait engager des pourparlers, jusqu'à ce qu'il ait vu les cavaliers et les fantassins arrivés à l'endroit où il veut. Ensuite, il sort lui-même par la porte à la tête d'un nombre égal de soldats. Comme le chasseur expérimenté a coutume de cerner les bois de tous côtés, ou comme, près du Volano[55], le pêcheur entoure les poissons d'un long filet,

De même, le roi de Frise prend ses mesures pour que le chevalier ne puisse fuir par aucun côté. Il veut le prendre vivant et non d'une autre façon. Et il croit le faire si facilement, qu'il n'apporte pas avec lui cette foudre terrestre, avec laquelle il fait de si nombreuses victimes, car ici elle ne lui semble pas nécessaire, puisqu'il veut faire un prisonnier et non donner la mort.

Comme le rusé oiseleur, qui conserve vivants les premiers oiseaux pris, afin d'en attirer par leur jeu et par l'appeau une plus grande quantité, ainsi voulait faire en cette circonstance le roi Cimosque. Mais Roland n'était pas un de ces oiseaux qui se laissent prendre du premier coup, et il eut bien vite rompu le cercle qu'on avait fait autour de lui.

---

55 Branche du Pô qui se sépare de la branche principale, près de Ferrare, et va se jeter, à quelques lieues plus loin, dans l'étang de Comacchio et de là dans l'Adriatique.

Le chevalier d'Anglante abaisse sa lance et se précipite au plus épais de la troupe. Il en transperce un, puis un autre, et un autre, et un autre, tellement qu'ils semblent être de pâte ; à la fin il en enfile six, et il les tient tous embrochés à sa lance ; et comme elle ne peut plus en contenir, il laisse retomber le septième, mais si grièvement blessé qu'il meurt du coup.

Non autrement, on voit, le long des fossés et des canaux, les grenouilles frappées aux flancs et à l'échine par l'habile archer, jusqu'à ce que d'un côté et de l'autre sa flèche soit toute pleine et qu'on ne puisse plus en mettre. La lance de Roland se rompt sous le poids, et il se jette avec son épée au milieu de la bataille.

Sa lance rompue, il saisit son épée, celle qui jamais ne fut tirée en vain. Et à chaque coup, de la taille ou de la pointe, il extermine tantôt un fantassin, tantôt un cavalier. Partout où il touche, il teint en rouge, l'azur, le vert, le blanc, le noir, le jaune. Cimosque se lamente de n'avoir pas avec lui la canne et le feu, alors qu'ils lui seraient le plus utiles.

Et avec de grands cris et de grandes menaces, il ordonne qu'on les lui apporte ; mais on l'écoute peu, car quiconque a pu se sauver dans la ville, n'a plus l'audace d'en sortir. Le roi Frison qui voit fuir tous ses gens, prend le parti de se sauver, lui aussi. Il court à la porte et veut faire lever le pont, mais le comte le suit de trop près.

Le roi tourne les épaules et laisse Roland maître du pont et des deux portes. Il fuit et gagne tous les autres en vitesse, grâce à ce que son coursier court plus vite. Roland ne prend pas garde à la vile plèbe ; il veut mettre à mort le félon et non les autres. Mais son destrier ne court pas assez vite pour atteindre celui qui fuit comme s'il avait des ailes.

Par une voie, ou par une autre, Cimosque se met bien vite hors de vue du paladin. Mais il ne tarde pas à revenir avec des armes nouvelles. Il s'est fait apporter le tube de fer creux et le feu, et tapi dans un coin, il attend son ennemi comme le chasseur à l'affût, avec son épieu et ses chiens, attend le sanglier féroce qui descend détruisant tout sur son passage,

Brisant les branches et faisant rouler les rochers. Partout où se heurte son front terrible, il semble que l'orgueilleuse forêt croule sous la rumeur, et que la montagne s'entr'ouvre. Cimosque se tint à son poste, afin que l'audacieux comte ne passe pas sans lui payer tribut. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il touche avec le feu le soupirail du tube, et soudain celui-ci éclate.

En arrière, il étincelle comme l'éclair ; par devant, il gronde et lance le tonnerre dans les airs. Les murs tremblent, le terrain frémit sous les pieds. Le ciel retentit de l'effroyable son. Le trait ardent, qui abat et tue tout ce qu'il rencontre et n'épargne personne, siffle et grince. Mais, comme l'aurait voulu ce misérable assassin, il ne va pas frapper le but.

Soit précipitation, soit que son trop vif désir de tuer le baron lui ait fait mal viser ; soit que son cœur tremblant comme la feuille ait fait trembler aussi son bras et sa main ; soit enfin que la bonté divine n'ait pas voulu que son fidèle champion fût si tôt abattu, le coup vint frapper le ventre du destrier et l'étendit par terre, d'où il ne se releva plus jamais.

Le cheval et le cavalier tombent à terre, le premier lourdement, le second en la touchant à peine, car il se relève si adroitement et si légèrement, que sa force et son haleine en semblent accrues. Comme Antée, le Libyen, qui se relevait plus vigoureux après avoir touché le sol, tel se relève Roland, et sa force paraît avoir doublé en touchant la terre.

Que celui qui a vu tomber du ciel le feu que Jupiter lance avec un bruit si horrible, et qui l'a vu pénétrer dans un lieu où sont renfermés le soufre et le salpêtre, alors que le ciel et la terre semblent en feu, que les murs éclatent et que les marbres pesants et les rochers volent jusqu'aux étoiles,

Se représente le paladin après qu'il se fut relevé de terre. Il se redresse avec un air si terrible, si effrayant et si horrible à la fois, qu'il aurait fait trembler Mars dans les cieux. Le roi frison, saisi d'épouvante, tourne bride en arrière pour fuir. Mais Roland l'atteint plus vite qu'une flèche n'est chassée de l'arc.

Et ce qu'il n'avait pas pu faire auparavant à cheval, il le fera à pied. Il le suit si rapidement, que celui qui ne l'a pas vu ne voudrait point le croire. Il le rejoint après un court chemin ; il lève l'épée au-dessus du casque et lui assène un tel coup, qu'il lui fend la tête jusqu'au col, et l'envoie rendre à terre le dernier soupir.

Soudain voici que de l'intérieur de la cité s'élève une nouvelle rumeur, un nouveau bruit d'armes. C'est le cousin de Birène, qui, à la tête des gens qu'il avait amenés de son pays, voyant la porte grande ouverte, a pénétré jusqu'au cœur de la ville encore sous le coup de l'épouvante où l'avait plongée le paladin, et qui la parcourt sans trouver de résistance.

La population fuit en déroute, sans s'informer de ce que sont ces nouveaux venus, ni de ce qu'ils veulent. Mais, quand on s'est aperçu à leurs vêtements et à leur langage que ce sont des Zélandais, on demande la paix et on arbore le drapeau blanc, et l'on informe celui qui les commande qu'on veut l'aider contre les Frisons qui retiennent son duc prisonnier.

Car la population avait toujours été hostile au roi de Frise et à ses compagnons, non seulement parce qu'il avait fait périr leur ancien seigneur, mais surtout parce qu'il était injuste, impi-

toyable et rapace. Roland s'interpose en ami entre les deux partis, et rétablit la paix entre eux. Les deux troupes réunies ne laissèrent pas un Frison sans le tuer ou le faire prisonnier.

On jette à terre les portes des prisons, sans prendre la peine de chercher les clefs. Birène fait voir au comte, par ses paroles de gratitude, qu'il connaît quelle obligation il lui a. Puis, ils vont ensemble, accompagnés d'une foule nombreuse, vers le navire où attend Olympie. Ainsi s'appelait la dame à qui, comme de droit, la souveraineté de l'île était rendue.

Celle-ci avait amené Roland sans penser qu'il ferait tant pour elle ; il lui paraissait suffisant qu'il sauvât son époux, en l'abandonnant elle seule au péril. Elle le révère et l'honore, et tout le peuple avec elle. Il serait trop long de raconter les caresses que lui prodigue Birène, et celles qu'elle lui rend, ainsi que les remerciements que tous deux adressent au comte.

Le peuple remet la damoiselle en possession du trône paternel, et lui jure fidélité. Après s'être unie à Birène d'une chaîne qu'Amour doit rendre éternelle, elle lui donne le gouvernement de l'État et d'elle-même. Et celui-ci confie le commandement des forteresses et des domaines de l'île à son cousin.

Car il avait résolu de retourner en Zélande et d'emmener sa fidèle épouse avec lui, prétendant qu'il voulait tenter la conquête de la Frise, et qu'il avait un gage de succès qu'il appréciait fort, à savoir la fille du roi Cimosque, trouvée parmi les nombreux prisonniers qu'on avait faits.

Il prétendit aussi qu'il voulait la donner pour femme à son frère encore mineur. Le sénateur romain partit le même jour que Birène mit à la voile ; et il ne voulut emporter de tant de dépouilles gagnées par lui rien autre chose que cet instrument qui, comme nous l'avons dit, produisait tous les effets de la foudre.

Son intention, en le prenant, n'était pas d'en user pour sa défense, car il avait toujours estimé qu'il n'appartenait qu'à une âme lâche de se lancer dans une entreprise quelconque avec un avantage sur son adversaire. Mais il voulait la jeter dans un lieu où elle ne pourrait plus jamais nuire à personne. C'est pourquoi il emporta avec lui la poudre, les balles et tout ce qui servait à cette arme.

Et, dès qu'il fut sorti du port, et qu'il se vit arrivé à l'endroit où la mer était la plus profonde, de sorte que, sur l'un et l'autre rivage, on n'apercevait aucun signe lointain, il la prit et dit : « Afin que plus jamais chevalier ne se confie à toi, et que le lâche ne se puisse vanter de valoir plus que le brave, reste engloutie ici.

» Ô maudite, abominable invention, forgée au plus profond du Tartare par les mains mêmes du malin Belzébuth, dans l'intention de couvrir le monde de ruines, je te renvoie à l'enfer d'où tu es sortie. » Ainsi disant, il la jette dans l'abîme, pendant que les voiles, gonflées par le vent, le poussent sur le chemin de l'île cruelle.

Le paladin est pressé d'un tel désir de savoir si sa dame s'y trouve, sa dame qu'il aime plus que tout l'univers ensemble, et sans laquelle il ne peut pas vivre une heure joyeux, qu'il ne met pas le pied en Hibernie, de peur d'être obligé de consacrer son temps à une œuvre nouvelle et d'être réduit plus tard à dire : Hélas ! pourquoi ne me suis-je point hâté davantage !

Il ne permet pas non plus d'aborder en Angleterre ni en Irlande, ni sur les rivages opposés. Mais laissons-le aller où l'envoie l'Archer qui l'a blessé au cœur. Avant de parler encore de lui, je veux retourner en Hollande, et je vous invite à y retourner avec moi. Je sais qu'il vous déplairait autant qu'à moi que les noces s'y fissent sans nous.

Les noces furent belles et somptueuses, mais elles seront encore surpassées par celles qui, dit-on se préparent en Zélande. Cependant, je ne vous propose pas de venir à celles-ci, car elles doivent être troublées par de nouveaux incidents dont je vous parlerai dans l'autre chant, si à l'autre chant vous venez m'entendre.

Chant X

ARGUMENT. – Birène étant devenu amoureux d'une autre femme, abandonne Olympie. – Roger reçoit l'hippogriffe des mains de Logistilla qui lui apprend à le conduire. Il descend avec lui en Angleterre, où il voit le rassemblement des troupes destinées à porter secours à Charles. En passant en Irlande, il aperçoit dans l'île d'Ébude Angélique enchaînée à un rocher pour être dévorée par l'orque. Il abat le monstre, prend la jeune fille en croupe, et descend avec elle sur le rivage de la Basse-Bretagne.

Parmi les amants les plus fameux qui donnèrent au monde, soit dans l'infortune, soit dans la prospérité, les meilleures preuves d'amour et les plus grands exemples de fidélité, je donnerai de préférence, non pas la seconde, mais la première place à Olympie. Et si elle ne doit pas être placée avant tous, je tiens à dire que, parmi les anciens et les modernes, on ne saurait trouver un amour plus grand que le sien.

Elle avait rendu Birène certain de cet amour, par des témoignages si nombreux et si évidents, qu'il serait impossible à une femme de faire plus pour assurer un homme de sa tendresse, même quand elle lui montrerait sa poitrine et son cœur tout ouverts. Et si les âmes si fidèles et si dévouées doivent être récompensées d'un amour réciproque, je dis qu'Olympie était digne d'être aimée par Birène, non pas autant, mais plus que soi-même ;

Et qu'il ne devait pas l'abandonner jamais pour une autre femme, fût-ce pour celle qui jeta l'Europe et l'Asie dans tant de malheurs, ou pour toute autre méritant plus encore le titre de

belle ; mais qu'il aurait dû, plutôt que de la laisser, renoncer à la clarté du jour, à l'ouïe, au goût, à la parole, à la vie, à la gloire, et à tout ce qu'on peut dire ou imaginer de plus précieux.

Si Birène l'aima comme elle avait aimé Birène ; s'il lui fut fidèle comme elle le lui avait été ; si jamais il tourna sa voile pour suivre une autre voie que la sienne ; ou bien s'il paya tant de services par son ingratitude, et s'il fut cruel pour celle qui lui avait montré tant de fidélité, tant d'amour, je vais vous le dire et vous faire, d'étonnement, serrer les lèvres et froncer les sourcils.

Et quand vous aura été dévoilée l'impitoyable cruauté dont il paya tant de bontés, ô femmes, aucune de vous ne saura plus si elle doit ajouter foi aux paroles d'un amant. L'amant, pour avoir ce qu'il désire, sans songer que Dieu voit et entend tout, entasse les promesses et les serments, qui tous se dispersent ensuite par les airs au gré des vents.

Les serments et les promesses s'en vont dans les airs, emportés et dispersés par les vents, dès que ces amants ont assouvi la soif qui les embrasait et les brûlait. Soyez, par cet exemple, moins faciles à croire à leurs prières et à leurs plaintes. Bien avisé et heureux, ô mes chères dames, celui qui apprend à être prudent aux dépens d'autrui.

Gardez-vous de ceux qui portent sur leur frais visage la fleur des belles années ; car, chez eux, tout désir naît et meurt promptement, semblable à un feu de paille. De même que le chasseur suit le lièvre, par le froid, par le chaud, sur la montagne, dans la plaine, et n'en fait plus le moindre cas dès qu'il l'a pris, s'acharnant seulement à poursuivre ce qui le fuit ;

Ainsi font ces jeunes gens qui, tant que vous vous montrez dures et hautaines envers eux, vous aiment et vous révèrent avec tout l'empressement que doit avoir l'esclave fidèle. Mais, aussitôt qu'ils pourront se vanter de la victoire, de maîtresses il

vous faudra devenir esclaves, et voir s'éloigner de vous leur faux amour qu'ils porteront à d'autres.

Je ne vous défends pas pour cela – j'aurais tort – de vous laisser aimer, car, sans amant, vous seriez comme la vigne inculte au milieu d'un jardin, sans tuteur ou sans arbre auquel elle puisse s'appuyer. Je vous engage seulement à fuir la jeunesse volage et inconstante, et à cueillir des fruits qui ne soient pas verts et âcres, sans les choisir cependant trop mûrs.

Je vous ai dit plus haut qu'on avait trouvé parmi les prisonniers une fille du roi de Frise, et que Birène parlait, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, de la donner pour femme à son frère. Mais, à dire le vrai, il en était lui-même affriandé, car c'était un morceau délicat ; et il eût considéré comme une sottise de se l'enlever de la bouche, pour le donner à un autre.

La damoiselle n'avait pas encore dépassé quatorze ans ; elle était belle et fraîche comme une rose qui vient de sortir du bouton et s'épanouit au soleil levant. Non seulement Birène s'en amouracha, mais on ne vit jamais un feu pareil consumer les moissons mûres sur lesquelles des mains envieuses et ennemies ont porté la flamme,

Aussi vite qu'il en fut embrasé, brûlé jusqu'aux moelles, du jour où il la vit, pleurant son père mort et son beau visage tout inondé de pleurs. Et comme l'eau froide tempère celle qui bouillait auparavant sur le feu, ainsi l'ardeur qu'avait allumée Olympie, vaincue par une ardeur nouvelle, fut éteinte en lui.

Et il se sentit tellement rassasié, ou pour mieux dire tellement fatigué d'elle, qu'il pouvait à peine la voir ; tandis que son appétit pour l'autre était tellement excité, qu'il en serait mort s'il avait trop tardé à l'assouvir. Pourtant, jusqu'à ce que fût arrivé le jour marqué par lui pour satisfaire son désir, il le maîtrisa de

façon à paraître non pas aimer, mais adorer Olympie, et à vouloir seulement ce qui pouvait lui faire plaisir.

Et s'il caressait la jeune fille, – et il ne pouvait se tenir de la caresser plus qu'il n'aurait dû, – personne ne l'interprétait à mal, mais bien plutôt comme un témoignage de pitié et de bonté. Car relever celui que la Fortune a précipité dans l'abîme, et consoler le malheureux, n'a jamais été blâmé, mais a souvent passé pour un titre de gloire, surtout quand il s'agit d'une enfant, d'une innocente.

Ô souverain Dieu, comme les jugements humains sont parfois obscurcis par un nuage sombre ! Les procédés de Birène, impies et déshonnêtes, passèrent pour de la pitié et de la bonté. Déjà les mariniers avaient pris les rames en main, et, quittant le rivage sûr, emportaient joyeux vers la Zélande, à travers les étangs aux eaux salées, le duc et ses compagnons.

Déjà ils avaient laissé derrière eux et perdu de vue les rivages de la Hollande – car, afin de ne pas aborder en Frise, ils s'étaient tenus sur la gauche, du côté de l'Écosse – lorsqu'ils furent surpris par un coup de vent qui, pendant trois jours, les fit errer en pleine mer. Le troisième jour, à l'approche du soir, ils furent poussés sur une île inculte et déserte.

Dès qu'ils se furent abrités dans une petite anse, Olympie vint à terre. Contente, heureuse et loin de tout soupçon, elle soupa en compagnie de l'infidèle Birène ; puis, sous une tente qui leur avait été dressée dans un lieu agréable, elle se mit au lit avec lui. Tous leurs autres compagnons retournèrent sur le vaisseau pour s'y reposer.

La fatigue de la mer, et la peur qui l'avait tenue éveillée pendant plusieurs jours, le bonheur de se retrouver en sûreté sur le rivage, loin de toute rumeur, dans une solitude où nulle pensée, nul souci, puisqu'elle avait son amant avec elle, ne ve-

nait la tourmenter, plongèrent Olympie dans un sommeil si profond, que les ours et les loirs n'en subissent pas de plus grand.

Son infidèle amant, que la tromperie qu'il médite tient éveillé, la sent à peine endormie, qu'il sort doucement du lit, fait un paquet de ses habits et, sans plus se vêtir, abandonne la tente. Comme s'il lui était poussé des ailes, il vole vers ses gens, les réveille, et sans leur permettre de pousser un cri, leur fait gagner le large et abandonner le rivage.

Ils laissent derrière eux la plage et la malheureuse Olympie, qui dormit sans se réveiller jusqu'à ce que l'aurore eût laissé tomber de son char d'or une froide rosée sur la terre, et que les alcyons eussent pleuré sur les ondes leur antique infortune. Alors, à moitié éveillée, à moitié endormie, elle étend la main pour embrasser Birène, mais en vain.

Elle ne trouve personne. Elle retire sa main, l'avance de nouveau et ne trouve encore personne. Elle jette un bras par-ci, un bras par-là, étend les jambes l'une après l'autre sans plus de succès. La crainte chasse le sommeil ; elle ouvre les yeux et regarde : elle ne voit personne. Sans réchauffer, sans couver plus longtemps la place vide, elle se jette hors du lit et sort de la tente en toute hâte.

Elle court à la mer, se déchirant la figure, désormais certaine de son malheur. Elle s'arrache les cheveux, elle se frappe le sein et regarde, à la lumière resplendissante de la lune, si elle peut apercevoir autre chose que le rivage. Elle appelle Birène, et au nom de Birène, les antres seuls répondent, émus qu'ils sont de pitié.

Sur le bord extrême du rivage, se dressait un rocher que les eaux avaient, par leurs assauts répétés, creusé et percé en forme d'arche, et qui surplombait sur la mer. Olympie y monta préci-

pitamment, tant l'amour lui donnait de la force, et elle vit de loin s'enfuir les voiles gonflées de son perfide seigneur.

Longtemps elle les vit ou crut les voir, car l'air n'était pas encore bien clair. Toute tremblante, elle se laissa tomber, le visage plus blanc et plus froid que la neige. Mais quand elle eut la force de se relever, elle poussa de grands cris du côté de la route suivie par les navires, elle appela, aussi fort qu'elle put, répétant à plusieurs reprises le nom de son cruel époux.

Et ses pleurs et ses mains agitées en l'air suppléaient à ce que ne pouvait faire sa faible voix : « Où fuis-tu si vite, cruel ! ton vaisseau n'a pas tout son chargement. Permets qu'il me reçoive aussi ; cela ne peut lui peser beaucoup d'emporter mon corps, puisqu'il emporte mon âme ! » Et avec ses bras, avec ses vêtements, elle fait des signaux pour que le navire retourne.

Mais les vents, qui emportaient sur la haute mer les voiles du jeune infidèle, emportaient aussi les prières et les reproches de la malheureuse Olympie, et ses cris et ses pleurs. Trois fois, odieuse à elle-même, elle s'approcha du rivage pour se précipiter dans les flots ; enfin, détournant ses regards, elle retourna à l'endroit où elle avait passé la nuit.

Et la face cachée sur son lit qu'elle baignait de pleurs, elle lui disait : « Hier soir tu nous as reçus tous deux ; pourquoi ne sommes-nous pas deux à nous lever aujourd'hui ? Ô perfide Birène ! ô jour maudit où j'ai été mise au monde ! Que dois-je faire, que puis-je faire seule ici ? Qui m'aidera, hélas ! qui me consolera !

» Je ne vois pas un homme ici, je ne vois même rien qui puisse me donner à croire qu'il y existe un homme ; je n'aperçois pas un navire sur lequel, me réfugiant, je puisse espérer m'échapper et retrouver mon chemin. Je mourrai de misère, et personne ne me fermera les yeux et ne creusera ma sépulture,

à moins que je ne trouve un tombeau dans le ventre des loups qui habitent, hélas ! dans ces forêts.

» Je le crains, et déjà je crois voir sortir de ces bois les ours, les lions, les tigres ou d'autres bêtes semblables que la nature a armées de dents aiguës et d'ongles pour déchirer. Mais ces bêtes cruelles pourraient-elles me donner une mort pire que celle que tu m'infliges ? Je sais qu'elles se contenteront de me faire subir une seule mort, et toi, cruel, tu me fais, hélas ! mourir mille fois !

» Mais je suppose encore qu'il vienne maintenant un nocher qui, par pitié, m'emmène d'ici, m'arrache aux loups, aux ours et aux lions, et me sauve de la misère et d'une mort horrible ; il me portera peut-être en Hollande ; mais ses forteresses et ses ports ne sont-ils pas gardés pour toi ? Il me conduira sur la terre où je suis née, mais tu me l'as déjà enlevée par la fraude !

» Tu m'as ravi mes États, sous prétexte de parenté et d'amitié. Tu as été bien prompt à y installer tes gens pour t'en assurer la possession ! Retournerai-je en Flandre, où j'ai vendu ce qui me restait pour vivre, bien que ce fût peu, afin de te secourir et de te tirer de prison ? Malheureuse ! où irai-je ? Je ne sais.

» Irai-je en Frise où je pouvais être reine, ce que j'ai refusé pour toi, et ce qui a causé la mort de mon père et de mes frères, ainsi que la perte de tous mes biens ? Ce que j'ai fait pour toi, je ne voudrais pas te le reprocher, ingrat, ni t'infliger un châtiment ; mais tu ne l'ignores pas plus que moi, et voilà la récompense que tu m'en donnes !

» Ah ! pourvu que je ne sois pas prise par des corsaires et puis vendue comme esclave ! Avant cela, que les loups, les lions, les ours, les tigres et toutes les autres bêtes féroces viennent me déchirer de leurs ongles et m'emporter morte dans leur caverne,

pour y dévorer mes membres déchirés ! » Ainsi disant, elle enfonce ses mains dans ses cheveux d'or, et les arrache à pleines poignées.

Elle court de nouveau à l'extrémité du rivage, secouant la tête avec fureur et livrant au vent sa chevelure. Elle semble une forcenée, agitée non par un, mais par dix démons ; on dirait Hécube entrant en rage[56] à la vue de Polydore mort. Puis elle s'arrête sur un rocher et regarde la mer, et elle semble elle-même un rocher véritable.

Mais laissons-la se plaindre, afin que je puisse de nouveau vous parler de Roger qui, par la plus intense chaleur, chevauche en plein midi sur le rivage, las et brisé de fatigue. Le soleil frappe les collines, et sous ses rayons réfléchis, on voit bouillir le sable fin et blanc. Peu s'en fallait que les armes qu'il avait sur le dos ne fussent en feu, comme elles avaient été jadis.

Pendant que la soif et la fatigue de la route lui faisaient ennuyeuse et désagréable compagnie sur le sable profond et la voie déserte, le long de la plage exposée au soleil, il rencontra, à l'ombre d'une tour antique qui surgissait sur le bord de la mer, tout près du rivage, trois dames qu'à leurs gestes et à leur costume il reconnut pour être de la cour d'Alcine.

Couchées sur des tapis d'Alexandrie, elles goûtaient avec délices la fraîcheur de l'ombre, au milieu de nombreux vases de vin variés et de sucreries de toute sorte. Tout près de la plage, jouant avec les flots de la mer, les attendait un petit navire prêt à gonfler sa voile au moindre vent favorable. Pour le moment, il n'y avait pas un souffle d'air.

---

[56] Hécube, veuve de Priam et esclave d'Ulysse, poursuivie par les Thraces pour avoir arraché les yeux à Polymestor, qui avait tué Polydore, le dernier de ses enfants, entra en une telle rage, qu'elle fut changée en chienne enragée.

Dès qu'elles eurent aperçu Roger qui s'en allait tout droit sur le sable mouvant, la soif aux lèvres et le visage couvert de sueur, elles commencèrent à lui dire qu'il n'avait pas le cœur si déterminé à poursuivre son chemin, pour ne point s'arrêter à l'ombre douce et fraîche, et refuser de reposer son corps fatigué.

Et l'une d'elles s'approche du cheval pour en prendre la bride, afin qu'il puisse descendre ; l'autre, lui offrant une coupe de cristal pleine d'un vin pétillant, redouble sa soif. Mais Roger à ce son n'entra pas en danse, car tout retard de sa part aurait donné le temps d'arriver à Alcine qui venait derrière lui, et qui déjà était proche.

Le fin salpêtre et le soufre pur, touchés du feu, ne s'enflamment pas si subitement ; la mer n'est pas si prompte à se soulever, quand la trombe obscure descend et s'abat en plein sur elle, comme la troisième le fut à éclater de colère et de fureur, en voyant que Roger suivait imperturbablement son droit chemin sur le sable et les méprisait, bien qu'elles se tinssent pour belles.

« Tu n'es ni noble ni chevalier – dit-elle en criant aussi fort qu'elle put – et tu as volé tes armes ainsi que ce destrier qui ne te serait pas venu d'autre façon. Aussi, comme ce que je dis est vrai, je voudrais te voir punir d'une juste mort, et que tu fusses mis en quartiers, brûlé, ou pendu, voleur brutal, manant, arrogant, ingrat ! »

À toutes ces injures et à beaucoup d'autres paroles du même genre que lui adressa la dame courroucée, Roger ne fit aucune réponse, car il espérait peu d'honneur d'une si basse querelle. Alors la dame monta vivement avec ses sœurs, sur le bateau qui se tenait à leur disposition, et faisant force de rames, elles le suivirent dans sa marche le long de la rive.

La dame le menace toujours, le maudit et l'apostrophe, car elle a rejeté toute honte. Cependant Roger est arrivé au détroit par où l'on passe chez la fée plus sage. Là, il voit un vieux nocher détacher sa barque de l'autre rive aussitôt qu'il en a été aperçu, et se tenir prêt, comme s'il attendait son arrivée.

Le nocher s'approche, dès qu'il le voit venir, pour le transporter sain et sauf sur une meilleure rive. Si le visage peut donner une juste idée de l'âme, il devait être bienfaisant et plein de discrétion. Roger mit le pied sur la barque, rendant grâces à Dieu, et sur la mer tranquille il s'en allait, s'entretenant avec le nocher sage et doué d'une longue expérience.

Ce dernier loua Roger d'avoir su se délivrer à temps d'Alcine et avant qu'elle lui eût fait boire le breuvage enchanté qu'elle avait donné à tous ses autres amants. Il le félicita ensuite d'être conduit vers Logistilla, chez laquelle il pourrait voir des mœurs saines, une beauté éternelle, une grâce infinie, qui nourrit le cœur sans jamais le rassasier.

« Celle-ci – disait-il – remplit l'âme d'étonnement et de respect dès la première fois qu'on la voit. Quand on la connaît davantage, tout autre bien paraît peu digne d'estime. L'amour qu'elle inspire diffère des autres amours, en cela que ceux-ci vous rongent tour à tour d'espoir et de crainte, tandis que le sien vous rend heureux du seul désir de la voir.

» Elle t'enseignera d'autres occupations plus agréables que la musique, les danses, les parfums, les bains ou la table. Elle t'apprendra à élever tes pensées épurées plus haut que le milan ne monte dans les airs, et comment, dans un corps mortel, on peut goûter en partie la gloire des bienheureux. » Ainsi parlant, le marinier s'avançait du côté de la rive sûre, qui était encore éloignée,

Quand il vit la mer se couvrir de nombreux navires qui se dirigeaient tous de son côté. Avec ces navires, s'en venait Alcine outragée, à la tête de ses gens rassemblés par elle en toute hâte, pour reconquérir son cher bien qui lui avait été enlevé, ou perdre son trône et sa propre vie. C'est aussi bien l'amour qui la pousse, que l'injure qu'elle a reçue.

Depuis sa naissance, elle n'a pas éprouvé un ressentiment plus grand que celui qui maintenant la ronge. C'est pourquoi elle fait tellement presser de rames, que l'écume de l'eau se répand d'une proue à l'autre. La mer et le rivage retentissent de cette grande rumeur, et l'on entend Écho résonner de toutes parts. « Découvre l'écu, Roger, car il en est besoin ; sinon, tu es mort, ou pris honteusement. »

Ainsi dit le nocher de Logistilla, et ajoutant le geste à la parole, il saisit lui-même le voile et l'enlève de dessus l'écu dont il démasque la lumière éclatante. La splendeur enchantée qui s'en échappe blesse tellement les yeux des ennemis, qu'elle les rend soudain aveugles et les fait tomber, qui à la poupe, qui à la proue.

Un des gens de Logistilla, en vedette au sommet du château, s'étant, sur ces entrefaites, aperçu de l'arrivée de la flotte d'Alcine, sonne la cloche d'alarme, et de prompts secours arrivent au port. Les balistes, comme une tempête, foudroient tout ce qui veut s'attaquer à Roger. Ainsi, grâce à l'aide qui lui vint de tous côtés, il sauva sa liberté et sa vie.

Sur le rivage sont venues quatre dames, envoyées en toute hâte par Logistilla : la valeureuse Andronique, la sage Fronesia, la pudique Dicilla et Sophrosine la chaste, plus que les trois autres ardente et résolue à agir. Une armée qui n'a pas sa pareille au monde sort du château, et se répand sur le bord de la mer.

Sous le château, dans une baie tranquille, était une flotte prête jour et nuit à livrer bataille au moindre signal, au premier ordre. Aussitôt le combat âpre et atroce s'engage sur mer et sur terre, et du coup fut reconquis ce qu'Alcine avait jadis enlevé à sa sœur.

Oh ! combien l'issue de la bataille fut différente de celle qu'elle avait d'abord espérée ! Non seulement Alcine ne parvint pas à s'emparer, comme elle le pensait, de son fugitif amant, mais de tous ses navires, naguère si nombreux qu'à peine la mer pouvait les contenir, elle peut à grand'peine sauver de la flamme qui a détruit le reste, une petite barque sur laquelle elle s'enfuit, misérable et seule.

Alcine s'enfuit, et sa malheureuse armée reste prisonnière ; et sa flotte, brûlée, mise en pièces, est dispersée. Elle ressent toutefois plus de douleur de la perte de Roger que de toute autre chose. Nuit et jour elle gémit amèrement sur lui, et ses yeux versent des pleurs à son souvenir. Pour terminer son âpre martyre, elle se plaint de ne pouvoir mourir.

Aucune fée ne peut en effet mourir, tant que le soleil tournera ou que le ciel n'aura pas changé de système. Sans cela la douleur d'Alcine aurait été capable d'émouvoir Clotho, et de lui faire consentir à couper le fil de sa vie. Comme Didon, elle aurait mis fin à ses malheurs par le fer, ou, imitant la splendide reine du Nil[57], elle se serait plongée dans un sommeil de mort. Mais les fées ne peuvent jamais mourir.

Retournons à ce Roger, digne d'une éternelle gloire, et laissons Alcine à sa peine. Je dis que, dès qu'il eut mis le pied hors de la barque, et qu'il eut été conduit sur une plage plus sûre, il rendit grâces à Dieu de tout ce qui lui était arrivé. Puis, tournant

---

[57] Cléopâtre, qui se fit piquer par un aspic pour ne pas être traînée derrière le char du triomphateur romain.

le dos à la mer, il hâte le pas, le long de la rive aride, vers le château qui s'élève auprès.

Jamais l'œil d'un mortel n'en vit, avant ni après, de plus fort ni de plus beau. Ses murs ont plus de prix que s'ils étaient de diamant ou de rubis. On ne connaît point sur terre de pierreries pareilles, et qui voudra en avoir une idée exacte devra nécessairement aller dans ce pays, car je ne crois pas qu'on en trouve ailleurs, sinon peut-être au ciel.

Ce qui fait qu'elles effacent toutes les autres, c'est qu'en s'y mirant, l'homme s'y voit jusqu'au plus profond de l'âme. Il voit si clairement ses vices et ses vertus, qu'il ne saurait plus croire ensuite aux flatteries ou aux critiques injustes qui lui sont adressées. La connaissance qu'il a acquise de soi-même, en se regardant dans le limpide miroir, le rend prudent.

La brillante lumière de ces pierreries, semblable au soleil, répand tout autour tant de splendeur, qu'elle peut faire le jour en dépit de Phébus. Et ce ne sont pas les pierres seules qui sont admirables, mais la matière et l'art se sont tellement confondus, qu'on ne saurait dire auquel des deux il faut donner la préférence.

Sur des arches si élevées, qu'à les voir on dirait qu'elles servent de support au ciel, étaient des jardins si spacieux et si beaux, qu'il serait difficile d'en avoir de pareils à ras de terre. Au pied des lumineux créneaux se peuvent voir les arbustes odoriférants, ornés, été comme hiver, de fleurs brillantes et de fruits mûrs.

Il ne saurait pousser d'arbres si beaux hors de ces merveilleux jardins, pas plus que de telles roses, de telles violettes, de tels lis, de telles amarantes ou de tels jasmins. Ailleurs, le même jour voit naître, vivre et s'incliner morte sur sa tige dépouillée, la fleur sujette aux variations du ciel.

Mais ici la verdure était perpétuelle, perpétuelle la beauté des fleurs éternelles. Ce n'était pas que la douceur de la température leur fût plus clémente, mais Logistilla, par sa science et ses soins, et sans avoir besoin de recourir à des moyens surnaturels, ce qui paraîtrait impossible à d'autres, les maintenait dans leur première verdeur.

Logistilla témoigna beaucoup de satisfaction de ce qu'un aussi gentil seigneur fût venu à elle, et donna ordre qu'on l'accueillît avec empressement et que chacun s'étudiât à lui faire honneur. Longtemps auparavant était arrivé Astolphe, que Roger vit de bon cœur. Peu de jours après, vinrent tous les autres auxquels Mélisse avait rendu leur forme naturelle.

Après qu'ils se furent reposés un jour ou deux, Roger et le duc Astolphe, qui non moins que lui avait le désir de revoir le Ponant, s'en vinrent trouver la prudente fée. Mélisse parla au nom de tous les deux et supplia humblement la fée de les conseiller et de les aider, de telle sorte qu'ils pussent retourner là d'où ils étaient venus.

La fée dit : « J'y appliquerai ma pensée, et dans deux jours, je te les rendrai tout prêts. » Puis elle s'entretint avec Roger et, après lui, avec le duc. Elle conclut, finalement, que le destrier volant devait retourner le premier aux rivages aquitains. Mais auparavant elle veut lui façonner un mors avec lequel Roger puisse diriger ou modérer sa course.

Elle lui montre comment il lui faudra faire, quand il voudra qu'il monte, qu'il descende, qu'il vole en tournant, qu'il aille vite ou qu'il se tienne immobile sur ses ailes. Tout ce qu'un cavalier a coutume de faire avec un beau destrier sur la terre ferme, ainsi Roger, qui en devint complètement maître, faisait par les airs, avec le destrier ailé.

Après que Roger eut été bien instruit sur toutes ces choses, il prit congé de la fée gentille, à laquelle il resta depuis attaché par une grande affection, et il sortit de ce pays. Je parlerai tout d'abord de lui qui fit un heureux voyage, et puis je dirai comment le guerrier anglais, après de bien plus longues et bien plus grandes fatigues, rejoignit le grand Charles et sa cour amie.

Roger parti, il ne s'en revint pas par la même route qu'il avait déjà faite contre son gré, alors que l'hippogriffe l'entraînait au-dessus de la mer et loin de la vue des terres. Mais maintenant qu'il pouvait lui faire battre les ailes deçà, delà, où il lui convenait, il résolut d'effectuer son retour par un nouveau chemin, comme firent les Mages fuyant Hérode.

En quittant l'Espagne pour arriver en ces contrées, il était venu en droite ligne aborder dans l'Inde du côté où la mer orientale la baigne, aux lieux témoins de la querelle soulevée entre l'une et l'autre fée. Maintenant il se dispose à parcourir une autre région que celle où Éole souffle ses vents, et à ne mettre fin à son voyage qu'après avoir, comme le soleil, fait le tour du monde.

Il voit, en passant au-dessus d'eux, ici le Cathay, là la Mangiane et le grand Quinsi[58]. Il vole au-dessus de l'Imaus, et laisse la Séricane à main droite. Puis, descendant toujours des pays hyperboréens de la Scythie aux rivages hyrcaniens, il arrive aux confins de la Sarmatie, et lorsqu'il fut parvenu là où l'Asie se sépare de l'Europe, il vit les Russes, les Prussiens et la Poméranie.

Bien que tout le désir de Roger fût de retourner promptement vers Bradamante, il avait tellement pris plaisir à courir ainsi à travers le monde, qu'il ne s'arrêta pas avant d'avoir vu les

---

[58] Ville de la Chine appelée Chansay par Marco Polo. C'est la moderne Nanking.

Polonais, les Hongrois, ainsi que les Germains et le reste de cette horrible terre boréale. Il arriva enfin en Angleterre.

Ne croyez pas, seigneur, que pendant ce long chemin, il se tienne constamment sur le dos du cheval. Chaque soir il descend à l'auberge, évitant autant que possible d'être mal logé. Pendant des jours et des mois qu'il suivit cette route, il put voir et la terre et la mer. Or, arrivé un matin près de Londres, le cheval ailé le déposa sur les bords de la Tamise.

Là, dans les prés voisins de la ville, il vit une nombreuse troupe d'hommes d'armes et de fantassins, qui, au son des trompettes et des tambours, défilaient par pelotons compacts, devant le brave Renaud, honneur des paladins. Si vous vous rappelez, je vous ai dit plus haut qu'il avait été envoyé dans ce pays par Charles, pour y chercher des secours.

Roger arriva juste au moment où se faisait la belle revue de l'armée. Pour en connaître le but, après être descendu sur terre, il interrogea un chevalier. Celui-ci, qui était courtois, lui dit que c'étaient les forces de l'Écosse, de l'Irlande, de l'Angleterre et des îles voisines, dont les nombreuses bannières étaient déployées en cet endroit ;

Qu'une fois la revue terminée, les troupes se dirigeraient vers la mer, où les attendaient de nombreux navires ancrés dans le port, pour les transporter au delà de l'Océan. « Les Français assiégés se réjouissent, fondant de grandes espérances sur les forces qui vont les sauver. Mais afin que tu sois complètement informé, je te signalerai séparément les divers bataillons.

» Tu vois bien cette grande bannière où les lis sont placés à côté des léopards ; elle est déployée dans les airs par le capitaine en chef, et tous les autres étendards devront la suivre. Le nom de ce capitaine est fameux parmi ces bandes. C'est Léonetto, la

fleur des vaillants ; il est passé maître au conseil et à l'action. Il est neveu du roi et duc de Lancastre.

» La première, qui, près du gonfalon royal, tremble au vent de la montagne, étalant trois ailes blanches sur champ de sinople, est portée par Richard, comte de Warwick. Au duc de Glocester appartient cette bannière qui a deux cornes de cerf sur une moitié de crâne ; au duc de Clarence est celle qui porte un flambeau ; celle où est figura un arbre est au duc d'York.

» Vois cette lance brisée en trois morceaux : c'est le gonfalon du duc de Norfolk. Sur celui du beau comte de Kent, est la foudre ; un griffon sur celui du comte de Pembroke ; une balance sur celui du duc de Suffolk. Vois ce joug qui réunit deux serpents : c'est la bannière du comte d'Essex. Une guirlande sur champ d'azur indique celle de Northumberland.

» Le comte d'Arundel est celui qui a mis en mer cette barque qui s'abîme dans les flots. Vois le marquis de Barclay, et près de lui le comte de la Marche et le comte de Richmond. Le premier porte sur fond de sinople un mont fendu, le second un palmier, le troisième un pin sortant de l'onde. Le comte de Dorset et le comte de Southampton ont sur leur bannière, l'un un char, l'autre une couronne.

» Ce faucon qui incline ses ailes sur son nid est porté par Raimond comte de Devonshire ; le jaune et le noir s'étalent sur la bannière du comte de Vigore ; un chien sur celle de Derby, un ours sur celle d'Oxford. La croix que tu vois briller sur celle-ci est au riche prélat de Bath. Vois cette chaise brisée sur fond gris : c'est l'étendard du duc Ariman de Sommerset.

» Les hommes d'armes et les archers à cheval sont au nombre de quarante-deux mille. Deux fois autant – et je ne me trompe pas de cent – sont ceux qui combattent à pied. Vois ces drapeaux, l'un gris, l'autre vert, l'autre jaune, et un autre bordé

de noir et d'azur ; sous chacun de ces étendards marchent les fantassins de Godefroid, d'Henri, d'Herman et d'Odoard.

» Le premier est duc de Buckingham ; Henri a le comté de Salisbury et le vieux Herman la seigneurie d'Abergavenny : Odoard est comte de Shresbury. Ceux qui se tiennent un peu plus vers l'Orient sont les Anglais. Maintenant, tourne-toi vers l'Hespérie ; là où se voient trente mille Écossais conduits par Zerbin, fils de leur roi.

» Vois, entre deux licornes, le grand lion qui tient l'épée d'argent dans sa patte ; c'est le gonfalon du roi d'Écosse. Là est campé son fils Zerbin. Il n'est point de chevalier si brave parmi tant de guerriers. La nature le fit et puis brisa le moule. Il n'en est pas un qui brille autant de courage, autant de grâce, autant de puissance. Il est duc de Ross.

» Le comte d'Athol porte sur son étendard une barre dorée sur fond d'azur. L'autre bannière est celle du duc de Marr et montre un léopard brodé. Vois l'enseigne du vaillant Alcabrun, bigarrée de couleurs et d'oiseaux. Celui-ci n'est duc, comte ni marquis, mais le premier dans un pays sauvage.

» Au duc de Strafford est cette enseigne où l'on voit l'oiseau qui regarde fixement le soleil. Le comte Lucarnio, qui règne sur l'Angus, a pour emblème un taureau flanqué de deux dogues. Vois ici le duc d'Albanie dont l'étendard est mélangé de couleurs blanches et azurées. Un vautour, qu'un dragon vert déchire, figure sur l'enseigne du comte de Buchan.

» C'est le brave Arman qui a la bannière blanche et noire de la seigneurie de Forbes. Il a, à main droite, le comte d'Errol qui porte un flambeau sur champ vert. Maintenant, vois les Irlandais près de la plaine. Ils forment deux escadrons. Le comte de Kildare conduit le premier ; le comte de Desmond a composé le second de fiers montagnards.

» Le premier a sur son étendard un pin ardent, l'autre une bande rouge sur fond blanc. Les secours ne sont pas envoyés à Charles seulement par l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ; mais il est venu des gens de la Suède, de la Norwège, de Thulé et même de l'Islande lointaine, de toute terre enfin située dans ces contrées naturellement ennemies de la paix.

» Ils sont seize mille, ou guère moins, sortis de leurs cavernes et de leurs forêts. Ils ont le visage, la poitrine, les flancs, le dos, les bras et les jambes velus comme des bêtes fauves. Autour de leur étendard entièrement blanc, semble se dresser une forêt de lances. Leur chef Morat le porte ; il compte le teindre dans le sang maure. »

Pendant que Roger regarde les enseignes variées de cette belle armée qui se prépare à secourir la France, et qu'il apprend les noms des seigneurs de Bretagne, quelques-uns de ceux-ci accourent, émerveillés, stupéfaits, pour contempler la bête unique et rare sur laquelle il est monté. Un cercle se forme vite autour de lui.

Aussi, pour augmenter encore leur étonnement et pour s'amuser un peu, le bon Roger secoue la bride du cheval volant et lui touche légèrement les flancs avec les éperons. Celui-ci prend son chemin vers le ciel, à travers les airs, et laisse tout le monde plein de stupéfaction. De là, Roger, après avoir vu, troupe par troupe, les forces anglaises, s'en alla du côté de l'Irlande.

Il vit la fabuleuse Hibernie où le saint vieillard creusa un puits[59] au fond duquel il paraît qu'on trouve tant d'indulgences,

---

59 Allusion au puits qu'on prétend avoir été creusé par saint Patrice, en Irlande, et où chaque année vont se plonger les fidèles, dans l'espérance de se laver de leurs péchés.

que l’homme s’y purge de toutes ses fautes. De là, son destrier l’amena ensuite sur la mer qui lave les côtes de la basse Bretagne. C’est alors qu’en passant, il vit au dessous de lui Angélique liée sur un rocher nu,

Sur le rocher nu de l’île des Pleurs, car île des Pleurs était nommée la contrée habitée par cette population cruelle, féroce et inhumaine qui, comme je vous l’ai dit dans un chant précédent, parcourait en armes les rivages voisins, enlevant toutes les belles dames, pour les donner en pâture à un monstre.

Elle y avait été liée le matin même, et attendait, pour en être dévorée toute vive, la venue de ce monstre énorme, l’orque marine qui se nourrissait d’une abominable nourriture. J’ai dit plus haut comment elle fut enlevée par ceux qui la trouvèrent endormie sur le rivage, près du vieil enchanteur qui l’avait attirée là par enchantement.

Ces gens féroces, impitoyables, avaient exposé sur le rivage, à la merci de la bête cruelle, la belle dame aussi nue que la nature l’avait formée. Elle n’avait pas même un voile pour recouvrir les lis blancs et les roses vermeilles répandus sur ses beaux membres, et que la chaleur de juillet ou le froid de décembre n’aurait pu faire tomber.

Roger l’aurait prise pour une statue d’albâtre ou de tout autre marbre précieux, sculptée sur l’écueil par des statuaires habiles, s’il n’avait vu les larmes, répandues à travers les fraîches roses et les lis blancs, mouiller ses joues, et l’air soulever sa chevelure d’or.

Dès qu’il eut fixé ces beaux yeux, il se souvint de sa Bradamante. La pitié et l’amour l’émurent en même temps, et il eut peine à se retenir de pleurer. Après avoir modéré le mouvement d’ailes de son destrier, il dit doucement à la donzelle : « Ô dame,

qui ne devrais porter que la chaîne avec laquelle Amour mène ses serviteurs,

» Et qui ne mérites ni un pareil traitement, ni aucune peine, quel est le cruel, à l'âme perverse et pleine d'envie, qui a lié l'ivoire poli de ces belles mains ? » À ces paroles, force est à Angélique de devenir comme un blanc ivoire sur lequel on aurait répandu du vermillon ; elle rougit de voir nues ces parties que, quelque belles qu'elles soient, la pudeur doit faire celer.

Elle se serait caché le visage dans ses mains, si elles n'avaient pas été liées au dur rocher. Mais elle le couvrit de larmes – car on n'avait pu lui enlever le pouvoir de pleurer – et elle s'efforça de le tenir baissé. Puis, après de nombreux sanglots, elle commença à prononcer quelques paroles entrecoupées, sur un ton plaintif et las. Mais elle ne poursuivit pas, car une grande rumeur qui se fit entendre sur la mer l'interrompit soudain.

Voici apparaître le monstre démesuré, moitié caché sous les ondes, moitié hors de l'eau. Comme le navire, poussé par Borée ou le vent d'autan, a coutume de venir de loin pour regagner le port, ainsi la bête horrible accourt à la proie qui lui est montrée. La dame est à demi morte de peur, et la présence d'autrui ne la rassure pas.

Roger n'avait pas la lance en arrêt, mais il la tenait en main. Il en frappa l'orque. Je ne saurais dire à quoi ressemblait celle-ci, si ce n'est à une grande masse qui tourne et se tord. Elle n'avait pas la forme d'un animal, excepté par la tête dont les yeux et les dents sortaient comme si elle eût été celle d'un porc. Roger la frappe trois fois au front, entre les yeux, mais il semble qu'il touche du fer ou un dur rocher.

Le premier coup n'ayant rien valu, il se retourne pour faire mieux une seconde fois. L'orque, qui voit l'ombre des grandes ailes courir deçà, delà sur l'onde, laisse la proie certaine qui

l'attend sur le rivage, et, furibonde, poursuit en vain cette nouvelle proie, derrière laquelle elle tourne et s'agite. Roger fond sur elle et lui porte de nombreux coups.

De même que l'aigle qui a coutume d'accourir du haut des airs dès qu'il a vu la couleuvre errant parmi l'herbe, ou étendue au soleil sur un rocher nu, où elle polit et fait reluire ses écailles jaunes, ne l'attaque pas du côté où la bête venimeuse siffle et se dresse, mais la saisit par le dos et bat des ailes afin qu'elle ne puisse pas se retourner et le mordre ;

Ainsi Roger, avec la lance et l'épée, ne frappe pas l'orque à l'endroit où son museau est armé de dents, mais il fait en sorte que chacun de ses coups tombe entre les oreilles, sur l'échine ou sur la queue. Si la bête se retourne, il change de place, et s'abaisse ou s'élève à temps. Mais, comme s'il frappait toujours sur du jaspe, il ne peut entamer l'écaille dure et solide.

C'est une semblable bataille que le moucheron hardi livre contre le dogue dans le poudreux mois d'août, ou bien dans le mois qui précède ou dans celui qui suit, alors que le premier voit fleurir la lavande et le second le vin doux couler à flots. Il plonge dans les yeux et dans la gueule mordante de son adversaire ; il vole autour de lui, sans l'abandonner un instant, et celui-ci fait entendre entre ses dents aiguës un grognement répété ; mais s'il l'attrape, il fait d'un seul coup payer tout cela au moucheron.

L'orque bat si fortement la mer de sa queue, qu'elle fait rejaillir l'eau jusqu'au ciel, si bien que Roger ne sait plus si les ailes de son destrier se déploient dans les airs, ou bien s'il nage dans la mer. Par moments, il en est à désirer d'avoir à sa disposition un bateau. Si cette aspersion se prolonge, il craint que les ailes de l'hippogriffe ne se mouillent tellement qu'il ne puisse ou ne veuille plus s'en servir.

Il prend alors la nouvelle résolution – et ce fut le meilleur – de vaincre le monstre cruel avec d'autres armes, et de l'éblouir par la splendeur de l'écu magique. Il vole au rivage où la dame était liée au rocher nu, et, pour éviter toute surprise, il lui passe au petit doigt de la main l'anneau qui pouvait rendre vain l'enchantement.

Je parle de l'anneau que Bradamante avait arraché à Brunel pour délivrer Roger, puis qu'elle avait donné à Mélisse lorsque cette dernière partit pour l'Inde, afin de le tirer des mains de la méchante Alcine. Mélisse, comme je vous l'ai dit précédemment, après s'être servie de l'anneau pendant plusieurs jours, l'avait rendu à Roger, qui depuis l'avait toujours porté au doigt.

Il le donne alors à Angélique, parce qu'il craint qu'il ne détruise l'effet fulgurant de son écu, et qu'il ne peut se défendre des yeux de la belle qui déjà l'avaient pris dans leurs rets. Cependant l'énorme cétacé s'en vient, pesant sur la mer de son ventre puissant. Roger se tient à son poste et lève le voile, et il semble qu'un second soleil surgisse dans le ciel.

La lumière enchantée frappe les yeux de la bête et produit son effet accoutumé. Comme la truite ou la carpe flottent à la surface de la rivière que le montagnard a troublée avec de la chaux, ainsi l'on peut voir, sur l'écume marine, le monstre horrible couché à la renverse. Deçà, delà, Roger le frappe, mais il ne trouve pas d'endroit où il puisse le blesser.

Pendant ce temps, la belle dame le supplie de ne pas s'acharner en vain sur la dure écaille : « Reviens, pour Dieu, seigneur – disait-elle en pleurant – délie-moi avant que l'orque ne se relève. Emporte-moi avec toi, et noie-moi au milieu de la mer. Ne permets pas que je sois engloutie dans le ventre de ce poisson féroce. » Roger, ému à ces justes plaintes, délie la dame et l'enlève du rivage.

Le destrier, excité par l’éperon, presse du pied le sable, s’élance dans les airs et galope à travers les cieux. Il porte le cavalier sur son dos et la donzelle derrière lui sur sa croupe. Ainsi la bête fut privée d’un mets trop fin et trop délicat pour elle. Roger s’en va, tout en se retournant, et il imprime mille baisers sur le sein et sur les yeux brillants d’Angélique.

Il ne suivit plus la route qu’il s’était proposée d’abord, et qui devait lui faire faire le tour de l’Espagne ; mais il arrêta son destrier sur le plus prochain rivage, là où la basse Bretagne avance dans la mer. Sur la rive était un bois de chênes ombreux, où il semble que Philomèle exhale constamment sa plainte. Au milieu, il y avait un pré avec une fontaine. Sur chacun de ses côtés, s’élevait un mont solitaire.

Ce fut là que le chevalier plein de désir arrêta sa course audacieuse, et descendit dans le pré, faisant replier les ailes à son destrier, non toutefois autant qu’il les avait déployées. À peine descendu de cheval, il a hâte d’en enfourcher un autre ; mais ses armes l’embarrassent, ses armes qu’il lui faut d’abord ôter, et qui mettent un obstacle à son désir.

Enfiévré d’impatience, il arrachait sans ordre les diverses parties de son armure. Jamais elles ne lui semblèrent si longues à enlever. S’il dénouait une aiguillette, il en nouait deux. Mais, seigneur, mon chant est déjà trop long, et peut-être êtes-vous fatigué de l’écouter. C’est pourquoi je remets la suite de mon histoire à un moment qui vous soit plus agréable.

Chant XI

ARGUMENT. – Angélique échappe à Roger au moyen de l'anneau enchanté, et se réfugie dans la demeure d'un pasteur. Roger, allant à sa recherche, voit un géant enlever une dame qui lui paraît être Bradamante. – Olympie, abandonnée par Birène et prise par des corsaires, est exposée dans l'île d'Ébude à la voracité du monstre marin. Roland la délivre. Survient Obert, roi d'Irlande, qui devient amoureux d'Olympie et la prend pour femme, après avoir enlevé à Birène ses États et la vie.

Souvent un frein, quelque faible qu'il soit, suffit pour arrêter au milieu de sa course un destrier fougueux ; mais il est rare que le mors de la raison arrête la furie libidineuse, quand elle a le plaisir en perspective. De même, l'ours ne se laisse pas facilement détourner du miel, dès que le parfum lui en est venu au nez, ou qu'il en a léché quelques gouttes.

Quelle raison pourrait refréner le bon Roger, alors qu'il veut jouir de la gentille Angélique qu'il tient nue dans un bois solitaire et propice ? Il ne lui souvient plus de Bradamante, qui seule lui tenait naguère tant au cœur ; ou s'il lui en souvient, il se croirait fou de ne pas apprécier et estimer aussi celle-là.

En pareille circonstance, l'austère Zénocrate n'aurait pas agi avec plus de continence que lui. Roger avait jeté la lance et l'écu, et il ôtait impatiemment le reste de ses armes, lorsque la dame, abaissant pudiquement ses yeux sur son beau corps nu, vit à son doigt l'anneau que Brunel lui avait enlevé jadis dans Albracca.

C'est l'anneau qu'elle porta autrefois en France, la première fois qu'elle en prit le chemin avec son frère, possesseur de la lance, tombée par la suite au pouvoir du paladin Astolphe. C'est avec lui qu'elle déjoua les enchantements de Maugis[60] dans la caverne de Merlin, avec lui qu'elle délivra un matin Roland et d'autres chevaliers, tenus en servitude par Dragontine[61].

Grâce à lui, elle sortit invisible de la tour où l'avait enfermée un méchant vieillard. Mais pourquoi vais-je rappeler toutes ces choses, puisque vous les savez aussi bien que moi ? Brunel, jusque dans sa propre demeure, vint lui ravir l'anneau qu'Agramant désirait posséder. Depuis, elle avait eu constamment la fortune contre elle, et finalement elle avait perdu son royaume.

Maintenant qu'elle se le voit en main, comme je l'ai dit, elle se sent tellement saisir de stupeur et d'allégresse, que, comme si elle craignait d'être en proie à un songe vain, elle en croit à peine à ses yeux, à sa main. Elle l'enlève de son doigt, et après l'avoir tenu dans chacune de ses mains, elle le met dans sa bouche. En moins de temps qu'un éclair, elle disparaît aux yeux de Roger, comme le soleil quand un nuage le voile.

Cependant Roger regardait tout autour de lui, et tournait comme un fou. Mais se rappelant soudain l'anneau, il resta confus et stupéfait, maudissant son inadvertance et accusant la dame d'avoir payé par cet acte d'ingratitude et de déloyauté le secours qu'elle avait eu de lui.

---

60 Maugis, fils de Beuves d'Aigremont, était cousin de Bradamante. Il exerçait la magie.

61 Dragontine était une enchanteresse qui s'était emparée de Roland de la même façon qu'Alcine s'était emparée de Roger. (Voir Boïardo, liv. Ier, chant XIV)

« Ingrate damoiselle – disait-il – voilà le prix de mes services ! tu aimes mieux voler l'anneau que de le recevoir en don ? Pourquoi ne te l'aurais-je pas donné ? Je t'aurais donné non seulement l'anneau, mais l'écu et le destrier ailé et moi-même. Tu peux disposer de moi comme tu veux, pourvu que tu ne me caches pas ton beau visage. Tu m'entends, cruelle, je le sais, et tu ne réponds pas. »

Ainsi disant, il s'en allait autour de la fontaine, les bras étendus, comme un aveugle. Oh ! combien de fois il embrassa l'air fluide, espérant embrasser en même temps la donzelle ! Celle-ci s'était déjà éloignée ; mais elle ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à une caverne qui, sous une montagne, s'ouvrait vaste et large, et où elle trouva les aliments dont elle avait besoin.

Là, habitait un vieux berger qui avait un nombreux troupeau de cavales. Les juments paissaient, au fond de la vallée, les herbes tendres, autour des frais ruisseaux. De chaque côté de la caverne, étaient des stalles où l'on pouvait fuir le soleil de midi. Angélique, sans se laisser encore voir, s'y reposa longtemps.

Et, sur le soir, à la fraîcheur, se sentant assez reposée, elle s'enveloppa d'un drap grossier, bien différent des vêtements gais, aux couleurs vertes, jaunes, bleues, azurées ou rouges, de toutes les couleurs imaginables enfin, qu'elle avait l'habitude de porter. Cette humble enveloppe ne peut cependant l'empêcher de ressembler à une belle et noble dame.

Qu'il se taise, celui qui loue Philis, ou Nérée, ou Amaryllis, ou Galatée qui fuit. Ô Tityre et Mélibée, avec votre permission, aucune d'elles ne l'égalait en beauté. La belle dame prit, parmi le troupeau de juments, celle qui lui convint le plus. Alors lui revint plus vivace le désir de retourner en Orient.

Pendant ce temps, Roger, après avoir cherché pendant longtemps en vain dans 1'espoir de découvrir Angélique, s'apercevant enfin de son erreur et qu'elle s'était éloignée et ne l'entendait plus, était retourné à l'endroit où il avait laissé son cheval, pensant reprendre son voyage au ciel et sur terre. Mais il se trouva que le cheval, s'étant débarrassé du mors, s'élevait dans les airs en pleine liberté.

Roger fut très affecté, après sa déception, de se voir encore séparé du cheval-oiseau. Cette nouvelle mésaventure, non moins que la tromperie de femme dont il a été victime, lui oppresse le cœur. Mais ce qui lui pèse plus que l'une et l'autre, et ce dont il éprouve un sérieux ennui, c'est d'avoir perdu le précieux anneau, non pas tant à cause du pouvoir qui est en lui, que parce qu'il lui avait été donné par sa dame.

Tout dolent, il endossa de nouveau ses armes et remit l'écu à son épaule. Puis il s'éloigna de la mer, à travers les plaines herbeuses, et prit son chemin par une large vallée où, au milieu de hautes forêts pleines d'ombres, il vit le sentier le plus large et le plus fréquenté. Il ne va pas longtemps, sans entendre à sa droite, à l'endroit le plus touffu, un grand bruit retentir.

Il entend un bruit épouvantable, mêlé à un choc d'armes. Il hâte le pas parmi le taillis, et trouve deux guerriers en grande bataille, dans une étroite clairière. Leurs regards n'ont point de merci ; ils semblent poursuivre je ne sais quelle dure vengeance. L'un est un géant à l'aspect féroce, l'autre est un franc et hardi chevalier.

Ce dernier se défend avec l'écu et l'épée, bondissant deçà, delà, pour ne pas être atteint par la massue que le géant brandit dans ses deux mains et dont il le menace sans cesse. Son cheval est étendu mort sur la route. Roger s'arrête, attentif au combat, et, au fond de l'âme, il désire que le chevalier soit vainqueur.

Il ne lui donne toutefois aucune aide, mais il se tient à l'écart et se contente de regarder. Voici qu'avec la massue, le plus grand frappe à deux mains sur le casque du plus petit. Sous le coup, le chevalier tombe. L'autre qui le voit par terre, privé de sentiment, lui délie le casque pour lui donner la mort, de sorte que Roger peut voir sa figure.

Roger reconnaît le visage découvert de sa douce, belle et très chère dame Bradamante, et il voit que c'est à elle que l'impitoyable géant veut donner la mort. Aussi, sans perdre une seconde, il l'appelle à la bataille et apparaît soudain, l'épée nue. Mais le géant, sans attendre un nouveau combat, prend dans ses bras la dame évanouie.

Il la place sur son épaule et l'emporte. Ainsi fait le loup pour le petit agneau ; ainsi l'aigle saisit dans ses serres crochues la colombe ou tout autre oiseau. Roger voit combien son intervention est urgente, et il s'en vient, courant le plus qu'il peut ; mais le géant marche si vite et à pas si longs, que Roger peut à peine le suivre des yeux.

Ainsi courant, l'un devant, l'autre à sa suite, par un sentier ombreux et obscur qui allait en s'élargissant de plus en plus, ils sortirent du bois et débouchèrent dans un grand pré. Mais je ne vous parle pas davantage de cela, car je reviens à Roland qui avait jeté au plus profond de la mer l'arme foudroyante portée jadis par le roi Cimosque, afin qu'on ne la retrouvât plus jamais au monde.

Mais cela servit peu, car l'impitoyable ennemi de l'humaine nature l'avait inventée, prenant exemple sur la foudre qui déchire les nuées et se précipite du ciel sur la terre. Il ne nous avait pas fait de don plus funeste, depuis qu'il trompa Ève avec la pomme. Il la fit retrouver par un nécromant, au temps de nos grands-pères, ou peu avant.

La machine infernale, après être restée cachée pendant de longues années sous plus de cent brasses d'eau, fut ramenée à la surface par enchantement et portée tout d'abord chez les Allemands[62]. Ceux-ci, après de nombreuses expériences, et le démon, pour notre malheur, leur ouvrant de plus en plus l'esprit, en retrouvèrent enfin l'usage.

L'Italie, la France et toutes les autres nations du monde apprirent par la suite l'art cruel. Les uns donnèrent une forme creuse au bronze sorti liquéfié de la fournaise ; les autres percèrent le fer et construisirent des armes de formes diverses, petites ou grandes, et plus ou moins pesantes. Ils nommèrent les unes bombardes, du bruit qu'elles faisaient en éclatant ; les autres canons simples, d'autres canons doubles.

Il y en eut qu'on appela fusil, fauconneau, couleuvrine, selon la fantaisie de leur inventeur. Toutes déchirent le fer, brisent et pulvérisent le marbre, et s'ouvrent un chemin partout où elles passent. Remets à la forge, ô malheureux soldat, toutes les armes, jusqu'à ton épée, et prends sur ton épaule un mousquet ou une arquebuse, sans cela, je le sais trop, tu ne pourrais toucher aucune paye.

Comment as-tu trouvé place dans le cœur de l'homme, ô scélérate et odieuse invention ? Par toi, la gloire militaire a été détruite ; par toi, le métier des armes est sans honneur ; par toi, la valeur et le courage ne sont plus rien, car le plus souvent le lâche l'emporte sur le brave. Grâce à toi, la vaillance et l'audace ne peuvent plus se prouver sur le champ de bataille.

Par toi, sont déjà tombés et périront encore tant de seigneurs et de chevaliers, avant que s'achève cette guerre qui a

---

62 L'arme à feu fut découverte accidentellement par un alchimiste allemand qui la communiqua aux Vénitiens. Ceux-ci en firent pour la première fois usage en 1380 contre les Génois.

mis en larmes le monde entier, mais plus spécialement l'Italie ! Je vous ai dit, et je ne me trompe pas, que personne ne fut plus cruel parmi les esprits mauvais et impitoyables qui existèrent jamais au monde, que celui qui imagina de si abominables engins.

Et je croirai que Dieu, pour en tirer une éternelle vengeance, tient enfermé dans le plus profond du noir abîme, son âme maudite, près de celle de Judas le maudit. Mais suivons le chevalier qui brûle du désir d'arriver promptement à l'île d'Ébude, où les belles et faibles dames sont données en pâture à un monstre marin.

Mais plus le paladin avait hâte d'arriver, moins le vent paraissait en avoir. Qu'il soufflât de droite ou de gauche, ou même en pleine poupe, la marche était toujours si lente, qu'on ne pouvait faire que fort peu de chemin avec lui. Parfois, il s'affaissait complètement ; d'autres fois, il soufflait en sens si contraire, qu'on était forcé de retourner en arrière ou de louvoyer vers le nord.

Ce fut la volonté de Dieu qu'il n'arrivât pas dans l'île avant le roi d'Hibernie, afin que pût plus facilement s'accomplir ce que je vous ferai entendre quelques pages plus loin. Parvenant à la hauteur de l'île, Roland dit à son nocher : « Tu peux maintenant jeter l'ancre ici et me donner un bateau, car je veux descendre sur l'écueil sans être accompagné,

» Et je veux emporter le plus gros câble et la plus grande ancre que tu aies sur ton navire ; je te ferai voir pourquoi je les emporte, si je viens à me mesurer avec le monstre. » Il fit mettre l'esquif à la mer et y entra, avec tout ce qui pouvait servir ses projets. Il laissa toutes ses armes, excepté son épée ; puis vers l'écueil il se dirigea sans être accompagné de personne.

Les épaules tournées vers la partie du rivage où il veut descendre, il tire les rames sur sa poitrine, comme le homard qui, de la mer, cherche à gagner le bord. C'était l'heure où la belle Aurore déployait ses cheveux d'or au soleil encore à moitié découvert, à moitié caché, non sans exciter la colère de la jalouse Téthys.

S'étant approché de l'écueil dénudé, à une distance que pourrait parcourir une pierre lancée par une main vigoureuse, il croit entendre une plainte, mais il n'en est pas bien sûr, tellement le bruit arrive à son oreille faible et confus. Aussitôt il se tourne vers la gauche, et ayant abaissé ses yeux sur les flots, il voit une dame nue comme à sa naissance, liée à un tronc d'arbre, et dont les pieds baignent dans l'eau.

Comme il en est encore éloigné, et qu'elle tient le visage baissé, il ne peut pas la distinguer très bien. Il fait force de rames et s'avance plein du désir d'en apprendre davantage. Mais au même moment, il entend la mer mugir, et résonner les cavernes ainsi que les forêts. Les ondes se gonflent, et voici qu'apparaît le monstre sous le ventre duquel la mer est presque cachée.

Comme d'une vallée sombre s'élève la nue imprégnée de pluie et de tempête, puis se répand sur la terre, plus noire que la nuit et semble éteindre le jour, ainsi nage la bête ; et elle occupe une si vaste place sur la mer, qu'on peut dire qu'elle la tient toute sous elle. Les ondes frémissent. Roland, recueilli en lui-même, la regarde d'un air hautain et ne change ni de cœur ni de visage.

Et comme celui qui est fermement résolu à accomplir ce qu'il a entrepris, il accourt en toute hâte. Pour défendre du même coup la damoiselle et attaquer la bête, il place l'esquif entre l'orque et sa proie. Laissant tranquillement son glaive au

fourreau, il prend en main l'ancre et le câble, puis il attend, d'un grand cœur, l'horrible monstre.

Dès que l'orque fut près, et qu'elle eut aperçu Roland à peu de distance d'elle, elle ouvrit, pour l'engloutir, une telle bouche qu'un homme y serait entré à cheval. Roland s'avance aussitôt et plonge dans la gueule avec l'ancre, et, si je ne me trompe, avec le bateau ; il attache l'ancre au palais et dans la langue molle,

De façon que les horribles mâchoires ne puissent plus remonter ni descendre. Ainsi, dans les mines, le fer étaye la terre où l'on pratique une galerie, afin qu'un éboulement subit ne vienne pas ensevelir le mineur occupé à son travail. D'un bec à l'autre l'ancre est si large, que Roland ne peut y arriver qu'en sautant.

Après avoir placé ce support, et s'être assuré que le monstre ne peut plus fermer la bouche, il tire son épée, et dans cet antre obscur, deçà, delà, avec la taille et la pointe, il frappe. De même qu'une forteresse ne peut se défendre efficacement quand les ennemis ont pénétré dans ses murs, ainsi l'orque ne pouvait se défendre du paladin qu'elle avait dans la gueule.

Vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance hors de la mer et montre ses flancs et son échine écailleuse ; tantôt elle plonge, et, avec son ventre, elle remue le fond et fait jaillir le sable. Sentant que l'eau devient trop abondante, le chevalier de France se met à la nage. Il sort de la gueule où il laisse l'ancre fixée, et prend dans sa main la corde qui pend après.

Et avec cette corde, il nage en toute hâte vers le rivage. Il y pose solidement le pied, et tire à lui l'ancre dont les deux pointes étaient serrées dans la bouche du monstre. L'orque est forcée de suivre le câble mu par une force qui n'a pas d'égale, par une force qui, en une seule secousse, tire plus que ne pourraient le faire dix cabestans.

De même que le taureau sauvage qui se sent jeté à l'improviste un lazzo autour des cornes, saute deçà, delà, tourne sur lui-même, se couche et se lève, sans pouvoir se débarrasser, ainsi l'orque, tirée hors de son antique séjour maternel par la force du bras de Roland, suit la corde avec mille soubresauts, mille détours étranges, et ne peut s'en détacher.

Le sang découle de sa bouche en telle quantité, que cette mer pourrait s'appeler en ce moment la mer Rouge. Tantôt elle frappe les ondes avec une telle force, que vous les verriez s'ouvrir jusqu'au fond ; tantôt celles-ci montent jusqu'au ciel et cachent la lumière du soleil éclatant, tellement l'orque les fait rejaillir. À la rumeur, qui s'élève tout autour, on entend retentir les forêts, les montagnes et les plages lointaines.

Le vieux Protée, entendant une telle rumeur, sort de sa grotte et s'élève sur la mer. Quand il voit Roland entrer dans l'orque et en sortir, et traîner sur le rivage un poisson si démesuré, il s'enfuit à travers le profond océan, oubliant ses troupeaux épars. Le tumulte s'accroît au point que Neptune, ayant fait atteler ses dauphins à son char, courut ce jour-là jusqu'en Éthiopie.

Ino, toute en pleurs, tenant Mélicerte à son cou[63] ; et les néréides aux cheveux épars ; les glauques tritons et les autres, s'en vont éperdus sans savoir où, les uns ici, les autres là, pour se sauver. Roland, après avoir tiré sur le rivage l'horrible poisson, voit qu'il n'a plus besoin de s'acharner davantage après lui, car, épuisé par les blessures et la résistance qu'il avait opposée, il était mort avant de toucher le sable.

---

[63] Pour se soustraire à la fureur d'Atamante, son époux, Ino se jeta dans la mer, ayant dans ses bras son fils Mélicerte. Tous deux furent changés en divinités marines.

Un grand nombre d'habitants de l'île étaient accourus pour contempler l'étrange bataille. Fanatisés par une religion fausse, ils regardèrent cette œuvre sainte comme une profanation. Ils se disaient qu'ils allaient se rendre de nouveau Protée ennemi, attirer sa colère insensée, et qu'il ramènerait ses troupeaux marins sur leurs terres, pour recommencer la guerre qu'il leur avait déjà faite ;

Et qu'il serait préférable de demander la paix au dieu offensé avant qu'il fût arrivé pis. Ils pensèrent qu'ils apaiseraient Protée en jetant à la mer l'audacieux chevalier. Comme la flamme d'une torche se propage rapidement et arrive à enflammer toute une contrée, ainsi le dessein de jeter Roland à l'eau passe d'un cœur à l'autre.

Ils s'arment qui d'une fronde, qui d'un arc, qui d'un javelot, qui d'une épée, et descendent au rivage. Par devant, par derrière, de tous côtés, de loin et de près, ils l'attaquent de leur mieux. Le paladin s'étonne d'une si brutale et si injuste agression, et de se voir injurier à cause de la mort du monstre dont il espérait tirer gloire et récompense.

Mais comme l'ours qui, dans les foires, est mené par des Russes ou des Lithuaniens, ne s'émeut pas, lorsqu'il passe dans les rues, de l'importun aboiement des petits chiens qu'il ne daigne seulement pas regarder, le paladin redoutait peu ces vilains dont, avec un souffle, il aurait pu broyer toute la bande.

Et bien vite il se fit faire place, car il lui suffit de se retourner et de saisir Durandal. Cette foule insensée s'était imaginée qu'il ferait peu de résistance, ne lui voyant ni cuirasse sur le dos, ni écu au bras, ni aucune autre armure. Mais elle ignorait que, de la tête aux pieds, il avait la peau plus dure que le diamant.

Mais il n'est pas interdit à Roland de faire aux autres ce que les autres ne peuvent lui faire à lui-même. Il en occit trente en

dix coups d’épée, ou s’il en employa plus, il ne dépassa pas ce nombre de beaucoup. Il eut bientôt débarrassé la plage autour de lui, et il se retournait déjà pour délier la dame, quand un nouveau tumulte et de nouveaux cris firent résonner une autre partie du rivage.

Pendant que le paladin avait retenu de ce côté les barbares insulaires, les Irlandais étaient descendus sans obstacle sur plusieurs points de l’île. Toute pitié étant éteinte en leur âme, ils avaient fait de tous côtés un effroyable carnage de toute la population. Soit justice, soit cruauté, ils n’épargnèrent ni le sexe, ni l’âge.

Les insulaires firent peu ou point de résistance, soit qu’ils eussent été assaillis trop à l’improviste, soit que l’île contînt peu d’habitants et qu’ils n’eussent été en aucune façon prévenus ; leurs biens furent saccagés ; on mit le feu aux habitations, et la population fut égorgée. Les remparts de la ville furent rasés au niveau du sol. Pas un être n’y fut laissé vivant.

Roland, sans se laisser troubler par cette grande rumeur, ces cris et ces ruines, s’en vint vers celle qui était attachée sur la pierre sombre pour être dévorée par l’orque marine. Il la regarde et il lui semble qu’il la reconnaît, et plus il s’approche, plus il croit reconnaître Olympie. C’était en effet Olympie qui avait reçu une si injuste récompense de sa fidélité.

Malheureuse Olympie ! après les chagrins que lui avait causés l’amour, la fortune cruelle lui envoya le jour même des corsaires qui la transportèrent dans l’île d’Ébude. Elle reconnaît Roland à son retour sur le rivage, mais à cause de sa nudité, elle tient la tête baissée, et non seulement elle ne lui parle pas, mais elle n’ose pas lever les yeux sur lui.

Roland lui demande quel sort inique l’a conduite dans l’île, alors qu’il l’avait laissée avec son époux aussi heureuse qu’on

peut l'être, « Je ne sais – dit-elle – si j'ai à vous rendre grâce de m'avoir soustraite à la mort, ou si je dois me plaindre de ce que vous soyez cause que mes misères n'aient point été terminées aujourd'hui.

» Je dois, il est vrai, vous savoir gré de m'avoir soustraite à une sorte de mort trop horrible. Il eût été trop affreux d'être engloutie dans le ventre de cette brute, mais je ne puis vous remercier de m'avoir empêchée de périr, car la mort seule peut terminer ma misère. Je vous serai reconnaissante, au contraire, si je me vois, par vous, donner cette mort qui peut m'arracher à tous mes maux. »

Puis, au milieu d'abondantes larmes, elle poursuivit, disant comment son époux l'avait trahie, et comment il l'avait laissée endormie dans l'île, où elle fut ensuite enlevée par les corsaires. Et, pendant qu'elle parlait, elle se détournait, dans l'attitude où l'on voit, sculptée ou peinte, Diane au bain, alors qu'elle jette de l'eau au visage d'Actéon.

Autant qu'elle peut, elle cache sa poitrine et son ventre, moins soucieuse de laisser voir les flancs et les reins. Roland cherche à faire entrer son esquif dans le port, afin de recouvrir de quelque vêtement celle qu'il avait délivrée de ses chaînes. Pendant qu'il s'en occupe, survient Obert, Obert le roi d'Hibernie, qui avait appris que le monstre marin gisait sur le rivage,

Et qu'un chevalier était allé à la nage lui placer dans la gueule une grosse ancre, et qu'il l'avait ainsi tiré sur le rivage, comme on tire un navire hors de l'eau. Obert, pour s'assurer qu'on lui a bien dit la vérité, est venu lui-même, pendant que ses gens livrent de tous côtés l'île d'Ébude à la flamme et à la destruction.

Bien que Roland fût tout couvert de sang et de vase – je veux parler du sang dont il s'était teint quand il sortit de l'orque où il était entré – le roi d'Hibernie le reconnut pour le comte, d'autant plus qu'en apprenant la nouvelle, il avait bien pensé qu'un autre que Roland n'aurait pu donner une telle preuve de force et de valeur.

Il le connaissait, car il avait été infant d'honneur en France, et en était parti, l'année précédente, pour prendre la couronne que son père lui avait laissée en mourant. Il avait eu l'occasion de voir souvent Roland et de lui parler une infinité de fois. Il court l'embrasser et lui fait fête, après avoir ôté le casque qu'il avait sur la tête.

Roland ne montre pas moins de contentement à voir le roi, que le roi n'en montre à le voir lui-même. Après qu'ils eurent l'un et l'autre redoublé leurs embrassements, Roland raconta à Obert la trahison faite à la jeune femme, et comment le perfide Birène en avait été l'auteur, lui qui aurait dû moins que tout autre s'en rendre coupable.

Il lui dit les preuves d'amour qu'elle lui avait si souvent données ; comment elle avait perdu ses parents et ses biens, et comment enfin elle voulait mourir pour lui, ajoutant qu'il avait été témoin d'une grande partie de ces événements et qu'il pouvait en rendre bon compte. Pendant qu'il parlait, les beaux yeux bleus de la dame s'étaient remplis de larmes.

Son beau visage ressemblait à un ciel de printemps, quand la pluie tombe et qu'en même temps le soleil se dégage de son voile nuageux. De même que le rossignol secoue alors doucement ses plumes sous les rameaux reverdis, ainsi Amour se baigne dans les larmes de la belle et se réjouit de leur éclat.

À la flamme de ces beaux yeux, il forge la flèche dorée qu'il trempe dans le ruisseau de larmes qui descend sur les fleurs

vermeilles et blanches de ses joues ; dès que le trait est trempé, il le décoche avec force contre le jeune Obert que ne peuvent défendre l'écu ni la cotte de mailles, ni la cuirasse de fer. Pendant qu'il regarde les yeux et la chevelure d'Olympie, il se sent blessé au cœur, et il ne sait comment.

La beauté d'Olympie était des plus rares. Elle n'avait pas seulement remarquables le front, les yeux, les joues, les cheveux, la bouche, le nez, les épaules et la gorge ; mais au-dessous des seins, les parties du corps qui d'habitude étaient cachées par les vêtements, étaient si parfaites, qu'elles l'emportaient sur tout au monde.

Elles surpassaient en blancheur la neige immaculée et étaient au toucher plus douces que l'ivoire. Les seins arrondis ressemblaient au lait qui s'échappe des corbeilles de jonc. Au milieu, descendait un étroit espace, pareil aux nombreuses vallées que l'on voit se former entre les collines, quand la douce saison fait fondre les neiges amoncelées par l'hiver.

Les flancs élancés, les belles hanches, le ventre plus poli et plus net qu'un miroir, paraissaient, de même que les cuisses blanches, sculptés par Phidias ou par une main plus experte encore. Dois-je aussi parler de ces parties qu'elle s'efforçait en vain de cacher ? Je dirai, en somme, qu'en elle, de la tête aux pieds, se voyait autant de beauté qu'il en peut exister.

Si, dans les vallées de l'Ida, elle eût été vue par le berger phrygien, je ne sais trop si Vénus, bien qu'elle eût vaincu les autres déesses, aurait remporté le prix de beauté. Pâris ne serait point allé dans les pays d'Amiclée violer l'hospitalité sainte, mais il aurait dit : Hélène, reste avec Ménélas, car je n'en veux pas d'autre que celle-ci.

Et si elle avait été à Crotone, lorsque Zeuxis, voulant exécuter le tableau destiné au temple de Junon, fit poser nues tant de

belles auxquelles il fut obligé, pour obtenir la perfection, de copier à chacune une partie du corps, il n'aurait pas eu besoin d'avoir recours à d'autres qu'à Olympie, car toutes les beautés étaient réunies en elle.

Je ne crois pas que jamais Birène eût vu ce beau corps dans sa nudité, car je suis certain qu'il n'aurait pas eu le courage de l'abandonner dans l'île déserte. Obert s'en enflamme, et j'en conclus que le feu ne peut rester couvert. Il s'efforce de la consoler et de lui donner l'espoir qu'un grand bien sortira du malheur qui l'accable en ce moment.

Et il lui promet d'aller avec elle en Hollande, et de ne se point reposer qu'il ne l'ait rétablie dans ses États, et qu'il n'ait tiré une juste vengeance du parjure et du traître. Il y emploiera toutes les forces dont peut disposer l'Irlande, et il se mettra à l'œuvre le plus promptement possible. En attendant, il fait chercher parmi les maisons à demi brûlées des robes et des vêtements de femme.

Il ne sera pas besoin, pour trouver des robes, d'en envoyer chercher hors de l'île, car il en est resté un grand nombre appartenant aux femmes données chaque jour en pâture au monstre. Sans chercher beaucoup, Obert en trouva en abondance et de toutes sortes. Il en fit revêtir Olympie, s'excusant de ne pouvoir la parer comme il aurait voulu.

Mais ni la soie brillante, ni l'or le plus fin qui soit jamais sorti des mains des Florentins industrieux, ni aucun vêtement, eût-il été l'œuvre de la patience et des soins de l'habile Minerve ou du dieu de Lemnos, ne lui auraient paru dignes de parer et de couvrir les beaux membres dont le souvenir le poursuivait sans cesse.

Le paladin Roland se montra à tous les points de vue très content de cet amour ; outre que le roi ne laisserait pas impunie

la trahison de Birène, il se voyait par cette intervention déchargé d'une grave et ennuyeuse mission, car il n'était pas venu dans ces lieux pour Olympie, mais pour porter secours à sa dame.

Il était maintenant assuré qu'elle n'était pas dans l'île ; mais il n'avait pu savoir si elle y était venue, tous les habitants étant morts, et pas un seul n'étant resté d'une si grande population. Le jour suivant, on quitta le port, et ils s'en allèrent tous ensemble sur la flotte. Le paladin les suivit en Irlande, pour continuer sa route vers la France.

Il s'arrêta à peine un jour en Irlande, et les prières ne purent le faire rester davantage. Amour, qui le pousse à la recherche de sa dame, ne lui permet pas de s'arrêter plus longtemps. Il partit après avoir recommandé Olympie au roi. Il n'était pas besoin de rappeler à ce dernier ses promesses, car il fit beaucoup plus qu'il n'avait été convenu.

En peu de jours, il eut rassemblé une armée, et après avoir conclu alliance avec le roi d'Angleterre et le roi d'Écosse, il reprit la Hollande et ne laissa pas château ou ville debout en Frise. Il poussa la Zélande à la révolte et ne termina la guerre qu'après avoir mis à mort Birène, dont la peine fut loin d'égaler le crime.

Obert prit Olympie pour femme, et de simple comtesse en fit une grande reine. Mais retournons au paladin qui déploie ses voiles sur la mer et nuit et jour chemine. Il rejoignit le port d'où il avait tout d'abord pris la mer, et montant tout armé sur Bride-d'Or, il laissa derrière lui les vents et l'onde salée.

Je crois que pendant le reste de l'hiver il fit des choses dignes d'être racontées ; mais elles furent alors tenues si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne puis vous les redire. Roland était en effet plus prompt à accomplir des actions vaillantes qu'à les raconter ensuite ; ceux-là seuls de ses hauts faits nous sont connus, qui ont pu avoir des témoins.

Comme il passa le reste de l'hiver sans faire parler de lui, on ne sut rien de bien certain à son égard ; mais après que le soleil eut éclairé le signe de l'animal discret qu'emporta Phryxus[64], et que Zéphire, joyeux et suave, eut ramené le doux printemps, les admirables exploits de Roland reparurent avec les fleurs brillantes et la verdure nouvelle.

Du mont à la plaine, de la campagne au rivage de la mer, il va, plein de souci et de douleur. Soudain, à l'entrée d'un bois, un long cri, une plainte aiguë lui frappent les oreilles. Il presse son cheval, saisit son glaive fidèle et se dirige en toute hâte à l'endroit d'où vient le bruit. Mais je remets à une autre fois de vous dire ce qui s'ensuivit, si vous voulez bien m'écouter.

---

64 Phryxus, pour fuir les persécutions de sa belle-mère Ino, traversa la mer sur un bélier.

Chant XII

ARGUMENT. – Roland, toujours à la recherche d'Angélique, voit une femme qui lui ressemble dans les bras d'Atlante, lequel, changé en chevalier, paraît l'emporter. En le poursuivant, Roland parvient à un palais enchanté, où arrive également Roger qui court après celui qu'il prend pour le ravisseur de Bradamante. Angélique y arrive, elle aussi, et y trouve Roland, Sacripant, Ferragus, Gradasse et d'autres guerriers. Une querelle s'élève à son sujet entre quelques-uns d'entre eux, ce qui procure à Ferragus l'occasion de s'emparer du casque de Roland. Angélique se dirige vers le Levant et trouve dans un bois un jeune homme mortellement blessé. – Roland va vers Paris et détruit deux troupes de Maures. Plus loin il découvre un repaire de malandrins qui retiennent Isabelle prisonnière.

Lorsque Cérès, ayant quitté la mère des dieux, fut revenue en toute hâte dans la vallée solitaire où le mont Etna pèse sur les épaules d'Encelade foudroyé, elle ne trouva plus sa fille où elle l'avait laissée, loin de tout chemin fréquenté. Après s'être déchiré le visage, le sein, les cheveux, elle saisit deux pins ;

Elle les alluma aux feux de Vulcain et voulut qu'ils ne pussent jamais s'éteindre. Les tenant chacun dans une main, elle monta sur son char traîné par deux serpents, et chercha parmi les forêts, les champs, les monts, les plaines et les vallées, franchissant les fleuves, les marais, les torrents. Elle chercha sur terre et sur mer, et après avoir exploré la surface du monde entier, elle descendit dans les profondeurs du Tartare.

Si, comme il en avait le désir, Roland eût possédé le pouvoir de la déesse d'Éleusis, il n'aurait, dans sa recherche

d'Angélique, laissé inexploré aucune forêt, aucun champ, aucun étang ou aucun ruisseau. Vallées, montagnes et plaines, la terre et la mer, le ciel et l'abîme de l'éternel oubli, il eût tout vu. Mais n'ayant pas le char et les dragons, il la cherchait du mieux qu'il pouvait.

Il l'a cherchée par toute la France. Maintenant il s'apprête à la chercher à travers l'Allemagne, la nouvelle et la vieille Castille, se proposant ensuite de passer la mer d'Espagne et d'aller en Lybie. Pendant qu'il songe à tout cela, une voix qui semble se plaindre parvient à son oreille. Il pousse en avant, et il voit devant lui un chevalier s'éloigner au trot d'un grand destrier.

Ce chevalier porte dans ses bras et retient par force, sur le devant de sa selle, une damoiselle qui paraît très affligée. Elle pleure et se débat avec l'apparence d'une grande douleur, et appelle à son secours. À peine le valeureux prince d'Anglante a-t-il vu cette jeune beauté, qu'il lui semble reconnaître celle qu'il a cherchée nuit et jour en France et dans les pays voisins.

Je ne dis pas que ce soit elle, mais elle ressemble à la gentille Angélique qu'il aime tant. Roland qui voit emporter sa dame, sa déesse, en proie à une telle douleur et à une telle désolation, est saisi de colère et de fureur. D'une voix terrible, il apostrophe le chevalier. Il l'apostrophe et le menace, et il pousse Bride-d'Or à toute bride.

Le félon ne s'arrête ni ne lui répond. Désireux de conserver sa précieuse proie, il va si rapide à travers les halliers, que le vent ne pourrait l'atteindre. L'un fuit, l'autre le chasse, et l'on entend les forêts profondes retentir de lamentations furieuses. Ils débouchèrent, en courant, dans un grand pré, au milieu duquel s'élevait une vaste et riche demeure.

Ce palais magnifique avait été fort habilement construit en marbres variés. Le chevalier, la donzelle sur son bras, courut

droit à la porte d'or qui s'ouvrait au beau milieu. Presque au même instant arriva Bride d'Or, portant Roland menaçant et dédaigneux. Aussitôt qu'il est entré dans le palais, Roland jette les yeux autour de lui, mais il ne voit plus le guerrier ni la donzelle.

Il descend aussitôt de cheval et parcourt, tout fulminant, les moindres recoins de cette belle demeure. Il court deçà, delà, et visite, sans se lasser, chaque chambre, chaque appartement. Après avoir fouillé tout l'étage inférieur, il monte les escaliers et ne perd pas moins son temps et sa peine à chercher en haut, qu'il n'en a perdu à chercher en bas.

Il voit les lits ornés d'or et de soie. Les murs, les parois et les parquets où il pose le pied, disparaissent sous les courtines et les tapis. En haut, en bas, le comte Roland va et vient, sans que ses yeux aient la joie de revoir Angélique, ou le voleur qui a ravi le beau visage aimé.

Et pendant qu'il portait en vain ses pas d'un côté et d'autre, plein de fatigue et de soucis, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, le roi Sacripant, et d'autres chevaliers qui s'en allaient en bas, en haut, faisant, comme lui, de vains détours, et maudissant l'invisible seigneur de ce palais.

Ils s'en vont tous cherchant, se plaignant tous de quelque larcin qu'on leur a fait. Celui-ci est en quête du destrier qu'on lui a enlevé ; celui-là enrage d'avoir perdu sa dame ; ceux-là accusent le châtelain d'autres méfaits ; et tous sont tellement ensorcelés, qu'ils ne savent pas sortir de cette cage, où, depuis des semaines entières et des mois, ils sont retenus par cet enchantement.

Roland, après avoir fouillé quatre ou six fois tout l'étrange palais, dit à part soi : « Je perdrais ici mon temps et ma peine, et peut-être le voleur a-t-il entraîné Angélique par une autre

sortie, et est-il déjà loin. » Guidé par cette pensée, il sort dans le pré verdoyant dont le palais était entouré.

Pendant qu'il faisait le tour de ce lieu champêtre, tenant les yeux fixés à terre, pour voir si, soit à droite, soit à gauche, il ne verra pas les traces d'un passage récent, il s'entend appeler d'une fenêtre. Il lève les yeux, et il lui semble entendre le parler divin, il lui semble voir le visage de celle qui l'a rendu si différent de ce qu'il était jadis.

Il lui semble entendre Angélique lui dire, à travers ses pleurs et ses prières : « Viens, viens à mon aide ! Je te recommande ma virginité, qui m'est plus chère que mon âme, que ma vie. En présence de mon cher Roland, me sera-t-elle donc ravie par ce voleur ? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser subir un sort si cruel. »

Ces paroles font revenir Roland, qui parcourt encore une ou deux fois chaque chambre, avec une nouvelle ardeur, et dont l'espoir allège la fatigue. Tantôt il s'arrête, croyant entendre une voix, qui ressemble à celle d'Angélique, réclamer son secours ; mais il ne sait d'où elle vient, car tandis qu'il est d'un côté, elle se fait entendre d'un autre.

Mais revenons à Roger que j'ai laissé dans un sentier ombreux et obscur, au moment où, après avoir suivi le géant et sa dame, il a débouché du bois dans un grand pré. Il arriva à l'endroit où venait d'arriver Roland, si je reconnais bien le lieu. L'énorme géant disparut par la porte, et Roger, sans se lasser de le suivre, y entra après lui.

Dès qu'il a mis le pied sur le seuil, il regarde dans la grande cour et à travers les galeries. Il ne voit plus le géant ni sa dame, et c'est en vain qu'il tourne les yeux de tous côtés. En haut, en bas, il va et vient sans jamais rencontrer ce qu'il cherche. Il ne sait où le félon s'est caché avec la dame.

Après avoir passé quatre ou cinq fois en revue les galeries et les salles, il y revient encore et ne s'arrête pas avant d'avoir cherché jusque sous les escaliers. Espérant qu'il les trouvera dans les forêts voisines, il part, mais une voix pareille à celle qui a appelé Roland l'appelle aussi et le fait rentrer de nouveau dans le palais.

La même voix, la même apparition que Roland avait prise pour Angélique, semble être à Roger la dame de Dordogne, dont il est de même séparé. De même à Gradasse et à tous ceux qui, comme lui, allaient errant dans le palais, l'apparition semble être la chose que chacun d'eux désire le plus.

C'était un nouvel et étrange enchantement imaginé par Atlante de Carène pour occuper tellement Roger à cette fatigue, à cette douce peine, qu'il pût échapper au funeste destin qui devait le faire mourir jeune. Après le château d'acier, qui ne lui avait pas réussi, après Alcine, il a encore voulu faire cet essai.

Atlante a attiré et tient dans cet enchantement, non seulement Roger, mais tous les chevaliers qui ont le plus de renommée en France, afin que Roger ne meure pas de leur main. Et pendant qu'il les retenait dans cette demeure, il avait approvisionné abondamment le palais afin de ne laisser manquer de rien les dames et les chevaliers qui s'y trouvaient.

Mais revenons à Angélique. Ayant avec elle cet anneau si merveilleux qu'en le mettant dans sa bouche elle disparaît aux regards, elle porte à son doigt un préservatif assuré contre tout enchantement. Après avoir trouvé, dans la caverne de la montagne, de la nourriture, une haquenée et des vêtements autant qu'il lui en fallait, elle avait résolu de retourner dans son beau royaume de l'Inde.

Elle aurait voulu volontiers avoir pour escorte Roland ou Sacripant, non pas que l'un lui fût plus cher que l'autre, car elle s'était toujours montrée rebelle à leurs désirs ; mais devant, pour regagner le Levant, passer par tant de villes, de châteaux, elle avait besoin d'un guide, d'une escorte, et elle ne pouvait avoir en d'autres une plus grande confiance.

Elle les chercha longtemps l'un et l'autre, sans en découvrir la moindre trace, tantôt dans les cités, tantôt dans les villas, dans les forêts profondes et sur tous les chemins. Enfin la fortune la pousse vers le palais où Atlante avait réuni dans un étrange enchantement le comte Roland, Ferragus, Sacripant, Roger, Gradasse et tant d'autres ;

Elle y entre, car le magicien ne peut la voir. Elle cherche partout, invisible grâce à son anneau. Elle trouve Roland et Sacripant qui la cherchent vainement dans cette demeure. Elle voit comment, en leur présentant son image, Atlante les trompe l'un et l'autre. Pendant longtemps, elle se demande lequel des deux elle doit prendre pour compagnon, et elle ne sait à quoi se résoudre.

Elle ne sait pas lequel des deux il lui vaudrait le mieux avoir avec elle, du comte Roland ou du fier roi de Circassie. Roland pourra la défendre plus vaillamment et plus efficacement dans les moments périlleux ; mais si elle en fait son guide, elle risque d'en faire son maître, car elle ne voit pas comment elle pourrait s'en faire constamment obéir, ou même le renvoyer en France quand elle n'aura plus besoin de lui.

Quant au Circassien, elle pourra le renvoyer quand il lui plaira, l'eût-elle déjà fait monter au ciel. Cette seule raison la décide à le prendre pour escorte, à se fier à sa foi et à son zèle. Elle ôte l'anneau de sa bouche, et montre son visage sans voile aux regards de Sacripant. Elle croit s'être montrée à lui seul, mais soudain Roland et Ferragus surviennent.

Surviennent Roland et Ferragus. L'un et l'autre rôdaient en haut, en bas, au dedans et au dehors, cherchant dans l'immense palais celle qui était leur divinité. Ils coururent tous à la dame, car aucun enchantement ne les retenait plus, l'anneau qu'elle avait à sa main rendant vaines toutes les inventions d'Atlante.

Deux des guerriers que je chante avaient la cuirasse au dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étaient entrés dans cette demeure, ils ne les avaient quittés ni le jour ni la nuit, car l'habitude qu'ils en avaient les leur rendait aussi faciles à porter que de simples vêtements. Le troisième, Ferragus, était aussi armé, mais il n'avait pas de casque et ne voulait pas en avoir,

Jusqu'à ce qu'il eût celui que le paladin Roland avait enlevé au frère du roi Trojan. Il l'avait juré lorsqu'il avait en vain cherché dans la rivière le casque fin de l'Argail. Bien qu'il ait eu Roland pour voisin dans ce palais, Ferragus n'en est pas venu aux mains avec lui, car ils ne se pouvaient reconnaître entre eux, tant qu'ils seraient dans cette enceinte.

Cette demeure était enchantée de telle sorte qu'ils ne pouvaient se reconnaître entre eux. Ni le jour ni la nuit, ils ne quittaient l'épée, le haubert ou l'écu. Leurs chevaux, la selle sur le dos, le mors suspendu à l'arçon, mangeaient dans une écurie, située près de l'entrée, et constamment fournie d'orge et de paille.

Atlante ne saurait et ne pourrait empêcher les guerriers de remonter en selle pour courir derrière les joues vermeilles, les cheveux d'or et les beaux yeux noirs de la donzelle qui fuit sur sa jument qu'elle talonne. Elle voit avec déplaisir les trois amants réunis, car elle les aurait peut-être choisis l'un après l'autre.

Quand elle les eut assez éloignés du palais pour ne plus craindre que l'enchanteur maudit pût exercer sur eux son pou-

voir pernicieux, elle porta à ses lèvres de rose l'anneau qui lui avait fait éviter plus d'un danger. Soudain, elle disparut à leurs yeux, les laissant comme insensés et stupéfaits.

Son premier projet était de prendre avec elle Roland ou Sacripant qui l'aurait accompagnée dans son retour au royaume de Galafron, dans l'extrême Orient ; mais soudain il lui vint un profond dédain pour tous les deux. Changeant en un instant de résolution, elle ne voulut rien devoir ni à l'autre, et pensa que son anneau lui suffirait pour les remplacer.

Les trois guerriers bafoués portent leurs regards stupéfaits d'un côté et d'autre à travers le bois. Tel le chien qui a perdu la trace du lièvre ou du renard qu'il chassait et qui s'est dérobé à l'improviste dans un terrier étroit, dans un épais taillis ou dans quelque fossé. La dédaigneuse Angélique se rit d'eux, car elle est invisible, et elle observe leurs mouvements.

Au milieu du bois se montre un seul chemin. Les chevaliers croient que la donzelle s'en va par là devant eux, car il est impossible de sortir d'un autre côté. Roland y court, Ferragus le suit, et Sacripant n'est pas moins prompt à donner de l'éperon. Angélique relient la bride à sa bête et derrière eux s'avance paisiblement.

Lorsqu'ils furent arrivés, tout courant, à l'endroit où le sentier se perdait dans la forêt, les chevaliers commencèrent à regarder dans l'herbe s'ils ne trouveraient pas quelques traces. Ferragus, qui parmi les plus hautains aurait pu avoir la couronne, se tourna vers les deux autres d'un air farouche, et leur cria : « D'où venez-vous ?

» Retournez en arrière, ou prenez une autre voie, si vous ne voulez pas rester morts ici. Sachez que je ne souffre pas de compagnon quand il s'agit d'aimer ou de suivre ma dame. » Roland dit au Circassien : « Celui-ci pourrait-il s'exprimer autrement,

s'il nous avait rencontrés tous les deux parmi les plus viles et les plus timides putains qui aient jamais tiré la laine des quenouilles ? »

Puis, tourné vers Ferragus, il dit : « Brute, si je ne tenais compte que tu es sans casque, je t'apprendrais sans retard à connaître si ce que tu as dit est bien ou mal. » L'Espagnol répondit : « Pourquoi t'inquiètes-tu de ce qui m'est à moi fort indifférent ? Moi seul, contre vous deux, je suis bon pour soutenir ce que j'ai dit, bien que je sois sans casque. »

« Ah ! – dit Roland au roi de Circassie – rends-moi le service de lui prêter ton casque, afin que je le guérisse de sa folie, car je n'en ai jamais vu de semblable à la sienne. » Le roi répondit : « Qui serait le plus fou de nous trois ? Si cette proposition te paraît honnête, prête-lui le tien ; je ne serai pas moins capable que toi peut-être de corriger un fou. »

Ferragus reprit : « C'est vous qui êtes des imbéciles ; s'il m'eût convenu de porter un casque, vous n'auriez déjà plus les vôtres, car je vous les aurais enlevés malgré vous. Mais pour vous raconter en partie mes affaires, sachez que je vais sans casque, et que j'irai de la sorte, jusqu'à ce que j'aie celui que porte sur sa tête le paladin Roland. »

« Donc – répondit en souriant le comte – tu penses pouvoir faire, tête nue, à Roland, ce que celui-ci fit jadis dans Aspromonte au fils d'Agolant ? Je crois, au contraire, moi, que si tu le voyais face à face, tu tremblerais de la tête aux pieds. Loin de songer à vouloir son casque, tu lui donnerais de toi-même les autres armes dont tu es revêtu. »

L'Espagnol vantard dit : « Déjà plusieurs fois, j'ai tenu Roland tellement serré, que j'aurais pu facilement lui enlever toutes les armes qu'il avait sur le dos, et non pas seulement son casque. Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'alors je n'avais pas formé le

dessein que j'ai depuis conçu ; maintenant je l'ai résolu, et j'espère pouvoir l'accomplir sans peine. »

Roland ne put se contenir plus longtemps ; il cria : « Menteur, brute de païen, en quel pays, à quel moment m'as-tu tenu en ton pouvoir, les armes à la main ? Ce paladin que tu vas te vantant d'avoir vaincu, c'est moi. Tu pensais qu'il était loin. Or, voyons si tu pourras m'enlever le casque, ou si je suis bon pour t'enlever à toi-même tes autres armes ?

» Je ne veux pas conserver sur toi le moindre avantage. » Ainsi disant, il délace son casque et le suspend à une branche de hêtre. En même temps, il tire Durandal. Ferragus, sans perdre le moins du monde courage, tire son épée et se met en position, de manière à pouvoir avec elle et avec son écu levé, couvrir sa tête nue.

Les deux guerriers commencèrent par faire décrire un cercle à leurs chevaux, tentant avec le fer le défaut de leurs cuirasses. Il n'y avait pas dans le monde entier un autre couple qu'on eût pu comparer à celui-là. Égaux en force et en vaillance, ils ne pouvaient se blesser ni l'un ni l'autre.

Car vous avez déjà entendu dire, mon seigneur, que Ferragus était invulnérable sur tout le corps, excepté à l'endroit où l'enfant prend sa première nourriture, alors qu'il est encore dans le ventre de sa mère. Jusqu'au jour où la pierre sombre du tombeau lui recouvrit la face, il porta sur cette partie, où il était accessible, sept plaques d'acier de la meilleure trempe.

Le prince d'Anglante était également invulnérable sur tout le corps, hors une partie. Il pouvait être blessé sous la plante des pieds ; mais il la garantissait avec beaucoup de soin et d'art. Le reste de son corps était plus dur que le diamant, si la renommée nous a rapporté la vérité. L'un et l'autre, à la poursuite de leurs

entreprises, allaient tout armés, plutôt comme ornement que par besoin.

La bataille devient cruelle, âpre, terrible à voir et pleine d'épouvante. Ferragus, soit qu'il frappe de la pointe ou de la taille, ne porte pas une botte qui ne tombe en plein. Chaque coup de Roland ouvre, rompt ou brise une plaque ou une maille. Angélique, invisible, assiste seule à un pareil spectacle.

Pendant ce temps, en effet, le roi de Circassie, pensant qu'Angélique courait non loin en avant, et voyant Ferragus et Roland aux prises, avait pris le chemin par lequel il croyait que la donzelle s'était échappée quand elle avait disparu à leurs yeux. C'est ainsi que la fille de Galafron fut seule témoin de cette bataille.

Après qu'elle l'eut contemplée quelque temps, saisie d'horreur et d'épouvante, le résultat lui en parut aussi dangereux pour elle d'un côté comme de l'autre. Une nouvelle pensée lui vient alors à l'esprit ; elle se décide à enlever le casque pour voir ce que feront les deux guerriers quand ils s'apercevront qu'il a été enlevé ; elle a toutefois la pensée de ne pas le garder longtemps.

Elle a bien l'intention de le rendre au comte, mais elle veut auparavant s'en amuser un peu. Elle détache le casque, puis elle s'éloigne sans rien leur dire. Elle était déjà loin, avant que l'un d'eux se fût aperçu du larcin, tellement l'un et l'autre étaient embrasés de colère.

Mais Ferragus, ayant le premier levé les yeux, s'écarte de Roland et lui dit : « Vois, le chevalier qui était avec nous nous a traités comme des dupes et des sots ! Quel prix le vainqueur retirera-t-il de sa victoire, puisque celui-ci nous a volé le beau casque ? » Roland s'arrête et jette les yeux sur la branche

d'arbre ; il n'y voit plus le casque, et il est tout enflammé de colère.

Comme Ferragus, il conclut que c'était le chevalier qui était auparavant avec eux qui l'avait emporté. Tournant la bride, il fait sentir les éperons à Bride-d'Or. Ferragus, le voyant s'éloigner du champ de bataille, le suivit. Ils arrivèrent bientôt à un endroit où apparaissaient sur l'herbe les traces nouvelles du Circassien et de la donzelle.

Le comte prit sa route à gauche, vers une vallée où le Circassien s'était dirigé lui-même. Quant à Ferragus, il se tint plus près de la montagne, là où était le sentier qu'Angélique avait suivi. En ce moment, Angélique était arrivée près d'une fontaine, dans un site ombreux et agréable, invitant chaque passant à s'arrêter sous ses ombres fraîches et à ne point la quitter sans y avoir bu.

Angélique s'arrête près des eaux claires, ne pensant pas que personne survienne. Grâce à l'anneau magique qui la cache, elle ne craint pas qu'aucun mauvais cas puisse lui arriver. Aussitôt descendue sur l'herbe épaisse de la rive, elle suspend le casque à une branche, puis elle cherche l'endroit le plus frais pour y lier sa jument et la faire paître.

Le chevalier d'Espagne qui avait suivi ses traces arrive à la fontaine. Angélique ne l'a pas plus tôt vu, qu'elle se rend invisible et remonte sur sa haquenée. Elle ne peut reprendre le casque qui était tombé sur l'herbe et avait roulé loin d'elle. Aussitôt que le païen eut aperçu Angélique, il courut à elle plein de joie.

Mais elle disparut, comme j'ai dit, avant qu'il eût pu la saisir, ainsi que disparaissent au réveil les fantômes vus en songe. Il s'en va, la cherchant à travers les arbres, et ses yeux impuissants ne peuvent plus la voir. Blasphémant Mahomet, Trivigant

et tous les chefs de sa religion, Ferragus s'en revient à la fin vers la fontaine où, dans l'herbe, gisait le casque du comte.

Il le reconnut, dès qu'il l'eut vu, à l'inscription gravée sur la visière et qui disait où Roland l'avait acquis, comment et quand, et à qui il l'avait enlevé. Le païen s'en arma la tête et le col, son chagrin ne l'empêchant point de le prendre, je veux dire le chagrin qu'il éprouvait d'avoir vu disparaître sa dame, comme disparaissent les esprits nocturnes.

Après qu'il a lacé sur sa tête le casque redouté, il pense que, pour qu'il soit pleinement satisfait, il ne lui reste plus qu'à retrouver Angélique qui apparaît et disparaît à ses yeux comme un éclair. Il la chercha par toute la forêt, et quand il eut perdu l'espoir de retrouver ses traces, il regagna le camp espagnol vers Paris,

Adoucissant la douleur cuisante qu'il éprouvait de n'avoir pu assouvir son grand désir, par le plaisir de posséder le casque qui avait appartenu à Roland, ainsi qu'il en avait fait le serment. Le comte en fut par la suite instruit, et il chercha longtemps Ferragus, jusqu'au jour où il lui enleva le casque de la tête, après lui avoir arraché la vie entre deux ponts.

Angélique, invisible et seule, poursuit son chemin, le visage troublé. Elle regrette qu'une trop grande précipitation lui ait fait laisser le casque près de la fontaine : « J'ai fait une chose qu'il ne m'appartenait pas de faire – se disait-elle à elle-même – en enlevant au comte son casque. C'est là la première récompense, et elle est assez étrange, de tant de services que je lui dois !

» C'est dans une bonne intention, Dieu le sait, que j'ai enlevé le casque, bien que l'effet produit ait été tout autre de ce que j'espérais. Ma seule pensée fut de mettre fin au combat, et non pas de donner l'occasion à cette brute d'Espagnol de satisfaire

aujourd'hui son désir. » Ainsi elle allait, s'accusant elle-même d'avoir privé Roland de son casque.

Mécontente et de mauvaise humeur, elle prit le chemin qui lui parut le meilleur pour aller vers l'Orient. La plupart du temps, elle marchait invisible ; d'autres fois elle se montrait, selon qu'il lui semblait opportun, et selon les gens qu'elle rencontrait. Après avoir vu de nombreux pays, elle arriva à un bois où elle trouva un jouvenceau blessé au beau milieu de la poitrine, et gisant entre deux de ses compagnons morts.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le moment sur Angélique, car j'ai beaucoup de choses à vous raconter avant de revenir à elle. Je ne consacrerai pas non plus, du moins de longtemps, d'autres vers à Ferragus et à Sacripant. Je suis forcé de les laisser pour le prince d'Anglante, dont je dois m'occuper avant tous les autres. Je dois dire les fatigues et les angoisses éprouvées par lui à la pour suite du grand désir qu'il ne parvint jamais à satisfaire.

À la première cité qu'il trouve sur son chemin, comme il a grand soin de voyager incognito, il met sur sa tête un casque nouveau, sans regarder si la trempe en est faible ou forte. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, peu lui importe, puisqu'il est rassuré par l'enchantement qui le rend invulnérable. Ainsi couvert, il poursuit sa recherche ; le jour, la nuit, la pluie, le soleil ne peuvent l'arrêter.

À l'heure où Phébus fait sortir de la mer ses chevaux au poil humide, où l'Aurore s'en vient parsemer tout le ciel de fleurs jaunes et vermeilles, où les étoiles abandonnant leurs chœurs nocturnes ont déjà disparu sous un voile, Roland, passant un jour près de Paris, donna une preuve éclatante de sa valeur.

Il se rencontra avec deux escadrons. Le premier était conduit par Manilard, Sarrasin aux cheveux blancs, roi de Nori-

cie ; jadis fier et vaillant, et maintenant meilleur pour le conseil que pour le combat. L'autre suivait l'étendard du roi de Trémisène[65], tenu pour un chevalier accompli parmi les Africains. Ceux qui le connaissaient l'appelaient Alzird.

Ces gens, avec le reste de l'armée païenne, avaient séjourné pendant l'hiver, les uns plus près, les autres plus loin de Paris, logés tous dans les villas ou dans les châteaux environnants. Le roi Agramant, après avoir perdu de longs jours à essayer de prendre Paris, résolut de tenter un assaut final, puisqu'il ne pouvait pas s'en emparer autrement.

Pour cette entreprise, il disposait de troupes innombrables ; outre celles qui étaient venues avec lui et celles qui, d'Espagne, avaient suivi la royale bannière de Marsile, il avait à sa solde beaucoup de gens de France, car de Paris jusqu'au royaume d'Arles, y compris une grande partie de la Gascogne – quelques forteresses exceptées – tout lui était soumis.

À peine les ruisseaux tremblants eurent-ils commencé à fondre la glace sous leurs eaux tièdes, à peine les prés se furent-ils revêtus d'herbes nouvelles et les arbres de feuillage tendre, que le roi Agramant rassembla tous ceux qui suivaient sa fortune, pour réunir autour de lui son immense armée et donner à ses affaires une meilleure tournure.

À cet effet, le roi de Trémisène, ainsi que celui de Noricie, s'en allaient rejoindre en temps voulu le lieu indiqué pour passer en revue chaque troupe, et voir si elles étaient en bon ou mauvais état. Roland vint à les rencontrer par hasard, comme je vous ai dit, marchant tous les deux de compagnie. Quant à lui, il cherchait toujours, selon qu'il en avait pris l'habitude, celle qui le tenait sous les chaînes de l'amour.

---

65 Aujourd'hui Tlemcen, ville de la province d'Oran, en Algérie.

Dès qu'Alzird vit s'approcher le comte qui n'avait pas son pareil au monde comme valeur, il lui parut à sa noble prestance, à son front superbe, l'égal du dieu des armes. Il resta stupéfait devant cette physionomie ouverte, ce fier regard, ce visage farouche. Il pensa qu'il avait affaire à un guerrier de haute vaillance, mais il eut trop de désir de l'éprouver.

Alzird était jeune et présomptueux, estimé pour sa force et son grand cœur. Il poussa son cheval en avant pour se mesurer avec le comte. Il eût mieux fait de se tenir avec sa troupe, car au premier choc le prince d'Anglante le jette à terre après lui avoir traversé le cœur. Le destrier, ne sentant plus le frein, s'enfuit plein de terreur.

Un cri subit, effroyable, s'élève, emplissant l'air de toutes parts, à la vue du jeune homme tombant et perdant son sang par une large ouverture. La troupe frémissante s'en vient au comte en désordre et le presse de la taille et de la pointe. C'est comme une tempête de dards empennés qui s'abat sur la fleur des chevaliers vaillants.

La rumeur est pareille à celle produite par une troupe de sangliers qu'on voit courir sur les coteaux ou à travers les champs, lorsque le loup sorti de sa caverne obscure, ou l'ours descendu de la montagne, en ont pris un jeune. Toute la bande se lamente avec des grognements effroyables. Ainsi la foule des infidèles s'était précipitée vers le comte en criant : « Sus ! sus ! »

En un instant la cuirasse reçoit mille coups de lance, de flèche et d'épée, et l'écu autant. Les uns le frappent dans le dos avec la masse, les autres le menacent par côté, d'autres par devant. Mais lui, qui ne donna jamais accès à la peur, ne fait pas plus de cas de cette tourbe vile et de toutes ces armes, que le loup, dans l'obscurité de la bergerie, ne se préoccupe du nombre des agneaux.

Il tenait nue à la main cette effroyable épée qui a mis à mort tant de Sarrasins. Aussi, celui qui voudrait compter le nombre de ceux qui tombent dans cette foule entreprendrait chose longue et difficile. Bientôt le sang coule le long du chemin rougi et qui peut à peine contenir tant de morts, car il n'y a ni bouclier ni casque qui puisse préserver là où l'impitoyable Durandal s'abat,

Non plus que les vêtements rembourrés de coton, ou les tissus roulés mille fois autour de la tête. Les gémissements et les plaintes s'élèvent dans les airs, en même temps que volent les bras, les épaules et les têtes coupés. La Mort cruelle erre sur le champ de bataille, sous mille formes horribles, et se dit : « Aux mains de Roland, Durandal vaut mieux que cent de mes faux. »

Un coup attend à peine l'autre. Bientôt, ils prennent tous la fuite, aussi promptement qu'ils étaient d'abord accourus, s'imaginant faire une bouchée d'un homme seul. Personne n'attend son ami pour s'ôter de la bagarre et s'éloigner avec lui. L'un fuit à pied, l'autre à grands renforts d'éperons ; aucun ne s'inquiète de savoir s'il prend la bonne route.

L'Honneur se tenait près d'eux, avec le miroir qui montre les taches de l'âme. Aucun d'eux ne s'y regarda, sauf un vieillard, dont l'âge avait glacé le sang, mais non le courage. Il comprit qu'il lui valait mieux mourir que se déshonorer en prenant la fuite. Je veux parler du roi de Noricie. Il met sa lance en arrêt contre le paladin de France,

Et la rompt sur l'écu du fier comte qui n'en est pas même ébranlé. Celui-ci, qui avait justement le glaive nu, en porte au roi Manilard un coup qui devait le traverser. Mais la fortune secourable voulut que le fer cruel fût mal assuré dans la main de Roland. On ne peut pas toujours frapper juste. Cependant le coup fait vider l'arçon

Au roi qu'il laisse tout étourdi. Roland ne se retourne point pour le frapper de nouveau ; il taille, tranche, fend, assomme les autres. Il semble à tous qu'ils l'ont sur les épaules. De même que par les airs, où l'espace s'ouvre devant eux, les étourneaux fuient l'audacieux émerillon, ainsi de toute cette troupe en déroute, les uns tombent, les autres fuient en se jetant la face contre terre.

L'épée sanglante ne s'arrête point que le champ de bataille ne soit vide de combattants. Roland hésite alors pour savoir de quel côté il doit continuer sa route, bien que tout le pays lui soit connu. Qu'il aille à droite ou à gauche, il ne songe qu'à chercher Angélique, et craint seulement d'aller où elle n'est pas.

Il poursuivit son chemin, s'informant souvent d'elle, marchant par les champs et par les bois, comme un homme hors de soi-même. La nuit venue, il s'écarta de la route, attiré par une lueur, qui, de loin, s'échappait des fentes d'un rocher situé au pied d'une montagne. Roland s'approcha du rocher pour voir si Angélique n'était pas venue s'y reposer.

Comme dans un bois d'humbles genévriers, ou par les chaumes de la vaste plaine, le chasseur qui poursuit le lièvre peureux, s'avance d'une marche incertaine à travers les sillons, explorant chaque buisson, chaque touffe d'herbe pour voir si la bête ne s'y est pas mise à couvert, ainsi Roland cherchait sa dame avec une grande patience, partout où l'espoir le poussait.

Le comte, se dirigeant en toute hâte vers ce rayon de lumière, arriva à un endroit où, au sortir de l'étroit défilé de la montagne, la forêt s'élargissait, et où se cachait une grotte spacieuse, devant laquelle croissaient des épines et des jeunes pousses, qui formaient comme un mur pour dérober ceux qui se trouvaient dans la grotte aux regards de quiconque aurait voulu leur nuire.

De jour on n'aurait pu la découvrir, mais de nuit, la lumière qui s'en échappait la faisait apercevoir. Roland s'imaginait bien ce que c'était. Pourtant il voulait en être plus certain ; après avoir attaché Bride-d'Or en dehors, il s'approche doucement de la grotte, et écartant les rameaux touffus, il entre par l'ouverture, sans se faire annoncer.

Il descend plusieurs degrés dans cette tombe où les gens sont ensevelis vivants. La grotte, taillée au ciseau, était très spacieuse et n'était pas tout à fait privée de la lumière du jour, bien que l'entrée en laissât passer fort peu. Mais il en venait beaucoup d'une fenêtre qui s'ouvrait dans un trou du rocher à main droite.

Au milieu de la caverne, près d'un feu, était une dame à l'aspect agréable. Elle avait à peine dépassé quinze ans, comme il parut au comte au premier abord. Et elle était si belle, qu'elle changeait ce lieu sauvage en paradis, bien qu'elle eût les yeux baignés de larmes, signe manifeste d'un cœur dolent.

Près d'elle était une vieille ; elles semblaient en grande contestation, comme les femmes font souvent entre elles. Mais dès que le comte fut entré, elles se turent. Roland s'empressa de les saluer d'un air courtois, ainsi qu'il faut toujours faire avec les dames. Et elles, se levant aussitôt, lui rendirent gracieusement son salut.

Il est vrai qu'elles s'effrayèrent un peu en entendant à l'improviste sa voix, et en voyant entrer, armé de toutes pièces, un homme qui paraissait si terrible. Roland demanda qui pouvait être assez discourtois, injuste, barbare et atroce, pour tenir enseveli dans cette grotte un visage si gentil et si digne d'amour.

La jeune fille lui répondit d'une voix faible et entrecoupée de profonds sanglots. Aux doux accents de sa voix, on eût dit que les perles et le corail s'échappaient de sa bouche. Les larmes

descendaient sur sa gorge à travers les lis et les roses de ses joues. Mais qu'il vous plaise, seigneur, d'entendre la suite dans l'autre chant, car il est désormais temps de finir celui-ci.

Chant XIII

ARGUMENT. – Isabelle raconte à Roland ses malheurs. Surviennent les malandrins habitants de la caverne. Roland les tue tous, puis il part emmenant Isabelle. – Bradamante apprend de Mélisse que Roger est tombé au pouvoir du vieux magicien. Elle va pour le délivrer et reste prise dans son propre enchantement. – Digression élogieuse de Mélisse sur les femmes appartenant à la maison d'Este.

Ils étaient bien favorisés, les chevaliers qui vivaient à cette époque ! Dans les vallons, dans les cavernes obscures et les bois sauvages, au milieu des tanières, des serpents, des ours et des lions, ils trouvaient ce qu'on aurait peine à rencontrer aujourd'hui au sein des palais superbes, à savoir des dames à la fleur de l'âge et dignes d'être qualifiées du titre de belles.

Je vous ai raconté plus haut que Roland avait trouvé dans une grotte une damoiselle, et qu'il lui avait demandé par qui elle y avait été amenée. Poursuivant le récit de cette aventure, je vous dirai qu'après s'être plusieurs fois interrompue par ses propres sanglots, elle mit le comte au courant de ses infortunes, d'une voix douce et suave, et le plus brièvement qu'elle put.

« Bien que je sois certaine, chevalier – lui dit-elle – de porter la peine de ce que je vais te dire – car je pense que cette vieille s'empressera d'en donner avis à celui qui m'a enfermée ici – je suis prête à te révéler la vérité, dût ma vie en dépendre. Quel plus grand service puis-je du reste attendre de lui, sinon qu'il lui prenne un jour fantaisie de me faire mourir ?

» Je m'appelle Isabelle ; je fus la fille de l'infortuné roi de Galice. Je dis bien je fus, car je ne suis plus désormais que l'enfant de la douleur, de l'affliction et de la tristesse. C'est la faute de l'amour, et je ne sais si c'est de sa perfidie que je dois me plaindre le plus, car ses doux commencements furent dissimulés sous la tromperie et sous la fraude.

» Autrefois, je vivais heureuse de mon sort ; noble, jeune, riche, honnête et belle. Aujourd'hui, je suis humiliée et pauvre ; aujourd'hui je suis malheureuse. Et s'il est un sort plus terrible encore, il m'est réservé. Mais je veux que tu connaisses la cause première du malheur qui me frappe. Bien que tu ne puisses m'être utile en rien, je pense que par toi ma situation ne peut pas s'aggraver beaucoup.

» Mon père, voici aujourd'hui douze mois, donna à Bayonne des joutes dont le bruit attira sur nos terres les chevaliers de divers pays, venus pour y prendre part. Parmi eux tous, soit qu'Amour me le montrât ainsi, soit que le mérite éclate de lui-même, le seul Zerbin me parut digne de louanges. Il était fils du grand roi d'Écosse.

» Après l'avoir vu dans la lice accomplir des merveilles de chevalerie, je fus éprise d'amour pour lui, et je ne m'en aperçus que lorsque je reconnus que je ne m'appartenais plus moi-même. Pourtant, bien que cet amour se fût emparé de moi en maître, je m'applaudissais de ce que le hasard n'avait point mal placé mon cœur, mais l'avait au contraire donné à l'objet le plus digne qui fût au monde.

» Zerbin l'emportait sur tous les autres seigneurs en beauté et en vaillance. Il se montra épris pour moi – et je crois qu'il l'était en effet – d'un amour non moins ardent que le mien. Nous ne manquâmes pas de nous exprimer souvent notre commune ardeur, et quand, par la suite, nous fûmes séparés, nos âmes restèrent toujours unies.

» Car, les grandes fêtes terminées, mon Zerbin retourna en Écosse. Si tu sais ce que c'est que l'amour, tu peux juger combien je fus triste, pensant à lui nuit et jour. Et j'étais certaine que sa flamme ne brûlait pas moins vive dans son cœur. Il n'avait d'autre désir que de trouver un moyen pour m'avoir près de lui.

» Et comme nos croyances opposées – il était chrétien et moi musulmane – ne lui permettaient pas de me demander pour femme à mon père, il se décida à m'enlever secrètement. Sur les confins de ma riche patrie aux campagnes verdoyantes longeant l'Océan, était un beau jardin, sur une rive d'où l'on découvrait toutes les collines environnantes et la mer.

» Ce lieu lui parut propice à l'enlèvement auquel le forçait à recourir la diversité de nos religions. Il me fit savoir les mesures qu'il avait prises pour assurer le bonheur de notre vie. Il avait fait cacher près de Sainte-Marthe une galère montée par des gens armés, sous la conduite d'Orderic de Biscaye, maître de bataille sur mer et sur terre.

» Ne pouvant en personne exécuter cette entreprise, parce qu'en ce moment son vieux père l'avait envoyé porter secours au roi de France assiégé, il avait envoyé à sa place Orderic, qu'il tenait pour le plus fidèle et le plus dévoué de ses meilleurs amis. Cela devrait être en effet, si les bienfaits suffisaient toujours pour se créer des amis.

» Celui-ci était venu sur un navire armé et à l'époque convenue. Et c'est ainsi qu'arriva le jour tant désiré où je devais me laisser surprendre dans mon jardin. Orderic, accompagné d'une troupe de gens habitués aux coups de main maritimes, remonta pendant la nuit le fleuve voisin de la ville, et vint en silence jusqu'à mon jardin.

» De là, je fus transportée sur la galère, avant qu'on ne s'en fût aperçu en ville. De mes serviteurs surpris nus et désarmés, les uns s'enfuirent, les autres furent tués, quelques-uns furent emmenés captifs avec moi. Ainsi je quittai mon pays, avec une joie que je ne pourrais te dire, dans l'espoir de jouir bientôt de la présence de mon Zerbin.

» Nous étions à peine parvenus à la hauteur de la Mangiane, lorsque nous fûmes assaillis sur notre gauche par un coup de vent qui obscurcit l'horizon jusqu'alors serein, troubla la mer et souleva les ondes jusqu'au ciel. Le mistral se mit à souffler en travers de notre route augmentant d'heure en heure en violence, à tel point que nous essayâmes en vain de louvoyer.

» Vainement aussi on largua les voiles, on abaissa le mât sur le gaillard d'arrière ; nous nous voyions emportés malgré nous sur les écueils aigus qui sont devant la Rochelle. Si celui qui réside aux cieux ne nous était pas venu en aide, la tempête farouche nous eût brisés contre la terre. Le vent furieux nous poussait avec plus de rapidité qu'une flèche chassée de l'arc.

» Le Biscayen, voyant le péril, usa d'un moyen qui trompe souvent. Il eut recours à un bateau dans lequel il me fit descendre avec lui. Deux de nos compagnons y descendirent aussi, et tout le reste les aurait suivis, si les premiers descendus l'avaient permis. Mais ils les écartèrent à coups d'épée. Puis ils coupèrent le câble, et nous prîmes le large.

» Nous fûmes jetés sains et saufs sur le rivage, nous tous qui étions descendus dans le bateau ; tous les autres périrent avec le navire et furent la proie des flots. Pour moi, je levai les mains, rendant grâce à l'éternelle Bonté, à l'Amour infini qui m'avait sauvée de la fureur de la mer, afin de me permettre de revoir Zerbin.

» J’avais laissé sur le navire mes riches vêtements, mes joyaux et mes autres choses précieuses, mais l’espoir de revoir Zerbin me restant, peu m’importait que la mer eût englouti tout ce que je possédais. Sur le rivage désolé, où nous étions descendus, il n’y a aucun sentier, aucune habitation ; on y voit seulement une montagne livrant au vent sa cime ombreuse, et baignant ses pieds dans la mer.

» Ce fut là qu’Amour, ce tyran cruel, toujours si peu loyal à tenir ses promesses, toujours préoccupé de savoir comment il pourra déjouer et ruiner nos desseins, changea d’une manière affreuse mon espoir en douleur, et mon bonheur en malheur irréparable. L’ami à qui Zerbin s’est fié brûle de désirs et sent sa fidélité se glacer.

» Soit qu’il m’eût déjà désirée quand nous étions en mer, et qu’il n’eût pas trouvé l’occasion de montrer sa flamme ; soit que ses désirs eussent pris naissance en me voyant en sa puissance sur un rivage solitaire, il résolut d’assouvir sans plus de retard son immonde appétit. Mais auparavant il songea à se débarrasser d’un des deux marins qui s’étaient échappés avec nous dans le bateau.

» C’était un homme d’Écosse, nommé Almonio, et qui paraissait tout à fait dévoué à Zerbin, lequel l’avait recommandé à Orderic comme un guerrier accompli. Orderic lui dit que ce serait chose blâmable et imprudente que de me faire aller à pied jusqu’à la Rochelle ; il le pria en conséquence de nous y précéder et de m’envoyer un cheval.

» Almonio, qui ne concevait aucune crainte, partit immédiatement pour la ville dont le bois nous cachait la vue, et qui n’était éloignée que de six milles. Orderic se décide alors à découvrir son dessein à son autre compagnon, soit qu’il ne sache comment l’éloigner, soit qu’il ait en lui une entière confiance.

» Celui dont je parle, et qui était resté avec nous, était un nommé Corèbe, de Bilbao, qui tout enfant avait été élevé dans la même maison qu'Orderic. Le traître croit pouvoir lui communiquer sa coupable pensée, espérant qu'il serait plus sensible au plaisir de son ami qu'à l'honneur.

» Corèbe, en homme gentil et courtois, ne put l'entendre sans ressentir une grande indignation. Il l'appela traître et s'opposa par ses paroles et par ses actes à son mauvais dessein. Tous deux, enflammés de colère, mirent l'épée à la main. En les voyant tirer le fer, poussée par la peur, je me mis à fuir à travers la forêt sombre.

» Orderic, passé maître dans les armes, prit en quelques coups un tel avantage, qu'il renversa Corèbe à terre et le laissa pour mort. Il s'élança aussitôt sur mes traces, et je crois qu'Amour lui prêta ses ailes pour me rejoindre et lui enseigna toutes sortes de prières et de paroles séduisantes pour m'amener à l'aimer et à lui céder.

» Mais tout fut vain. J'étais décidée à mourir plutôt que de le satisfaire. Après qu'il eut compris que les prières, les promesses ou les menaces ne lui servaient à rien, il voulut user de violence. En vain, je le suppliai, en vain je lui parlai de la confiance que Zerbin avait mise en lui, et que j'avais eue moi-même en me remettant entre ses mains.

» Voyant que mes prières ne le touchaient pas, que je n'avais à espérer aucun secours, et qu'il me pressait de plus en plus, ressemblant dans sa brutale concupiscence à un ours affamé, je me défendis avec les pieds, avec les mains, avec les ongles, avec les dents, je lui arrachai le poil du menton et lui déchirai la peau, tout en poussant des cris qui montaient jusqu'aux étoiles.

» Je ne sais si ce fut l'effet du hasard, ou de mes cris qui devaient s'entendre à une lieue, ou bien encore la coutume qu'ont les habitants de ce pays d'accourir sur le rivage quand un navire s'y brise et s'y perd, mais je vis soudain apparaître au sommet de la montagne une troupe de gens qui se dirigea vers nous. Dès que le Biscayen la vit venir, il abandonna son entreprise et prit la fuite.

» Seigneur, cette foule me sauva de ce traître, mais, pour employer l'image souvent dite en proverbe, elle me fit tomber de la poêle dans la braise. Il est vrai que ces gens ne se sont pas encore montrés assez sauvages et cruels envers moi pour m'avoir fait violence ; mais ce n'est point par vertu, ni par bonne intention ;

» Car s'ils me conservent vierge, comme je suis, c'est qu'ils espèrent me vendre plus cher. Voici bientôt huit mois accomplis, et le neuvième va commencer, que mon corps a été enseveli ici tout vivant. J'ai perdu tout espoir de revoir mon Zerbin, car, d'après ce que j'ai déjà pu entendre dire par mes ravisseurs, ils ont promis de me vendre à un marchand qui doit me conduire au Soudan d'Orient. »

Ainsi parlait la gente damoiselle, et souvent les sanglots et les soupirs interrompaient sa voix angélique, de façon à émouvoir de pitié les serpents et les tigres. Pendant qu'elle renouvelait ainsi sa douleur, ou calmait peut-être ses tourments, une vingtaine d'hommes armés d'épieux et de haches entrèrent dans la caverne.

Celui qui paraissait le premier entre eux, homme au visage farouche, n'avait qu'un œil dont s'échappait un regard louche et sombre. L'autre œil lui avait été crevé d'un coup qui lui avait coupé le nez et la mâchoire. En voyant le chevalier assis dans la grotte à côté de la belle jeune fille, il se tourna vers ses compa-

gnons et dit : « Voici un nouvel oiseau, auquel je n'ai pas tendu de filet et que j'y trouve tout pris. »

Puis il dit au comte : « Jamais je n'ai vu d'homme plus complaisant et plus opportun que toi. Je ne sais si tu as deviné ou si tu as entendu dire à quelqu'un que je désirais beaucoup posséder de si belles armes, des vêtements bruns aussi agréables. Tu es vraiment venu à propos pour satisfaire mes besoins. »

Roland, remis sur pied, sourit d'un air railleur et répondit au brigand : « Je te vendrai les armes à un prix qui ne trouve pas communément de marchand. » Et tirant du foyer, qui était près de lui, un tison enflammé et tout fumant, il en frappa le malandrin à l'endroit où les sourcils touchent au nez.

Le tison atteignit les deux paupières et causa un tel dommage à celle de gauche, qu'il creva au misérable le seul œil avec lequel il pouvait voir encore la lumière. Le coup prodigieux ne se contenta pas de l'aveugler ; il l'envoya rejoindre les esprits que Chiron, avec ses compagnons, garde dans des marais de poix bouillante.

Il y avait dans la caverne une grande table, épaisse de deux palmes et de forme carrée. Posée sur un pied grossier et mal poli, elle servait au voleur et à toute sa bande. Avec la même agilité que l'on voit l'adroit Espagnol[66] jeter et rattraper son fusil, Roland lance la table pesante à l'endroit où se tenait groupée toute cette canaille.

Il rompt à l'un la poitrine, à l'autre le ventre, à celui-ci la tête, à celui-là les jambes, à un autre les bras. Les uns sont tués

---

66 Espagnol est ici pour Sarrasin, qui lui-même est synonyme d'Arabe. On sait que dans leurs fantasias les Arabes lancent et rattrapent leur fusil avec une grande dextérité.

du coup, les autres sont horriblement blessés. Les moins grièvement atteints s'empressent de fuir. Ainsi, parfois, un gros rocher, tombant sur un tas de couleuvres, qui, après l'hiver, se chauffent et se lissent au soleil, leur écrase les flancs et les reins, et leur broie la tête.

Divers cas se produisent, et je ne saurais dire combien : une est tuée, une s'échappe sans queue, une autre ne peut se mouvoir par devant et sa partie postérieure en vain s'agite et se dénoue. Une autre, plus favorisée, rampe en sifflant parmi les herbes et s'en va en serpentant. Le coup de la table fut terrible ; mais il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il fut porté par le valeureux Roland.

Ceux que la table avait peu ou point blessés – et Turpin écrit qu'ils ne furent que sept – cherchèrent leur salut dans la rapidité de leurs pieds. Mais le paladin se mit en travers de l'issue, et après les avoir pris sans qu'ils se fussent défendus, il leur lia étroitement les mains avec une corde, qu'il trouva dans la demeure sauvage.

Puis il les traîna hors de la caverne dans un endroit où un vieux sorbier projetait sa grande ombre. Roland, après en avoir façonné les branches à coups d'épée, y attacha les prisonniers pour servir de nourriture aux corbeaux. Et il n'eut pas besoin de leur passer une corde au cou. Pour purger le monde de cette engeance, l'arbre lui-même lui fournit des crocs auxquels Roland les attacha par le menton.

À peine la vieille femme amie des malandrins les eut-elle vus tous morts, qu'elle s'enfuit en pleurant, les mains dans ses cheveux, à travers les forêts et les labyrinthes des bois. Après avoir suivi des chemins rudes et mauvais, rendus encore plus difficiles par la terreur qu'elle éprouvait, elle rencontra un chevalier sur la rive d'un fleuve. Mais je remets à plus tard à vous raconter qui c'était,

Et je retourne à la jeune fille qui supplie le paladin de ne pas la laisser seule, et lui demande à le suivre en tous lieux. Roland la rassure d'un air courtois. Puis, dès que la blanche Aurore, parée de sa guirlande de roses et de son voile de pourpre, eut repris son chemin accoutumé, le paladin partit avec Isabelle.

Sans trouver aucune aventure digne d'être contée, ils marchèrent plusieurs jours ensemble. Enfin ils rencontrèrent sur leur chemin un chevalier qu'on emmenait prisonnier. Je vous dirai par la suite qui il était, car, pour le moment, je suis détourné de ma route par quelqu'un dont il ne vous sera pas moins cher d'entendre parler ; j'entends la fille d'Aymon, que j'ai laissée tantôt languissante d'amoureux chagrins.

La belle dame, attendant en vain le retour de Roger, était à Marseille, où elle harcelait presque chaque jour les bandes païennes qui parcouraient, en pillant monts et plaines, le Languedoc et la Provence. Elle s'y conduisait en chef habile et en vaillant guerrier.

Elle attendait là, et l'époque marquée pour le retour de Roger étant dépassée de beaucoup, elle vivait, ne le voyant pas revenir, dans la crainte de mille accidents. Un jour qu'elle pleurait seule à l'écart en songeant à cela, elle vit arriver celle qui avait jadis, au moyen de l'anneau, guéri le cœur de Roger des enchantements d'Alcine.

Comme elle la voit après une si longue absence revenir sans son amant, Bradamante devient pâle comme la mort, et tremble tellement qu'elle ne peut se tenir debout. Mais la bonne magicienne vient à elle en souriant, dès qu'elle s'est aperçue de sa crainte, et la rassure avec l'air joyeux que prend d'habitude celui qui apporte une bonne nouvelle.

« Ne crains pas – lui dit-elle – pour Roger, ô jeune fille, car il vit sain et sauf et t'adore toujours. Mais il est privé de sa liberté que lui a encore enlevée ton ennemi. Il faut que tu montes en selle, si tu veux le délivrer, et que tu me suives sur-le-champ. Si tu me suis, je te fournirai le moyen par lequel tu rendras Roger libre. »

Elle poursuivit en lui racontant quelle erreur magique avait ourdie Atlante, et comment, en montrant à Roger le beau visage de sa maîtresse qui semblait captive d'un farouche géant, il l'avait attiré dans le château enchanté, où la vision avait ensuite disparu. Elle lui dit comment, par une semblable tromperie, il retenait dans le même lieu les dames et les chevaliers qui y venaient.

Tous, en voyant l'enchanteur, croient voir ce que chacun d'eux désire le plus ; sa dame, son écuyer, son compagnon d'armes, son ami ; car le désir humain n'est pas un. Tous vont à travers le palais, cherchant longtemps et sans autre résultat qu'une longue fatigue. Leur espérance et leur désir de retrouver l'objet de leurs vœux est si grand, qu'ils ne savent plus s'en aller.

« Dès que tu seras arrivée – ajouta-t-elle – dans les environs de cette demeure enchantée, l'enchanteur viendra à ta rencontre sous l'apparence complète de Roger. Par son art détestable, il te fera voir ton amant vaincu par quelqu'un de plus fort que lui, afin de t'engager à lui porter secours et de t'attirer ainsi là où, avec les autres, il te tiendra en son pouvoir.

» Pour que tu ne te laisses pas prendre aux pièges dans lesquels sont tombés tous les autres, je t'avertis que ce n'est qu'une fausse semblance de Roger que tu verras t'appeler à son aide. Ne te laisse pas tromper, mais, dès qu'il s'avancera vers toi, arrache-lui son indigne vie. Ne crois pas que par là tu donneras la mort à Roger, mais bien à celui qui te cause tant d'ennuis.

» Il te semblera dur, je le reconnais, de tuer quelqu'un qui ressemble à Roger ; mais n'ajoute point foi à tes yeux auxquels l'enchanteur cachera la vérité. Prends une ferme résolution, avant que je te conduise dans le bois, afin de n'en pas changer ensuite, car tu resteras pour toujours séparée de Roger, si, par faiblesse, tu laisses la vie au magicien. »

La vaillante jouvencelle, bien décidée à tuer cet artisan de fraudes, est prompte à revêtir ses armes et à suivre Mélisse, car elle sait combien elle lui est dévouée. Celle-ci, tantôt à travers les champs cultivés, tantôt à travers la forêt, la conduit rapidement à grandes journées, cherchant par ses paroles réconfortantes à lui alléger l'ennui de la route.

En dehors des beaux raisonnements qu'elle lui tenait, elle lui rappelait surtout et le plus souvent possible les glorieux princes et les demi-dieux qui devaient descendre d'elle et de Roger. Comme Mélisse connaissait tous les secrets des dieux éternels, elle savait prédire toutes les choses qui devaient arriver dans la suite des siècles.

« Ah ! ma prudente conductrice – disait à la magicienne l'illustre damoiselle – tu m'as fait connaître ma belle descendance masculine pendant de nombreuses années ; dis-moi, de même, si, de ma race, il existera quelque dame digne d'être mise au nombre des femmes belles et vertueuses. » Et la complaisante magicienne lui répondit :

« Je vois sortir de toi les dames pudiques, mères d'empereurs et de rois puissants ; réparatrices et soutiens solides de familles illustres et de vastes domaines, et non moins remarquables sous leur robe, par leurs précieuses qualités, leur piété, leur grand cœur, leur sagesse, leur souveraine et incomparable continence, que les chevaliers sous leurs armures.

» Et si j'avais à te parler de chacune de celles qui seront l'honneur de ta race, ce serait trop long, car je n'en vois aucune que je dusse passer sous silence. Mais je ferai, entre mille, choix d'un ou deux couples, afin de pouvoir arriver jusqu'au bout. Que ne m'as-tu fait cette demande dans la caverne de Merlin ? Je t'aurais fait voir aussi leurs images.

» De ton illustre souche sortira l'amie des œuvres illustres et des beaux travaux ; je ne sais pas ce que je dois le plus louer, de la grâce et de la beauté, ou de la sagesse et de la chasteté de la libérale et magnanime Isabelle, dont l'éclatante lumière fera nuit et jour resplendir la ville située sur le Mincio, et à laquelle la mère d'Ocnus a donné son nom.

» Elle luttera, avec son digne époux, à qui prisera et aimera le plus la vertu, et à qui aura le plus de courtoisie. Si de l'un on doit raconter que, sur les bords du Taro et dans le royaume, il fut assez puissant pour délivrer l'Italie des Français, on dira de sa compagne, qui resta seule et chaste, qu'elle égala Pénélope, la femme d'Ulysse.

» Je résume en quelques mots, et j'en laisse plus d'un, les grands et nombreux mérites de cette dame que Merlin me fit connaître autrefois dans la grotte, le jour où pour aller à lui je me séparai du vulgaire. Et si je voulais déployer ma voile sur cette grande mer, je naviguerais plus longtemps que Tiphys. En somme, je conclus que le ciel la dotera des vertus les plus remarquables.

» Elle aura près d'elle sa sœur Béatrice à laquelle un tel nom conviendra de tout point, car non seulement elle possédera pendant sa vie tous les biens qu'il est permis d'avoir ici-bas, mais elle rendra son mari le plus heureux des princes, de telle sorte que, lorsqu'elle aura quitté ce monde, il retombera au rang des plus infortunés.

» Tant qu'elle vivra, le Maure, et Sforce et les couleuvres des Visconti seront redoutés, des neiges hyperboréennes aux rivages de la mer Rouge, de l'Inde aux monts qui donnent passage à la mer. Elle morte, eux et le royaume d'Insubrie tomberont en esclavage, au grand dommage de toute l'Italie. Sans elle la suprême prudence paraîtra aventureuse.

» Il en existera encore d'autres, portant le même nom, et qui naîtront bien des années avant elle. L'une d'elles ornera ses beaux cheveux de la splendide couronne de Pannonie. Une autre, après avoir délaissé les biens terrestres, sera placée au nombre des saintes sur la terre d'Ausonie et se verra rendre un culte et élever des autels.

» Je me tairai sur les autres, car, comme j'ai dit, il serait trop long de parler de toutes, bien que chacune pût faire l'objet d'un chant héroïque et éclatant. Je passerai sous silence les Blanche, les Lucrèce, les Constance et les autres, mères ou réparatrices de tant d'illustres maisons qui régneront en Italie.

» Plus que toutes celles qui ont jamais existé, ta maison sera célèbre par ses femmes, et je ne sais si elle ne le sera pas plus par les qualités des filles, que par la haute chasteté des épouses. Sache également à ce sujet que Merlin m'a éclairée sur ce point, pensant que j'aurais peut-être à te le répéter. J'ai donc un vif désir de t'en entretenir.

» Et je te parlerai d'abord de Ricciarda, modèle de courage et de chasteté. Jeune encore, elle restera veuve et en proie aux coups de la fortune, ce qui arrive souvent aux meilleurs. Elle verra ses fils dépouillés du royaume paternel, errer en exil sur la terre étrangère, laissant leurs jeunes enfants aux mains de leurs ennemis. Mais elle finira par être amplement dédommagée de ses malheurs.

» Je ne puis me taire sur l'illustre reine de l'antique maison d'Aragon dont je ne vois pas l'égale, pour la chasteté et la sagesse, dans l'histoire grecque ou latine. Je n'en connais pas non plus à qui la fortune se soit montrée plus amie, puisqu'elle sera choisie par la Bonté divine pour être la mère de cette belle race : Alphonse, Hippolyte et Isabelle.

» Ce sera la sage Éléonore qui viendra se greffer sur ton arbre fortuné. Que te dirai-je de sa seconde belle-fille qui doit lui succéder peu après, Lucrèce Borgia, dont la beauté, la vertu, le renom de chasteté[67] et la fortune, croîtront d'heure en heure, comme la jeune plante dans un terrain fertile ?

» Comme l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot des champs à la rose, le saule pâle au laurier toujours vert, le verre peint à la pierre précieuse, ainsi, comparées à celle que j'honore avant qu'elle soit née, seront les plus estimées pour leur sagesse et leurs autres vertus.

» Et par-dessus tous les grands éloges qui lui seront donnés pendant sa vie et après sa mort, on la louera d'avoir inculqué de nobles sentiments à Hercule et à ses autres fils, qui, par la suite, s'illustreront sous la toge et dans les armes, car le parfum qu'on verse dans un vase neuf ne s'en va point si facilement, qu'il soit bon ou mauvais.

» Je ne veux pas non plus passer sous silence Renée de France, belle-fille de la précédente, et fille de Louis XII et de l'éternelle gloire de la Bretagne. Je vois réunies dans Renée toutes les vertus qu'ait jamais possédées une femme, depuis que le

---

[67] Cet éloge de Lucrèce Borgia, dans la bouche d'Arioste, paraîtrait étrange, si nous ne savions combien la poésie, depuis Dante et Pétrarque, avait perdu en dignité. Elle en était réduite à mendier la faveur des princes, et par conséquent à les louer jusque dans leurs vices les plus avérés. Arioste est, à cet égard, un des modèles du genre courtisanesque.

feu échauffe, que l'eau mouille et que le ciel tourne autour de la terre.

» J'en aurais long à te dire, sur Alde de Saxe, la comtesse de Celano, Blanche-Marie de Catalogne, la fille du roi de Sicile, la belle Lippa de Bologne et autres. Mais si j'entreprenais de te dire les grandes louanges qu'elles mériteront toutes, j'entrerais dans une mer qui n'a pas de rivages. »

Après qu'elle lui eut fait connaître, à son vif contentement, la plus grande partie de sa postérité, elle lui répéta à plusieurs reprises comment Roger avait été attiré dans le palais enchanté. Arrivée près de la demeure du méchant vieillard, Mélisse s'arrêta et ne jugea pas à propos d'aller plus loin, de peur d'être vue par Atlante.

Et elle renouvela à la jeune fille les conseils qu'elle lui avait déjà mille fois donnés, puis elle la laissa seule. Celle-ci ne chevaucha pas plus de deux milles, dans un étroit sentier, sans voir quelqu'un qui ressemblait à son Roger. Deux géants, à l'aspect féroce, le serraient de près pour lui donner la mort.

Dès que la dame voit dans un tel péril celui qui a toutes les apparences de Roger, elle change en doute la foi qu'elle avait dans les avis de Mélisse, et elle oublie toutes ses belles résolutions. Elle croit que Mélisse hait Roger pour quelque nouvelle injure ou pour des motifs qu'elle ignore, et qu'elle a ourdi cette trame inusitée pour le faire périr de la main de celle qui l'aime.

Elle se disait : « N'est-ce pas là Roger, que je vois toujours avec le cœur, et qu'aujourd'hui je vois avec mes yeux ? Et si maintenant je ne le vois pas ou si je ne le reconnais pas, comment le verrai-je, comment le reconnaîtrai-je jamais ? Pourquoi veux-je en croire plutôt à autrui qu'à mes propres yeux ? À défaut de mes yeux, mon cœur me dit s'il est loin ou près. »

Pendant qu'elle se parle ainsi, elle croit entendre la voix de Roger qui appelle à son secours. Elle le voit en même temps éperonner son cheval rapide et lui retenir le mors, tandis que ses deux féroces ennemis le suivent et le chassent à toute bride. La dame s'empresse de les suivre et arrive avec eux dans la demeure enchantée.

Elle n'en a pas plus tôt franchi les portes, qu'elle tombe dans l'erreur commune. Elle cherche en vain Roger de tous côtés, en haut, en bas, au dedans et au dehors. Elle ne s'arrête ni jour ni nuit ; et l'enchantement était si fort, et l'enchanteur avait été si habile, qu'elle voit sans cesse Roger et lui parle sans qu'elle le reconnaisse, ou sans que Roger la reconnaisse elle-même.

Mais laissons Bradamante, et n'ayez pas de regret de la savoir en proie à cet enchantement. Quand il sera temps qu'elle en sorte, je l'en ferai sortir, et Roger aussi. De même que le changement de nourriture ranime l'appétit, ainsi il me semble que mon histoire risquera d'autant moins d'ennuyer qui l'entendra, qu'elle sera plus variée.

Il faut aussi que je me serve de beaucoup de fils pour tisser la grande toile à laquelle je travaille. Qu'il ne vous déplaise donc pas d'écouter comment, sortie de ses tentes, l'armée des Maures a pris les armes pour défiler devant le roi Agramant, lequel, fortement menacé par les lis d'or, l'a rassemblée pour une nouvelle revue, afin de savoir combien elle compte de combattants.

Outre que bon nombre de cavaliers et de fantassins avaient disparu, beaucoup de chefs manquaient, et des meilleurs, parmi les troupes d'Espagne, de Lybie et d'Éthiopie. Les divers corps de nations erraient sans direction propre. Afin de leur donner un chef, et de remettre de l'ordre dans chacun d'eux, tout le camp était rassemblé pour la revue.

Pour remplacer les pertes subies dans les batailles et les conflits sanglants, le roi d'Espagne et le roi d'Afrique avaient envoyé des ordres chacun dans leur pays, pour en faire venir de nombreux renforts, et ils les avaient distribués sous les différents chefs. Avec votre agrément, seigneur, je remettrai à l'autre chant l'exposé de cette revue.

Chant XIV

ARGUMENT. – L'armée des païens s'étant rassemblée, on constate l'absence des deux troupes détruites par Roland. Mandricard, courant sur les traces du paladin, rencontre Doralice, fille du roi de Grenade, qui s'en va épouser Rodomont, roi de Sarze. Il tue le cortège, emmène Doralice avec lui et en fait sa femme. Les Maures donnent l'assaut à Paris.

Dans les nombreux assauts et les cruels conflits que l'Afrique et l'Espagne avaient eus avec la France, le nombre était immense des guerriers morts et abandonnés au loup, au corbeau, à l'aigle vorace. Et bien que les Français fussent plus maltraités, ayant perdu toute la campagne, les Sarrasins avaient à se plaindre plus encore, par suite de la perte d'un grand nombre de leurs princes et de leurs grands barons.

Leurs victoires avaient été si sanglantes, qu'ils n'avaient pas à s'en réjouir. Et s'il est permis, invincible Alphonse, de comparer les choses modernes aux choses antiques, la grande victoire dont la gloire est votre œuvre immortelle et dont Ravenne doit pleurer toujours, ressemble aux victoires des Sarrasins.

Les Morins et les Picards, ainsi que les forces normandes et d'Aquitaine pliaient déjà, lorsque vous vous jetâtes au milieu des étendards ennemis de l'Espagnol presque victorieux, ayant derrière vous ces vaillants jeunes hommes qui, par leur courage, méritèrent en ce jour de recevoir de vous les épées et les éperons d'or.

Ils vous secondèrent avec tant d'ardeur, vous suivant de près dans ce grand péril, que vous fîtes s'écrouler le gland d'or, et rompîtes le bâton jaune et vermeil. Un laurier triomphal vous est dû pour avoir empêché le lis d'être détruit ou défloré. Une autre couronne doit encore orner votre front, pour avoir conservé à Rome son Fabricius.

La grande Colonne du nom romain, que vous protégeâtes et sauvâtes d'une entière destruction, vous vaut plus d'honneur que si, sous votre main, était tombée toute la fière milice qui engraisse les champs de Ravenne, et toute celle qui s'enfuit, abandonnant les bannières d'Aragon, de Castille et de Navarre, après avoir éprouvé l'inutilité de ses épieux et de ses machines de guerre.

Cette victoire nous causa plus d'encouragement que d'allégresse ; car notre joie fut trop troublée par la mort du capitaine français[68], général en chef de l'armée, et par celle de tant de chefs illustres qui étaient passés de ce côté des froides Alpes, pour voler à la défense des États de leurs confédérés.

Notre salut, notre vie furent assurés par cette victoire, chacun le reconnaît, car elle arrêta les progrès de la tempête que Jupiter irrité déchaînait sur nous. Mais nous ne pûmes nous en réjouir, ni nous livrer à la moindre fête, en entendant les gémissements, les pleurs d'angoisses que les veuves en robes sombres répandaient par toute la France.

Il faut que le roi Louis envoie, à la tête de ses troupes, de nouveaux capitaines, lesquels, pour l'honneur des fleurs de lis d'or, châtieront les pillards et les brigands qui ont pillé les moines blancs, noirs ou gris, violé les épouses, les filles et les mères, et jeté à terre le Christ enfermé dans l'hostie consacrée, pour voler les ciboires d'argent.

---

68 Gaston de Foix, tué à la bataille de Ravenne.

Ô malheureuse Ravenne, il eût mieux valu pour toi ne pas résister au vainqueur et prendre exemple sur Brescia, toi qui avais servi d'exemple à Rimini et à Faenza. Que Louis envoie le vieux et brave Trivulce, pour enseigner à ses soldats plus de retenue et leur faire voir que de semblables excès sont cause qu'un si grand nombre d'entre eux ont trouvé la mort par toute l'Italie.

De même qu'aujourd'hui le roi de France a besoin d'envoyer de nouveaux chefs à son armée, ainsi Marsile et Agramant, voulant remettre de l'ordre dans leurs troupes, les avaient alors convoquées dans la plaine, dès que l'hiver le leur avait permis, pour voir où il était urgent de nommer des chefs et de donner des instructions.

Marsile d'abord, puis Agramant, firent défiler devant eux leurs gens, troupe par troupe. Les Catalans marchent avant tous les autres sous la bannière de Doriphèbe. Après eux viennent les bataillons de Navarre privés de leur roi Fulvirant, qui avait reçu la mort de la main de Renaud. Le roi d'Espagne leur a donné Isolier pour capitaine.

Balugant conduit les gens de Léon, Grandonio ceux d'Algarve. Le frère de Marsile, Falsiron, commande les Castillans. Ceux qui sont venus de Malaga et de Séville suivent la bannière de Madarasse ainsi que ceux de la mer de Gadès jusqu'à la fertile Cordoue, dont le Bétis arrose les vertes campagnes.

Stordilan, Tesire et Baricond font défiler l'un après l'autre leurs soldats. Le premier commande aux gens de Grenade, le second à ceux de Lisbonne, le troisième à ceux de Majorque. Après la mort de Larbin, son parent Tesire fut nommé roi de Lisbonne. Puis viennent les Galiciens, dont Serpentin a été nommé chef, en remplacement de Maricolde.

Ceux de Tolède et ceux de Calatrava, dont Sinagon portait naguère l'étendard, ainsi que tous ceux qui boivent les eaux de la Guadiana, sont conduits par l'audacieux Mataliste. Bianzardin commande à ceux d'Astorga, réunis en une seule troupe à ceux de Salamanque, de Placencia, d'Avila, de Zamora et de Palencia.

Ferragus a la conduite de ceux de Saragosse et de la cour du roi Marsile. Tous ces gens sont bien armés et vaillants. Parmi eux sont Malgarin, Balinverne, Malzarise et Morgant qu'un même sort avait contraints à vivre sur une terre étrangère. Chassés de leurs royaumes, ils avaient été recueillis à la cour de Marsile.

Font aussi partie de cette troupe, le grand bâtard de Marsile, Follicon d'Alméria, Doricont, Bavarte, Largalife, Analard ; Archidant comte de Sagonte, Lamirant, le vaillant Langhiran, Malagur fertile en ruses, et bon nombre d'autres dont je me propose, quand il sera temps, de montrer les exploits.

Après que l'armée d'Espagne a défilé en bon ordre devant le roi Agramant, le roi d'Oran, presque aussi grand qu'un géant, paraît dans la plaine à la tête de sa troupe. Celle qui vient après lui regrette la mort de Martasin qui fut tué par Bradamante. Les soldats s'indignent qu'une femme puisse se vanter d'avoir donné la mort au roi des Garamantes.

La troupe de Marmonde vient la troisième. Elle a laissé Argosto mort en Gascogne. À celle-ci, comme à la seconde, comme à la quatrième, il manque un chef, et, quoique le roi Agramant ait peu de capitaines, il songe cependant à leur en nommer. Il leur donne, pour les conduire, Burald, Ormide et Arganio.

Il confie à Arganio le commandement des guerriers de Lybie qui pleuraient la mort du nègre Dudrinasse. Brunel conduit les gens de la Tintigane ; il a le visage soucieux et les yeux bais-

sés, car depuis que, dans la forêt voisine du château construit par Atlante à la cime d'un rocher, Bradamante lui avait enlevé l'anneau, il était tombé dans la disgrâce du roi Agramant.

Et si le frère de Ferragus, Isolier, qui l'avait trouvé lié à un arbre, n'avait pas raconté la vérité au roi, il aurait été pendu. Sur les prières d'un grand nombre de ses chevaliers, le roi changea de résolution, alors qu'il lui avait déjà fait mettre le lacet autour du cou. Il le lui fit enlever, mais en lui jurant qu'à la première faute il le ferait pendre.

C'était cela qui faisait marcher Brunel le visage triste et la tête basse. Farurant venait après lui, guidant les cavaliers et les fantassins de la Mauritanie. Immédiatement après, s'en venait le nouveau roi du Liban. Il avait avec lui les gens de Constantine, Agramant lui ayant donné la couronne et le sceptre d'or que possédait jadis Pinador.

Soridan marche à la tête des hommes d'armes de l'Hespérie, et Dorilon avec ceux de Ceuta. Pulian précède ceux de Nasamone ; le roi Agricalte entraîne ceux d'Amonie, Malabuferse ceux de Fezzan. La troupe qui suit vient de Canarie et du Maroc ; elle est commandée par Finadure. Balastre conduit ceux qui étaient auparavant sous les ordres du roi Tardoc.

Deux escadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Arzilla, viennent ensuite. Le dernier a toujours son ancien chef ; le premier l'a perdu, aussi le roi le confie à son fidèle ami Corinée. De même, Caïque reçoit le commandement des gens d'Almansilla qu'avait Tanfirion. Celui des soldats de Gétulie est donné à Rimedont. Puis vient Balinfront, à la tête des gens de Cosca.

Cette autre troupe est formée des gens de Bolga ; ils ont pour roi Clarinde qui a succédé à Mirabald. Vient ensuite Balivers, que je veux que tu tiennes pour le plus grand ribaud de toute l'armée. Je ne crois pas en revanche, que dans tout le

camp, se déploie une bannière qui rassemble une meilleure troupe que celle qui vient après avec le roi Sobrin, le plus prudent des chefs sarrasins.

Ceux de Bellamarina, que conduisait primitivement Gualciotto, ont maintenant pour chef le roi d'Alger, Rodomont de Sarse, qui venait de ramener de nouveaux fantassins et de nouveaux cavaliers. Pendant que le soleil se dérobait sous les nuées du grand Centaure, aux cornes horribles et cruelles, il avait été envoyé en Afrique par Agramant. Il en était revenu seulement depuis trois jours.

L'armée africaine n'avait pas de guerrier plus fort et plus audacieux que celui-là. Les défenseurs de Paris le redoutaient plus que Marsile, qu'Agramant et les chevaliers qui avaient suivi ces deux princes en France. Plus qu'aucun autre, il faisait parade de haïr notre Foi.

Puis viennent Prusion, roi des Alvaraches, et Dardinel, roi de Zumara. Je ne sais si des hiboux ou des corneilles, ou d'autres oiseaux de mauvais augure, perchés sur les toits ou croassant sur les branches, ont prédit à ces deux guerriers leur sort funeste, mais le ciel a fixé l'heure de leur mort à tous deux dans le combat qui doit se livrer le jour suivant.

Il ne restait plus à défiler que ceux de Trémisen et de Noricie, mais on n'apercevait pas leurs étendards, et l'on n'en avait pas de nouvelles. Agramant ne savait que dire, ni que penser de ce retard, lorsque fut enfin amené devant lui un écuyer du roi de Trémisen, qui lui raconta tout ce qui était arrivé.

Il lui raconta qu'Alzirde, Manilard et la plus grande partie de leurs soldats gisaient dans la poussière : « Seigneur – lui dit-il – le vaillant chevalier qui a occis les nôtres, aurait tué toute la troupe, si j'avais tardé à m'enfuir ; et encore ai-je eu grand'peine

à m'échapper. Il fait des cavaliers et des piétons, ce que le loup fait des chèvres et des moutons. »

Peu de jours auparavant, était arrivé à l'armée du roi d'Afrique un chevalier dont personne, dans le Ponant ou dans tout le Levant, n'égalait la force et le courage. Le roi Agramant l'avait accueilli avec de grands honneurs, car il était le fils et le successeur du vaillant roi de Tartarie, Agrican. Il se nommait le féroce Mandricard.

Il s'était rendu fameux par de nombreux hauts faits, et il remplissait de sa renommée le monde entier. Mais ce dont il s'enorgueillissait le plus, c'était d'avoir conquis, dans un château de la fée de Syrie, le resplendissant haubert que le Troyen Hector avait porté mille ans auparavant. Il avait couru pour l'avoir une étrange et formidable aventure, dont le seul récit excite la peur.

Se trouvant présent lors du récit de l'écuyer du roi de Trémisen, il avait levé son front hardi, et avait pris sur-le-champ la résolution de suivre les traces du guerrier inconnu. Il garda soigneusement son projet pour lui, soit qu'il n'eût d'estime pour aucun de ses compagnons d'armes, soit qu'il craignît, en se dévoilant, qu'un autre tentât avant lui l'entreprise.

Il demanda à l'écuyer comment était la soubreveste du chevalier. Celui-ci répondit : « Elle est toute noire ; l'écu est noir aussi, et il ne porte aucun cimier. » C'était la vérité, seigneur, car Roland, en quittant le quartier, avait voulu que, de même que son âme était en deuil, l'extérieur de sa mise fût de couleur sombre.

Marsile avait donné à Mandricard un destrier, bai-châtain, avec les jambes et la crinière noires. Il était né d'une jument de Frise et d'un étalon d'Espagne. Mandricard saute sur lui tout armé et s'en va, galopant à travers la plaine. Il jure de ne point

revenir parmi les escadrons sarrasins, avant d'avoir trouvé le champion aux armes noires.

Il rencontra bientôt plusieurs des gens échappés des mains de Roland, encore tout dolents de la perte, qui d'un fils, qui d'un frère immolés à leurs yeux. La tristesse et la lâcheté de leur âme se voyaient encore peintes sur leur figure blême ; encore sous le coup de la peur qu'ils avaient eue, ils fuyaient, pâles, muets, affolés.

Après un court chemin, Mandricard arriva à un endroit où il eut sous les yeux un cruel et sanglant spectacle, mais un éclatant témoignage des merveilleuses prouesses racontées en présence du roi d'Afrique. Il voit de toutes parts des morts ; il les retourne et mesure leurs blessures, mû par une étrange jalousie contre le chevalier qui avait mis tous ces gens à mort.

De même que le loup ou le mâtin, arrivés les derniers près du bœuf laissé mort par les paysans, ne trouvent plus que les cornes, les os et les pieds, le reste ayant été dévoré par les oiseaux et les chiens affamés, et considèrent avec dépit le crâne où rien ne peut se manger ; ainsi faisait le cruel Barbare sur ce champ de carnage ; il blasphémait de colère, et montrait un vif dépit d'être venu si tard à un si copieux festin.

Ce jour, et la moitié du suivant, il s'avança au hasard à la recherche du chevalier noir, dont il demandait sans cesse des nouvelles. Soudain il vit un pré couvert d'ombre, entouré d'un fleuve profond qui laissait à peine un petit espace libre d'où l'eau s'écoulait dans une autre direction. Ce lieu ressemblait à celui que le Tibre entoure sous les murs d'Otricoli.

Plusieurs chevaliers, couverts de leurs armures, se tenaient à l'endroit par où l'on pouvait entrer. Le païen demanda qui les avait rassemblés là en si grand nombre, et pour quelle cause. Le capitaine, frappé de l'air imposant de Mandricard, et jugeant à

ses armes ornées d'or et de pierreries d'une grande valeur, qu'il avait affaire à un chevalier éminent, lui fit cette réponse :

« Nous sommes envoyés par le roi de Grenade, notre maître, pour accompagner sa fille, qu'il a mariée au roi de Sarse, bien que le bruit n'en ait pas encore couru. Quand le soir sera venu, et que la cigale, qui seule se fait entendre à cette heure, se sera tue, nous conduirons la princesse à son père, au camp espagnol. Pour le moment, elle dort. »

Mandricard, qui méprise le monde entier, veut voir si ces gens sauront bien ou mal défendre la dame qu'on leur a donnée à garder. Il dit : « D'après ce que j'ai entendu, celle-ci est belle, et je serais aise de le savoir par moi-même. Conduis-moi vers elle, ou fais-la venir ici, car je suis pressé d'aller ailleurs. »

« Tu es certes un grand fou, » répondit le Grenadin ; mais il n'en dit pas davantage. Le Tartare fondit sur lui, la lance basse, et lui traversa la poitrine. La cuirasse ne put arrêter le coup, et le malheureux tomba mort. Le fils d'Agrican retire sa lance, car il n'a pas d'autre arme offensive.

Il ne porte ni épée ni masse ; parce que, quand il conquit les armes ayant appartenu au troyen Hector, il se trouva que l'épée manquait. Il jura alors – et il ne jura pas en vain – que sa main ne toucherait à aucune épée avant qu'il eût enlevé celle de Roland. Roland portait Durandal, qu'Almonte eut en si grande estime, et qu'avait primitivement portée Hector.

Grande est l'audace du Tartare, qui, malgré un tel désavantage, attaque toute cette troupe, criant : « Qui veut me barrer le passage ? » Et, la lance en arrêt, il se précipite au milieu d'eux. Les uns abaissent leur lance, les autres mettent l'épée hors du fourreau, et de toutes parts on l'assaille. Il en tue un grand nombre avant que sa lance ne se rompe.

Quand il la voit rompue, il prend à deux mains le tronçon qui est resté entier, et il en assomme tant d'adversaires, que jamais on ne vit semblable carnage. Pareil au juif Samson, qui exterminait les Philistins avec la mâchoire qu'il avait ramassée par terre, il fend les écus et brise les casques ; parfois, du même coup, il tue le cavalier et le cheval.

Ces malheureux courent à l'envi à la mort ; si l'un tombe, l'autre continue la lutte, et la façon ignoble dont ils sont tués leur paraît plus cruelle que la mort elle-même. Ils ne peuvent supporter de se voir enlever la vie qui leur est chère par un tronçon de lance, et de mourir sous d'étranges coups, comme des couleuvres ou des grenouilles.

Mais, quand ils se furent aperçus que de toute façon il est désagréable de mourir, et près des deux tiers d'entre eux étant déjà tués, les autres commencèrent à fuir. Comme s'il les considérait comme son propre bien, le cruel Sarrasin ne peut souffrir qu'un seul de cette troupe en déroute s'échappe de ses mains la vie sauve.

De même que les roseaux desséchés dans les marais, ou le chaume dans les champs dénudés, ne résistent pas longtemps au souffle de Borée attisant le feu allumé par le prudent agriculteur, alors que la flamme court par les sillons, crépite et crie, ainsi ces malheureux se défendent à peine contre la fureur dont Mandricard est enflammé.

Dès qu'il voit sans défenseur l'entrée qui a été si mal gardée, il s'avance par le sentier fraîchement tracé dans l'herbe, guidé par les lamentations qu'il entend, pour voir si la beauté de la dame de Grenade mérite les éloges qu'on en fait. Il passe sur les corps des serviteurs morts, et suit les contours du fleuve.

Il voit Doralice au milieu du pré – c'est ainsi que se nommait la donzelle – assise au pied d'un vieux frêne sauvage ; elle

se désolait. Les pleurs, comme un ruisseau qui coule d'une source vive, tombaient sur son beau sein, et l'on voyait sur son visage qu'elle se lamentait sur le sort de ses compagnons autant qu'elle craignait pour elle-même.

Sa terreur s'accrut, quand elle vit venir le chevalier souillé de sang, l'air farouche et sombre. Ses cris montent jusqu'au ciel ; elle tremble pour elle et pour ceux qui sont avec elle ; car, outre l'escorte de chevaliers, la belle infante avait, pour la conduire et la servir, des vieillards et un grand nombre de dames et de damoiselles, les plus belles du royaume de Grenade.

Dès que le Tartare voit ce beau visage qui n'a point son pareil dans toute l'Espagne, et qui peut dans les pleurs – que devait-ce être quand il souriait ! – tendre les inextricables rets d'amour, il ne sait s'il est encore sur terre ou dans le paradis. Il n'a tiré d'autre gain de sa victoire que de devenir le captif de sa prisonnière, et il ne sait comment cela s'est fait.

Cependant il ne saurait consentir à abandonner le fruit de ses peines, bien que par ses pleurs elle montre, autant qu'une femme peut le montrer, sa douleur et sa répugnance. Mais lui, espérant changer ces pleurs en joie suprême, se décide à l'emmener. Il la fait monter sur une blanche haquenée, et reprend son chemin.

Il rend la liberté aux dames, aux damoiselles, aux vieillards et aux autres qui étaient venus avec la princesse de Grenade, et leur dit doucement : « Elle sera suffisamment accompagnée par moi. Je lui servirai de majordome, de nourrice, d'écuyer ; bref, je pourvoirai à tous ses besoins ; adieu donc tous. » Ceux-ci, ne pouvant faire de résistance, s'en furent en pleurant et en poussant des soupirs.

Ils disaient entre eux : « Quelle sera la douleur de son père, quand il apprendra cette aventure ! Quelle sera la colère, la rage

de son époux, et quelle terrible vengeance il en tirera ! Ah ! pourquoi n'est-il pas ici, où il fait si faute, pour arracher à celui-ci l'illustre fille du roi Stordilan, avant qu'il l'ait emmenée plus loin ? »

Le Tartare, content de l'excellente proie que lui ont value sa fortune et sa vaillance, ne paraît plus aussi pressé qu'avant de retrouver le chevalier à l'armure noire. Naguère il s'en allait, courant ; maintenant, il va tranquillement, lentement, et ne songe plus qu'à s'arrêter dans le premier endroit qu'il trouvera propice à assouvir sa flamme amoureuse.

Entre temps, il rassure Doralice, dont le visage et les yeux sont baignés de pleurs. Il invente une foule de choses ; il lui dit que depuis longtemps il a entendu parler d'elle, et que s'il a quitté sa patrie et son royaume où il était heureux et qui l'emporte sur tous les autres en renommée et en étendue, ce n'est point pour voir l'Espagne ou la France, mais pour admirer son beau visage.

« Si un homme doit être aimé pour l'amour qu'il éprouve lui-même, je mérite votre amour, car je vous aime ; si c'est pour la naissance, qui est mieux né que moi ? Le puissant Agricant fut mon père. Si c'est pour la richesse, qui possède plus d'États que moi ? Je le cède en domaines à Dieu seul. Si c'est pour le courage, je crois vous avoir prouvé aujourd'hui que je suis digne d'être aimé aussi pour ma valeur. »

Ces paroles, et beaucoup d'autres qu'Amour dicte à Mandricard, vont doucement consoler le cœur de la donzelle, encore tremblante de peur. Sa crainte se dissipe peu à peu, ainsi que la douleur dont elle avait eu l'âme transpercée. Elle commence à écouter avec plus de patience et de plaisir son nouvel amant.

Puis, par ses réponses de moins en moins farouches, elle se montre affable et courtoise envers lui ; parfois même elle

consent à lever sur son visage des yeux qui ne demandent qu'à s'attendrir. Le païen, qui d'autres fois déjà a été féru des flèches d'Amour, non seulement espère, mais a la certitude que la belle dame ne sera pas toujours rebelle à ses désirs.

En cette compagnie, il s'en va content et joyeux, et il voit avec satisfaction, avec plaisir, approcher l'heure où la froide nuit invite tout être animé à prendre du repos. S'apercevant que le soleil est déjà bas et à moitié caché à l'horizon, il commence à chevaucher d'un pas plus rapide, jusqu'à ce qu'enfin il entende résonner les flûtes et les chalumeaux, et qu'il voie la fumée des villas et des chaumières.

C'étaient des habitations de pasteurs, meilleures et plus commodes que belles. Le gardien des troupeaux fit au chevalier et à la donzelle un accueil si courtois, qu'ils en furent enchantés. Ce n'est pas seulement dans les villes et dans les châteaux que l'on trouve des gens hospitaliers, mais souvent aussi dans les cabanes et les chaumières.

Que se passa-t-il pendant la nuit entre Doralice et le fils d'Agricant ? Je ne me hasarde pas à le raconter, et je laisse chacun penser ce qu'il voudra. On peut croire cependant qu'ils furent tout à fait d'accord, car ils se levèrent le lendemain plus allègres, et Doralice rendit grâces au pasteur qui leur avait fait les honneurs de sa maison.

Errants ainsi d'un endroit à un autre, ils arrivèrent enfin sur les bords d'un fleuve qui descendait silencieusement vers la mer, et si lentement qu'on n'aurait su dire s'il coulait ou si ses eaux étaient stagnantes. Il était si clair et si limpide, que la lumière du jour pénétrait sans obstacle jusqu'au fond. Sur sa rive, à l'ombre fraîche et douce, ils trouvèrent deux chevaliers et une damoiselle.

Mais la haute fantaisie, qui ne me permet pas de suivre toujours le même sentier, m'entraîne loin de là, et veut que je retourne vers l'armée mauresque qui assourdit la terre de France de sa rumeur et de ses cris, tout autour de la tente où le fils du roi Trojan défie le Saint-Empire, et où Rodomont, plein d'audace, se vante de brûler Paris et de détruire Rome la Sainte.

Le bruit étant parvenu aux oreilles d'Agramant que les Anglais avaient déjà passé la mer, il fit appeler Marsile, le vieux roi de Garbe et les autres capitaines. Tous conseillent de faire un suprême effort pour prendre Paris, car on pouvait être certain qu'on ne le prendrait jamais, si on ne parvenait à s'en rendre maître avant l'arrivée des secours.

Déjà dans ce but on avait rassemblé de toutes parts d'innombrables échelles, des planches, des poutres, des fascines pour pourvoir aux besoins divers, ainsi que des bateaux et des ponts ; il ne reste plus qu'à disposer l'ordre dans lequel seront donnés le premier et le second assaut. Agramant veut combattre au milieu de ceux qui doivent attaquer la ville.

Quant à l'empereur, le jour qui précède la bataille, il ordonne aux prêtres et aux moines blancs, noirs et gris, de célébrer dans tout Paris des offices et des messes. Ses soldats, après s'être confessés et s'être ainsi préservés des ennemis infernaux, communient tous, comme s'ils devaient mourir le jour suivant.

Lui-même, au milieu des barons et des paladins, des princes et des prélats, il donne aux autres l'exemple, en entendant avec beaucoup de piété les offices divins dans la cathédrale. Les mains jointes et les yeux levés au ciel, il dit : « Seigneur, bien que je sois plein d'iniquité et un impie, ta bonté ne voudra pas que ton peuple fidèle souffre à cause de mes fautes.

» Et, si ta volonté est que notre erreur reçoive un juste châtiment, au moins diffères-en la punition, de façon qu'elle ne

nous vienne pas des mains de tes ennemis. Car, si nous succombons sous leurs coups, nous qu'on a coutume d'appeler tes amis, les païens diront que tu es sans pouvoir, puisque tu laisses périr tes serviteurs.

» Et pour un qui t'est aujourd'hui rebelle, il en naîtra cent par tout l'univers ; de sorte que les fausses doctrines de Babel chasseront ta loi et la feront disparaître. Défends ces nations ; ce sont elles qui ont délivré ton sépulcre des chiens immondes, et pris si souvent la défense de ta sainte Église et de ses vicaires.

» Je sais que nos mérites ne doivent pas peser une once en notre faveur, et que nous ne devons point espérer de pardon de toi, si nous considérons notre vie coupable ; mais, si tu nous favorises du don de la grâce, notre raison sera purifiée et réconfortée. Nous ne pouvons désespérer de ton aide, quand nous nous souvenons de ta pitié. »

Ainsi disait le pieux empereur, dans l'humilité et la contrition de son cœur. Il ajouta encore d'autres prières, d'autres vœux commandés par la grandeur du péril et en rapport avec son rang de souverain. Sa chaleureuse supplique ne resta point sans effet, car son bon génie, qui tient la première place parmi les anges, les prit, déploya ses ailes vers le ciel et s'en vint les porter au Sauveur.

Une infinité d'autres prières furent également portées à Dieu par de semblables messagers. Les âmes bienheureuses, la pitié peinte sur le visage, se tournèrent toutes vers leur éternel amant, et lui témoignèrent même désir de voir accueillir la juste prière du peuple chrétien qui implorait secours.

Alors l'ineffable Bonté, qui ne fut jamais priée en vain par un cœur fidèle, leva ses yeux pleins de pitié, et fit signe à l'ange Michel de venir à lui : « Va – lui dit-elle – vers l'armée chré-

tienne qui vient de débarquer en Picardie, et fais-la approcher des murs de Paris, sans que le camp ennemi s'en aperçoive.

» Va trouver d'abord le Silence, et dis-lui de ma part de te seconder dans cette entreprise. Il saura bien comment procéder dans cette circonstance. Cela fait, va sur-le-champ à l'endroit où la Discorde a son séjour. Dis-lui de prendre avec elle son brandon et sa torche, et d'allumer le feu dans le camp des Maures ;

» Et de répandre de telles divisions, de tels conflits entre ceux qu'on considère comme les plus vaillants, qu'ils se battent ensemble, jusqu'à ce que les uns soient morts, les autres prisonniers, d'autres blessés, d'autres entraînés par l'indignation hors du camp ; de façon que leur roi puisse tirer d'eux le moins d'aide possible. » L'oiseau béni ne répond rien à ces paroles, et s'envole loin du ciel.

Partout où l'ange Michel dresse son aile, les nuées se dissipent et le ciel redevient serein. Un cercle d'or l'entoure, pareil à l'éclair que l'on voit briller pendant la nuit. Tout en poursuivant sa route, le messager céleste se demande où il doit descendre pour être sûr de trouver l'ennemi de la parole, auquel il doit faire sa première commission.

Il cherche à se rappeler les lieux où il habite, et où il a coutume de séjourner. Enfin toutes ses pensées le portent à croire qu'il le trouvera parmi les religieux et les moines enfermés dans les églises et dans les monastères. Là, en effet, les discours sont tellement interdits, que le mot *silence* est écrit sur la porte de l'endroit où l'on chante les psaumes, où l'on dort, où l'on mange, et finalement à l'entrée de toutes les cellules.

Croyant le trouver là, il agite plus vivement ses ailes dorées. Il pense y trouver aussi la Paix, le Repos et la Charité. Mais à peine a-t-il pénétré dans un cloître, qu'il est bien vite détrompé.

Ce n’est pas là qu’est le Silence ; on lui dit qu’il n’y habite plus, et que son nom seul y reste inscrit.

Il n’y voit non plus ni la Piété, ni le Repos, ni l’Humilité, ni l’Amour Divin, ni la Paix. Ils y furent autrefois, il est vrai, dans les temps antiques. Mais ils en ont été chassés par la Gourmandise, l’Avarice, la Colère, l’Orgueil, l’Envie, la Paresse et la Cruauté. L’ange s’étonne d’une chose si insolite. Et comme il regarde plus attentivement cette troupe abrutie, il voit que la Discorde est aussi avec elle ;

La Discorde vers laquelle le père Éternel lui avait ordonné d’aller, après qu’il aurait trouvé le Silence. Il avait pensé qu’il lui faudrait prendre le chemin de l’Averne, car il croyait qu’elle se tenait parmi les damnés, et voilà – qui le croirait ! – qu’il la retrouve dans ce nouvel enfer, au milieu des saints sacrifices et des messes ! Il paraît étrange à Michel de voir là celle qu’il ne comptait trouver qu’après un long voyage.

Il la reconnaît à ses vêtements de mille couleurs, formés de bandes inégales, multiples et toutes déchirées, qui, agitées par les vents, ou entr’ouvertes par sa marche, tantôt la couvrent et tantôt la montrent nue. Ses cheveux, noirs et gris, mêlés de filets d’or et d’argent, sont tout en désordre. Les uns sont réunis en tresse, les autres retenus par un galon. Une partie est éparse sur ses épaules, l’autre dénouée sur son sein.

Elle avait les mains et la poitrine couvertes d’assignations, de libelles, d’enquêtes, de papiers de procédure, et d’un grand tas de gloses, de consultations et d’écrits, au moyen desquels les biens des pauvres gens ne sont jamais en sûreté dans les villes. Devant, derrière, à ses côtés, elle était entourée de notaires, de procureurs et d’avocats.

Michel l’appelle à lui et lui ordonne de se transporter parmi les plus braves des chevaliers sarrasins, et de faire en sorte de

les exciter à combattre les uns contre les autres pour leur plus grande ruine. Puis il lui demande des nouvelles du Silence. Elle peut facilement en avoir, puisqu'elle va de çà, de là, secouant partout ses feux.

La Discorde lui répond : « Je ne me souviens pas de l'avoir vu nulle part. Je l'ai entendu nommer bien souvent, et faire son éloge par les astucieux. Mais la Fraude, une de mes suivantes, l'accompagne quelquefois. Je pense qu'elle saura t'en donner des nouvelles. » Et étendant le doigt, elle dit : « La voilà ! »

Cette dernière avait un visage agréable, un vêtement plein de décence, le regard humble, la démarche grave, le parler si doux et si modeste qu'elle ressemblait à l'ange Gabriel, disant : *Ave !* Tout le reste de sa personne était laid et hideux ; mais elle cachait ses difformités sous un vêtement long et large, dans les plis duquel elle portait toujours un poignard empoisonné.

L'ange lui demande quel chemin il doit prendre pour trouver le Silence. La Fraude lui dit : « Jadis, il habitait ordinairement parmi les Vertus, près de saint Benoît, et non ailleurs, ou bien avec les disciples d'Élie, et dans les abbayes nouvellement fondées. Il résida longtemps dans les écoles, au temps de Pythagore et d'Architas.

» Après ces philosophes et ces saints, qui l'avaient retenu dans le droit chemin, il abandonna les mœurs honnêtes qu'il avait suivies jusque-là, pour se jeter dans des pratiques scélérates. Il commença par fréquenter pendant la nuit, les amants, puis les voleurs, et à se livrer à toute sorte de crimes. Longtemps il habita avec la Trahison, et je l'ai vu naguère avec l'Homicide.

» Avec ceux qui falsifient les monnaies, il se retire dans les lieux les plus secrets. Il change si souvent de compagnon et d'asile, que tu le trouverais difficilement. J'espère cependant te renseigner à cet égard. Si tu as soin d'arriver à minuit dans la

demeure du Sommeil, tu pourras sans faute l'y retrouver, car c'est là qu'il dort. »

Bien que la Fraude ait l'habitude de tromper, ce qu'elle dit paraît si vraisemblable, que l'ange y croit. Il s'envole sans retard du monastère, ralentit le battement de ses ailes et calcule son chemin de façon à arriver à temps voulu à la demeure du Sommeil, où il savait bien trouver le Silence.

Il existe, en Arabie, une vallée agréable, loin des cités et des hameaux, qui s'étend à l'ombre de deux montagnes et est couverte de sapins antiques et de hêtres robustes. En vain le soleil y projette ses clairs rayons ; il ne peut jamais y pénétrer, tellement les rameaux épais lui barrent le passage. Là s'ouvre une caverne souterraine.

Sous la forêt obscure, une vaste et spacieuse caverne s'ouvre dans le roc. Le lierre rampant en couvre l'entrée de ses replis tortueux. C'est dans cette demeure que repose le Sommeil pesant. L'Oisiveté, corpulente et grasse, est dans un coin ; de l'autre, la Paresse est étendue sur le sol, car elle ne peut marcher et se tient difficilement sur ses pieds.

L'Oubli qui a perdu la mémoire se tient sur le seuil. Il ne laisse entrer et ne reconnaît personne. Il n'écoute aucun message et ne répond jamais. Il écarte indifféremment tout le monde. Le Silence veille tout autour ; il a des chaussures en feutre et un manteau de couleur sombre. À tous ceux qu'il rencontre, il fait de loin signe avec la main de ne pas approcher.

L'ange s'approche de son oreille et lui dit doucement : « Dieu veut que tu conduises à Paris Renaud avec l'armée qu'il mène au secours de son prince. Mais il faut que tu le fasses si secrètement, que les Sarrasins n'entendent pas le moindre bruit, de façon qu'avant que la Renommée ait pu les aviser de l'arrivée de ces troupes, ils les aient sur les épaules. »

Le Silence ne répond pas autrement qu'en faisant signe de la tête qu'il obéira. Il se met docilement à la suite du messager, et, d'un premier vol, tous deux arrivent en Picardie. Michel excite les courageux escadrons ; il leur fait franchir en peu de temps un long espace, et les mène en un jour devant Paris. Aucun d'eux ne s'aperçoit que c'est par un miracle.

Le Silence courait tout autour, les enveloppant d'une immense nuée, tandis que le reste de l'atmosphère était en pleine lumière. Et cette nuée épaisse ne permettait pas d'entendre en dehors d'elle le son des trompettes et des clairons. Puis le Silence se rendit au camp des païens, répandant après lui un je ne sais quoi qui rend chacun sourd et aveugle.

Pendant que Renaud – on voyait bien qu'il était conduit par l'ange – s'avançait avec tant de rapidité, et dans un tel silence qu'on n'entendait aucun bruit du camp sarrasin, le roi Agramant avait disposé son infanterie dans les faubourgs de Paris, sous les murailles et dans les fossés, pour tenter le jour même un suprême effort.

Celui qui pourrait compter l'armée que le roi Agramant a rassemblée contre Charles, pourrait aussi compter tous les arbres des forêts qui se dressent sur le dos ombreux de l'Apennin, les flots de la mer qui baigne les pieds de l'Atlas en Mauritanie, alors qu'elle est le plus en fureur, ou les étoiles que le ciel déploie à minuit sur les rendez-vous secrets des amoureux.

Les campagnes résonnent au bruit des coups répétés et lugubres des cloches. Une foule innombrable remplit toutes les églises, levant les mains et implorant le ciel. Si les trésors de la terre étaient aussi prisés de Dieu que des hommes aveugles, le saint consistoire aurait pu en ce jour obtenir une statue d'or pour chacun de ses membres.

On entend les vieillards vénérables se plaindre d'avoir été réservés pour de pareilles angoisses, et envier le bonheur de ceux qui reposent dans la terre depuis de nombreuses années. Mais les jeunes hommes, ardents et vigoureux, qui se soucient peu des dangers qu'ils vont affronter, et qui dédaignent les conseils des plus âgés, courent de toutes parts aux murailles.

Là étaient les barons et les paladins, les rois, les ducs, les marquis et les comtes, les soldats étrangers et ceux de la ville, tous prêts à mourir pour le Christ et pour sa gloire. Ils prient l'Empereur de faire abaisser les ponts afin qu'ils puissent courir sus aux Sarrasins. Charles se réjouit de leur voir tant d'ardeur dans l'âme, mais il ne veut pas les laisser sortir.

Il les place aux endroits opportuns pour barrer le passage aux barbares. Là, il se contente de mettre peu de monde ; ici une forte compagnie suffit à peine. Les uns sont chargés de manœuvrer les feux et les autres machines, suivant les besoins. Charles ne reste pas inactif. Il se porte çà et là, organisant partout la défense.

Paris s'étend dans une grande plaine, au centre de la France, presque au cœur. Le fleuve passe entre ses murs, la traverse et ressort de l'autre côté. Mais auparavant, il forme une île et protège ainsi une partie de la ville, la meilleure. Les deux autres – car la ville est divisée en trois parties – sont entourées, en dehors par un fossé, en dedans par le fleuve.

La ville, de plusieurs milles de tour, peut être attaquée par plusieurs points. Mais Agramant se décide à ne donner l'assaut que d'un côté, ne voulant pas éparpiller son armée. Il se retire derrière le fleuve, vers le Ponant. C'est de là qu'il attaquera, parce qu'il n'a derrière lui aucune ville, aucun pays qui ne lui appartienne jusqu'en Espagne.

Tout autour des remparts, Charles avait fait rassembler d'immenses munitions, fortifier les rives par des chaussées, élever des bastions, creuser des casemates. À l'entrée et à la sortie de la rivière dans la ville, de grosses chaînes avaient été tendues. Mais il avait surtout veillé à mettre en état les endroits où il craignait le plus.

Avec des yeux d'Argus, le fils de Pépin prévoit de quel côté Agramant doit donner l'assaut ; le Sarrasin ne forme pas un projet sans qu'il ne soit immédiatement déjoué. Marsile, avec Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron, Balugant et les guerriers qu'il a amenés d'Espagne, se tenaient dans la campagne tout armés.

Sobrin était à sa gauche, sur la rive de la Seine, avec Pulian, Dardinel d'Almonte et le roi d'Oran, à la stature de géant et long de six palmes des pieds à la tête. Mais pourquoi suis-je moins prompt à mouvoir ma plume que ces guerriers à se servir de leurs armes ? Le roi de Sarse, plein de colère et d'indignation, crie et blasphème, et ne peut rester en place.

De même que, dans les jours chauds de l'été, les mouches importunes ont coutume de se jeter sur les vases rustiques ou sur les restes des convives, avec un bruit d'ailes rauque et strident ; de même que les étourneaux s'abattent sur les treilles rouges de raisins mûrs, ainsi, remplissant le ciel de cris et de clameurs, les Maures se ruaient tumultueusement à l'assaut.

L'armée des chrétiens est sur les remparts ; inaccessibles à la peur, et dédaignant l'orgueilleuse témérité des barbares, ils défendent la ville avec les épées, les lances, les pierres et le feu. Quand l'un d'eux est tué, un autre prend sa place. Il n'en est point qui, par lâcheté, quitte le lieu du combat. Sous la furie de leurs coups, ils rejettent les Sarrasins au fond des fossés.

Ils ne s'aident pas seulement du fer ; ils emploient les gros quartiers de roches, les créneaux entiers, les murs ébranlés à grand'peine, les toits des tours. L'eau bouillante versée d'en haut fait aux Maures d'insupportables brûlures. Ils résistent difficilement à cette pluie horrible qui pénètre par les casques, brûle les yeux,

Et fait plus de ravages que le fer. Qu'on pense à ce que devaient produire tantôt les nuées de chaux, tantôt les vases ardents d'où pleuvent l'huile, le soufre, la poix et la térébenthine. Les cercles entourés d'une crinière de flammes ne restent pas inactifs. Lancés de tous côtés, ils décrivent de redoutables courbes sur les Sarrasins.

Cependant, le roi de Sarse avait poussé sous les murs la seconde colonne, accompagné de Buralde et d'Ormidas qui commandent, l'un aux Garamantes, l'autre à ceux de Marmonde. Clarinde et Soridan sont à ses côtés. Le roi de Ceuta se montre à découvert, suivi des rois de Maroc et de Cosca, connus tous deux pour leur valeur.

Sur sa bannière qui est toute rouge, Rodomont de Sarse étale un lion qui se laisse mettre une bride dans sa gueule féroce par sa dame. Le lion est son emblème. Quant à la dame qui lui met un frein et qui l'enchaîne, elle représente la belle Doralice, fille de Stordilan, roi de Grenade,

Celle qu'avait enlevée le roi Mandricard, ainsi que je l'ai dit. J'ai raconté où et à qui. Rodomont l'aimait plus que son royaume et que ses yeux. C'était pour elle qu'il montrait tant de vaillance, sans savoir qu'elle était au pouvoir d'un autre. S'il l'eût su, il aurait fait pour la délivrer autant d'efforts qu'il en fit en ce jour devant Paris.

Mille échelles sont en même temps appliquées aux murs. Elles peuvent tenir deux hommes sur chaque gradin. Ceux qui

viennent les seconds poussent ceux qui grimpent les premiers, car les troisièmes les font eux-mêmes monter malgré eux. Les uns se défendent avec courage, les autres par peur. Il faut que tous entrent dans le gué, car quiconque reste en arrière est tué ou blessé par le roi d'Alger, le cruel Rodomont.

Chacun s'efforce donc d'atteindre le sommet des remparts, au milieu du feu et des ruines. Tous cherchent à passer par où le chemin est le moins dangereux. Seul Rodomont dédaigne de suivre une autre voie que la moins sûre. Dans les cas désespérés et difficiles, les autres adressent leurs vœux au ciel, et lui, il blasphème contre Dieu.

Il était armé d'une épaisse et solide cuirasse faite avec la peau écailleuse d'un dragon. Cette cuirasse avait déjà entouré les reins et la poitrine de celui de ses aïeux qui édifia Babel et entreprit de chasser Dieu de sa demeure céleste, et de lui enlever le gouvernement de l'univers. Son casque, son écu, ainsi que son épée, ont été faits dans la perfection et pour cette occasion.

Rodomont, non moins indompté, superbe et colère que le fut jadis Nemrod, n'aurait pas hésité à escalader le ciel, même de nuit, s'il en avait trouvé le chemin. Il ne s'arrête pas à regarder si les murailles sont entières ou si la brèche est praticable, ou s'il y a de l'eau dans le fossé. Il traverse le fossé à la course et vole à travers l'eau bourbeuse où il est plongé jusqu'à la bouche.

Souillé de fange, ruisselant d'eau, il va à travers le feu, les rochers, les traits et les balistes, comme le sanglier qui se fraye à travers les roseaux des marécages de Malléa un ample passage avec son poitrail, ses griffes et ses défenses. Le Sarrasin, l'écu haut, méprise le ciel tout autant que les remparts.

À peine Rodomont s'est-il élancé à l'assaut, qu'il parvient sur une de ces plates-formes qui, en dedans des murailles, forment une espèce de pont vaste et large, où se tiennent les sol-

dats français. On le voit alors fracasser plus d'un front, pratiquer des tonsures plus larges que celles des moines, faire voler les bras et les têtes, et pleuvoir, du haut des remparts dans le fossé, un fleuve de sang.

Le païen jette son écu, prend à deux mains sa redoutable épée et fond sur le duc Arnolf. Celui-ci venait du pays où le Rhin verse ses eaux dans un golfe salé. Le malheureux ne se défend pas mieux que le soufre ne résiste au feu. Il tombe à terre et expire, la tête fendue jusqu'à une palme au-dessous du col.

D'un seul coup de revers, Rodomont occit Anselme, Oldrade, Spinellaque et Prandon ; car l'étroitesse du lieu et la foule épaisse des combattants font que l'épée porte en plein. Les deux premiers sont perdus pour la Flandre, les deux autres pour la Normandie. Le Sarrasin fend ensuite en deux, depuis le front jusqu'à la poitrine, et de là jusqu'au ventre, le Mayençais Orger.

Il précipite du haut des créneaux dans le fossé, Andropon et Mosquin. Le premier est prêtre ; le second n'adore que le vin ; il en a plus d'une fois vidé un baquet d'une seule gorgée, fuyant l'eau comme si c'était du poison ou du sang de vipère. Il trouve la mort aux pieds des remparts, et ce qui l'ennuie le plus, c'est de se sentir mourir dans l'eau.

Rodomont taille en deux Louis de Provence, et perce de part en part Arnauld de Toulouse. Obert de Tours, Claude, Ugo et Denis exhalent leur vie avec leur sang. Près d'eux tombent Gauthier, Satallon, Odon et Ambalde, tous les quatre de Paris, et un grand nombre d'autres dont je ne saurais dire les noms et le pays.

Derrière Rodomont, la foule des Sarrasins applique les échelles et monte de toutes parts. Les Parisiens ne leur tiennent pas tête, tellement ils ont peu réussi dans leur première défense. Ils savent bien qu'il reste encore beaucoup à faire aux ennemis

pour pénétrer plus loin, et que ceux-ci n'en viendront pas facilement à bout, car entre les remparts et la seconde enceinte s'étend un fossé horrible et profond.

Outre que les nôtres font une vigoureuse résistance au bas de ce fossé, et déploient une grande valeur, de nouveaux renforts qui se tenaient aux aguets derrière le rempart extérieur, entrent dans la mêlée et font, avec leurs lances et leurs flèches, un tel carnage dans la multitude des assaillants, que je crois bien qu'il n'en serait pas resté un seul, si le fils du roi Ulien n'eût pas été avec eux.

Il les encourage, et les gourmande et les pousse devant lui malgré eux. Il fend la poitrine, la tête, à ceux qu'il voit se retourner pour fuir. Il en égorge et en blesse un grand nombre. Il en prend d'autres par les cheveux, par le cou, par les bras, et les jette en bas, autant que le fossé peut en contenir.

Pendant que la foule des barbares descend, ou plutôt se précipite dans le fossé hérissé de périls, et de là par toutes sortes de moyens, s'efforce de monter sur la seconde enceinte, le roi de Sarse, comme s'il avait eu des ailes à chacun de ses membres, malgré le poids de son corps gigantesque et son armure si lourde, bondit de l'autre côté du fossé.

Ce fossé n'avait pas moins de trente pieds de large. Il le franchit avec la légèreté d'un lévrier, et ne fait, en retombant, pas plus de bruit que s'il avait eu du feutre sous les pieds. Il frappe sur les uns et sur les autres, et, sous ses coups, les armures semblent non pas de fer, mais de peau ou d'écorce, tant est bonne la trempe de son épée, et si grande est sa force.

Pendant ce temps, les nôtres qui ont tenu cachées dans les casemates de nombreuses fascines arrosées de poix, de façon que personne parmi les ennemis ne s'en est aperçu, bien que du

fond du fossé jusqu'au bord, tout en soit rempli, et qui tiennent prêts des vases

Remplis de salpêtre, d'huile, de soufre et d'autres matières pareillement inflammables, les nôtres, dis-je, pour faire payer cher leur folle ardeur aux Sarrasins qui étaient dans le fossé, et cherchaient à escalader le dernier rempart, à un signal donné font de tous côtés éclater l'incendie.

La flamme, d'abord éparse, se réunit en un seul foyer qui, d'un bord à l'autre, remplit tout le fossé, et monte si haut dans le ciel, qu'elle pourrait sécher le cercle humide qui entoure la lune. Au-dessus roule une nuée épaisse et noire qui cache le soleil et éteint la clarté du jour. On entend des détonations continues, semblables au bruit formidable et lugubre du tonnerre.

Un concert horrible de plaintes, une épouvantable harmonie de reproches amers, les hurlements, les cris des malheureux qui périssent dans cette fournaise par la faute de leur chef, se mêlent d'une manière étrange au sifflement féroce de la flamme homicide. C'est assez, seigneur, c'est assez pour ce chant. Ma voix s'enroue, et je désire me reposer un peu.

Chant XV

ARGUMENT. – Pendant le tumulte de l'assaut donné à Paris, Rodomont pénètre dans les murs de la ville. – Astolphe, qui a reçu de Logistilla un livre mystérieux et un cor doué d'une vertu singulière, prend congé d'elle et débarque dans le golfe de Perse. Il passe en Égypte et y fait prisonnier le féroce Caligorant. Puis il va à Damiette, où il voit Orrile, voleur et magicien, qu'il trouve aux prises avec Aquilant et Griffon. Il va avec ces derniers à Jérusalem, gouvernée par Sansonnet au nom de Charles. Griffon y apprend des nouvelles déplaisantes de sa maîtresse Origile, et va en secret la trouver.

Vaincre fut toujours une chose digne d'éloges, que la victoire soit due à la fortune ou au génie. Il est vrai qu'une victoire sanglante atténue souvent le mérite d'un capitaine. En revanche, on acquiert une éternelle gloire, et l'on parvient aux honneurs divins, quand on réussit à mettre les ennemis en déroute, tout en ménageant ses propres troupes.

C'est ainsi, mon seigneur, que votre victoire fut digne d'éloges[69], quand vous maltraitâtes tellement le Lion de Saint-Marc, si redouté sur les mers, – et qui avait occupé l'une et l'autre rive du Pô, depuis Francolin jusqu'à son embouchure, – qu'on l'entend encore rugir. Mais pour moi, tant que je vous verrai à notre tête, je ne tremblerai pas à sa voix. Vous montrâ-

---

[69] Allusion à la victoire que le cardinal Hippolyte d'Este, à la tête de trois cents cavaliers et autant de fantassins, remporta sur les Vénitiens près de Volano.

tes comment on doit vaincre, en tuant nos ennemis et en nous conservant sains et saufs.

C'est ce que ne sut pas faire le païen, trop téméraire à son propre détriment, en précipitant ses soldats dans le fossé, où la flamme soudaine et insatiable n'en épargna aucun et les dévora tous. Le fossé, quelque grand qu'il fût, n'aurait pu en contenir autant ; mais le feu restreignit leurs corps et les réduisit en cendres, afin que tous pussent tenir dans cet étroit espace.

Onze mille et vingt-huit périrent dans cette fournaise où ils étaient descendus malgré eux ; mais ainsi le voulut leur chef peu sage. Leur vie s'est éteinte au milieu d'un si grand brasier, et maintenant la flamme vorace les ronge. Quant à Rodomont, cause de leur perte, il s'est tiré sain et sauf d'un tel désastre.

D'un bond prodigieux il avait sauté de l'autre côté du fossé, au beau milieu des ennemis. Si, comme les autres, il était descendu dans cette caverne, il y aurait trouvé la fin de tous ses exploits. Il se retourne alors vers cette vallée d'enfer, et quand il voit le feu s'élever si haut, quand il entend les plaintes et les hurlements des siens, il crie au ciel d'épouvantables blasphèmes.

Cependant, le roi Agramant avait fait livrer un vigoureux assaut à une des portes ; il croyait que, grâce à la terrible bataille qui se livrait d'un autre côté et où périssait tant de monde, il la trouverait insuffisamment gardée et qu'il pourrait s'en emparer à l'improviste. Il avait avec lui Bambirague, roi d'Arzilla, et Balivers, adonné à tous les vices ;

Corinée de Mulga ; le riche Prusion, roi des îles Fortunées[70] ; Malabuferse, qui possède le royaume de Fezzan, où règne un été continuel ; d'autres chevaliers, ainsi qu'un grand

70 Les anciens nommaient ainsi les îles Canaries.

nombre d'hommes d'armes expérimentés et bien armés, et beaucoup d'autres encore sans courage et nus, dont le lâche cœur ne se croirait pas suffisamment protégé sous mille boucliers.

Le roi des Sarrasins trouva de ce côté tout le contraire de ce qu'il avait pensé, car à la porte était en personne le chef de l'empire, le roi Charles, avec ses paladins : le roi Salamon, Ogier le Danois, les deux Guy, les deux Angelins, le duc de Bavière, Ganelon, Bérenger, Avolin, Avin et Otton ;

Puis une infinité de guerriers d'un rang inférieur, français, allemands et lombards, tous désireux de se faire, sous les yeux de leur prince, une réputation parmi les plus vaillants. Je vous rendrai compte une autre fois de leurs prouesses, car je suis obligé pour le moment de revenir à un puissant duc qui m'appelle, et de loin me fait signe de ne pas le laisser dans l'embarras.

Il est temps que je retourne à l'endroit où j'ai laissé l'aventureux Astolphe d'Angleterre, qui a désormais son long exil en horreur, et brûle du désir de revoir sa patrie. Celle qui avait vaincu Alcine lui avait donné à espérer qu'il pourrait la revoir, et elle s'était occupée à l'y renvoyer par la voie la plus prompte et la plus sûre.

À cet effet, elle fit appareiller la meilleure galère qui jamais ait sillonné les mers. Et comme elle craignait qu'Alcine ne cherchât à troubler son voyage, Logistilla ordonna à Andronique et à Sophrosine d'accompagner Astolphe avec une forte escadre, jusqu'à ce qu'il eût gagné sain et sauf la mer d'Arabie ou le golfe Persique.

Elle lui conseille de contourner les rivages de la Scythie, de l'Inde et des royaumes Nabathéens, et de rejoindre, par ce long détour, les côtes de Perse et d'Érythrée, plutôt que d'aller par la

mer boréale, toujours troublée par des vents mauvais et dangereux, et de traverser ces régions où l'on est plusieurs mois sans voir le soleil.

La Fée voyant que toutes les mesures étaient prises, permit au duc de partir, après l'avoir renseigné et instruit sur une foule de choses qu'il serait trop long de répéter. Pour empêcher qu'il ne tombât dans quelque enchantement dont il ne pourrait sortir, elle lui avait donné un beau et très utile livre, en lui recommandant, pour l'amour d'elle, de l'avoir toujours sur lui.

Ce petit livre enseignait comment l'homme doit combattre les enchantements. Divers signes indiquaient où ce sujet était traité. Enfin elle lui fit encore un don qui surpassait tous ceux qui furent jamais faits ; c'était un cor dont le son terrible faisait fuir tous ceux qui l'entendaient.

Je dis que le son de ce cor était si terrible, que, partout où il s'entendait, il faisait fuir les gens. On n'aurait pu trouver dans l'univers un homme au cœur assez fort, pour s'empêcher de fuir aussitôt qu'il l'aurait entendu. La rumeur produite par le vent ou les tremblements de terre, le tonnerre lui-même, ne sont rien en comparaison. Le brave chevalier anglais prit congé de la Fée, après lui avoir adressé de chaleureux remercîments.

Laissant le port et ses ondes tranquilles, le duc, poussé par une brise heureuse qui souffle à la poupe, navigue à travers les riches et populeuses cités de l'Inde embaumée. Il découvre, à droite et à gauche, des milliers d'îles éparses, et s'avance jusqu'à ce qu'il aperçoive la terre de Thomas. Là, le pilote tourne plus au nord.

Rasant presque la Chersonèse d'Or[71], la flotte imposante entre dans le grand Océan, et, côtoyant de riches rivages, voit le Gange verser dans la mer ses eaux blanches d'écume. Puis, on aperçoit la Taprobane, Coromandel, et la mer qui s'étrangle entre deux rives. Après avoir navigué longtemps, on arrive à Cochin, et là on sort des parages de l'Inde.

Tout en parcourant la mer avec une escorte aussi dévouée et aussi sûre, le duc veut savoir et demande à Andronique si, des contrées où le soleil se couche, aucun vaisseau, marchant à la rame ou à la voile, est jamais apparu dans les mers d'Orient, et si on peut aller, sans toucher terre, des rivages de l'Inde à ceux de France ou d'Angleterre.

« Tu dois savoir – répondit Andronique – que la mer entoure la terre de tous côtés, et que ses ondes, poussées l'une par l'autre, s'étendent sans discontinuité des climats où la mer est bouillante jusqu'à ceux où elle se glace. Mais parce que la terre d'Éthiopie s'avance considérablement au midi, on a prétendu que Neptune ne permettait pas d'aller plus avant.

» C'est pour ce motif qu'aucun vaisseau ne part de notre rivage oriental de l'Inde pour aller en Europe, et que pas un navigateur européen n'ose à son tour appareiller pour se rendre dans nos parages. Les uns et les autres, plutôt que de doubler ce cap, retournent sur leurs pas, et voyant qu'il s'étend si loin, s'imaginent qu'il va rejoindre l'autre hémisphère.

» Mais, les années se déroulant, je vois des extrémités du Ponant sortir de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphys qui ouvrent la voie inconnue jusqu'à ce jour. Les uns, contournant l'Afrique, suivent la côte habitée par les nègres, jusqu'à ce qu'ils

---

[71] La presqu'île de Malacca, ainsi nommée par les anciens à cause de sa prodigieuse fertilité.

dépassent ce signe où entre le soleil quand il quitte le capricorne pour venir à nous.

» Ils découvrent la pointe de ce long continent qui semble diviser l'Océan en deux mers différentes, et parcourent tous les rivages, toutes les îles voisines de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse. D'autres, laissant à leur droite et à leur gauche les bords illustrés par les ouvrages d'Hercule, imitent le soleil dans sa course circulaire, et retrouvent de nouvelles terres et un nouveau monde.

» Je vois la Sainte Croix et l'étendard impérial se dresser sur une verte plage. Je vois les chefs nommés, les uns pour conduire les vaisseaux, les autres pour faire la conquête des pays découverts. Je vois dix de ces aventuriers mettre en fuite des milliers d'Indiens, et soumettre à l'Aragon toutes les terres qui s'étendent de ces contrées jusqu'aux Indes. Je vois les capitaines de Charles-Quint victorieux partout où ils portent leurs pas.

» Dieu veut que cette route ait été inconnue dans l'antiquité, et le soit encore longtemps. Il ne la laissera connaître que dans six ou sept siècles d'ici. Il réserve cette découverte à l'époque où le monde sera sous le sceptre du plus sage et du plus juste empereur qui ait existé depuis Auguste, et qui existera jamais.

» Du sang d'Autriche et d'Aragon, je vois naître sur la rive gauche du Rhin un prince qui n'aura point son pareil pour la valeur parmi ceux dont on parle ou sur lesquels on écrit. Je vois Astrée, par lui remise sur le trône, reparaître vivante et comme ressuscitée ; je vois les vertus que le monde avait chassées lorsqu'il la chassa elle-même, rappelées par lui de l'exil.

» À cause de ses mérites, la Bonté suprême l'a désigné non seulement pour ceindre le diadème du vaste empire que possé-

dèrent Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Sévère, mais pour régner sur une telle étendue de terres, que jamais le soleil ne puisse s'y coucher, ni les saisons s'y renouveler. Elle veut que, sous cet empereur, il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

» Et pour que les ordres écrits de toute éternité dans le ciel soient plus facilement exécutés, la souveraine Providence place près de lui, sur mer et sur terre, des capitaines invincibles. Je vois Fernand Cortez qui a soumis à l'autorité du nouveau César des cités et des royaumes tellement perdus au fond de l'Orient, qu'ils nous sont inconnus à nous qui habitons l'Inde.

» Je vois Prosper Colonna ; je vois un marquis de Pescaire, et après eux, un jeune homme nommé du Guast, rendre la belle Italie chère aux lis d'or. Je vois le dernier des trois l'emporter sur les deux autres qui l'ont précédé ; ainsi le bon coureur qui a quitté le dernier la barrière, rejoint ses concurrents et finit par les dépasser tous.

» Je vois Alphonse – c'est son nom – montrer tant de valeur, tant de fidélité, que, malgré son jeune âge qui ne dépasse pas encore vingt-six ans, l'empereur lui confie son armée. Avec un tel capitaine, Charles-Quint conservera non seulement ses conquêtes, mais soumettra le monde entier à sa loi.

» Avec de pareils hommes, il accroîtra l'antique empire romain de tous les pays où l'on peut aller par terre. De même, il sera victorieux sur la mer que l'Europe enserre, et sur celle qui s'étend au delà des plaines d'Afrique, dès qu'il se sera fait l'ami d'André Doria. C'est ce Doria qui doit mettre tous vos rivages à l'abri des pirates.

» Pompée ne fut pas aussi digne de gloire que ce dernier, bien qu'il ait vaincu et détruit aussi tous les corsaires, attendu que ceux-ci ne pouvaient résister au plus puissant empire qui

exista jamais. Mais ce Doria, par son seul génie, avec ses seules forces, purgera ces mers, de sorte que des rives de Calpé à l'embouchure du Nil, son nom, où qu'il s'entende, fera trembler tout navire.

» Je vois Charles, conduit par le capitaine dont je te parle, et protégé par sa parole, entrer en Italie dont il lui a ouvert la porte, et ceindre la couronne. Je vois que le prix de cet immense service, Doria le réclame non pour lui, mais pour sa patrie. Par ses prières, il obtient qu'elle soit laissée en liberté, alors que bien d'autres l'auraient sans doute asservie.

» Ce respect touchant qu'il montre pour sa patrie est plus glorieux que toutes les victoires remportées par Jules César en France, en Espagne, dans ton pays, en Afrique ou en Thessalie. Le grand Octave, ni son rival Antoine, ne méritent non plus d'être autant honorés pour leurs exploits, car toute leur gloire est ternie par l'usage qu'ils en firent pour asservir leur patrie.

» Que ceux-ci, et tous ceux qui tentent de rendre esclave leur patrie libre, rougissent au seul nom de Doria, et n'osent plus lever les yeux sur un visage d'homme. Je vois Charles, désireux de le récompenser plus largement, outre les honneurs qu'il lui fait partager avec ses compagnons, lui donner cette riche terre de la Pouille, où les Normands poseront la base de leur grandeur.

» Ce n'est pas seulement envers ce capitaine que le magnanime Charles se montrera généreux ; il s'acquittera envers tous ceux qu'il aura vus peu avares de leur sang pour le succès des armes impériales. Je le vois plus joyeux de pouvoir donner une ville ou toute une province à un de ses fidèles et à tous ceux qui en sont dignes, que de l'acquisition de nouveaux empires ou de nouveaux royaumes. »

Ainsi, par ses paroles, Andronique révélait au duc les victoires qu'un grand nombre d'années après, devaient donner à Charles ses grands capitaines. Pendant ce temps, la flotte s'en allait, ralentissant ou précipitant sa marche aux vents d'est, dont elle augmentait ou diminuait la force, selon qu'ils lui étaient ou non propices.

Les voyageurs, après avoir vu le vaste espace où s'étend la mer de Perse, arrivèrent en peu de jours dans le golfe auquel les anciens mages ont donné leur nom. Là, tournant vers le rivage la poupe ornée de leurs navires, ils entrèrent au port. À l'abri désormais d'Alcine et de ses entreprises, Astolphe continua sa route par terre.

Il passa par plus d'une plaine et plus d'un bois ; il franchit plus d'une montagne et plus d'une vallée, ayant souvent, soit de jour, soit de nuit, des brigands devant lui ou derrière ses épaules. Il vit des lions, des dragons pleins de venin, et d'autres bêtes féroces traverser son chemin. Mais aussitôt qu'il avait porté le cor à sa bouche, ils s'enfuyaient épouvantés.

Il marcha à travers l'Arabie qu'on appelle Heureuse, riche en myrrhe et en encens parfumé, et que le phénix sans pareil a choisi pour séjour de préférence au reste de l'univers, jusqu'à ce qu'il découvrît la mer où, pour venger Israël, Dieu permit que Pharaon et tous les siens fussent submergés. Puis il arriva à la terre des héros.

Il chevaucha le long du fleuve Trajan[72] sur ce destrier qui n'a pas son égal au monde, et qui court ou saute si légèrement, que la trace de ses pas ne paraît point sur le sable. Il passe également sur l'herbe sans la fouler, ou sur la neige sans y laisser

---

[72] Une carte hollandaise de 1629 indique un fleuve de ce nom comme un des affluents du Nil. Quelques commentateurs croient que le poète a voulu désigner par là le canal que l'empereur Trajan fit creuser du Nil à la mer Rouge.

d'empreinte. Il pourrait marcher sur la mer les pieds secs, et sa course est si rapide, qu'elle dépasse le vent, la foudre et la flèche.

C'est le destrier qui appartint à l'Argail, et qui fut conçu de la flamme et du vent. Sans avoir besoin de foin ni d'avoine, il se nourrit d'air pur, et on le nomme Rabican. Le duc, poursuivant sa route, parvint à l'endroit où le fleuve Trajan est reçu par le Nil, et un peu avant d'arriver à son embouchure, il vit venir à lui une barque rapide.

À la poupe est un ermite dont la barbe blanche descend le long de la poitrine. Il invite le paladin à monter dans la barque : « Mon fils – lui crie-t-il de loin – si tu n'as pas ta propre vie en haine, si tu ne désires pas que la mort t'atteigne, qu'il te plaise de venir sur l'autre rive, car celle-ci te mène droit à la mort.

» Tu n'iras pas plus de six milles en avant, sans trouver la demeure sanglante où se tient un horrible géant, dont la taille dépasse de huit pieds celle d'un homme. Aucun chevalier, aucun voyageur ne peut espérer s'échapper vivant de ses mains. Le cruel égorge les uns, écorche les autres, déchire la plupart, et parfois les mange tout vifs.

» Il contente ainsi son plaisir cruel au moyen d'un filet admirablement fait et qu'il possède. Il le tend non loin de son antre, et le couche dans la poussière de telle façon que celui qui ne le sait pas d'avance ne peut soupçonner sa présence, tant les mailles en sont fines, et tant il est bien caché. Le géant pousse alors de tels cris contre les voyageurs, qu'il les chasse tout épouvantés dans le filet.

» Et avec un gros rire, il les traîne, ainsi enveloppés, dans sa demeure. Il s'inquiète peu que sa prise soit un chevalier ou une damoiselle, qu'elle soit de grande ou de petite valeur. Une fois qu'il a mangé la chair, sucé la cervelle et le sang, il jette les

os dans le désert, et avec les peaux humaines il fait un horrible ornement à l'intérieur de son palais.

» Prends cette autre voie ; prends-la, mon fils ; elle te conduira sur un rivage tout à fait sûr. » « Je te rends grâce de ton conseil, mon père – répondit le chevalier sans manifester la moindre peur, – mais l'honneur me fait mépriser le danger ; l'honneur dont j'ai beaucoup plus souci que de la vie. Tu m'engages en vain par tes paroles à passer sur l'autre bord ; je vais au contraire droit à la recherche de la caverne.

» En fuyant, je puis me sauver au prix du déshonneur ; mais j'ai un tel moyen de salut plus en horreur que la mort. Si je vais en avant, le pire qui puisse m'arriver c'est de succomber comme beaucoup d'autres. Mais si Dieu daigne diriger mes armes de façon que je tue le monstre et que je sorte vivant du combat, j'aurai rendu la voie sûre à des milliers de personnes ; ainsi l'utilité de l'entreprise l'emporte sur le danger à courir,

» Puisque je risque la mort d'un seul pour le salut d'une infinité de gens. » « Va-t'en en paix, mon fils – répondit le vieillard. – Que Dieu envoie, du haut des demeures suprêmes, l'archange Michel pour protéger ta vie. » Puis l'humble ermite l'ayant béni, Astolphe poursuivit sa route le long du Nil, espérant plus dans le son de son cor que dans son épée.

Entre le fleuve profond et un marais, est tracé sur la rive sablonneuse un petit sentier qui aboutit à la demeure solitaire du géant inhumain et féroce. Tout autour sont accrochés les têtes et les membres dénudés des infortunés qui y sont venus. De chaque fenêtre, de chaque ouverture pendent quelques-uns de ces lugubres trophées.

Comme dans les villas alpestres, ou dans les châteaux, le chasseur, en souvenir des grands périls qu'il a courus, a coutume de clouer aux portes les peaux hérissées, les pattes formi-

dables et les énormes têtes des ours, ainsi le féroce géant faisait parade des dépouilles de celles de ses victimes qui lui avaient résisté avec le plus de courage. Les ossements d'une infinité d'autres sont épars sur le sol, et les fossés sont remplis de sang humain.

Caligorant se tient sur la porte, – c'est ainsi qu'est nommé le monstre impitoyable qui orne de cadavres le seuil de sa demeure, comme d'autres décorent le leur avec des draperies d'or et de pourpre. – À peine s'il peut retenir sa joie dès qu'il aperçoit le duc de loin, car il y avait deux mois passés, et le troisième s'avançait, qu'aucun chevalier n'était venu par ce chemin.

Il se dirige en toute hâte vers le marais qui était couvert d'une épaisse forêt de roseaux verdoyants, comptant y tuer le paladin en l'attaquant par derrière. Il espère, en effet, le faire tomber dans le filet qu'il tenait caché dans la poussière, comme il avait déjà fait des autres voyageurs que leur mauvais destin avait amenés dans ces lieux.

Dès que le paladin le voit venir, il arrête son destrier, craignant qu'il ne donne du pied dans les filets dont lui avait parlé le bon vieillard. Là il a recours à son cor. Le son de celui-ci fait son effet habituel ; le géant, en l'entendant, est frappé au cœur d'une terreur telle, qu'il se met à fuir.

Astolphe sonne, tout en regardant attentivement autour de lui, car il lui semble toujours que le filet s'ouvre pour le saisir. Quant au félon, il s'enfuit sans voir où il va, car il a les yeux aussi troublés que le cœur. Sa terreur est si grande, qu'il ne reconnaît plus son chemin, et trébuche dans son propre filet qui se resserre, l'enlace tout entier et le renverse à terre.

Astolphe qui voit tomber le colosse, rassuré sur son propre compte, accourt en toute hâte. Descendu de cheval, l'épée en main, il s'avance pour venger la mort de mille malheureux. Mais

il lui semble que tuer un homme enchaîné lui sera reproché comme une lâcheté plutôt que compté comme un acte de courage. Il voit en effet que le géant a les bras, les pieds et le cou liés de telle sorte qu'il ne peut faire un mouvement.

Le filet avait été jadis fait par Vulcain d'un fil d'acier très subtil, mais avec un art tel qu'on aurait perdu sa peine à chercher à en dénouer la moindre partie. C'était celui qui avait lié les pieds et les mains de Vénus et de Mars. Le jaloux l'avait fait dans l'unique intention de les saisir tous les deux ensemble au lit.

Mercure le vola plus tard au forgeron, lorsqu'il voulut s'emparer de Chloris, de Chloris la belle, qui voltige par les airs derrière l'Aurore, au lever du soleil, et s'en va répandant les lis, les roses et les violettes contenus dans les pans de sa robe. Mercure guetta tellement cette nymphe, qu'un jour il la saisit dans l'air avec le filet.

Il paraît que la déesse fut prise en volant près de l'endroit où le grand fleuve d'Éthiopie entre dans la mer. Le filet fut ensuite conservé pendant plusieurs siècles à Canope, dans le temple d'Anubis. Trois mille ans après, Caligorant l'enleva du lieu consacré. Le voleur impie emporta le filet, après avoir brûlé la ville et dépouillé le temple.

Il sut l'installer sur le sable de telle façon que tous ceux auxquels il faisait la chasse venaient y donner en plein. À peine l'avaient-ils touché, qu'il leur liait le cou, les pieds et les bras. Astolphe, après en avoir enlevé une chaîne, lia les mains, les bras et la poitrine du félon de façon qu'il ne pût pas se dégager, puis il le laissa se lever,

Après l'avoir serré dans de nouveaux nœuds. Le géant était devenu plus doux qu'une damoiselle. Astolphe se décide a l'emmener avec lui, et à le montrer par les villas, les cités et les

châteaux. Il emporte aussi le filet dont ni lime ni marteaux ne surent jamais égaler la perfection. Il en charge son prisonnier qu'il traîne en triomphe, enchaîné après lui.

Il lui donne encore à porter son casque et son écu, comme s'il eût été son valet. Puis il poursuit sa route, et partout où il passe on est plein de joie en voyant qu'on peut désormais voyager en sûreté. Astolphe s'en va jusqu'à ce qu'il arrive près des sépulcres de Memphis, de Memphis fameux par ses pyramides. La populeuse cité du Caire se voit à l'opposé.

Toute la population accourait pour voir le géant démesuré. Comment est-il possible, disait-on, que ce petit guerrier ait enchaîné ce géant ? Astolphe pouvait à peine avancer, tant la foule le pressait de tous côtés. Chacun l'admirait et le comblait d'honneurs, comme un chevalier de haute valeur.

Le Caire n'était pas alors aussi grand que de notre temps, car dix-huit mille grandes rues ne peuvent contenir la population. Bien que les maisons aient trois étages, beaucoup d'habitants dorment dans les rues ; le soudan habite un château d'une immense étendue, admirablement riche et beau.

Ses vassaux, au nombre de quinze mille, tous chrétiens renégats, y sont logés avec leurs femmes, leurs familles et leurs chevaux. Astolphe veut voir où et par combien d'embouchures le Nil entre dans les flots salés à Damiette. Il avait, du reste, entendu dire que quiconque passait par là était mis à mort ou pris.

En effet, sur la rive du Nil, près de l'embouchure, se tient dans une tour un brigand qui tue les paysans et les voyageurs, et, pillant tout le monde, porte ses ravages jusqu'au Caire. Personne ne peut lui résister ; on raconte que c'est en vain qu'on chercherait à lui arracher la vie. Il a déjà reçu plus de cent mille blessures, et jamais on n'a pu parvenir à le tuer.

Pour voir s'il peut faire trancher le fil de sa vie par la Parque, Astolphe s'en va à la recherche d'Orrile – c'est ainsi que s'appelait le brigand – et arrive à Damiette. De là, il parvient à l'endroit où le Nil entre dans la mer, et voit, sur la rive, la grande tour où demeure la brute enchantée, née d'un lutin et d'une fée.

Il arrive au moment où une cruelle bataille se livre entre Orrile et deux guerriers. Orrile est seul, et cependant il harcèle tellement ses deux adversaires, qu'ils ont grand peine à s'en défendre. Pourtant l'un et l'autre ont par tout le monde un grand renom de vaillance. Ce sont les deux fils d'Olivier : Griffon le Blanc, et Aquilant le Noir.

Il est vrai que le mécréant était venu au combat avec un grand avantage. Il avait amené avec lui sur le terrain de la lutte une bête féroce que l'on trouve seulement dans ces contrées. Elle vit à la fois sur le rivage et au fond du fleuve. Les corps humains sont sa nourriture, et elle dévore les voyageurs imprudents et les malheureux nautoniers.

La bête gisait morte sur le sable, près du port, tuée par la main des deux frères ; mais Orrile n'en est pas moins redoutable. Plusieurs fois l'un et l'autre de ses adversaires ont mis ses membres en pièces sans qu'il en soit mort. On ne pouvait pas même le tuer en le taillant en morceaux, car dès qu'on lui avait coupé une main ou une jambe, il la recollait comme si elle avait été de cire.

Tantôt Griffon lui fend la tête jusqu'aux dents, tantôt Aquilant la lui tranche jusqu'à la poitrine ; il se rit toujours de leurs coups. Eux s'irritent de voir qu'ils n'obtiennent aucun résultat. Que celui qui a jamais vu l'argent fondu, nommé mercure par les alchimistes, tomber de haut et s'éparpiller, puis se réunir en une seule masse comme avant, se représente Orrile.

Si on lui coupe la tête, il se baisse et ne cesse de chercher à tâtons jusqu'à ce qu'il la retrouve. Alors, il la prend, tantôt par les cheveux, tantôt par le nez, et la fixe à son cou, je ne sais avec quels clous. Griffon parvient une fois à la saisir, et, étendant le bras, il la jette dans le fleuve, mais sans un meilleur résultat, car Orrile, qui nage comme un poisson, plonge et revient sur la rive sain et sauf avec sa tête.

Deux belles dames, richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, se tenaient sur la rive et regardaient cet âpre combat dont elles étaient cause. C'étaient les deux fées bienfaisantes qui avaient élevé les fils d'Olivier après les avoir arrachés, encore au berceau, aux griffes aiguës de deux oiseaux gigantesques,

Lesquels les avaient enlevés à Gismonda et transportés loin de leur pays natal. Mais je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet, car l'histoire est connue de tout le monde, bien que l'auteur, trompé sur le nom de leur père, l'ait confondu, je ne sais comment, avec un autre. Les deux jeunes guerriers livrent en ce moment un combat auquel les deux dames les ont poussés.

Le jour, encore haut sur les îles Fortunées, avait déjà disparu de ces climats ; l'ombre empêchait de bien distinguer les objets sous la lumière incertaine et inégale de la lune, lorsque Orrile rentra dans sa tour, les deux sœurs, dont l'une est blanche et l'autre noire, ayant cru devoir suspendre la terrible bataille jusqu'à ce que le soleil eût de nouveau reparu sur l'horizon.

Astolphe, qui depuis longtemps avait reconnu Griffon et Aquilant à leurs armes et surtout à leurs coups terribles, s'empressa de les saluer avec courtoisie. Ceux-ci, reconnaissant dans le vainqueur du géant enchaîné, le chevalier du Léopard – c'est ainsi qu'à la cour on appelait le duc, – l'accueillirent avec non moins d'empressement.

Les dames conduisent alors les chevaliers se reposer dans leur palais qui était voisin. Des damoiselles, des écuyers, viennent à leur rencontre jusqu'à moitié chemin avec des torches allumées. Ils confient leurs destriers aux valets qui doivent en avoir soin, se débarrassent de leurs armes, et trouvent, au fond d'un beau jardin, une table servie, près d'une fontaine limpide et agréable.

Ils font lier le géant avec une autre énorme chaîne, à un vieil arbre au tronc rugueux et que les plus fortes secousses ne pourraient rompre. Ils le donnent à garder à dix sergents d'armes, afin qu'il ne puisse se délier pendant la nuit, ni les assaillir pendant qu'ils sont sans défiance.

Devant l'abondante et somptueuse table dont la bonne chère fut le moindre attrait, les convives causèrent la plus grande partie du temps d'Orrile et de la merveilleuse faculté qu'il avait – ce qui semble un rêve à qui y pense – de remettre en place sa tête ou ses bras gisants à terre, et de revenir au combat toujours plus féroce.

Astolphe avait déjà lu dans son livre qui enseignait à combattre les enchantements, qu'on ne pourrait ôter la vie à Orrile avant de lui avoir coupé un cheveu placé sur sa tête. Dès que ce cheveu sera enlevé ou coupé, il devra malgré lui rendre l'âme. Voilà ce que disait le livre, mais il n'apprenait pas à reconnaître ce cheveu au milieu d'une si abondante chevelure.

Astolphe ne se réjouit pas moins d'avance de la victoire que s'il la tenait déjà, car il espère, en peu de coups, arracher du mécréant le cheveu et la vie. Il se promet de récolter pour son propre compte toute la gloire d'une pareille entreprise. Il donnera la mort à Orrile, si toutefois il ne déplaît pas aux deux frères qu'il combatte à leur place.

Ceux-ci lui cèdent volontiers la besogne, convaincus qu'il y perdra sa peine. L'aurore avait déjà embrasé le ciel, lorsque Orrile descendit de sa demeure dans la plaine. Entre le duc et lui, la bataille ne tarda pas à commencer ; l'un avait une massue à la main, l'autre l'épée. Astolphe attend qu'un coup sur mille enlève la vie à son adversaire.

Il lui abat tantôt le poing avec la massue, tantôt l'un et l'autre bras. Tantôt, malgré la cuirasse, il le perce d'outre en outre, tantôt il le coupe par morceaux. Mais Orrile ramasse ses membres et se relève toujours sain et sauf. Astolphe avait beau le tailler en cent pièces, il le voyait se reformer en un clin d'œil.

Enfin un des mille coups qu'il lui avait portés l'atteignit au-dessus des épaules, à ras du menton, et lui emporta la tête avec le casque. Aussitôt, plus prompt à descendre de cheval qu'Orrile, il prit dans sa main la chevelure sanglante, remonta lestement en selle, et la porta tout courant vers le Nil, afin qu'Orrile ne pût plus la ravoir.

Celui-ci, qui ne s'était pas aperçu du fait, allait cherchant sa tête à travers la poussière ; mais dès qu'il eut compris que son adversaire l'emportait au milieu de la forêt, il courut à son destrier, sauta dessus et se mit à sa poursuite. Il aurait voulu crier : attends ; arrête, arrête ! mais le duc lui avait ôté la bouche.

Pourtant, comme il ne lui a point enlevé les talons, il se rassure et le poursuit à toute bride. Rabican, dont la vitesse est merveilleuse, le laisse bien loin derrière lui dans la campagne. Pendant ce temps, Astolphe cherche rapidement dans la chevelure, de la nuque aux sourcils, pour voir s'il ne reconnaîtra pas le cheveu fatal qui rend Orrile immortel.

Parmi une si grande quantité de cheveux, il n'en est pas un qui se distingue des autres par sa longueur ou sa tournure particulière. Quel est donc celui qu'Astolphe doit arracher, pour

donner la mort à l'infâme brigand ? « Le mieux – se dit-il – est de les couper ou de les arracher tous. » Et n'ayant ni rasoirs ni ciseaux à sa disposition, il se sert de son épée, qui était si effilée qu'elle aurait pu raser.

Et tenant la tête par le nez, il enleva complètement la chevelure par devant et par derrière. Le fatal cheveu se trouvait parmi les autres. Aussitôt la face devint pâle et livide, les yeux se contournèrent, signes certains qu'elle était morte. Le buste qui venait par derrière, décapité, tomba de selle et s'agita dans une dernière convulsion.

Astolphe revint à l'endroit où il avait laissé les dames et les chevaliers, tenant à la main cette tête où étaient les empreintes de la mort, et montra le tronc qui gisait au loin par terre. Je ne sais trop si les deux frères le virent avec plaisir, bien qu'ils lui montrassent un visage gracieux, car ils devaient être mordus au cœur par la jalousie à cause de la victoire qui leur était enlevée.

Et je ne crois pas que le résultat de la bataille fut non plus très agréable aux deux dames. C'étaient elles qui avaient mis les deux frères aux prises avec Orrile, pour retarder autant que possible le cruel destin qui, paraît-il, les attendait bientôt en France. Elles espéraient les retenir si longtemps au loin, que la cruelle influence serait dissipée.

Dès que le gouverneur de Damiette eut été informé de la mort d'Orrile, il lâcha une colombe qui portait un message lié sous son aile avec un fil. La colombe arriva au Caire. De là, on en lâcha une seconde pour un autre lieu, et ainsi de suite, de sorte qu'en peu d'heures la nouvelle de la mort d'Orrile fut connue dans toute l'Égypte.

Le duc, ayant terminé son entreprise, engagea fortement les deux nobles garçons – bien qu'ils en eussent d'eux-mêmes grande envie, et qu'ils n'eussent pas besoin d'être stimulés ni

excités – à laisser les combats aventureux de l'Orient, pour aller défendre la Sainte Église et l'empire romain, et à chercher la gloire parmi leurs compatriotes.

Griffon et Aquilant prirent chacun congé de leurs dames. Celles-ci, quelque douleur qu'elles eussent de ce départ, ne s'y opposèrent cependant pas. Astolphe se dirigea avec eux sur la droite, car ils avaient résolu, avant de retourner en France, d'aller saluer les lieux saints où Dieu s'était fait homme.

Ils auraient pu prendre à gauche où la route eût été plus agréable et plus facile, et ne pas s'éloigner des bords de la mer ; ils s'en allèrent pourtant par la droite, où le chemin était affreux et escarpé, mais qui les rapprochait de six journées de marche de la cité sainte de Palestine. On trouve à peine de l'herbe et de l'eau sur cette route ; on y manque de tout le reste.

De sorte que, avant de se mettre en route, ils s'approvisionnèrent de ce dont ils pouvaient avoir besoin, et chargèrent leur bagage sur les épaules du géant, qui aurait encore porté une tour. Après avoir parcouru un chemin âpre et sauvage, ils aperçurent, du haut d'une montagne, la terre sainte où le suprême Amour lava notre erreur avec son propre sang.

Ils trouvèrent à l'entrée de la ville un gentil jouvenceau qu'ils connaissaient déjà, Sansonnet de la Mecque, plus expérimenté qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, car il était dans la première fleur de sa jeunesse. Il était fameux et considéré pour sa grande vaillance et son extrême bonté. Roland l'avait converti à notre foi, et lui avait donné le baptême de sa main.

Ils le trouvèrent occupé à élever une forteresse contre le calife d'Égypte. Son intention était d'entourer la montagne du Calvaire d'un mur de deux milles de long. Ils furent accueillis par lui avec cet empressement qui dénote clairement l'amitié

sincère ; il les accompagna dans la ville, et leur fit donner des logements dans son royal palais.

Il avait le gouvernement de la ville et y exerçait, au nom de Charles, un juste commandement. Le duc Astolphe lui fit don de ce grand et démesuré géant qui, pour porter des fardeaux, lui valait dix bêtes de somme, tant il était robuste. Astolphe lui donna le géant et lui laissa aussi le filet qui l'en avait rendu maître.

Sansonnet, en échange, donna au duc une riche et belle ceinture pour son épée, et des éperons tout en or, depuis la courroie jusqu'aux molettes. On disait qu'ils avaient jadis appartenu au chevalier qui délivra la damoiselle du dragon. Sansonnet les avait trouvés à Jaffa, avec beaucoup d'autres armures, quand il avait pris cette ville.

S'étant confessés de leurs fautes à un monastère qui donnait le bon exemple à toute la contrée, ils visitèrent tous les lieux témoins des mystères de la Passion du Christ, et qui, à l'éternel opprobre des chrétiens, sont maintenant usurpés par les Maures impies. Mais l'Europe en armes, est possédée de la fureur de faire la guerre partout, excepté où il l'aurait fallu.

Pendant qu'ils appliquaient ainsi leurs âmes pénétrées de dévotion aux cérémonies et aux sacrements religieux, arriva de Grèce un pèlerin connu de Griffon, qui lui apporta des nouvelles graves et douloureuses, trop différentes de celles qu'il attendait, et qui lui enflammèrent tellement le cœur, qu'elles lui firent mettre les oraisons de côté.

Le chevalier, pour son malheur, aimait une dame nommée Origile. Il n'y en avait pas une, entre mille, ayant visage plus beau et plus belle prestance. Mais elle était si fourbe et de nature si mauvaise, que vous auriez pu chercher dans toutes les

cités et les villas sur la terre ferme, et dans les îles de la mer, sans trouver sa pareille.

Il l'avait laissée dans la cité de Constantin, en proie à une fièvre aiguë et cruelle, et au moment où il revenait, espérant la trouver plus belle que jamais, voilà que le malheureux apprenait qu'elle avait suivi à Antioche un nouvel amant, sous prétexte qu'il ne lui convenait pas, dans un âge si jeune, de dormir seule plus longtemps.

Depuis l'instant où il avait reçu cette triste nouvelle, Griffon soupirait nuit et jour. Tous les plaisirs qui séduisaient et entraînaient ses compagnons lui paraissaient insupportables. Ceux à qui Amour a fait sentir ses rigueurs, savent si ses traits sont de bonne trempe. Griffon souffrait un martyre d'autant plus cruel, qu'il n'osait pas dire le mal qui le rongeait.

Et cela, parce que son frère Aquilant, plus sage que lui, lui avait mille fois déjà reproché cet amour, et cherché à le lui arracher du cœur, regardant celle qui en était l'objet comme la pire de toutes les femmes qu'on pût trouver. Mais Griffon l'excusait quand son frère la condamnait. La plupart du temps, notre jugement se trompe.

C'est pourquoi il résolut, sans en parler à Aquilant, de s'en aller seul jusqu'à Antioche et d'en ramener celle qui lui avait arraché le cœur de la poitrine. Il brûlait aussi de trouver celui qui la lui avait enlevée, et d'en tirer une telle vengeance qu'on en parlerait toujours. Je dirai, dans l'autre chant, comment il mit son projet à exécution, et ce qui s'ensuivit.

Chant XVI

ARGUMENT. – Griffon rencontre près de Damas Origile et son nouvel amant ; il croit à leurs paroles mensongères. – Renaud arrive sous les murs de Paris avec le secours de l'armée anglaise. De part et d'autre se produisent des preuves d'une grande valeur. Grand carnage et graves incendies dans Paris, du fait de Rodomont ; Charles y court avec une troupe d'élite.

Les peines d'amour sont cruelles et nombreuses ; j'ai souffert la plupart d'entre elles et je les ai pour mon malheur si bien expérimentées, que je puis en parler savamment. C'est pourquoi, si je dis ou si j'ai dit d'autres fois, soit en paroles, soit dans mes écrits, que les unes sont un mal léger, les autres une douleur acerbe et poignante, tenez mon jugement à cet égard pour vrai.

Je dis, j'ai dit et je dirai jusqu'à ce que je cesse de vivre, que celui qui se trouve pris dans des liens honorables, sa dame se montrât-elle entièrement contraire à ses désirs, Amour lui refusât-il toute récompense pour ses soins assidus, dût-il languir jusqu'à en mourir, ne doit pas se plaindre s'il a hautement placé son cœur.

Mais celui-là doit pleurer, qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux, d'une belle chevelure, sous lesquels se cache un cœur pervers, et dont de nombreuses souillures ont terni la pureté. Le malheureux voudrait fuir, et, comme le cerf blessé, il porte le trait mortel partout où il va. Il rougit de lui-même et de son amour ; il n'ose pas l'avouer, et il souhaite en vain de guérir.

Le jeune Griffon est dans ce cas. Il ne peut s'amender et il reconnaît son erreur. Il voit à quelle créature vile il a donné son cœur ; il sait qu'Origile est infâme et sans foi ; cependant sa raison est vaincue par la mauvaise habitude, et sa volonté cède au penchant qui l'entraîne. Quelque perfide, quelque ingrate et coupable que soit sa maîtresse, il est poussé, malgré lui, à aller à sa recherche.

Je dis donc, pour poursuivre cette intéressante histoire, qu'il sortit secrètement de la ville, sans oser en parler à son frère qui l'avait souvent blâmé, mais en vain. Prenant à sa gauche, il se dirigea vers Rama, par le chemin le plus facile et le plus fréquenté. Il arriva en six jours à Damas de Syrie ; de là, il partit pour Antioche.

Il rencontra, un peu après avoir quitté Damas, le chevalier à qui Origile avait donné son cœur. Origile et lui se convenaient à merveille comme perversité ; ainsi se conviennent l'herbe et les fleurs. L'un comme l'autre avait le cœur léger ; l'un comme l'autre était perfide et traître ; l'un comme l'autre cachait ses vices, au détriment d'autrui, sous un aspect séduisant.

Comme je vous dis, le chevalier chevauchait sur un grand destrier pompeusement caparaçonné. La perfide Origile lui tenait compagnie, vêtue d'une robe d'azur brodée d'or. Il avait à ses côtés deux valets auxquels il faisait porter son casque et son écu, son intention étant de paraître avec éclat dans une joute qui devait se livrer à Damas.

Une fête splendide annoncée pour cette époque par le roi de Damas, faisait en effet accourir les chevaliers dans leurs plus beaux équipements. Dès que la putain voit paraître Griffon, elle craint qu'il ne l'outrage et ne l'accable de son mépris. Elle sait que son amant n'est pas assez fort pour la défendre et la préserver de la mort.

Mais pleine d'audace et d'astuce, bien que tremblante de peur, elle compose son visage, et maîtrise tellement sa voix, qu'aucun symptôme de crainte ne se révèle en elle. Ayant déjà ourdi sa ruse avec son amant, elle accourt, feignant une joie extrême, tend vers Griffon les bras ouverts, le saisit au cou et s'y suspend avec abandon.

Puis, joignant à ses gestes affectueux de douces paroles, elle disait en pleurant : « Mon seigneur, est-ce là la récompense due à celle qui t'adore et te révère ? Pendant près d'un an, j'ai été seule séparée de toi, et tu n'en es point affligé ! Si j'étais restée à attendre ton retour, je ne sais si j'aurais pu vivre jusqu'à aujourd'hui.

» Au moment où je croyais que, de la brillante cour de Nicosie où tu étais allé, tu allais revenir auprès de moi que tu avais laissée presque morte d'une fièvre violente, j'appris que tu étais passé en Syrie. Cette nouvelle me causa un chagrin si fort, que, ne sachant comment je pourrais te suivre, je fus sur le point de me percer le cœur de ma propre main.

» Mais la fortune, en m'accordant une double faveur, montra qu'elle avait plus souci de moi que tu n'en as toi-même ; elle m'envoya mon frère, avec lequel je suis venue ici, et qui a protégé mon honneur ; et maintenant elle amène cette bonne rencontre que j'estime comme le plus heureux des événements. Il était bien temps, du reste, car si elle avait tardé plus longtemps, je serais morte, mon seigneur, en t'appelant. »

Et l'astucieuse dame, qui en aurait remontré à un renard, continue ses reproches avec tant d'adresse, qu'elle fait retomber tous les torts sur Griffon. Elle lui fait croire que son compagnon est plus que son parent, et qu'elle et lui ont reçu d'un même père la chair et les os. Enfin, elle arrange de telle façon ses mensonges, qu'ils paraissent plus vrais que saint Luc et saint Jean.

Non seulement Griffon n'accuse plus de perfidie cette femme plus méchante encore que belle, non seulement il ne songe plus à tirer vengeance de celui qui s'est fait le complice de son adultère, mais il s'estime heureux de pouvoir se disculper des torts que sa maîtresse a rejetés sur lui ; et comme si c'eût été véritablement son frère, il ne cesse de combler le chevalier de caresses.

Et il s'en retourne avec lui du côté de Damas. Chemin faisant, il apprend de son compagnon que le riche roi de Syrie doit y tenir une cour splendide, et que tout chevalier, qu'il soit chrétien ou à quelque autre religion qu'il appartienne, pourra rester en sûreté dans la ville et au dehors pendant toute la durée de la fête.

Mais je ne suis pas assez décidé à poursuivre l'histoire de la perfide Origile, qui n'a pas trompé un seul amant, mais qui en a trahi mille et mille, pour ne pas retourner vers les deux cent mille combattants, et même plus, qui s'agitent au milieu des flammes sous les murs de Paris, au grand dommage et à la grande terreur de ses habitants.

Je vous laissai au moment où Agramant livrait assaut à une des portes de la ville qu'il croyait trouver sans défense. Il arriva, au contraire, qu'il y rencontra plus de résistance que partout ailleurs, car Charles s'y trouvait en personne, ayant auprès de lui les maîtres dans l'art de la guerre : les deux Guy, les deux Angelins, un des Angeliers, Avin, Avole, Othon et Bérenger.

Sous les yeux de Charles, et sous les yeux du roi Agramant, l'une et l'autre armée brûle de se signaler ; chacun veut saisir cette occasion d'acquérir une grande gloire et de mériter des récompenses, tout en faisant son devoir. Mais les Maures eurent beau donner des preuves de valeur, ils ne purent réparer les pertes considérables qu'ils essuyèrent, et le nombre de ceux

d’entre eux qui restèrent morts montra aux autres combien leur audace était folle.

Du haut des remparts les flèches tombent sur les ennemis, aussi épaisses que la grêle. Les cris des nôtres et des assaillants font trembler le ciel même. Mais il faut que Charles et qu’Agramant attendent un peu, car je veux chanter les exploits du Mars africain, de Rodomont, qui, épouvantable et terrible, court par toute la ville.

Je ne sais, seigneur, si vous vous rappelez ce Sarrasin qui, miraculeusement sauvé, avait laissé ses soldats mourants et dévorés par la flamme avide entre le premier et le second rempart, – le plus horrible spectacle qu’on vît jamais. – J’ai dit que, d’un bond, il avait sauté dans la ville par-dessus le fossé qui l’entoure.

Lorsque le Sarrasin féroce, aux armes étranges, et couvert de la peau écailleuse d’un serpent, apparut tout à coup aux endroits où les vieillards et la population inoffensive se tenaient, prêtant l’oreille aux moindres nouvelles, un cri d’épouvante, une immense clameur, accompagnés de battements de mains désespérés, monta jusqu’aux étoiles. Ceux qui purent fuir s’empressèrent de se réfugier dans les temples et dans les maisons.

Mais le robuste Sarrasin, faisant tournoyer son épée, ne le permet qu’à un petit nombre. Là il coupe une jambe par la moitié, ici il fait voler une tête loin du buste. Il transperce l’un de part en part, il fend l’autre depuis la tête jusqu’aux hanches ; et de tous ceux qu’il tue, qu’il frappe et qu’il chasse en foule devant lui, il n’en voit aucun le regarder en face.

De même que le tigre en présence d’un troupeau sans défense, dans les champs hyrcaniens ou sur les bords du Gange, ou comme le loup qui attaque les chèvres et les agneaux sur la

montagne que soulève Typhée[73], le cruel païen poursuivait, je ne dirai pas des escadrons, je ne dirai pas des phalanges, mais une vile populace digne de mourir avant de naître.

Il n'en trouve pas un, parmi tous ceux qu'il taille, qu'il transperce ou qu'il fauche, dont il puisse voir la figure. Le long de cette rue si populeuse et si garnie qui s'en va droit au pont Saint-Michel, le féroce et terrible Rodomont court, faisant tournoyer son épée sanglante. Il frappe également le valet et le maître, et n'épargne pas plus le juste que le pécheur.

La religion ne protège pas le prêtre ; l'innocence ne sert de rien au petit enfant ; les femmes et les damoiselles montrent en vain leur regard doux et limpide, leurs joues tendres et vermeilles. Le vieillard lui-même est poursuivi et frappé. Le Sarrasin déploie, en cette occasion, plus de cruauté que de valeur, car il ne considère ni le sexe, ni la condition, ni l'âge.

Mais le sang humain ne suffit plus à assouvir la colère de l'impitoyable roi, du plus impitoyable des mortels. Sa rage se tourne contre les édifices ; il incendie les maisons et les temples profanés. À cette époque, presque toutes les maisons, à ce qu'on rapporte, étaient en bois, et cela peut se croire facilement, puisque aujourd'hui même, à Paris, six sur dix le sont encore.

Il semble même que le feu, quelque ardent qu'il soit, ne puisse satisfaire une si grande haine. Il saisit dans ses puissantes mains tout ce qui est à sa portée, et à chaque secousse un toit s'écroule. Vous pouvez croire, seigneur, que jamais vous n'avez vu à Padoue[74] de bombarde assez grosse pour faire tomber au-

---

[73] La montagne d'Ischia, île près du cap Misène, à l'entrée du golfe de Naples.

[74] Allusion au siège de Padoue par les Autrichiens en 1509, auquel assistait le cardinal Hippolyte d'Este.

tant de murs que le roi d'Alger en jette à terre d'une seule secousse.

Si, pendant que le maudit produisait avec le fer et le feu un tel ravage à l'intérieur de la ville, Agramant avait pu la réduire au dehors, elle était complètement perdue dans cette journée. Mais il n'en eut pas le temps, attaqué qu'il fut sur ses derrières par le paladin qui ramenait les troupes d'Angleterre, sous la conduite du Silence et de l'archange.

Dieu voulut qu'au moment même où Rodomont pénétrait dans la ville et y allumait un si vaste incendie, Renaud, la fleur de la maison de Clermont, arrivât sous les remparts, suivi de l'armée anglaise. Il avait jeté un pont à trois lieues au-dessus de Paris et pris, à main gauche, des chemins détournés, afin de n'être point gêné par le fleuve dans son attaque contre les barbares.

Il avait choisi six mille archers à pied, sous la bannière illustre d'Odoard, et deux mille cavaliers, les plus légèrement montés, sous la conduite du vaillant Ariman, et les avait envoyés, par les chemins qui conduisent directement aux côtes de Picardie, en leur recommandant d'entrer dans Paris par les portes Saint-Martin et Saint-Denis.

Il fit diriger par la même route les chariots et les autres bagages embarrassants. Quant à lui, avec le reste de ses gens, il contourna la ville plus en amont. Il avait avec lui des bateaux et des ponts pour traverser la Seine qu'on ne peut facilement passer à gué. Après que tout le monde l'eut franchie et qu'on eut rompu les ponts, il rangea en bataille les Anglais et les Écossais.

Mais auparavant, Renaud ayant réuni autour de lui les barons et les capitaines sur un point élevé de la rive, de façon que tous pussent le voir et l'entendre, leur dit : « Seigneurs, vous devez rendre grâces à Dieu qui vous a conduits jusqu'ici, pour

que vous acquériez, au prix d'une courte fatigue, une gloire plus éclatante que celle d'aucun autre peuple.

» Si vous faites lever le siège de Paris, vous aurez délivré deux princes : votre roi, dont vous êtes tenus de défendre la liberté et la vie, et un empereur des plus glorieux parmi ceux qui aient jamais tenu une cour au monde. Avec eux, vous délivrerez d'autres rois, des ducs, des marquis, des seigneurs et des chevaliers d'une foule de pays.

» De sorte qu'en sauvant une ville, vous n'aurez pas seulement pour obligés les Parisiens, qui souffrent beaucoup moins de leurs propres malheurs que de voir exposés au même danger qu'eux leurs femmes, leurs enfants, et les vierges saintes enfermées dans les couvents et qu'aujourd'hui leurs vœux ne peuvent préserver ;

» En sauvant, dis-je, cette cité, vous obligerez non seulement les Parisiens, mais tous les pays de cette région. Je ne parle pas seulement des peuples voisins, car il n'y a pas une nation dans toute la chrétienté qui n'ait dans cette ville quelques-uns de ses citoyens. De sorte que votre victoire ne vous aura pas seulement acquis la reconnaissance de la France.

» Si, dans l'antiquité, on décernait une couronne à quiconque sauvait la vie d'un citoyen, de quelle récompense ne serez-vous pas dignes, vous qui en aurez sauvé une multitude infinie ? Mais si une entreprise si sainte et si honorable venait à échouer par l'effet de l'envie ou de la lâcheté, croyez-m'en, une fois ces remparts tombés, ni l'Italie ni l'Allemagne ne seraient plus en sûreté,

» Non plus qu'aucun des lieux où l'on adore celui qui voulut mourir pour nous sur la croix. Ne croyez pas que vous-mêmes resteriez longtemps sans être attaqués par les Maures, et que votre royaume serait suffisamment protégé par la mer. Si

jadis on les a vus traverser d'autres fois le détroit de Gibraltar, et laisser les colonnes d'Hercule pour porter la dévastation dans vos îles, que ne feraient-ils pas aujourd'hui, une fois maîtres de nos pays ?

» Et quand bien même l'honneur et l'intérêt ne vous pousseraient pas à cette entreprise, un commun devoir commande de se secourir les uns les autres, tous ceux qui combattent pour une même Église. Que je ne vous livre pas les ennemis en déroute, et cela sans grand effort, aucun de vous ne doit montrer à cet égard de la crainte, car ils me font tous l'effet d'une multitude sans expérience, sans force, sans courage et sans armes. »

Par ces paroles et des raisonnements encore meilleurs, par son langage énergique et sa voix entraînante, Renaud parvint à porter au comble l'ardeur de ces magnanimes barons et de cette belliqueuse armée. Comme dit le proverbe, il donna de l'éperon au coursier qui courait déjà avec rapidité. Son discours terminé, il fit avancer tout doucement ses troupes sous leurs bannières respectives.

Évitant tout bruit, toute rumeur, il fait avancer son armée divisée en trois corps. À Zerbin, qui marche le long du fleuve, il réserve l'honneur d'attaquer le premier les barbares. Il range en arrière les Irlandais dans la plaine. Les cavaliers et les fantassins d'Angleterre, sous les ordres du duc de Lancastre, sont au centre.

Après les avoir tous placés dans la position qu'ils doivent occuper, le paladin chevauche le long de la rive et passe devant avec le brave duc Zerbin et son corps d'armée. Il marche jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit où le roi d'Oran, le roi Sobrin et leurs autres compagnons d'armes gardaient de ce côté la plaine, ayant l'armée d'Espagne à un mille derrière eux.

L'armée chrétienne, qui avait marché avec tant d'ordre et de calme tant qu'elle avait été guidée par le Silence et l'archange, ne put se contenir plus longtemps. À peine eut-elle vu les ennemis, qu'elle poussa un cri immense, et que les trompettes firent retentir l'air de leur son aigu. L'éclatante rumeur montant jusqu'au ciel, s'en alla glacer les os des Sarrasins.

Renaud pousse son destrier en avant de tous les autres et met la lance en arrêt. Il dépasse les Écossais de toute la portée d'un trait, tellement il lui tarde de frapper. De même que parfois un coup de vent arrive, traînant après lui une horrible tempête, ainsi en avant des escadrons, le vaillant chevalier s'en venait éperonnant son coursier Bayard.

À la vue du paladin de France, les Maures donnent des signes d'une véritable angoisse. On voit la lance leur trembler à tous dans la main ; leurs pieds tremblent dans les étriers, et leurs cuisses dans les arçons. Seul le roi Pulian, qui ne sait pas que celui qui s'avance est Renaud, ne change pas de visage. Ne pensant pas trouver si rude résistance, il lance son destrier au galop à la rencontre du chevalier.

Avant de partir, il assure sa lance, rassemble toutes ses forces, puis il excite son destrier des deux éperons à la fois et lui abandonne les rênes. De son côté, le fils d'Aymon, ou plutôt le fils de Mars, déploie sa valeur habituelle, et se montre digne du grand renom que lui ont acquis dans les joutes sa grâce et son habileté.

Les coups furent de part et d'autre résolument portés, et les deux fers frappèrent la tête ; mais ils différèrent en force et en résultat, car l'un des deux chevaliers poursuivit sa course, tandis que l'autre restait mort. Il faut, pour prouver sa valeur, autre chose que mettre avec grâce la lance en arrêt ; il faut aussi que la fortune soit favorable ; sans elle le courage suffit rarement, ou presque jamais.

Le paladin assure de nouveau sa bonne lance, et se précipite vers le roi d'Oran dont le courage est aussi mesquin que sa stature est colossale. Renaud se prépare à lui porter un de ces coups dont il est fait mention, mais il l'atteignit seulement au bas de l'écu. À qui voudrait l'en blâmer, je donnerai pour excuse qu'il ne pouvait atteindre plus haut.

Bien qu'il soit recouvert d'acier, l'écu n'empêche pas la lance de pénétrer d'une palme dans le corps du roi, dont l'âme vile et lâche s'échappe par une grande blessure qu'il a reçue dans le ventre. Son coursier, qui se croyait condamné à porter longtemps encore une si énorme charge, rend en lui-même grâce à Renaud de ce que, par cette rencontre, il lui a épargné une plus longue fatigue.

Sa lance rompue, Renaud fait tourner son destrier avec tant de légèreté, qu'il semble que celui-ci ait des ailes, et se précipite impétueusement là où il voit la foule plus épaisse. Il s'escrime si bien avec Flamberge toute rouge de sang, que les armes qu'elle touche semblent être de verre fragile. Son tranchant, sans être arrêté par la trempe du fer, pénètre jusqu'à la chair vive.

L'épée tranchante ne rencontre que peu d'armures en fer trempé ; mais le plus souvent des boucliers en cuir ou en bois, et des pourpoints usés en drap roulé. Aussi Renaud abat, transperce, déchire, pourfend tous ceux qu'il atteint. Ils ne résistent pas plus à son épée que l'herbe ne résiste à la faux, ou le blé à la tempête.

La première troupe était déjà mise en déroute, quand Zerbin arriva avec l'avant-garde. Le chevalier, la lance en arrêt, accourait à la tête de ses soldats qui suivaient son pennon avec non moins d'ardeur. On aurait dit des loups et des lions prêts à se jeter sur des chèvres ou des moutons.

Dès qu'on fut près de l'ennemi, chaque cavalier fit sentir en même temps l'éperon à son cheval, et en un instant fut franchie la petite distance, le faible intervalle qui existait entre l'une et l'autre armée. On ne vit jamais une plus étrange mêlée ; les Écossais seuls frappaient, tandis que les Sarrasins se laissaient massacrer, comme s'ils eussent été conduits là seulement pour mourir.

Chaque païen semblait plus froid que glace, et chaque Écossais plus ardent que flamme. Les Maures s'imaginaient que chaque chrétien devait avoir le bras de Renaud. Ce voyant, Sobrin fit avancer en toute hâte ses bataillons, sans attendre d'y être invité par un héraut. Sa troupe était la meilleure de l'armée ennemie ; non seulement elle était la mieux commandée, mais la mieux armée et la plus aguerrie.

Elle était composée des soldats les moins mauvais d'Afrique, bien qu'elle ne valût pas encore grand'chose. Dardinel suivait immédiatement avec sa division mal armée et incapable de se battre convenablement. Lui-même avait sur la tête un casque étincelant, et était entièrement couvert de plastrons et de cottes de mailles. La quatrième division, avec laquelle Isolier le suivait, était, je crois, meilleure.

Cependant Trason, le brave duc de Marr, heureux de se trouver dans une telle entreprise, donne le signal à ses cavaliers, et les convie à conquérir à sa suite une gloire éclatante, dès qu'il a vu Isolier et les soldats de Navarre entrer dans la mêlée. Derrière lui, Ariodant, qui vient d'être fait duc d'Albanie, conduit sa troupe au combat.

La rumeur éclatante des trompettes sonores, des timbales et des instruments barbares, jointe au bruit continu des arcs, des frondes, des machines, des roues des chars ; les cris, les gémissements, les lamentations dont il semble que le ciel tout en-

tier retentisse, forment un tumulte effroyable, pareil à celui dont le Nil, près de ses chutes, assourdit les habitants voisins des rives.

Une ombre épaisse, produite par les flèches lancées des deux côtés, obscurcit le ciel ; l'haleine des combattants, la fumée, la sueur, la poussière font dans l'air comme un nuage sombre. Les deux armées se portent tantôt ici, tantôt là ; les uns poursuivent, les autres fuient ; vous verriez souvent le guerrier tomber mort sur l'ennemi qu'il vient de tuer.

Quand une troupe est fatiguée, une autre s'avance aussitôt ; de part et d'autre, le nombre des combattants augmente. Là sont les cavaliers, ici les fantassins. La terre sur laquelle se livre cet assaut est rouge ; l'herbe, auparavant verte, s'est recouverte d'un manteau de sang, et là où s'épanouissaient les fleurs jaunes ou d'azur, gisent les cadavres des hommes et des chevaux.

Zerbin se signale par les plus admirables prouesses qu'ait jamais faites garçon de son âge ; il taille, tue et détruit les païens, qui tombent en foule autour de lui comme la pluie. Ariodant donne de grandes preuves de courage en présence de ses nouveaux sujets, et remplit de terreur et d'admiration les gens de Navarre et de Castille.

Chelinde et Mosco, tous deux bâtards de feu Calabrun, roi d'Aragon, et Calamidor de Barcelone, réputés parmi les plus vaillants, avaient laissé derrière eux leurs étendards ; croyant acquérir une facile gloire en tuant Zerbin, ils avaient fondu sur lui et avaient blessé son destrier au flanc.

Le destrier transpercé de trois coups de lance tombe mort ; mais le brave Zerbin est aussitôt sur pied et se précipite, pour venger son cheval, vers ceux qui le lui ont tué. Il rejoint tout d'abord Mosco, qui est le plus près de lui et qui croit le faire pri-

sonnier ; il le frappe d'un coup de pointe, lui transperce le flanc, et le jette hors de selle, pâle et glacé.

Chelinde, voyant que son frère lui est ravi, accourt plein de fureur sur Zerbin, espérant le renverser sous le choc ; mais celui-ci saisit le coursier par le frein, et le renverse à terre, d'où il ne se relève pas ; il ne mangera plus désormais ni avoine ni foin. Zerbin a frappé si fort que, du même coup de taille, il a occis le cheval et le maître.

Calamidor, effrayé de ce qu'il vient de voir, tourne bride pour fuir en toute hâte ; mais Zerbin lui porte un coup par derrière, en disant : « Traître ; attends, attends ! » Le coup ne porte pas aussi loin que Zerbin l'espérait à cause de la distance. Il ne peut atteindre le cavalier, mais il frappe le destrier sur la croupe, et le jette à terre.

Son maître abandonne le cheval, et cherche à s'échapper en se traînant sur les pieds et sur les mains ; mais cela lui réussit peu. Le duc de Trason passe par hasard sur lui et l'écrase sous le poids. Ariodant et Lurcanio accourent à l'endroit où Zerbin est entouré d'une foule d'ennemis. Ils amènent avec eux d'autres chevaliers qui prêtent leur aide à Zerbin, jusqu'à ce qu'il ait pu remonter à cheval.

Ariodant faisait tournoyer son glaive, et Artalique et Margan s'en aperçurent trop bien. Étéarque et Casimir sentirent encore davantage la puissance de son bras. Les deux premiers s'enfuirent blessés ; les deux autres restèrent morts sur place. Lurcanio montre sa force ; il frappe, heurte, renverse et tue.

Ne croyez pas, seigneur, que dans la plaine le combat soit moins acharné que près du fleuve, ni que l'armée conduite par le brave duc de Lancastre reste en arrière. Ses troupes attaquent les Espagnols, et de part et d'autre la lutte est pareille ; fantas-

sins, cavaliers et capitaines savent des deux côtés se servir de leurs mains.

En première ligne viennent Oldrade et Fiéramont ; l'un est duc de Glocester, l'autre duc d'York. Avec eux est Richard, comte de Warwick, et l'audacieux Henri, duc de Clarence. Ils ont pour adversaires Mataliste, Follicon, Baricondo et leur suite. Le premier possède Alméria, le second tient Grenade, et Baricondo est maître de Majorque.

Le combat opiniâtre présenta longtemps des chances égales, et l'on n'aurait pu y discerner le moindre avantage d'un côté ou d'autre. On voyait les deux armées avancer et reculer comme les moissons à la brise de mai, ou comme les vagues mobiles qui vont et viennent sur le rivage, sans suivre une même direction. Puis, après s'être quelque temps réjouie de ce jeu sanglant, la Fortune redevint à la fin contraire aux Maures.

Le duc de Glocester fait vider les arçons à Mataliste ; en même temps, Fiéramont renverse Follicon après l'avoir blessé à l'épaule droite ; les deux païens sont faits prisonniers des Anglais. De son côté, Baricondo est tué de la main du duc de Clarence.

Les païens en conçoivent tant d'épouvante et les fidèles tant d'ardeur, que les premiers ne songent qu'à battre en retraite et à fuir en désordre, tandis que les autres gagnent toujours du terrain et ne pensent qu'à tuer et à poursuivre les ennemis. S'il ne leur était pas venu du secours, les Sarrasins auraient été anéantis sur ce point.

Mais Ferragus qui, jusque-là ne s'était pas trop écarté du roi Marsile, voyant fuir les bannières, et l'armée sarrasine à moitié détruite, éperonne son cheval et le pousse à l'endroit où la bataille était le plus acharnée. Il arrive juste à temps pour voir tomber de son destrier, avec la tête fendue, Olympe de la Serre.

C'était un jouvenceau qui, par les doux sons de sa lyre à deux cornes, se faisait fort d'attendrir les cœurs, fussent-ils plus durs que la pierre. Heureux s'il avait su se contenter d'un tel pouvoir, et s'il avait eu en horreur, les boucliers, les arcs, les flèches, les cimeterres et les lances qui le firent mourir si jeune sur la terre de France !

Quand Ferragus le voit tomber, lui qui l'aimait et qui le tenait en grande estime, il ressent de sa perte plus de douleur que de celle de mille autres tués avant lui. Il frappe son meurtrier avec une telle force, qu'il le partage en deux depuis la cime du casque, lui fend le front, les yeux, la figure, jusqu'au milieu de la poitrine, et le jette mort à terre.

Il ne s'arrête pas là ; il brandit son épée en cercle, rompt les casques, brise les cottes de mailles ; marque celui-ci au front, cet autre à la joue ; coupe à l'un la tête, à l'autre le bras ; il répand tant de sang, il tue tant de monde, que la bataille est suspendue en cet endroit, et que la vile multitude épouvantée fuit sans ordre, massacrée et rompue.

Le roi Agramant, désireux de faire preuve de vaillance et de prendre part au carnage, se jette dans la mêlée. Il a près de lui Balivers, Farulant, Prusion, Soridan et Bambirague. Puis vient une multitude de guerriers sans nom, qui feront en ce jour un lac de leur sang répandu. On compterait plus facilement chaque feuille qui tombe quand l'automne dépouille les arbres.

Agramant ayant fait venir des remparts un grand nombre de cavaliers et de fantassins, les envoie en toute hâte, sous les ordres du roi de Fez, sur les derrières de l'armée, pour s'opposer aux gens d'Irlande dont on voyait les bataillons accourir tumultueusement dans le but d'occuper les logements des Sarrasins.

Le roi de Fez exécute promptement cet ordre, car tout retard aurait été funeste. Pendant ce temps, le roi Agramant rassemble le reste de ses troupes et les entraîne à la bataille. Il se dirige vers le fleuve, car il lui semble qu'en cet endroit on a besoin de sa présence, un messager du roi Sobrin étant venu demander du secours.

Il conduisait, réunie en une seule troupe, plus de la moitié de son armée. À la seule rumeur produite par cette masse, les Écossais sont terrifiés, et leur frayeur est telle, qu'ils n'écoutent plus la voix de l'honneur et rompent leurs rangs. Zerbin, Lurcanio et Ariodant, restent seuls au milieu de la débâcle pour arrêter l'attaque furieuse des ennemis. Zerbin, qui était à pied, y eût probablement péri, si le brave Renaud ne s'en était aperçu à temps.

Le paladin combattait d'un autre côté, et avait vu fuir devant lui plus de cent bannières. Dès que lui parvient la fâcheuse nouvelle du grand péril que courait Zerbin, démonté et abandonné par les siens au milieu des gens de Cyrène, il fait faire volte face à son cheval, et il se dirige rapidement vers l'endroit où il aperçoit les fuyards.

Il arrive à l'endroit où il voit les Écossais revenir en fuyant ; il leur crie : « Où allez-vous ? Êtes-vous donc assez lâches pour laisser le champ de bataille à une si vile canaille ? Où sont les dépouilles dont je croyais que vous deviez orner vos églises ? Quelle gloire, quels éloges pensez-vous mériter en abandonnant le fils de votre roi seul et à pied ? »

Il prend des mains de son écuyer une énorme lance, et voyant non loin de là Prusion, roi d'Alfarache, il fond sur lui, lui fait vider les arçons et le jette mort sur la plaine. Il couche à terre Agricalte et Bambirague ; puis il blesse grièvement Soridan ; et il l'aurait occis comme les autres, si sa lance avait été plus forte.

Il saisit Flamberge, sa lance s'étant rompue. Il en frappe Serpentin, le chevalier aux étoiles, dont les armes étaient enchantées ; néanmoins le coup l'envoie évanoui hors de selle. C'est ainsi que Renaud fait une place belle et spacieuse autour du prince d'Écosse, ce qui permet à ce dernier de saisir au passage un destrier dont la selle est vide, et d'y monter.

Il était temps, et s'il avait un peu plus tardé, il n'aurait probablement pas pu le faire, car Agramant, Dardinel, Sobrin et le roi Balastro arrivaient tous à la fois. Mais Zerbin, qui a pu se mettre auparavant en selle, fait tournoyer son glaive, envoyant tantôt celui-ci, tantôt celui-là porter en enfer des nouvelles des vivants.

Le brave Renaud, qui s'attaquait toujours de préférence aux plus redoutables, dirige son épée contre le roi Agramant, qui lui paraît beaucoup trop vaillant et hardi – il faisait, en effet, plus de besogne à lui seul que mille autres guerriers – et se précipite sur lui avec Bayard. Il le frappe et le heurte tout à la fois en plein flanc, et le renverse ainsi que son destrier.

Pendant qu'en dehors des murs, la haine, la rage, la fureur poussent les deux armées à s'exterminer dans une si cruelle bataille, Rodomont, dans Paris, égorge la population et brûle les palais et les temples sacrés. Charles, qui combat sur un autre point, ne voit rien de cela et n'en entend point parler. Il est occupé à recevoir dans la ville Odoard et Ariman avec leurs troupes de Bretagne.

Lorsque arrive près de lui un écuyer, la pâleur au visage, et qui peut à peine tirer un souffle de sa poitrine : « Hélas ! seigneur, hélas ! – répète-t-il plusieurs fois, avant de pouvoir dire autre chose, – aujourd'hui l'empire romain descend dans la tombe ; le Christ a abandonné aujourd'hui son peuple ; un dé-

mon est tombé du ciel pour rendre cette cité à jamais inhabitable.

» Satan, – ce ne peut être un autre que lui, – ruine et détruit la malheureuse cité. Tourne-toi et regarde les tourbillons de fumée produits par la flamme dévastatrice. Écoute la plainte qui retentit jusqu'au ciel et vient confirmer ce que te dit ton serviteur. C'est un seul homme qui, par le fer et le feu, saccage ta belle ville ; et devant lui chacun prend la fuite. »

Comme celui qui commence par entendre le tumulte et le battement répété du tocsin, puis aperçoit près de lui, et le touchant presque, l'incendie que chacun connaissait déjà, tel est le roi Charles en apprenant cette nouvelle calamité, et en en recevant de ses propres yeux la confirmation. Il dirige sur-le-champ le gros de ses meilleures troupes vers l'endroit où il entend les cris et la grande rumeur.

Charles appelle à lui le plus qu'il peut de ses paladins et de ses meilleurs guerriers, et fait porter sa bannière vers la place où le païen s'est retiré. Il entend la clameur ; il voit les horribles traces de sa cruauté ; il voit des membres humains épars de tous côtés. Mais en voilà assez pour le moment ; que celui qui volontiers écoute cette belle histoire revienne une autre fois.

Chant XVII

ARGUMENT. – Charles exhorte ses paladins, et attaque avec eux les ennemis. – Griffon, Origile et Martan arrivent à Damas, à la fête donnée par Norandin. Griffon est vainqueur du tournoi ; Martan y montre une grande couardise, mais il usurpe l'honneur de la victoire, tandis que Griffon ne reçoit que honte et outrages.

Quand nos péchés ont dépassé la mesure du pardon, Dieu, pour prouver que sa justice égale sa miséricorde, confie souvent le pouvoir souverain à des tyrans atroces, à des monstres. Il leur donne la force et le génie du mal. C'est pour cela qu'il mit au monde Marius, Sylla, les deux Néron, Caïus Caligula le Furieux ;

Domitien et le dernier Antonin ; qu'il tira Maximin de la plèbe immonde et basse, et l'éleva à l'empire ; qu'il fit naître à Thèbes Créonte, et donna au peuple d'Agylla Mézence, qui engraissa les sillons de sang humain ; c'est pour cela que, dans des temps moins reculés, il permit que l'Italie devînt la proie des Huns, des Lombards et des Goths.

Que dirai-je d'Attila ? que dirai-je de l'inique Ezzelin da Romano, et de cent autres que Dieu, après de longs siècles de crimes, envoya pour nous punir et nous opprimer ? Et ce n'est pas seulement dans les temps antiques que nous avons de tels exemples ; nous en faisons de nos jours une claire expérience, nous qui, troupeaux inutiles et coupables dès le berceau, avons été donnés en garde aux loups enragés.

Comme si leur faim était trop vite apaisée, et que leur ventre ne pût contenir tant de chair, ceux-ci ont appelé des bois

ultramontains d'autres loups plus affamés[75], pour achever de nous dévorer. Les ossements sans sépulture de Trasimène, de Cannes, de Trebia, paraissent peu de chose auprès de ceux qui engraissent les rives et les champs de l'Adda, de la Mella, du Ronco et du Taro.

Dieu permet que nous soyons châtiés aujourd'hui par des peuples plus coupables que nous peut-être, de nos méfaits, de nos erreurs, de nos vices multipliés à l'infini. Un temps viendra où nous irons à notre tour ravager leurs territoires, si jamais nous devenons meilleurs, et si leurs crimes en arrivent à exciter l'indignation de l'éternelle Bonté.

Elles devaient sans doute avoir troublé la sérénité de Dieu, ces contrées que les Turcs et les Maures couvraient alors de viols, de meurtres, de rapines et de honte. Mais tous ces maux furent encore aggravés par la fureur de Rodomont. J'ai dit que Charles, dès qu'il eut reçu la nouvelle des ravages causés par lui, était accouru pour l'arrêter.

Il voit les malheureux coupés par morceaux joncher les rues ; les palais brûlés,les temples ruinés, une grande partie de la ville détruite. Jamais on ne vit de si cruels exemples de désolation : « Où fuyez-vous, foule épouvantée ? N'en est-il point parmi vous qui ose contempler sa ruine, et qui ne comprenne qu'il ne vous restera plus de refuge, si vous abandonnez si lâchement cette cité ?

» Donc, un homme seul, enfermé dans votre ville dont la ceinture de murailles l'empêche de fuir, pourra se retirer sans la moindre égratignure, après vous avoir tous tués ? » Ainsi disait Charles, qui, enflammé de colère, ne pouvait supporter une telle

---

75 Jules II, après la défaite de Ravenne, fit appel aux Suisses qui couvrirent de sang et de ruines les plaines de la Lombardie.

honte. Il arrive enfin devant la grande cour du palais, où il voit le païen massacrer son peuple.

Là s'était retirée une grande partie de la population espérant y trouver du secours, car le palais était entouré de fortes murailles et approvisionné de munitions pour une longue défense. Rodomont, fou d'orgueil et de colère, s'était emparé à lui seul de toute la place. Dans son mépris de tels adversaires, il fait d'une main tournoyer son épée, et de l'autre, il lance la flamme.

Il frappe les portes élevées et superbes de la royale demeure, et les fait résonner sous ses coups. La foule qui s'y est réfugiée et se croit déjà morte, fait pleuvoir sur lui du haut des remparts les créneaux et les pans de murs. Personne ne regarde à détruire ce beau palais, et les morceaux de bois, les pierres, les tables en marbre, les colonnes et les poutres dorées, qui ont coûté si cher à leurs pères et à leurs ancêtres, tombent tous à la fois.

Le roi d'Alger se tient sur la porte, étincelant sous le clair acier qui lui recouvre la tête et le buste. Ainsi, le serpent sorti des ténèbres, après avoir dépouillé sa vieille peau, et fier de sa nouvelle écaille, se sent redevenu jeune et plus vigoureux que jamais. Il fait vibrer son triple dard, le feu brille dans ses yeux, et, partout où il passe, tous les autres animaux lui font place.

Les rochers, les créneaux, les poutres, les flèches, les arbalètes, et tous les autres objets qui tombent sur le Sarrasin, ne peuvent ralentir sa main sanguinaire, qui ne cesse de secouer, de tailler, de mettre en pièces la grande porte. Il y fait une telle ouverture, qu'on peut facilement voir au travers que la cour est pleine de gens dont le visage est empreint des couleurs de la mort.

On entend retentir, sous les voûtes élevées et spacieuses, les cris et les lamentations des femmes qui se frappent le sein et

courent à travers le palais, pâles et gémissantes ; elles embrassent le seuil des appartements et les lits nuptiaux qu'elles devront bientôt abandonner aux barbares. C'est dans ce péril extrême qu'arrive le roi suivi de ses barons.

Charles se tourne vers ces mains robustes qu'il trouvait jadis promptes aux gigantesques travaux : « N'êtes-vous pas, – dit-il, – les mêmes qui combattîtes avec moi contre Agolant dans Apremont ? Vos forces sont-elles maintenant si épuisées que vous, qui lui avez arraché la vie, ainsi qu'à Trojan, à Almonte et à cent mille autres, vous deviez redouter aujourd'hui un homme seul, un guerrier de ce sang, de cette race méprisable ?

» Serais-je condamné à voir aujourd'hui en vous moins de courage que je vous en ai vu autrefois ? Montrez à ce chien votre valeur, à ce chien qui dévore les hommes. Un cœur magnanime méprise la mort ; il lui importe peu qu'elle soit tardive ou prompte, pourvu qu'elle soit glorieuse. Mais je ne puis rien craindre avec vous qui m'avez toujours rendu victorieux. »

À ces mots, il baisse sa lance et pousse son destrier droit au Sarrasin. En même temps le paladin Ogier, Naymes, Olivier, Avin, Avolio, Othon et Bérenger, qu'on ne peut jamais voir l'un sans l'autre, se précipitent tous ensemble sur Rodomont et le frappent à la poitrine, au flanc, au visage.

Mais pour Dieu, Seigneur, suspendons le récit de ces colères et laissons ces chants de mort. C'est assez parlé, pour le moment, du Sarrasin non moins cruel que redoutable. Il est temps de revenir à Griffon, que j'ai laissé arrivant aux portes de Damas avec la perfide Origile et celui qui, loin d'être son frère, s'était rendu complice de son adultère.

Parmi les plus riches cités du Levant, les plus populeuses et les mieux bâties, on cite Damas, qui s'élève à sept journées de

Jérusalem, au sein d'une plaine fertile, abondante, et non moins agréable l'hiver que l'été. Une montagne voisine lui dérobe les premiers rayons de l'aurore naissante.

Deux fleuves aux eaux de cristal traversent la ville, arrosant de leurs canaux multipliés un nombre infini de jardins toujours pleins de fleurs et de verdure. On prétend aussi que les eaux de senteur y sont assez abondantes pour faire tourner des moulins, et que celui qui se promène dans les rues sent l'odeur des parfums s'échapper de toutes les maisons.

La rue principale est entièrement recouverte de tapis aux couleurs variées et éclatantes ; le pavé est jonché d'herbes odoriférantes, et les murs des maisons disparaissent sous un vert feuillage. Chaque porte, chaque fenêtre est ornée de fines draperies, mais plus encore de belles dames aux robes somptueuses et chargées de pierreries.

Dans l'intérieur des portes, le peuple se livre en beaucoup d'endroits à des danses joyeuses, et de beaux chevaux richement caparaçonnés caracolent de leur mieux par les rues. Mais ce qui était le plus beau à voir, c'était le riche cortège des seigneurs, des barons et des vassaux couverts de tout ce que l'Inde et les pays lointains d'Érythrée peuvent fournir de perles, d'or et de pierreries.

Griffon et ses compagnons s'en venaient lentement, admirant de çà de là, lorsqu'un chevalier les arrêta et les fit monter dans son palais, où, avec la courtoisie en usage à cette époque, il ne les laissa manquer de rien. À peine entrés, il leur fit apprêter un bain, puis d'un air gracieux, il les invita à s'asseoir à une table somptueuse.

Et il leur raconta comment Norandin, roi de Damas et de toute la Syrie, avait invité tous ceux qui, dans le pays et à l'étranger, avaient rang de chevalerie, à venir prendre part aux

joutes ; lesquelles devaient avoir lieu le lendemain matin sur la place publique. Il ajouta que s'ils avaient autant de valeur que l'annonçait leur fière prestance, ils pourraient en donner la preuve sans aller plus loin.

Bien que Griffon ne fût pas venu pour cela, il accepta l'invitation ; il ne refusait jamais, quand il en avait l'occasion, de montrer son courage. Il interrogea son hôte sur le motif de cette fête. Il lui demanda si c'était une solennité qu'on renouvelait chaque année, ou bien une nouvelle idée du roi pour éprouver la valeur de ses sujets.

Le chevalier répondit : « La belle fête se reproduira désormais toutes les quatre lunes. Celle-ci est la première de toutes, et jamais on n'en a encore donné de semblable. Elle est fondée en mémoire de la délivrance de notre roi, dont la vie fut miraculeusement sauvée en un pareil jour, après quatre mois passés dans les angoisses et les pleurs, et la mort devant les yeux.

» Mais, pour vous raconter plus à fond cette histoire, je vous dirai que notre roi, qui s'appelle Norandin, avait, depuis de longues années, le cœur enflammé pour la charmante fille du roi de Chypre, qui surpasse toute autre belle. Ayant fini par l'obtenir pour femme, il s'en revenait avec elle, en compagnie de dames et de chevaliers, et se dirigeait droit vers la Syrie.

» Nous étions déjà loin du port, voguant à pleines voiles sur l'orageuse mer des Carpathes, lorsque nous fûmes assaillis par une si horrible tempête, qu'elle épouvanta notre vieux pilote lui-même. Trois jours et trois nuits nous errâmes sur les ondes menaçantes, poussés de côté et d'autre. Nous abordâmes enfin, harassés de fatigue et les vêtements trempés d'eau, sur une terre aux rives fraîches, aux collines ombreuses et verdoyantes.

» Tout joyeux, nous fîmes déployer les tentes et les courtines entre les arbres ; on apprêta les feux et les cuisines, et des

tapis nous servirent de tables. Pendant ce temps, le roi parcourait les vallées voisines et fouillait les parties les plus secrètes du bois, pour voir s'il ne trouverait pas quelques chèvres, quelques daims ou quelques cerfs. Deux serviteurs le suivaient, portant son arc.

» Pendant que, heureux de nous reposer, nous attendions que notre seigneur revînt de la chasse, nous vîmes venir à nous, accourant le long du rivage, l'Ogre, ce terrible monstre. Dieu vous garde, seigneur, de voir jamais de vos yeux la face horrible de l'Ogre ! Il vaut mieux le connaître par ouï-dire que s'en approcher de façon à le voir.

» Rien ne peut lui être comparé, tellement il est long, tellement sa grandeur est démesurée. À la place d'yeux, il a sous le front deux excroissances d'os, semblables à des champignons pour la couleur. Il venait vers nous, comme je vous dis, le long du rivage, et il semblait que c'était une petite montagne qui se mouvait. Il montrait hors de sa gueule deux défenses comme celles du porc ; il avait le museau allongé et le sein plein de bave et de saleté.

» Il vint en courant, tenant son museau comme le chien braque quand il suit une piste. À cette vue, nous nous enfuîmes tous, éperdus, là où nous chassait la peur. Il nous servait de peu qu'il fût aveugle, car, en flairant le sol, il semblait mieux guidé par son odorat que s'il avait vu le jour. Il eût fallu des ailes pour fuir.

» Nous courions de çà, de là ; mais en vain nous essayions de le fuir, il était plus rapide que le vent d'autan. De quarante personnes, à peine dix se sauvèrent à la nage sur le navire. Le monstre aveugle, après avoir saisi les autres, les mit en paquet, les uns sous son bras, les autres sur sa poitrine ; il en remplit également une vaste gibecière qui lui pendait au flanc, comme à un berger.

» Puis il nous emporta dans sa tanière creusée au milieu d'un écueil sur le rivage, et qui était en marbre aussi blanc qu'une feuille de papier sur laquelle il n'y aurait encore rien d'écrit. Là habitait avec lui une matrone au visage accablé de douleur et de deuil. Elle était entourée de dames et de damoiselles de tout âge, de toute condition, les unes laides, les autres belles.

» Tout auprès était une grotte non moins vaste, où l'Ogre renfermait ses troupeaux. Il en avait tellement qu'on ne pouvait les compter. Il les conduisait au pâturage été comme hiver, les sortant et les enfermant lui-même à des heures fixes. Il les avait plutôt comme passe-temps que pour son usage.

» La chair humaine lui semblait meilleure. Il nous le fit bien voir : à peine arrivé dans son antre, il mangea trois d'entre nous, ou plutôt il les engloutit tout vivants. Puis il alla vers la seconde grotte, souleva un grand rocher, en fit sortir le troupeau, à la place duquel il nous enferma, et partit pour le mener selon son habitude au pâturage, en jouant d'un chalumeau qu'il portait au cou.

» Cependant notre prince, de retour sur le rivage, comprend son malheur. Un profond silence règne tout autour de lui ; il retrouve les débris des tentes et des pavillons détruits, brisés en mille pièces ; il ne sait qui peut l'avoir ainsi dépouillé. Plein de crainte, il descend sur le bord de la mer, et voit ses matelots lever en toute hâte les ancres et tendre les voiles.

» Aussitôt qu'ils aperçoivent Norandin sur le rivage, ils envoient une barque pour l'emmener. Mais le prince ayant appris comment l'Ogre était venu le voler, sans penser à autre chose, prend la résolution de le poursuivre partout où il sera. Il éprouve tant de douleur de l'enlèvement de Lucine, qu'il veut la retrouver ou mourir.

» Il se dirige en toute hâte du côté où il voit des traces fraîches sur le sable, et, poussé par sa rage amoureuse, il arrive enfin à la caverne dont je vous ai parlé et où nous attendions, dans une angoisse sans égale, le retour de l'Ogre. Au moindre bruit, il nous semblait qu'il revenait, plus affamé que jamais, pour nous dévorer.

» La fortune voulut que le roi arrivât à la demeure de l'Ogre pendant que la femme de ce dernier s'y trouvait seule sans lui. Dès qu'elle le voit : "Fuis, – lui crie-t-elle – malheur à toi si l'Ogre t'attrape. – Qu'il m'attrape ou non, – répond-il, – qu'il me tue ou que je lui échappe, je n'en serai pas plus malheureux. Ce n'est point parce que je me suis trompé de chemin, mais parce que je désire mourir à côté de mon épouse, que je suis venu ici."

» Puis il lui demande des nouvelles de ceux qui ont été pris par l'Ogre sur le rivage, et avant tous les autres il s'informe de la belle Lucine, si elle est morte, ou si elle est seulement retenue captive. La femme lui parle avec humanité et le rassure. Elle lui dit que Lucine est vivante, et qu'il n'a pas à craindre de la voir mourir, car l'Ogre ne dévore jamais de femme.

» "Je puis, – ajouta-t-elle, – t'en servir de preuve, ainsi que toutes celles qui sont avec moi. Jamais l'Ogre ne fait de mal ni à elles ni à moi, pourvu que nous ne cherchions pas à nous échapper de cette caverne. À celles qui tentent de fuir, il se montre impitoyable, et ne les laisse plus jamais en repos. Il les enterre toutes vives, ou bien il les enchaîne, et les expose nues au soleil sur le sable.

» "Lorsque aujourd'hui il a amené ici tes compagnons, il n'a point séparé les hommes des femmes, mais il les a tous enfermés pêle-mêle dans cette caverne. Il reconnaîtra bien au nez la différence des sexes. Les dames n'ont point à craindre d'être

tuées ; les hommes, au contraire, peuvent s'attendre à une mort certaine ; ses dents avides en dévoreront quatre ou six par jour.

» "Je n'ai pas à t'apprendre comment tu pourrais enlever ton épouse d'ici ; contente-toi de savoir que sa vie n'est pas en danger, et qu'elle partagera la bonne et la mauvaise fortune. Mais, au nom de Dieu, va-t'en, mon fils, va-t'en avant que l'Ogre ne te sente et ne te dévore. Aussitôt qu'il revient, il flaire tout autour de lui, et découvrirait jusqu'à une souris, si elle était dans la maison."

» Le roi répondit qu'il ne voulait point partir avant d'avoir revu sa Lucine, et qu'il aimait mieux mourir près d'elle que d'en vivre séparé. Quand la femme de l'Ogre vit que tout ce qu'elle lui disait ne pouvait le détourner de son dessein, elle chercha à l'y aider, et y appliqua toute son industrie, toute son imagination.

» De tout temps on avait tué, dans la grotte, des chèvres, des agneaux et des boucs dont la femme de l'Ogre et ses compagnes faisaient leur nourriture. Plus d'une peau pendait au plafond. Elle prend la dépouille d'un bouc dont les boyaux étaient tout entourés de graisse, et dit au roi de s'en frotter de la tête aux pieds, afin que cette odeur fît disparaître celle qu'il avait auparavant.

» Et quand il lui semble qu'il exhale suffisamment l'odeur que le bouc a l'habitude de répandre, elle le fait entrer dans la peau poilue, laquelle était assez grande pour le recouvrir tout entier. Une fois sous cet étrange déguisement, elle le fait mettre à quatre pattes, et l'entraîne à l'endroit où un rocher énorme fermait l'entrée de la caverne qui lui dérobait le suave et doux visage de sa dame.

» Norandin obéit et se place à l'entrée de la caverne, attendant le retour du troupeau et espérant pouvoir se mêler à lui. Le soir venu, il entend le son du chalumeau avec lequel le féroce

berger invitait ses troupeaux à quitter l'humide pâturage et à rentrer au bercail. Enfin il l'aperçoit qui les pousse devant lui.

» Pensez si le cœur dut lui trembler quand il entendit l'Ogre revenir, et quand il vit cette cruelle figure, répandant l'horreur, s'approcher de l'entrée de la caverne ! Mais le dévouement fut plus fort que la crainte. Jugez s'il feignait d'aimer, ou s'il aimait véritablement ! L'Ogre passe devant lui, soulève le rocher, ouvre la grotte, et Norandin entre, mêlé aux brebis et aux chèvres.

» Le troupeau rentré, l'Ogre s'approche de nous après avoir refermé la porte. Il nous flaire tous ; enfin il en choisit deux dont la chair crue est destinée à son souper. Au souvenir de ses hideuses mâchoires, je ne puis m'empêcher encore de trembler et de sentir la sueur couler sur tous mes membres. L'Ogre parti, le roi jette la peau de bouc, et vole dans les bras de sa dame.

» Au lieu de se réjouir à sa vue et de reprendre courage, Lucine en éprouve au contraire de l'ennui et du désespoir ; elle voit son époux enfermé dans un endroit où il doit trouver la mort, sans pouvoir l'empêcher de mourir elle-même. “Seigneur – lui disait-elle – dans le malheur qui m'accable, je ne ressentais pas une médiocre joie de ce que tu ne t'étais pas trouvé hier près de nous quand l'Ogre m'a conduite ici.

» ”Bien qu'il me fût cruel et amer de me trouver exposée à perdre la vie, ce qui est naturel à tous, je n'avais du moins qu'à pleurer sur mon triste sort. Mais maintenant, la pensée que tu dois mourir me rendra ta mort plus douloureuse que la mienne.” Elle poursuit en se montrant plus affligée du sort de Norandin que de son propre malheur.

» “C'est l'espoir de te sauver, toi et tous nos compagnons, qui m'a fait venir ici, – lui dit le roi. – Si je ne puis y parvenir, il vaut mieux que je meure aussi, car je ne puis vivre privé de ta

vue, ô mon soleil ! Je pourrai m'en retourner d'ici comme j'y suis venu, et vous viendrez tous avec moi, si vous ne répugnez pas à vous imprégner, ainsi que je l'ai fait, de l'odeur d'un animal infect.”

» Puis il nous fait connaître la ruse que la femme de l'Ogre lui a suggérée à lui-même pour tromper l'odorat du monstre, et qui consiste à nous vêtir de peaux pour qu'il nous palpe impunément au sortir de la grotte. Quand chacun de nous eut bien compris, nous tuâmes autant de boucs que nous étions de prisonniers de l'un et de l'autre sexe, en ayant soin de choisir les plus fétides et les plus vieux.

» Nous nous oignîmes le corps de la graisse que nous recueillîmes autour des intestins, et nous nous revêtîmes de leurs peaux hideuses. Pendant ce temps, le jour sortit de sa demeure dorée. Dès que le premier rayon du soleil apparut dans la caverne, le pasteur revint, et, soufflant dans ses roseaux sonores, il appela ses troupeaux dans la campagne.

» Il tenait d'une main la pierre de la grotte pour que nous ne pussions pas sortir en même temps que le troupeau ; il nous saisissait au passage et ne laissait sortir que ceux auxquels il sentait de la peau ou de la laine sur le dos. Hommes et femmes, nous sortions tous par cet étrange chemin, couverts de nos cuirs poilus. L'Ogre ne retint aucun de nous. Lucine venait la dernière, tremblante d'effroi.

» Lucine, soit qu'elle n'eût pas voulu, par répugnance, s'oindre comme nous ; soit que sa démarche fût plus lente ou moins assurée que celle de la bête qu'elle devait imiter ; soit qu'elle eût poussé un cri d'épouvante quand l'Ogre la palpait ; soit enfin que ses cheveux se fussent dénoués, fut reconnue par l'Ogre, je ne saurais bien vous dire comment.

» Nous étions tous si préoccupés de notre propre situation, que nous ne faisions point attention à ce qui pouvait arriver à nos compagnons. Je me retournai au cri poussé par Lucine, et je vis le monstre, qui lui avait déjà arraché la peau de bouc, la renfermer dans la caverne. Pour nous, marchant à quatre pattes sous notre déguisement, nous suivîmes avec le troupeau l'horrible berger, qui nous mena sur une plage agréable, entre de vertes collines.

» Là, nous attendons qu'étendu à l'ombre d'un épais feuillage, l'Ogre au nez subtil soit endormi. Alors nous courons, les uns le long de la mer, les autres vers la montagne. Seul Norandin refuse de nous suivre. Il veut retourner avec le troupeau dans la grotte, pour n'en sortir qu'après avoir délivré sa fidèle compagne, ou pour y mourir.

» Quand, au sortir de la caverne, il avait vu Lucine rester seule captive, il fut sur le point, dans sa douleur, de se jeter volontairement dans la gueule de l'Ogre. Il se précipita et courut presque jusque sous son museau, et peu s'en fallut qu'il ne fût broyé par cette meule. Mais l'espérance de tirer encore Lucine de prison le retint au milieu du troupeau.

» Le soir, quand l'Ogre ramena son bétail à la caverne, et qu'il sentit que nous nous étions enfuis, et qu'ainsi il se trouvait privé de sa nourriture, il accusa Lucine d'avoir tout fait et la condamna à être enchaînée à jamais sur une roche nue et élevée. Le roi la voit souffrir à cause de lui ; il se désespère, et ne peut mourir.

» Matin et soir, le malheureux amant peut la voir s'affliger et se plaindre. Mêlé aux chèvres, il va de la grotte à la campagne. Lucine, d'une voix triste et suppliante, le conjure au nom de Dieu de ne pas rester plus longtemps, car il risque sa vie, sans pouvoir lui être d'aucun secours.

» De son côté, la femme de l'Ogre prie le roi de s'en aller ; mais il ne l'écoute pas, il refuse plus que jamais de partir sans Lucine, et s'obstine de plus en plus dans son projet. Il resta dans cette servitude, où le retenaient l'amour et le dévouement, jusqu'à ce que le fils d'Agrican et le roi Gradasse vinrent aborder près du rocher.

» Ils déployèrent tant d'audace, qu'ils réussirent à délivrer la belle Lucine, bien que la tentative fût plus aventureuse que prudente. Puis ils coururent la porter à son père, qui les avait suivis et auquel ils la remirent. Ceci se passa le matin, pendant que Norandin était avec le troupeau dans la caverne, livré à ses tristes pensées.

» Le jour venu, et la porte ayant été ouverte, le roi apprit, – et ce fut la femme de l'Ogre qui le lui raconta, – que sa dame était partie, et comment elle avait été délivrée. Il en rendit grâces à Dieu et jura, puisqu'elle avait échappé à un si misérable sort, de la rejoindre partout où elle serait cachée, à l'aide de son épée, de ses prières ou de ses trésors.

» Plein de joie, il se mêle au troupeau et gagne les verdoyants pâturages. Là, il attend que le monstre se soit allongé sur l'herbe pour dormir à l'ombre ; puis il marche tout le jour et toute la nuit. Sûr enfin que l'Ogre ne peut l'atteindre, il monte à Satalie sur un navire, et arrive en Syrie, il y a maintenant trois mois.

» À Rhodes, à Chypre, par les cités et les châteaux de l'Afrique, de l'Égypte et de la Turquie, le roi fit chercher la belle Lucine. Jusqu'à avant-hier, il n'avait pu retrouver ses traces. Enfin, avant-hier, il reçut de son beau-père la nouvelle que Lucine était arrivée saine et sauve auprès de lui à Nicosie, après avoir lutté contre de nombreux vents contraires.

» C'est en réjouissance de cette bonne nouvelle que notre roi a institué cette belle fête. Il a voulu que toutes les quatre lunes il s'en donnât une semblable, pour rappeler le souvenir des quatre mois qu'il a passés sous des vêtements de peau, au milieu du troupeau de l'Ogre, et pour célébrer l'anniversaire du jour, – et ce sera demain, – où il s'échappa d'un si grand danger.

» Ce que je viens de vous raconter, je l'ai vu en partie, et j'ai entendu raconter le reste par quelqu'un qui avait été témoin de tout, je veux dire par le roi lui-même, qui était resté prisonnier pendant les calendes et les ides, jusqu'à ce qu'il réussît à sortir heureusement de cette lutte. Et si vous en entendez jamais donner une autre version, vous direz à celui qui l'aura faite qu'il est mal instruit. » C'est ainsi que le gentilhomme apprit à Griffon la cause mémorable de la fête.

Les chevaliers passèrent une grande partie de la nuit à discourir sur ce sujet, et conclurent que le roi avait montré un grand amour, un beau dévouement et une grande habileté. Puis, après s'être levés de table, ils se retirèrent dans de beaux et bons appartements. Le lendemain matin, au jour serein et clair, ils furent réveillés au bruit de l'allégresse générale.

Les tambours et les trompettes parcourent la ville, appelant les habitants sur la grande place. Dès qu'ils entendent les rues retentir du bruit des chars et des hennissements des chevaux, Griffon endosse ses armes blanches. On en trouverait rarement de pareilles ; la blanche fée les avait trempées de sa propre main, et les avait rendues impénétrables et enchantées.

Le chevalier d'Antioche, plus que tout autre vil, s'arme aussi, et lui tient compagnie. Leur hôte prévenant leur avait fait préparer des lances solides et fortes, grosses comme des antennes. Lui-même les accompagne sur la place, escorté de nombreux parents et après avoir mis à leur service des écuyers à cheval et à pied.

Ils arrivèrent sur la place et se tinrent à l'écart, ne voulant point parader dans la lice, mais examiner de leur mieux les beaux enfants de Mars qui arrivaient seuls, ou par groupes de deux ou de trois. Ils portaient des couleurs joyeuses ou tristes, pour indiquer à leur dame l'état de leur cœur ; la façon dont ils portaient leur cimier, ou dont ils avaient fait peindre leur écu, indiquait si l'amour leur était doux ou cruel.

À cette époque, les Syriens avaient coutume de s'armer comme les chevaliers du Ponant. Ils avaient pris probablement cette habitude au voisinage continuel des Français, qui possédaient alors la terre sainte où s'incarna le Dieu tout-puissant, et qu'aujourd'hui les chrétiens, orgueilleux et misérables, laissent, à leur honte, aux mains des chiens d'infidèles.

Alors qu'ils devraient abaisser la lance pour la défense de la sainte Foi, ils la tournent contre leur propre poitrine et détruisent le peu qui reste de ceux qui croient. Ô vous, gens d'Espagne, vous, gens de France, et vous, Suisses, Allemands, dirigez ailleurs vos pas. Vous avez de plus justes conquêtes à faire, car tous les pays que vous dévastez par ici appartiennent depuis longtemps au Christ.

Si vous voulez qu'on vous prenne pour des chrétiens, ô vous tous qui vous proclamez catholiques, pourquoi tuez-vous des hommes soumis au Christ ? Pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens ? Pourquoi ne reprenez-vous pas Jérusalem qui vous a été enlevée par des renégats ? Pourquoi laissez-vous Constantinople et la plus belle partie de l'univers occupées par le Turc immonde ?

N'as-tu pas, ô Espagne, l'Afrique pour voisine, et ne t'a-t-elle pas fait subir plus de maux que l'Italie ? Cependant, pour dévaster notre malheureux pays, tu renonces à ce qui devrait être pour toi la première et la plus belle des entreprises ! Et toi,

Italie, sentine infecte de tous les vices, tu dors ivre, et tu ne rougis pas de te voir devenue l'esclave tantôt d'une nation, tantôt d'une autre, qui toutes te furent asservies.

Si la crainte de mourir de faim dans tes tanières, ô Suisse, t'amène en Lombardie, et te fait chercher parmi nous quelqu'un qui te donne du pain ou qui te délivre de ta misère en te menant à la mort, sache que les Turcs et leurs immenses richesses ne sont pas loin. Chasse-les d'Europe, ou déloge-les tout au moins de la Grèce : ainsi tu pourras te rasseoir, ou tomber avec plus de gloire.

Ce que je te dis, je le dis aussi à l'Allemand ton voisin. En Turquie sont les richesses que Constantin transporta de Rome. Il y porta ce qu'il y avait de meilleur, et il lui fit don du reste. Le Pactole et l'Hermus, d'où l'on extrait l'or fin, la Migdonie, la Lydie et tout ce riche pays que tant d'historiens ont rendu célèbre, ne sont pas trop éloignés pour que vous ne puissiez y aller, si cela vous plaît.

Et toi, grand Léon, sur lequel pèse le poids lourd des clefs du ciel, ne laisse pas l'Italie se plonger ainsi dans le sommeil, puisque tu as la main dans ses cheveux. Tu es le Pasteur, et Dieu t'a donné la houlette à porter ; il t'a nommé d'un nom redoutable, afin que tu rugisses, et que tu étendes les bras pour défendre le troupeau des loups.

Mais, d'une pensée à une autre, comment me suis-je laissé entraîner si loin du chemin que je suivais ? Je ne crois cependant pas m'en être tellement écarté que je ne sache le retrouver encore. Je disais donc qu'en Syrie on avait l'habitude de s'armer comme les Français de cette époque ; de sorte que la place de Damas resplendissait de chevaliers portant casques et cuirasses.

Du haut de leurs balcons, les belles dames jettent sur les jouteurs des fleurs jaunes et vermeilles, pendant que ceux-ci, au

son des trompettes, font tourner et caracoler leurs chevaux. Chacun, qu'il monte bien ou mal, tient à se faire voir, et donne de l'éperon. Les uns sont applaudis, les autres prêtent à rire et se font huer par derrière.

Le prix de la joute consistait en une armure qui avait été donnée au roi quelques jours auparavant, et qu'un marchand revenant d'Arménie avait trouvée par hasard sur la route. Le roi avait ajouté à ces armes, une soubreveste d'un fort beau tissu et ornée de tant de perles, de pierreries et d'or, qu'elle valait plusieurs trésors à elle seule.

Si le roi avait connu la valeur de l'armure qu'il avait entre les mains, il l'aurait estimée bien au-dessus de toutes les autres, et ne l'aurait pas offerte comme prix de la joute, quelque libéral, quelque généreux qu'il fût. Il serait trop long de vous dire ici par qui elle avait été si dédaigneusement laissée au milieu de la route, à la merci du premier passant.

Je vous raconterai cela plus loin ; j'aime mieux vous parler maintenant de Griffon. À son arrivée, plus d'une lance avait déjà été rompue, plus d'un coup de pointe ou de taille avait été donné. Huit des plus chers et des plus fidèles amis du roi avaient formé une association. C'étaient tous de jeunes seigneurs fort habiles sous les armes, et de familles illustres.

Ils devaient, pendant tout un jour, tenir en champ clos contre tous ceux qui se présenteraient, d'abord avec une lance, puis avec l'épée et la masse, jusqu'à ce qu'il plût au roi de faire cesser le jeu. Il arrivait bien parfois que les cuirasses étaient traversées dans ces jeux, où l'on se battait avec autant d'ardeur que s'il se fût agi d'ennemis mortels. Il est vrai que le roi pouvait séparer les combattants quand il voulait.

Le chevalier d'Antioche, homme sans jugement – le couard se nommait Martan – comme s'il eût, au contact de Griffon, ac-

quis la force de ce dernier, entre avec audace dans la lice ; puis, se retirant dans un coin, il attend la fin d'une belle joute engagée entre deux chevaliers.

Le sire de Séleucie, un des huit qui devaient soutenir la lutte, combattait en ce moment contre Ombrun. Il le frappe au beau milieu du visage d'un tel coup de pointe, qu'il l'étend mort. Ce fut pour tous grand'pitié, car on le tenait pour bon chevalier. Non seulement on l'estimait pour son courage, mais on n'en aurait pas trouvé de plus courtois dans tout le pays.

Ce voyant, Martan eut peur qu'il ne lui arrivât pareil sort. Revenant à sa nature première, il commença à songer comment il pourrait fuir. Griffon, qui se tenait près de lui et en prenait soin, le pousse, après l'avoir encouragé par ses paroles et ses gestes, contre un gentil guerrier qui s'était avancé dans l'arène ; comme le chien qu'on pousse contre le loup,

Et qui s'approche derrière lui à dix ou vingt pas, puis s'arrête et regarde, en aboyant, son adversaire qui fait grincer ses dents menaçantes, et dont un horrible feu embrase les yeux : ainsi le lâche Martan, en présence de tous ces princes et de cette vaillante noblesse, évite la rencontre, et fait volte-face à droite.

Il eût pu en rejeter la faute sur son cheval qui aurait porté tout le poids de l'excuse ; mais à la façon dont il se servit de son épée, Démosthènes lui-même aurait renoncé à le défendre. Il semble qu'il est armé de carton et non de fer, tellement il craint d'être blessé par le moindre coup. Enfin il prend la fuite, troublant l'ordre de la fête, au milieu des éclats de rire de la foule.

Les applaudissements ironiques, les huées de la populace s'élèvent derrière lui. Comme le loup pourchassé, Martan se réfugie en toute hâte dans son logement. Griffon est resté dans la lice. Il lui semble que la honte de son compagnon rejaillit sur

lui et le souille. Il voudrait être au milieu des flammes, plutôt que de se trouver en un lieu semblable.

Le feu de la colère, qui lui embrase le cœur, envahit son visage, comme si toute cette honte était sienne. Il voit que le peuple s'attend à ce que ses actes porteront la même marque que ceux de son compagnon. Il faut donc que son courage apparaisse plus clair que la flamme d'une lampe, car s'il bronche d'un pouce, d'un doigt, on dira, sous l'influence de la mauvaise impression, qu'il a reculé de six brasses.

Déjà Griffon, qui avait peu l'habitude d'hésiter sous les armes, tenait sa lance appuyée sur la cuisse. Il pousse son cheval à toute bride, et après un léger temps de galop il abaisse la lance et en porte un coup formidable au baron de Sidonie, qui roule à terre. Chacun se lève étonné, car on s'attendait à un résultat tout contraire.

Griffon retourne à la charge avec la même lance, qui était restée intacte ; il la brise en trois morceaux sur l'écu du sire de Laodicée. Celui-ci semble trois ou quatre fois près de tomber et reste un instant renversé sur la croupe de son cheval ; à la fin pourtant il se relève, saisit son épée, fait retourner son destrier et se précipite sur Griffon.

Griffon, qui le voit en selle, et qui s'étonne qu'un si rude choc ne l'ait pas jeté à terre, se dit à part soi : « Ce que la lance n'a pu faire, en cinq ou six coups, l'épée le fera. » Et il lui assène soudain sur la tempe un coup si droit qu'il semble tomber du ciel, un autre coup le suit, puis un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il l'ait étourdi et mis à terre.

Il y avait là deux frères d'Apamée, Tyrsis et Corimbe, habitués à vaincre dans les joutes. Tous deux tombent sous la main du fils d'Olivier. L'un vide les arçons au premier choc ; avec

l’autre, il faut employer l’épée. Déjà, d’un commun jugement, on tient pour certain que Griffon remportera le prix du tournoi.

Dans la lice était entré Salinterne, grand écuyer et maréchal du roi. Il avait le gouvernement de tout le royaume. C’était un guerrier à la main redoutable. Indigné de voir qu’un chevalier étranger allait remporter le prix, il prend une lance et défie Griffon par ses cris et ses menaces.

Celui-ci lui répond par un coup d’une lance qu’il avait choisie entre dix. De crainte de frapper à faux, il vise au beau milieu de l’écu, qu’il traverse de part en part, ainsi que la cuirasse et la poitrine. Le fer cruel passe entre deux côtes, et ressort d’une palme hors du dos. Le coup fut applaudi de tous, excepté du roi, car chacun haïssait Salinterne, à cause de son avarice.

Griffon jette ensuite à terre deux chevaliers de Damas, Ermophile et Carmonde. Le premier conduit la milice du roi, le second est grand amiral de la mer. L’un est enlevé de selle au premier choc, l’autre est renversé par le poids de son destrier, qui ne peut soutenir la violence du coup que lui porte Griffon.

Le sire de Séleucie restait encore debout ; c’était le meilleur des huit chevaliers. Un bon destrier et des armes excellentes ajoutaient à sa propre force. Les deux adversaires dirigent leur lance à la visière du casque ; mais le coup porté par Griffon est plus vigoureux que celui du païen, auquel il fait perdre l’étrier du pied gauche.

Tous deux jettent les tronçons de leur lance, et reviennent l’un sur l’autre, pleins d’ardeur et les épées nues. Le païen est tout d’abord frappé par Griffon d’un coup qui aurait brisé des enclumes, et qui fend le fer et l’os d’un écu choisi entre mille. Si l’armure n’eût pas été double et de fine trempe, le même coup en tombant aurait traversé la cuisse.

Le chevalier de Séleucie frappe en même temps Griffon à la visière. Le coup fut si terrible, que le casque aurait été ouvert et rompu, s'il n'avait été, comme le reste de l'armure, fabriqué à l'aide d'enchantements. Le païen perd son temps à frapper, tellement les armes de Griffon sont partout de dure trempe. Aussi ce dernier a-t-il déjà rompu et brisé en bon nombre d'endroits l'armure de son adversaire, sans avoir perdu une maille.

Chacun peut voir combien le sire de Séleucie a de désavantage contre Griffon, et que si le roi n'arrête point le combat, il risque de perdre la vie. Norandin fait signe à sa garde d'entrer dans la lice et de séparer les combattants. L'un et l'autre furent emmenés chacun d'un côté, et le roi fut fort approuvé de cet acte de sagesse.

Les huit chevaliers qui devaient tenir contre tous, et qui n'avaient pu lutter contre un seul, étaient sortis un à un de la lice. Les autres, qui étaient venus pour les combattre, restaient sans adversaire, Griffon étant venu se jeter au milieu de la mêlée, et ayant accompli à lui seul ce que tous devaient faire contre huit.

La fête avait donc duré très peu, car tout s'était accompli en moins d'une heure. Mais Norandin, pour prolonger les jeux et les continuer jusqu'au soir, descendit de son estrade, fit débarrasser la lice, et divisant en deux troupes tous les chevaliers, les accoupla suivant leurs prouesses et leur rang, et l'on recommença une nouvelle joute.

Cependant Griffon était retourné à son logis, plein de colère et de rage, et plus accablé de la honte de Martan que satisfait de l'honneur d'avoir vaincu lui-même. Pour se disculper de l'opprobre qu'il a encouru, Martan invente toutes sortes de mensonges, et son impudente et rusée compagne lui vient en aide de son mieux.

Qu'il le crût ou non, le jeune chevalier accepta ses excuses ; mais il jugea prudent de partir sur-le-champ sans en rien dire à personne, dans la crainte que le peuple, s'il voyait Martan reparaître, ne vînt à se soulever aussitôt. Suivant une rue courte et déserte, ils sortirent de la ville.

Griffon, soit que son cheval fût fatigué, soit que lui-même sentît le sommeil appesantir ses paupières, s'arrêta à la première hôtellerie qu'ils trouvèrent, bien qu'ils n'eussent pas marché plus de deux milles. Il retira son casque, se désarma complètement et fit enlever aux chevaux la selle et la bride. Puis, s'étant enfermé seul dans une chambre, il se déshabilla et se mit au lit pour dormir.

Il n'eut pas plus tôt la tête basse, qu'il ferma les yeux et qu'il fut pris d'un sommeil si profond, que jamais blaireau ni loir ne dormirent de telle sorte. Pendant ce temps, Martan et Origile, étant à se promener dans un jardin voisin, ourdirent la plus étrange trahison qui soit jamais venue à l'esprit humain.

Martan propose d'enlever le destrier, les habits, et les armes de Griffon, et d'aller se présenter au roi comme étant le chevalier qui avait accompli tant de prouesses pendant le tournoi. L'exécution suit de près la pensée. Il prend le destrier plus blanc que le lait, et se couvre du cimier, de l'écu, des armes, du pourpoint, enfin de tous les vêtements blancs de Griffon.

Il arrive, suivi des écuyers et de la dame, sur la place où toute la population était encore, juste au moment où finissent les passes d'armes. Le roi ordonne de chercher le chevalier dont le cimier est orné de plumes blanches, qui porte une blanche armure, et dont le coursier est également blanc. Il ignorait en effet le nom du vainqueur.

Le misérable qui était revêtu des vêtements qui ne lui appartenaient pas, semblable à l'âne couvert de la peau du lion,

s’avance vers Norandin, à la place de Griffon, dès qu’il entend l’ordre concernant celui-ci, et auquel il s’attendait. Le roi se lève et vient d’un air courtois à sa rencontre ; il l’entoure de ses bras, l’embrasse, et le fait asseoir à ses côtés. Il ne se contente pas de le combler d’honneurs et d’éloges, il veut que le bruit de sa valeur retentisse en tous lieux.

Il fait publier, au son des trompettes, le nom du vainqueur du tournoi, et ce nom indigne se répand sur toutes les estrades et est répété dans toutes les bouches. Le roi veut qu’il chevauche à ses côtés quand le cortège retourne au palais ; il lui prodigue de telles faveurs, qu’il n’aurait pas plus fait si c’eût été Hercule ou Mars.

Il lui fait donner dans le palais même un bel appartement, magnifiquement orné ; enfin pour honorer aussi Origile, il met à sa disposition ses pages et ses chevaliers. Mais il est temps que je reparle de Griffon, qui, sans se douter d’une trahison de la part de son compagnon, s’était endormi et ne se réveilla que le soir.

Dès qu’il est réveillé et qu’il s’aperçoit de l’heure tardive, il sort en toute hâte de sa chambre, et court à l’endroit où il a laissé la trompeuse Origile et son prétendu frère. Il ne les trouve plus ; il regarde, et ne voit plus ses armes ni ses vêtements ; alors le soupçon le prend, et ce soupçon s’augmente, quand il aperçoit à la place des siens les vêtements de son compagnon.

Survient l’hôte qui l’informe que depuis longtemps déjà Martan, revêtu de l’armure blanche, est rentré dans la ville, accompagné de la dame et du reste de l’escorte. Peu à peu Griffon s’aperçoit de la trame perfide qu’Amour lui a cachée jusqu’à ce jour ; à sa grande douleur, il reconnaît que Martan est l’amant d’Origile et non son frère.

Il se reproche maintenant, mais en vain, sa sottise. Après avoir appris la vérité de la bouche du pèlerin, il s'est laissé prendre aux belles paroles de celle qui l'avait déjà trahi si souvent. Il pouvait se venger, et il ne l'a pas su. Maintenant il veut punir le traître qui s'est enfui. En attendant, il est contraint, et cela lui coûtera cher, d'endosser les armes et de prendre le cheval de ce lâche.

Il eût mieux valu pour lui aller nu et sans armes, que mettre sur son dos cette cuirasse déshonorée, que passer à son bras l'écu honteux, et coiffer sa tête du casque aux insignes bafoués. Mais pour suivre l'impudente et son digne compagnon, sa raison est moins forte que sa colère. Il arrive à temps dans la ville, une heure avant la fin du jour.

Près de la porte par laquelle était rentré Griffon, s'élève, à main gauche, un splendide château, plus remarquable par ses riches appartements et ses décorations, que disposé de façon à soutenir un siège. Le roi, les seigneurs et les principaux chevaliers de Syrie, en compagnie de nobles dames, s'y livraient, sur la terrasse royale, à un somptueux et joyeux festin.

La belle terrasse se prolongeait au delà du rempart, hors de la ville, et dominait tout le château. De ce point, on découvrait au loin la vaste campagne et les diverses routes qui la sillonnaient. Lorsque Griffon, couvert des armes de l'opprobre et de la lâcheté, arriva à la porte, il fut naturellement aperçu par le roi et toute la cour.

Et comme on le prenait pour celui dont il portait les insignes, les dames et les chevaliers se mirent à rire. Le vil Martan, comme quelqu'un qui est en grande faveur, était assis auprès du roi, ayant près de lui sa digne compagne. Norandin voulut savoir d'eux quel était ce couard qui avait si peu de souci de son honneur,

Qu'après une si triste et si honteuse lâcheté, il osait se présenter de nouveau, et si effrontément, devant eux. Il disait : « Ceci me paraît chose assez nouvelle que vous, guerrier aussi digne que courageux, ayez pour compagnon un homme qui ne trouverait pas son égal en lâcheté dans tous les pays du Levant. Vous l'avez fait sans doute pour faire mieux ressortir, par la comparaison, votre grande valeur.

» Mais, je vous jure bien par les dieux éternels, que si ce n'était par égard pour vous, je lui appliquerais publiquement le traitement ignominieux que j'ai l'habitude d'appliquer à ses pareils. Je le ferais se souvenir éternellement que j'ai toujours été l'ennemi de la lâcheté. Mais qu'il sache que s'il part impuni, c'est grâce à vous qui l'avez amené ici. »

Celui qui fut un réceptacle de tous les vices répondit : « Puissant seigneur, je ne saurais dire qui il est, car je l'ai trouvé par hasard sur la route d'Antioche. Son air m'avait convaincu qu'il était digne de m'accompagner. Je ne lui ai jamais vu faire d'autre prouesse que celle par laquelle il s'est si tristement signalé aujourd'hui.

» J'en ai été si indigné, qu'il s'en est peu fallu, pour le punir de sa lâcheté, que je ne le misse hors d'état de toucher jamais lance ni épée. Mais j'ai été retenu non par pitié de lui, mais par le respect du lieu où j'étais, et par celui que je dois à Votre Majesté. Cependant, je ne veux pas qu'il puisse se vanter d'avoir été, ne fût-ce qu'un jour ou deux, mon compagnon.

» Il me semble que j'en serais moi-même méprisable, et ce serait un poids éternel qui pèserait sur mon cœur, si, pour la honte du métier des armes, je le voyais s'éloigner de nous impuni. Au lieu de le laisser partir, vous me satisferez en le faisant pendre aux créneaux. Ce sera une œuvre louable et digne de votre Seigneurie, et de nature à servir d'exemple à tous les lâches. »

Origile, sans sourciller, s'empressa d'appuyer les paroles de son Martan. « Non, – répond le roi, – son action n'est pas si grave qu'à mon avis il y aille de la tête. Je veux, pour le punir, le livrer à la population, pour qui ce sera une nouvelle fête. » Aussitôt il fait venir un de ses barons et lui dicte ses ordres.

Ce baron, après avoir pris avec lui un grand nombre d'hommes d'armes, va se poster avec eux à la porte de la ville. Là, il les place en silence, et il attend l'arrivée de Griffon. Aussitôt que ce dernier est entré, il est saisi à l'improviste entre les deux ponts, et pris sans qu'il puisse faire de résistance. Puis, après avoir été abreuvé d'outrages et d'affronts, il est enfermé dans un obscur cachot jusqu'au jour.

À peine le soleil, à la crinière dorée, eut-il quitté le sein de l'antique nourrice, et eut-il commencé à chasser l'ombre des plages Alpines et à en éclairer les sommets, que le vil Martan, craignant que Griffon ne dévoilât la vérité et ne rejetât la faute sur qui l'avait commise, prit congé du roi et se hâta de partir,

Donnant pour excuse à l'insistance du roi, qu'il n'était pas préparé à un tel spectacle. Outre le prix de sa prétendue victoire, le roi reconnaissant lui avait fait de nombreux dons. Il lui avait même remis un écrit authentique, où les éloges les plus grands lui étaient prodigués. Laissons-le aller, car je vous promets qu'il recevra une récompense selon son mérite.

Griffon, accablé d'injures, fut traîné sur la place qui se trouvait pleine de monde. On lui avait enlevé son casque et sa cuirasse, on l'avait laissé par dérision en chemise, et comme si on le conduisait à la boucherie, on l'avait mis sur un char élevé, traîné lentement par deux vaches exténuées par un long jeûne et par la fatigue.

Tout autour de l’ignoble attelage, les vieilles hideuses et les putains éhontées accouraient, guidant tour à tour la marche du cortège, et criblant le malheureux de leurs sarcasmes mordants. Les petits enfants montraient encore plus d’acharnement, car outre les paroles brutales et infamantes qu’ils lui adressaient, ils l’auraient tué à coups de pierres, si des gens plus sages ne l’avaient défendu.

Les armes qui avaient causé la méprise dont il était victime, attachées derrière le char, traînaient dans la fange, et c’était pour elles un supplice mérité. Le char s’étant arrêté devant un tribunal, Griffon s’entendit reprocher comme sienne l’ignominie d’un autre, et vit sous ses yeux le crieur public l’annoncer en tous lieux.

Puis on l’exposa aux portes des temples, des maisons, où on ne lui épargna aucune des plus honteuses, des plus viles qualifications. Enfin la foule le conduisit hors de la ville, dont il fut banni et chassé ignominieusement au milieu des huées, car on était loin de savoir qui il était.

Sitôt qu’on lui eut délié les pieds et les mains, il saisit l’écu, il empoigna l’épée, avec laquelle il arrosa longuement la terre. Il n’avait devant lui ni lances ni épieux, car la populace insensée l’avait suivi sans armes. Je remets le reste à l’autre chant, car il est temps, seigneur, de finir celui-ci.

Chant XVIII

ARGUMENT. – Griffon recouvre l'honneur que lui avait enlevé Martan, et ce dernier est puni par Norandin. – Sansonnet et Astolphe rencontrent Marphise, et tous les trois vont à Damas pour assister à un tournoi donné en l'honneur de Griffon. Marphise reconnaît comme étant la sienne l'armure destinée à être donnée en prix au vainqueur, et la réclame. Cette réclamation trouble la fête, mais le calme ne tarde pas à renaître. L'armure est donnée d'un commun accord à Marphise, et les trois guerriers partent pour la France. – Rodomont, ayant été avisé que Doralice lui a été enlevée par Mandricard, sort de Paris pour se venger sur le ravisseur. – Les Maures cèdent à la valeur de Renaud, qui tue Dardinel. Cloridan et Médor transportent le cadavre de leur maître.

Magnanime seigneur, c'est avec raison que j'ai toujours applaudi et que j'applaudis encore à vos belles actions, bien que, par mon style grossier, dur et mal venu, je doive déflorer une grande partie de votre gloire. Mais une vertu me séduit en vous plus que toutes les autres, et c'est à celle-là surtout que j'applaudis du cœur et de la langue : c'est que si chacun trouve auprès de vous un accès facile, il n'y trouve pas cependant une trop facile créance.

Souvent je vous ai vu, prenant la défense d'un accusé absent, alléguer en sa faveur mainte excuse, ou du moins réserver votre jugement, afin qu'une fois présent il pût expliquer lui-même ses raisons, pendant que votre autre oreille était fermée à ses accusateurs. Et toujours, avant de condamner les gens, vous avez voulu les voir en face et entendre leur défense, aimant mieux différer pendant des jours, des mois, des années, que de juger d'après les accusations d'autrui.

Si Norandin avait pensé de même, il n'aurait pas agi envers Griffon comme il le fit. C'est pourquoi un éternel honneur vous attend, tandis que sa renommée est plus noire que la poix. À cause de lui, ses sujets reçurent la mort, car Griffon en dix coups de taille, et en dix coups de pointe qu'il porta dans sa fureur et sa rage de vengeance, en coucha trente auprès du char.

Les autres s'enfuient, où la terreur les chasse, de çà, de là, dans les champs et dans les chemins. Un grand nombre courent vers la ville où ils essaient d'entrer, et tombent les uns sur les autres devant la porte trop étroite. Griffon ne leur adresse ni paroles ni menaces, mais, dépouillant toute pitié, il promène son glaive dans la foule désarmée, et tire de l'insulte qu'on lui a faite une grande vengeance.

Ceux qui arrivèrent les premiers à la porte, grâce à leur promptitude à prendre la fuite, plus préoccupés de leur salut que de leurs amis, levèrent en toute hâte le pont. Le reste de la foule, la pâleur au front et les larmes aux yeux, fuyait sans tourner la tête. Dans toute la ville, ce ne fut qu'un cri, qu'un tumulte, qu'une rumeur immense.

Griffon en saisit deux des plus robustes parmi ceux qui, pour leur malheur, ont vu le pont se lever devant eux ; il fait jaillir la cervelle de l'un d'eux dans les champs, en lui brisant la tête contre une pierre ; il prend l'autre par la poitrine, et le lance au milieu de la ville, par-dessus les murs. Un frisson glacial parcourt les os des paisibles bourgeois, quand ils voient cet homme leur tomber du ciel.

Beaucoup craignent que le terrible Griffon ne saute lui-même par-dessus les remparts. Il n'y aurait pas eu plus de confusion, si le soudan eût livré l'assaut à Damas. Le bruit des armes, les gens qui courent affolés, le cri des muezzins poussé

du haut des minarets, le son des tambours et des trompettes, produit un vacarme assourdissant et dont le ciel paraît retentir.

Mais je veux remettre à une autre fois le récit de ce qui advint ensuite. Il me convient, pour le moment, de suivre le bon roi Charles allant en toute hâte au-devant de Rodomont qui massacre ses sujets. Je vous ai dit que le roi était accompagné du grand Danois, de Naymes, d'Olivier, d'Avin, d'Avolio, d'Othon et de Bérenger.

La cuirasse d'écailles dont le Maure cruel avait la poitrine couverte, eut à soutenir à la fois le choc de huit lances, choc que la force de huit guerriers semblables rendait terrible. De même que le navire se redresse, lorsque le pilote fait déployer les voiles au souffle naissant du vent d'ouest, ainsi Rodomont se relève sous des coups qui auraient terrassé une montagne.

Guy, Régnier, Richard, Salamon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angiolier, Angelin, Huguet, Ivon, Marc et Mathieu de la plaine Saint-Michel, et les huit autres dont j'ai fait mention plus haut, entourent le cruel Sarrasin. À eux se sont joints Ariman et Odoard d'Angleterre, entrés auparavant dans la ville.

Les hautes murailles d'une forteresse solidement assise sur un rocher des Alpes ne sont pas plus ébranlées, quand le vent du Nord ou du Sud entraîne du haut de la montagne les frênes et les sapins déracinés, que ne le fut l'orgueilleux Sarrasin, au cœur plein de dédain et altéré de sang. De même que le tonnerre suit de près la foudre, sa vengeance impitoyable suit de près sa colère.

Il frappe à la tête celui qui est le plus près de lui : c'est le malheureux Huguet de Dordogne. Il le jette à terre, la tête fendue jusqu'aux dents, bien que le casque soit de bonne trempe. Au même moment il reçoit sur tout le corps une multitude de coups ; mais ils ne lui font pas plus d'effet qu'une aiguille sur

une enclume, tellement sont dures les écailles de dragon qui forment sa cuirasse.

Les remparts et la ville sont tout à fait abandonnés, car Charles a fait prévenir tous ses gens de se rendre sur la place où l'on a plus besoin d'eux. La foule, qui reconnaît que la fuite lui servirait à peu de chose, accourt, par toutes les rues, sur la place. La présence du roi ranime tellement les cœurs, que chacun reprend courage et saisit une arme.

Lorsque, pour servir aux jeux de la populace, on a renfermé un taureau indompté dans la cage d'une vieille lionne habituée à ce genre de combat, les lionceaux, effrayés par les mugissements de l'animal hautain, et par ses grandes cornes qu'ils n'ont jamais vues, se tiennent tout tremblants dans un coin.

Mais aussitôt que leur mère s'est lancée furieuse sur la bête, et lui a planté ses dents féroces dans l'oreille, avides, eux aussi, de plonger leurs mâchoires dans le sang, ils lui viennent ardemment en aide. L'un mord le taureau à l'échine, l'autre au flanc. Ainsi font tous ces gens contre le païen. Des toits et des fenêtres, pleut sur lui une nuée de flèches et de traits.

La presse des cavaliers et des gens à pied est si grande, qu'à peine la place peut les contenir. La foule qui débouche par chaque rue, croît de minute en minute, aussi épaisse qu'un essaim d'abeilles. Quand bien même elle aurait été réunie en un seul groupe, nue et désarmée, et plus facile à tailler que des raves et des choux, Rodomont n'aurait pu la détruire en vingt jours.

Le païen ne sait comment en venir à bout. C'est à peine si dix mille morts et plus, dont le sang rougit la terre, ont diminué la foule dont le flot grossit sans cesse. Il comprend enfin que, s'il ne s'en va pas pendant qu'il est encore plein de vigueur et sans blessure, un moment viendra où il voudra en vain s'en aller.

Il roule des regards terribles, et voit que de tous côtés le passage lui est fermé. Mais il saura vite s'en ouvrir un sur les cadavres d'une infinité de gens. Il fait vibrer son épée tranchante, et se précipite, impitoyable et furieux, sur la troupe des Anglais qu'entraînent Odoard et Ariman.

Celui qui a vu le taureau harcelé tout un jour par les chiens, et agacé par la foule qui se presse autour de lui, rompre ses liens et s'élancer sur la place au milieu de la population qui fuit, enlevant avec ses cornes tantôt l'un, tantôt l'autre, pourra s'imaginer combien terrible devait être le cruel Africain, quand il se précipita en avant.

Il perce de part en part quinze ou vingt des assaillants ; il abat autant de têtes ; à chaque coup il renverse un homme : on dirait qu'il taille ou qu'il élague des ceps de vigne ou des branches de saule. Le féroce païen, tout couvert de sang, laissant sur son passage des montagnes de têtes, de bras, d'épaules, de jambes coupés, opère enfin sa retraite.

Il parcourt d'un coup d'œil toute la place, sans qu'on puisse voir la moindre peur sur son visage. Cependant, il cherche par où il pourra s'ouvrir un chemin plus sûr. Il prend enfin le parti de gagner la Seine, à l'endroit où elle sort des murs de la ville. Les hommes d'armes et la populace rendue audacieuse, le serrent, l'étreignent, et ne le laissent point se retirer en paix.

Comme le lion généreux, chassé à travers les forêts de la Numidie ou de la Libye, donne encore en fuyant des preuves de son courage, et rentre lentement sous bois l'œil plein de menaces, ainsi Rodomont, sans donner aucun signe de peur, au milieu d'une forêt de lances, d'épées et de flèches, se retire vers le fleuve, à pas lents et comptés.

À trois ou quatre reprises, la colère le saisit tellement, que, déjà hors des atteintes de la foule, il revient d'un bond au milieu

d’elle, y teint de nouveau son épée dans le sang, et extermine encore une centaine et plus de ses ennemis. Mais enfin la raison l’emporte sur la colère. Il craint de lasser Dieu lui-même. Du haut de la rive, il se jette à l’eau et échappe à l’immense péril.

Il fendait l’eau, tout armé, comme s’il avait été revêtu de liège. Afrique, tu n’as point produit son pareil, bien que tu te vantes d’avoir donné le jour à Antée et à Annibal. Arrivé sur l’autre bord, il éprouve un vif déplaisir de voir s’élever encore derrière lui cette cité qu’il a traversée d’un bout à l’autre, sans pouvoir la brûler et la détruire tout entière.

L’orgueil et la haine le rongent si fort, qu’il est sur le point de retourner sur ses pas ; il gémit et soupire du plus profond de son cœur ; il ne voudrait pas s’éloigner avant de l’avoir rasée et brûlée. Mais, pendant qu’il donne un libre cours à sa fureur, il voit venir le long du fleuve quelqu’un qui apaise sa haine et calme sa colère. Je vous dirai dans un moment qui c’était. Mais, auparavant, j’ai à vous parler d’autre chose.

J’ai à vous parler de l’altière Discorde, à qui l’ange Michel avait ordonné d’exciter de fiers conflits et d’ardentes luttes entre les plus redoutables guerriers d’Agramant. Le même soir, elle avait quitté les moines, laissant la Fraude chargée d’entretenir parmi eux le feu de la guerre jusqu’à son retour.

Elle pensa qu’elle acquerrait encore plus de force, si elle emmenait l’Orgueil avec elle. Comme elle habitait la même demeure que lui, elle n’eut pas à le chercher longtemps. L’Orgueil la suivit, mais après avoir laissé son vicaire dans le cloître. Pensant n’être absent que quelques jours, il laissa l’Hypocrisie pour tenir sa place.

L’implacable Discorde se mit en chemin accompagnée de l’Orgueil. Elle rencontra la Jalousie sombre et préoccupée, qui suivait la même route pour se rendre au camp des Sarrasins.

Avec elle, allait un petit nain que la belle Doralice envoyait vers le roi de Sarze pour lui donner de ses nouvelles.

Au moment où elle était tombée entre les mains de Mandricard, – je vous ai raconté où et comment, – elle avait envoyé secrètement le nain en porter la nouvelle au roi. Elle espérait qu'il ne l'apprendrait pas en vain, et qu'on le verrait accomplir mille prouesses pour l'arracher des mains de son brutal ravisseur, et en tirer une cruelle vengeance.

La Jalousie avait rencontré ce nain, et après avoir appris le motif de son voyage, elle s'était mise à le suivre, estimant qu'elle aurait son profit dans l'affaire. La Discorde fut charmée de sa rencontre avec la Jalousie, mais elle le fut encore davantage, quand elle sut dans quelle intention elle venait. Elle comprit qu'elle pourrait l'aider beaucoup dans ce qu'elle voulait faire.

Elle se dit que l'occasion est belle pour faire de Rodomont et du fils d'Agrican deux ennemis mortels. Elle trouvera d'autres motifs pour brouiller les autres chefs sarrasins ; celui-ci est excellent pour diviser les deux guerriers en question. Elle s'en vient avec le nain à l'endroit où le bras du fier païen avait failli détruire Paris, et tous ensemble ils arrivent sur le bord, juste au moment où le cruel sort du fleuve.

Dès que Rodomont a reconnu le messager ordinaire de sa dame, il sent sa colère s'éteindre ; son front se rassérène, et le courage seul brûle dans son âme. Il s'attend à tout autre chose qu'à apprendre qu'on a fait outrage à Doralice. Il va à la rencontre du nain, et, joyeux, lui dit : « Que devient notre dame ? Où t'envoie-t-elle ? »

Le nain répond : « La dame n'est plus tienne ni mienne, car elle est l'esclave d'un autre. Hier, nous avons rencontré sur notre route un chevalier qui nous l'a enlevée de force, et l'a emmenée avec lui. » À cette nouvelle, la Jalousie se glisse dans le cœur

de Rodomont, froide comme un aspic, et l'enlace tout entier. Le nain continue, et lui raconte comment un seul chevalier lui a pris sa dame, après avoir occis ses serviteurs.

La Discorde prend alors un morceau d'acier et un caillou ; elle les frappe légèrement l'un contre l'autre, l'Orgueil place au-dessus une amorce, et en un instant, le feu s'y attache. L'âme du Sarrasin en est tellement embrasée qu'elle en est envahie. Il soupire, il frémit ; sa face horrible menace le ciel et les éléments.

Lorsque la tigresse, après être redescendue dans son antre, et avoir en vain cherché partout, comprend enfin qu'on lui a enlevé ses chers petits, elle s'enflamme d'une telle colère, d'une telle rage, elle éclate d'une fureur telle, qu'elle franchit sans y prendre garde les monts et les fleuves. La nuit, la tempête, la longueur du chemin parcouru, rien ne peut apaiser la haine qui la pousse sur les traces du ravisseur.

Tel, dans sa fureur, est le Sarrasin ; il se tourne vers le nain et dit : « Maintenant, suis-moi. » Et sans s'inquiéter d'un destrier ou d'un char, sans plus rien dire à son compagnon, il part. Il va, plus prompt que le lézard qui traverse la route sous un ciel ardent. Il n'a point de destrier, mais il prendra de force le premier qu'il rencontrera, n'importe à qui il appartienne.

La Discorde, qui devine cette pensée, regarde en riant l'Orgueil, et lui dit qu'elle lui destine un destrier qui amènera d'autres contestations, d'autres rixes. En attendant, elle éloigne tous les coursiers, excepté celui qu'elle veut lui faire tomber sous la main et qu'elle croit déjà avoir trouvé. Mais laissons-la, et retournons vers Charles.

Après la retraite du Sarrasin, Charles fait éteindre partout le dangereux incendie, et remet tous ses gens en ordre. Il en laisse une portion dans chaque endroit faible. Il lance le reste à la poursuite des Sarrasins, pour activer leur déroute et gagner la

bataille. Il fait opérer une sortie générale par toutes les portes, depuis Saint-Germain jusqu'à Saint-Victor.

Il recommande aux diverses sections de s'attendre les unes les autres à la porte Saint-Marcel, devant laquelle s'étendait une vaste plaine, et de s'y rassembler en un seul corps d'armée. Là, excitant chacun à faire des Sarrasins une boucherie telle qu'on s'en souvienne toujours, il fait placer les étendards à leur rang, et donne aux troupes le signal du combat.

Cependant le roi Agramant, qui s'est remis en selle malgré la foule des chrétiens qui l'entourent, livre à l'amant d'Isabelle une périlleuse et fière bataille. Lurcanio échange force coups avec le roi Sobrin ; Renaud a devant lui tout un escadron ; avec un courage extraordinaire et un bonheur non moindre, il l'aborde, l'ouvre, le culbute et le détruit.

La bataille en est arrivée à ce point, lorsque l'empereur vient assaillir l'arrière-garde où Marsile avait réuni autour de sa bannière la fleur des guerriers d'Espagne. Son infanterie au centre et sa cavalerie aux deux ailes, le roi Charles pousse au combat son vaillant peuple, avec un tel fracas de tambours et de trompettes, qu'il semble que tout l'univers en retentisse.

Les escadrons sarrasins commençaient à fléchir, et ils étaient sur le point de faire volte-face, au risque d'être tous massacrés, rompus et dispersés sans espoir de pouvoir jamais se rallier, lorsque parurent le roi Grandonio et Falsiron, qui s'étaient déjà trouvés en de plus grands périls, et suivis de Balugant, du féroce Serpentin, et de Ferragus qui les encourageait de sa grande voix :

« Ah ! – disait-il, – vaillants hommes, compagnons, frères, tenez ferme dans vos positions. Les ennemis s'épuiseront en efforts inutiles si nous ne manquons pas à notre devoir. Songez à la gloire éclatante, à l'immense butin que la fortune vous ré-

serve aujourd'hui si vous êtes vainqueurs. Songez, en revanche, à la honte, aux dangers suprêmes qui nous attendent si nous sommes vaincus. »

Tout en parlant, il avait saisi une énorme lance ; il fond avec elle sur Bérenger qui combat contre Largalife, et lui rompt le casque sur la tête. Il le jette à terre, et de son épée terrible, renverse encore huit autres chevaliers. À chaque coup qu'il porte, il fait choir un cavalier au moins.

D'un autre côté, Renaud avait occis tant de païens que je ne saurais les compter. Devant lui, rien ne pouvait résister et vous auriez vu chacun lui céder la place. Zerbin et Lurcain ne montrent pas moins d'ardeur ; ils se conduisent de façon qu'on parle d'eux à jamais. Le premier, d'un coup de pointe, tue Balastro, le second fend le casque de Finadur.

Balastro avait sous ses ordres les guerriers d'Alzerbe que peu de temps auparavant conduisait Tardoque ; l'autre commandait les escadrons de Zamore, de Saffi et de Maroc. N'y a-t-il donc parmi les Africains aucun chevalier qui sache frapper de la lance ou de l'estoc, pourra-t-on me dire ? Les uns après les autres, je n'oublierai aucun de ceux qui sont dignes de gloire.

Il ne faut pas qu'on oublie le roi de Zumara, le noble Dardinel, fils d'Almonte. De sa lance, il jette à terre Hubert de Mirford, Claude du Bois, Élie et Dauphin du Mont. Avec son épée, il renverse Anselme de Stafford, Raimond de Londres et Pinamont, et ils étaient cependant redoutables. Les deux premiers sont étourdis, le troisième est blessé, les quatre autres tombent morts.

Mais, malgré toute la valeur qu'il déploie, il ne peut faire tenir ses gens assez longtemps pour arrêter l'élan des nôtres, inférieurs en nombre, mais plus vaillants, mieux armés et plus

aguerris. Les Maures de Zumara, de Setta, de Maroc et de Canara prennent la fuite.

Ceux d'Alzerbe fuient encore plus vite, et le noble jeune homme s'efforce de les arrêter. Par ses prières, par ses reproches, il cherche à leur remettre le courage au cœur. « Si Almonte a mérité que vous conserviez sa mémoire – leur disait-il – j'en aurai aujourd'hui la preuve. Je verrai si vous m'abandonnerez, moi son fils, en un si grand péril.

» Arrêtez-vous ; je vous en conjure par ma verte jeunesse, sur laquelle vous fondez un si large espoir. Voulez-vous donc qu'on vous passe au fil de l'épée, et qu'il ne retourne pas semence de nous en Afrique ! Toutes les voies nous en seront fermées, si nous ne restons pas en troupe compacte et serrée. Avant que nous puissions nous en retourner, nous avons à franchir de trop hautes murailles, de trop larges fossés, sans compter les monts et la mer.

» Il vaut bien mieux mourir ici que dans les supplices, à la merci de ces chiens. Pour Dieu, restez fermes, ô fidèles amis, car toutes les autres chances de salut sont vaines. Les ennemis n'ont, comme nous, qu'une vie, qu'une âme et que deux mains. » Ce disant, le vaillant jeune homme donne la mort au comte d'Athol.

Le souvenir d'Almonte ramène tellement l'ardeur de l'armée africaine qui commençait à fuir, qu'elle comprend enfin qu'il vaut mieux se défendre avec les bras et les mains, que de tourner les épaules. Guillaume de Burnick dépassait de la taille tous les Anglais ; Dardinel le décapite et le met au niveau des autres. Puis il fend la tête à Aramon de Cornouailles.

Cet Aramon était tombé mort. Son frère accourt pour le secourir, mais Dardinel lui ouvre les reins jusqu'à l'endroit où l'estomac est fourchu. Puis il transperce le ventre à Bugio de

Vergalle, et le délie de son serment : il avait promis à sa femme de retourner auprès d'elle au bout de six mois et vivant.

Dardinel voit non loin de là le vaillant Lurcanio qui vient de renverser Dorchin, auquel il a percé la gorge, et Gardo dont il a fendu la tête jusqu'aux dents. Il voit Altée fuir, mais trop tard, Altée qu'il aimait plus que sa propre vie, et que le farouche Lurcanio occit d'un coup asséné derrière la nuque.

Il saisit une lance et court le venger, en disant à son écuyer Macon, qui peut à peine l'entendre, que s'il met Lurcanio à mort, il suspendra ses armes en ex-voto dans la grande mosquée. Puis, franchissant d'un bond la distance qui les sépare, il le frappe au flanc avec une telle force que la lance sort de l'autre côté. Il ordonne ensuite aux siens de prendre ses dépouilles.

Il est inutile de me demander si Ariodant, le frère de Lurcanio, dut ressentir une profonde douleur, et s'il désira ardemment envoyer de sa main Dardinel parmi les âmes damnées. Mais la foule des combattants, aussi bien du côté des infidèles que des chrétiens, ne lui permet pas de mettre son projet à exécution. Il veut pourtant se venger, et de çà, de là, il cherche à s'ouvrir un chemin avec son épée.

Il frappe, il transperce, il culbute, il renverse, il taille, il fend tous ceux qui lui font obstacle ou lui résistent. Dardinel, qui s'aperçoit de son désir, est prompt à vouloir le satisfaire. Mais la multitude l'arrête aussi, et s'oppose à son dessein. Tandis que l'un extermine les Maures, l'autre fait un massacre des Écossais, des Anglais et des Français.

La Fortune ne leur permit point de se rencontrer de toute cette journée. Elle réservait l'un d'eux pour une main plus fameuse, et l'homme évite rarement son arrêt. Voici qu'elle amène Renaud de ce côté, afin que Dardinel ne puisse échapper à la

mort ; voici Renaud qui vient ; la Fortune le conduit ; c'est à lui qu'elle accorde l'honneur de tuer Dardinel.

Mais c'est assez parler des glorieux faits d'armes qui se passent dans le Ponant. Il est temps que je retourne à Griffon, que j'ai laissé plein de colère et d'indignation, chassant tumultueusement devant lui la populace affolée de terreur. Le roi Norandin était accouru à cette grande rumeur, suivi d'une troupe de plus de mille hommes d'armes.

Le roi Norandin, avec son escorte armée, voyant tout le peuple s'enfuir, accourt à la porte qu'il fait ouvrir aussitôt son arrivée, et devant laquelle il range ses gens en bataille. Pendant ce temps, Griffon, après avoir chassé loin de lui la foule lâche et sotte, avait de nouveau endossé l'armure déshonorée, la seule qui se trouvât à sa portée.

Tout près était un temple aux murailles hautes et fortes, et entouré d'un fossé profond. Il s'établit solidement en tête du pont-levis, de façon qu'on ne puisse pas l'entourer. Soudain, voici qu'un gros escadron sort par la porte, poussant des cris et des menaces. L'intrépide Griffon ne bouge pas de place, et paraît peu effrayé.

Dès qu'il voit cette troupe à peu de distance, il s'élance sur la route à sa rencontre. Il en fait un grand carnage, une vraie boucherie, frappant de son épée qu'il tient dans ses deux mains. Puis il court se reposer sur le pont étroit ; mais il ne laisse pas languir longtemps ses adversaires ; il fait une nouvelle et sanglante sortie, et revient à son poste d'observation, laissant toujours après lui d'horribles traces de son passage.

Il renverse a gauche, à droite, piétons et cavaliers. Ce combat exaspère la population tout entière soulevée contre lui. À la fin, Griffon craint d'être submergé, tellement il voit croître la mer humaine qui l'entoure de tous côtés ; déjà, il est blessé à

l’épaule et à la cuisse gauche, et l’haleine commence à lui manquer.

Mais la vertu, qui n’abandonne jamais les siens, lui fait trouver grâce auprès de Norandin. Le roi sent le doute l’envahir, en voyant tant de gens morts, ou couverts de blessures qu’on croirait faites par la main d’Hector ; il comprend que celui auquel il a fait subir un indigne traitement est un très excellent chevalier.

Puis, quand il est plus près, et qu’il voit en face celui qui a mis à mort ses gens dont il a fait devant lui un horrible monceau ; quand il voit l’eau du fossé toute souillée de sang, il lui semble être en présence d’Horace défendant seul un pont contre toute l’armée toscane. Pour son propre honneur, et pour qu’il ne lui en coûte pas plus cher, il fait, et cela sans peu de peine, retirer les siens.

Et levant la main nue et sans armes, signe habituel de trêve ou de paix, il dit a Griffon : « Je ne puis que reconnaître mes torts et déclarer que je suis fâché de ce qui est arrivé. C’est mon peu de jugement, et les instigations d’autrui, qui m’ont fait tomber dans une telle erreur. Le traitement que je croyais faire subir au plus vil guerrier du monde, je l’ai fait subir au plus noble.

» Mais l’injure et l’affront qui t’ont été faits aujourd’hui par erreur sont bien égalés, je devrais plutôt dire effacés et surpassés, par la gloire que tu viens d’acquérir. Cependant je te donnerai promptement, selon mon savoir et ma puissance, toute satisfaction, quand je connaîtrai comment je peux le faire, soit en t’offrant de l’or, soit en te donnant des châteaux et des villes.

» Demande-moi la moitié de ce royaume ; je suis prêt à t’en rendre aujourd’hui possesseur. Et ta haute valeur ne te rend pas seulement digne d’une telle récompense, mais elle t’a gagné mon cœur. Donne-moi ta main en signe de foi et d’éternelle

amitié. » À ces mots, il descend de cheval, et tend à Griffon la main droite.

Griffon voyant le roi venir à lui, d'un air ami, pour lui jeter les bras autour du cou, laisse tomber son épée et sa colère, et embrasse respectueusement Norandin sous la hanche. Le roi s'aperçoit alors que son sang coule de deux blessures ; il fait aussitôt venir un médecin ; puis il fait doucement transporter le blessé dans la ville, où il lui offre l'hospitalité dans son royal palais.

Griffon blessé y reste quelques jours avant de pouvoir reprendre ses armes. Mais je le laisse pour retourner en Palestine, vers son frère Aquilant et vers Astolphe. Après que Griffon eut quitté les murs sacrés, ils l'avaient cherché plus d'un jour dans tous les endroits consacrés de Jérusalem et dans beaucoup d'autres plus éloignés de la cité.

Or ni l'un ni l'autre n'avaient pu trouver quelqu'un qui sût ce qu'était devenu Griffon. Mais ce pèlerin grec, en s'entretenant avec eux, vint les mettre sur la voie, en leur disant qu'Origile avait pris le chemin d'Antioche, en Syrie, accompagnée d'un nouvel amant qui était de ce pays, et pour lequel elle s'était embrasée d'un feu subit.

Aquilant lui demanda s'il avait annoncé cette nouvelle à Griffon, et le Grec le lui ayant affirmé, il comprit aussitôt le but et le motif de son départ. Il était évident qu'il avait suivi Origile à Antioche, dans l'intention de l'enlever des mains de son rival, et de tirer de celui-ci une grande et mémorable vengeance.

Aquilant ne souffrit pas que son frère allât seul et sans lui à la poursuite d'une pareille entreprise. Il prit ses armes, et suivit les traces de Griffon. Mais auparavant il pria le duc de retarder son retour en France et dans le palais de ses pères, jusqu'à ce qu'il fût revenu d'Antioche. Puis il descendit à Jaffa, où il

s’embarqua, la voie de mer lui paraissant et meilleure et plus courte.

Le vent de siroco, qui soufflait en ce moment sur mer avec une grande violence, lui fut tellement favorable, que le jour suivant il vit la terre de Sûr, et le lendemain celle de Saphet. Il passa devant Beyrouth et Zibelet, et laissant Chypre assez loin à sa gauche, il se dirigea droit vers Tortosa de Tripoli, Laodicée et le golfe de Laias.

Là, le pilote tourna la proue du navire vers le Levant, et, après une marche rapide, arriva à l’embouchure de l’Oronte, où, choisissant son heure, il put pénétrer. Aquilant fit aussitôt jeter un pont, mit pied à terre, et partit, monté sur son vigoureux destrier. Il chemina sur la rive du fleuve jusqu’à ce qu’il fût arrivé à Antioche.

Il s’informa aussitôt de Martan, et apprit qu’il s’en était allé, avec Origile, à Damas où devait avoir lieu un solennel tournoi d’après un ordre royal. Certain que son frère l’y avait suivi, il partit le jour même d’Antioche, mais sans prendre cette fois la voie de mer, tant il était pressé du désir de le rejoindre.

Il prit la route de Lydie et de Larisse, et laissa derrière lui la riche et populeuse Alep. Dieu, pour montrer qu’il ne laisse jamais le bien sans récompense et le mal sans punition, lui fit alors rencontrer Martan, à une lieue environ de Mamuga. Martan faisait porter devant lui, avec une grande ostentation, le prix du tournoi.

Au premier abord, Aquilant, trompé par les armes et ces vêtements plus blancs que la neige immaculée, croit que c’est son frère, et avec ce oh ! qui d’habitude exprime l’allégresse, il court à sa rencontre ; mais il change soudain de langage et de manières quand, arrivé plus près, il s’aperçoit que ce n’est pas lui.

Il craint que, grâce aux artifices de celle qui est avec lui, Martan n'ait tué Griffon, « Dis-moi – lui crie-t-il – toi qui dois être un voleur et un traître, comme tu en as le visage, comment ces armes sont-elles en ta possession ? D'où vient que tu es monté sur le bon destrier de mon frère ? Dis-moi si mon frère est mort ou vivant, et de quelle façon tu lui as dérobé ses armes et son destrier ? »

Lorsque Origile entend cette voix pleine de colère, elle veut faire tourner bride à son palefroi pour fuir. Mais Aquilant, plus prompt qu'elle, l'arrête, qu'elle le veuille ou non. Martan, devant l'air menaçant et terrible du chevalier qui lui est apparu ainsi à l'improviste, pâlit et tremble comme la feuille au vent, et ne sait que faire et que répondre.

Aquilant crie et fulmine toujours ; il lui pose l'épée droit sur la gorge, en jurant qu'il leur coupera la tête, à Origile et à lui, s'ils ne lui disent pas immédiatement toute la vérité. Le malencontreux Martan balbutie un moment, et cherche à part lui un moyen d'atténuer son crime ; puis il commence :

« Tu sauras, seigneur, que celle-ci est ma sœur, et qu'elle est née d'une famille honnête et vertueuse, bien que Griffon l'ait jetée dans une voie d'opprobre et de déshonneur. Ne pouvant supporter une telle honte, et ne me sentant pas la force de l'enlever à un si grand chevalier, je résolus de l'avoir par ruse ou par finesse.

» Je m'entendis avec elle, qui désirait revenir à une vie plus louable, et nous convînmes qu'elle profiterait du sommeil de Griffon pour s'échapper sans bruit ; ainsi elle fit, et pour qu'il ne pût nous poursuivre et faire échouer nos projets, nous le laissâmes désarmé et à pied. Nous sommes venus ici, comme tu vois. »

Martan aurait pu voir réussir sa suprême fourberie, et faire croire facilement qu'il disait la vérité en ce qui concernait la façon dont il avait enlevé les armes et le destrier de Griffon. Mais il voulut aller trop loin, et c'est alors que le mensonge devint évident. Tout le reste aurait pu passer, s'il n'avait pas dit que la femme qui l'accompagnait était sa sœur.

Mais Aquilant avait entendu dire à Antioche, par un grand nombre de personnes, qu'elle était sa concubine. Aussi, enflammé de colère, il s'écrie : « Infâme voleur, tu en as menti ! » Et il lui assène en plein visage un tel coup de poing, qu'il lui casse deux dents. Puis, sans plus d'explication, il lui lie les deux bras derrière le dos avec une corde.

Il en fait autant à Origile, malgré tout ce qu'elle peut dire pour s'excuser. Aquilant les emmène ainsi par les châteaux et les villages jusqu'à Damas. Il les traînera pendant mille milles et plus, s'il le faut, sans égards pour leurs souffrances et leurs gémissements, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son frère, qui disposera d'eux à sa guise.

Aquilant fait aussi revenir avec lui leurs écuyers et leurs bagages, et ils arrivent tous à Damas. Là, le nom de Griffon retentit par toute la ville. Petits et grands, chacun sait maintenant que c'est lui qui a si bien combattu dans le tournoi, et que la gloire lui en a été ravie par la trahison de son compagnon.

La population tout entière, qui reconnaît le vil Martan, le montre du doigt : « N'est-ce pas là – disait-on – n'est-ce pas ce ribaud qui s'attribue les exploits d'un autre, et couvre de son infamie et de son opprobre celui dont la valeur n'avait mérité que des éloges ? N'est-ce pas là l'ingrate femme qui trahit les vaillants en faveur des lâches ? »

D'autres disaient : « Comme ils sont bien ensemble ! tous deux sont de même race et marqués au même coin. » Les uns

les couvrent d'imprécations ; les autres les suivent en criant : « Qu'on les pende, qu'on les brûle, qu'on les écartèle, qu'on les assomme ! » On se bouscule pour les voir, on se presse pour se trouver sur leur passage dans les rues et sur les places. La nouvelle de leur capture est apportée au roi, qui en témoigne plus de plaisir que si on lui eût donné un second royaume.

Sans avoir beaucoup d'écuyers qui le précèdent ou qui le suivent, il vient en toute hâte, comme il se trouve, au-devant d'Aquilant qui avait vengé son cher Griffon ; il lui fait l'accueil le plus gracieux et le plus honorable, et l'emmène avec lui au palais, après avoir, avec son consentement, fait jeter les deux prisonniers au fond d'une tour.

Puis ils vont ensemble dans l'appartement où Griffon n'avait pas encore pu bouger de son lit, depuis qu'il avait été blessé. Celui-ci rougit en voyant son frère, car il pense bien qu'il a appris sa mésaventure. Aquilant le plaisante un peu à ce sujet, puis on s'occupe de la juste punition à infliger aux deux misérables ainsi providentiellement tombés entre les mains de leurs adversaires.

Aquilant veut, le roi veut qu'ils souffrent mille supplices. Mais Griffon, qui n'ose parler en faveur d'Origile seule, désire qu'on pardonne à l'un et à l'autre. Il expose longuement et très adroitement ses raisons, que ses deux interlocuteurs réfutent avec vivacité. Enfin on décide que Martan sera remis aux mains du bourreau qui le fouettera, sans pourtant que mort s'ensuive.

Le lendemain matin, on le charge de liens qui ne sont ni de fleurs ni de feuillage, et on le fouette par toutes les rues de la ville. Quant à Origile, on la garde prisonnière jusqu'au retour de la belle Lucine, qui se prononcera, dans sa sagesse, sur la peine légère ou rude qui doit lui être appliquée. Aquilant reste à Damas, où il attend dans les fêtes que son frère ait recouvré la santé et puisse reprendre ses armes.

Cependant le roi Norandin, qui depuis son erreur funeste, était devenu sage et prudent, ne pouvait se consoler d'avoir outragé un chevalier si digne de récompense et d'honneur. Plein de douleur et de repentir, il songeait nuit et jour à lui être agréable.

Il résolut de lui rendre le prix qui lui avait été si traîtreusement ravi, et cela, en présence de toute la population témoin de l'injure, et avec toute la pompe qu'un roi pouvait déployer en l'honneur d'un chevalier accompli. Dans ce but, il fit annoncer par tout le pays qu'il donnerait une autre joute dans le délai d'un mois.

Les préparatifs en furent si royalement faits, que la Renommée, sur ses ailes agiles, en porta la nouvelle dans toute la Syrie et jusqu'en Phénicie et en Palestine, où elle vint aux oreilles d'Astolphe, lequel décida, avec le vice-roi de ce dernier pays, que le tournoi n'aurait pas lieu sans eux.

L'histoire donne Sansonnet comme un guerrier valeureux. Roland lui donna le baptême et Charles – ainsi que je l'ai déjà dit – lui confia le gouvernement de la Terre Sainte. Astolphe et lui partirent avec leurs équipages pour se trouver à la joute qui s'apprêtait à Damas, ainsi que la Renommée le chantait de façon à en emplir toutes les oreilles aux environs.

Ils chevauchaient à petites journées, lentement et sans se presser, afin d'arriver frais et dispos à Damas pour le jour du tournoi, lorsqu'ils rencontrèrent, au croisement de deux routes, un voyageur dont les vêtements et la démarche semblaient indiquer un chevalier. C'était cependant une femme, mais fière et intrépide dans les batailles.

La jouvencelle se nommait Marphise. Sa valeur était telle que, l'épée en main, elle avait plus d'une fois fait couler la sueur

du front du redoutable sire de Brava, et du sire de Montauban. Nuit et jour armée, elle allait çà et là, cherchant à travers les monts et les plaines des chevaliers errants à combattre, et à acquérir une gloire immortelle.

En voyant Astolphe et Sansonnet qui venaient à sa rencontre couverts de leurs armes, et qui tous deux étaient grands et vigoureux, elle comprit qu'elle avait affaire à des guerriers de mérite. Dans son désir d'éprouver leur vaillance, elle avait déjà éperonné son destrier et s'apprêtait à les défier, lorsque arrivée plus près d'eux, et les ayant regardés plus attentivement, elle reconnaît le duc paladin.

Elle se rappelle les prévenances du chevalier, pendant qu'il était avec elle au Cathay ; elle l'appelle par son nom, ôte ses gantelets, lève sa visière, et lui tend les bras en lui faisant une grande fête, bien qu'elle soit plus fière que n'importe qui. De son côté, le paladin ne fait pas à la dame un accueil moins respectueux et moins affable.

Ils se demandent mutuellement où ils vont. Astolphe répond le premier ; il lui dit qu'il s'en va à Damas, où le roi de Syrie a invité les chevaliers experts aux armes à venir montrer leur vaillance. Marphise, toujours disposée aux belles prouesses : « Je veux – dit-elle – tenter avec vous l'entreprise. »

En somme, Astolphe, ainsi que Sansonnet, sont charmés de l'avoir pour compagne d'armes. Ils arrivent tous trois à Damas la veille de la fête, et se logent dans le faubourg. Là, jusqu'à ce que l'Aurore ait tiré du sommeil son vieil amant, ils se reposent bien plus à leur aise que s'ils étaient descendus au palais du roi.

Dès que le soleil levant a répandu partout ses rayons de flamme, la belle dame et les deux guerriers endossent leurs armes, après avoir envoyé à la ville des messagers. Ceux-ci re-

viennent leur dire que Norandin s'est déjà rendu sur la place où a lieu la fête, pour voir rompre les lances.

Sans plus de retard, ils vont eux-mêmes à la ville, et, suivant la rue principale, ils parviennent à la grande place, où un grand nombre de chevaliers renommés, divisés en deux troupes, attendent que le roi donne le signal. Les prix qui doivent être distribués en ce jour au vainqueur consistent en une épée et une masse richement ornées, et en un destrier digne de la munificence d'un prince tel que Norandin.

Convaincu que Griffon le Blanc doit gagner le prix de cette seconde joute, comme il a gagné celui de la première, et que l'honneur des deux journées lui reviendra, voulant profiter de cette occasion pour lui offrir une récompense à la hauteur de son mérite, Norandin a fait ajouter aux armes formant le prix du premier tournoi, une épée, une masse et un destrier magnifique.

Les armes qui, dans la précédente joute, devaient échoir à Griffon, vainqueur de tous ses adversaires, et que Martan avait usurpées en se faisant passer pour Griffon, avaient été suspendues, par ordre du roi, devant son estrade, avec l'épée richement ornée. La masse pendait à l'arçon du destrier. Tout cela devait être donné en prix à Griffon.

Mais ses intentions ne furent pas remplies, grâce à la magnanime guerrière qui venait d'arriver sur la place avec Astolphe et le brave Sansonnet. Celle-ci, apercevant les armes dont je viens de vous parler, les reconnut aussitôt. Elle les avait en effet possédées jadis, et elle en faisait grand cas, comme d'une chose excellente et rare.

Cependant elle les avait un jour laissées sur la route, parce qu'elles l'empêchaient de courir après Brunel, ce larron digne de la corde, qui lui avait ravi sa bonne épée. Je ne crois pas avoir

besoin de vous conter autrement cette histoire, et je me tais là-dessus ; qu'il vous suffise de savoir que Marphise venait de retrouver là ses armes.

Sachez aussi qu'une fois qu'elle les eut reconnues à des marques non douteuses, elle ne les aurait pas laissées un jour de plus sans les reprendre. Elle ne se préoccupe pas de chercher quel est le meilleur moyen de les ravoir ; mais elle s'en approche brusquement, étend la main, et sans plus de considération s'en empare.

La violence avec laquelle elle les a saisies en fait tomber une partie à terre, l'autre lui reste à la main. Le roi, qui se tient pour vivement offensé, lève un regard plein de courroux, et le peuple saisit les lances et les épées pour venger une injure qu'il ne saurait supporter, sans se rappeler ce qu'il lui en a coûté, quelques jours auparavant, de chercher querelle aux chevaliers errants.

L'enfant, à la saison nouvelle, ne court pas avec plus de plaisir parmi les fleurs vermeilles d'azur et d'or ; une dame, brillante de parure, ne se plaît pas mieux au son des instruments invitant à la danse, que Marphise n'éprouve de plaisir et d'assurance au milieu du fracas des armes et des chevaux, des lances et des épées aux pointes aiguës, prêtes à répandre le sang et la mort.

Elle pousse son cheval, et fond, impétueuse, la lance basse, sur la foule insensée. Elle transperce l'un à la gorge, l'autre en pleine poitrine ; elle jette à terre, au premier choc, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Puis elle frappe avec son épée sur tous à la fois, et tranche les têtes, perce les flancs, coupe les bras ou les mains.

L'ardent Astolphe et le vaillant Sansonnet, qui sont revêtus comme elle de leur cuirasse et de leur cotte de mailles, bien

qu'ils ne soient pas venus pour une semblable besogne, voyant la bataille engagée, abaissent la visière de leur casque, et se précipitent la lance en arrêt sur cette canaille. Puis, taillant de droite et de gauche avec leurs épées tranchantes, ils s'ouvrent un chemin.

Les chevaliers de nations diverses, qui sont venus pour prendre part à des joutes, voient avec stupéfaction les armes employées à satisfaire une telle fureur, et les jeux auxquels ils croyaient assister se changer en luttes sanglantes – ils ignoraient le motif de la colère du peuple et l'injure grossière faite au roi – et restent indécis et stupéfaits.

Quelques-uns, ayant voulu venir en aide à la foule, ne tardent pas à s'en repentir ; d'autres, qui se soucient peu de ce qui peut arriver à une ville où ils sont étrangers, se préparent à partir. Les plus sages tiennent leurs chevaux en bride, et attendent l'issue du combat. Griffon et Aquilant sont au nombre de ceux qui s'élancent pour venger l'injure faite aux armes du roi.

Tous deux avaient vu le roi, dont les yeux étaient injectés de sang et ivres de colère. Ils avaient appris, par ceux qui les entouraient, le motif de la querelle, et Griffon avait compris que l'injure ne s'adressait pas moins à lui qu'au roi Norandin. Son frère et lui s'étaient fait apporter en toute hâte leurs lances, et ils accouraient, furieux, à la vengeance.

D'un autre côté s'en venait Astolphe, devançant tous les autres, et éperonnant Rabican. Il tenait en main la lance d'or enchantée qui abattait sous le choc les plus fiers jouteurs. Il en frappe le premier Griffon qu'il jette à terre, puis il va à la rencontre d'Aquilant. À peine a-t-il touché le bord de son écu, qu'il le renverse dans la poussière.

Les chevaliers les plus renommés et les plus vaillants vident la selle sous la lance de Sansonnet ; le peuple cède enfin la

place, et le roi enrage de colère et de dépit. Pendant ce temps, Marphise, voyant tous ses adversaires en fuite, se retire tranquillement vers son logis, emportant l'ancienne et la nouvelle cuirasse, ainsi que l'un et l'autre casque.

Astolphe et Sansonnet s'empressent de la suivre, et s'en reviennent avec elle vers la porte qui conduit à l'hôtellerie où ils se sont arrêtés. Devant eux tous s'écartent. Aquilant et Griffon, tout dolents de s'être vus renversés au premier choc, tiennent la tête basse par grande vergogne, et n'osent se présenter devant Norandin.

Dès qu'ils ont rattrapé leurs chevaux et qu'ils sont remontés en selle, ils courent en toute hâte derrière leurs ennemis. Le roi les suit avec un grand nombre de ses vassaux, tous prêts à mourir ou à le venger. La foule insensée crie : « Sus, sus ! » mais elle se tient éloignée et attend les nouvelles. Griffon arrive au moment où les trois compagnons, s'étant emparés du pont, font volte-face.

À peine arrivé, il reconnaît Astolphe qui porte les mêmes devises, et qui a le même cheval et les mêmes armes que le jour où il occit Orrile l'enchanteur. Il n'avait pu le faire dans la lice, au moment où l'on s'apprêtait à jouter. Dès qu'il l'a reconnu, il le salue et lui demande quels sont ses compagnons ;

Et pourquoi ils ont jeté à terre les armes du tournoi, et montré ainsi si peu de respect pour le roi. Le duc d'Angleterre fait connaître ses compagnons à Griffon. Quant aux armes qui ont été la cause du conflit, il lui dit qu'il ne sait pas grand'chose à ce sujet, mais qu'étant venus avec Marphise, Sansonnet et lui ont voulu lui prêter secours.

Pendant que Griffon est avec le paladin, Aquilant s'approche, reconnaît ce dernier dès qu'il l'entend parler avec son frère, et toute sa colère tombe. Les gens de Norandin arri-

vent aussi en foule, mais ils ne se hasardent pas trop à approcher, et voyant les pourparlers, ils se tiennent cois, attentifs à ce qui va se passer.

L'un d'eux, apprenant que c'est là Marphise, dont la renommée est si grande par le monde, tourne bride et court prévenir Norandin que s'il ne veut pas perdre en ce jour tous les chevaliers qui forment sa cour, il fera bien, avant qu'ils soient tous occis, de les arracher des mains de Tisiphone et de la mort, car c'est vraiment Marphise qui lui a enlevé l'armure sur la place du tournoi.

Norandin, à ce nom redouté dans tout le Levant, et qui faisait dresser les cheveux des plus braves même à distance, reconnaît qu'il en adviendra ainsi qu'on vient de le lui dire, s'il n'y met ordre. Il rappelle en conséquence autour de lui tous les siens, dont la colère s'est déjà changée en terreur.

D'un autre côté, les fils d'Olivier, Sansonnet et le fils d'Othon, supplient l'irascible Marphise de mettre fin à ce cruel conflit. Marphise s'avance alors vers le roi d'un air altier, et dit : « Je ne sais pas, seigneur, pour quelle raison tu veux donner ces armes, qui ne t'appartiennent pas, au vainqueur de tes joutes.

» Ces armes sont à moi ; je les laissai un jour au milieu de la route d'Arménie, pour suivre à pied un voleur qui m'avait fortement offensée. En voici pour preuve ma devise, qui peut s'y voir, si tu la connais. » Et elle montre gravée sur la cuirasse une couronne brisée en trois parties.

« Il est vrai – répond le roi – qu'elles m'ont été données, il y a peu de jours, par un marchand arménien. Si vous me les aviez demandées, je vous les aurais données, qu'elles soient ou non à vous. Je les avais déjà octroyées à Griffon, mais j'ai tant de confiance en lui, que, s'il m'avait fallu vous les remettre, je suis persuadé qu'il me les aurait rendues.

» Il n'est pas besoin, pour me convaincre qu'elles sont à vous, d'y voir gravée votre devise ; il suffit que vous me le disiez ; je crois à votre parole plus qu'à cet autre témoignage. Du reste, ces armes sont à vous comme juste récompense de la plus haute valeur. Gardez-les donc sans plus de contestation. Griffon recevra de moi un prix encore plus grand. »

Griffon qui tenait peu à ces armes, mais qui avait un grand désir de satisfaire le roi, lui dit : « Je serai assez récompensé si vous me dites que vous êtes content de moi. » Pendant ce temps, Marphise se disait à elle-même : « Il me semble que tout l'honneur est ici pour moi. » Et d'un air gracieux elle offrit les armes à Griffon, et finalement les reçut en don de sa main.

Puis ils retournèrent paisiblement et en bonne intelligence à la ville, où les fêtes recommencèrent. L'honneur et le prix de la joute furent décernés à Sansonnet, car Astolphe, les deux frères et celle qui valait mieux qu'eux tous, Marphise, ne voulurent pas lutter, désirant, en amis et en bons compagnons, que Sansonnet gagnât le prix.

Après être restés pendant huit ou dix jours auprès de Norandin, au sein des plaisirs et des fêtes, l'amour du beau pays de France les prit et ne leur laissa plus de repos. Ils prirent congé, et Marphise, qui désirait suivre la même route, leur tint compagnie. Depuis longtemps Marphise voulait se mesurer avec les paladins,

Et juger, par expérience, si leurs exploits étaient à la hauteur de leur renom. Sansonnet laissa un autre chevalier pour gouverner à sa place la régence de Jérusalem. Tous les cinq, réunis en une seule troupe dont on aurait difficilement trouvé la pareille au monde, prirent congé de Norandin, et arrivèrent à Tripoli et à la mer qui l'avoisine.

Là, ils trouvèrent une caraque qui chargeait des marchandises à destination du Ponant. Ils s'accordèrent, pour leur passage et celui de leurs chevaux, avec le vieux patron qui était de Luna. Le temps s'annonçait comme devant être très favorable. Ils quittèrent le rivage par une douce brise, et les voiles gonflées d'un vent propice.

Le premier port où ils s'arrêtèrent était situé sur le littoral de l'île consacrée à l'amoureuse Déesse. Il y règne un air qui non seulement abrège la vie humaine, mais qui ronge le fer. Cela est dû au voisinage d'un marais. Certes la nature ne devait pas faire à Famagosta un tel tort que de lui donner pour voisin le marais âcre et malsain de Costanza, alors qu'elle est si douce au reste de l'île de Chypre.

L'insupportable odeur qui s'exhale du marais, ne permet pas aux navires d'y faire un long séjour. De là, livrant toutes les voiles au vent d'Est, le pilote contourna Chypre à main droite, et cingla vers Paphos, où l'on fit escale. Les passagers descendirent sur ce charmant rivage, les uns pour s'y livrer à leur commerce, les autres pour admirer cette terre de l'amour et du plaisir.

Pendant six ou sept milles, à partir du littoral, d'agréables coteaux vont s'élevant peu à peu. Ils sont couverts de cèdres, d'orangers, de lauriers et de mille autres arbres aux suaves émanations. Le serpolet, la marjolaine, les roses, les lys, le safran y répandent un parfum si suave, qu'à chaque bouffée de vent qui vient de terre, on le sent au loin en mer.

Un ruisseau fécond, formé par une fontaine limpide, arrose toute cette plage. On peut bien dire que c'est là le séjour heureux et riant de Vénus la belle, car les dames et les damoiselles y sont plus attrayantes qu'en aucun autre lieu du monde, et toutes, jeunes et vieilles, brûlent d'amour jusqu'à leur heure dernière, grâce au pouvoir de la Déesse.

Là, nos voyageurs entendent raconter la même histoire qu'ils ont apprise en Syrie, au sujet de Lucine et de l'Ogre, et comment elle était à Nicosie d'où elle s'apprêtait à rejoindre son mari. Puis, ayant terminé ses affaires, et un bon vent soufflant dans la direction qu'il suivait, le patron du navire lève l'ancre, fait gouverner vers le Ponant, et déploie toutes les voiles.

Au vent du Sud, le navire dresse toutes ses voiles et gagne la haute mer. Soudain s'élève une brise du Sud-Ouest, qui reste tout d'abord assez douce tant que le soleil se maintient sur l'horizon, mais qui, vers le soir, se change en ouragan, et livre aux vagues un rude assaut, accompagné de tant d'éclairs et de coups de tonnerre, qu'il semble que le ciel s'entr'ouvre et s'embrase tout entier.

Les nuées étendent un voile ténébreux qui ne laisse apercevoir ni le soleil ni les étoiles. La mer mugit sous le navire ; le ciel rugit sur sa tête. Le vent souffle de toutes parts, et une horrible tempête de pluie, mêlée de grêle, fouette les malheureux navigateurs. La nuit vient et s'étend sur une mer formidable et de plus en plus irritée.

Les navigateurs déploient toutes les ressources de l'art où ils sont passés maîtres. L'un court en soufflant dans un sifflet, et indique à l'équipage les manœuvres à exécuter ; l'autre prépare l'ancre de salut ; d'autres amènent les câbles ou veillent aux écoutes ; celui-ci tient la barre, celui-là assure le mât ; cet autre se hâte de débarrasser le pont.

L'ouragan s'accroît encore durant la nuit plus noire et plus obscure que l'enfer. Le patron maintient le gouvernail droit en pleine mer, où il pense que les vagues sont moins fortes. Il tourne sans cesse sa proue à l'encontre des lames et du vent furieux, dans l'espoir qu'avec le jour la fortune finira par s'apaiser ou deviendra plus clémente.

Mais, loin de s'apaiser, elle montre, le jour venu, plus de fureur encore, si toutefois on peut appeler cela le jour, car ce n'est qu'en regardant l'heure qu'on peut reconnaître qu'il est arrivé, et non à la lumière qu'il répand. Le patron découragé s'abandonne au vent, avec plus de crainte que d'espoir. Il tourne l'arrière aux vagues, déploie les voiles basses, et se laisse emporter par la mer cruelle.

Pendant que la fortune éprouve ceux qui sont en mer, elle ne laisse pas davantage en repos ceux qui sont sur la terre ferme, je veux parler de ceux qui sont en France, où le peuple d'Angleterre s'entre-déchire avec les Sarrasins. Là Renaud attaque, entr'ouvre et disperse les bataillons ennemis, et renverse les bannières. J'ai déjà dit qu'il avait poussé son destrier Bayard contre le vaillant Dardinel.

À la vue des orgueilleux insignes gravés sur les armes du fils d'Almonte, Renaud estime qu'il a à faire à un vaillant et brave guerrier, puisqu'il ne craint pas de prendre les mêmes insignes que le comte. Il approche, et voyant Dardinel entouré d'une montagne de cadavres, cela lui semble encore plus vrai. « Mieux vaut – s'écrie-t-il – arracher le mal dans son germe, que de le laisser devenir plus grand. »

Partout où se montre le paladin, chacun s'écarte et lui livre une large voie. Les fidèles se tiennent à l'écart, aussi bien que les Sarrasins, tellement la fameuse épée sait se faire respecter. Renaud ne voit plus devant lui que le malheureux Dardinel, et pousse droit à lui. Il lui crie : « Enfant, celui qui t'a légué cet écu, t'a fait un présent dangereux.

» Je viens à toi pour voir, si tu oses toutefois m'attendre, comment tu sauras défendre les quatre quartiers rouges et blancs, car si tu ne peux pas les défendre aujourd'hui contre moi, tu le pourras encore moins contre Roland. » Dardinel lui répond : « Apprends que si je porte cet écu, je sais aussi le dé-

fendre, et que les couleurs blanches et rouges, que je tiens de mon père, peuvent m'acquérir plus de gloire que m'attirer de dangers.

» Parce que je suis jeune, ne crois pas que tu me feras reculer, ou que je te céderai mon écu. Tu m'enlèveras la vie, si tu veux me prendre mes armes. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que c'est le contraire qui arrivera. Quoi qu'il advienne, personne ne pourra dire que j'aie jamais forligné ma race. » Ce disant, il fond, l'épée à la main, sur le chevalier de Montauban.

Un frisson de terreur glace le sang des Africains jusqu'au fond du cœur, quand ils voient Renaud, plein de rage, se précipiter à la rencontre de leur prince, comme un lion qui a aperçu dans la prairie un jeune taureau encore insensible à l'amour. C'est le Sarrasin qui porte le premier coup, mais il frappe en vain sur le casque de Mambrin.

Renaud sourit et dit : « Je veux te faire voir que je sais mieux que toi trouver le point vulnérable. » Il donne de l'éperon tout en retenant la bride à son destrier, et assène à son adversaire un tel coup de pointe en pleine poitrine, que l'épée reparaît derrière les reins. Il la retire, et l'âme s'échappe avec le sang. Le corps tombe de selle, froid et exsangue.

Comme la fleur pourprée qui languit et meurt quand la charrue l'a coupée sur son passage, ou comme le pavot des jardins, qui, surchargé de rosée, penche la tête, ainsi, la face décolorée, Dardinel tombe et perd la vie. Il meurt, et avec lui s'éteignent l'ardeur et le courage de tous les siens.

De même que les eaux, un instant contenues par l'art de l'homme, lorsqu'elles viennent à rompre leur digue, tombent et se répandent de toutes parts avec un grand fracas, ainsi les Africains, qui ont tenu bon tout le temps que Dardinel leur a inspiré

du courage, s'en vont débandés de côté et d'autre, maintenant qu'ils l'ont vu désarçonné et mort.

Renaud laisse échapper ceux qui veulent fuir, ne s'occupant que de ceux qui essayent de résister. Partout où passe Ariodant, qui suit de près Renaud, tout tombe. Lionel et Zerbin renversent tout autour d'eux, et font de grandes prouesses. Quant à Charles, il fait son devoir, ainsi qu'Olivier, Turpin, Guy, Salamon et Ogier.

Dans cette journée les Maures furent en si grand péril, que pas un seul ne faillit retourner en Paganie. Mais le sage roi d'Espagne se hâte de les rallier, et se retire avec ce qui lui reste sous la main. Il préfère accepter sa défaite et se retirer en sauvant une partie de son armée, que risquer de tout perdre en essayant de tenir encore.

Il dirige les enseignes vers ses logements qui sont entourés de remparts et de fossés, suivi de Stardilan, du roi d'Andalousie et des Portugais, réunis en forte colonne. Il envoie dire au roi de Barbarie de se retirer du mieux qu'il pourra, et que, s'il peut en ce jour sauver sa personne et son camp, il n'aura pas fait peu de chose.

Le roi qui se trouvait fort embarrassé lui-même et qui n'espérait plus revoir jamais Biserte, la fortune ne s'étant jamais montrée si cruelle et si brutale envers lui, se réjouit d'apprendre que Marsile a réussi à mettre en sûreté une partie de son armée. Il commence à opérer sa retraite, fait reculer les bannières et sonner le rassemblement.

Mais la plupart de ses gens, en pleine déroute, n'écoutent ni les trompettes, ni les tambours. Leur affolement, leur lâcheté sont tels, qu'on en vit bon nombre se noyer dans la Seine. Le roi Agramant veut les rallier ; il a avec lui Sobrin, et tous deux vont

courant de côté et d'autre, et s'efforcent, avec l'aide des chefs, de regagner le camp en bon ordre.

Mais pas plus le roi que Sobrin, ni qu'aucun chef, ne peut parvenir, soit par prières, soit par menaces, soit par force, à en rallier seulement le tiers, bien loin de pouvoir les ramener tous là où s'en vont les enseignes mal suivies. Pour un qui reste, non sans courir de grands dangers, deux sont morts ou en fuite ; les uns sont blessés en pleine poitrine, les autres dans le dos ; tous sont accablés de fatigue.

En proie à la terreur, ils se laissent chasser jusqu'aux portes de leur camp fortifié, qui n'aurait même pas pu les protéger suffisamment – car Charles savait saisir l'occasion par les cheveux quand elle se présentait à lui – si la nuit n'était venue. La nuit, pleine de ténèbres et qui apaise toute chose, arrête la poursuite.

Elle avait peut-être été avancée par l'Éternel qui eut pitié de sa créature. Le sang ruisselait par la campagne, et courait comme un grand fleuve, inondant les routes. On compta quatre-vingt-dix mille combattants passés en ce jour au fil de l'épée. Les villageois et les loups, sortis de leurs repaires, vinrent les dépouiller et les dévorer pendant la nuit.

Charles ne rentre pas dans la ville ; il campe en dehors, à côté de l'ennemi, dont il fait entourer le camp de feux gigantesques, comme s'il voulait l'assiéger. Les païens s'empressent de creuser la terre et d'élever des remparts et des bastions. Leurs gardes veillent, et ne quittent pas leurs armes de toute la nuit.

Toute la nuit, dans les logements des Sarrasins peu rassurés, ce ne sont que pleurs, gémissements, lamentations ; mais on les étouffe le plus que l'on peut. Les uns pleurent leurs amis, leurs parents morts et abandonnés sur le champ de bataille ; les

autres gémissent sur leurs propres blessures et sur leur situation. Mais tous redoutent un avenir plus terrible.

Deux Maures, d'une obscure origine et nés à Ptolémaïs, donnèrent en ces circonstances un exemple de dévouement rare et digne d'être enregistré par l'Histoire. Ils se nommaient Cloridan et Médor. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils avaient fidèlement servi Dardinel, et étaient passés en France avec lui.

Cloridan, chasseur depuis son enfance, était robuste et agile. Médor avait sur la joue les couleurs blanches et vermeilles, la grâce du jeune âge. Parmi tous ses compagnons, nul n'avait le visage plus agréable et plus beau. Avec ses yeux noirs et sa chevelure d'or crespelée, il ressemblait à un des anges du chœur céleste.

Tous les deux se trouvaient sur les remparts, avec beaucoup d'autres, chargés de veiller sur le camp, à l'heure où la nuit jette sur le ciel ses regards somnolents. Médor ne peut chasser de sa pensée le souvenir de son maître Dardinel, du fils d'Almonte, et ne peut s'empêcher de se plaindre qu'il soit resté étendu sans sépulture dans les champs.

Tourné vers son compagnon, il dit : « Cloridan, je ne puis te dire quelle douleur j'éprouve en songeant à mon prince qui est resté dans la plaine, et qui est une trop noble proie, hélas ! pour les loups et les corbeaux. Quand je pense combien il fut toujours bon pour moi, il me semble que si je donnais ma vie pour rendre à sa mémoire les derniers honneurs, je ne m'acquitterais pas de mon immense dette envers lui.

» Je veux aller le chercher par la campagne, afin qu'il ne reste pas sans sépulture, et Dieu permettra peut-être que je puisse parvenir sans être vu jusqu'au camp du roi Charles où tout se tait. Toi, reste ici, car si le ciel a résolu que je meure, tu

feras connaître mon sort ; et si la fortune ne me permet point d'accomplir une si belle entreprise, que la renommée du moins rappelle que mon intention fut bonne. »

Cloridan reste stupéfait de voir tant de dévouement, tant de fidélité, tant de courage chez un enfant. Dans son amitié pour lui, il essaye de le détourner de ce projet, mais il ne peut y réussir, car on ne console point une douleur si grande. Médor est résolu à mourir ou à donner la sépulture à son maître.

Voyant que rien ne l'émeut et ne peut le faire changer de résolution, Cloridan lui répond : « Eh ! bien, j'irai aussi. Moi aussi, je veux me livrer à une si louable entreprise ; moi aussi j'aime et je souhaite trouver une mort fameuse. Quelle chose pourrait du reste me plaire désormais, si je restais sans toi, mon cher Médor ? Mourir avec toi les armes à la main, vaut beaucoup mieux que mourir ensuite de douleur si tu venais à m'être ravi. »

Ainsi résolus, ils cèdent la place à ceux qui viennent les relever de leur garde, et ils partent. Ils franchissent fossés et palissades, et peu à peu ils pénètrent parmi les nôtres qui reposent sans précaution. Le camp dort, et tous les feux sont éteints, tellement on redoute peu les Sarrasins. Les soldats gisent à la renverse, au milieu des armes et des bagages, les yeux appesantis par le vin et le sommeil.

Cloridan s'arrête un instant et dit : « Je suis d'avis de ne jamais laisser perdre les occasions. Médor, ne dois-je pas profiter de celle-ci pour massacrer ceux qui ont tué mon maître ? Toi, dresse les yeux et les oreilles de tous côtés, afin que personne ne survienne. Je me propose de t'ouvrir avec mon épée une route spacieuse à travers les ennemis. »

Ainsi il dit, et il tint aussitôt parole. Il entre sous la tente où dort le savant Alphée, qui était venu l'année précédente à la

cour de Charles comme médecin et magicien fort expert en astrologie. En cette circonstance, sa fausse science, qui, d'après lui, lui dévoilait tout l'avenir, lui fit quelque peu défaut. Elle lui avait prédit qu'il mourrait, plein d'années, dans les bras de sa femme ;

Et voilà que le rusé Sarrasin lui plonge son épée dans la gorge. Il tue quatre autres guerriers, près du devin, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri. Turpin ne mentionne pas leurs noms, et leur mémoire s'est perdue dans la suite des temps. Après eux périt Palidon de Montcalieri, qui dormait tranquillement entre deux destriers.

Cloridan s'en vient ensuite à l'endroit où le malheureux Grillon gisait la tête sous un baril. Il l'avait entièrement vidé, et pensait goûter en paix un sommeil doux et tranquille. L'audacieux Sarrasin lui tranche la tête. Le sang et le vin s'écoulent par une même blessure ; le corps en contient plus d'un baquet. Grillon rêvait qu'il buvait encore, lorsque Cloridan vint interrompre son rêve.

À côté de Grillon, il égorge en deux coups Andropon et Conrad, l'un Grec, l'autre Allemand. Tous les deux avaient passé une grande partie de la nuit à boire et à jouer. Heureux s'ils eussent su veiller jusqu'à l'heure où le soleil surgit à l'orient. Mais le destin ne pourrait rien sur les hommes, si chacun devinait l'avenir.

De même qu'un lion affamé, amaigri et altéré par un long jeûne, tue, déchire, dévore, et met en pièces le troupeau tombé sans défense en son pouvoir, ainsi le cruel païen égorge les nôtres pendant leur sommeil, et en fait partout un véritable massacre. L'épée de Médor ne reste pas inactive, mais elle dédaigne de frapper l'ignoble plèbe.

Médor arrive à la tente où le duc d'Albret dormait avec une sienne dame. Tous les deux se tenaient si étroitement enlacés, que l'air n'aurait pu se glisser entre eux. Médor leur abat la tête d'un seul coup. Ô mort heureuse, ô douce destinée ! Leurs âmes s'envolent vers leur nouvelle demeure, enlacées comme l'étaient leurs corps.

Il tue Malinde et son frère Ardalique, fils du comte de Flandre. L'un et l'autre avaient été faits nouvellement chevaliers par Charles, qui avait ajouté les lys à leurs armes, le jour où il les avait vus revenir d'un combat, avec leurs épées tout ensanglantées. Il leur avait aussi promis des terres en Frise, et il les leur aurait données ; mais Médor vient détruire tous ces projets.

Les adroits compagnons parviennent enfin jusqu'aux tentes dont les paladins ont entouré celle de Charles, sur laquelle ils veillent chacun à leur tour. Là, les deux Sarrasins, rassasiés de carnage, remettent leur épée au fourreau et retournent sur leurs pas, car il leur paraît impossible qu'au milieu d'une si grande foule de gens, il ne s'en trouve pas un qui ne dorme pas.

Bien qu'ils puissent se charger d'un riche butin, ils pensent que c'est assez de sauver leur propre personne. Cloridan s'avance par les passages qu'il croit les plus sûrs, et son compagnon le suit. Ils arrivent au champ de bataille, où, parmi les épées, les arcs, les écus et les lances, gisent, pêle-mêle, dans un lac de sang, riches et pauvres, princes et sujets, hommes et chevaux.

L'horrible mélange de cadavres amoncelés dans les champs, pouvait rendre vaines les recherches des deux amis jusqu'à ce que le jour eût commencé de poindre, si, aux prières de Médor, la lune n'avait fait sortir son croissant d'une nuée obscure. Médor, les yeux pieusement fixés vers la lune, parla ainsi :

« Ô sainte Déesse, toi que nos ancêtres nommaient à bon droit triforme, puisque dans le ciel, sur la terre et aux enfers tu montres ta sublime beauté sous plusieurs formes, et que dans les forêts tu chasses les bêtes et les monstres, montre-moi l'endroit où mon roi est couché parmi tant de morts, car pendant sa vie il a toujours observé tes saints préceptes. »

À cette prière, soit effet du hasard, soit qu'elle fût touchée par tant de foi, la lune entr'ouvrit les nuées, belle comme lorsqu'elle se jeta nue dans les bras d'Endymion et se donna à lui. À sa lumière se découvre Paris, ainsi que les deux camps, les coteaux et la plaine. Au loin, se voient les deux collines, Montmartre à droite et Montléry à gauche.

La lumière tombe plus éclatante à l'endroit où le fils d'Almonte gît mort. Médor court en pleurant vers son cher maître, qu'il reconnaît à son écu blanc et vermeil. Il baigne son visage de larmes amères – il en avait un ruisseau sous chaque cil – et il exhale de si douces plaintes, que les vents, pour les entendre, se seraient arrêtés.

Sa voix est comme étouffée et à peine distincte ; non pas qu'il craigne de se trahir – il n'a aucun souci de sa vie ; il l'a plutôt en haine et voudrait la quitter – mais parce qu'il tremble de ne pouvoir accomplir l'œuvre pieuse pour laquelle il est venu. Tous les deux chargent le cadavre du roi sur leurs épaules, prenant chacun la moitié du fardeau.

Ils vont aussi rapidement qu'ils peuvent sous la précieuse charge. Déjà le maître de la lumière chasse les étoiles du ciel et l'ombre de la terre, lorsque Zerbin, dont la haute valeur dédaigne le sommeil quand le devoir l'appelle, après avoir passé toute la nuit à poursuivre les Maures, revient au camp aux premiers rayons de l'aube.

Quelques chevaliers sont avec lui. De loin ils aperçoivent les deux compagnons, et tous se précipitent de leur côté, dans l'espoir d'y trouver une proie et du butin. « Frère – dit Cloridan – il faut jeter là notre fardeau et jouer des talons. Ce serait folie de sacrifier deux vivants pour sauver un mort. »

Et il se débarrasse de sa charge, pensant que Médor en fait de même. Mais ce dernier, plus attaché à son maître, le prend tout entier sur ses épaules. L'autre s'éloigne en toute hâte, comme s'il avait son ami à ses côtés ou derrière lui. S'il avait su qu'il l'abandonnait, il aurait bravé avec lui mille morts plutôt qu'une.

Les chevaliers, résolus à forcer les fugitifs à se rendre, ou à les immoler, se répandent de çà de là, et ferment promptement toutes les issues. Zerbin, leur capitaine, est le plus acharné à les poursuivre ; car, en les voyant fuir tout tremblants, il est persuadé que ce sont deux soldats de l'armée ennemie.

À cette époque, il y avait là une antique forêt, dont les taillis épais et hérissés de ronces, étaient sillonnés par des sentiers étroits qui s'entre-croisaient comme un labyrinthe, et ne pouvaient servir qu'aux bêtes sauvages. Les deux païens espèrent qu'ils pourront se cacher dans ses fourrés. Mais que ceux qui prennent plaisir à mes chants, remettent à une autre fois pour entendre le reste.

Chant XIX

ARGUMENT. – Cloridan et Médor, surpris par les ennemis dans leur pieux office, sont, l'un tué, l'autre blessé mortellement. Survient Angélique ; elle prend soin de Médor, le guérit et en devient amoureuse. – Marphise et ses compagnons font naufrage dans le golfe de Laias, près d'une ville gouvernée par les femmes ; là ils apprennent une étrange coutume établie par ce gouvernement féminin. Marphise tue neuf guerriers et lutte jusqu'au soir contre le dixième.

Aucun mortel ne peut savoir de qui il est véritablement aimé, tant qu'il occupe le haut de la roue de la Fortune ; car les vrais et les faux amis se tiennent à ses côtés, lui témoignant tous une même fidélité. Mais son heureux destin vient-il à se changer en adversité, la tourbe des adulateurs lève le pied, et celui-là seul qui aime de cœur, reste plus dévoué que jamais, et chérit son maître même après la mort.

Si, comme le visage, le cœur se montrait à découvert, tel qui est en faveur à la cour et opprime les autres, et tel qui est en disgrâce auprès de son prince, changeraient mutuellement de fortune. Celui qui est humble deviendrait soudain le plus grand, et le grand tomberait au rang des plus infimes. Mais revenons à Médor, si fidèle et si attaché à son maître avant et après la mort de ce dernier.

L'infortuné jouvenceau cherche à se réfugier au plus épais du bois ; mais la lourde charge qui pèse sur ses épaules le force à rester dans les endroits les plus découverts. Il ne connaît pas le pays et les chemins détournés, et s'embarrasse dans les épi-

nes et les ronces. Son compagnon, les épaules allégées de leur fardeau, est déjà loin de lui en sûreté.

Cloridan a gagné un endroit où il n'entend plus le bruit et la rumeur produits par ceux qui le poursuivent. Mais quand il s'aperçoit que Médor n'est pas avec lui, il lui semble qu'il a laissé en arrière son propre cœur. « Ah ! – disait-il – comment ai-je été assez indifférent, assez oublieux de moi-même, pour m'échapper sans toi, Médor, et sans savoir où et dans quel moment je t'ai laissé ! »

Ainsi disant, il s'enfonce de nouveau dans le chemin sinueux de l'inextricable forêt. Il retourne à l'endroit d'où il est venu, et marche au-devant de la mort. Il entend les hennissements des chevaux et la voix menaçante de l'ennemi ; il reconnaît les cris de son cher Médor, et le voit seul, à pied, au milieu de nombreux cavaliers.

Une centaine de cavaliers l'entourent. Zerbin commande et crie qu'on le fasse prisonnier. L'infortuné tourne comme la roue d'un tourneur, et se défend de son mieux, s'abritant tantôt derrière un chêne, tantôt derrière un orme, un hêtre, ou un frêne, et sans jamais abandonner son cher fardeau. Enfin, ne pouvant plus le sauver, il le dépose sur l'herbe et combat tout autour.

Telle l'ourse, assaillie dans sa tanière rocheuse par les chasseurs des Alpes, se tient près de ses petits, incertaine de ce qu'elle doit faire, et frémit tout à la fois de tendresse et de rage. La colère et son instinct féroce la poussent à jouer des griffes et à s'abreuver de sang ; mais l'amour maternel tempère sa fureur, et la retient auprès de ses oursons.

Cloridan, qui ne sait comment venir en aide à Médor, veut mourir avec lui ; mais avant de mourir il songe à faire plus d'une victime. Il pose sur son arc une de ses flèches les plus acérées,

et, de l'endroit où il est caché, il ajuste si bien, qu'il transperce la cervelle d'un Écossais. Celui-ci tombe de selle, sans vie.

Tous les autres se tournent du côté d'où est venu le trait homicide. Pendant ce temps, le Sarrasin envoie une autre flèche qui couche, près du premier, un second cavalier. Celui-ci s'était penché vivement pour demander à son compagnon tombé s'il savait qui avait tiré, quand la flèche arrive, lui traverse la gorge et lui coupe la parole.

À cette vue, Zerbin, leur capitaine, ne peut plus se contenir. Plein de colère et de fureur, il court à Médor, criant : « C'est toi qui le paieras. » Il plonge sa main dans sa chevelure d'or et l'attire violemment à lui. Mais à peine a-t-il jeté les yeux sur ce charmant visage, qu'il est pris de pitié et ne se sent pas le courage de le tuer.

Le jouvenceau a recours aux prières ; il dit : « Chevalier, au nom de ton Dieu, ne sois pas assez cruel pour m'empêcher d'ensevelir le corps de mon roi. Ne pense pas que je réclame autre chose de ta pitié, et que je tienne à la vie. Je ne désire la conserver qu'autant qu'elle me permettra de donner la sépulture à mon maître.

» Tu pourras, après, si tu es aussi cruel que Créon le Thébain, donner mes membres en pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie ; mais laisse-moi d'abord ensevelir le fils d'Almonte. » Ainsi disait Médor, avec des gestes, avec un son de voix capables d'attendrir une montagne. Zerbin en était déjà si touché, qu'il se sent ému de tendresse et de pitié.

En ce moment, un chevalier brutal, sans respect pour son prince, transperce d'un coup de lance la poitrine sans défense du malheureux suppliant. Cet acte barbare et déloyal irrite d'autant plus Zerbin qu'il voit le jeune homme tomber sous le coup, pâle et évanoui, et le considère comme mort.

Indigné et chagrin tout à la fois, il dit : « Tu ne resteras pas sans vengeance. » Et plein de courroux, il se retourne vers le chevalier qui a commis le meurtre ; mais celui-ci prenant l'avance, se dérobe à sa colère et s'enfuit. Cloridan, voyant Médor par terre, s'élance hors du bois et se montre à découvert.

Il jette son arc, et se précipite plein de rage, l'épée à la main, au milieu des ennemis, plutôt pour mourir que dans la pensée de tirer une vengeance qui le satisfasse. Bientôt, sous les coups de tant d'épées, son sang rougit le sable, et se sentant près d'expirer, il se laisse tomber à côté de son cher Médor.

Les Écossais suivent leur chef qui marche à travers la forêt profonde, tout chagrin d'avoir laissé l'un des deux Sarrasins mort et l'autre à peine vivant. Depuis longtemps, le jeune Médor est étendu sur le gazon, et son sang s'échappe d'une si large blessure, que sa vie va s'éteindre, s'il ne survient pas quelqu'un pour lui porter secours.

Le hasard conduit près de lui une damoiselle, aux vêtements semblables à ceux d'une humble bergère, mais à l'air noble, au visage ravissant, aux manières à la fois hautaines et pleines de courtoisie. Il y a si longtemps que je ne vous en ai plus parlé, qu'à peine devrez-vous la reconnaître. C'est Angélique, si vous ne le savez pas ; c'est la fille altière du grand khan de Cathay.

Depuis qu'Angélique a recouvré l'anneau que Brunel lui avait dérobé, son assurance et son orgueil sont devenus tels, qu'elle tient en mépris le monde entier. Elle s'en va seule, et n'accepterait pas pour compagnon le chevalier le plus fameux de l'univers. Elle s'indigne en songeant qu'elle a donné jadis le titre d'amant à Roland et à Sacripant.

Mais celle de ses faiblesses dont elle se repent le plus, c'est d'avoir voulu autrefois du bien à Renaud. Elle se considère comme avilie d'avoir porté si bas ses regards. Amour voyant tant d'arrogance ne veut pas la supporter plus longtemps. Il se place à l'endroit où gît Médor, et attend la belle au passage, une flèche toute prête sur son arc.

Quand Angélique voit le jouvenceau se traîner languissant et blessé, et, quoique près de la mort, se plaindre plutôt de ce que son roi soit sans sépulture que de son propre mal, elle sent une pitié inaccoutumée pénétrer jusqu'au fond de sa poitrine, par une porte inusitée. Son cœur, jusque-là si dur, devient tendre et sensible, surtout après que Médor lui a raconté son aventure.

Rappelant à sa mémoire les secrets de la chirurgie qu'elle a apprise jadis dans l'Inde, où cette science est considérée comme si noble et si digne de grands éloges, que le père la transmet en héritage à son fils sans y presque rien changer, elle se dispose à employer le suc des herbes pour conserver le blessé à la vie.

Elle se souvient qu'en traversant une agréable prairie, elle a vu une herbe, soit dictame, soit panacée, ou toute autre plante de même vertu, qui arrête le sang, calme la douleur des blessures et prévient tout danger. Elle la trouve non loin de là, la cueille, et revient à l'endroit où elle a laissé Médor.

En s'en revenant, elle rencontre un berger qui allait à cheval à travers le bois, à la recherche d'une génisse échappée depuis deux jours du bercail et errant à l'abandon. Elle l'entraîne vers le lieu où Médor perd sa force avec le sang qui sort de sa poitrine, et dont il a déjà tellement rougi la terre, que la vie est près de lui échapper.

Angélique descend de son palefroi, et fait aussi mettre pied à terre au berger. Elle broie les herbes entre deux pierres, puis

elle les presse et en reçoit le suc dans ses mains blanches. Elle le verse dans la plaie, et en frotte la poitrine, le ventre et les flancs de Médor. La vertu de cette liqueur est telle, que le sang s'arrête soudain, et que les forces reviennent au blessé.

Il peut monter sur le cheval que le berger conduit. Mais il ne veut point s'éloigner avant que son maître ne soit dans la terre. Il le fait ensevelir, ainsi que Cloridan ; puis il se laisse conduire où il plaît à Angélique. La belle, par humanité, reste avec lui dans l'humble cabane du berger hospitalier.

Elle ne veut point partir avant qu'il ne soit revenu à la santé, tellement elle le tient en estime, tellement elle l'a pris en pitié depuis qu'elle l'a vu étendu sur la terre. Puis, en contemplant ses grâces et sa beauté, elle sent son cœur rongé comme par une lime, et le feu de l'amour l'embraser peu à peu tout entier.

Le berger habitait une assez bonne et belle chaumière, située dans le bois, et blottie entre deux collines. Il l'avait peu auparavant rebâtie tout à neuf, et il avait avec lui sa femme et ses enfants. C'est là que la blessure de Médor est promptement guérie par la donzelle. Mais, en moins de temps, elle se sent atteinte elle-même au cœur d'une blessure plus grande.

Elle ressent, plus large et plus profonde, la blessure que lui a faite au cœur la flèche invisible lancée par l'archer ailé qui s'est caché dans les beaux yeux et la tête blonde de Médor. Elle se sent brûler d'un feu qui augmente sans cesse, et plus elle soigne le mal de son ami, moins elle a souci de son propre mal ; elle ne songe qu'à guérir celui qui la blesse et la fait souffrir elle-même.

Sa plaie s'ouvre et s'agrandit à mesure que celle de Médor se guérit et se ferme. Le jeune homme recouvre la santé ; elle languit, en proie à une fièvre nouvelle, qui la glace et la brûle tour à tour. De jour en jour sa beauté s'étiole ; la malheureuse

dépérit, comme fond une flaque de neige tombée dans une saison intempestive, et que le soleil frappe à découvert.

Si elle ne veut pas mourir de désir, il faut que sans retard elle se vienne elle-même en aide. Elle ne peut plus attendre qu'on lui demande ce qu'elle brûle de donner. Aussi, bannissant toute vergogne, elle emploie, pour se faire comprendre, un langage non moins ardent que ses yeux. Et, du coup, elle réclame merci, sans savoir que peut-être elle l'accorde elle-même.

Ô comte Roland, ô roi de Circassie, dites, à quoi vous a servi votre éclatante valeur ? Dites, à quel prix doit-on estimer votre gloire sans pareille ? Quelle récompense ont obtenue vos services ? Montrez-moi une seule faveur, ancienne ou nouvelle, que vous ait jamais accordée, en retour de votre dévouement, celle pour qui vous avez tant souffert.

Oh ! si tu pouvais jamais revenir à la vie, combien ta peine serait cruelle, ô roi Agrican, toi envers qui elle se montra si dédaigneuse, et qu'elle repoussa d'une façon si dure et si inhumaine ! Et toi, Ferragus, et vous, au nombre de plus de mille, dont je passe les noms, qui avez accumulé tant de prouesses pour cette ingrate, combien il vous serait douloureux de la voir maintenant aux bras de celui-ci !

Angélique laissa cueillir à Médor la première rose, non encore effleurée, du beau jardin où personne n'avait été assez heureux pour mettre les pieds. Afin de légitimer sa faiblesse, on célébra les saintes cérémonies du mariage, sous les auspices de l'amour, et avec la femme du berger pour marraine.

Sous cet humble toit, les noces furent faites aussi solennellement que possible, et pendant plus d'un mois les deux amants goûtèrent en paix de tranquilles plaisirs. La dame ne voyait rien au-dessus du jouvenceau, et ne pouvait s'en rassasier. Bien

qu’elle fût toujours pendue à son cou, elle ne sentait jamais ses désirs entièrement satisfaits.

Soit qu’elle restât enfermée ou qu’elle sortît de la cabane, elle avait jour et nuit le beau jouvenceau à son côté. Matin et soir elle parcourait l’une et l’autre rive, foulant aux pieds les vertes prairies. Dans le milieu du jour, tous deux se mettaient à l’abri sous une grotte non moins commode et agréable que celle qu’Énée et Didon, fuyant l’orage, rendirent jadis témoin fidèle de leurs secrets[76].

Un de leurs plaisirs consistait à graver leur chiffre, avec un couteau ou un stylet, sur l’écorce de chaque arbre qu’ils voyaient dresser son ombre au-dessus d’une fontaine ou d’un pur ruisseau. Ils en faisaient de même sur les rochers les moins durs ; les noms d’Angélique et de Médor, entrelacés ensemble de mille façons, couvraient aussi les murs de la cabane.

Quand Angélique jugea qu’elle avait assez longtemps séjourné dans cet endroit, elle résolut de retourner dans l’Inde, au Cathay, et de placer la couronne de son beau royaume sur la tête de Médor. Elle portait au bras un bracelet d’or, orné de riches pierreries, que le comte Roland lui avait donné, en témoignage du bien qu’il lui voulait. Elle le possédait depuis longtemps.

Morgane le donna jadis à Ziliant[77], pendant qu’elle le retenait captif dans le lac. Celui-ci, après avoir été rendu à son père Monodant, grâce au bras et à la valeur de Roland, donna le bracelet au comte. Roland, qui était amoureux, consentit à passer à son bras le cercle d’or, dans l’intention de le donner à sa reine, dont je vous parle.

---

[76] *Énéide*, chant IV.

[77] Épisode du *Roland amoureux* de Boïardo.

La dame l'avait conservé comme ce qu'elle avait de plus précieux, non par amour pour le paladin, mais parce qu'il était riche et d'un travail exquis. Elle réussit, je ne sais par quel artifice, à le garder lorsque, dans l'île des Pleurs, elle fut exposée nue en pâture à un monstre marin, par des gens inhospitaliers et cruels.

N'ayant pas d'autre récompense à offrir au bon pasteur et à sa femme, qui les avaient aidés avec un si grand zèle depuis le jour où ils étaient arrivés dans leur chaumière, elle ôta le bracelet de son bras et le leur donna ; elle voulut qu'ils le gardassent en souvenir d'elle. Puis ils s'acheminèrent vers la chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne.

Ils pensaient s'arrêter quelques jours à Barcelone ou à Valence, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un bon navire qui appareillât pour le Levant. En descendant le versant des Pyrénées, ils découvrirent la mer au delà de Girone, et, côtoyant le rivage à main gauche, ils se dirigèrent sur Barcelone par la route ordinaire.

Mais avant d'y arriver, ils rencontrèrent sur le sable du rivage un homme fou, dont le visage, la poitrine, les reins et tout le corps étaient tout souillés de boue et de fange, comme celui d'un porc. Cet homme se rua sur eux comme un dogue qui se jette sur un étranger, et vint détruire leur bonheur. Mais je retourne vous parler de Marphise.

Je veux vous parler de Marphise, d'Astolphe, d'Aquilant, de Griffon et des autres qui, la mort devant les yeux, sont livrés à la fureur de la mer dont ils ne peuvent se garantir. La fortune, de plus en plus arrogante, redouble ses menaces et ses colères, et bien qu'elle dure depuis trois jours, elle ne semble pas prête à s'apaiser.

L’onde ennemie et le vent toujours plus féroce ont brisé le gaillard d’arrière et la galerie. Le pilote fait couper et jeter à la mer les débris que l’ouragan laisse debout. L’un, dans sa cabine, se tient courbé sur la carte, cherchant, à la lumière d’une petite lanterne, le chemin à suivre ; l’autre visite la cale avec une torche.

Celui-ci se tient à la poupe, celui-là à la proue, devant la clepsydre, et regarde, à chaque demi-heure, combien on a fait de chemin, et quelle direction l’on suit. Puis, tous les matelots sont réunis sur le pont du navire, où ils tiennent conseil sous la présidence du patron, et donnent chacun leur avis.

L’un dit : « Nous sommes arrivés sous Limisso, si j’en juge par les bas-fonds. » L’autre soutient qu’on est près des rocs aigus de Tripoli, où la mer brise la plupart des navires ; un troisième s’écrie : « Nous courons nous perdre sur la côte de Satalie, objet d’effroi et de regrets pour plus d’un nocher. » Chacun parle selon son opinion ; mais tous sont oppressés et tourmentés d’une même crainte.

Le troisième jour, le vent les secoue avec plus de violence, et la mer frémit encore plus furieuse ; une lame brise et emporte le gouvernail ; une autre enlève d’un même coup la barre et celui qui la tient. Il faudrait avoir le cœur de marbre et plus dur que l’acier, pour ne pas être effrayé à un tel moment. Marphise, qui jusque-là n’avait jamais connu la crainte, a avoué, depuis, que ce jour-là elle eut peur.

Tous font des vœux de pèlerinage au mont Sinaï, à Galice, à Chypre, à Rome, au Saint-Sépulcre, à la Vierge d’Utine et à d’autres lieux célèbres. Cependant le malheureux navire, à moitié fracassé, est soulevé jusqu’au ciel ou plongé au fond de la mer. Pour moins le fatiguer, le patron avait fait couper le mât d’artimon.

Les ballots, les caisses, et tous les objets les plus lourds, sont jetés par-dessus la proue et la poupe ; les cabines, les magasins et les riches marchandises qu'ils renferment deviennent la proie des ondes. Les uns travaillent aux pompes, et cherchent à rejeter dans la mer l'eau qui remplit le navire ; les autres réparent dans la cale les endroits où la mer a causé des avaries.

Au bout de quatre jours passés au milieu de ces fatigues et de ces angoisses, ils étaient au bout de leurs forces, et la mer en aurait eu complètement raison, pour peu que sa fureur eût continué. Mais la vue du feu Saint-Elme, qui vint se poser sur la corniche de la proue – car ils n'avaient plus ni mâts ni antennes – leur fit espérer une prochaine accalmie.

À la vue de la flamme éclatante, les navigateurs s'agenouillèrent tous, et les yeux humides de larmes, la voix tremblante, ils implorèrent une mer tranquille. La tempête cruelle, jusqu'alors si tenace, s'arrêta soudain ; le mistral et l'aquilon laissèrent le navire en paix ; et le vent du Sud-Ouest régna seul sur la mer.

Il sortait avec tant de force de sa noire caverne, et produisait sur la surface de la mer agitée un courant si rapide, qu'il entraînait le navire plus rapidement que le faucon emporté sur ses ailes. Le nocher craignait déjà de le voir poussé jusqu'à la fin du monde, ou rompu en mille pièces et submergé.

Mais il trouva bientôt le moyen d'y remédier. Il fit jeter des fascines le long de la poupe et lâcher les câbles, ce qui ralentit des deux tiers la vitesse du bâtiment. Cette manœuvre, ajoutée à l'heureux présage causé par la vue du feu Saint-Elme brillant à la proue, sauva le navire qui aurait probablement péri sans cela, et lui permit de regagner en toute sûreté la haute mer.

Ils arrivèrent enfin dans le golfe de Laias, sur la côte de Syrie, en face d'une grande cité. Ils étaient si près du rivage, qu'ils

distinguaient les deux forteresses qui fermaient l'entrée du port. En reconnaissant la route qu'il suivait, le patron recommença à pâlir, car il ne voulait pas aborder à ce port, et ne pouvait reprendre la haute mer pour le fuir.

Il ne pouvait ni fuir ni reprendre la haute mer, ayant perdu ses mâts et ses antennes, et son pont, ainsi que ses maîtresses pièces, ayant été détruit, emporté ou abattu par les vagues. Aborder au port, c'était affronter la mort ou un perpétuel esclavage, tous ceux que leur erreur ou la mauvaise fortune y poussait y recevant la mort ou étant retenus prisonniers.

Rester plus longtemps sans prendre un parti offrait aussi un grand danger, car les habitants pouvaient à chaque instant sortir sur des barques armées et attaquer le navire, qui, loin de pouvoir se défendre, avait peine à se maintenir à flot. Pendant que le patron était indécis, le duc d'Angleterre lui demanda ce qui causait son hésitation, et pourquoi il n'avait pas encore abordé au port.

Le patron lui répond que ces rivages sont occupés par des femmes homicides, dont l'antique loi ordonne de tuer ou de retenir en esclavage quiconque y aborde. Celui-là seul peut échapper à cette double alternative, qui, après avoir vaincu dix chevaliers en champ clos, peut, la nuit suivante, livrer assaut dans le lit à dix donzelles.

Quand bien même il aurait triomphé de la première épreuve, il est mis à mort s'il ne surmonte pas la seconde, et ses compagnons sont contraints à servir comme laboureurs ou gardeurs de troupeaux. Si, au contraire, il parvient à vaincre dans les deux cas, il obtient la liberté de tous les siens. Quant à lui, il est retenu prisonnier, et doit servir d'époux à dix femmes, choisies à son goût.

Astolphe ne peut s'empêcher de rire en apprenant l'étrange loi de ce pays. Surviennent Sansonnet, puis Marphise, Aquilant et son frère. Le patron leur raconte également le motif qui le retient loin du port. « J'aime mieux – ajoute-t-il – être englouti par la mer que subir le joug de la servitude. »

Les matelots, et tous les autres passagers, furent de l'avis du patron. Mais Marphise et ses compagnons furent d'un avis contraire, le rivage leur paraissant plus sûr que la mer. Il leur semblait plus pénible de se voir entourés par les vagues en courroux, que de se trouver au milieu de cent mille épées. Ils redoutaient fort peu ce pays, ni tout autre où ils pouvaient se servir de leurs armes.

Les guerriers désirent aborder, surtout le duc anglais qui sait qu'avec le son de son cor il peut mettre en fuite tous les habitants de la contrée. Une partie des passagers approuve ce projet, l'autre le blâme. Une discussion s'engage. Mais le plus grand nombre se déclarent contre l'avis du patron, et le forcent à se diriger malgré lui vers le port.

À peine les a-t-on découverts de la cité cruelle, qu'une galère garnie d'une chiourme nombreuse et de matelots expérimentés, s'en vient droit au malheureux navire où règnent l'incertitude et la confusion. La galère attache à sa poupe la proue du bâtiment, et le remorque hors de la mer impitoyable.

On entre au port à force de rames plutôt qu'à l'aide de la voile, car l'alternance des brises du Sud et du Nord a fini par faire tomber le vent. Pendant ce temps, les chevaliers reprennent leurs dures cuirasses et ceignent leur fidèle épée, tout en cherchant à rendre le courage et l'espoir au patron et aux autres passagers qui tremblent de peur.

Le port ressemble au croissant de la lune, et a plus de quatre milles de tour ; l'entrée est large de six cents pas, et à chaque

corne du croissant s'élève une forteresse. La ville n'a à craindre aucun assaut, si ce n'est du côté du Midi ; elle s'étale en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau.

Dès que le navire est arrivé – avis en avait été donné dans toute la ville – six mille femmes, en costume de guerre et armées d'arcs, se réunissent sur le port, et, pour couper toute retraite, ferment la mer d'une forteresse à l'autre, au moyen de navires et de chaînes toujours prêts pour cet usage.

Une d'elles, aussi âgée que la sibylle de Cumes ou la mère d'Hector, fait appeler le patron et lui demande s'ils veulent se laisser mettre à mort, ou s'ils veulent se soumettre au joug ; ils ont le choix entre deux partis : mourir tous en ce lieu, ou y rester prisonniers.

« Il est vrai – disait-elle – que s'il se trouve parmi vous un homme assez courageux et assez fort pour combattre contre dix de nos hommes et leur donner la mort, puis pour remplir la nuit suivante l'office de mari auprès de dix femmes, il deviendra notre roi, et vous pourrez poursuivre votre route.

» À moins que vous ne préfériez rester aussi ; mais ceux qui voudront rester s'engageront à servir de mari à dix femmes. Si, au contraire, votre champion est vaincu par nos dix guerriers, ou s'il succombe dans la seconde épreuve, vous resterez tous comme esclaves, et lui périra. »

Là où la vieille croyait ne rencontrer que de la crainte, elle trouve une hardiesse inaccoutumée. Chacun des chevaliers se fait fort de soutenir l'une et l'autre épreuve. Quant à la seconde, ce n'est pas le cœur qui manque à Marphise pour la surmonter, bien qu'elle y soit peu apte, mais elle espère qu'à défaut de la nature son épée suffira pour la tirer d'affaire.

Après s’être entendus, ils chargent d’un commun accord le patron de répondre qu’il y a sur le navire des gens disposés à affronter les dangers du champ clos et du lit. Aussitôt tous les obstacles s’abaissent, le pilote accoste, déploie le câble et fait mordre l’ancre ; le pont est jeté, et les guerriers sortent du navire, tirant leurs destriers après eux.

Puis ils vont à travers la ville, qu’ils trouvent pleine de donzelles hardies, chevauchant dans les rues et luttant sur les places comme de vraies guerrières. Ici, il est défendu aux hommes de chausser l’éperon, de ceindre l’épée ou de porter aucune arme, excepté toutefois aux dix qui sont chargés de faire respecter l’antique coutume que je vous ai dite.

Tous les autres tiennent la navette, l’aiguille, le fuseau, ou sont occupés à se peigner et à se parer. Vêtus d’habits de femme, ils vont toujours à pied, ce qui leur donne un air mou et efféminé. Quelques-uns sont enchaînés et réservés pour les travaux de l’agriculture, ou pour la garde des troupeaux. En somme, les hommes sont peu nombreux ; c’est à peine si, pour mille femmes, on en compte cent, dans la ville et dans toute la contrée.

Les chevaliers conviennent de tirer au sort celui d’entre eux qui devra, pour le salut commun, lutter contre les dix champions dans la lice, et combattre ensuite sur un autre champ de bataille. Ils veulent écarter Marphise, estimant qu’elle ne peut songer à vaincre dans la seconde joute, car elle n’a pas ce qu’il faut pour remporter la victoire sur ce point.

Mais elle exige de participer au tirage, et, en définitive, le sort tombe sur elle. Elle dit : « Je perdrai la vie avant que vous perdiez la liberté. Mais cette épée – et elle leur montre l’épée qu’elle porte au côté – doit vous rassurer et vous convaincre que je saurai triompher de tous les obstacles, à la façon d’Alexandre qui trancha le nœud gordien.

» Je veux que désormais, jusqu'à la fin des siècles, les étrangers n'aient plus à redouter ce pays. » Ainsi elle dit, et ses compagnons ne peuvent lui refuser de tenter l'aventure. Donc, ils lui laissent courir la chance ou de tout perdre, ou de conquérir leur liberté. Quant à elle, déjà armée de toutes pièces, elle se présente en champ clos pour la bataille.

Au sommet de la ville, s'élève une place tout entourée de gradins, et qui sert uniquement à de semblables épreuves, aux joutes, aux chasses et aux jeux publics. Quatre portes de bronze en ferment l'entrée. Là pénètre la multitude confuse des femmes armées ; puis on dit à Marphise d'entrer.

Marphise fait son entrée sur un destrier blanc, moucheté de taches grises, à la tête petite, au regard de feu, à l'allure superbe et aux formes accomplies. Il avait été choisi à Damas entre mille qui y étaient tout bridés et sellés, comme le meilleur, le plus beau et le plus vaillant ; et, après l'avoir fait royalement harnacher, Norandin l'avait donné à Marphise.

Marphise entre par la porte du Sud. À son arrivée, l'arène retentit du son clair et aigu des trompettes. Un instant après, ses dix adversaires entrent dans la lice par la porte du Nord. Le chevalier qui marche à leur tête, semble valoir tous les autres ensemble.

Il s'avance sur un grand destrier qui, sauf le front et le pied gauche où se montrent quelques poils blancs, est plus sombre et plus noir qu'un corbeau. Les armes du chevalier, de la même couleur, semblent indiquer que son âme est aussi éloignée de la joie que les ténèbres le sont de la lumière.

Aussitôt que le signal du combat est donné, les neuf autres champions baissent tous ensemble la lance. Mais le chevalier aux armes noires dédaigne l'avantage du nombre ; il se retire de

côté et ne semble pas vouloir prendre part à la lutte commune. Sa courtoisie l'empêche de profiter de la loi du pays. Il se retire de côté, et regarde ce qu'une seule lance pourra faire contre neuf.

Le destrier, à l'allure douce et ferme à la fois, porte rapidement la jeune guerrière à la rencontre de ses adversaires. Pendant sa course, Marphise met en arrêt sa lance, si lourde que quatre hommes auraient peine à la soutenir. En quittant le navire, elle l'avait choisie, comme la meilleure, entre beaucoup d'autres. L'air terrible dont elle s'avance fait pâlir mille visages, fait tressaillir mille cœurs.

Elle ouvre la poitrine du premier qu'elle rencontre, aussi facilement que si elle avait été nue ; elle transperce sa cuirasse, sa cotte de mailles, après avoir percé d'outre en outre son épais bouclier garni d'acier. On voit le fer sortir d'une coudée derrière les épaules, tellement le coup fut terrible. Marphise laisse en arrière cet adversaire avec la lance enfoncée dans la poitrine, et se jette à toute bride sur les autres.

Elle culbute celui qui vient le second ; elle rompt les reins au troisième d'un coup terrible, et les jette tous deux, sans vie, hors de selle, tellement le choc est rude, et l'attaque rapide. J'ai vu les bombardes ouvrir les escadrons de la même façon que Marphise fait pour cette troupe.

Sur elle plus d'une lance est rompue, mais les coups ne semblent pas plus l'ébranler que les grosses balles n'ébranlent le mur d'un jeu de paume. La trempe de son haubert est si dure, que les plus rudes chocs ne peuvent rien contre lui. Il a été forgé par enchantement aux feux de l'enfer et trempé dans les eaux de l'Averne.

Parvenue à l'extrémité de la lice, elle fait faire volte-face à son destrier, l'arrête un instant, puis le lance avec impétuosité

contre les autres, les disperse, les abat, et teint son épée de sang jusqu'à la garde. Elle enlève à l'un la tête, à l'autre le bras ; elle en coupe un autre en deux, de telle sorte que le buste, avec la tête et les bras, roule à terre, tandis que le ventre et les jambes restent en selle.

Elle le coupe en deux, ai-je dit, droit entre les côtes et les hanches, et le fait ressembler à ces figures d'argent ou de cire pure, que les pèlerins placent en ex-voto devant les images des saints, pour les remercier des grâces qu'ils leur ont fait obtenir.

Puis, elle se met à la poursuite d'un autre qui fuit ; il n'est pas arrivé au milieu de la lice, qu'elle l'atteint, et lui partage la tête et le cou, de telle façon que jamais médecin ne put les rajuster. En somme, elle tue l'un après l'autre tous ses adversaires, ou bien elle les blesse si grièvement, qu'elle les met dans l'impossibilité de se relever et de continuer la lutte.

Le chevalier qui avait conduit les neuf autres, s'était tenu pendant tout ce temps dans un coin de la lice, parce qu'il lui semblait injuste et déloyal d'attaquer avec tant d'avantage un seul adversaire. Maintenant qu'il voit toute sa troupe tombée sous une seule main, il s'avance pour bien montrer que s'il n'a point pris part à la lutte, c'est par courtoisie et non par crainte.

Il fait signe avec la main qu'avant de combattre il a quelque chose à dire ; et ne pensant pas que, sous des dehors si virils, il a affaire à une jeune fille, il dit à son adversaire : « Chevalier, tu dois être fatigué d'avoir tué tant de gens, et ce serait montrer peu de courtoisie que de profiter aujourd'hui de ta lassitude.

» Si tu veux te reposer jusqu'au lever du soleil, puis revenir demain au champ clos, je te l'accorde. Il me reviendrait peu d'honneur de me mesurer aujourd'hui avec toi, car je crois que tu dois être fatigué et las. » « Combattre sous les armes n'est pas

chose nouvelle pour moi, et je ne me fatigue pas pour si peu, – dit Marphise – j'espère te le prouver bientôt à ton détriment.

» Je te rends grâce de ta courtoisie, mais je n'ai pas encore besoin de me reposer, et le jour est tellement peu avancé, qu'il y aurait vraiment vergogne à le passer tout entier dans l'oisiveté. » Le chevalier répondit : « Que ne puis-je satisfaire ce que mon cœur désire, aussi facilement que je puis te satisfaire en cette circonstance ! Mais prends garde que le jour ne te manque plus que tu ne crois. »

Ainsi il dit, et il fait porter en toute hâte deux grosses lances, ou plutôt deux lourdes antennes. Il donne le choix à Marphise, et prend pour lui celle qui reste. Déjà les deux adversaires sont à leur place, et l'on n'attend plus que le signal du combat. Soudain, la terre, l'air et la mer retentissent et tressaillent quand ils s'ébranlent au premier son de la trompette.

Parmi les spectateurs, on n'en verrait pas un qui ne retienne son haleine. Les lèvres fermées, les yeux fixes, ils attendent, avec anxiété, de savoir lequel des deux champions remportera la victoire. Marphise dirige sa lance pour désarçonner le chevalier noir de façon qu'il ne se relève plus ; de son côté, le chevalier noir ne s'étudie pas moins à mettre Marphise à mort.

Les lances, toutes deux en bois de saule sec et léger, au lieu d'être en chêne lourd et dur, se brisent jusqu'à la poignée. Le choc est si terrible, qu'il semble que les destriers aient tous les nerfs des jambes coupés d'un coup de faux. Tous deux tombent ; mais les cavaliers sont également prompts à se dégager des étriers.

Depuis qu'elle tient une lance, Marphise a enlevé de selle, au premier choc, plus de mille chevaliers, et jamais elle n'a vidé les arçons. Elle les vide, cette fois, comme vous venez de l'entendre. Elle n'est pas seulement surprise de ce cas étrange,

elle en reste comme stupéfiée. Le chevalier noir ne trouve pas sa propre chute moins étrange, car il n'est pas habitué à être désarçonné facilement.

Ils ont à peine touché la terre, qu'ils sont sur pied, et recommencent le combat. Ils frappent en furieux de la taille et de la pointe, parant tantôt avec l'écu, tantôt avec l'épée, tantôt en bondissant de côté et d'autre. Les coups tombent en plein ou à vide ; l'air en siffle et en retentit longuement. Les casques, les hauberts, les écus font voir qu'ils sont plus solides que des enclumes.

Si le bras de la rude donzelle est lourd, celui du chevalier ennemi n'est pas léger. Des deux côtés, les forces sont égales ; si l'un porte un coup, il en reçoit sur-le-champ un pareil. Pour trouver deux cœurs fiers, audacieux, intrépides, il n'est pas besoin de chercher ailleurs que chez ces deux-là ; on ne pourrait non plus trouver plus de dextérité ni plus de force que n'en ont les deux combattants.

Les femmes, qui depuis un grand moment admirent cette succession de coups terribles, et qui ne saisissent aucun signe de faiblesse ou de fatigue chez les chevaliers, les proclament les deux meilleurs guerriers qui soient au monde. Il leur semble que, s'ils n'avaient pas une force plus qu'ordinaire, ils devraient être morts rien que de fatigue.

Marphise, réfléchissant, se disait à elle-même : « Il a été heureux pour moi que celui-ci ne se soit pas mis plus tôt de la partie ; car, s'il avait été tout d'abord avec ses compagnons, je courais le risque d'être tuée, puisque j'ai peine, maintenant qu'il est seul, à résister à ses coups. » Ainsi disait Marphise, sans discontinuer toutefois de faire tournoyer son épée.

« Il a été heureux pour moi – disait de son côté son adversaire – que je n'aie pas laissé celui-ci se reposer. C'est à

grand'peine que je puis m'en défendre, maintenant qu'il est fatigué de la première lutte. Qu'aurait-ce été, s'il avait pu reprendre toute sa force, en se reposant jusqu'à demain ? J'ai été aussi heureux qu'on peut l'être, qu'il n'ait pas voulu accepter ce que je lui offrais. »

La bataille dura jusqu'au soir, sans que l'on pût déclarer lequel des deux avait l'avantage. L'obscurité ne leur aurait pas permis de continuer la lutte. La nuit venue, le chevalier fut le premier à dire courtoisement à l'illustre guerrière : « Que faire, puisque la nuit importune nous a surpris avec des chances égales ?

» Il me semble que le meilleur est de prolonger ton existence au moins jusqu'à ce qu'il fasse jour. Je ne puis t'accorder de vivre au delà d'une nuit ; mais je désire que tu ne m'accuses pas, si je ne te laisse pas un plus long répit. Je ne veux pas que la faute en soit rejetée sur moi, mais sur l'impitoyable loi imposée par le sexe féminin qui gouverne ici.

» Celui pour qui rien n'est obscur sait si je te plains, toi et tous les tiens. Tu peux venir dans ma demeure avec tes compagnons ; partout ailleurs, tu ne serais point en sûreté, parce que les femmes dont tu as tué aujourd'hui les maris sont déjà conjurées contre toi, et chacun de ceux à qui tu as donné la mort était le mari de dix femmes.

» Quatre-vingt-dix femmes brûlent de se venger du dommage que tu leur as causé ; de sorte que, si tu ne viens pas loger chez moi, tu dois t'attendre à être attaqué cette nuit. » Marphise dit : « J'accepte ton hospitalité ; je suis sûre qu'elle ne sera pas au-dessous de ta loyauté et de la bonté de ton cœur, ainsi que de ton courage et de ta valeur corporelle.

» Mais ne te tourmente pas à l'idée que tu dois me tuer ; tu peux bien plutôt être tourmenté d'une idée contraire. Jusqu'ici,

je ne crois pas t'avoir donné sujet de rire en me montrant un adversaire moins redoutable que toi. Soit que tu veuilles continuer le combat, ou le suspendre, et combattre à la clarté de la lune ou à celle du soleil, tu m'auras en face de toi au moindre signe, comme à chaque fois que tu le désireras. ».

Ainsi fut différée la bataille, jusqu'à ce que l'aurore nouvelle sortît du Gange, et l'on resta sans conclure pour savoir quel était le meilleur des deux guerriers. Le libéral chevalier vint vers Aquilant, Griffon et les autres, et les pria de consentir à loger avec lui jusqu'au lendemain.

Ils acceptèrent l'invitation sans hésiter. Puis, à la lueur des torches ardentes, ils montèrent tous à la demeure royale qui contenait de nombreux et superbes appartements. Lorsque les combattants eurent enlevé leur casque, Marphise et ses amis restèrent stupéfaits, en voyant que le chevalier noir, autant qu'on pouvait en juger, n'avait pas encore dépassé l'âge de dix-huit ans.

La jeune guerrière s'étonne qu'un si jeune homme ait tant de vaillance sous les armes ; son adversaire n'est pas moins émerveillé, lorsqu'à la chevelure de Marphise il voit à qui il a livré bataille. Tous deux se demandent leur nom, et s'empressent de satisfaire leur mutuelle curiosité. Mais je vous attends à l'autre chant, pour vous apprendre comment se nommait le jeune homme.

Chant XX

ARGUMENT. – Le dixième guerrier contre lequel Marphise a combattu jusqu'à la nuit se fait connaître à elle comme étant Guidon le Sauvage, de la famille de Clermont, et lui raconte l'origine de la cruelle coutume maintenue dans la ville. Marphise et ses compagnons se décident à s'échapper par la force des armes. Astolphe donne du cor et tous s'enfuient épouvantés. Marphise arrive en France et rencontre la vieille Gabrine, l'ancienne gardienne d'Isabelle. Elle fait route avec elle et renverse Pinabel de cheval. Elle rencontre Zerbin, lui fait vider les arçons et lui donne Gabrine en garde.

Les femmes de l'antiquité ont accompli d'admirables choses dans la carrière des armes et sous l'inspiration des Muses sacrées. Leurs œuvres, belles et glorieuses, ont répandu sur le monde entier un vif éclat. Arpalice et Camille sont fameuses[78] par leur habitude des batailles ; Sapho et Corinne se sont illustrées par leur science, et leur nom ne tombera jamais dans la nuit.

Les femmes ont atteint la perfection dans tous les arts où elles se sont exercées. Quiconque interroge attentivement l'histoire, peut voir que le souvenir n'en est pas encore effacé. Si le monde a été longtemps privé de femmes remarquables, cette mauvaise influence n'a pas toujours duré, et sans doute l'envie

---

[78] Arpalice, fille du roi de Thrace, défendit vaillamment le royaume de son père contre Néoptolème, fils d'Achille. Camille, fille du roi des Volsques, donna son appui à Turnus, roi des Rutules, contre Énée.

ou l'ignorance des écrivains avait tenu dans l'ombre les éloges qui leur étaient dus.

À ce qu'il me semble, les femmes de notre siècle se distinguent par de tels mérites, que nous pouvons sans crainte consacrer nos écrits à transmettre leur souvenir aux siècles futurs, afin que les attaques odieuses des méchants soient noyées dans une éternelle infamie ; aussi la gloire de nos contemporaines apparaîtra si éclatante, qu'elle surpassera de bien loin celle de Marphise.

Mais revenons à cette dernière. La jeune fille ne refuse pas de se faire connaître au chevalier qui a été si courtois envers elle et qui paraît tout disposé, lui aussi, à lui apprendre qui il est. Elle se libère sur-le-champ de sa dette, et lui dit le nom qu'il désire savoir : « Je suis Marphise – dit-elle. » Et c'est assez, car le reste est connu de tout l'univers.

L'autre commence, son tour venu, à se faire connaître d'une manière plus détaillée, en disant : « Je crois que chacun de vous a présent à la mémoire le nom de ma famille. Ce n'est pas seulement la France, l'Espagne et les pays voisins, mais l'Inde, l'Éthiopie et les contrées glacées du Pont, qui connaissent l'illustre maison de Clermont d'où sont sortis le chevalier qui tua Almonte[79],

» Et celui qui donna la mort à Clariel et à Mambrin[80], et détruisit leur empire. Je suis de ce sang. À l'endroit où l'Ister vient se jeter, par huit ou dix bouches, dans le Pont-Euxin, ma mère m'engendra du duc Aymon, qui était arrivé dans ce pays comme voyageur. Il y a un an bientôt que je l'ai laissée dans les pleurs, pour aller en France retrouver ma famille.

---

[79] Roland.

[80] Renaud.

» Mais je n'ai pu achever mon voyage, ayant été poussé sur ce rivage par la tempête. Voilà dix mois, ou plus peut-être, que j'y suis retenu, et que j'y compte les jours et les heures. Mon nom est Guidon le Sauvage. Il est encore connu par peu d'exploits. Je tuai ici Argilon de Mélibée et dix chevaliers qu'il avait avec lui.

» Je subis également l'épreuve des donzelles. Maintenant j'en ai dix à ma disposition pour mes plaisirs. Je les ai choisies parmi les plus belles, et elles sont en effet les plus gentes de tout le royaume. Je leur commande ainsi qu'à toutes les autres, car elles m'ont remis le sceptre et le gouvernement, comme elles le donneront à quiconque verra la fortune lui sourire, et mettra les dix champions à mort. »

Les chevaliers demandent à Guidon pourquoi il y a si peu d'hommes dans le pays, et pourquoi ils sont assujettis aux femmes, comme celles-ci le sont à leurs maris dans les autres contrées. Guidon leur dit : « J'en ai entendu souvent raconter le motif depuis que je demeure en ces lieux, et puisque cela vous est agréable, je vais vous le répéter comme je l'ai entendu moi-même.

» À l'époque où les Grecs revinrent de Troie, après vingt années d'absence – le siège avait duré dix ans, et ils furent pendant dix ans le jouet des vents contraires – ils trouvèrent que leurs femmes, pour se consoler des chagrins d'une si longue absence, avaient toutes pris de jeunes amants, afin, sans doute, de ne point se refroidir dans leur lit solitaire.

» Les Grecs trouvèrent leurs maisons pleines d'enfants qui étaient à d'autres qu'à eux. Cependant, d'un commun accord, ils pardonnèrent à leurs femmes, comprenant bien qu'elles n'avaient pu jeûner si longtemps. Mais ils résolurent d'expulser les fils de l'adultère, et de les envoyer chercher fortune ailleurs,

ne voulant pas qu'ils fussent plus longtemps nourris à leurs frais.

» On en exposa une partie ; les autres furent cachés par leurs mères et conservèrent la vie. Les adultes furent répartis, d'un côté et d'autre, de différentes façons : les uns furent faits soldats ; les autres cultivèrent les sciences et les arts ; ceux-ci labourèrent la terre ; ceux-là prirent du service dans les cours ; d'autres enfin devinrent pasteurs, selon qu'il plut à Celle qui coordonne tout ici-bas.

» Parmi ceux qui partirent, se trouvait un jeune homme, fils de la cruelle reine Clytemnestre. Il était âgé de dix-huit ans, et frais comme un lis ou la rose nouvellement cueillie sur le buisson. Monté sur un navire armé en guerre, il se mit à parcourir les mers, et se livra à la piraterie, en compagnie d'une centaine de jouvenceaux de son âge, choisis dans toute la Grèce.

» Dans le même temps, les Crétois ayant chassé leur roi Idoménée, à cause de sa cruauté, rassemblaient de tous côtés des troupes et des armes pour défendre leur nouvelle république. Ils prirent à leur solde, en le payant largement, Phalante, – c'était le nom du jeune Grec – ainsi que tous ses compagnons, et leur confièrent la garde de la ville de Dicthyne.

» Des cent villes remarquables que comptait la Crète, Dicthyne était la plus riche et la plus plaisante. Les femmes y étaient belles et amoureuses, et, du matin au soir, la vie s'y passait dans les plaisirs et les jeux. Comme de tout temps on y avait fait aux étrangers l'accueil le plus gracieux, les Crétoises ne tardèrent pas à faire de Phalante et de ses compagnons les maîtres de leurs maisons.

» Ils étaient tous jeunes et bien faits, car Phalante avait choisi la fleur de la Grèce ; aussi, dès qu'ils apparurent, ils arrachèrent de la poitrine le cœur de toutes les belles dames. Ayant,

par la suite, montré qu'ils étaient aussi bons et aussi vaillants au lit qu'ils étaient beaux, ils devinrent si chers à leurs dames, que celles-ci les préféraient à tout autre bien.

» La guerre, pour laquelle Phalante avait été engagé, étant terminée, et la solde de guerre n'étant plus payée, les jeunes Grecs songèrent à quitter une ville où ils n'avaient plus rien à gagner. Ils éprouvèrent une vive résistance de la part des femmes de Crète, qui versèrent à cette occasion plus de pleurs que si leurs pères fussent morts.

» Leurs dames les supplièrent de rester ; mais voyant qu'ils ne voulaient pas y consentir, elles partirent avec eux, abandonnant pères, frères et enfants, après avoir emporté de chez elles tout ce qu'elles purent de pierreries et d'or. Cela se fit si secrètement, que personne en Crète ne soupçonna leur fuite.

» Le vent fut si propice, et l'heure si bien choisie par Phalante pour leur fuite, qu'ils étaient déjà très loin, quand on s'aperçut en Crète du dommage causé par leur fuite. Poussés par le hasard sur cette plage alors inhabitée, ils s'y arrêtèrent, et y jouirent en sûreté du fruit de leur rapt.

» Ils s'y livrèrent pendant dix jours à toute l'ardeur des plaisirs amoureux. Mais, comme il arrive souvent que la satiété amène l'ennui dans les cœurs juvéniles, ils furent tous d'accord pour vivre sans femmes et se débarrasser d'une telle charge. Il n'est pas en effet de fardeau plus lourd que d'avoir sur les bras une femme qui vous ennuie.

» Pour eux, qui étaient avides de gain et de rapines, et peu soucieux de faire de grosses dépenses, ils comprirent que pour subvenir à l'entretien de tant de concubines, il leur fallait autre chose que leurs arcs et leurs flèches. Aussi, abandonnant là les malheureuses, ils partirent en emportant leurs trésors, et se di-

rigèrent vers la Pouille, où j'ai entendu dire qu'ils bâtirent dans la suite la ville de Tarente, sur le bord de la mer.

» Les femmes, se voyant trahies par leurs amants en qui elles avaient la plus grande confiance, restèrent plusieurs jours dans un tel état d'abattement, qu'elles ressemblaient à des statues immobiles sur le rivage. Comprenant enfin que les cris et les larmes ne leur étaient d'aucun secours, elles commencèrent à songer comment elles sortiraient d'une si malheureuse situation.

» Au milieu d'avis fort divers, quelques-unes disaient qu'il fallait retourner en Crète, et se soumettre au jugement sévère de leurs pères et de leurs maris outragés, plutôt que de périr de misère et de faim sur ces bords déserts et dans ces bois sauvages. D'autres disaient que, plutôt que de faire cela, il vaudrait mieux se précipiter dans la mer ;

» Et que ce serait un moindre mal d'errer par le monde en courtisanes, ou comme mendiantes et esclaves, que d'aller s'offrir elles-mêmes aux justes châtiments que méritait leur conduite coupable. C'est ainsi que les infortunées ne savaient à quoi se résoudre, trouvant toutes les résolutions aussi dures, aussi pénibles les unes que les autres. Enfin une d'elles, nommée Orontée, et qui tirait son origine de Minos, se leva.

» Elle était la plus jeune, la plus belle et la plus aimable de toutes celles qui avaient été amenées là. Elle avait aimé Phalante à qui elle s'était donnée pucelle, et pour lequel elle avait abandonné son père. Son visage et son accent révélaient l'indignation dont son cœur magnanime était enflammé. Repoussant les propositions de ses compagnes, elle fit prévaloir la sienne.

» Elle fut d'avis qu'il ne fallait pas quitter cette terre dont elles avaient reconnu la fécondité et la salubrité ; qui était arro-

sée de fleuves aux eaux limpides, couverte de forêts épaisses, et dont la plus grande partie était en plaine. De plus, elle abondait en ports et en rades naturelles où les étrangers qui transportaient entre l'Afrique et l'Égypte les divers produits nécessaires à la vie, pouvaient trouver un asile sûr contre les mauvais temps.

» Il fallait, d'après elle, s'y fixer et tirer vengeance du sexe viril qui les avait si fort outragées. Elle proposa de mettre à sac, à feu et à sang tout navire que les vents contraindraient à relâcher dans leur port, et que pas un seul homme de l'équipage n'aurait la vie sauve. Ainsi fut proposée, ainsi fut acceptée et mise en usage cette loi inhumaine.

» Dès qu'elles sentaient approcher la tempête, les femmes couraient en armes sur le bord de la mer, conduites par l'implacable Orontée qui leur avait donné des lois et était devenue leur reine. Elles brûlaient et pillaient les navires poussés sur leurs rivages, ne laissant pas un homme vivant, qui pût en porter la nouvelle quelque part.

» Elles vécurent ainsi seules pendant quelques années, ennemies acharnées du sexe masculin. Mais elles finirent par s'apercevoir que, si elles ne changeaient pas de manière de procéder, elles prépareraient leur propre ruine. En effet, en ne se créant point une postérité, elles arriveraient infailliblement à voir dans peu de temps leur loi devenir inutile dans leur infécond royaume, alors qu'elles voulaient au contraire la rendre éternelle.

» Aussi, modérant un peu leur rigueur, elles choisirent, pendant un espace de quatre années, dix hommes les plus beaux et les plus vigoureux parmi ceux qu'elles capturèrent, et qu'elles jugèrent aptes à soutenir la joute amoureuse contre cent femmes qu'elles étaient. Un mari fut établi pour servir à dix d'entre elles.

» Mais avant d'en arriver là, elles en immolèrent un grand nombre jugés trop faibles pour cette rude besogne. Enfin, après en avoir mis dix à l'épreuve, elles leur firent partager leur lit et leur puissance, à la condition toutefois que, si d'autres hommes plus vigoureux abordaient dans leur port, ils seraient sans pitié passés au fil de l'épée.

» Plus tard, devenues grosses, et ayant donné le jour à des fils, elles en vinrent à craindre qu'il leur naquît tellement d'enfants mâles, qu'elles ne pussent plus se défendre d'eux, et que l'autorité, qui leur était si chère, ne finît par retomber aux mains des hommes. Elles prirent donc leurs mesures, pendant que leurs enfants mâles étaient encore tout jeunes, pour n'avoir point à redouter dans la suite leur rébellion.

» Pour que le sexe masculin ne vînt pas un jour à les subjuguer, elles instituèrent une loi horrible qui ne permettait à chaque mère de garder qu'un seul enfant mâle. Tous les autres devaient être étouffés, ou bien échangés et vendus hors du royaume. Ils étaient envoyés en tous lieux, et ceux à qui on les confiait avaient pour instructions formelles de rapporter des filles s'ils pouvaient en trouver en échange, et, dans le cas contraire, de ne pas revenir du moins les mains vides.

» Elles n'auraient même pas consenti à en garder un seul, si elles avaient pu conserver leur peuple sans leur concours. Telle était la pitié, la clémence de ces femmes, qu'elles étaient plus cruelles envers leurs propres fils qu'envers les étrangers. Ceux-ci continuèrent à subir le même sort ; seulement la loi fut corrigée en ceci qu'on ne les tua plus indistinctement comme autrefois.

» S'il en arrivait dix, vingt ou un plus grand nombre à la fois, ils étaient emprisonnés, et chaque jour l'un d'eux seulement était tiré de prison pour être immolé dans l'horrible tem-

ple qu'Orontée avait fait élever, et où se trouvait un autel dédié à la Vengeance. Et c'était à l'un de leurs dix époux désigné par le sort, qu'était réservé le soin de procéder au cruel sacrifice.

» Un grand nombre d'années après, un jeune homme, qui descendait du brave Alcide, et de grande valeur sous les armes, fut jeté sur ces bords inhospitaliers. Il s'appelait Elban. Comme il s'avançait sans aucune défiance, il fut pris avant même de s'en être aperçu, et fut enfermé sous bonne garde, dans une étroite prison où on le garda avec d'autres, pour l'immoler selon l'usage cruel.

» Son visage était si beau et si séduisant, ses manières et sa tournure si distinguées, son langage si doux et si éloquent, qu'un aspic lui-même se serait arrêté pour l'écouter ; si bien qu'on en parla, comme de la chose la plus rare qui fût au monde, à Alexandra, fille d'Orontée, laquelle, quoique courbée sous le nombre des années, vivait encore.

» Orontée vivait encore. Toutes celles qui étaient arrivées en ce pays avec elle étaient mortes ; mais d'autres étaient nées, et en si grand nombre, que pour chaque dizaine il n'y avait pas même un mari ; d'autant plus que les dix chevaliers avaient soin de faire aux arrivants une rude réception.

» Alexandra, désireuse de voir le jouvenceau qu'on lui avait tant vanté, obtint de sa mère, à force de prières, de voir et d'entendre Elban. Quand elle le quitta, elle sentit, à l'oppression qui l'étouffait, qu'elle lui laissait son cœur. Elle se sentit lier sans même essayer de résister, et se trouva prise par son propre prisonnier.

» Elban lui dit : “Femme, si la pitié qui règne dans les autres contrées que le soleil dans sa course vagabonde éclaire et colore avait encore quelque pouvoir ici, j'oserais, au nom de la beauté de votre âme dont tout cœur sensible doit s'énamourer,

vous demander de me conserver une vie que je serais prêt à répandre ensuite à chaque instant pour vous.

» ”Mais, puisqu'on ces lieux les cœurs humains sont fermés à la pitié hors de toute raison, je ne vous demande pas de me laisser la vie. Je sais bien que mes prières seraient vaines. Je vous demande seulement la faveur de mourir les armes à la main, comme un chevalier que je suis, bon ou mauvais, et non comme un coupable condamné par jugement, ou comme un vil animal voué au sacrifice.”

» La gentille Alexandra, émue de pitié pour le jouvenceau, avait les yeux humides de larmes ; elle répondit : “Bien que cette contrée soit plus cruelle que toute autre, je n'admets pas cependant que toutes les femmes y soient des Médées, comme tu le crois ; quand bien même elles seraient pis encore, moi seule voudrais faire exception entre toutes les autres.

» ”Et si je me suis montrée jusqu'ici impitoyable et cruelle comme toutes mes compagnes, je puis dire que c'est parce que je n'ai pas eu l'occasion de faire éclater ma pitié. Mais je serais plus enragée qu'un tigre, et j'aurais le cœur plus dur qu'un diamant, si ta beauté, ton courage et ta grâce ne m'avaient enlevé toute ma rudesse.

» ”Si la loi qui a été établie contre les étrangers n'était pas la plus forte, je n'hésiterais pas à racheter, au prix de ma mort, ta vie bien plus méritante que la mienne. Mais il n'est personne ici d'un rang assez élevé, qui puisse te donner une libre assistance ; et ce que tu demandes encore, bien que ce soit peu de chose, il sera difficile de l'obtenir.

» ”Cependant je verrai à faire que tu l'obtiennes, et que tu aies cette satisfaction avant de mourir ; mais je crains bien que tu n'en retires qu'un surcroît de tourments en rendant ton agonie plus longue.” Elban répliqua : “Quand bien même j'aurais à

me mesurer contre dix chevaliers armés de toutes pièces, je me sens un tel courage, que j'ai le ferme espoir de me sauver et de les tuer tous, fussent-ils armés de pied en cap."

» Alexandra ne répondit à cela que par un profond soupir, et se retira, emportant au cœur mille aiguillons amoureux, dont les blessures étaient inguérissables. Elle s'en vint trouver sa mère, et lui signifia sa volonté de ne pas laisser mourir un chevalier qui paraissait assez fort pour donner, à lui seul, la mort à dix autres.

» La reine Orontée fit rassembler son conseil, et dit : "Il nous importe de confier la garde de notre port et de nos rivages au meilleur champion que nous puissions trouver. Pour connaître celui que nous devrons choisir, il faut que nous l'éprouvions à son arrivée, afin de ne pas, à notre grand détriment, donner le pouvoir à un lâche, et mettre un vaillant à mort.

» "Je demande, si cela vous paraît bon comme à moi, qu'à l'avenir tout chevalier que la fortune aura poussé sur notre rivage, puisse, s'il le veut, au lieu d'être immolé tout d'abord, combattre contre nos dix champions. S'il est assez fort pour les vaincre tous, il aura la garde du port et de la population.

» "Je parle ainsi parce que nous avons en ce moment un prisonnier qui, paraît-il, s'offre à vaincre dix adversaires. Si, à lui seul, il vaut plus que les dix autres, il est très juste, par Dieu, qu'on lui accorde sa demande. Dans le cas contraire, il recevra une juste punition de sa témérité. » Orontée cessa alors de parler, et ce fut une des plus anciennes qui lui répondit.

« "La principale raison qui nous poussa à recourir au commerce des hommes ne fut pas la défense de ce royaume ; nous n'aurions pas eu besoin pour cela de leur concours, car nous aurions très bien pu suffire à nous protéger nous-mêmes, et

nous saurions encore le faire si nous ne craignions pas de voir notre postérité s'éteindre un jour.

» "C'est parce que nous ne pouvions pas avoir de postérité sans leur concours, que nous les avons admis à nos côtés, mais à la condition qu'ils ne seraient jamais plus d'un contre dix d'entre nous, afin qu'ils ne pussent nous dominer. Nous avons fait cela pour avoir d'eux des enfants, et non pour le besoin de notre défense. Leur vaillance ne servirait à rien pour ce qu'ils ont à faire, et nous serait dangereuse ou inutile pour le reste.

» "Avoir au milieu de nous un homme si puissant, est entièrement contraire à notre but principal. S'il peut, à lui seul, donner la mort à dix hommes, combien de femmes ne fera-il pas taire d'un signe ? Si nos dix champions avaient été aussi forts, ils nous auraient enlevé le pouvoir dès le premier jour. Ce n'est pas un bon moyen de conserver le pouvoir que de donner des armes à plus forts que nous.

» "Songe aussi que si la fortune est assez favorable à ton prisonnier pour qu'il tue ses dix adversaires, tu auras à supporter les cris et les reproches des cent femmes qui resteront privées de leurs maris. S'il veut échapper à la mort, qu'il fasse une autre proposition que celle de tuer dix jeunes hommes. Si par exemple, il peut faire auprès de cent femmes ce que feraient dix autres hommes, alors qu'on l'épargne !"

» Tel fut l'avis de la cruelle Artémise – elle se nommait ainsi – et elle faillit être cause qu'Elban fût conservé pour être immolé dans le temple aux divinités impitoyables. Mais Orontée, qui voulait en bonne mère complaire à sa fille, lui répliqua par de nouvelles raisons, et finit par faire prévaloir son avis dans le Sénat.

» La réputation qu'avait Elban de surpasser en beauté tous les chevaliers du monde, fut d'un tel poids sur l'esprit des jeunes

femmes qui faisaient partie du Conseil, qu'elle fit repousser l'opinion des vieilles qui, ainsi qu'Artémise, voulaient appliquer l'ancienne loi. Il s'en fallut même de peu qu'Elban fût délivré sans subir d'épreuve.

» En somme, on convint de lui faire grâce, mais après qu'il aurait tué en champ clos les dix champions, et qu'il aurait triomphé, dans un assaut d'un autre genre, de dix femmes, selon la coutume, et non de cent. Le lendemain il fut tiré de prison ; on lui donna à choisir des armes et un cheval, et on le mit seul en présence de dix guerriers. Il les tua tous sur place l'un après l'autre.

» La nuit suivante, il subit, seul et nu, l'épreuve des dix donzelles, et son audace eut un tel succès, qu'il put faire l'essai de toutes les dix. Cette prouesse lui acquit tellement les faveurs d'Orontée, qu'elle le prit pour gendre et lui donna Alexandra, ainsi que les neuf autres femmes avec lesquelles il avait fait ses preuves nocturnes.

» Elle laissa ensuite en héritage à lui et à la belle Alexandra, cette ville à laquelle celle-ci donna son nom, en lui imposant, ainsi qu'à tous ses successeurs, l'obligation de faire observer la loi suivante : tout étranger à qui sa mauvaise étoile ferait porter sur ces bords un pied aventureux, aurait le choix ou de se donner en sacrifice, ou de se mesurer, seul, contre dix guerriers.

» Et s'il advenait qu'il mît à mort les hommes, il devrait, la nuit suivante, subir l'épreuve des femmes. Si la fortune lui souriait encore assez pour lui permettre de sortir vainqueur de cette dernière lutte, il deviendrait le roi et le chef de cette nation de femmes, et en choisirait dix à son gré, avec lesquelles il régnerait, jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant plus fort réussît à lui ôter la vie.

» Pendant deux mille ans, cette coutume impitoyable s'est maintenue, et elle se maintient encore ; peu de jours se passent sans qu'un malheureux voyageur soit égorgé dans le temple. Si quelqu'un, à l'exemple d'Elban, demande à combattre – et il s'en trouve quelquefois – il perd la plupart du temps la vie dans le premier assaut, et sur mille, pas un ne surmonte la deuxième épreuve.

» Quelques-uns cependant la surmontent, mais ils sont si rares, qu'on pourrait les compter sur les doigts. Argilon fut un de ceux-là ; mais il ne resta pas roi longtemps à la tête de sa dizaine, car les vents contraires m'ayant poussé ici, je lui fermai les yeux d'un éternel sommeil. Que ne suis-je mort avec lui ce jour-là, plutôt que de vivre esclave dans une telle honte !

» Les plaisirs amoureux, les ris et les jeux que tous les jeunes hommes de mon âge aiment tant ; la pourpre, les pierreries, et le rang suprême dans son pays, n'ont, par Dieu ! jamais pu contenter un homme privé de sa liberté. Quant à moi, ne pouvoir pas m'en aller d'ici, me paraît une servitude lourde et intolérable.

» L'idée que la plus belle fleur de mes meilleures années se consume dans une tâche si vile et si efféminée, tient mon cœur en un continuel émoi, et m'enlève tout sentiment du plaisir. La renommée de ma famille déploie ses ailes sur le monde entier et s'envole jusqu'aux cieux. Peut-être en aurais-je aussi ma bonne part, si je pouvais rejoindre mes frères.

» Il me semble que le destin m'a fait injure en me choisissant pour un si vil service. C'est ainsi que, dans le troupeau, on rejette avec dédain le destrier qui a un défaut à l'œil ou au pied, ou qu'un accident a rendu impropre aux combats ou à un meilleur usage. N'espérant pas sortir d'un si honteux esclavage autrement que par la mort, je désire mourir. »

Guidon termine ici son récit, et dans son indignation, il maudit le jour où sa victoire sur les dix chevaliers et sur les dix femmes lui acquit le trône. Pendant ce temps, Astolphe s'était contenté d'écouter, sans se faire connaître, jusqu'à ce qu'il fût certain, à plus d'un signe, que Guidon était bien, comme il l'avait dit, le fils de son parent Aymon.

Puis il lui répondit : « Je suis le duc d'Angleterre, ton cousin Astolphe. » Et le prenant dans ses bras, il l'embrassa avec amour et courtoisie, non sans répandre des larmes. « Mon cher parent – ajouta-t-il – ta mère n'avait pas besoin de te mettre d'autre signe au cou pour nous faire voir que tu es des nôtres ; il te suffit de montrer ta vaillance avec ton épée. »

Guidon, qui dans un autre moment se serait fort réjoui de retrouver un si proche parent, l'accueille le visage triste, et sa vue lui fait éprouver de la douleur. Il sait que, dès le lendemain même pour tout délai, il ne peut conserver la vie qu'en rendant Astolphe esclave, et que si Astolphe reste libre, lui-même doit mourir ; de sorte que le bonheur de l'un doit causer infailliblement le malheur de l'autre.

Il est aussi douloureusement affligé d'avoir à réduire, par sa victoire, les autres chevaliers en esclavage, d'autant plus que sa mort même ne les ferait pas échapper à la servitude ; car Marphise, après avoir surmonté la première épreuve, doit succomber dans la seconde ; elle aura donc vaincu sans aucun profit ; ils n'en deviendront pas moins esclaves, et elle sera mise à mort.

D'un autre côté, l'extrême jeunesse, la courtoisie et la vaillance du jeune chevalier ont tellement touché de pitié et d'affection le cœur de Marphise et de ses compagnons, qu'il semble qu'ils auraient presque du regret de devoir leur liberté à sa mort. Si Marphise ne peut se dispenser de le tuer, elle veut mourir, elle aussi.

Elle dit à Guidon : « Viens avec nous, et nous sortirons d'ici de vive force. » « Hélas ! – répondit Guidon – laisse tout espoir de t'échapper jamais, et résous-toi à vaincre ou à périr de ma main. » Elle répliqua : « Jamais mon cœur n'a tremblé pour achever ce que j'ai entrepris, et je ne connais pas de route plus sûre que celle que m'ouvre mon épée.

» J'ai tellement éprouvé ta valeur sur le champ de bataille, que si tu es avec nous, je ne recule devant aucune tentative. Quand la foule sera demain assise tout autour de la lice, je veux que nous massacrions toutes ces femmes, qu'elles prennent la fuite, ou qu'elles cherchent à se défendre, et que nous abandonnions leurs corps aux loups et aux vautours de ce pays. Quant à la ville, nous y mettrons le feu. »

Guidon lui répondit : « Je serai prompt à te suivre et à mourir à tes côtés. Mais n'espérons pas sortir de là vivants ; qu'il nous suffise de venger le plus possible notre mort, car plus de dix mille femmes seront présentes sur la place, et autant resteront à la garde du port, des remparts et de la ville. Je ne vois aucun chemin sûr par où nous échapper. »

Marphise dit : « Seraient-elles plus nombreuses que les soldats que Xerxès eut jadis autour de lui, plus nombreuses que les anges rebelles qui, à leur éternelle honte, furent chassés du ciel, si tu es avec moi, ou si, du moins, tu n'es pas avec elles, je prétends les occire toutes en un jour. » Guidon reprit : « Je ne connais pas de moyen pour tenter de nous ouvrir un chemin, sinon un,

» Un seul peut nous sauver s'il réussit, et je vais vous le dire maintenant qu'il m'en souvient. Hors les femmes, il n'est permis à personne de sortir et de se promener sur le rivage. Pour cette raison, il faut que je me confie à la fidélité d'une de

mes épouses qui m'a souvent donné de son profond amour de plus fortes preuves que celle que je lui demanderai aujourd'hui.

» Non moins que moi, elle désire se soustraire à cette servitude pour me suivre ; car elle espère, une fois débarrassée de ses rivales, vivre seule avec moi. Elle fera, pendant que l'obscurité règne encore, préparer dans le port une fuste ou un brigantin que vos matelots trouveront tout disposé pour partir, dès qu'ils y seront arrivés.

» Derrière moi, vous tous, chevaliers, marchands et matelots, qui avez été forcés malgré vous de recevoir l'hospitalité sous mon toit, vous aurez à vous frayer un large sentier avec vos poitrines dans le cas où le chemin nous serait intercepté. Ainsi j'espère, avec l'aide de nos épées, vous tirer de la cruelle cité. »

« Fais comme bon te semble, – dit Marphise ; – pour moi, je suis sûre de sortir par ma propre énergie. Il m'est plus facile d'occire de ma main tous ceux qui sont dans ces murs, que de fuir ou de donner le moindre signe de crainte. Je veux sortir en plein jour, et par la seule force des armes, car tout autre moyen me paraît honteux.

» Je sais que, si l'on savait que je suis une femme, je serais comblée ici d'honneurs et de récompenses, et qu'on m'y donnerait volontiers une des premières places dans le Conseil ; mais étant venue avec ceux-ci, je n'entends pas jouir de plus de privilèges qu'eux. Ce serait une trop grande lâcheté que de rester libre ici, ou de m'en aller libre, laissant les autres dans l'esclavage. »

Ces paroles, et d'autres encore qui suivirent, montraient que la seule crainte d'augmenter le péril que couraient ses compagnons – son trop d'ardeur pouvait en effet tourner à leur détriment – empêchait Marphise d'attaquer de vive force la multi-

tude. Aussi, elle laissa à Guidon le soin d'employer le moyen qui lui paraîtrait le plus sûr.

Guidon profita de la nuit pour parler à Aléria – c'était le nom de son épouse la plus fidèle – et il n'eut pas besoin de la prier longtemps, car il la trouva toute disposée à exécuter ses ordres. Elle choisit un navire, le fit armer, et y fit transporter ses richesses les plus précieuses, feignant de vouloir, au lever de l'aurore, partir en course avec ses compagnes.

Elle avait auparavant fait préparer dans le palais des épées, des lances, des cuirasses et des boucliers, avec lesquels les marchands pussent s'armer, ainsi que les matelots qui étaient à moitié nus. Les uns dormirent, les autres restèrent à veiller, répartissant ainsi entre eux le repos et la garde. Attentifs, et les armes au dos, ils regardaient souvent si l'Orient ne rougissait pas encore.

Le soleil n'avait pas encore soulevé le voile obscur et épais qui recouvrait la terre, et la fille de Lycaon avait à peine fait disparaître sa charrue des champs du ciel[81], lorsque la foule des femmes, qui voulait voir la fin du combat, remplit l'amphithéâtre, comme les abeilles qui s'accumulent à l'entrée de leur ruche, lorsqu'au printemps elles veulent changer de demeure.

La population fait résonner le ciel et la terre du son des trompettes, des tambours et des cornes, comme si elle voulait avertir son prince de venir terminer la bataille commencée la veille. Aquilant et Griffon étaient déjà couverts de leurs armes, ainsi que le duc d'Angleterre, Guidon, Marphise, Sansonnet et

---

[81] Caliste, fille de Lycaon, et sa fille Arcade, qu'elle eut de Jupiter, avaient été changées en deux constellations boréales : la Grande Ourse et la Petite Ourse. L'une et l'autre ont l'apparence de charrue ou de char, et sont visibles jusqu'au lever de l'aube.

tous les autres, qui à pied, qui à cheval, instruits de ce qu'ils devaient faire.

« Pour descendre du palais à la mer et au port, il faut traverser la place ; il n'y a pas d'autre chemin, soit plus long, soit plus court. » Ainsi parla Guidon à ses compagnons, et après les avoir engagés à agir vigoureusement, il se mit en silence à leur tête, et entra sur la place où était la population, avec une troupe de plus de cent hommes.

Guidon, pressant ses compagnons, allait droit à l'autre porte pour sortir ; mais l'immense multitude qui l'entourait toute armée, et toute prête à frapper, comprit, en le voyant suivi de tant de gens, qu'il voulait fuir. Les femmes saisirent sur-le-champ leurs arcs et vinrent s'opposer à sa sortie.

Guidon et les autres vaillants chevaliers, et par dessus tous la terrible Marphise, ne furent point lents à jouer des mains, et firent de grands efforts pour forcer les portes. Mais la quantité de flèches qui pleuvaient sur eux de toutes parts, blessant ou tuant plusieurs de leurs compagnons, leur fit redouter à la fin de n'en retirer que du dommage et de la honte.

Si les hauberts des guerriers n'avaient point été aussi parfaits, ils avaient tout à craindre. Sansonnet eut son destrier tué sous lui ; celui de Marphise resta aussi sur place. Astolphe se dit alors à lui-même : « Or, qu'attends-je, et mon cor pourra-t-il jamais m'être plus utile ? Je vais voir, puisque nous ne pouvons le faire par l'épée, si je saurai avec mon cor ouvrir une voie sûre. »

Alors, comme il a l'habitude de faire dans les périls extrêmes, il porte le cor à sa bouche. Il semble que la terre et tout l'univers tremblent lorsque l'horrible son vient à frapper l'air. La terreur s'empare tellement du cœur de la foule, que, pour

fuir, elle se précipite en bas de l’amphithéâtre, affolée et pâle comme la mort, et abandonne la garde des portes.

De même qu’on voit se jeter d’une fenêtre ou d’un lieu élevé, une famille surprise par le feu dont elle se voit entourée de tous côtés, et qui, pendant que la famille dormait, a crû peu à peu ; ainsi, oubliant le soin de leur vie, toutes les femmes fuyaient le son épouvantable.

Deçà, delà, en haut, en bas, la foule court éperdue, et se hâte de fuir. Elles s’entassent plus de mille à chaque porte. Elles tombent par monceaux, et s’embarrassent les unes les autres. Beaucoup perdent la vie au milieu d’une telle précipitation ; d’autres s’élancent des balcons et des fenêtres ; plus d’un bras et plus d’une tête sont rompus ; les unes se tuent du coup, les autres restent estropiées.

Les pleurs et les cris montent ensemble vers le ciel, mêlés au fracas des ruines. Partout où le son du cor arrive, la foule épouvantée accélère sa fuite. Si vous m’entendez dire que la vile plèbe manque en cette circonstance de courage et qu’elle montre peu de cœur, ne vous en étonnez pas ; la nature du lièvre est d’avoir toujours peur.

Mais que direz-vous de Marphise jusque-là si fière, de Guidon le Sauvage, des deux fils d’Olivier qui ont déjà tant honoré leur race ? Jusqu’ici, ils ont toujours estimé cent mille adversaires autant qu’un zéro ; et maintenant, ils fuient sans le moindre courage, comme des lapins ou de timides colombes qui ont entendu retentir près d’eux une grande rumeur.

Ainsi le cor enchanté faisait sentir son pouvoir néfaste aux amis comme aux ennemis. Sansonnet, Guidon et les deux frères fuient derrière Marphise épouvantée, et ils ne peuvent fuir assez loin pour que leur oreille ne soit pas étourdie. Astolphe parcourt la ville de tous côtés, soufflant de plus en plus dans le cor.

Toutes fuient : les unes descendent vers le port, les autres gagnent la montagne ; d’autres courent se cacher dans les bois. Quelques-unes, sans se retourner, fuient pendant dix jours. Un grand nombre s’avancent tellement hors du port, qu’elles périssent dans les flots. Elles abandonnent à tel point les places, les temples et les maisons, que la ville semble vide.

Marphise, le brave Guidon, les deux frères et Sansonnet, pâles et tremblants, fuyaient vers la mer ; derrière eux, fuyaient les matelots et les marchands. Ils trouvèrent Aléria qui, entre les deux châteaux forts, leur avait préparé un navire. Après s’y être réunis en toute hâte, ils firent force de rames et déployèrent toutes les voiles.

Le duc avait parcouru la cité, à l’intérieur et à l’extérieur depuis les collines jusqu’à la mer ; partout il avait fait déserter les lieux ; chacun le fuyait, chacun se cachait à son approche. On en trouva un grand nombre qui, par lâcheté, s’étaient blotties dans des endroits secrets et immondes ; beaucoup d’autres, ne sachant où aller, s’étaient jetées à la nage et se noyèrent.

Le duc vient alors pour rejoindre ses compagnons qu’il croit retrouver sur le môle. Il regarde tout autour de lui sur la plage déserte, et n’en voit pas un seul. Il lève enfin les yeux, et les aperçoit qui s’éloignent à pleines voiles. Alors il est obligé de choisir une autre voie, puisque le navire qui devait l’emmener est parti.

Mais laissons-le aller. Ne vous inquiétez pas du long chemin qu’il a à parcourir seul sur la terre des infidèles et des barbares, où l’on ne marche jamais sans crainte. Il n’est pas de péril dont il ne puisse sortir grâce à son cor, et nous venons de le voir. Occupons-nous de ses compagnons qui fuient sur mer, tout tremblants de peur.

Ils s'éloignent à pleines voiles de la plage cruelle et arrosée de sang. Lorsqu'ils sont assez loin pour que le son du cor ne puisse plus les épouvanter, une vergogne à laquelle ils ne sont point habitués les saisit, et leur visage se colore comme du feu. Ils n'osent se regarder les uns les autres, et se tiennent tristes, sans parler, les regards baissés.

Cependant le pilote, poursuivant sa route, dépasse Chypre et Rhodes, s'engage dans la mer Égée, où il voit fuir cent îles diverses, double le cap périlleux de Malée, et poussé par un vent propice qui ne cesse de souffler, il découvre la Morée de Grèce. Puis il contourne la Sicile, entre dans la mer Tyrrhénienne, et côtoie les rivages riants d'Italie.

Il aborde enfin heureusement à Luna où il avait laissé sa famille, rendant grâces à Dieu de ce qu'il a pu parcourir la mer sans de plus grands malheurs, et de ce qu'il a pu gagner le rivage connu. Là les chevaliers trouvent un pilote prêt à partir pour la France et qui les engage à venir avec lui ; ils s'embarquent sur son navire, et arrivent en peu de temps à Marseille.

Bradamante, qui gouvernait le pays, en était alors absente. Si elle s'y fût trouvée, elle les aurait forcés, par ses paroles courtoises, à séjourner auprès d'elle. Dès qu'ils furent débarqués, Marphise prit congé des quatre chevaliers et de la femme de Guidon le Sauvage, et continua sa route à l'aventure,

Disant que ce n'était pas chose louable que tant de chevaliers allassent ensemble ; que les étourneaux et les colombes allaient en troupes, ainsi que les daims, les cerfs et tous les animaux sujets à la peur, mais que l'audacieux faucon et l'aigle altier, qui n'ont besoin de l'aide de personne, les ours, les tigres, les lions allaient seuls, sans craindre de trouver plus fort qu'eux.

Aucun de ses compagnons ne partageant son avis, elle partit donc seule, poursuivant sa route à travers les bois et les sentiers inconnus. Griffon le Blanc et Aquilant le Noir prirent avec les autres la voie la plus fréquentée, et arrivèrent le jour suivant à un château où ils furent très courtoisement hébergés.

Je dis courtoisement en apparence, car ils ne tardèrent pas à éprouver un tout autre traitement. Le seigneur du château, qui les avait tout d'abord reçus en feignant une grande courtoisie, les fit saisir dans leur lit, la nuit venue, et pendant qu'ils dormaient sans défiance. Il ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer d'observer une infâme coutume.

Mais, seigneur, ayant de vous parler davantage d'eux, je veux suivre la belliqueuse dame. Elle passa la Durance, le Rhône et la Saône et arriva au pied d'une montagne dénudée. Là, le long d'un torrent, elle vit venir une vieille femme habillée de noir, qui paraissait fatiguée et lasse d'une longue route, mais surtout accablée de mélancolie.

C'était la vieille qui servait les malandrins dans la caverne où la justice conduisit, pour lui donner la mort, le comte paladin. La vieille qui craignait de mourir à cause des comptes qu'elle aurait à rendre après sa mort, fuyait depuis plusieurs jours par les chemins obscurs et détournés de peur de rencontrer quelqu'un qui la reconnût.

Jugeant aux vêtements et aux armes de Marphise que c'est un chevalier étranger, elle ne s'enfuit pas à sa vue, comme elle avait l'habitude de faire quand elle se trouvait sur le passage de gens du pays. S'arrêtant au contraire avec assurance et hardiesse, elle l'attend de loin au passage du gué. Dès que Marphise est arrivée au gué du torrent, la vieille s'avance à sa rencontre et la salue.

Puis elle la prie de la prendre en croupe et de la porter sur l'autre rive. Marphise, qui fut courtoise dès le jour où elle naquit, lui fait passer le ruisseau avec elle, et la porte encore un bout de chemin, jusqu'à ce qu'elle puisse la déposer sur une meilleure route, hors de ce marécage. Au bout du sentier, elles virent un chevalier qui venait à leur rencontre.

Le chevalier, monté sur un destrier richement caparaçonné, couvert d'armes brillantes et de vêtements brodés, s'en venait vers le ruisseau, accompagné d'une damoiselle et d'un seul écuyer. La damoiselle qu'il avait avec lui était fort belle, mais son air était hautain et peu gracieux. Elle semblait remplie d'orgueil et de morgue, et tout à fait digne du chevalier qui l'escortait.

Ce chevalier était Pinabel, l'un des comtes mayençais, le même qui, quelques mois auparavant, avait précipité Bradamante dans la caverne. Les soupirs, les sanglots, les gémissements qui faillirent, à cette époque, le rendre aveugle, avaient pour objet la femme qu'il avait maintenant près de lui, et qui était alors retenue prisonnière par le nécromant.

Mais quand le château enchanté du vieil Atlante eut disparu de la colline, et que, grâce au courage de Bradamante, chacun de ceux qu'il renfermait put aller où il voulait, celle-ci, qui avait toujours été au-devant des désirs de Pinabel, retourna vers lui ; et maintenant elle s'en allait en sa compagnie d'un château à l'autre.

Et, comme elle était méchante et mal élevée, elle ne put se retenir, dès qu'elle vit la vieille qui était avec Marphise, de la poursuivre à mi-voix de railleries et de rires moqueurs. L'altière Marphise, qui ne souffrait pas qu'on lui fît impunément outrage, de quelque façon que ce fût, répliqua avec colère à la donzelle que la vieille était plus belle qu'elle,

Et qu'elle allait le prouver à son chevalier, auquel elle imposerait l'obligation de lui faire quitter sa belle robe et son palefroi, si elle le jetait à bas de son cheval. Pinabel comprenant qu'il ne peut garder le silence sans commettre une faute, s'apprête à répondre les armes à la main. Il saisit son écu et sa lance, fait prendre du champ à son destrier, puis se précipite avec colère sur Marphise.

Marphise vient à sa rencontre, sa grande lance en arrêt ; elle vise Pinabel à la visière et le jette à terre tellement étourdi, qu'il fut plus d'une heure à relever la tête. Marphise, victorieuse, fait quitter à la jeune dame ses vêtements et toutes ses parures, et en fait aussitôt revêtir la vieille.

Elle lui fait revêtir ces jeunes et riches vêtements, et la fait monter sur le palefroi qui avait amené la donzelle jusque-là. Puis elle reprend sa route, suivie de la vieille qui paraissait d'autant plus laide qu'elle était plus parée. Elles marchèrent trois jours, faisant un long chemin, sans qu'il leur arrivât rien que j'aie à noter.

Le quatrième jour, elles rencontrèrent un chevalier qui s'en venait seul au galop de son cheval. Si vous désirez savoir qui c'était, je vous dirai que c'était Zerbin, fils du roi d'Écosse, modèle de courage et de beauté, qui s'en revenait plein de colère et de chagrin de n'avoir pas tiré vengeance de celui qui l'avait empêché de faire un acte de courtoisie et de générosité.

Zerbin avait en vain parcouru la forêt à la poursuite de celui qui lui avait fait cet outrage, mais ce dernier s'était échappé assez à temps pour avoir une grande avance. À la faveur du bois et d'un brouillard épais qui avait voilé les rayons d'un soleil matinal, il avait pu éviter la main redoutable de Zerbin, jusqu'à ce que la colère et la fureur lui fussent sorties du cœur.

Bien qu'encore enflammé de colère, Zerbin ne put s'empêcher de rire, en voyant la vieille, dont la figure ridée faisait un contraste bizarre avec les vêtements de jeune fille qu'elle portait. S'adressant à Marphise qui chevauchait à côté d'elle, il dit : « Guerrier, tu es plein de prudence, car tu as choisi, pour t'escorter, une damoiselle de prestance telle que tu n'as pas à craindre de rencontrer âme qui te l'envie. »

La vieille, autant qu'on pouvait en juger par sa peau ridée, était plus âgée que la Sibylle, et ressemblait, ainsi parée, à une guenon qu'on aurait habillée pour se divertir. La colère qui brillait dans ses yeux la faisait paraître encore plus laide. La plus grande injure que l'on puisse faire à une femme, c'est de la traiter de vieille ou de laide.

Marphise, qui prenait plaisir à ce jeu, feignit de s'indigner, et répondit à Zerbin : « Par Dieu, ma dame est plus belle que tu n'es courtois. Mais je crois que tes paroles ne rendent pas exactement ta pensée ; tu feins de ne pas reconnaître sa beauté pour excuser ton extrême lâcheté.

» Est-il un chevalier qui, venant à rencontrer, dans la forêt et seule, une dame si jeune et si belle, ne voulût la posséder ? »
« Elle te convient si bien – dit Zerbin – que ce serait mal de te l'enlever. Pour moi, je ne serai pas assez indiscret pour jamais t'en priver. Jouis-en donc.

» Si, pour un autre motif, tu veux éprouver ce que je vaux, je suis prêt à te le montrer ; mais ne me crois pas assez aveugle pour que je consente à rompre une seule lance pour elle. Qu'elle soit laide ou belle, garde-la ; je ne veux pas troubler la grande affection qui règne entre vous deux. Vous êtes très bien accouplés ; je jurerais que tu es aussi vaillant qu'elle est belle. »

Marphise lui répliqua : « Malgré toi, il faut que tu essaies de me l'enlever. Je ne souffrirai pas que tu aies vu un aussi

charmant visage, et que tu ne tentes pas de le conquérir. » Zerbin lui répondit : « Je ne vois pas pourquoi un homme s'exposerait au péril ou à l'ennui pour remporter une victoire dont le vaincu se réjouirait, tandis que le vainqueur en serait très fâché. »

« Si cette proposition ne te paraît pas bonne – dit alors Marphise à Zerbin – je vais t'en faire une autre que tu ne dois pas refuser : si je suis vaincue par toi, cette dame me restera ; mais si je te renverse, force te sera de la prendre. Donc, voyons qui de nous deux doit en être débarrassé. Si tu perds la partie, tu devras l'accompagner partout où il lui plaira d'aller. »

« Qu'il en soit ainsi, » répondit Zerbin ; et il fit aussitôt faire volte-face à son cheval pour prendre du champ. Puis se soulevant sur ses étriers, il s'affermit en selle, et pour ne point frapper à faux, il dirige sa lance droit au milieu du bouclier de la damoiselle ; mais il semble qu'il heurte une montagne de fer. Quant à la guerrière, elle se borne à le toucher seulement au casque, et l'envoie étourdi hors de selle.

Zerbin ressent un vif déplaisir de sa chute ; pareille chose ne lui était encore arrivée en aucune rencontre ; il avait au contraire abattu mille et mille adversaires. Il en éprouve une honte ineffaçable. Longtemps il reste à terre, sans prononcer une parole. Son ennui est encore augmenté, quand il se souvient de la promesse qu'il a faite d'accompagner l'horrible vieille.

La triomphante Marphise, restée en selle, revient vers lui, et lui dit en riant : « Je te présente cette dame, et plus je considère sa grâce et sa beauté, plus je me réjouis de ce qu'elle t'appartienne. Remplace-moi donc comme son champion. Mais que le vent n'emporte pas ton serment, et n'oublie pas de lui servir de guide et d'escorte, comme tu l'as promis, partout où il lui plaira d'aller. »

Puis, sans attendre de réponse, elle pousse son destrier à travers la forêt où elle disparaît aussitôt. Zerbin, qui la prend pour un chevalier, dit à la vieille : « Fais-le-moi connaître. » Et celle-ci, qui sait qu'en lui disant la vérité, elle envenimera son dépit : « Le coup qui t'a fait vider la selle, lui dit-elle, a été porté par la main d'une jeune fille.

» Par sa vaillance, celle-ci peut disputer avec avantage l'écu et la lance à tous les chevaliers. Elle est depuis peu venue d'Orient pour se mesurer avec les paladins de France. » Zerbin éprouve de cela une telle vergogne, qu'il devient plus rouge que la garance, et qu'il est près de teindre de son propre sang les armes qu'il a sur le dos.

Il remonte à cheval, s'accusant lui-même de n'avoir pas su serrer les cuisses. La vieille sourit à part, et prend plaisir à l'exciter et à irriter son chagrin. Elle lui rappelle qu'il doit venir avec elle, et Zerbin, qui reconnaît qu'il s'y est obligé, baisse l'oreille comme un destrier dompté et las qui a le frein à la bouche et les éperons au flanc.

Et soupirant : « Hélas ! – disait-il – ô fortune félone, quel échange tu te plais à faire ! celle qui est la belle des belles, et qui devrait être près de moi, tu me l'as enlevée. Crois-tu que celle que tu me donnes maintenant puisse lui être comparée et m'en tenir lieu ? Être privé complètement de compagne était un moindre mal qu'un échange si inégal.

» Celle qui n'a jamais eu et n'aura jamais sa pareille en beauté et en vertu gît submergée et brisée au milieu des rochers aigus, et tu l'as donnée en pâture aux poissons et aux oiseaux de mer ; et celle-ci, dont les vers auraient déjà dû se repaître sous terre, tu l'as conservée dix ou vingt ans de plus que tu ne devais, pour rendre mes maux plus poignants. »

Ainsi parlait Zerbin, et il ne paraissait pas moins triste de cette nouvelle et si odieuse conquête que de la perte de sa dame. La vieille, bien qu'elle n'eût jamais plus vu Zerbin, comprit, par ce qu'il disait, que c'était lui dont Isabelle de Galice lui avait jadis parlé.

Si vous vous souvenez de ce que je vous ai déjà dit, elle arrivait de la caverne où Isabelle, éprise d'amour pour Zerbin, avait été retenue captive pendant plusieurs jours. Elle lui avait entendu plusieurs fois raconter comment elle avait abandonné le rivage paternel, et comment, son navire ayant été brisé en mer par la tempête, elle s'était sauvée sur la plage de la Rochelle.

Isabelle lui avait si souvent dépeint le beau visage et les hauts faits de Zerbin, que maintenant, en l'entendant parler, et en le regardant de plus près en plein visage, elle le reconnut pour celui au sujet duquel Isabelle s'était tant désolée dans la caverne, car elle se plaignait plus de sa perte que d'être esclave des malandrins.

La vieille, en écoutant les plaintes que Zerbin laissait tomber dans son indignation et dans sa douleur, comprit qu'il croyait Isabelle morte au fond de la mer, et bien qu'elle connût la vérité à cet égard, et qu'elle pût d'un mot lui rendre le bonheur, elle se garda bien, la perverse, de lui apprendre ce qui aurait pu le réjouir et s'empressa de lui dire au contraire ce qu'elle pensait devoir lui déplaire.

« Écoute – lui dit-elle – toi qui es si altier et qui me railles et me méprises ; si tu savais ce que je sais au sujet de celle que tu pleures comme morte, tu me comblerais de caresses. Mais, plutôt que de te le dire, je me laisserais mettre en mille pièces par toi ; tandis que, si tu avais été plus bienveillant pour moi, je t'aurais peut-être appris ce secret. »

De même que le mâtin, qui se précipite furieux contre un voleur, est prompt à s'apaiser, si on lui présente du pain ou du fromage, ou un autre appât de même nature ; ainsi Zerbin devient soudain humble et soumis, dans son désir de connaître ce que la vieille lui a dit qu'elle savait sur celle qu'il pleure comme morte.

Tournant vers elle un visage plus bienveillant, il la supplie, il la prie, il la conjure, au nom des hommes, au nom de Dieu, de ne rien lui cacher de ce qu'elle sait, que la nouvelle soit bonne ou mauvaise. « Tu ne sauras rien qui puisse te satisfaire – lui dit la vieille dure et tenace – Isabelle n'est pas morte, comme tu crois ; elle vit, mais son sort est si cruel, qu'elle désire la mort.

» Elle est tombée, depuis ces derniers jours où tu n'en as plus entendu parler, aux mains de plus de vingt bandits ; de sorte que, quand bien même tu la retrouverais, vois, si tu peux encore espérer d'en cueillir la fleur ? » « Ah ! vieille maudite – dit Zerbin – comme tu sais bien inventer tes mensonges, car tu sais bien que tu mens ! Quand bien même elle serait tombée aux mains de vingt bandits, aucun d'eux n'aurait osé la violer. »

Zerbin lui demande où et quand elle l'a vue ; mais c'est en vain ; la vieille obstinée ne veut pas ajouter une parole à ce qu'elle a déjà dit. D'abord Zerbin lui parle avec douceur, puis il la menace de lui couper la gorge. Mais, menaces et prières, tout est vain ; il ne peut faire parler l'infâme sorcière.

Enfin Zerbin laisse reposer sa langue, puisqu'il lui sert peu de parler. Ce qu'elle lui a dit lui a tellement rempli le cœur de jalousie, que, pour retrouver Isabelle ou seulement pour la voir, il aurait traversé le feu. Mais il ne peut aller plus vite qu'il ne plaît à la vieille, car il l'a promis à Marphise.

Aussi, elle conduit Zerbin où il lui plaît, à travers des chemins solitaires et étranges. Mais tout en gravissant les monta-

gnes ou en descendant les vallées, ils ne se regardent jamais en face, ils ne se disent pas un mot. Un jour, comme le soleil dans sa course venait de dépasser le Zénith, leur silence fut rompu par un chevalier qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Ce qui s'ensuivit est raconté dans l'autre chant.

Chant XXI

ARGUMENT. – Zerbin, pour défendre Gabrine, en vient aux mains avec Hermonides et le frappe d'un coup mortel. Le vaincu raconte à Zerbin les scélératesses de la vieille ; mais ne pouvant continuer jusqu'au bout, à cause de ses blessures, il se fait transporter ailleurs. Zerbin et la vieille, poursuivant leur chemin, entendent un bruit de combat et s'avancent pour voir ce que c'est.

La corde, à ce que je crois, ne lie pas plus solidement un ballot, le bois ne serre pas plus étroitement le clou, que la foi ne retient une belle âme dans son nœud indissoluble et tenace. Il paraît que les anciens ne représentaient pas la Foi sainte autrement vêtue que d'un voile blanc qui la couvrait tout entière. Un seul point noir en effet, une seule tache suffirait à la ternir.

La foi ne doit jamais être trahie, qu'on l'ait donnée à un seul ou à mille ; dans une forêt, dans une grotte, loin des cités et des bourgs, aussi bien que devant un tribunal, en témoignage ou par écrit, avec ou sans serment. Il suffit qu'on l'ait une fois donnée.

Le chevalier Zerbin tint sa parole, comme il devait la tenir, en toutes circonstances. Mais il ne montra jamais mieux combien il la respectait, qu'en se détournant de son propre chemin pour suivre celle qu'il détestait au point qu'il eût préféré avoir la mort même à ses côtés. Sa promesse l'emporta sur son désir.

J'ai dit que, le cœur comprimé de rage et de douleur de se voir contraint à escorter la vieille, il ne lui adressait pas un mot. Ils s'en allaient tous deux muets et taciturnes. J'ai dit qu'enfin,

au moment où le soleil montrait l'extrémité des roues de son char, leur silence fut interrompu par un chevalier errant qu'ils rencontrèrent sur leur chemin.

La vieille reconnaît aussitôt ce chevalier, nommé Hermonides de Hollande, et dont le bouclier noir est traversé d'une barre rouge. À sa vue, dépouillant son orgueil et son air altier, elle se recommande humblement à Zerbin, et lui rappelle la promesse qu'il a faite à la guerrière qui l'a confiée à sa garde.

Prétendant que le chevalier qui vient à leur rencontre est son ennemi et celui de sa famille ; qu'il a tué sans motif son père et le seul frère qu'elle avait au monde, et que le traître n'a d'autre désir que de traiter de la même manière tous les siens. « Femme – lui dit Zerbin – tant que tu seras sous ma garde, je ne veux pas que tu trembles. »

Dès que le chevalier est plus près et qu'il aperçoit le visage de celle qu'il a en haine : « Apprête-toi à combattre – crie-t-il d'une voix menaçante et hautaine – ou renonce à défendre cette vieille, qui, selon qu'elle le mérite, périra de ma main. Si tu combats pour elle, tu cours à la mort, car c'est le sort réservé à qui défend une mauvaise cause. »

Zerbin lui répond courtoisement que c'est une action basse et mauvaise et contraire à la chevalerie, que de chercher à donner la mort à une femme ; que cependant, s'il veut combattre, il ne se dérobe pas, mais qu'il l'engage à considérer tout d'abord qu'il importe qu'un noble chevalier, comme il semble l'être, ne trempe pas ses mains dans le sang d'une femme.

Ce fut en vain qu'il lui parla de la sorte ; il fallut en venir aux mains. Après avoir pris du champ, ils revinrent l'un sur l'autre à toute bride. Les fusées ne sont pas si promptes à s'échapper de la main de l'artificier, les jours de réjouissances

publiques, que les deux destriers ne le furent à se faire s'entre-choquer les chevaliers.

Hermonides de Hollande vise bas, afin de frapper son adversaire au flanc droit, mais sa faible lance se brise avec fracas, sans faire grand mal au chevalier d'Écosse. Le coup porté par son adversaire fut moins débile et moins vain ; il rompt l'écu, frappe l'épaule qu'il traverse de part en part, et renverse Hermonides sur l'herbe.

Zerbin, qui pense l'avoir tué, est saisi de pitié ; il met aussitôt pied à terre, et lui enlève son casque. Le guerrier, dont le visage a la pâleur de la mort, semble sortir de sommeil. Il regarde fixement Zerbin sans parler ; puis il lui dit : « Je ne me plains pas d'avoir été abattu par toi, car tu montres bien que tu es la fleur des chevaliers errants ;

» Mais ce qui me remplit de douleur, c'est que cela me soit arrivé à cause d'une femme perfide, dont je ne sais comment tu es devenu le champion, car elle est trop indigne de ta vaillance. Et, quand tu connaîtras la raison qui me poussait à me venger d'elle, tu regretteras, chaque fois que tu t'en souviendras, de m'avoir donné la mort pour la sauver.

» Et si j'ai assez de souffle dans la poitrine – mais je crains le contraire – pour pouvoir te le dire, je te ferai voir que cette misérable est de tous points la plus scélérate des créatures. J'eus autrefois un frère qui, tout jeune, partit de Hollande, notre pays, et entra, en qualité de chevalier, au service d'Héraclius, qui possédait alors l'empire souverain des Grecs.

» Là, il devint l'ami intime, le frère d'un noble baron de la cour, qui avait, sur les confins de la Serbie, un château situé dans un site agréable, et entouré de fortes murailles. Celui dont je parle se nommait Argée. Il était l'époux de cette femme ini-

que, et il l'aimait tellement, qu'il avait dépassé les bornes qui convenaient à un homme aussi digne que lui.

» Mais celle-ci, plus légère que la feuille que l'automne a privée de sa sève et que le vent glacé fait tomber des arbres et chasse avec fureur devant lui, ne tarda pas à oublier l'affection qu'elle avait eue pendant quelque temps pour son mari. Elle tourna toutes ses pensées, tous ses désirs vers mon frère, dont elle voulut faire son amant.

» Mais l'Acrocéron, au nom maudit[82], résiste moins à l'impétuosité des flots ; le pin dont la ramure s'est renouvelée plus de cent fois, et qui montre sa tête au-dessus des rochers alpestres aussi haut que ses racines sont profondes sous terre, résiste moins durement au souffle de Borée, que mon frère n'opposa de résistance aux prières de cette femme, réceptacle de tous les vices, de toutes les infamies.

» Or, comme il arrive souvent à un chevalier plein d'ardeur qui cherche une querelle et qui la trouve, mon frère fut blessé dans une aventure qui lui arriva près du château de son ami. Comme il avait l'habitude d'y venir sans y être invité, qu'Argée y fût ou n'y fût pas, il s'y fit porter, afin de s'y reposer jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa blessure.

» Pendant qu'il était étendu sur son lit de douleur, Argée fut obligé de s'absenter pour une certaine affaire. Aussitôt, cette effrontée vint tenter mon frère, selon son habitude. Mais ce fidèle ami ne put supporter plus longtemps d'avoir à ses côtés une si dangereuse tentation. Afin de garder entière la foi qu'il devait à son ami, de deux maux il choisit celui qui lui parut le moindre.

---

[82] Promontoire d'Épire qui s'avançait dans la mer Ionienne, et renommé pour la fréquence des naufrages qui avaient lieu dans ses parages. C'est aujourd'hui le cap de Chimera.

» Parmi tous les malheurs qui pourraient lui arriver, il lui sembla que le moindre était de quitter la demeure hospitalière d'Argée, et de s'en aller si loin que cette femme inique n'entendît même plus prononcer son nom. Bien que ce parti lui semblât dur, il était préférable et plus honnête d'agir ainsi, que de satisfaire une passion indigne, ou d'accuser une femme près d'un mari qui l'aimait plus que son propre cœur.

» Encore souffrant de ses blessures, il revêtit ses armes et quitta le château, avec la ferme résolution de ne plus jamais revenir en ces lieux. Mais à quoi cela lui servit-il ? La fortune, par une nouvelle complication, rendit sa défense vaine et inutile. Le mari, de retour en son château, trouve sa femme dans les larmes,

» Échevelée, la face couverte de rougeur. Il lui demande la cause d'un tel trouble. Avant de répondre, elle se fait plus d'une fois prier, cherchant pendant ce temps comment elle pourra se venger de celui qui l'a abandonnée. Soudain, dans son esprit mobile, elle sent son amour se changer en haine.

» “Hélas ! – dit-elle enfin – comment pourrais-je, seigneur, cacher la faute que j'ai commise en ton absence ? Et quand bien même je parviendrais à la cacher à tout le monde, comment pourrais-je la cacher à ma conscience ? Mon âme qui sent toute l'ignominie de son crime, porte en elle-même un châtiment bien au-dessus de toutes les peines corporelles qu'on pourrait m'infliger pour me punir de ma faute.

» ”Mais la faute n'est-elle pas plutôt à qui m'a fait violence ? Donc, quelque honteux que ce soit, apprends-le ; puis avec ton épée, arrache de mon corps souillé, mon âme blanche et immaculée, et ferme pour jamais mes yeux à la lumière, afin que, après un tel affront, je ne sois pas obligée de les tenir constamment baissés et de rougir devant tous.

» ”Ton ami m'a ravi l'honneur ; il a violé mon corps par la force, et dans la crainte que je ne te raconte tout, le misérable est parti sans prendre congé de toi.” Par ce récit, elle rend odieux à son mari celui qu'il aimait plus que tout autre ; Argée la croit ; sans vouloir plus rien entendre, il saisit ses armes et court se venger.

» Comme il connaissait le pays, il rejoignit bientôt mon frère qui, malade et chagrin, s'en allait paisiblement et sans aucun soupçon. Il l'atteint dans un endroit désert, et aussitôt il l'attaque pour se venger sans retard. Sans écouter les raisons de mon frère, Argée veut se battre avec lui.

» L'un était bien portant, et plein d'une haine nouvelle, l'autre malade et conservant toujours son ancienne amitié, de sorte que mon frère avait un désavantage marqué contre son compagnon devenu son ennemi. Aussi Filandre – c'est ainsi que s'appelait le malheureux jeune homme – bien qu'il ne méritât point un pareil sort, ne put soutenir une telle lutte, et fut fait prisonnier.

» “À Dieu ne plaise – lui dit Argée – que ma juste fureur et ton indigne conduite me poussent jusqu'à me couvrir du sang de celui que j'ai aimé. Toi aussi, tu m'as aimé, bien qu'à la fin tu me l'aies mal montré. Cependant je veux faire voir à tous que, dans ma vengeance comme dans l'amitié, je suis meilleur que toi.

» ”Je punirai ton crime autrement qu'en souillant mes mains de ton sang.” Ainsi disant, il fit placer sur un cheval un brancard de vertes branches, et l'on rapporta mon frère quasi mort dans le château, où, bien qu'innocent, il fut condamné à rester éternellement prisonnier.

» Rien ne lui manquait cependant, si ce n’est la liberté de s’en aller. Pour tout le reste, on obéissait à ses ordres, comme s’il eût été libre. Mais cette infâme n’avait pas renoncé à ses projets. Presque chaque jour elle descendait à la prison dont elle avait les clefs et qu’elle pouvait ouvrir à sa fantaisie.

» Elle renouvelait sans cesse ses tentatives auprès de mon frère, et toujours avec une audace plus grande. “À quoi te sert ta fidélité – lui disait-elle – puisque chacun te croit perfide ? Quel glorieux triomphe, quel prix en retires-tu ? Quel mérite t’en revient-il, puisque chacun te jette l’injure comme à un traître ?

» “Si tu m’avais accordé ce que je veux de toi, ton honneur n’eût pas été atteint. Supporte maintenant l’éclatante récompense de ta rigueur obstinée. Tu es en prison ; n’espère pas en sortir, à moins que tu ne consentes à adoucir tes premiers refus. Dès que tu auras satisfait à mes désirs, je te ferai rendre la liberté et l’honneur.”

» “Non, non – dit Filandre – n’espère pas me rendre jamais infidèle à l’amitié, quand bien même je ne devrais en retirer, contre toute justice, que la récompense la plus dure, quand bien même le monde me traiterait d’infâme. Il suffit qu’aux yeux de celui qui voit tout, et peut m’accorder en échange une grâce éternelle, mon innocence apparaisse dans toute sa clarté.

» ”Si ce n’est pas assez pour Argée de me retenir prisonnier, qu’il m’arrache une vie qui me pèse. Le ciel ne me refusera sans doute pas la récompense d’une conduite méconnue sur la terre. Peut-être Argée, qui se croit outragé par moi, s’apercevra-t-il, quand mon âme aura quitté ce monde, de son injustice à mon égard, et pleurera-t-il son fidèle compagnon mort.”

» C’est ainsi que cette femme éhontée renouvelle plusieurs fois ses tentatives auprès de Filandre, et toujours sans résultat. Mais, dans son désir aveugle, elle ne renonce pas à assouvir son

criminel amour ; elle fait appel à toute la scélératesse de son esprit plein de vices, et roule mille pensées avant de s'arrêter à aucune.

» Elle resta six mois sans mettre les pieds dans la prison comme elle faisait auparavant, de sorte que le malheureux Filandre put espérer et croire qu'elle avait renoncé à son amour pour lui. Mais voici que la fortune, propice au mal, vint donner à cette scélérate l'occasion de satisfaire son appétit désordonné par un moyen épouvantable.

» Il existait une vieille inimitié entre son mari et un baron nommé Morand le Beau, qui, pendant les absences d'Argée, poussait la hardiesse jusqu'à faire des excursions jusqu'au château. Mais, quand il savait qu'Argée s'y trouvait, il n'osait s'en approcher à plus de dix milles. Argée, pour l'attirer dans un piège, fit annoncer qu'il partait pour accomplir un voeu à Jérusalem.

» Il annonça qu'il partait, et partit en effet à la vue de tous et après avoir fait publier partout son départ. Personne, hormis sa femme, ne connaissait son dessein, car il se fiait à elle seule. Il ne revenait au château que pendant la nuit, à la faveur des ténèbres ; puis, à l'aurore, il sortait sous un déguisement, sans être vu de personne.

» Il s'en allait de côtés et d'autres, autour de son château, pour voir si le crédule Morand y viendrait, selon son habitude. Il se tenait caché dans la forêt, et quand il voyait le soleil se coucher dans la mer, il revenait au château, où son infidèle épouse l'introduisait par une porte secrète.

» Chacun, excepté l'indigne épouse, croyait Argée bien loin. Choisissant le moment opportun, elle va trouver mon frère, auprès duquel elle emploie un nouveau moyen. Un déluge de larmes s'échappe de ses yeux, car elle pleurait à volonté : "Où

pourrai-je – disait-elle – trouver aide, afin que mon honneur ne soit pas entièrement perdu,

» ”Et avec le mien celui de mon mari ? Si ce dernier était ici, je n'aurais nulle crainte. Tu connais Morand ; tu sais qu'il ne craint, en l'absence d'Argée, ni les hommes, ni les dieux. Par ses prières, par ses menaces, il fait les plus grands efforts pour corrompre mes gens, afin de m'amener à satisfaire ses désirs, et je ne sais si je pourrai m'en défendre.

» ”Maintenant qu'il connaît le départ de mon mari, et qu'il sait qu'il sera longtemps sans revenir, il a eu l'audace de pénétrer dans le château sans même chercher d'autre excuse, d'autre prétexte. Si mon seigneur s'y fût trouvé, non seulement il n'aurait pas eu cette hardiesse, mais il se serait, par Dieu, gardé d'approcher à plus de trois milles de ces murs.

» ”Ce qu'il m'avait fait autrefois demander par ses messagers, il me l'a demandé aujourd'hui en face, et de telle façon que j'ai été sur le point d'avoir en même temps le déshonneur et la honte. Si je n'avais employé de douces paroles, et si je n'avais feint de vouloir me rendre à ses désirs, il m'aurait prise de force, tandis qu'il espère maintenant, grâce à ma promesse, m'avoir de bonne volonté.

» ”Je le lui ai promis, non que je sois dans l'intention de le satisfaire – car, fait par crainte, le contrat est nul – mais pour éviter qu'il ne me prît de force. Telle est ma situation. Toi seul peux me venir en aide ; sinon l'honneur me sera ravi, et en même temps, celui de mon cher Argée, que tu m'as dit avoir à cœur autant et même plus que le tien propre.

» ”Si tu refuses de m'aider, je dirai que la fidélité dont tu te vantes n'est qu'un vain mot, mais que c'est uniquement par cruauté que tu as méprisé si souvent mes prières et mes larmes, et non par respect pour Argée, bien que tu m'aies toujours op-

posé ce motif. La chose serait restée secrète entre nous ; mais aujourd'hui, mon infamie sera connue de tous."

» "Il n'est pas besoin – dit Filandre – de tant de paroles pour que je sois prêt à me dévouer pour Argée. Tu peux me raconter ce que tu voudras ; ce que j'ai toujours été, je veux l'être à jamais ; et bien que je n'en aie reçu que du mal, je n'en accuse point Argée. Je suis prêt à mourir encore pour lui, dussé-je lutter contre le monde entier et courir à ma perte."

» L'impitoyable femme répondit : "Je veux que tu immoles celui qui cherche à nous déshonorer. Ne crains pas qu'il t'en arrive aucun mal, car je te fournirai un moyen sûr d'accomplir cet acte. Il doit revenir près de moi vers la troisième heure, au moment où la nuit est la plus obscure, et dès que je lui aurai fait un signal convenu pour l'avertir que personne ne pourra le voir entrer.

» "Il ne t'en coûtera pas beaucoup de te cacher auparavant dans ma chambre où il n'y aura pas de lumière, et d'y attendre que je lui aie fait quitter ses armes, et que je te le conduise presque nu à la portée de ta main." Ainsi l'épouse avait résolu de conduire elle-même son mari dans la tombe, si on peut donner le nom d'épouse à cette créature plus cruelle et plus félone qu'une Furie de l'enfer.

» La nuit néfaste venue, elle fait sortir mon frère de sa prison, lui place une épée dans la main, et le tient dans sa chambre, en pleine obscurité, jusqu'à ce que le malheureux châtelain revienne. Tout se passe comme elle l'a prévu, car les mauvais desseins échouent rarement. Filandre frappe le bon Argée, croyant que c'était Morand.

» D'un seul coup il lui fend la tête et le cou, car il était sans casque. Argée, sans faire un mouvement, trouve une fin si amère à sa misérable vie, et il tombe sous les coups de celui qui

était loin de se douter de son action, et qui ne s'en serait jamais douté. Ô chose étrange ! c'est en voulant le servir, qu'il fait à son ami ce qu'on fait à peine d'ordinaire à son ennemi le plus mortel.

» Après qu'il a vu tomber celui qu'il n'a pas reconnu pour Argée, mon frère rend l'épée à Gabrine – c'est le nom de cette infâme, venue uniquement au monde pour trahir quiconque lui tombe sous la main. – Celle-ci, qui jusqu'à ce moment lui a caché la vérité, lui met un flambeau à la main, et lui fait voir que celui qu'il a tué est son ami Argée.

» Puis elle le menace, s'il ne consent pas à satisfaire l'amoureux désir qu'elle couve depuis si longtemps, de faire connaître à tous ce qu'il vient de faire et ce qu'il ne peut contredire. Elle le livrera à une mort honteuse, comme assassin et traître. Elle ajoute que s'il tient peu à la vie, il doit tenir au moins à l'honneur.

» Filandre, en s'apercevant de son erreur, reste stupéfait de douleur et de crainte. Dans le premier moment de fureur, il veut tuer Gabrine ; il est un moment sur le point, à défaut d'autres armes, de la déchirer avec les dents ; mais la raison l'arrête.

» De même que le navire, fouetté en pleine mer par deux vents contraires, dont l'un le pousse en avant et l'autre le ramène à son point de départ, tourne sur lui-même jusqu'à ce que le plus puissant des deux l'entraîne enfin, ainsi Filandre, agité par deux pensées qui se combattent dans son esprit, prend le parti le moins dangereux.

» La raison lui montre le grand péril qu'il court si le meurtre vient à être connu dans le château. Outre la mort, c'est le déshonneur qui l'attend. Sa résolution est enfin prise ; qu'il le veuille ou non, il est forcé de boire l'amer calice ; la crainte l'emporte sur l'obstination dans son cœur désolé.

» Par crainte du supplice infâme, il promet à Gabrine qu'il fera tout ce qu'elle veut, s'ils peuvent s'échapper en sûreté de ces lieux. Ainsi l'implacable femme cueillit de force le fruit de son désir ; puis tous deux abandonnèrent ces murs, et Filandre revint parmi nous, laissant en Grèce un souvenir infamant et honteux.

» Il emportait dans son cœur l'image de l'ami qu'il avait si sottement tué pour satisfaire, à son grand désespoir, la passion impie d'une Prognée cruelle, d'une Médée. Si la foi de son serment ne l'eût point retenu sous un grand et dur frein, il l'aurait mise à mort. Mais sa haine pour elle s'augmenta encore si c'était possible.

» Jamais, depuis cette époque, on ne le vit sourire ; toutes ses paroles étaient tristes, et de sa poitrine oppressée ne s'échappaient jamais que de profonds soupirs. Il était devenu un nouvel Oreste, poursuivi, après le meurtre de sa mère et d'Égisthe, par les Furies vengeresses. Cette douleur incessante finit par le rendre malade et par le clouer sur son lit.

» Alors, cette courtisane, voyant combien elle était détestée de lui, changea la flamme naguère intense de son amour en haine, en colère ardente, enragée. Non moins furieuse contre mon frère qu'autrefois contre Argée, la scélérate prit ses mesures pour faire disparaître de ce monde ce second mari, comme elle avait fait du premier.

» Elle alla trouver un médecin plein de perfidie ; propre à semblable besogne, et qui savait mieux tuer les gens à l'aide du poison, que guérir les malades à l'aide de cordiaux. Elle lui promit de lui donner bien plus que ce qu'il lui demanda, après qu'il aurait, au moyen d'une potion mortifère, fait disparaître son maître de devant ses yeux.

» Déjà l'infâme vieillard, en ma présence et devant plusieurs autres personnes, s'approchait du lit, le poison à la main, disant que c'était une potion excellente pour remettre mon frère en bonne santé ; mais Gabrine, avant que le malade n'eût bu, soit qu'elle voulût se débarrasser d'un complice, soit pour ne pas lui payer ce qu'elle lui avait promis,

» Lui prit la main, au moment où il présentait la tasse où était contenu le poison, en disant : "Ne te fâche point si je crains pour celui que j'ai tant aimé. Je veux être certaine que tu ne lui donnes pas une boisson malfaisante ou empoisonnée. Tu ne lui donneras donc pas ce breuvage avant d'en avoir fait toi-même l'essai."

» Tu penses, seigneur, si le misérable vieillard dut être troublé. Il n'a pas le temps de se reconnaître ni d'imaginer un autre moyen, et pour ne pas donner de soupçons, il goûte sur-le-champ au breuvage. Alors le malade boit avec confiance le reste qui lui est offert.

» De même que l'épervier qui tient dans ses griffes une perdrix et se prépare à en faire sa pâture, et qui voit le chien, jusqu'alors son fidèle compagnon, venir avidement et à l'improviste la lui arracher, ainsi le médecin se voit trahi par celle dont il devait espérer le concours. Écoute maintenant un rare exemple d'audace, et puisse-t-il en arriver ainsi à tous les avares !

» Sa tâche accomplie, le vieillard s'apprêtait à retourner dans sa chambre, pour y prendre quelque médecine qui pût le sauver du poison ; mais Gabrine l'en empêche, en disant qu'elle ne veut pas le laisser partir avant que le breuvage n'ait produit manifestement son effet dans l'estomac.

» Vainement il prie, en vain il offre de renoncer au prix qu'on lui a promis. Alors, désespéré, voyant qu'il ne peut fuir

une mort certaine, il se décide à tout révéler, sans que celle-ci puisse l'arrêter. Ainsi, ce qu'il avait souvent fait aux autres, ce bon médecin se le fit à la fin à lui-même.

» Et il ne tarda pas à succomber, suivant de près mon frère qui venait de rendre l'âme. Pour nous, témoins de cette scène, aussitôt que nous eûmes appris la vérité de la bouche du vieillard, nous nous emparâmes de cette abominable bête féroce, plus cruelle que toutes celles qui habitent dans les bois, et nous la renfermâmes dans un lieu obscur, la réservant au juste supplice du feu. »

Voilà ce que dit Hermonides. Il voulait continuer et raconter comment Gabrine s'était échappée de prison, mais la douleur que lui causait sa blessure devint si vive, qu'il retomba tout pâle sur l'herbe. Pendant ce temps, les deux écuyers qu'il avait avec lui, avaient fait une litière avec de grosses branches d'arbres. Hermonides s'y fit placer, car il n'aurait pu s'en aller d'une autre façon.

Zerbin fit ses excuses au chevalier, lui disant qu'il était très fâché de l'avoir mis dans cet état, mais que, ainsi que c'était la coutume parmi les chevaliers, il avait dû prendre la défense de celle qui était avec lui ; que s'il avait agi autrement, il aurait trahi sa foi, car, en la prenant sous sa garde, il avait promis de la défendre de tout son pouvoir contre quiconque viendrait l'attaquer.

Il ajouta que s'il pouvait lui être agréable en toute autre chose, il se mettait volontiers à sa disposition. Le chevalier répondit qu'il lui recommandait seulement de se séparer de Gabrine avant qu'elle eût l'occasion de machiner contre lui quelque scélératesse, dont il pourrait plus tard avoir à se repentir et à se plaindre. Gabrine tenait ses yeux baissés, ne trouvant aucune bonne réponse à la vérité.

Zerbin s'éloigna avec la vieille, continuant selon sa promesse, le voyage imposé, et la maudissant à part soi tout le long du jour, de ce qu'elle lui avait fait faire outrage à ce baron. Si, avant de la connaître, elle lui inspirait de l'ennui et du déplaisir, maintenant qu'il sait tout le mal qu'elle a fait, d'après ce que lui a dit celui qui la connaissait bien, il la hait au point qu'il ne peut plus la voir.

Elle, qui sait de son côté quelle haine lui porte Zerbin, ne veut pas être vaincue en sentiments haineux, et lui rend son mépris au quintuple. Son cœur était gonflé de venin, mais son visage n'en laissait rien voir. Donc, dans le touchant accord que je vous dis, ils suivaient leur route à travers l'antique forêt.

Soudain, à l'heure où le soleil commençait à décliner sur l'horizon, ils entendirent des cris et des coups qui annonçaient une bataille acharnée, et dont la rumeur était d'autant plus grande qu'elle était plus proche. Zerbin, pour voir ce que c'était, s'avança en toute hâte vers l'endroit d'où provenait le bruit. Gabrine ne fut pas lente à le suivre. Je parle dans l'autre chant de ce qui advint.

Chant XXII

ARGUMENT. – Astolphe détruit le palais d'Atlante et reprend l'hippogriffe. – Bradamante et Roger s'étant reconnus, et s'en allant délivrer un jeune homme condamné au bûcher, arrivent à un château des comtes de Ponthieu, où quatre guerriers sont chargés de dépouiller tout chevalier qui passe. Pendant que Roger en vient aux prises avec eux, Bradamante reconnaît Pinabel et le suit. Pendant le combat, le voile qui recouvre l'écu de Roger vient par hasard à se déchirer et les quatre guerriers tombent comme morts. Roger, tout honteux de son facile triomphe, jette l'écu dans un puits. Pendant ce temps, Bradamante qui a rejoint et occis le perfide Mayençais, perd les traces de Roger.

Dames courtoises et chères à votre amant, vous qui vous contentez d'un seul amour, bien qu'il soit certain que, parmi tant et tant de belles, il y en ait très peu animées de ces sentiments, ne soyez point offensées de l'ardeur que je viens de mettre dans ce que j'ai dit contre Gabrine, et si je consacre encore quelques vers à flétrir la perversité de son âme.

Je l'ai montrée telle qu'elle était. Ainsi qu'il m'a été imposé par qui peut tout sur moi, je ne sais point cacher la vérité, et, en agissant de la sorte, je ne porte nullement atteinte à la gloire de celles dont le cœur est sincère. Celui qui vendit son maître aux Juifs pour trente deniers, n'a point déshonoré Jean ni Pierre, et la renommée d'Hypermnestre n'est pas moins belle parce qu'elle a eu des sœurs si iniques[83].

---

[83] Hypermestre fut la seule parmi les Danaïdes qui épargna son époux. *(Note du correcteur – ELG.)*

Pour une que je blâme avec vivacité dans mes chants – ainsi le veut l'ordonnance de mon histoire – je suis prêt à en célébrer cent autres, et à rendre leur mérite plus éclatant que le soleil. Mais revenons au récit que je m'efforce de varier le plus possible, afin de le rendre agréable au plus grand nombre. Je vous disais, à propos du chevalier d'Écosse, qu'il avait entendu de grands cris retentir près de lui.

Il prit, entre deux montagnes, un étroit sentier d'où étaient partis les cris, et, au bout de quelques pas, il arriva au fond d'une vallée fermée, où il vit devant lui un chevalier mort. Je vous dirai qui c'était, mais auparavant, je veux tourner le dos à la France et m'en aller dans le Levant, jusqu'à ce que j'aie trouvé le paladin Astolphe, qui fait route vers le Ponant.

Je l'ai laissé dans la cité cruelle, où, grâce aux sons de son formidable cor, il avait mis en fuite la population barbare, et avait échappé à un grand péril. Il avait fait enfuir du rivage jusqu'à ses compagnons qui s'étaient hâtés de mettre à la voile. Continuant à vous parler de lui, je vous dirai qu'il s'éloigna au plus vite de ce pays et prit la route d'Arménie.

Peu de jours après, il se trouvait en Natolie et suivait le chemin qui conduit à Brousse, d'où, continuant sa route en deçà de la mer, il se rendit en Thrace. Longeant le Danube, il traversa la Hongrie, et, comme si son destrier eût eu des ailes, il franchit, en moins de vingt jours, la Moravie, la Bohême, la Franconie et le Rhin.

À travers la forêt des Ardennes, il gagna Aix-la-Chapelle, arriva en Brabant et enfin en Flandre, où il s'embarqua. La brise qui soufflait vers le Nord, enfla tellement les voiles, que, vers midi, Astolphe aperçut à peu de distance les côtes d'Angleterre, où il ne tarda pas à aborder. Il sauta sur son cheval, et le pressa de telle sorte, qu'il arriva à Londres le même soir.

Là, il apprit que le vieil Othon était depuis plusieurs mois à Paris, et que presque tous ses vassaux avaient suivi ses dignes traces. Il résolut alors d'aller en France, et descendit au port de la Tamise, où il s'embarqua en ordonnant de faire voile pour Calais.

Un léger vent, soufflant du Nord, avait poussé le navire en pleine mer. Peu à peu ce vent s'accroît, puis il devient si violent, que le pilote en a par trop, et est contraint de virer de bord, pour éviter d'être submergé par les vagues. Il s'efforce de tenir le navire en équilibre sur le dos de la plaine liquide, et suit une route opposée à celle qu'il voulait.

Il louvoie à droite, à gauche, de çà, de là, selon le caprice du vent ; enfin il prend terre près de Rouen. Aussitôt qu'il a atteint le rivage si désiré, Astolphe fait remettre la selle à Rabican, prend ses armes, ceint son épée, et se met en route, ayant avec lui le cor qui lui sert plus que ne feraient mille guerriers dont il serait entouré.

Après avoir traversé une forêt, il arrive au pied d'une colline, près d'une claire fontaine, à l'heure où le mouton reste enfermé loin du pâturage ou se réfugie sous une grotte profonde. Vaincu par la grande chaleur et par la soif, il retire son casque du front, attache son destrier au plus épais du feuillage, et s'en vient boire aux fraîches ondes.

Il n'y avait pas encore mis les lèvres, qu'un paysan, caché prés de là, s'élance d'un buisson, saisit le destrier, saute sur son dos et s'éloigne avec lui. Astolphe entend le bruit de sa fuite et lève la tête. Voyant le vol audacieux dont il est victime, il laisse la fontaine sans plus songer à boire, et court derrière le ravisseur aussi vite qu'il peut.

Le voleur ne s'éloigne pas à toute bride, ce qui l'aurait promptement fait disparaître. Mais tantôt ralentissant, tantôt pressant sa fuite, il s'en va au galop ou au trot. Astolphe et lui sortent du bois après une longue course, et tous les deux arrivent enfin là où tant de nobles barons, sans être vraiment en prison, étaient plus retenus que s'ils avaient été réellement prisonniers.

Le paysan se réfugie dans le château, avec le destrier qui égale le vent à la course. Force est à Astolphe embarrassé par son écu, son casque et ses armes, de le suivre de loin. Cependant il arrive lui aussi au château, et là, il perd complètement les traces qu'il avait suivies jusque-là. Il ne voit plus ni Rabican, ni le voleur ; en vain il tourne les yeux de tous côtés, en vain il presse le pas.

Il presse le pas, et s'en va cherchant en vain par toutes les chambres, dans toutes les galeries et les salles. Il perd sa peine, et ne peut parvenir à savoir où le paysan perfide a caché Rabican, son coursier fidèle, plus que tout autre rapide à la course. Pendant tout ce jour, il cherche vainement, en haut, en bas, au dedans et au dehors.

Ennuyé et las de tant tourner, il songe qu'il pourrait bien être dans un lieu enchanté, et il se souvient du livre que Logistilla lui a donné dans l'Inde pour qu'il puisse déjouer tous les enchantements dans lesquels il tombera. Il a toujours ce livre à son côté ; il consulte la table, et voit tout de suite à quelle page est le remède.

Le palais enchanté était décrit tout au long dans le livre. On y trouvait aussi les divers moyens de confondre le magicien et de dénouer les liens dans lesquels il retenait tous ces prisonniers. Sous le seuil de la porte était renfermé un esprit. C'était lui qui causait toutes ces illusions, tous ces prestiges. Il suffisait

de lever la pierre de son sépulcre, pour voir le château réduit par lui en fumée.

Désireux de conduire à bonne fin une si glorieuse entreprise, le paladin s'empresse d'essayer si le marbre est trop pesant pour son bras. Mais Atlante qui voit ses mains prêtes à détruire tous ses artifices, et qui est inquiet de ce qui peut arriver, vient l'assaillir par de nouveaux enchantements.

Grâce à ses larves diaboliques, il le fait paraître tout différent de ce qu'il est. Pour les uns c'est un géant, pour les autres un paysan, pour d'autres un chevalier à figure déloyale. Chacun voit le paladin sous la forme où le magicien lui est apparu dans le bois ; de sorte que, pour ravoir ce que le magicien leur a enlevé, tous se précipitent sur Astolphe.

Roger, Gradasse, Iroldo, Bradamante, Brandimart, Prasilde, et les autres guerriers, dans leur nouvelle erreur, s'avancent furieux et pleins de rage, pour mettre le duc en pièces. Mais celui-ci, en un pareil moment, a recours à son cor et fait courber soudain tous ces esprits altiers. S'il n'avait pas recouru au son terrifiant, le paladin était tué sans rémission.

Mais aussitôt qu'il a embouché le cor, et que l'horrible son s'est fait entendre, les chevaliers prennent la fuite comme les colombes au coup de fusil. Le nécromant fuit non moins que les autres. Pâle, affolé, rempli de terreur, il sort de sa retraite, et fuit au loin jusqu'à ce que l'horrible son ne parvienne plus à son oreille.

Les gardes fuient avec leurs prisonniers ; les chevaux, qu'une simple corde ne peut retenir, s'échappent de leurs écuries et suivent leurs maîtres par divers sentiers. Il ne reste dans le château ni chat ni rat, au son du cor qui semble dire : Sus ! sus ! Rabican s'en serait allé avec les autres, si le duc n'était parvenu à le saisir à sa sortie.

Astolphe, après avoir chassé le magicien, soulève la lourde pierre du seuil. Il trouve gravées en dessous, des figures et d'autres signes que je ne prends pas la peine de vous décrire. Dans son désir de détruire l'enchantement, il brise tout ce qu'il voit sous ses yeux, ainsi que le livre lui a dit de faire, et soudain le palais s'évanouit en fumée et en vapeurs.

Il trouve le cheval de Roger, lié par une chaîne d'or. Je parle du cheval ailé que le nécromant avait donné à Roger pour le conduire chez Alcine, et à qui, plus tard, Logistilla avait imposé le frein. C'est sur ce cheval que Roger était retourné en France et avait, pour revenir de l'Inde en Angleterre, parcouru tout le côté droit du globe terrestre.

Je ne sais si vous vous souvenez qu'il l'avait laissé attaché par la bride le jour où la fille de Galafron, qu'il tenait nue en son pouvoir, lui avait fait le cruel affront de disparaître à ses yeux. Le destrier volant, au grand étonnement de ceux qui le virent, s'en était retourné vers son maître, et était resté auprès de lui jusqu'au jour où la force de l'enchantement fut rompue.

Rien ne pourrait être plus agréable à Astolphe que cette rencontre. L'hippogriffe venait fort à propos pour satisfaire le désir qu'il avait de parcourir le monde en peu de jours, et de visiter les terres et les mers. Il savait bien qu'il était capable de le porter, car il l'avait vu jadis à l'œuvre.

Il l'avait vu dans l'Inde, le jour où la sage Mélisse l'avait arraché lui-même des mains de la scélérate Alcine qui avait changé en myrte des bois son visage d'homme. Il avait vu comment Logistilla l'avait soumis à la bride, et comment elle avait instruit Roger à le conduire partout.

Ayant résolu de s'emparer de l'hippogriffe, il lui met sur le dos la selle de Rabican, qu'il avait près de lui. Les brides des

chevaux qui s’étaient enfuis étaient restées attachées dans l’écurie ; parmi elles, il choisit et trouve, après plusieurs essais, un mors qui va à l’hippogriffe, et maintenant la pensée d’abandonner Rabican le fait seule retarder de prendre son vol.

Il avait bien raison de tenir à Rabican, car il n’y en avait pas un meilleur pour courir une lance. Il était revenu sur son dos de l’extrémité de l’Inde jusqu’en France. Il réfléchit longtemps ; puis il se décida à le donner en garde à quelque ami, plutôt que de l’abandonner sur la route à la merci du premier qui viendrait à passer.

Il regardait de tous côtés, s’il ne verrait point venir à travers le bois un chasseur ou un paysan, à qui il pût confier Rabican pour le conduire dans quelque ville. Il attendit en vain tout ce jour, jusqu’au lever du jour suivant. Le lendemain matin, comme l’air était encore obscurci par la brume, il lui sembla voir un chevalier sortir du bois.

Mais il faut, avant de vous dire le reste, que j’aille retrouver Roger et Bradamante. Aussitôt que le cor s’est tu, et que le beau couple est à une certaine distance du château, Roger regarde autour de lui et reconnaît aussitôt celle dont Atlante lui a jusqu’alors caché la présence. Jusqu’à ce moment Atlante avait si bien fait, qu’ils n’avaient pu se reconnaître ni l’un ni l’autre.

Roger regarde Bradamante, et Bradamante regarde Roger. Tous deux s’étonnent hautement qu’une illusion ait pu tromper pendant tant de jours leur âme et leurs yeux. Roger serre dans ses bras sa belle dame qui devient plus vermeille que la rose ; puis il cueille sur sa bouche les premières fleurs de ses heureuses amours.

Les deux fortunés amants redoublent mille fois leurs embrassements ; ils se tiennent étroitement serrés, et leur bonheur est si grand, que leur poitrine peut à peine contenir une telle

joie. Ils regrettent seulement que les enchantements les aient empêchés de se reconnaître pendant qu'ils erraient sous le même toit et leur aient fait perdre tant d'heureux jours.

Bradamante est disposée à donner à Roger toutes les faveurs qu'une vierge sage peut accorder à son amant, sans que l'honneur en soit atteint. Elle dit à Roger que s'il ne veut pas la voir rester toujours insensible et rebelle à ses derniers désirs, il doit la faire demander pour épouse à son père Aymon ; mais il faut auparavant qu'il reçoive le baptême.

Non seulement Roger est prêt, pour l'amour d'elle, à vivre dans la foi chrétienne, comme autrefois son père, son aïeul et toute sa noble race, mais il donnerait sur-le-champ, pour lui faire plaisir, les jours qui lui restent à vivre : « Ce n'est pas seulement dans l'eau – lui dit-il – mais dans le feu que je plongerais au besoin ma tête, pour posséder ton amour. »

Donc, pour recevoir le baptême et pour épouser ensuite sa dame, Roger se met en chemin. Bradamante le conduit à Vallombreuse. C'est ainsi que se nommait une riche et belle abbaye, non moins renommée par sa piété que par la courtoisie avec laquelle était reçu quiconque y venait. Au sortir de la forêt, ils rencontrent une dame dont le visage annonce un profond chagrin.

Roger, toujours humain, toujours courtois envers tous, mais surtout envers les dames, n'a pas plus tôt vu les larmes couler le long du visage délicat de la dame, qu'il en a pitié et qu'il brûle du désir de connaître la cause de son affliction. Après lui avoir fait un respectueux salut, il lui demande pourquoi elle répand tant de larmes.

Et elle, levant ses beaux yeux humides, lui répond sur un ton très doux, et lui expose le motif de sa peine amère. « Gentil seigneur – dit-elle – puisque tu le demandes, tu sauras que mes

joues sont ainsi inondées de larmes, à cause de la pitié que j'éprouve pour un jouvenceau qui doit être mis aujourd'hui à mort dans un château voisin d'ici.

» Amoureux de la jeune et belle fille du roi d'Espagne, Marsile, il s'introduisait chaque nuit chez elle, sans que les serviteurs de la princesse en eussent le moindre soupçon, sous le voile blanc et les vêtements d'une femme, et en déguisant sa voix et sa figure. Mais on ne peut agir si secrètement, qu'à la fin il ne se trouve quelqu'un qui vous voie et vous remarque.

» Quelqu'un, s'en étant aperçu, en parla à une ou deux personnes, et celles-ci confièrent le secret à d'autres, jusqu'à ce que le roi en fût instruit. Un émissaire du roi est venu la nuit dernière surprendre les deux amants dans le lit, et tous deux ont été séparément mis en prison dans le château. Je crois que ce jour ne se terminera pas sans que le jeune homme ait péri dans les supplices.

» Je me suis enfuie pour ne pas voir une telle cruauté, car ils doivent le brûler vif. Rien ne saurait me causer une douleur pareille à celle que me fait éprouver le malheureux sort d'un jeune homme si beau, et je ne pourrai jamais plus éprouver de plaisir sans le voir aussitôt se changer en chagrin, dès que je me rappellerai que la flamme cruelle a dévoré ses membres si délicats et si bien faits. »

Bradamante écoute, et son cœur est vivement oppressé de la nouvelle qu'elle apprend. La crainte qu'elle éprouve est telle, qu'il semble que le condamné soit un de ses frères. Et certes sa peur était fondée, comme je le dirai par la suite. Elle se tourne vers Roger et dit : « Il me semble que nous devons nous servir de nos armes en faveur de ce jeune homme ? »

Puis elle dit à la dame affligée : « Rassure-toi, et vois à nous introduire dans les murs de ce château, car si le jeune

homme n'a pas encore été mis à mort, on ne le tuera pas, sois-en sûre. » Roger, dont le cœur veut tout ce que veut sa dame, et dont la pitié est aussi excitée, se sent enflammé du désir de ne pas laisser périr le jouvenceau.

Il dit à la dame, des yeux de laquelle tombe un ruisseau de pleurs : « Or, qu'attends-tu ? Il faut le secourir et non pleurer. Conduis-nous vers lui. Pourvu que tu nous mènes rapidement, nous te promettons de le sauver, fût-il au milieu de mille lances, de mille épées. Mais hâtons le pas le plus possible, afin que notre aide n'arrive pas trop tard, car pendant que nous parlons, le feu brûle. »

Le langage assuré, la fière prestance de ce couple merveilleusement hardi, raniment dans le cœur de la dame l'espoir qui en était complètement sorti. Mais, comme elle craint moins la longueur du chemin que les obstacles qui peuvent leur barrer la route et rendre leur entreprise vaine, la dame hésite sur la direction qu'elle doit prendre.

Puis elle leur dit : « En prenant la voie qui conduit tout droit par la plaine jusqu'au château, je crois que nous arriverions à temps, et que le bûcher ne serait pas encore allumé. Mais il nous faut suivre un chemin si rude et si tortueux, que nous ne pourrons en sortir avant la fin du jour, et quand nous serons arrivés, je crains que nous ne trouvions le jouvenceau mort. »

« Et pourquoi – dit Roger – n'irions-nous pas par la voie la plus courte ? » La dame répondit : « Parce qu'il se trouve sur cette route un château des comtes de Poitiers, où, il y a à peine trois jours, une coutume honteuse et dure pour les chevaliers et pour les dames, a été imposée par Pinabel, le fils du comte Anselme d'Hauterive et le plus méchant homme qui soit.

» Chaque chevalier, chaque dame qui passent, ne s'en vont pas sans avoir subi l'outrage et la violence. Les uns et les autres doivent mettre pied à terre ; le chevalier doit dépouiller ses armes, et la damoiselle ses vêtements. Il n'y a pas, et il n'y a pas eu depuis de nombreuses années, de meilleurs chevaliers que les quatre qui ont juré de maintenir dans le château la loi imposée par Pinabel.

» Je veux vous raconter à quelle occasion a été faite cette loi qui n'existe que depuis trois jours, et vous verrez la raison, bonne ou mauvaise, qui a contraint les quatre chevaliers à jurer. Pinabel a une dame si méchante et si bestiale, qu'il n'y a pas sa pareille au monde. Allant un jour avec elle, je ne sais où, il fit la rencontre d'un chevalier qui lui fit subir grande honte.

» Le chevalier, ayant été raillé par la maîtresse de Pinabel à propos d'une vieille qu'il portait en croupe, jouta contre Pinabel, qui était doué de peu de vigueur et de trop d'orgueil. Le chevalier lui fit vider les arçons, força sa compagne à descendre de cheval, et pour savoir sans doute si elle marchait droit ou si elle boitait, la laissa à pied, après avoir fait revêtir ses vêtements à la vieille damoiselle.

» Celle qui était restée à pied, pleine de dépit, et avide, altérée de vengeance, suivit Pinabel toujours disposé à la seconder là où il y aurait du mal à faire. Elle ne dormait ni jour ni nuit, et elle finit par lui dire qu'elle ne serait contente qu'après qu'il aurait forcé mille chevaliers et mille dames à mettre pied à terre, et à quitter leurs armes et leurs vêtements.

» Le même jour, le hasard conduisit dans son château quatre valeureux chevaliers, arrivés depuis peu des contrées les plus lointaines. Leur valeur est telle, que notre époque n'en a pas de meilleurs. Ils se nomment Aquilant, Griffon et Sansonnet ; le quatrième, Guidon le Sauvage, est un tout jeune homme.

» Pinabel, avec un grand semblant de courtoisie, les accueillit au château que je vous ai dit. Puis, pendant la nuit, il les fit prendre dans leur lit, et ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer que, pendant un an et un mois, – ce fut le terme précis qu'il exigea, – ils habiteraient le château et dépouilleraient tous les chevaliers errants qui passeraient.

» Quant aux damoiselles qui seraient avec eux, ils devaient les faire descendre de cheval et leur enlever leurs vêtements. Ayant fait un tel serment, ils furent forcés de le tenir, quelque ennui, quelque chagrin qu'ils en eussent. Jusqu'à présent, ils n'ont trouvé personne qui ait pu leur résister et qui n'ait dû mettre pied à terre ; et déjà beaucoup s'en sont retournés à pied et sans leurs armes.

» Ils ont établi entre eux que celui dont le nom serait le premier désigné par le sort combattrait seul. Mais, s'il advenait que l'ennemi fût assez fort pour rester en selle et désarçonner son adversaire, les autres seraient obligés de combattre tous à la fois, jusqu'à la mort. Chacun d'eux étant redoutable, vous voyez ce qu'ils doivent être quand ils sont tous ensemble.

» Il importe qu'aucun retard, qu'aucun obstacle ne vienne s'opposer à notre entreprise ; il faut donc éviter ce combat. Je suppose que vous en sortiriez vainqueurs, et votre fière prestance me donne la certitude qu'il en serait ainsi ; mais la chose ne se ferait point en une heure, et il est à craindre que le jouvenceau ne soit livré aux flammes, s'il n'est pas secouru aujourd'hui même. »

Roger dit : « Ne nous inquiétons pas de cela. Faisons de notre côté tout ce qu'il nous sera possible de faire, et laissons le reste à celui qui gouverne le ciel, ou, à son défaut, à la fortune. Tu pourras voir, par ce combat, si nous sommes assez bons pour venir en aide à celui qu'on doit aujourd'hui brûler pour une faute si légère et si douce. »

Sans plus répondre, la donzelle prit par la voie la plus courte. Ils n'allèrent pas plus de trois milles, sans arriver au pont et à la porte où les vaincus devaient déposer les armes et leurs vêtements, après avoir couru le risque de perdre la vie. À leur apparition, la cloche du château retentit par deux fois.

Et voici qu'en dehors de la porte un vieillard s'avance, au grand trot d'un roussin ; et il s'en venait criant : « Attendez, attendez ; arrêtez-vous là ; ici l'on doit le péage. Et si l'on ne vous a pas dit l'usage adopté ici, je vais vous le dire. » Et il commence à leur expliquer la coutume que Pinabel fait observer.

Puis il poursuit en leur donnant le conseil qu'il donnait aux autres chevaliers. « Faites dépouiller votre dame de ses vêtements – disait-il – et vous, mes fils, laissez vos armes et vos destriers. Ne vous exposez pas au danger d'affronter quatre guerriers si redoutables. On trouve partout des habits, des armes et des chevaux ; la vie seule ne se remplace pas. »

« N'en dis pas plus – répondit Roger – n'en dis pas plus, car je suis informé de tout cela, et je viens ici pour essayer mes forces et voir si je suis aussi bon à l'action que je me sens le cœur solide. Mes armes, mes habits et mon cheval, je ne les donne à personne, surtout quand je n'ai encore éprouvé que des menaces. Je suis persuadé que mon compagnon ne cédera pas davantage ses armes sur de simples paroles.

» Mais, pour Dieu, fais en sorte que je voie promptement en face ceux qui prétendent m'enlever mes armes et mon cheval, car nous avons à franchir encore cette montagne, et nous ne pouvons nous arrêter longtemps ici. » Le vieillard répondit : « Voici quelqu'un qui passe le pont pour te satisfaire. » Et il disait vrai, car un chevalier sortit du château, revêtu d'une soubreveste rouge, constellée de fleurs blanches.

Bradamante pria beaucoup Roger pour qu'il lui laissât l'honneur de jeter hors de selle le chevalier au beau vêtement parsemé de fleurs. Mais elle ne put rien obtenir, et elle dut se soumettre à la volonté de Roger qui tenait à tenter lui seul toute l'entreprise. Elle se tint donc à l'écart à regarder.

Roger demanda au vieux quel était le premier chevalier sorti par la porte du château. « C'est Sansonnet – dit celui-ci – je le reconnais à sa casaque rouge semée de fleurs blanches. » Les deux adversaires, sans se parler, prirent à droite et à gauche, puis ils se précipitèrent, lance baissée, au-devant l'un de l'autre, excitant leurs coursiers.

Sur ces entrefaites, Pinabel était sorti du château, suivi d'un grand nombre de gens à pied, prêts à enlever les armes des chevaliers désarçonnés. Les deux champions, pleins d'ardeur, venaient à la rencontre l'un de l'autre, armés de deux énormes lances en jeune chêne, grosses de deux palmes jusqu'à la naissance du fer.

Sansonnet en avait fait tailler plus de dix semblables dans les cépées d'une forêt voisine, et on en avait apporté deux pour le combat. Pour se garantir de leurs coups, il aurait fallu avoir un bouclier et une cuirasse en diamant. Aussitôt arrivé, Sansonnet en avait fait donner une à Roger, et avait gardé l'autre pour lui.

Armés de ces lances qui auraient traversé des enclumes, tellement elles avaient leurs extrémités armées d'un fer solide, ils se rencontrèrent au milieu de leur course, tous deux frappant sur les boucliers. Celui de Roger, que les démons avaient forgés à la sueur de leur front, parut se ressentir à peine du coup. Je veux parler du bouclier que fit autrefois Atlante et de la force duquel je vous ai déjà entretenu.

Je vous ai déjà dit que sa splendeur enchantée frappait les yeux avec tant de force, qu'elle enlevait l'usage de la vue et faisait tomber les gens inanimés. Aussi Roger, à moins d'un péril extrême, le tenait recouvert d'un voile. Il faut croire qu'il était également impénétrable, pour n'avoir pas été entamé dans cette rencontre.

L'autre bouclier, fait par des mains moins habiles, ne supporta point l'épouvantable choc. Comme s'il eût été frappé de la foudre, il céda sous le fer et s'ouvrit par le milieu. Le fer de la lance rencontra le bras qui n'était plus couvert, de sorte que Sansonnet fut blessé et jeté hors de selle, à son grand dépit.

C'était le premier des quatre compagnons chargés de maintenir l'infâme coutume, qui n'eût pas remporté les dépouilles de son adversaire, et eût été jeté hors de selle. Il est bon que parfois ceux qui rient, aient à se plaindre à leur tour, et voient la fortune leur être enfin rebelle. Le veilleur du château redoublant les sons de la cloche, avertit de cela les autres chevaliers.

Pendant ce temps, Pinabel s'était approché de Bradamante pour savoir quel était celui qui avait frappé le chevalier de son château avec une telle vaillance et une telle force. La justice de Dieu, pour le payer selon son mérite, fit qu'il montait le même destrier qu'il avait naguère volé à Bradamante.

Il y avait huit mois déjà, si vous vous le rappelez, que ce Mayençais, s'étant rencontré en chemin avec elle, l'avait précipitée dans la caverne où est la tombe de Merlin. Une branche d'arbre qui tomba avec elle, ou plutôt son bon destin, l'avait sauvée de la mort. Pinabel, croyant qu'elle était ensevelie dans la caverne, lui prit son destrier et l'emmena avec lui.

Bradamante reconnaît son cheval et par lui le perfide comte. Lorsqu'il est plus proche, qu'elle a entendu sa voix et qu'elle l'a regardé au visage avec attention : « C'est là certaine-

ment le traître – dit-elle – qui chercha à m'outrager et à me couvrir de honte. C'est son crime même qui l'a conduit ici pour recevoir d'un seul coup le prix de tous ses forfaits. »

Menacer Pinabel, porter la main à son épée et s'avancer vers lui, est pour Bradamante l'affaire d'une seconde ; mais auparavant, elle a soin de lui couper le chemin, de façon qu'il ne puisse s'enfuir vers le château. Comme le renard dont on a bouché le terrier, Pinabel voit que tout espoir de salut lui est enlevé. Il fuit en criant, sans retourner la tête, et se lance à travers la forêt.

Pâle, éperdu, le misérable éperonne son cheval, car son dernier espoir est dans une prompte fuite. L'ardente damoiselle de Dordogne le suit l'épée dans les reins, le frappe et le serre de près ; elle est sans cesse sur ses épaules et ne lui laisse pas un moment de répit. Grande est la rumeur, et le bois en retentit tout alentour. Personne, au château, ne s'est encore aperçu de cet incident, car on ne regarde que Roger.

Cependant les trois autres chevaliers étaient sortis de la forteresse, ayant avec eux la dame inique qui avait imposé l'infâme coutume. Chacun d'eux préférerait la mort à une vie digne de blâme ; aussi leur visage est rouge de honte, et leur cœur est brisé de douleur d'aller, à eux trois, combattre contre un seul.

La cruelle courtisane qui avait fait établir cette infâme coutume et qui la faisait observer, leur rappelle le serment qu'ils lui ont fait de la venger. « Puisque je suis sûr de l'abattre avec ma lance – lui dit Guidon le Sauvage – pourquoi veux-tu que mes amis m'accompagnent ? Si je mens, fais-moi couper ensuite la tête ; je serai content. »

Ainsi disait Griffon, ainsi disait Aquilant. Chacun des trois chevaliers veut combattre seul, et préfère la prison ou la mort à

la honte de combattre plus d'un contre un seul adversaire. La dame leur dit : « Toutes vos paroles sont inutiles. Je vous ai conduits ici pour enlever les armes de ce chevalier, et non pour faire une nouvelle loi et un nouveau traité.

» Quand je vous tenais en prison, c'était le moment de m'alléguer ces raisons, et non maintenant, car il est trop tard. Vous devez tenir votre serment, et faire trêve à vos paroles vaines et menteuses. » Roger de son côté leur criait : « Voici les armes, voici le destrier dont la selle et les harnais sont tout neufs ; voici encore les vêtements de cette dame. Si vous les voulez, pourquoi tant tarder ? »

Pressés d'un côté par la châtelaine, excités et raillés de l'autre par Roger, les chevaliers s'ébranlent enfin tous les trois, le visage enflammé de vergogne. Les deux fils de l'illustre marquis de Bourgogne marchent en avant ; Guidon, dont le cheval est plus lourd, les suit à peu d'intervalle.

Roger vient à leur rencontre avec la même lance dont il a abattu Sansonnet, et couvert de l'écu possédé autrefois par Atlante dans les montagnes des Pyrénées. Je veux parler de cet écu enchanté dont la vue humaine ne pouvait soutenir l'éblouissant éclat. Roger n'y avait recours que dans les plus graves périls et comme une ressource suprême.

Il s'était servi de sa lumière seulement trois fois, et dans trois circonstances redoutables : les deux premières, quand il lui fallut s'arracher aux mollesses du séjour de la volupté pour revenir à une vie plus honnête ; la troisième, quand il priva de sa pâture l'orque marine, dont les dents avides allaient dévorer, toute nue, la belle Angélique qui se montra ensuite si cruelle envers son libérateur.

Excepté dans ces trois circonstances, il avait tenu constamment l'écu caché sous un voile tout prêt à être enlevé, s'il en

était besoin. Il s'en venait à la rencontre des trois chevaliers, couvert de ce même écu, comme je viens de le dire, et plein d'une telle ardeur, que ses trois adversaires ne lui paraissaient pas plus à craindre que de faibles enfants.

Roger frappe Griffon sur le bord de l'écu, à l'endroit où il touche à la visière du casque. Griffon chancelle un instant sur ses étriers, puis il tombe, et reste étendu loin de son destrier. La lance de Griffon touche l'écu de Roger ; mais, au lieu de le frapper perpendiculairement, elle glisse sur sa surface polie et lisse et produit un effet inattendu ;

Elle déchire le voile qui recouvrait la lumière enchantée et épouvantable, dont la splendeur faisait, sans que personne pût éviter ce sort, tomber ceux dont les yeux en étaient aveuglés. Aquilant, qui accourait de son côté, enlève le reste du voile, et découvre entièrement l'écu. La lumière frappe les deux frères dans les yeux, ainsi que Guidon qui venait par derrière eux.

De çà, de là, ils tombent tous à terre. L'écu ne leur éblouit pas seulement les yeux ; il leur enlève l'usage de tous leurs autres sens. Roger, qui ne s'est aperçu de rien, fait faire volte-face à son cheval, après avoir tiré son épée qui perce et taille si bien. Mais il ne voit personne venir à sa rencontre, tous ses adversaires étant par terre.

Il voit les chevaliers, les gens sortis à pied du château, les deux dames, et les destriers étendus à terre, et battant des flancs comme s'ils étaient près de mourir. Tout d'abord il s'étonne ; puis il s'aperçoit que le voile pendait à gauche de l'écu, je veux dire le voile de soie avec lequel il cachait d'habitude la terrifiante lumière.

Il se retourne vivement, cherchant des yeux sa bien-aimée Bradamante. Il court à l'endroit où elle était restée quand la première lutte s'était engagée. Ne l'y trouvant pas, il pense

qu'elle s'en est allée secourir le jouvenceau, de crainte qu'on ne le livre aux flammes si elle s'arrête plus longtemps à regarder le combat.

Parmi ceux qui gisaient étendus, Roger voit la dame qui l'avait conduit. Il la place, encore évanouie, sur le devant de sa selle, et poursuit son chemin, l'esprit tout troublé. Il recouvre l'écu avec un manteau que la dame avait par-dessus ses vêtements, et celle-ci recouvre ses sens aussitôt que la malfaisante lumière est cachée.

Roger s'en va, le visage rouge de honte. Il n'ose lever la tête. Il lui semble que chacun est en droit de lui reprocher une victoire si peu glorieuse. « Que pourrai-je faire – disait-il – pour me faire pardonner une action si honteuse ? Toutes les fois que je vaincrai désormais, on dira que c'est grâce à des enchantements, et non à ma vaillance. »

Pendant qu'il s'en allait, roulant ces pensées, il arriva dans un lieu où il trouva l'occasion de mettre à exécution le projet qu'il méditait. Il rencontra à l'improviste sur sa route un puits profond où les troupeaux venaient se rafraîchir, au moment de la grosse chaleur, dans un abreuvoir plein d'eau. Roger dit : « Maintenant, écu maudit, je vais prendre mes mesures pour que tu ne me fasses plus jamais honte.

» Je vais me séparer pour toujours de toi ; et ce sera le dernier blâme que tu m'auras attiré en ce monde. » Ainsi disant, il descend de cheval, prend une grosse et lourde pierre, l'attache à l'écu, et les jette tous les deux au fond du puits. « Que ma honte – dit-il – soit ensevelie avec toi et pour toujours. »

Le puits était profond et plein d'eau jusqu'à son ouverture ; l'écu était lourd, lourde était la pierre ; tous deux ne s'arrêtèrent qu'au fond ; au-dessus d'eux, se referma l'eau molle et douce. La renommée ne laissa pas cette noble action ignorée ; elle la di-

vulgua rapidement ; sonnant dans son cor, elle en répandit la nouvelle en France, en Espagne et dans tous les pays environnants.

Le bruit de cette étrange aventure étant parvenu dans tous les coins de l'univers, un grand nombre de chevaliers, venus des contrées voisines ou éloignées, se mirent à la recherche de l'écu. Mais ils ne savaient où était située la forêt dans laquelle se trouvait le puits qui renfermait l'écu magique, car la dame qui avait divulgué la belle action de Roger, ne voulut jamais indiquer le pays ni le lieu.

Roger en s'éloignant du château où il avait vaincu avec si peu d'efforts, et où il avait renversé les quatre redoutables champions de Pinabel comme des hommes de paille, avait emporté l'écu. À peine la lumière qui éblouit les yeux et anéantit les sens eut-elle disparu, que tous ceux qui gisaient comme morts se relevèrent remplis d'étonnement.

Pendant tout le jour, il ne fut question entre eux que de cette étrange aventure. Ils cherchaient à s'expliquer comment l'horrible lumière avait pu les terrasser tous. Sur ces entrefaites, on vient les avertir que Pinabel est mort, mais qu'on ne sait pas par qui il a été tué.

L'impétueuse Bradamante avait fini par atteindre Pinabel dans un étroit défilé. Elle lui avait plongé à cent reprises son épée dans le flanc et dans le cœur. Puis, après avoir purgé le monde de cette pourriture qui avait infecté tout le pays, elle avait tourné le dos au bois témoin de sa vengeance, emmenant avec elle le destrier que le félon lui avait autrefois dérobé.

Elle voulut retourner à l'endroit où elle avait laissé Roger, mais elle ne sut pas retrouver son chemin. Franchissant les vallons et les montagnes, elle chercha quasi par toute la contrée. La fortune cruelle ne lui permit pas de trouver la route qui l'eût

conduite vers Roger. Que celui qui prend plaisir à mon histoire, attende l'autre chant pour en entendre la suite.

Chant XXIII

ARGUMENT. – Bradamante fait la rencontre d'Astolphe qui lui confie Rabican et part sur l'hippogriffe. Bradamante va à Montauban, et croyant que Roger est à Vallombreuse, elle lui envoie, par une de ses damoiselles, Frontin richement harnaché. En chemin, la damoiselle trouve Rodomont qui lui enlève le cheval. – Zerbin et Gabrine arrivent à Hauterive, château des comtes de Poitiers, où la méchante vieille accuse Zerbin du meurtre de Pinabel. L'innocent chevalier est condamné à mourir. Arrive Roland avec Isabelle ; il délivre Zerbin et lui rend son amante. Survient Mandricard avec Doralice. Le paladin combat contre le païen ; le combat est interrompu par un accident. Mandricard est emporté loin de là par son cheval, et Roland arrive à l'endroit où ont demeuré Angélique et Médor ; c'est là qu'il commence à perdre la raison.

Que chacun s'efforce de rendre service à son prochain ; il est rare qu'une bonne action reste sans récompense, et si cela arrive, du moins il ne peut en résulter ni mort, ni dommage, ni honte. Celui qui fait du mal à autrui, tôt ou tard paye sa dette, car on ne l'oublie point. Le proverbe dit que les hommes finissent la plupart du temps par se rencontrer, et que les montagnes seules ne bougent pas.

Voyez ce qui arriva à Pinabel pour s'être comporté d'une façon inique : il finit par recevoir le juste châtiment de sa perversité, et Dieu qui, le plus souvent, ne peut consentir à voir souffrir à tort un innocent, sauva la dame, de même qu'il sauvera tous ceux qui vivent exempts de félonie.

Pinabel pensait avoir mis naguère cette damoiselle à mort, et la croyait profondément ensevelie ; il ne s'attendait pas à la

revoir jamais, et encore moins à recevoir d'elle le prix de ses crimes. Il ne lui servit de rien non plus de se tenir enfermé dans le château de son père, à Hauterive, situé près du territoire de Poitiers, au milieu de montagnes sauvages.

Le vieux comte Anselme tenait ce castel d'Hauterive ; c'était de lui que sortait ce traître qui, pour échapper à la vengeance des Clermont, n'eut pas même le secours d'une main amie. Bradamante, au pied d'une montagne, lui arracha sans peine son indigne vie, car il ne sut se défendre qu'en poussant des cris de terreur et en demandant merci.

Dès qu'elle eut donné la mort au faux chevalier qui avait naguère essayé de la tuer elle-même, elle voulut retourner là où elle avait laissé Roger. Mais son destin contraire ne le lui permit pas, et la poussa par un sentier qui la conduisit dans la partie la plus épaisse, la plus sauvage et la plus solitaire du bois, au moment où le soleil laissait le monde plongé dans les ténèbres.

Ne sachant où elle pourrait passer la nuit ailleurs, elle s'arrête en cet endroit, sous la feuillée et sur l'herbe nouvelle, jusqu'à ce que le jour revienne, tantôt dormant, tantôt contemplant Saturne ou Jupiter, Vénus ou Mars et les autres divinités errantes dans le ciel. Mais qu'elle veille ou qu'elle dorme, elle voit toujours en son esprit Roger présent à ses côtés.

Parfois elle pousse de profonds soupirs de regrets et de douleur, en songeant que chez elle la colère l'a emporté sur l'amour. « La colère, – disait-elle, – m'a séparée de mon amant. Si, du moins, j'avais su marquer ma route, j'aurais pu retourner à l'endroit d'où j'étais venue, après avoir accompli mon entreprise vengeresse. Mais ma mémoire et mes yeux m'ont fait défaut. »

Elle se dit cela, et d'autres choses encore ; ses pensées tumultueuses se pressent en foule dans son cœur, et ses soupirs et

ses larmes forment une tempête de douleur. Après une longue attente, elle voit enfin poindre à l'orient l'aurore désirée ; elle prend son destrier, qui paissait aux alentours, et elle marche à l'opposé du soleil.

Au bout de quelques pas elle sort du bois, à l'endroit même où s'élevait auparavant le château où, pendant tant de jours, le méchant magicien l'avait tenue dans une erreur si grande. Là, elle trouve Astolphe, qui avait enfin réussi à trouver une bride pour l'hippogriffe, et qui était fort en peine de Rabican, ne sachant à qui le confier.

Le hasard fait que le paladin a ôté son casque, de sorte qu'à peine sortie de la forêt, Bradamante reconnaît son cousin. Elle le salue de loin, et court à lui avec de grandes marques de joie, et l'embrasse dès qu'elle est plus près de lui ; puis elle se nomme, et, levant sa visière, elle fait voir clairement qui elle est.

Astolphe ne pouvait mieux confier Rabican qu'à la fille du duc de Dordogne, car il était certain qu'elle en aurait grand soin et qu'elle le lui rendrait aussitôt qu'il serait de retour. Il lui sembla que c'était Dieu qui la lui envoyait. Il la revoyait toujours avec plaisir, mais le besoin qu'il en avait lui fit trouver cette rencontre encore plus agréable.

Après qu'ils se furent deux ou trois fois embrassés comme deux frères, et qu'ils se furent affectueusement demandé de leurs nouvelles, Astolphe dit : « Maintenant, si je veux visiter le pays des oiseaux, il ne me faut pas tarder plus longtemps. » Et, racontant son projet à la dame, il lui fit voir le destrier ailé.

Bradamante n'éprouve pas une grande surprise en voyant ce destrier déployer ses ailes. L'enchanteur Atlante le montait lorsqu'elle combattit contre lui et qu'elle lui fit verser tant de larmes. Elle l'avait également suivi des yeux, le jour où Roger fut emporté loin d'elle par un chemin long et étrange.

Astolphe lui dit qu'il veut lui confier Rabican, plus léger à la course que la flèche échappée de l'arc ; il lui laisse également toutes ses armes, et la prie de les garder jusqu'à son retour, où il ira les lui réclamer à Montauban, car, pour le moment, elles ne lui font nullement besoin.

Voulant s'en aller en volant par les airs, il doit en effet se faire le plus léger possible. Il garde seulement son épée et son cor, bien que le cor seul eût suffi pour le préserver de tout péril. Bradamante reçoit aussi la lance que porta jadis le fils de Galafron, et qui fait vider la selle à tous ceux qu'elle frappe.

Astolphe, monté sur le destrier volant, s'élève d'abord lentement dans les airs, puis il le chasse si fort qu'au bout d'un moment Bradamante le perd de vue. Ainsi fait au départ, sous la conduite du pilote, le nocher qui craint les écueils et le vent ; puis, quand il a laissé derrière lui le port et le rivage, il déploie toutes les voiles et devance le vent.

Après le départ du duc, la dame reste en grand travail d'esprit. Elle ne sait comment ramener à Montauban les armes et le coursier de son parent. Dans l'ardent désir qui la pousse de revoir Roger, elle se demande si elle ne doit pas d'abord aller à Vallombreuse, où elle pense le retrouver, à moins qu'elle ne le rencontre auparavant en route.

Pendant qu'elle est indécise, elle voit venir à elle un paysan. Elle lui fait placer de son mieux l'armure sur le dos de Rabican, puis elle lui confie le soin de mener derrière elle les deux chevaux, l'un chargé et l'autre la selle vide, car avant de recevoir en dépôt le cheval d'Astolphe elle en avait deux : celui sur lequel elle était montée, et celui qu'elle avait enlevé à Pinabel.

Elle se décide à aller à Vallombreuse, où elle espère trouver son cher Roger ; mais elle ne sait pas quel est le chemin le plus

direct et le meilleur, et elle craint de se tromper. Le paysan ne connaissait pas beaucoup la contrée, et ne pouvait que l'égarer encore. Enfin elle part à l'aventure, du côté où elle pense qu'est située Vallombreuse.

Elle marche çà et là, sans rencontrer sur son chemin personne à qui elle puisse se renseigner. Vers l'heure de none, elle sort de la forêt et découvre de loin un castel sur la cime d'une montagne. Elle le regarde, et il lui semble reconnaître Montauban. C'était Montauban en effet, où elle avait sa mère et plusieurs de ses frères.

Dès qu'elle a reconnu l'endroit où elle est, la dame sent la tristesse envahir son cœur plus que je ne saurais dire. Si elle s'arrête, on la verra et on ne voudra plus la laisser partir ; et si elle ne part pas, le feu de l'amour la brûlera au point de la faire mourir. Elle ne reverra plus Roger, et rien de ce qu'ils ont projeté de faire à Vallombreuse ne pourra s'accomplir.

Elle reste quelque temps pensive, puis elle se décide à tourner le dos à Montauban, et elle se dirige vers l'abbaye dont elle connaît bien maintenant la route. Mais, avant qu'elle soit sortie de la vallée, sa fortune, bonne ou mauvaise, lui fait rencontrer Alard, un de ses frères, sans qu'elle ait le temps de se dérober à sa vue.

Il s'en revenait de préparer les logements pour les cavaliers et les fantassins nouvellement levés dans la contrée sur les instances de Charles. Après s'être chaleureusement embrassés, le frère et la sœur rentrent à Montauban, en devisant de choses et d'autres.

La belle dame rentre à Montauban, où Béatrice l'avait pleurée en vain pendant longtemps, après l'avoir fait chercher par toute la France. Les baisers et les serrements de main de sa mère et de ses frères lui paraissent froids, auprès des baisers

qu'elle a échangés avec Roger et qu'elle aura sans cesse empreints dans son âme.

Ne pouvant aller à Vallombreuse, elle pense à y envoyer quelqu'un pour prévenir Roger du motif qui l'empêche d'y aller elle-même, et pour le prier – comme s'il en était besoin ! – d'y recevoir le baptême pour l'amour d'elle, et de venir ensuite à Montauban pour la demander en mariage, ainsi qu'il était convenu.

Elle veut, par la même occasion, renvoyer à Roger son cheval, qu'il aime tant, et qui mérite si bien l'affection de son maître. On n'aurait pas trouvé dans tout l'empire sarrasin ou dans le royaume de France, de plus beau et de plus vaillant destrier, si ce n'est Bride-d'Or et Bayard.

Roger, le jour où, emporté par son audace, il monta sur l'hippogriffe et disparut dans les cieux, avait laissé Frontin abandonné, – Frontin était le nom du destrier. – Bradamante le prit, et l'envoya à Montauban, avec recommandation expresse de ne le laisser monter que rarement et de le conduire toujours au pas, de sorte qu'il était plus brillant et plus gras que jamais.

Elle se met aussitôt à l'œuvre avec toutes ses dames, toutes ses damoiselles, et, par un subtil labeur, elle fait tracer sur une soie blanche et noire une broderie d'or fin ; elle en recouvre et en orne la selle et la bride du bon destrier ; puis elle choisit une de ses suivantes, fille de sa nourrice Callitrésie, et confidente de tous ses secrets.

Elle lui avait raconté mille fois combien l'image de Roger était empreinte dans son cœur ; elle avait exalté sa beauté, son courage, ses grâces au-dessus des dieux. Elle la fait venir près d'elle et lui dit : « Je ne puis choisir un meilleur messager pour une telle mission ; car je ne connais pas d'ambassadeur plus fidèle et plus prudent que toi, ma chère Hippalque. »

La donzelle s’appelait Hippalque. Bradamante lui apprend où elle doit se rendre ; elle l’informe pleinement de tout ce qu’elle aura à dire à son cher seigneur ; elle lui fera ses excuses de n’être point allée elle-même au monastère ; ce n’est pas qu’elle songe à renier sa promesse, mais elle en a été empêchée par la fortune plus forte que la volonté humaine.

Elle la fait monter sur une haquenée et lui met à la main la riche bride de Frontin. Elle lui dit que, s’il se trouve sur son chemin quelqu’un d’assez lâche ou d’assez insensé pour vouloir le lui enlever, elle n’a qu’à dire à qui appartient le destrier, car elle ne connaît pas de chevalier, quelque hardi qu’il soit, qui ne tremble au nom de Roger.

Elle la charge d’une foule d’autres recommandations pour Roger. Après les avoir attentivement écoutées, Hippalque se met en route sans plus de retard. Elle chevauche pendant plus de dix milles, à travers les chemins, les champs et les forêts obscures et épaisses, sans que personne vienne l’arrêter ou lui demander où elle va.

Vers le milieu du jour, sur le penchant d’une montagne, et dans un sentier étroit et malaisé, elle rencontre Rodomont, tout armé, qui suivait à pied un tout petit nain. Le Maure lève sur elle un front hautain et blasphème toute la hiérarchie des dieux, de ce qu’un si beau destrier, si bien caparaçonné, ne se trouve pas entre les mains d’un chevalier.

Il avait juré d’enlever de force le premier cheval qu’il rencontrerait sur sa route. Or celui-ci est le premier qu’il ait rencontré, et il se trouve justement qu’il n’en a jamais vu de plus beau. Mais l’enlever à une damoiselle lui semble une félonie ; pourtant il brûle de l’avoir. Il hésite ; il le regarde, il le contemple et s’écrie : « Ah ! pourquoi son maître n’est-il pas avec lui ? »

« S'il y était, – réplique Hippalque, – il te ferait peut-être changer d'idée. Ce cheval appartient à quelqu'un qui vaut mieux que toi, à un guerrier qui n'a point son pareil au monde. » « Quel est donc celui qui dépasse ainsi tous les autres en valeur ? » dit le Maure. « C'est Roger » lui répond-elle. Alors Rodomont : « Je veux ce destrier, puisque c'est à Roger, à un tel champion que je le prends.

» S'il est vrai, comme tu le dis, qu'il soit si fort, et qu'il l'emporte en vaillance sur tous les autres, ce n'est pas seulement le cheval, mais la voiture que je devrai lui rendre et dont je lui payerai le prix selon sa convenance. Tu peux lui dire que je suis Rodomont, et que, s'il veut en venir aux mains avec moi, il me trouvera ; partout où je vais, partout où je demeure, l'éclat de mon nom me fait assez reconnaître.

» Partout où je vais, il reste de mon passage de telles traces, que la foudre n'en laisse pas de plus grandes après elle. » Ainsi disant, il avait saisi les rênes dorées du coursier. Il saute sur son dos, et laisse Hippalque tout en larmes et défaillante de douleur. Elle menace Rodomont et lui fait honte ; mais il ne l'écoute pas, et gravit la montagne.

Il suit le chemin par lequel le nain le conduit à la recherche de Mandricard et de Doralice. Hippalque le suit de loin, l'accablant de malédictions et de menaces. On verra plus loin ce qu'il advint de cela. Turpin, qui a écrit toute cette histoire, fait ici une digression pour retourner à l'endroit où le Mayençais avait été mis à mort.

La fille d'Aymon vient à peine de quitter ces lieux, que Zerbin y arrive par un autre sentier, accompagné de la méchante vieille. Il voit le corps d'un chevalier étendu au milieu du vallon et ne sait qui ce peut être. Mais, comme il est sensible et courtois, il est émù de pitié à ce triste spectacle.

Pinabel était étendu par terre, perdant son sang par tant de blessures qu'il n'y en aurait pas eu davantage si plus de cent épées se fussent réunies pour lui donner la mort. Le chevalier d'Écosse s'empresse de suivre les traces toutes fraîches, pour tâcher de savoir qui avait commis le meurtre.

Il dit à Gabrine de l'attendre et qu'il reviendra bientôt la retrouver. Celle-ci s'approche du cadavre et l'examine attentivement de tous côtés, pour voir s'il n'a pas sur lui quelque objet précieux dont il serait inutile de laisser plus longtemps un mort se parer. La vieille, parmi tous ses autres vices, était aussi avare qu'une femme peut l'être.

Si elle pouvait dissimuler le vol de pareils objets, elle enlèverait bien la riche soubreveste, ainsi que les belles armes. Mais elle doit se contenter de dérober ce qui peut facilement se cacher, et elle abandonne le reste à regret. Elle choisit, parmi les autres dépouilles, une belle ceinture, et se l'attache autour de la taille, entre ses deux jupons.

Peu après arrive Zerbin. Il a en vain suivi les pas de Bradamante, car le sentier se divise en plusieurs branches qui montent ou descendent. Le jour baisse, et il ne veut pas rester au milieu de ces rochers en pleine obscurité ; suivi de la méchante vieille, il se hâte donc de s'éloigner de la funèbre vallée pour chercher un logis.

Près de deux milles plus loin, ils trouvent un grand château appelé Hauterive. Ils s'y arrêtent pour y passer la nuit, qui déjà envahissait le ciel d'un vol rapide. Ils y sont à peine installés, que de tous côtés les lamentations frappent leurs oreilles, et qu'ils voient les pleurs couler de tous les yeux, comme s'il s'agissait d'une catastrophe publique.

Zerbin en demande la cause. On lui dit qu'avis vient d'être donné au comte Anselme que son fils Pinabel a été trouvé éten-

du sans vie entre deux montagnes, dans un étroit sentier. Zerbin, pour éviter que les soupçons ne se portent sur lui, feint d'apprendre une chose nouvelle et baisse les yeux ; mais il pense bien que le cadavre qu'il a trouvé sur sa route doit être celui de Pinabel.

Bientôt arrive le brancard funèbre, à la lueur des torches et des flambeaux. Alors les cris redoublent, les battements de mains retentissent jusqu'aux étoiles, et les larmes coulent plus abondantes des paupières. Mais, plus que tous les autres, le visage du malheureux père dénote un sombre désespoir.

Cependant on apprête de solennelles et pompeuses funérailles, selon l'usage antique que chaque génération voit peu à peu se perdre. Le châtelain fait publier un ban par lequel il promet une riche récompense à celui qui lui fera connaître le meurtrier de son fils. Ce ban interrompt un instant les lamentations du populaire.

De voix en voix, d'une oreille à l'autre, la promesse annoncée par le ban se répand dans toute la contrée. Elle parvient jusqu'à la vieille scélérate qui dépasse en férocité les tigres et les ours. Aussitôt elle saisit cette occasion de perdre Zerbin, soit pour satisfaire sa haine, soit pour montrer que tout sentiment humain est banni de son cœur,

Soit pour gagner la récompense promise. Elle s'en va trouver le malheureux châtelain, et, après un préambule qu'elle tâche de rendre le plus vraisemblable possible, elle lui dit que c'est Zerbin qui a commis le crime. Elle lui montre la belle ceinture que le père infortuné reconnaît sur-le-champ. Après ce témoignage et la déclaration de l'horrible vieille, tout lui paraît clair.

Pleurant, il lève ses mains vers le ciel, et jure que son fils ne restera pas sans vengeance. Il fait cerner l'appartement de son hôte par ses vassaux, qui sont accourus en toute hâte. Zerbin est

loin de se croire entouré d'ennemis, et ne s'attend pas au traitement que lui ménage le comte Anselme, qui se croit si outragé par lui ; il est plongé dans le premier sommeil lorsqu'on le saisit.

On l'enchaîne, on le plonge dans un cachot ténébreux, et le soleil n'a pas encore reparu que son injuste supplice est déjà ordonné ; il est condamné à être écartelé dans le lieu même où a été commis le crime qu'on lui impute. On ne se préoccupe pas d'examiner plus attentivement s'il est coupable ou non ; il suffit que le châtelain le croie ainsi.

Le lendemain, dès que la belle aurore vient colorer l'horizon de couleurs blanches, rouges et jaunes, on se dispose à punir Zerbin de son prétendu crime. La populace, aveugle et sanguinaire, l'accompagne hors du château en criant : Qu'il meure ! qu'il meure ! Toute cette foule va sans ordre, les uns à pied, les autres à cheval. Quant au chevalier d'Écosse, il s'avance la tête basse, lié sur un petit roussin.

Mais Dieu, qui, la plupart du temps, vient en aide aux innocents et n'abandonne jamais celui qui se fie en sa bonté, lui a déjà trouvé un défenseur tel qu'il n'y a plus à craindre de le voir mourir en ce jour. Roland arrive, conduit sur ce chemin par la Providence, afin de sauver Zerbin. Roland aperçoit dans la plaine cette foule qui traîne à la mort le dolent chevalier.

Avec lui est la jeune fille qu'il a trouvée dans une grotte sauvage, Isabelle, la fille du roi de Galice, tombée au pouvoir des malandrins après avoir échappé à la tempête et aux fureurs de la mer qui ont brisé son navire. C'est celle que Zerbin porte dans son cœur et qui lui est plus chère que sa propre vie.

Roland l'avait emmenée avec lui en quittant la caverne. Isabelle demande à Roland quelle est cette foule qu'elle aperçoit dans la campagne. « Je ne sais pas » dit-il. Puis il la laisse sur la

colline et descend rapidement dans la plaine. Il regarde Zerbin, et à première vue il le tient pour un chevalier de grande estime.

Il s'approche, il lui demande pourquoi il est enchaîné, et où on le conduit. Le dolent chevalier lève la tête, et, après avoir écouté ce que lui dit le paladin, il lui raconte la vérité ; il la lui expose avec un tel accent de sincérité que le comte le juge digne de sa protection, persuadé qu'il est innocent et qu'il n'a point mérité la mort.

Mais, quand il apprend que l'arrêt a été rendu par le comte Anselme d'Hauterive, il ne doute plus de son injustice, car ce félon n'a pas d'autres façons d'agir. En outre, il sent se réveiller l'antique haine qui divise la maison de Mayence et celle de Clermont, et qui a causé à toutes deux tant de sang, tant de ruines et tant de hontes.

« Déliez ce chevalier, canaille, – crie le comte aux manants, – ou je vous extermine. » « Quel est celui-ci qui se vante de porter de tels coups ? – répond un des hommes d'armes qui veut payer d'assurance. – Si nous étions de cire ou de paille et que lui-même fût de feu, sa menace pourrait peut-être nous épouvanter. » Et il se précipite sur le paladin de France, qui abaisse sa lance contre lui.

Le Mayençais avait sur son dos la brillante armure enlevée pendant la nuit à Zerbin ; mais elle ne peut le défendre contre le coup terrible porté par le paladin et qui le frappe à la joue droite. Le casque n'est point entamé, car il est de fine trempe, mais le choc est si grand, que le malheureux a le cou rompu et tombe mort.

Roland poursuit sa course ; sans déranger sa lance, il en transperce un autre de part en part. Puis il la jette, tire Durandal et se précipite au plus épais de la troupe, à l'un, il fend la tête en deux ; à l'autre il la coupe net au ras du buste ; il perce la

gorge à plusieurs autres ; en un clin d'œil, il en tue ou il en met en fuite plus de cent.

Plus du tiers est mort ; Roland chasse le reste ; il taille, il fend, il transperce, il déchire ; les malheureux jettent pour fuir tout ce qui les embarrasse : les écus, les épées, les épieux, les serpes ; les uns se dispersent au loin, les autres courent le long du chemin ; d'autres se cachent dans les bois et dans les cavernes. Roland, sans pitié ce jour-là, ne veut pas en laisser échapper un seul vivant.

Sur cent vingt, – c'est Turpin qui a fait le compte, – quatre-vingt-dix au moins périrent. À la fin, Roland revient vers Zerbin, dont le cœur tressaille d'impatience dans la poitrine. Si celui-ci éprouva une vive allégresse en voyant revenir Roland, cela ne se peut raconter pleinement en ces vers ; il se serait prosterné pour l'honorer, mais il se trouvait lié sur le roussin.

Roland le délie et l'aide à revêtir ses armes, qu'il a reprises au capitaine de la troupe, auquel elles n'ont pas porté bonheur. Pendant ce temps, Zerbin lève les yeux sur Isabelle, restée sur le sommet de la colline, et qui, voyant le combat terminé, s'est avancée plus belle que jamais.

Lorsque Zerbin voit s'approcher la dame qu'il a tant aimée, la belle dame qu'il croyait, sur la foi d'une fausse nouvelle, engloutie dans les flots, et qu'il a si longtemps pleurée, il sent un froid glacial lui serrer le cœur ; tout son corps tremble ; mais bientôt le frisson fait place aux feux ardents de l'amour.

La reconnaissance qu'il doit au seigneur d'Anglante l'empêche de se jeter dans ses bras, car il pense que Roland est devenu l'amant de la damoiselle. La joie qu'il a d'abord éprouvée dure peu, et fait place à une peine plus amère ; il a moins souffert quand il a appris qu'elle était morte, qu'en la voyant aux mains d'un autre.

Ce qui lui cause le plus de douleur, c'est qu'elle appartienne au chevalier à qui il doit tant. Essayer de la lui enlever ne serait ni honnête ni chose facile sans doute. Il ne laisserait certainement à personne autre une telle proie sans la lui disputer ; mais une telle reconnaissance le lie envers le comte, qu'il est forcé de courber la tête.

Ils arrivent tous les trois, sans s'être dit une parole, près d'une fontaine où ils descendent de cheval pour se reposer un instant. Le comte, fatigué, enlève son casque et invite Zerbin à retirer aussi le sien. La dame, qui reconnaît son amant, pâlit soudain de joie ; mais elle se ranime vite, comme la fleur, après une grande pluie, au retour du soleil.

Et, sans plus attendre, sans la moindre fausse honte, elle court à son cher amant et lui jette les bras autour du cou. Elle ne peut prononcer une parole, mais elle lui baigne de larmes le sein et la figure. Roland, à la vue de ces transports, n'a pas besoin d'autre explication pour comprendre que le chevalier qu'il a sauvé n'est autre que Zerbin.

Dès que la voix lui est revenue, Isabelle, les joues encore humides de pleurs, raconte à Zerbin tout ce qu'elle doit à la courtoisie du paladin de France. Zerbin, qui chérit la damoiselle à l'égal de sa vie, se jette aux pieds du comte, et lui rend grâce de lui avoir deux fois rendu la vie en une heure.

Les remerciements et les offres de services auraient pu durer longtemps entre les deux chevaliers, s'ils n'avaient entendu du bruit à travers les arbres au feuillage épais et sombre. Ils s'empressèrent de remettre leurs casques sur leurs têtes et de remonter à cheval. À peine étaient-ils en selle, qu'ils virent arriver un chevalier accompagné d'une damoiselle.

Ce guerrier était Mandricard, qui suivait les traces de Roland, afin de venger Alzire et Manilard, que le paladin avait si vaillamment renversés. Sa poursuite, d'abord fort active, s'était sensiblement ralentie, du moment où il avait eu Doralice en son pouvoir, après l'avoir enlevée avec un tronçon de lance, à plus de cent guerriers bardés de fer.

Le Sarrasin ignorait que celui qu'il poursuivait fût le seigneur d'Anglante, mais tout semblait indiquer que c'était un illustre chevalier errant. Il ne fait pas attention à Zerbin ; ses yeux, au contraire, examinent le comte de la tête aux pieds, et retrouvant tous les indices qu'on lui en a donnés : « Tu es celui que je cherche, – dit-il.

» Voilà dix jours, – ajoute-t-il, – que je suis tes traces, excité par le bruit de tes exploits, qui est parvenu jusqu'au camp devant Paris. Le seul survivant des mille guerriers que tu as taillés en pièces y est arrivé après de grandes fatigues, et a raconté le carnage que tu as fait des soldats de Noricie et de ceux de Trémisen.

» Dès que je l'appris, je m'empressai de me mettre à ta poursuite, pour te connaître et me mesurer avec toi. Je m'informai des insignes que tu portes sur tes armes, et c'est toi, je le sais. À défaut de ces indications, je te reconnaîtrais au milieu de cent autres, rien qu'à ta fière prestance. »

« On ne peut dire, – lui répond Roland, – que tu ne sois pas un chevalier de grande vaillance, car, à mon avis, un dessein si magnanime ne saurait naître en un cœur vil. Si c'est le désir de me voir qui t'a fait venir, je veux que tu me voies à visage découvert, comme tu as vu mes armes ; je vais ôter mon casque, afin que ton envie soit satisfaite.

» Mais quand tu m'auras bien vu en face, il te restera encore à satisfaire le second désir qui t'a fait suivre mon chemin,

c’est-à-dire à voir si ma valeur répond à cette fière prestance que tu admires tant. » « Maintenant, – dit le païen, – que tu m’as satisfait entièrement sur le premier point, venons au second. »

Cependant le comte examine le païen des pieds à la tête ; il regarde à la ceinture, à l’arçon, et n’y voit pendre ni masse d’armes ni épée. Il lui demande de quelle arme il compte se servir, si sa lance vient à se rompre. L’autre lui répond : « Ne t’inquiète point de cela. Avec cette seule lance j’ai déjà fait peur à beaucoup d’autres.

» J’ai juré de ne point ceindre d’épée que je n’aie enlevé Durandal au comte. Je vais, le cherchant par tous les chemins, afin qu’il ait à faire plus d’une pose avec moi. Je l’ai juré, si tu tiens à le savoir, le jour où je plaçai sur mon front ce casque, lequel, ainsi que toutes les autres armes que je porte, ont appartenu à Hector, mort il y déjà mille ans.

» L’épée seule manque à ces bonnes armes. Comment fut-elle dérobée, je ne saurais te le dire. Il paraît que le paladin la possède aujourd’hui, et c’est là ce qui lui donne une si grande audace. Je compte bien, si je puis me mesurer avec lui, lui faire rendre un bien mal acquis. Je le cherche aussi dans le but de venger mon père, le fameux Agrican.

» Roland lui donna traîtreusement la mort ; sans cela, je sais bien qu’il n’aurait pu le vaincre. » Le comte ne peut se taire davantage ; il s’écrie d’une voix forte : « Toi, et quiconque dit cela, en avez menti. Mais celui que tu cherches, le hasard l’a conduit vers toi. Je suis Roland, et j’ai tué ton père en loyal combat. Voici l’épée que tu cherches aussi. Elle t’appartiendra si tu la mérites par ta vaillance.

» Bien qu’elle m’appartienne à bon droit, je consens à ce qu’elle soit le prix de notre lutte. Mais je ne veux pas que, dans

ce combat, elle me serve plus qu'à toi. Je la suspends à cet arbre. Tu pourras la prendre librement, s'il advient que tu me tues ou que tu me fasses prisonnier. » Ainsi disant, il prend Durandal et la suspend à un arbre, au milieu du chemin.

Ils s'éloignent à une demi-portée de flèche, poussent leurs destriers l'un contre l'autre, en leur lâchant les rênes, et se frappent tous deux, en pleine visière, d'un coup terrible. Les lances se rompent et volent en mille éclats vers le ciel.

Les deux lances sont forcées de se rompre, car les cavaliers ne veulent plier ni l'un ni l'autre, et reviennent au combat avec les tronçons qui sont restés intacts. Les deux adversaires, qui n'ont jamais manié que le fer, font maintenant un terrible usage de leurs tronçons de lance, semblables à deux paysans qui se battent pour la possession d'un ruisseau ou la délimitation d'un pré.

Au quatrième choc, les tronçons mêmes viennent à leur manquer ; mais leur colère n'en devient, à l'un comme à l'autre, que plus bouillante. Il ne leur reste pour se frapper que leurs poings. Partout où leurs doigts peuvent s'accrocher, ils ouvrent les cuirasses ou déchirent les mailles. Les lourds marteaux et les fortes tenailles ne feraient pas mieux.

Le Sarrasin cherche comment il pourra terminer à son honneur ce combat acharné ; ce serait folie de perdre son temps à se frapper de la sorte, car les coups sont plus douloureux pour celui qui les donne que pour celui qui les reçoit. Ils se saisissent tous les deux corps à corps. Le roi païen serre Roland à la poitrine ; il croit l'étouffer comme le fils de Jupiter étouffa jadis Antée.

Il le prend impétueusement de côté, le heurte, l'attire à lui, et son animosité est si grande, qu'il ne prend point garde à la bride de son cheval. Roland, plus maître de lui, en fait son profit

et en espère la victoire ; il pose doucement la main sur les yeux du cheval de Mandricard et fait tomber la bride.

Le Sarrasin fait tous ses efforts pour étouffer Roland ou pour l'enlever de selle ; le comte tient les genoux serrés, et ne plie ni d'un côté ni de l'autre. Enfin, sous les secousses du païen, la sangle de sa selle vient à casser, et Roland tombe à terre sans s'en apercevoir, car il a toujours les pieds aux étriers, et il serre encore la selle avec ses cuisses.

Le comte, en touchant la terre, produit le même bruit que si c'était un trophée d'armes qui serait tombé. Le destrier de Mandricard, qui a la tête libre, et dont la bouche est débarrassée du frein, fuit ventre à terre, à travers les bois et les halliers, poussé deçà et delà, par une terreur aveugle, et emportant son maître.

Doralice, qui voit son compagnon s'éloigner du champ de bataille, craint de rester abandonnée et court derrière lui de toute la vitesse de son roussin. Le païen, furieux, crie après son destrier ; il le frappe avec les pieds et avec les mains ; comme s'il n'avait point affaire à une bête, il le menace, croyant l'arrêter, mais il ne fait qu'accélérer sa fuite.

La bête, pleine d'épouvante, affolée, court à travers champs, sans regarder devant elle. Déjà elle avait couru plus de trois milles, et elle aurait continué, si un fossé ne se fût rencontré sur son chemin ; cheval et cavalier tombent au plus profond, où ils ne trouvent ni litière ni lit de plume. Mandricard éprouve une secousse terrible, mais il ne se rompt point les os.

Enfin le coursier s'arrête ; mais son maître ne peut le guider, car il n'a plus de mors. Le Tartare le tient par la crinière, plein de fureur et de colère. Il ne sait quel parti prendre. « Mets-lui la bride de mon palefroi, – lui dit Doralice, – le mien n'est

point fougueux, et l'on peut facilement le conduire avec ou sans frein. »

Le Sarrasin regarde comme peu courtois d'accepter l'offre de Doralice ; mais, grâce au frein qu'elle lui propose, il pourra poursuivre son chemin et trouver une occasion plus propice. Sur ces entrefaites, ils sont rejoints par la scélérate, l'infâme Gabrine, laquelle, après avoir trahi Zerbin, fuyait comme une louve qui entend venir les chasseurs et les chiens.

Elle avait encore sur elle les vêtements et les riches parures qui avaient été enlevés à la maîtresse de Pinabel et que Marphise lui avait donnés, ainsi que le palefroi de la vicieuse donzelle, qui pouvait compter parmi les meilleurs. La vieille arrive sur le Tartare avant de s'apercevoir de sa présence.

Les vêtements de jeune fille qu'elle porte excitent le rire de la fille de Stordilan et de Mandricard, car ils la font ressembler à une guenon, à un babouin. Le Sarrasin imagine de lui enlever sa bride pour la mettre à son destrier. Le mors enlevé, il effraye le palefroi par ses menaces et ses cris, et le met en fuite.

Le palefroi fuit à travers la forêt, emportant la vieille quasi morte de peur ; il franchit les vallées, les collines, les fossés et les ravins, courant à l'aventure, à droite et à gauche. Mais il m'importe trop peu de vous parler de Gabrine, pour que je ne m'occupe plus de Roland, qui a bien vite réparé les dégâts faits à sa selle.

Il remonte sur son destrier, et attend un grand moment que Mandricard revienne. Ne le voyant point reparaître, il se décide à le chercher. Mais, en homme habitué aux manières courtoises, le paladin ne s'éloigne pas avant d'avoir pris congé des deux amants, et d'avoir échangé avec eux de douces et affectueuses paroles.

Zerbin s'afflige de son départ ; la tendre Isabelle verse des larmes ; tous deux veulent le suivre. Mais le comte n'y consent pas, bien que leur compagnie lui soit agréable et bonne. La raison qui le fait se séparer d'eux, c'est qu'il n'y a pas d'action plus déshonorante pour un guerrier à la recherche de son ennemi, que de prendre un compagnon qui l'aide et le défende.

Il les prie seulement de dire au Sarrasin, s'ils le rencontrent avant lui, que Roland restera encore trois jours dans les environs, et qu'ensuite il reprendra son chemin pour rejoindre la bannière aux beaux lys d'or et regagner l'armée de Charles. Ainsi, pour peu qu'il le veuille, Mandricard saura où le trouver.

Tous deux promettent de le faire volontiers, ainsi que tout ce qu'il lui plaira de leur commander. Puis les chevaliers suivent chacun des chemins divers, Zerbin d'un côté, le comte Roland de l'autre. Mais, avant de se mettre en route, le comte reprend son épée suspendue à l'arbre, et pousse son destrier du côté où il pense avoir le plus de chances de rencontrer le païen.

La course désordonnée que le cheval du Sarrasin fournit à travers le bois, sans suivre aucun chemin, fait que Roland le cherche en vain pendant deux jours. Il ne peut retrouver ses traces. Enfin il arrive sur le bord d'un ruisseau, au milieu d'un grand pré émaillé de fleurs aux couleurs jeunes et vives, et ombragé par une multitude de beaux arbres.

Là, pendant les chaleurs de midi, les troupeaux et les pasteurs à moitié nus venaient goûter une agréable fraîcheur. Roland, bien qu'il ait sur lui sa cuirasse, son casque et son écu, éprouve comme un frisson. Il s'arrête pour s'y reposer un peu ; mais, hélas ! une cruelle et terrible déception l'attend dans ce séjour, qui doit être plus funeste que je ne saurais dire, et c'est en un jour de malheur qu'il y est venu.

En regardant tout autour de lui, il voit des inscriptions gravées sur la plupart des arbres qui ombragent cette rive. Dès qu'il y a jeté un peu plus attentivement les yeux, il les reconnaît pour être de la main de sa déesse. C'était en effet un des endroits que j'ai déjà décrits, et où la belle reine du Cathay venait souvent avec Médor, de la chaumière du pasteur située non loin de là.

Il voit les noms d'Angélique et de Médor entrelacés de cent nœuds et en plus de cent endroits. Chaque lettre dont ces noms sont formés est comme un clou avec lequel Amour lui perce et lui déchire le cœur. Il va roulant mille pensées en son esprit, et cherchant à se persuader qu'il se trompe, que c'est une autre qu'Angélique qui a gravé son nom sur l'écorce de ces arbres.

Puis il dit : « Je connais pourtant bien ces caractères ; j'en ai tant de fois vu et lu de semblables ! Elle a peut-être imaginé ce nom de Médor pour me désigner sous un pseudonyme. » Par ces suppositions si éloignées de la vérité, et cherchant à se tromper lui-même, le malheureux Roland conserve quelque espérance qu'il ne tarde pas à chasser lui-même de son cœur.

Mais plus il cherche à étouffer ce soupçon mauvais, plus il le rallume et plus il le renouvelle, tel que l'imprudent oiseau qui est venu donner dans un filet ou qui s'est posé sur des gluaux, et qui s'embarrasse ou s'englue de plus en plus à mesure qu'il bat des ailes pour se délivrer. Roland arrive à un endroit où la montagne surplombe en forme de grotte au-dessus de la claire fontaine.

Les lierres et les vignes grimpantes en tapissent l'entrée de leurs lianes tordues. C'est là que les deux heureux amants avaient coutume de passer les heures les plus chaudes de la journée, enlacés dans les bras l'un de l'autre. Là, plus que dans aucun autre lieu des environs, se voient leurs noms, à l'intérieur et à l'extérieur, écrits tantôt au charbon, tantôt à la craie, ou gravés avec la pointe d'un couteau.

Le comte, plein de tristesse, met pied à terre en cet endroit, et voit sur l'entrée de la grotte des mots que Médor avait tracés de sa propre main et qui paraissent fraîchement écrits. Le jeune homme avait exprimé dans des vers le grand bonheur qu'il avait goûté dans la grotte. Je pense que ces vers devaient être fort beaux dans sa langue ; voici quel était leur sens dans la nôtre :

« Arbres joyeux, vertes herbes, eaux limpides, caverne obscure aux fraîches ombres, où la belle Angélique, fille de Galafron, s'est abandonnée si souvent nue en mes bras, après avoir été vainement aimée par tant d'autres, comment moi, pauvre Médor, pourrai-je vous remercier du bonheur qui m'a été donné ici, autrement qu'en chantant à jamais vos louanges,

» Et qu'en priant tous les amoureux, nobles, chevaliers et damoiselles, ainsi que tous ceux, paysans ou voyageurs, que le hasard ou leur volonté conduira en ces lieux, de vous dire ceci : que les rayons du soleil et de la lune vous soient doux, ô verte prairie, frais ombrages, grotte, ruisseau, arbres touffus ; et que le chœur des nymphes vous garde des pasteurs et des troupeaux ! »

Ceci était écrit en arabe, que le comte comprenait aussi bien que le latin. Des nombreuses langues qu'il connaissait, c'était celle-là que le paladin possédait le mieux. Cela lui avait permis souvent d'éviter les périls et les outrages, quand il se trouvait au milieu du camp sarrasin ; mais il ne se vante plus des bénéfices qu'il en a retirés jadis, car il éprouve maintenant une telle douleur, qu'elle compense bien tous les avantages passés.

Trois, quatre et six fois, l'infortuné relit ces vers, s'efforçant en vain d'y trouver autre chose que ce qui y est écrit ; il le voit, au contraire, toujours plus clair et plus compréhensible. À chaque fois, il sent son cœur comprimé dans sa poitrine comme par

une main glacée. Enfin il reste les yeux fixés sur le rocher, quoique son esprit en soit bien loin.

Il est près de perdre la raison, tellement il se livre en proie à la douleur. Croyez-en celui qui en a fait l'expérience, cette souffrance surpasse toutes les autres. Le menton sur la poitrine, il courbe un front privé d'audace. Sa douleur est si poignante, qu'il ne peut ni se plaindre ni pleurer.

Sa douleur impétueuse, et qui veut sortir trop vite et toute à la fois, reste concentrée dans son cœur. Ainsi nous voyons l'eau, enfermée dans un vase au large ventre et au col resserré, rester dans le vase quand celui-ci est renversé ; le liquide, qui voudrait s'échapper, se presse tellement dans l'étroit goulot, que c'est à peine si elle sort goutte à goutte au dehors.

Roland revient un moment à lui ; il pense encore que la chose peut n'être pas vraie ; quelqu'un aura sans doute voulu diffamer le nom de sa dame, ou lui inspirer à lui-même une telle dose de jalousie, qu'elle le fasse mourir ; il le croit, il le désire, il l'espère. Mais, quoi que ce soit, celui qui l'a fait a bien imité la main d'Angélique.

Cette faible espérance ranime un peu ses esprits et rafraîchit sa pensée. Il remonte sur Bride-d'Or. Déjà le soleil cède la place à sa sœur. Le paladin ne chevauche pas longtemps sans apercevoir la fumée s'échapper des toits, sans entendre aboyer les chiens et mugir les troupeaux. Il arrive dans un village où il se décide à loger.

Il descend nonchalamment de cheval et confie Bride-d'Or aux soins d'un garçon expérimenté. D'autres lui ôtent ses armes, d'autres détachent ses éperons d'or, un autre enfin va fourbir sa cuirasse. C'était justement la chaumière où l'on avait apporté Médor blessé, et où il eut si douce aventure. Roland ne songe

qu'à dormir ; il ne demande pas à souper ; sa douleur le rassasie, et il n'a pas besoin d'autre nourriture.

Plus il cherche le repos, plus sa peine le travaille. Il voit partout l'odieuse inscription ; les murailles, les portes, les fenêtres en sont couvertes ; il veut interroger son hôte, mais il retient ses questions, car il craint de rendre trop évidente, trop claire la vérité qu'il s'efforce de voiler, afin d'en moins souffrir.

Mais il ne lui sert de rien de ruser avec lui-même, car, sans qu'il ait rien demandé, il trouve qui lui en parle. Le pasteur, qui le voit accablé de tristesse, et qui voudrait le distraire, lui conte l'histoire des deux amants. C'était un récit qu'il faisait souvent à qui voulait l'entendre et que plusieurs avaient trouvé intéressant. Il commence, sans en être prié, à raconter à Roland

Comment, à la prière de la belle Angélique, il avait transporté dans sa chaumière Médor grièvement blessé ; comment elle avait soigné sa blessure et l'avait guérie en peu de jours, et comment Amour lui avait fait à elle-même une blessure bien plus profonde et l'avait, avec une simple étincelle, embrasée d'un feu si cuisant qu'elle en brûlait tout entière.

Il lui dit comment, sans souci de son rang, car elle était la fille du plus grand roi de tout le Levant, elle fut amenée, par son ardent amour, à devenir la femme d'un pauvre soldat. Il termine son histoire en montrant le bracelet qu'Angélique lui a donné, en le quittant, pour le remercier de son hospitalité.

Cette conclusion est pour Roland comme le coup de hache qui lui détache la tête du cou. Il se voit accablé de tortures innombrables par Amour, ce bourreau. Il s'efforce de cacher son désespoir, mais sa peine est plus forte que lui, et il ne peut la celer. Qu'il le veuille ou non, il faut qu'à la fin elle déborde de sa bouche et de ses yeux par des larmes et des soupirs.

Resté seul, et n'étant plus retenu par la présence d'un témoin, il peut lâcher le frein à sa douleur ; un fleuve de larmes lui coule des yeux sur les joues et tombe sur sa poitrine. Il soupire, il gémit ; il se tourne et se retourne sans cesse sur son lit, qui lui paraît plus dur qu'un rocher et plus piquant que s'il était fait d'orties.

Au milieu de sa souffrance, la pensée lui vient que sur le même lit où il s'agite, l'ingrate dame a dû plus d'une fois venir reposer près de son amant. Alors il se lève précipitamment de cette couche odieuse, comme le paysan qui s'était étendu sur l'herbe pour dormir et qui voit un serpent à ses côtés.

Ce lit, cette maison, ce pasteur lui deviennent soudain si odieux, que, sans attendre le lever de la lune ou celui de l'aurore avant-courrière du jour, il prend ses armes et son destrier, et s'enfonce dans la partie du bois la plus obscure. Puis, quand il croit être bien seul, il ouvre les portes à sa douleur par des cris et des hurlements.

Il ne cesse de verser des pleurs, il ne cesse de pousser des cris ; il ne goûte de repos ni la nuit ni le jour ; il fuit les bourgs et les cités, couchant à découvert, en pleine forêt, sur la terre nue. Il s'étonne d'avoir dans la tête une source de larmes si vivace, et qu'il puisse pousser tant de soupirs. Souvent il se dit, à travers ses sanglots :

« Ce ne sont plus des larmes que mes yeux répandent avec tant d'abondance ; les larmes n'auraient pu suffire à ma douleur ; elles ont cessé de couler alors que ma peine n'était pas même à la moitié de sa course. Maintenant, chassé par le feu qui me dévore, c'est le principe même de la vie qui s'enfuit et se fraye un chemin à travers mes yeux. C'est là ce que mes yeux répandent ; c'est là ce qui me débarrassera enfin, tout à la fois, de la douleur et de la vie.

» Ce ne sont point des soupirs par lesquels s'exhalent mes souffrances ; les soupirs ne sont pas de cette nature ; ils s'arrêtent parfois, et je ne sens pas que la peine s'exhale moins de ma poitrine. Amour, qui me brûle le cœur, produit ce vent, pendant qu'il agite ses ailes autour du feu. Amour, par quel miracle tiens-tu mon cœur dans le feu sans le consumer jamais ?

» Et moi, je ne suis, je ne suis pas celui que je parais être. Celui qui était Roland est mort, et la terre le recouvre. Son ingrate dame l'a tué, tellement, dans son manque de foi, elle lui a fait une cruelle guerre. Je suis l'âme de Roland, séparée de son corps, et qui erre dans les tourments de cet enfer, afin que mon ombre lamentable serve d'exemple à quiconque a placé son espérance dans Amour. »

Le comte erre toute la nuit par les bois ; quand pointent les rayons de l'astre du jour, son destin le ramène vers la fontaine où Médor a gravé la fatale inscription. La vue de sa propre honte inscrite sur le roc l'embrase d'une telle colère, qu'il ne reste plus en lui une seule pensée qui ne soit haine, rage ou fureur. Sans réfléchir, il tire son épée ;

Il taille l'inscription et le rocher, dont il fait voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur à cette grotte et à tous les lieux où se lisent les noms de Médor et d'Angélique ! À partir de ce jour, ils ne verront plus leurs ombres fraîches sur les pasteurs et sur les troupeaux. La fontaine elle-même, naguère si claire et si pure, n'est pas à l'abri d'une telle rage.

Il jette pêle-mêle dans ses belles eaux les branches, les troncs, les racines, les fragments de rochers, les mottes de terre, afin de les troubler si profondément, qu'elles ne puissent plus jamais reprendre leur limpidité première. Enfin, harassé de fatigue, couvert de sueur, et le souffle venant à manquer à sa haine, à sa fureur, à sa colère ardente, il tombe sur la prairie et pousse des soupirs vers le ciel.

Brisé de douleur et de fatigue, il tombe enfin sur l'herbe. Ses yeux regardent fixement le ciel ; il ne prononce pas une parole. Sans manger et sans dormir, il voit ainsi le soleil disparaître et reparaître trois fois. Sa peine amère ne fait que s'accroître, jusqu'à ce qu'elle l'ait enfin privé de sa raison. Le quatrième jour, pris d'une grande fureur, il s'arrache du dos et met en pièces plastron et cotte de mailles.

Ici reste le casque, et là reste l'écu ; au loin le harnais et plus loin le haubert. En somme, je dois dire que toutes ses armes furent dispersées çà et là dans le bois. Puis il déchire ses vêtements et montre à nu son ventre velu, toute sa poitrine et son dos. Et alors commence la grande folie, si horrible que jamais personne n'en verra de semblable.

Sa rage, sa fureur arrivent à un tel paroxysme, qu'il ne conserve plus la notion d'aucun sens. Il ne se souvient plus comment on tient en main l'épée avec laquelle il aurait, je pense, pu faire encore d'admirables choses. Mais son incomparable vigueur n'a besoin ni d'épée ni de hache ; et il en donne de merveilleuses preuves en déracinant, d'une seule secousse, un grand pin.

Il en arrache deux autres comme s'ils eussent été du fenouil, des hièbles ou des aneths. Il en fait autant pour les hêtres, les ormes, les chênes verts et les sapins. Aussi facilement que l'oiseleur, pour faire place nette à ses filets, arrache les joncs, la paille et les orties, Roland déracine les chênes et les vieux arbres séculaires.

Les pasteurs qui entendent un tel fracas, laissant leurs troupeaux épars dans la forêt, accourent de tous côtés en grande hâte pour voir ce que c'est. Mais me voici arrivé à un point que je ne dois pas dépasser, sous peine de vous fatiguer avec mon

histoire. J'aime mieux la suspendre un instant, que de vous ennuyer par sa longueur.

Chant XXIV

ARGUMENT. – Roland donne des preuves de folie furieuse. – Zerbin rencontre Odoric, qui avait trahi Isabelle. Il lui fait grâce de la vie, mais, en punition de sa faute, il lui donne Gabrine à garder. Il va à la recherche de Roland, suit ses traces et ramasse ses armes éparses sur le sol. Survient Mandricard, accompagné de Doralice. Il en vient aux mains avec Zerbin, pour avoir l'épée du paladin. Zerbin est blessé à mort, et Isabelle se réfugie auprès d'un ermite. Arrive ensuite Rodomont, qui s'attaque à Mandricard ; mais le combat est arrêté par l'arrivée d'un messager d'Agramant qui rappelle les deux guerriers sous les murs de Paris.

Que celui qui met le pied sur l'amoureuse glu s'empresse de le retirer, et n'attende pas d'être englué jusqu'aux épaules. L'amour n'est, en somme, qu'une folie, de l'avis universel des sages. Si, comme Roland, tous ceux qui en sont atteints ne deviennent pas furieux, leur égarement se traduit par quelque autre signe. Et quelle marque plus évidente de folie que de s'annihiler soi-même devant la volonté d'autrui ?

Les effets sont variés, mais la folie qui les produit est une. C'est comme une grande forêt, où quiconque se hasarde doit infailliblement s'égarer ; les uns vont en haut, les autres en bas, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre. En résumé, et pour conclure, voici ce que je dis : Celui qui s'abandonne à l'amour mérite, entre autres peines, les soucis et les chaînes qui l'attendent.

On pourrait bien me dire : « Frère, tu vas en remontrant aux autres, et tu ne vois pas ta propre faiblesse. » À cela, je ré-

ponds que je vous comprends fort bien, maintenant que mon esprit est dans un moment lucide. J'ai grand souci – et j'espère le faire un jour – de me reposer enfin ; mais dès que je veux mettre cette résolution à exécution, je ne le puis, car le mal a pénétré jusqu'au fond de mes os.

Seigneur, je vous disais, dans l'autre chant, que le furieux et forcené Roland, après avoir arraché ses armes et déchiré ses vêtements, les avait dispersés dans la campagne ; qu'il avait jeté son épée sur le chemin, déraciné les arbres, et qu'il faisait retentir de ses cris les cavernes et les forêts profondes, lorsque, attirés par la rumeur, de nombreux pasteurs accoururent, conduits en ces lieux par leur mauvaise étoile ou en punition de quelque péché.

Dès qu'ils se sont approchés d'assez près pour voir les incroyables prouesses d'un tel fou et sa force terrible, ils font volte-face pour fuir ; mais ils ne savent plus par où, comme il advient dans une peur soudaine. Le fou se précipite sur leurs pas. Il en saisit un et lui arrache la tête avec la même facilité qu'on cueille une pomme sur l'arbre ou une fleur épanouie sur le buisson.

Il prend par une jambe le tronc pesant et s'en sert comme d'une massue contre les autres. Il en jette deux par terre et les endort d'un sommeil dont ils ne se réveilleront probablement qu'au jour du jugement dernier. Leurs compagnons s'empressent de fuir le pays, et bien leur sert d'avoir le pied leste. Le fou les aurait eu néanmoins bientôt rejoints, s'il ne s'était pas jeté sur leurs troupeaux.

Les laboureurs, rendus prudents par l'exemple, abandonnent, dans les champs, charrues, houes et faux. Les uns montent sur les toits des maisons, les autres sur les églises, car les ormes ni les saules ne seraient point un abri sûr. De là, ils contemplent l'horrible furie de Roland, qui, des poings, des épaules, des

dents, des ongles, des pieds, déchire, met en pièces, anéantit bœufs et chevaux. Ceux d'entre eux qui lui échappent peuvent se dire bons coureurs.

Vous auriez pu entendre retentir jusque dans les villes prochaines l'immense rumeur des hurlements, des cornets et des trompettes rustiques, et, par-dessus tout, le bruit incessant des cloches ; vous auriez pu voir mille paysans descendre des montagnes, avec des piques, des arcs, des épieux et des frondes, et tout autant se diriger de la plaine vers les hauteurs, afin de livrer au fou un assaut de leur façon.

Ainsi, sur la rive salée, la vague poussée par le vent du midi s'en vient tout d'abord comme en se jouant ; mais la deuxième est plus haute que la première, et la troisième suit avec plus de force encore : à chaque vague nouvelle, l'onde croît en intensité et déferle plus avant sur la grève. De même, autour de Roland, s'accroît la tourbe impitoyable qui descend des hauteurs ou surgit des vallées.

Il en tue dix, puis dix encore, qui lui tombent au hasard sous la main ; cette expérience démontre clairement aux autres qu'ils seront beaucoup plus en sûreté en se tenant au loin. C'est en vain qu'ils le frappent ; le fer ne peut répandre le sang de son corps. Le roi du ciel a accordé une telle faveur au comte, afin de le conserver pour la défense de la sainte Foi.

Roland aurait été en danger de mort, s'il avait pu mourir. Il aurait appris combien il avait été imprudent en jetant son épée et en restant sans armes. Enfin la populace se retire, voyant que ses coups restaient sans effet. Roland, n'ayant plus personne devant lui, prend le chemin d'un bourg composé de quelques maisons.

Il n'y trouve personne ; petits et grands, tous les habitants, pris de peur, avaient abandonné le village. En revanche, il y

avait une grande quantité de provisions, d'une nature grossière et appropriée à la vie des champs. Sans distinguer le pain d'avec les glands, Roland, poussé par un long jeûne et par sa furie, porte gloutonnement les mains et les dents sur les premiers objets qu'il rencontre, crus ou cuits.

Puis il erre par tout le pays, donnant la chasse aux hommes et aux bêtes, et courant à travers les bois. Tantôt il attrape les chevreuils alertes et les daims légers ; tantôt il lutte avec les ours et les sangliers, et les terrasse de ses mains nues ; le plus souvent, il dévore avec une avidité bestiale leur chair et toutes leurs dépouilles.

Deçà, delà, sur les monts et dans les plaines, il parcourt toute la France. Il arrive un jour près d'un pont sous lequel un fleuve, large et profond, roule ses eaux entre deux rives escarpées. Tout auprès, s'élève une tour du haut de laquelle on découvre au loin tous les alentours. Ce qu'il fit en cet endroit, vous l'apprendrez ailleurs, car il me plaît de vous parler auparavant de Zerbin.

Zerbin, après que Roland fut parti, attendit quelque temps, et prit ensuite le sentier que le paladin avait suivi, laissant aller son destrier à pas lents. Il n'avait pas, je crois, fait encore deux milles, lorsqu'il aperçut, lié sur un petit roussin, un chevalier de chaque côté duquel se tenait un cavalier tout armé.

Zerbin, dès qu'il fut près de lui, reconnut le prisonnier ; Isabelle le reconnut aussi. C'était Odoric, le Biscayen, qui s'était conduit comme un loup chargé de garder une brebis. Zerbin l'avait choisi, de préférence à tous ses autres amis, pour lui confier sa dame, croyant qu'en cette circonstance il lui serait aussi fidèle que dans tout le reste.

En ce moment, Isabelle était précisément en train de raconter à Zerbin comment la chose s'était passée ; comment elle

avait réussi à s'échapper dans une barque avant que la mer eût brisé le navire ; la violence dont Odoric avait usé à son égard, et de quelle manière elle avait ensuite été entraînée dans la grotte. Elle n'avait pas encore achevé son récit, lorsqu'ils aperçurent le scélérat conduit prisonnier.

Les deux gardes, au milieu desquels s'avançait Odoric enchaîné, reconnurent sur-le-champ Isabelle, et se doutèrent bien que celui qui l'accompagnait était son ami et leur maître, surtout quand ils eurent vu les antiques armoiries de son illustre famille peintes sur son écu. Puis, l'ayant plus attentivement regardé au visage, ils virent qu'ils ne s'étaient point trompés.

Ils sautèrent sur-le-champ à terre ; puis, les bras ouverts, ils s'en vinrent en courant vers Zerbin, et l'embrassèrent comme on embrasse un supérieur, la tête nue et fléchissant les genoux. Zerbin, les regardant tous les deux en pleine figure, vit que l'un était Corèbe, le Biscayen, et l'autre Almonio, envoyés par lui sur le même navire qu'Odoric.

Almonio dit : « Puisqu'il a plu à Dieu – grâces lui en soient rendues – qu'Isabelle t'ait rejoint, je comprends très bien, mon seigneur, que je ne t'apporte aucune nouvelle. Je n'ai donc plus qu'à t'apprendre comment il se fait que tu vois ce traître ainsi lié avec nous, car ta compagne, qui a été la plus cruellement offensée, a dû te raconter toute l'histoire.

» Tu dois savoir comment, trompé par le traître, je m'éloignai de lui, et comment ensuite Corèbe fut blessé en défendant Isabelle. Mais ce qui s'est passé à mon retour n'a été ni vu ni entendu par cette dernière, et elle n'a pu te le dire ; c'est sur ce point-là que je vais te renseigner.

» Je m'en revenais en toute hâte de la ville vers la mer, avec des chevaux que j'avais trouvés, les regards sans cesse tendus pour voir si je ne découvrais pas ceux qui étaient restés derrière

moi. J'arrive enfin sur le rivage, à l'endroit où je les avais laissés ; je regarde, et je ne vois rien, si ce n'est quelques traces encore fraîches sur le sable.

» Je suis cette piste qui me conduit dans un bois sauvage ; à peine y eus-je pénétré, que, guidé par des gémissements qui frappaient mon oreille, je retrouvai Corèbe gisant à terre. Je lui demandai ce qu'il était advenu de la dame et d'Odoric, et qui l'avait ainsi blessé lui-même. Dès que je sus la vérité, je me mis à courir après le traître, cherchant à travers tous ces ravins.

» Je tournai ainsi tout un jour, sans retrouver aucun vestige. Enfin je revins à l'endroit où gisait Corèbe, dont le sang avait tellement rougi la terre tout autour de lui, que, s'il était resté un peu plus dans cet état, il aurait eu plutôt besoin d'une fosse et d'un prêtre ou d'un moine pour l'enterrer que d'un médecin ou d'un lit pour le guérir.

» Je le fis transporter du bois dans la ville, et le fis déposer dans la maison d'un hôtelier de mes amis. Là, par les soins et l'art d'un vieux médecin, il fut promptement guéri. Puis, nous étant munis d'armes et de chevaux, Corèbe et moi, nous nous mîmes à la recherche d'Odoric, que nous retrouvâmes à la cour du roi Alphonse de Biscaye ; là, je lui livrai bataille.

» La justice du roi, qui m'accorda le combat, le bon droit et, en outre du bon droit, la fortune, qui donne trop souvent la victoire à qui il lui plaît, tout cela m'aida à triompher du traître. Je le fis prisonnier. Le roi, instruit de son crime abominable, me permit d'en faire ce que je voudrais.

» Je n'ai pas voulu le tuer ni le laisser mettre à mort ; mais, comme tu vois, je résolus de te l'amener enchaîné, car je pense que c'est à toi de le juger et de dire s'il doit mourir ou subir tout autre châtiment. J'avais entendu raconter que tu étais auprès de Charles, et je m'y rendais dans le désir de t'y retrouver. Je rends

grâces à Dieu, qui m'a fait te rencontrer ici, au moment où je l'espérais le moins.

» Je lui rends grâce aussi de voir près de toi ton Isabelle, – je ne sais comment elle y est, – car je craignais bien que, par suite du crime de ce félon, tu n'entendisses jamais plus parler d'elle. » Zerbin avait écouté Almonio sans prononcer un seul mot et les yeux toujours fixés sur Odoric. Il éprouvait moins de haine contre lui que de chagrin de ce qu'une telle amitié eût fini si mal.

Après qu'Almonio eut terminé son récit, Zerbin resta longtemps silencieux, tout épouvanté qu'un homme qui n'avait jamais failli dans d'autres occasions eût pu commettre une si manifeste trahison. Enfin, sortant de sa longue rêverie, il demanda en soupirant au prisonnier si tout ce que le cavalier avait dit de lui était vrai.

Le déloyal se laissa tomber, les deux genoux à terre, et dit : « Mon seigneur, tout homme en ce monde est sujet au péché et à l'erreur. La seule différence qui existe entre le bon et le méchant, c'est que l'un cède devant le plus petit désir qui vient l'assaillir, tandis que l'autre se défend et résiste, et ne succombe que si la séduction devient par trop forte.

» Si tu m'avais confié la défense d'un de tes châteaux, et qu'au premier assaut j'eusse, sans faire de résistance, laissé planter les bannières ennemies sur les remparts, j'aurais mérité d'être accusé de lâcheté ou, ce qui est plus grave, de trahison. Mais si je n'eusse cédé qu'à la force, je suis bien certain que, loin d'être blâmé, j'aurais acquis gloire et récompense.

» Plus l'ennemi est puissant, plus l'excuse de celui qui perd la bataille est acceptable. Je devais garder ma foi avec autant de souci qu'une forteresse assiégée de toutes parts. Aussi me suis-je efforcé de la garder, appelant à mon secours toute la raison,

toute l'énergie dont la Souveraine Prudence m'a doué. Mais enfin, vaincu par une force irrésistible, j'ai succombé. »

Ainsi dit Odoric ; puis il ajouta d'autres excuses trop longues pour vous les raconter toutes. Il chercha à montrer qu'il avait été poussé par un entraînement fatal et non par une fantaisie légère. Si jamais prières eurent le pouvoir d'apaiser la colère, si l'humilité du langage obtint jamais un résultat, ce dut être en ce moment, car Odoric trouva des accents capables d'émouvoir le cœur le plus dur.

Zerbin hésite ; doit-il ou non tirer vengeance d'une telle injure ? Il sent que le crime du félon mérite la mort ; mais le souvenir de l'étroite amitié qui les a si longtemps unis tempère, par la pitié, la colère dont son cœur est embrasé, et réclame merci pour le coupable.

Pendant que Zerbin était ainsi en suspens et se demandait s'il devait rendre la liberté à Odoric, l'emmener captif pour le retenir dans les tourments, ou se débarrasser par la mort de la vue du traître, le palefroi auquel Mandricard avait enlevé la bride vint à passer, hennissant et emporté par sa course. Sur son dos était la vieille qui avait, peu auparavant, failli envoyer Zerbin à la mort.

Le palefroi, ayant entendu de loin hennir les autres coursiers, accourait au milieu d'eux, emportant la vieille tout en pleurs et criant en vain au secours. Dès que Zerbin la vit, il leva les mains au Ciel pour le remercier de la faveur qu'il lui faisait en lui livrant les deux seuls êtres qu'il devait haïr.

Zerbin fait arrêter la vieille en attendant qu'il ait décidé ce qu'il en devait faire. Il songe d'abord à lui couper le nez et les deux oreilles, pour servir d'exemple aux malfaiteurs ; puis il lui paraît préférable de donner son corps en pâture aux vautours.

Après avoir hésité entre plusieurs genres de châtiments, il prend enfin la résolution suivante :

Il se tourne vers ses compagnons et dit : « Je suis heureux de pouvoir laisser la vie à ce félon, car, s'il ne mérite point un pardon complet, il ne mérite pas non plus un châtiment aussi terrible que la mort. Qu'il vive et qu'on le délie, j'y consens ; son crime lui fut inspiré par l'amour, et les fautes que fait commettre l'amour peuvent facilement s'excuser.

» Amour a souvent troublé des esprits plus sains que ne l'avait celui-ci, et les a poussés à de bien plus grands excès que l'outrage dont nous avons tous été victimes. C'est moi qui devrais être puni d'avoir été assez aveugle pour lui confier une semblable mission, sans songer que le feu allume facilement la paille. »

Puis, regardant Odoric : « Je veux, – lui dit-il, – qu'en punition de ta faute, tu aies pendant un an cette vieille pour compagne ; tu ne pourras la quitter un seul instant, ni jour ni nuit, où que tu ailles, où que tu t'arrêtes. Enfin tu devras la défendre contre quiconque voudrait lui faire outrage.

» Je veux que, si elle te l'ordonne, tu livres combat à tous ceux qu'elle te désignera. Pendant ce temps, tu parcourras avec elle la France entière, de ville en ville. » Ainsi dit Zerbin. Le crime d'Odoric méritant la mort, c'était le placer devant une fosse profonde où il ne pourrait éviter de choir que par le plus grand des hasards.

La vieille a trahi tant de dames et tant de chevaliers, elle en a tant et tant outragé, que celui qui devra l'accompagner ne pourra rencontrer de chevalier errant sans avoir à soutenir une lutte. Ainsi, ils seront punis tous les deux : elle, de ses anciens forfaits ; lui, en étant obligé de prendre injustement sa défense. Il ne pourra rester ainsi longtemps sans recevoir la mort.

Zerbin exigea d'Odoric un serment solennel d'observer cette prescription, sous peine, dans le cas où il viendrait à y manquer, de ne plus obtenir la moindre pitié ni aucune merci s'il retombait en ses mains, et de subir une mort cruelle. Puis, se tournant vers Almonio et Corrèbe, Zerbin fit délier Odoric.

Corrèbe, aidé d'Almonio, délia le traître, mais sans se presser. L'un et l'autre regrettaient de voir échapper ainsi une vengeance après laquelle ils avaient longtemps soupiré. Enfin le félon partit en compagnie de la vieille maudite. On ne lit pas dans Turpin ce qu'il en advint ; mais j'ai trouvé, depuis, un auteur qui en a écrit plus long.

Cet auteur, dont je tairai le nom, écrit qu'après avoir marché pendant une journée à peine, Odoric, pour se débarrasser de sa gênante compagne, mit, en dépit de son serment et du pacte conclu, un lacet au cou de Gabrine, et la laissa pendue à un orme. Il ajoute que, moins d'un an après, Almonio lui fit subir le même traitement, mais il ne dit pas en quel lieu.

Zerbin, qui suivait la trace du paladin et ne voulait pas la perdre, envoie alors de ses nouvelles à son armée, qui devait être fort inquiète à son sujet. Il charge Almonio de ce message, en lui faisant force recommandations qu'il serait trop long de raconter. Il fait d'abord partir Almonio, puis il envoie également Corrèbe, et ne garde personne auprès de lui, excepté Isabelle.

L'affection que Zerbin et Isabelle portaient au vaillant paladin était si grande, leur désir était si grand de savoir s'il avait retrouvé le Sarrasin qui l'avait jeté à bas de son destrier avec sa selle, que Zerbin ne voulut point rejoindre l'armée avant la fin du troisième jour.

C'était le terme que Roland avait fixé pour attendre lui-même le chevalier qui ne portait point d'épée. Zerbin ne laisse

pas un seul des endroits par où a passé le comte sans y passer lui aussi. Enfin il arrive parmi les arbres où l'ingrate Angélique avait gravé son chiffre, un peu hors de la route. Il voit la fontaine, le rocher et tout le reste brisés en mille pièces.

Il voit au loin briller je ne sais quoi, et il trouve que c'est la cuirasse du comte ; puis il retrouve son casque, mais ce n'est pas ce casque fameux qui arma jadis la tête de l'Africain Almont. Il entend hennir un destrier au plus épais du bois, et, à ce bruit, il lève la tête. Il voit Bride-d'Or, qui paissait tranquillement l'herbe, et dont la bride pendait à l'arçon de la selle.

Il cherche Durandal à travers la forêt et la voit gisant hors du fourreau. Il trouve aussi, mais en lambeaux, la soubreveste dont le malheureux comte a dispersé les morceaux en cent endroits. Isabelle et Zerbin, le visage consterné, s'arrêtent tout surpris et ne savent que penser. Ils pourraient en effet tout supposer, excepté que Roland est privé de sa raison.

S'ils avaient seulement aperçu une goutte de sang, ils pourraient croire qu'il est mort. Cependant ils voient venir le long du ruisseau un jeune berger couvert de pâleur. Celui-ci, du haut d'une roche, avait été témoin de la fureur terrible de l'infortuné ; il l'avait vu jeter ses armes, déchirer ses habits, mettre à mort les pasteurs et faire mille autres ravages.

Interrogé par Zerbin, il lui raconte tout ce qui s'est passé. Zerbin s'étonne et peut à peine y croire, malgré les preuves manifestes qu'il a sous les yeux. Quoi qu'il en soit, saisi de pitié, il met pied à terre, et, les yeux remplis de larmes, le cœur plein de tristesse, il s'en va de côté et d'autre, recueillant comme des reliques les débris épars çà et là.

Isabelle descend aussi de son palefroi et l'aide à recueillir les armes. Soudain arrive auprès d'eux une damoiselle au visage triste et dont le cœur semble plein de douleur. À ceux qui me

demanderaient qui elle est, pourquoi elle s'afflige ainsi et quel chagrin l'oppresse, je répondrai que c'est Fleur-de-Lys, qui cherche les traces de son amant.

Brandimart, sans la prévenir, l'avait laissée dans la cité de Charles, où elle l'avait attendu six ou huit mois. À la fin, ne le voyant point revenir, elle se mit à le chercher partout, d'un rivage à l'autre, des Pyrénées aux Alpes. Elle l'avait cherché partout, excepté dans le palais de l'enchanteur Atlante.

Si elle était allée dans ce château d'Atlante, elle l'aurait vu errer avec Gradasse, Roger, Bradamante, Ferragus et Roland. Mais ensuite, quand, au son horrible et stupéfiant de son cor, Astolphe eut chassé le nécromant, Brandimart était retourné vers Paris. Mais Fleur-de-Lys ignorait tout cela.

Comme je vous l'ai dit, arrivée par hasard près des deux amants, Fleur-de-Lys reconnut les armes de Roland, ainsi que Bride-d'Or, resté sans maître, et la bride pendue à la selle. Elle constata de ses yeux la misérable aventure et put également en entendre le récit, car le berger lui raconta à elle aussi comment il avait vu Roland courir de tous côtés comme un fou.

Zerbin rassemble toutes les armes et en forme un beau trophée qu'il suspend à un pin. Voulant éviter que chevaliers, paysans ou voyageurs ne se les approprient, il grave sur le tronc verdoyant cette courte inscription : ARMURE DU PALADIN ROLAND, comme s'il eût voulu dire : Que personne n'y touche, s'il ne veut pas éprouver la colère de Roland.

Ce pieux devoir accompli, il se dispose à remonter sur son destrier, lorsque survient Mandricard. Celui-ci, voyant les superbes dépouilles suspendues au pin, le prie de lui dire ce que cela signifie. Zerbin lui raconte ce qu'on lui a rapporté à lui-même. Alors le roi païen tout joyeux s'avance sur-le-champ vers le pin et se saisit de l'épée,

Disant : « Personne ne m'en peut blâmer ; ce n'est pas d'aujourd'hui que cette épée est mienne, et je peux à bon droit en reprendre possession partout où je la trouve. Roland, qui n'osait la défendre, a simulé la folie et l'a jetée sur le chemin. Mais, parce qu'il excuse ainsi sa lâcheté, ce n'est pas une raison pour que je n'use pas de mon droit. »

Zerbin lui criait : « Ne la touche point, ou ne pense pas l'avoir sans combat. Si tu as eu ainsi les armes d'Hector, tu les as volées, et tu ne les possèdes pas légitimement. » Sans plus rien se dire, ils courent l'un sur l'autre, avec une ardeur égale, avec le même courage. La bataille commence à peine, et déjà l'air retentit de cent coups.

Preste comme une flamme, Zerbin évite Durandal partout où elle tombe. Deçà, delà, il fait sauter son destrier comme un daim, aux endroits où la place lui semble le plus favorable. Et bien lui sert de ne pas perdre une minute, car un seul coup de cette épée l'enverrait retrouver les esprits des amants qui remplissent la forêt des myrtes ombreux.

Comme le chien agile se jette sur le porc qu'il a vu s'éloigner du troupeau et errer dans les champs, et tourne autour de lui, sautant de ci, de là, tandis que celui-ci guette l'occasion de le mordre, ainsi Zerbin prend bien garde de voir si l'épée se relève ou s'abaisse, afin de l'éviter. Pour conserver d'un même coup sa vie et son honneur, il a l'œil sans cesse aux aguets, et frappe ou s'éloigne à temps.

De l'autre côté, partout où vibre la terrible épée du Sarrasin, qu'elle frappe à plein ou à vide, on croirait entendre un vent des Alpes descendre, comme en mars, entre deux montagnes et secouer la chevelure d'une forêt dont il couche à terre les arbres, et dont il roule dans les airs les rameaux brisés. Bien que Zerbin

ait déjà esquivé plusieurs coups, il ne peut éviter qu'un dernier l'atteigne.

Il ne peut éviter enfin qu'un grand coup de tranchant, glissant entre son épée et son écu, ne pénètre jusqu'à sa poitrine. Son haubert était épais, sa cotte de maille l'était également, ainsi que son panseron ; cependant ils ne purent résister au choc, et donnèrent passage à la cruelle épée. Celle-ci tomba, coupant la cuirasse jusqu'à l'arçon.

Et si le coup avait porté en plein, il aurait fendu Zerbin par le milieu comme un roseau. Mais il pénétra dans la chair à peine assez pour endommager la peau. La plaie peu profonde, mais longue d'autant, n'aurait pu se mesurer avec une aune. Un sang chaud marque les armes blanches d'un filet rouge qui retombe jusqu'aux pieds.

Ainsi, souvent, j'ai vu la main plus blanche que l'albâtre, et dont mon cœur a ressenti tant de fois les atteintes, orner d'un beau ruban de pourpre un tissu d'argent. En vain Zerbin est passé maître dans les armes, en vain il possède beaucoup de force et encore plus de courage ; la finesse des armes et la vigueur du roi de Tartarie donnent à son adversaire un trop grand avantage.

Le coup porté par le païen fut plus terrible en apparence qu'il ne le fut réellement. Isabelle sentit son cœur se fendre dans sa poitrine glacée. Quant à Zerbin, plein d'ardeur et de vaillance, et tout enflammé de colère et de dépit, il prend son épée à deux mains, et frappe de toute sa force le Tartare au beau milieu du casque.

Sous l'effroyable botte, l'altier Sarrasin s'incline jusque sur le col de son destrier. Si son casque n'avait pas été enchanté, le rude coup lui aurait séparé la tête en deux. Il ne tarde pas à se bien venger, et sans dire : « Je te la réserve pour un autre mo-

ment, » il lève son épée sur le casque de son adversaire, espérant lui fendre la tête jusqu'à la poitrine.

Zerbin, attentif à ses mouvements, fait promptement tourner son cheval à droite, mais pas assez vite cependant pour éviter l'épée tranchante qui frappe le bouclier, l'entr'ouvre du sommet à la base en deux parties égales, coupe le brassard, entaille le bras, et, brisant l'armure, descend encore sur la cuisse.

Zerbin cherche de tous côtés à blesser son adversaire sans pouvoir jamais y parvenir, car l'armure sur laquelle il frappe ne garde pas même la moindre trace de ses coups. De son côté, le roi de Tartarie prend un tel avantage sur Zerbin, qu'il le blesse en sept ou huit endroits, lui enlève son bouclier et lui rompt à moitié son casque.

Cependant Zerbin va perdant son sang ; la force lui manque, bien qu'il ne s'en aperçoive pas encore. Son cœur vaillant, qui ne faiblit pas, suffit à soutenir son corps épuisé. Cependant sa dame, toute pâle de terreur, s'approche de Doralice et la supplie au nom de Dieu de faire cesser ce combat acharné et cruel.

Courtoise autant que belle, Doralice, encore peu rassurée elle-même sur l'issue du combat, fait volontiers ce que lui dit Isabelle et dispose son amant à la paix et à une trêve. De même, aux prières d'Isabelle, la colère vengeresse s'enfuit du cœur de Zerbin. Il s'éloigne par la route où elle l'entraîne, sans terminer son entreprise en faveur de l'épée du Comte.

Fleur-de-Lys, qui voit la bonne épée du malheureux Comte si mal défendue, s'afflige en silence. La douleur l'oppresse tellement, qu'elle pleure de colère et se frappe le front. Elle voudrait avoir Brandimart auprès d'elle pour tenter l'entreprise. Si jamais elle le retrouve, elle se propose de lui conter l'aventure, et elle ne croit pas qu'alors Mandricard s'enorgueillisse longtemps de posséder cette épée.

Fleur-de-Lys cherche en vain Brandimart du matin au soir. Elle fait un long chemin loin de lui, loin de lui qui est déjà retourné à Paris. Elle va si loin, par monts et par vaux, qu'elle arrive au passage d'une rivière où elle voit et reconnaît le malheureux paladin. Mais disons d'abord ce qu'il advint de Zerbin.

Laisser Durandal en de telles mains lui semble la pire de ses douleurs, bien qu'il puisse à peine se tenir à cheval, tellement il a perdu et tellement il perd de sang. Au bout d'un moment, la chaleur l'abandonne avec la colère, et ses souffrances augmentent à tel point qu'il sent la vie lui manquer.

Sa faiblesse l'empêche d'aller plus loin et l'oblige à s'arrêter près d'une fontaine. La damoiselle inconsolable ne sait ce qu'elle doit faire ou dire pour le secourir. Elle le voit mourir faute de soins, car le lieu où ils sont est trop éloigné de toute cité pour qu'un médecin puisse y venir et, par pitié ou à prix d'argent, panse le blessé.

Elle ne sait que se lamenter en vain et accuser la fortune et le ciel de cruauté et de barbarie, « Hélas ! – disait-elle – pourquoi ne m'avez-vous pas noyée quand je voguais sur l'Océan ? » Zerbin, qui a tourné vers elle ses yeux languissants, est plus désespéré de la voir se lamenter ainsi, que de la souffrance tenace et forte qui l'a conduit aux portes de la mort.

« Mon cœur – lui disait-il – consentez à m'aimer encore quand je serai mort, car c'est de vous laisser seule et sans appui qui me chagrine, et non point de mourir. S'il m'était arrivé de terminer ma vie vous sachant en sûreté, je serais mort heureux et plein de joie d'expirer sur votre sein.

» Mais puisque mon destin injuste et dur veut que je vous laisse aux mains de je ne sais qui, je jure par cette bouche, par ces yeux, par cette chevelure qui m'ont enchaîné, que je vais

désespéré dans l'enfer profond et obscur, où la pensée que je vous ai ainsi laissée sera plus cruelle que tous les tourments qui peuvent y être. »

À ces mots, la désespérée Isabelle incline son visage ruisselant de pleurs, et collant sa bouche à celle de Zerbin, pâle comme une rose qu'on a oublié de cueillir et qui se flétrit sur la tige ombreuse, elle dit : « Ne croyez pas, ô ma vie, faire sans moi ce suprême voyage.

» De cela, ô mon cœur, n'ayez aucune crainte ; je vous suivrai au ciel ou dans l'enfer. Il faut que nos deux âmes s'envolent et partent ensemble, et soient ensemble réunies dans l'éternité. Je n'aurai pas plus tôt vu vos yeux se fermer, que la douleur me tuera, et si la douleur ne peut le faire, je vous jure qu'avec cette épée je me percerai la poitrine.

» J'espère que nos corps seront plus heureux, nous morts, que pendant notre vie. Quelqu'un passera sans doute par ici et, mû de pitié, leur donnera une même sépulture. » Ainsi disant, elle recueille de ses lèvres décolorées, le souffle vital que la mort va ravir ; elle attend jusqu'à ce qu'il en reste le moindre vestige.

Zerbin, renforçant sa voix débile, dit : « Je vous prie et vous supplie, ô ma déesse, par cet amour que vous me témoignâtes quand vous abandonnâtes pour moi le rivage paternel, et si je puis ordonner, je vous ordonne de vivre pendant tout le temps qu'il plaira à Dieu. N'oubliez pas, quoi qu'il arrive, que je vous ai aimée autant qu'on peut aimer.

» Dieu vous enverra sans doute un protecteur pour vous préserver de toute mauvaise rencontre, comme il fit quand il conduisit le sénateur romain à la caverne pour vous en arracher. Ainsi sa bonté vous a secourue jadis sur mer et contre l'infâme Biscayen. Et s'il advient que par la suite vous deviez mourir, alors vous pourrez choisir la mort la plus douce. »

Ces dernières paroles furent prononcées si bas qu'à peine, je crois, elles purent être entendues. Zerbin s'éteignit comme une lumière vacillante à qui la cire ou tout autre aliment contenu en elle vient à manquer. Qui pourra dire la douleur de la jeune fille, quand elle vit son cher Zerbin rester pâle, immobile et froid comme glace entre ses bras ?

Elle se jette sur le corps sanglant et le baigne de larmes abondantes. Ses cris font retentir à plusieurs milles les bois et la campagne. Elle déchire, elle frappe, elle meurtrit ses joues et son sein ; elle arrache sa belle chevelure d'or, appelant toujours en vain le nom aimé.

La douleur l'avait jetée dans une telle rage, dans une fureur telle, qu'elle aurait tourné contre elle-même l'épée de Zerbin, peu soucieuse d'obéir à son amant, si un ermite qui avait coutume de venir souvent à la fontaine, dont sa cellule n'était pas très éloignée, n'était survenu et ne s'était opposé à son dessein.

Le vénérable vieillard, qui unissait à la bonté une prudence naturelle, et qui était plein de charité et d'éloquence, finit, par ses exhortations persuasives, à rendre le calme à la dolente jeune fille. Il lui met sous les yeux, comme un miroir, les femmes du Nouveau et de l'Ancien Testament.

Puis il lui démontre comment en Dieu seul chacun trouve le vrai contentement, et que toutes les autres espérances humaines sont passagères, périssables et de peu de durée. Il lui dit tant de choses qu'il la fait revenir de son cruel dessein, et lui fait naître le désir de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu.

Non pas qu'elle pense à oublier jamais le grand amour qu'elle a eu pour Zerbin, ni à abandonner sa dépouille. Elle veut au contraire l'avoir auprès d'elle la nuit et le jour, partout où elle sera, partout où elle ira. Avec l'aide de l'ermite, plus vigoureux

et plus fort que son âge ne l'indique, elle charge Zerbin sur le destrier qui semble triste lui-même, et tous deux s'avancent pendant plusieurs jours à travers la forêt.

Le prudent vieillard ne voulut pas se retirer, seul à seule avec la belle jeune fille, dans la caverne sauvage où il avait, non loin de là, sa cellule solitaire. Il se disait à part lui : « Il y a danger de tenir dans une seule main la paille et la flamme. » Il ne se fiait point non plus à son âge ni à sa sagesse, pour risquer une semblable épreuve.

Il lui vint à la pensée de conduire Isabelle en Provence, près de Marseille, dans un château où se trouvait un monastère de saintes femmes, riche et bel édifice. Pour emporter le corps du chevalier, il fit construire dans un château qu'ils rencontrèrent sur leur route, un cercueil long et large, et bien calfeutré avec de la poix.

Pendant plusieurs jours, ils parcoururent un long espace, choisissant toujours les lieux les plus déserts, afin de passer inaperçus dans ce pays où tout présentait l'image de la guerre. À la fin, le passage leur fut barré par un chevalier qui les accabla d'outrages et d'injures. J'en parlerai en son lieu ; pour le moment, je retourne au roi de Tartarie.

Le combat ayant eu la fin que je vous ai dite, le jeune guerrier s'était retiré sous de frais ombrages près d'une onde limpide, après avoir ôté la selle et la bride à son destrier qu'il laissa paître en liberté l'herbe tendre. Mais au bout de quelques instants il vit venir de loin un chevalier qui descendait de la montagne vers la plaine.

À peine Doralice eut-elle levé la tête qu'elle le reconnut, et le montrant à Mandricard, elle dit : « Voici le superbe Rodomont, si mes yeux ne me trompent pas à cette distance. Il descend la montagne pour te livrer bataille. C'est maintenant qu'il

te servira d'être vaillant ; il considère comme une grande injure de m'avoir perdue, car j'étais son épouse et il vient pour se venger. »

Comme le vaillant vautour, qui voit de loin venir vers lui un canard, une bécasse, une perdrix, une colombe ou tout autre oiseau semblable, lève la tête et se montre joyeux et satisfait, ainsi Mandricard, comme s'il était certain de faire de Rodomont une boucherie, un carnage, saute joyeux et léger sur son destrier, se raffermit sur ses étriers, et saisit la bride.

Lorsqu'ils sont assez près l'un de l'autre pour pouvoir entendre leurs paroles altières, le roi d'Alger commence à menacer son adversaire des mains et de la tête, criant qu'il le ferait repentir de lui avoir, pour satisfaire un désir téméraire, manqué de respect, à lui qui s'est toujours si largement vengé.

Mandricard lui répond : « En vain tu essaies de m'effrayer par tes menaces. C'est ainsi qu'on épouvante les enfants et les femmes, ou ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une arme, mais non pas moi qui me plais plus à la bataille qu'au repos. Je suis prêt à combattre, à pied ou à cheval, armé ou désarmé, en rase campagne ou en champ clos. »

Voici qu'ils en sont aux injures, aux cris, aux exclamations de colère ; ils tirent leurs épées et le choc cruel des deux fers retentit. Ainsi tout d'abord le vent souffle à peine ; puis il commence à ébranler frênes et chênes ; enfin, roulant jusqu'au ciel un nuage de poussière, il déracine les arbres, renverse les maisons, soulève la mer où il déchaîne la tempête, et détruit les troupeaux épars dans la forêt.

Les deux païens sont sans égaux sur terre. Leur audace, leur force prodigieuse leur font frapper des coups et entamer un combat dignes de leur féroce origine. La terre tremble au bruit terrible du choc produit par les épées qui se rencontrent. Les

armes jettent au ciel des milliers d'étincelles, et sont comme deux flambeaux embrasés.

L'âpre bataille se poursuit entre les deux rois, sans qu'aucun d'eux éprouve le besoin de se reposer ou de reprendre haleine. Ils cherchent, d'un côté ou d'autre, à ouvrir les pièces de leurs armures, à pénétrer à travers les mailles. Ni l'un ni l'autre ne perd ou ne gagne du terrain. Mais, comme s'ils étaient entourés d'un fossé ou d'une muraille, ils ne s'écartent pas d'un pouce du cercle étroit où ils combattent.

Au milieu de mille coups, le Tartare frappe une fois à deux mains sur le front du roi d'Alger et lui fait voir autant de lumières et d'étincelles qu'il y en eut jamais. L'Africain sent sa force l'abandonner ; sa tête va toucher la croupe de son cheval ; il perd les étriers et, sous les yeux de celle qu'il aime tant, il est près de tomber de selle.

Mais, de même que l'arc de fin acier, solide et bien trempé, se redresse avec d'autant plus de force qu'il a été plus courbé par le martinet et le levier, et rend plus de mal qu'il n'en a reçu, ainsi l'Africain se relève aussitôt, et porte à son ennemi un coup deux fois plus fort.

Rodomont frappe le fils du roi Agrican juste à l'endroit où il a été frappé lui-même. Il ne peut cependant lui blesser le visage, défendu par les armes troyennes ; mais il étourdit tellement le Tartare, qu'il ne sait pas s'il fait jour ou s'il fait nuit. Rodomont, plein de fureur, porte sans s'arrêter un autre coup qu'il dirige contre la tête.

Le cheval du Tartare, effrayé par l'épée qui siffle en retombant de haut, fait un saut en arrière pour l'éviter, et vient ainsi, à son propre détriment, en aide à son maître. L'épée le frappe, au beau milieu de la tête, d'un coup destiné au cavalier et non à lui.

La malheureuse bête n'avait pas le casque de Troyes, comme son maître ; aussi elle est tuée net.

Elle tombe, et Mandricard se retrouve sur pied. Revenu de son étourdissement, il fait tournoyer Durandal. La vue de son cheval mort allume sa colère comme un vaste incendie, et le met hors de lui. L'Africain cherche à le heurter de son destrier, mais Mandricard ne bronche pas plus que l'écueil battu des ondes. Il réussit à faire tomber le destrier de son adversaire, tout en restant ferme sur ses pieds.

L'Africain, qui sent son cheval manquer sous lui, abandonne les étriers, et, s'appuyant sur les arçons, saute légèrement à terre. Ainsi l'un et l'autre se retrouvent face à face, à chances égales. Le combat recommence plus ardent que jamais. La haine, la colère, l'orgueil croissent des deux côtés et prolongent la lutte. Mais soudain arrive en toute hâte un messager qui les sépare.

Arrive un messager du peuple maure. C'était un de ceux qui avaient été envoyés par toute la France, pour rappeler sous les drapeaux les capitaines et les chevaliers sarrasins, car l'empereur aux fleurs de lys d'or assiégeait les logements de l'armée des infidèles, laquelle, à moins d'être promptement secourue, devait nécessairement périr.

Le messager reconnaît les chevaliers à leurs armes et à leurs vêtements, mais surtout à leur façon de manier l'épée, ainsi qu'aux coups formidables que d'autres mains que les leurs n'auraient pu porter. Cependant, il n'ose s'interposer entre eux, car il n'est pas rassuré par sa qualité de messager du roi, et ne se fie pas non plus à son inviolabilité d'ambassadeur.

Mais il vient à Doralice et lui apprend qu'Agramant, Marsile et Stordilan, avec un petit nombre de soldats, sont assiégés dans leur camp par l'armée des chrétiens, et courent de grands

dangers. Après lui avoir raconté le fait, il la prie d'apaiser les deux guerriers, de rétablir l'accord entre eux, et de les amener au camp, pour délivrer l'armée sarrasine.

La dame s'élance hardiment entre les deux chevaliers et leur dit : « Je vous ordonne, par l'amour que je sais que vous me portez, de réserver vos épées pour un meilleur usage, et de venir sur-le-champ avec moi au secours du camp sarrasin, dont les tentes sont en ce moment assiégées et sur le point d'être anéanties si elles ne sont promptement secourues. »

Le messager se joint à elle et leur annonce en détail le grand péril où se trouvent les Sarrasins. Il leur remet des lettres du fils du roi Trojan adressées au fils d'Ulien. Les deux guerriers consentent enfin à ajourner leur querelle. Ils concluent une trêve jusqu'au jour où le siège du camp sarrasin sera levé.

Mais dès que leurs compagnons seront délivrés, et sans attendre un instant de plus, ils cesseront de marcher d'accord, et recommenceront leur guerre implacable, ardente, jusqu'à ce que le sort des armes ait décidé auquel des deux doit appartenir la dame. Celle-ci, entre les mains de laquelle ils font serment, leur sert de garant à tous deux.

Cependant la Discorde, ennemie impatiente de la paix et de toute trêve, ainsi que l'Orgueil qui l'accompagne, veulent s'opposer à un tel arrangement. Mais Amour, présent au débat, et à la puissance duquel personne ne résiste, est plus fort qu'eux. Il éloigne, à coups de flèches, la Discorde et l'Orgueil.

La trêve fut donc conclue entre les deux rivaux au gré de celle qui pouvait tout sur eux. Il leur manquait un de leurs chevaux, car celui du Tartare gisait mort à terre. Aussi Bride-d'Or, qui paissait parmi les herbes fraîches le long de la rive, vint-il fort à propos. Mais me voici arrivé à la fin de ce chant, de sorte qu'avec votre agrément je ferai une pause.

Chant XXV

ARGUMENT. – Roger, après avoir jeté dans le puits l'écu enchanté, délivre Richardet, frère de Bradamante, du supplice du feu auquel il avait été condamné, et apprend de lui la cause de sa condamnation. Tous les deux passent au château d'Aigremont, où Roger donne de ses nouvelles à Bradamante par une lettre. Puis, en compagnie de Richardet et d'Aldigier, il se met en chemin pour empêcher que Maugis et Vivian soient livrés aux Mayençais. Il rencontre un chevalier sur le lieu même où devait se faire la livraison des deux guerriers de la maison de Clermont.

Oh ! quel violent combat se livrent, dans un cœur juvénile, le désir de la gloire et la fougue de l'amour ! À la vérité, on ne pourrait dire lequel de ces deux sentiments l'emporte sur l'autre, car ils sont tour à tour vainqueurs. En cette circonstance, les deux chevaliers obéirent à la rigoureuse loi du devoir et de l'honneur, en suspendant leur querelle amoureuse pour voler au secours de leur camp.

Toutefois, ce fut encore Amour qui l'emporta ; car, si leur dame ne leur avait point ordonné d'en agir ainsi, la cruelle bataille ne se serait terminée qu'avec le triomphe de l'un d'eux, et c'est en vain qu'Agramant et son armée auraient réclamé leur aide. Amour n'est donc pas toujours funeste ; s'il est souvent nuisible, il est parfois utile.

Les deux chevaliers païens, ayant différé toute querelle, s'en vont maintenant au secours de l'armée d'Afrique, et se dirigent vers Paris, accompagnés de leur gente dame. Avec eux

chemine aussi le petit nain qui avait suivi les traces du Tartare, et avait conduit jusqu'à lui le jaloux Rodomont.

Ils arrivent dans un pré, où plusieurs chevaliers se délassaient au bord d'un ruisseau. Deux d'entre eux étaient désarmés ; les deux autres avaient leur casque. Une dame, fort belle de visage, était avec eux. Je vous dirai ailleurs qui ils étaient, non maintenant, car j'ai à vous parler auparavant de Roger, du brave Roger qui, comme je vous l'ai raconté, avait jeté dans un puits l'écu enchanté.

Il était à peine éloigné d'un mille, qu'il vit venir en grande hâte un des courriers que le fils de Trojan avait envoyés à ses chevaliers pour réclamer leur concours. Ce courrier lui apprit que Charles tenait en un tel péril l'armée sarrasine, que si elle n'était promptement secourue elle y laisserait bien vite l'honneur et la vie.

Roger, à cette nouvelle, fut assailli par un grand nombre de pensées diverses qui lui vinrent toutes à la fois à l'esprit. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment de réfléchir longtemps au meilleur parti à prendre. Il laissa partir le messager, et tourna bride vers l'endroit où la dame le pressait tellement d'aller, qu'elle ne lui donnait pas même le temps de se reposer.

En suivant le chemin qu'ils avaient pris tout d'abord, ils arrivèrent, au déclin du jour, dans une ville que le roi Marsile possédait au beau milieu de la France et qu'il avait prise, pendant la dernière guerre, au roi Charles. Roger ne fut arrêté par personne aux ponts-levis ou aux portes, bien que tout autour des remparts il y eût une grande quantité d'hommes d'armes.

La damoiselle qui l'accompagnait étant connue de ces gens, on le laissa passer librement et sans même lui demander d'où il venait. Il arriva à la grande place et la trouva pleine de monde,

et éclairée par le feu d'un bûcher. Tout au milieu se tenait, le visage couvert de pâleur, le jouvenceau condamné à mort.

À peine Roger eut-il levé les yeux sur cet infortuné qui penchait vers la terre sa figure inondée de larmes, qu'il crut voir Bradamante, tellement le jeune homme lui ressemblait. Plus il regardait son visage et sa personne, et plus il lui semblait que c'était elle, « C'est Bradamante – se dit-il – ou je ne suis plus Roger !

» Emportée par une trop grande ardeur, elle aura pris la défense du condamné, et sa tentative ayant échoué, elle aura, je le vois, été faite prisonnière. Ah ! pourquoi s'est-elle tant pressée, puisque je ne pouvais pas me trouver à côté d'elle pour tenter l'entreprise ? Mais je rends grâce à Dieu d'être venu encore à temps pour la sauver. »

Et, sans plus tarder, il saisit son épée, car il avait rompu sa lance dans sa lutte à l'autre château, et pousse son destrier au milieu de la foule. Son épée décrit un cercle et ouvre à l'un le front, à l'autre la gorge, à un troisième la joue. La populace fuit en criant ; un grand nombre restent sur place éclopés ou la tête fracassée.

Telle une bande d'oiseaux qui, sur les bords d'un étang, voltigent en sûreté et pourvoient à leur nourriture ; si quelque faucon fond à l'improviste sur eux du haut des airs, et en saisit un dans ses serres, tout le reste s'éparpille en fuyant ; chacun s'inquiète peu de son voisin et ne songe qu'à son propre salut. Ainsi vous auriez vu faire tous ces gens, dès que le brave Roger se fut précipité sur eux.

À quatre ou six, plus lents à fuir que les autres, Roger abat la tête de dessus les épaules. Il en partage autant jusqu'à la poitrine, et un nombre infini jusqu'aux yeux et jusqu'aux dents. Je sais bien qu'ils n'avaient point de casques, mais ils étaient ce-

pendant couverts de coiffes en fer luisant ; et quand bien même ils eussent eu des casques, ils n'en auraient pas été moins taillés, ou peu s'en faut.

La force de Roger était bien supérieure à celle qu'on trouve chez les chevaliers de notre époque. Elle surpassait également celle de l'ours, du lion ou de quelque autre animal féroce que ce soit, de nos pays ou d'ailleurs. La foudre seule pouvait l'égaler, ou bien le grand diable[84], non pas celui de l'enfer, mais celui de mon seigneur, qui va avec le feu et qui se fait faire place au ciel, à terre et sur mer.

À chacun de ses coups, un homme tombait à terre, et souvent deux à la fois. Il lui arriva même d'en tuer quatre et jusqu'à cinq d'un coup, de sorte qu'il en eut bien vite occis une centaine. Son glaive, qu'il avait tiré, taillait comme du lait l'acier le plus dur. Falérine, pour donner la mort à Roland, avait forgé la cruelle épée[85] dans les jardins d'Orgagna.

Elle se repentit dans la suite de son œuvre, car ce fut avec cette même épée qu'elle vit détruire son jardin. Quel carnage, quelles ruines ne devait-elle pas faire maintenant entre les mains d'un tel guerrier ! Si jamais Roger déploya une force et une fureur peu communes, si jamais sa vaillance se manifesta pleinement, ce fut ce jour-là, alors qu'il croyait venir au secours de sa dame.

La foule fuyait devant lui comme le lièvre devant les chiens lancés. Ceux qui restèrent morts sur place furent nombreux. Ceux qui s'enfuirent furent plus nombreux encore. Pendant ce temps, la dame avait délié les liens qui retenaient les mains du

---

84 Nom donné à un canon de calibre extraordinaire, appartenant au duc Alphonse d'Este.

85 Voir dans Boïardo l'épisode de la fabrication de Balisarde.

jeune homme, et l'avait armé de son mieux, en lui mettant une épée à la main et un bouclier au cou.

Celui-ci, qui avait été si indignement traité, brûlait de se venger le plus possible sur tous ces gens ; aussi, par l'énergie qu'il déploya en cette circonstance, montra-t-il qu'il méritait le titre de preux et de vaillant. Le soleil avait déjà noyé les roues dorées de son char dans la mer d'occident, lorsque Roger, victorieux, sortit du château, accompagné du jouvenceau.

Quand le jeune garçon se trouva en sûreté hors des portes, il exprima, avec beaucoup de gentillesse et de courtoisie, sa reconnaissance à Roger qui s'était exposé à la mort pour le sauver, et cela sans le connaître. Il le pria de lui dire son nom, afin qu'il sût à qui il avait une telle obligation.

« Je vois – se disait Roger – le beau visage, les belles manières, les traits charmants de ma Bradamante, mais je ne reconnais pas la douceur de son parler si suave. Il ne me semble pas non plus que c'est ainsi qu'elle devrait remercier son amant fidèle. Mais si cependant c'est bien Bradamante, comment a-t-elle sitôt oublié mon nom ? »

Pour sortir de cette incertitude, Roger lui dit poliment : « Je vous ai vu ailleurs à ce que je pense, mais je ne puis me souvenir où. Dites-le-moi, si vous vous le rappelez, et faites-moi le plaisir de m'apprendre aussi votre nom, pour que je sache quel est celui que mon aide a sauvé aujourd'hui du feu. »

« Il se peut que vous m'ayez vu en effet – répondit celui-ci – mais je ne sais où ni quand. Je vais aussi de mon côté, parcourant le monde, et cherchant çà et là les aventures extraordinaires. Peut-être avez-vous vu une sœur à moi, qui a endossé l'armure et porte l'épée au flanc. Nous sommes jumeaux, et elle me ressemble tellement, que, dans notre famille, on ne peut nous distinguer l'un de l'autre.

» Vous ne seriez pas le premier, ni le second, ni même le quatrième qui auriez été pris à cette ressemblance, puisque mon père, mes frères, et jusqu'à celle qui nous a donné le jour à tous deux, ne savent pas nous distinguer. Il est vrai que la chevelure que je porte courte et rare, comme tous les hommes, et les longs cheveux de ma sœur, arrangés en tresses, faisaient la seule différence qui existât entre nous ;

» Mais depuis qu'un jour elle fut blessée à la tête – il serait trop long de vous dire comment – et que, pour la guérir, un serviteur de Jésus lui eut taillé les cheveux au niveau de l'oreille, aucune différence ne subsista plus entre nous, si ce n'est le sexe et le nom. Je suis Richardet, et ma sœur s'appelle Bradamante. Je suis le frère de Renaud ; elle en est la sœur.

» Et si cela ne vous ennuyait pas de m'écouter, je vous dirais une chose qui vous stupéfierait ; je vous dirais ce qui m'advint, par suite de cette ressemblance. C'est une aventure qui, après m'avoir causé beaucoup de joie au commencement, a failli amener mon martyre. » Roger, à qui l'on n'aurait pu raconter de plus douce histoire que celle où était mêlé le souvenir de sa dame, le pria de continuer, et le jeune chevalier lui dit :

« Il y a quelque temps, ma sœur, passant dans les bois d'alentour, fut blessée par une troupe de Sarrasins qui la surprit sans son casque qu'elle avait déposé sur la route. On fut obligé de lui couper ses longs cheveux, pour la guérir d'une cruelle blessure qu'elle avait reçue à la tête. Depuis cette époque, elle errait par la forêt, les cheveux ainsi coupés courts.

» Elle arriva un jour près d'une fontaine ombreuse. Se trouvant fatiguée, elle descendit de cheval, délaça son casque et s'endormit sur l'herbe tendre. Je ne crois pas, en vérité, qu'on puisse inventer une fable aussi intéressante que cette histoire

véridique. Soudain arriva Fleur-d'Épine, dame d'Espagne, qui était venue pour chasser dans le bois.

» En voyant ma sœur revêtue entièrement de son armure, excepté le visage, et portant l'épée en guise de quenouille, elle la prit pour un chevalier. À force de considérer sa figure et ses grâces viriles, elle s'en sentit le cœur épris. Elle l'invita à la suivre à la chasse, et parvint à l'attirer loin de ses compagnons, dans l'endroit le plus touffu.

» Seule avec elle en ce lieu solitaire où elle ne craint pas d'être surprise, elle lui découvre peu à peu, par ses gestes et ses paroles, la blessure dont son cœur est atteint. Ses yeux ardents et ses soupirs enflammés montrent son âme consumée de désir. Tantôt son visage pâlit ; tantôt il se colore d'une vive rougeur ; enfin elle se hasarde à prendre un baiser.

» Ma sœur s'était bien aperçue que la dame s'était trompée à son endroit. Ne pouvant lui venir en aide, en cette circonstance, elle se trouvait dans un grand embarras. Il vaut mieux, pensa-t-elle, la détromper de sa fausse croyance, et me faire connaître pour une femme gentille, que de me laisser passer pour un homme ridicule.

» Et elle disait vrai ; car c'eût été vraiment une infamie de la part d'un homme, de rester comme un marbre devant une si belle dame, pleine de grâces et d'agaceries, et de se borner à la payer de paroles, en tenant l'aile basse comme un coucou. De son air le plus aimable, ma sœur lui explique comme quoi elle est une damoiselle ;

» Qu'elle cherche à acquérir la gloire des armes, comme jadis Hippolyte et Camille. Elle lui dit qu'elle était née en Afrique, sur le bord de la mer, dans la cité d'Arzille[86], et que, dès sa plus

---

[86] C'est la *Zilia* de Pline ; aujourd'hui Arzilla, dans le Maroc.

tendre enfance, elle avait été habituée à manier l'écu et la lance. » Cette confidence n'amortit pas une étincelle du feu qui consumait la dame énamourée. Le remède venait trop tard pour guérir la plaie faite par le trait qu'Amour avait enfoncé si profondément.

» Le visage de Bradamante ne lui en paraît pas moins beau, son regard moins doux, ses manières moins séduisantes. Elle ne peut reprendre possession de son cœur qui déjà ne lui appartient plus. En voyant ma sœur sous cet habit, il lui semble impossible de ne pas se consumer de désir pour elle, et quand elle songe que c'est une femme, elle soupire, elle pleure, et montre une douleur immense.

» Quiconque aurait ce jour-là été témoin de son désespoir et de ses pleurs, aurait pleuré avec elle, "Quels tourments – disait-elle – furent jamais plus cruels que les miens ? À tout autre amour, coupable ou permis, je pourrais espérer une fin désirée ; je saurais séparer la rose de ses épines. Seul mon désir est sans espoir.

» "Si tu voulais, Amour jaloux de mon heureux destin, me faire sentir tes rigueurs, ne pouvais-tu te contenter de me faire subir les maux ordinaires aux autres amants ? Parmi les hommes, ni parmi les animaux, je n'ai jamais vu une femelle s'éprendre d'amour pour une autre femelle. Une femme ne paraît point belle aux autres femmes, pas plus que la biche à la biche et la brebis à la brebis.

» "Sur la terre, dans les airs, au sein des ondes, je suis seule à souffrir une telle cruauté de ta part, et tu as voulu, en agissant ainsi, montrer, par une funeste erreur, jusqu'où peut aller ton pouvoir. L'épouse du roi Ninus, qui aima son fils, éprouva un désir impie et coupable ; il en fut de même pour Myrrha, qui aima son père, et pour Pasiphaë, la Crétoise, qui s'éprit d'un

taureau. Mais mon désir est plus extravagant encore qu'aucun de ceux-là.

» "Dans les cas que je viens de citer, la femelle prit toujours un mâle pour objet de ses désirs ; elle pouvait espérer les satisfaire, et, comme je l'ai entendu dire, elle y réussit en effet. Pasiphaë entra dans une vache de bois ; les autres arrivèrent à leur but par des moyens variés. Mais quand bien même Dédale me prêterait son ingénieux concours, il ne pourrait délier ce nœud-ci fait par la nature, cette maîtresse souveraine et trop prévoyante."

» Ainsi se plaint, se consume, gémit la belle dame, sans pouvoir apaiser son ennui. Tantôt elle se frappe le visage, tantôt elle s'arrache les cheveux, cherchant à se venger d'elle-même. Ma sœur, toute contristée d'une telle douleur, en pleure de pitié. Elle s'efforce de la détourner de son fol et vain désir ; mais elle ne réussit pas et ses paroles sont vaines.

» Fleur-d'Épine, qui réclame un secours et non des consolations, se lamente et se plaint de plus en plus. Déjà le jour approchait de sa fin, et le soleil rougissait tout l'occident. Il était l'heure de chercher un abri, si l'on ne voulait point passer la nuit dans le bois. La dame invita Bradamante à venir avec elle dans sa demeure qui était peu éloignée de là.

» Ma sœur ne sut pas lui refuser cette faveur, et elles vinrent toutes les deux dans ce lieu même où la populace scélérate et félonne m'aurait jeté au feu, si tu n'étais arrivé. Dès qu'elles furent rentrées dans le palais, la belle Fleur-d'Épine combla ma sœur de caresses, et lui ayant donné des vêtements de femme, la fit reconnaître à chacun pour une dame,

» Afin que personne, arguant de son aspect viril, ne pût en prendre prétexte pour la blâmer. Elle espérait aussi que, les vêlements d'homme portés par Bradamante ayant causé son mal,

elle pourrait, en la voyant sous son aspect véritable, chasser de son esprit la pensée qui l'obsédait.

» Elles partagèrent le même lit, mais leur repos fut loin d'être le même, car l'une dormit tranquillement, tandis que l'autre ne cessa de pleurer et de gémir, sentant son désir de plus en plus impérieux. Et si parfois le sommeil la prenait, il lui semblait, dans un songe aussi rapide que trompeur, que le ciel l'avait exaucée, et avait changé le sexe de Bradamante.

» Comme le malade brûlé par une soif ardente, s'il vient à s'endormir avec cette envie qui le consume, se voit, dans son sommeil troublé et inquiet, entouré d'eaux de toutes parts, ainsi Fleur-d'Épine s'imagine dans son rêve que son désir est satisfait. Elle se réveille, et veut s'assurer aussitôt de la main si c'est la vérité, mais, hélas ! elle se convainc toujours que ce n'est qu'un vain songe.

» Que de prières, que de vœux elle adressa, pendant cette nuit, à Mahomet et à tous les dieux, pour leur demander de changer, par un miracle éclatant, le sexe de sa compagne ! Mais tous ses vœux restèrent sans effet. Peut-être même le ciel se riait-il d'elle. La nuit s'acheva enfin, et Phébus, montrant sa blonde tête hors de la mer, vint rendre la lumière au monde.

» Dès que le jour eut paru, et qu'elles eurent quitté le lit, Fleur-d'Épine sentit redoubler sa douleur, car Bradamante, désireuse de sortir d'un pareil embarras, parlait déjà de partir. La gente damoiselle veut qu'en partant elle accepte en don un magnifique genêt, tout harnaché d'or, et une soubreveste richement brodée de sa propre main.

» Fleur-d'Épine, après l'avoir accompagnée pendant quelque temps, rentra toute en pleurs dans son château. Ma sœur, ayant pressé le pas, arriva le même jour à Montauban. Nous tous, ses frères, ainsi que notre pauvre mère, nous l'entourâmes

en lui faisant fête, car, n'ayant pas reçu depuis longtemps de ses nouvelles, nous étions fort inquiets, et nous craignions qu'elle ne fût morte.

» Nous vîmes avec étonnement, quand elle ôta son casque, que ses cheveux, qui auparavant se répandaient tout autour de sa tête, étaient coupés court. Nous admirâmes également la soubreveste de voyage dont elle était revêtue. Et elle, du commencement jusqu'à la fin, nous raconta toute l'aventure que je viens de vous dire : comment elle avait été blessée dans un bois, et comment, pour se guérir, elle avait dû laisser couper sa belle chevelure.

» Et comment ensuite, s'étant endormie sur la rive d'un ruisseau, survint une belle chasseresse, qui, trompée par sa fausse apparence, s'éprit d'elle. Elle dit comment celle-ci l'attira loin de ses compagnons ; elle ne nous cacha rien des tourments de cette damoiselle, et son récit nous remplit l'âme de pitié. Elle nous apprit enfin comment elle en reçut l'hospitalité, et tout ce qui s'était passé jusqu'à son retour au château.

» J'avais beaucoup entendu parler de Fleur-d'Épine, et je l'avais déjà vue à Saragosse et en France. Ses beaux yeux et son doux visage avaient grandement excité mes désirs. Mais je n'avais pas cru devoir laisser grandir cette passion naissante, estimant qu'aimer sans espoir est un songe, une folie. Or, mon ancienne flamme, revenant en moi avec violence, se ralluma soudain.

» Amour ourdit lui-même les nœuds dans lesquels je plaçai mon espoir ; aurait-il pu en être autrement ? Dès qu'il m'eut ressaisi, il m'enseigna la manière dont j'obtiendrais de ma dame ce que je désirais. La fraude était facile à imaginer ; cette ressemblance avec ma sœur, qui en avait trompé tant d'autres, tromperait encore, sans aucun doute, cette jeune donzelle.

» Le ferais-je ou ne le ferais-je pas ? Enfin il me sembla qu'il est toujours bon de chercher à obtenir ce que l'on désire. Je ne fis part de mon intention à qui que ce fût, et ne voulus prendre le conseil de personne. J'allai, la nuit, à l'endroit où ma sœur avait déposé ses armes ; je les pris et, sur son propre cheval, je partis, sans attendre le lever de l'aurore.

» Je partis pendant la nuit, Amour me guidant, pour retrouver la belle Fleur-d'Épine, et j'arrivai à sa demeure avant que la lumière du soleil se fût cachée dans l'océan. Ce fut à qui s'en irait, en courant, porter le premier à la reine l'heureuse nouvelle, dans l'espoir de s'attirer ses bonnes grâces et d'en recevoir quelque don généreux.

» Tous m'avaient pris, comme tu l'as fait toi-même, pour Bradamante ; d'autant plus que j'avais les mêmes vêtements et le même cheval que celle-ci, lorsqu'elle était partie, le jour d'avant. Fleur-d'Épine vient au bout d'un moment et m'accueille avec une telle fête, de telles caresses, avec un visage si content et si joyeux, qu'une plus grande joie ne se pourrait voir au monde.

» Elle me jette ses beaux bras autour du cou, m'étreint doucement sur son cœur, et me baise sur la bouche. Tu peux juger si dans ce moment Amour, qui dirigeait sur moi sa flèche, me frappa en plein cœur ! Elle me prend par la main, et me mène en toute hâte dans sa chambre. Elle veut me débarrasser elle-même de mes armes, depuis le casque jusqu'aux éperons, et ne permet pas que d'autres s'occupent de ce soin.

» Puis, s'étant fait apporter une de ses robes les plus riches et les plus ornées, elle me la passe de sa propre main, et comme si j'eusse été une femme, elle m'habille et réunit mes cheveux dans un filet d'or. Moi, je baissais modestement les yeux ; rien dans mes gestes n'aurait pu faire soupçonner que je n'étais pas une femme. J'adoucis si bien ma voix, qui aurait pu me trahir peut-être, que personne ne s'aperçut de la vérité.

» Nous nous rendîmes ensuite dans une salle où se trouvaient un grand nombre de dames et de chevaliers, par lesquels nous fûmes reçus avec les honneurs qu'on accorde d'habitude aux reines et aux grandes dames. Là je ris plus d'une fois en moi-même des regards lascifs que me lançaient les chevaliers, qui ne savaient pas ce qui se cachait de valide et de gaillard sous mes vêtements de femme.

» La nuit était fort avancée lorsqu'on se leva de table, laquelle avait été chargée des mets les plus recherchés, selon la saison. Sans attendre que je lui demande la chose pour laquelle j'étais venu, la dame m'invite d'elle-même, et par courtoisie, à partager sa couche pour cette nuit.

» Les dames et les damoiselles se retirent, ainsi que les pages et les camériers. Restés seuls ensemble, nous nous déshabillons et nous nous mettons au lit à la lueur des torches qui éclairaient comme si c'eût été jour. Alors, je commençai : “Ne vous étonnez pas, madame, si je reviens si vite près de vous. Vous vous imaginiez sans doute me revoir Dieu sait quand.

» ”Je vous dirai d'abord la cause de mon départ, puis je vous expliquerai celle de mon retour. Si j'avais pu, madame, en restant près de vous, contenter votre ardeur, j'aurais voulu vivre et mourir à votre service, sans vous quitter un seul instant. Mais comprenant combien ma vue vous était cruelle, je m'éloignai, ne pouvant faire mieux.

» ”La fortune me conduisit au milieu d'un bois inextricable, où j'entendis soudain retentir des cris ; on eût dit une femme qui aurait appelé à son secours. J'y cours, et sur un lac aux eaux de cristal, je vois un faune qui avait pris avec ses hameçons une damoiselle qu'il tenait toute nue au milieu de l'eau. Le cruel se préparait à la dévorer vivante.

» ”Je me précipitai vers lui, et l’épée à la main – je ne pouvais lui venir en aide d’une autre façon – j’arrachai la vie au féroce pêcheur. Aussitôt la damoiselle saute dans l’eau : ‘Tu ne m’auras pas – dit-elle – secourue en vain. Tu en seras bien récompensé, et richement, pour tout ce que tu voudras demander ; car je suis une nymphe, et j’habite au sein de ces eaux limpides.

» ” ’Je puis accomplir des choses merveilleuses et forcer les éléments et la nature à m’obéir. Demande-moi tout ce qui sera en mon pouvoir, et laisse-moi le soin de te satisfaire. À mon commandement, la lune descend du ciel, le feu se congèle et l’air se solidifie. Plus d’une fois, avec de simples paroles, j’ai fait trembler la terre, et j’ai arrêté le soleil.’

» ”Pour répondre à cette offre, je ne lui demandai ni des trésors, ni la puissance, ni de riches domaines. Je ne lui demandai pas de me donner plus de vaillance et plus de vigueur, ni de me faire vaincre dans toutes les rencontres que j’aurais. Je lui demandai seulement de me donner un moyen quelconque de satisfaire votre désir. Sans plus préciser ma demande, je m’en remis complètement à son expérience.

» ”Je lui eus à peine exposé mon désir, que je la vis plonger de nouveau. Elle ne me fit pas d’autre réponse que de me lancer quelques gouttes de l’eau enchantée. À peine cette eau m’a-t-elle touchée au visage, que, je ne sais comment, je me sens toute changée. Je le vois, je le sens, et à peine cela me paraît vrai. Je me sens, de femelle, devenu mâle.

» ”Et si ce n’était que vous pouvez vous-même vous en assurer sur-le-champ, vous ne le croiriez pas. Comme je l’étais dans l’autre sexe, je suis encore tout prêt à vous obéir. Commandez ; toutes mes forces sont désormais, et seront toujours dressées et promptes pour votre service.” Ainsi je lui dis, et je fis en sorte qu’elle pût s’assurer avec la main de l’exacte vérité.

» Il arrive souvent que celui qui avait perdu tout espoir de posséder l'objet sur lequel toutes ses pensées étaient concentrées, et qui, dans son désespoir d'en être privé, s'affligeait et se consumait de colère et de rage, vient par la suite à posséder cet objet. Alors sa longue crainte d'avoir semé sur le sable, sa désespérance, lui oppressent tellement le cœur et le disposent tellement au doute, qu'il n'en croit pas son propre témoignage, et reste tout interdit.

» Ainsi la dame, bien qu'elle voie, bien qu'elle touche ce qu'elle avait tant désiré, n'ose croire à ses yeux, à sa main, à elle-même, et doute d'être encore endormie. Il faut lui montrer, par de bonnes preuves, qu'elle sent bien réellement ce qu'elle croit ne sentir qu'en songe. "Fasse Dieu – dit-elle – si tout cela n'est qu'un rêve, que je dorme toujours, et que je ne me réveille plus jamais !"

» Ce ne furent pas les rumeurs du tambour, ni les sons de la trompette qui préparèrent l'amoureux assaut ; mais des baisers, à l'instar de ceux des colombes, donnaient le signal tantôt de la lutte, tantôt du repos. Nous nous servîmes d'armes tout autres que les flèches et les frondes. Quant à moi, je montai sans échelle à l'assaut de la forteresse, et j'y plantai à plusieurs reprises mon étendard, après avoir renversé l'ennemie sous moi.

» Si ce même lit avait retenti, la nuit précédente de soupirs et de plaintes, il put, la nuit suivante, entendre les éclats de rire, les doux jeux, la fête éclatante, les cris de volupté. L'acanthe flexible n'enlace pas les colonnes et les chapiteaux de nœuds plus nombreux, que ceux formés par nos cous, nos flancs, nos bras, nos jambes, nos poitrines.

» La chose fut tenue assez secrète entre nous pour que nos plaisirs durassent plusieurs mois. Mais quelqu'un s'en étant aperçu par la suite, en instruisit, pour mon malheur, le roi Mar-

sile. Vous qui m'avez délivré des mains de ses satellites, sur la place où le bûcher était déjà allumé, vous pouvez comprendre désormais le reste. Dieu sait que j'en éprouve une douleur cruelle. »

C'est ainsi que Richardet entretenait Roger et rendait ainsi à tous deux leur voyage nocturne moins pénible. Ils arrivèrent cependant vers un coteau entouré de précipices et de roches escarpées. Un chemin montueux, étroit et plein de pierres permettait d'arriver péniblement au sommet où s'élevait le château d'Aigremont, confié à la garde d'Aldigier de Clermont.

Ce dernier était le fils bâtard du comte de Boves, et le frère de Maugis et de Vivian. Ceux qui l'ont donné comme fils légitime de Gérard ont avancé une chose téméraire et fausse. Qu'il fût l'un ou l'autre, la vérité est qu'il était vaillant, prudent, libéral, courtois, humain, et qu'il faisait bonne garde, de nuit et de jour, autour des murailles du château appartenant à ses frères.

Le chevalier accueillit courtoisement, comme il le devait, son cousin Richardet qu'il aimait comme un frère. Roger fut aussi le bienvenu par égard pour lui. Cependant Aldigier ne vint pas à leur rencontre avec l'air joyeux qui lui était habituel. Son visage, au contraire, était triste, car il avait reçu le jour même une nouvelle qui l'avait fort affligé.

Au lieu de salut, il aborda ainsi Richardet : « Frère, nous avons une nouvelle qui n'est pas bonne. J'ai su aujourd'hui, par un messager très sûr, que l'infâme Bertolas de Bayonne s'est entendu avec la cruelle Lanfuse, et lui a donné de riches présents, pour qu'elle lui livrât tes bons cousins Maugis et Vivian.

» Depuis le jour où Ferragus les a faits prisonniers, elle les a toujours tenus en un lieu secret et sombre. Enfin elle vient de conclure ce traité déloyal et cruel avec celui dont je te parle. Elle doit les livrer demain au Mayençais, sur les confins de ses do-

maines et de ceux de Bayonne. Bertolas viendra en personne lui payer le prix du plus illustre sang qui soit en France.

» J'en ai immédiatement avisé notre Renaud par un courrier que j'ai fait partir à francs étriers, mais je ne crois pas qu'il puisse arriver à temps, car il a trop de chemin à faire. Je n'ai pas avec moi assez de gens pour tenter une sortie. Mon envie est grande de les secourir, mais je ne puis rien. Cependant une fois que le traître les aura en son pouvoir, il les fera mourir. De sorte que je ne sais que faire et que dire. »

La fâcheuse nouvelle déplut fort à Richardet, et, par cela même, contraria vivement Roger. Les voyant tous deux se taire et ne prendre aucun parti, il leur dit avec feu : « Soyez tranquilles ; je prends sur moi toute cette entreprise. Mon bras ira, a travers mille épées, rendre la liberté à vos frères.

» Je ne veux le concours ni l'aide de personne. Je crois que je suffirai seul à terminer cette affaire. Je vous demande seulement quelqu'un qui me conduise à l'endroit où doit se faire l'échange. Je vous ferai entendre jusqu'ici les cris de ceux qui seront présents à ce honteux marché. » Ainsi il dit, et ce n'était pas chose nouvelle pour un des deux frères, qui avait eu des preuves de sa valeur.

L'autre l'écoutait, mais comme on écoute quelqu'un qui parle beaucoup sans savoir de quoi il parle. Mais Richardet, le prenant à part, lui raconta comment il avait été sauvé du bûcher par lui, et lui certifia qu'il ferait, en temps et lieu, beaucoup plus que ce dont il se vantait. Aldigier lui prêta alors une plus grande attention, et lui prodigua les marques du plus grand respect et de la plus grande estime.

Puis, à sa table, où régnait l'abondance la plus copieuse, il lui donna la place d'honneur, comme il eût fait à son suzerain. Là, il fut convenu que, sans chercher l'aide de personne, on dé-

livrerait les deux frères. Enfin le sommeil vint fermer les yeux aux maîtres et aux valets. Roger seul ne dormit pas ; une pensée importune lui pesait sur le cœur et le tenait éveillé.

La nouvelle du siège qu'avait à soutenir Agramant, nouvelle qu'il avait apprise le jour même, lui tenait au cœur. Il voyait bien que le moindre retard apporté à voler à son secours était pour lui un déshonneur. De quelle infamie, de quelle honte ne se couvrira-t-il pas, s'il s'en va avec les ennemis de son maître ? Ne lui reprochera-t-on pas comme une lâcheté, comme un grand crime, de s'être fait baptiser en un pareil moment ?

En tout autre temps, on aurait pu facilement croire que la vraie religion l'a seule touché. Mais maintenant qu'Agramant assiégé a plus que jamais besoin de son aide, chacun croira plutôt qu'il a cédé à la crainte, à une coupable lâcheté, qu'à l'entraînement d'une croyance meilleure. Voilà ce qui agite et tourmente le cœur de Roger.

D'un autre côté il souffrait à l'idée de s'éloigner sans la permission de sa reine. Ces deux pensées contraires le plongeaient tour à tour dans le doute et l'incertitude. Il avait d'abord espéré revoir Bradamante au château de Fleur-d'Épine, où ils devaient aller ensemble, comme je l'ai dit plus haut, pour secourir Richardet.

Puis il se souvint qu'elle lui avait promis de se retrouver avec lui à Vallombreuse. Il se dit que si elle y était allée, elle avait dû s'étonner de ne l'y point trouver. S'il pouvait au moins lui envoyer une lettre ou un messager, afin qu'elle ne se tourmentât point de ce que non seulement il lui avait désobéi, mais de ce qu'il était parti sans lui en faire part !

Après avoir combiné divers projets, il pense que le mieux est de lui écrire tout ce qui lui était arrivé, et bien qu'il ne sache pas comment il pourra lui faire parvenir sa lettre, il ne veut pas

tarder davantage. Peut-être trouvera-t-il sur son chemin quelque message fidèle. Sans plus de retard, il saute hors du lit, et se fait apporter du papier, de l'encre, des plumes et de la lumière.

Les camériers discrets et prévenants donnent à Roger ce qu'il demande, et il commence sa lettre. Les premières lignes sont consacrées aux salutations d'usage. Puis il raconte les avis qu'il a reçus au sujet de son roi qui réclame son aide. Il ajoute que s'il tarde à lui porter secours, Agramant périra ou tombera aux mains de ses ennemis.

Il poursuit en disant qu'en cette circonstance et en présence d'un appel si pressant, elle verra elle-même quel blâme énorme il encourrait, s'il refusait l'aide qu'on lui demande ; que devant être son mari, il devait se garder de toute tache, car il ne fallait pas qu'elle, si pure en tout, fût souillée par la moindre faute.

Si jamais il s'est efforcé d'acquérir, par ses œuvres, un nom illustre, et si, après l'avoir gagné, il en est fier, il doit chercher à le conserver intact. C'est ce qu'il fait en ce moment. Il est avare de la pureté de ce nom, puisqu'il doit le partager avec elle. Elle sera sa femme, et leurs deux corps ne devront avoir qu'une âme.

Aussi, ce qu'il lui avait déjà dit de vive voix, il le lui redisait encore par cette lettre : lorsque, l'heure sera venue où il sera dégagé de sa foi envers son roi, s'il n'est pas mort auparavant, il se fera chrétien de fait comme il l'est déjà d'intention. Puis il ira la demander pour femme à son père, à Renaud et à ses autres parents.

« Je désire – ajoutait-il – qu'il vous agrée que j'aille faire lever le siège autour de mon seigneur, afin que la foule ignorante se taise et n'ait pas le droit de dire : Pendant qu'Agramant fut puissant, Roger ne l'abandonna ni jour ni nuit ; maintenant

que la fortune se déclare en faveur de Charles, il porte sa bannière vers le vainqueur.

» Quinze ou vingt jours, je pense, me suffiront pour dégager le camp des Sarrasins des ennemis qui l'assiègent. Pendant ce temps, je chercherai des raisons convenables pour me retirer. Je vous demande de m'accorder ce délai au nom de mon honneur. Puis le reste de ma vie sera tout à vous. »

Roger se répand en semblables propos que je ne saurais vous dire jusqu'au bout. Il en ajoute beaucoup d'autres, et ne termine sa lettre que lorsqu'il voit la feuille toute remplie. Puis il plie la lettre, la scelle et la met sur sa poitrine, dans l'espoir que le jour suivant il trouvera quelqu'un qui puisse la porter secrètement à sa dame.

La lettre close, il se jette de nouveau sur son lit où il peut enfin fermer les yeux et trouver quelque repos. Le sommeil vient en effet secouer sur son corps fatigué ses rameaux trempés dans l'eau du Léthé. Il repose jusqu'à ce que les nuages roses et blancs viennent parsemer de fleurs les contrées joyeuses du lumineux orient, et que le jour s'élance de sa demeure dorée.

Dès que les oiseaux, dans les vertes branches, eurent commencé à saluer le jour naissant, Aldigier qui voulait servir de guide à Roger et à son compagnon, et les conduire à l'endroit où ils devraient empêcher ses deux frères d'être livrés aux mains de Bertolas, fut le premier sur pieds. Les deux autres chevaliers, à son appel, sautèrent également hors du lit.

Après qu'ils se furent habillés et bien armés, Roger se mit en route avec les deux cousins ; il les avait longtemps priés, mais en vain, de le laisser se charger tout seul de l'entreprise. Mais il leur eût semblé manquer aux lois de la courtoisie que de le laisser aller seul au secours de leurs frères. Ils se montrèrent

en cela fermes comme des rocs, et ne consentirent pas à le laisser partir seul.

Ils arrivèrent à l'endroit où Maugis devait être échangé contre des présents. C'était une vaste plaine tout exposée aux rayons du soleil. On n'y voyait ni myrtes, ni cyprès, ni frênes, ni hêtres. Quelques humbles plantes poussaient sur le gravier nu, où jamais houe ni charrue n'avait passé.

Les trois vaillants guerriers s'arrêtèrent dans un sentier qui traversait cette plaine. Là ils aperçurent un chevalier dont l'armure était damasquinée d'or et qui, pour insignes, portait, sur un champ de sinople, le bel oiseau qui vit plus d'un siècle[87]. En voilà assez, seigneur ; je me vois arrivé à la fin de ce chant, et je demande à me reposer.

---

[87] Le phénix.